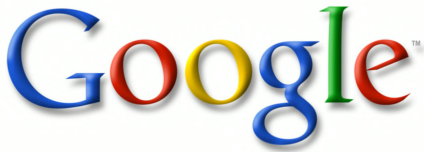
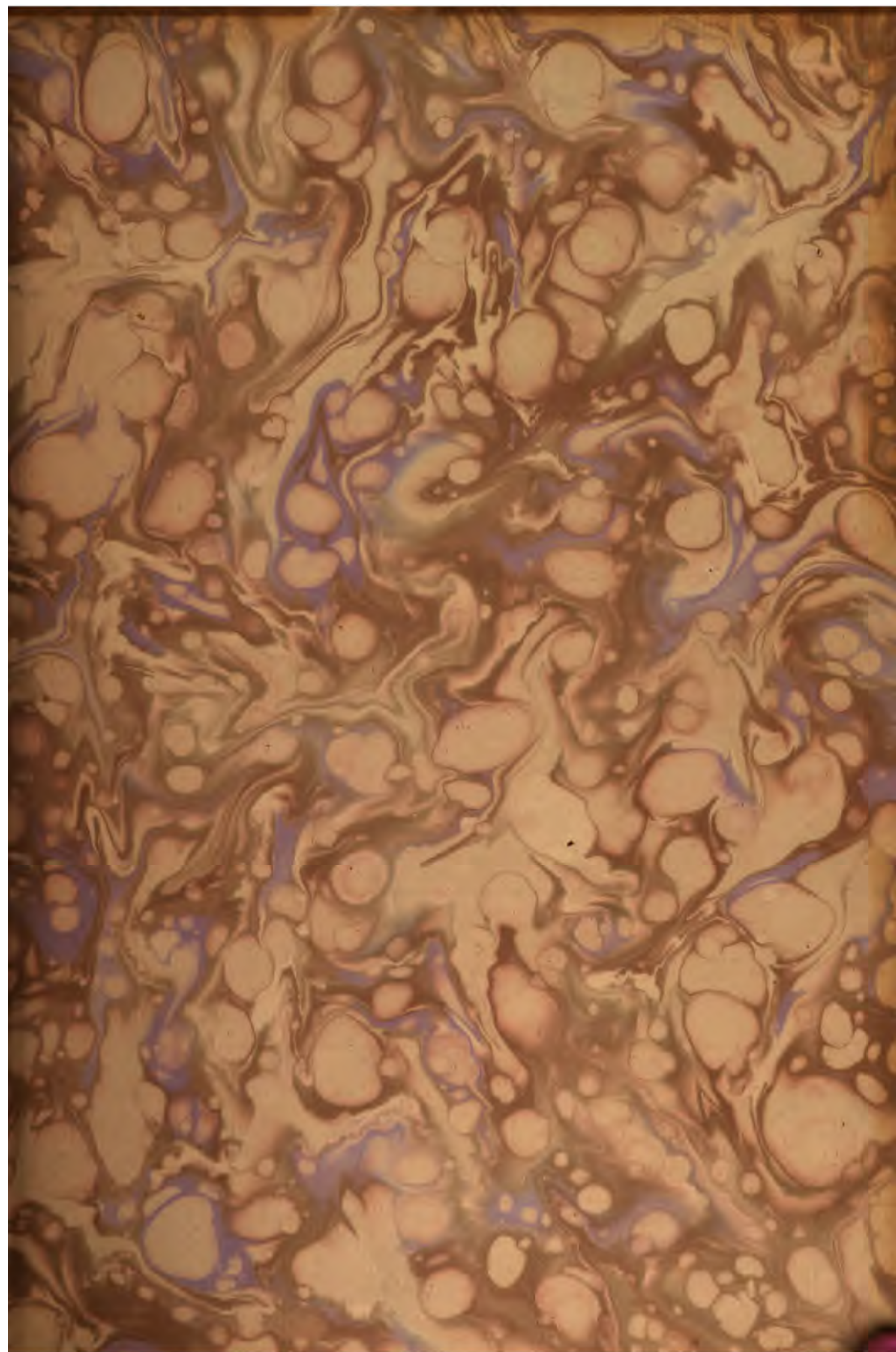




LES PHÉNICIENS
ET L'ODYSSÉE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

La Politique du Sultan. 1 volume in-18 jésus, broché. 3.50

La Macédoine. 1 volume in-18 jésus, broché. 3.50

Les Affaires de Crète. 1 volume in-18 jésus, broché. 3.50

L'Angleterre et l'Impérialisme. 1 volume in-18 jésus, broché. . . . 4. »

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Questions Extérieures (1901-1902). 1 volume in-18 jésus, broché. . . 3.50

La Turquie et l'Hellénisme contemporain. 1 volume in-18 (F. Alcan, éditeur), broché. 3.50

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

De l'Origine des Cultes Arcadiens : Essai de méthode en mythologie grecque. (Bibliothèque des Écoles de Rome et d'Athènes, Fontemoing, éditeur) 1 volume grand in-8°. 12.50

(Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et par l'Association des Études grecques.)

De arbitrio inter liberas Græcorum civitates. 1 volume in-8° (Fontemoing, éditeur).

49670. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

& Hc

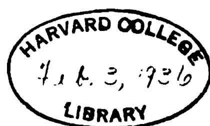
VICTOR BÉRARD

LES PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE

TOME II



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
PARIS 1903


HARVARD COLLEGE
LIBRARY

AMICIS CARISSIMIS

MAX LECLERC

ET

HENRI BOURRELIER

QVI HOC OPVS SVMMA BENIGNITATE

IMMO FRATERNO STVDIO

FOVERVNT ET EDIDERVNT

D D D

PRÉFACE

En ce second volume de l'ouvrage, le lecteur trouvera la fin des *Aventures d'Ulysse* et mes conclusions sur l'origine de l'*Odyssée*.

Quand, au début du premier volume, j'indiquais déjà la tendance générale de ces conclusions, je ne pouvais pas espérer que, si tôt, il me viendrait d'aussi illustres alliés. M. Michel Bréal écrivait en février 1903 :

Si l'on en croyait les continuateurs de Wolff, l'épopée homérique se présenterait en des conditions bien extraordinaires. « Ce n'est pas une œuvre qui ait été conçue et exécutée : elle a pris naissance, elle a grandi naturellement. » Ainsi s'exprime Frédéric Schlegel. Chacun des mots de cette phrase est clair en lui-même; mais dans l'ensemble la pensée est difficile à saisir. Jacob Grimm va plus loin : « La véritable épopée est celle qui se compose elle-même ; elle ne doit être écrite par aucun poète. » Nous voyons ici érigé en maxime ce qui était précédemment donné comme un fait une fois arrivé. Vient ensuite le grand mot qui ne manque jamais quand l'idée cesse d'être claire. « L'épopée grecque est une production *organique*. » Et enfin (ceci est du philosophe Steinthal) : « Elle est *dynamique* », c'est-à-dire sans doute qu'elle ne doit rien au dehors, elle a sa force de développement en elle-même. L'allemand se prête merveilleusement à ces formules qui, en leur obscurité, ont quelque chose d'impérieux. Les livres de Lachmann en sont pleins. L'histoire littéraire les a accueillies chez nous, depuis cinquante ans, et s'en est servie largement. Après qu'elles eurent étonné nos pères, la génération suivante les a répétées sans trop y penser. Les longues discussions qu'elles avaient soulevées se sont éteintes peu à peu en laissant les esprits à moitié convaincus [1].

Je pense, avec M. Michel Bréal, que les théories wolfiennes ont fait leur temps et qu'il faut revenir à une explication plus humaine de

(1) *Revue de Paris*, 15 février 1903.

l'*Odyssée*. Ici, le lecteur retrouvera la vieille croyance en un poète, en un écrivain, auteur conscient de ce *Retour d'Ulysse*.

En même temps, M. P. Jensen déclarait dans la *Zeitschrift für Assyriologie* (XVI, I, p. 125-135) que l'*Odyssée* lui semblait proche parente des épopées assyriennes, en particulier du *Retour de Gilgamesh;* il promettait de donner bientôt les preuves détaillées de cette assertion, dont il indiquait seulement quelques vraisemblances. Je crois aussi que les littératures égyptienne et chaldéenne nous fourniront quelque jour les véritables sources de la poésie homérique : à l'origine de la littérature grecque, il faudra mettre en fin de compte les mêmes influences orientales qu'à l'origine des sciences et des arts plastiques ou industriels de la Grèce primitive.

*
* *

Ce second volume paraît un peu plus tard que je ne l'avais prévu. J'ai pourtant rencontré des collaborateurs pleins de zèle, qui m'ont simplifié la tâche. En tête du premier volume, je nommais déjà les principaux. A chaque page du second, on retrouvera les œuvres de Mme Victor Bérard.

Mes collègues, auditeurs et élèves de l'École des Hautes Études m'ont aidé avec un dévouement que je ne pourrai jamais oublier.

MM. Louis Bodin et Paul Mazon, que tous les hellénistes connaissent et qui comptent déjà parmi les maîtres de la philologie grecque en France, ont pris la peine de relire et de corriger ligne par ligne toutes les épreuves : leurs conseils et leurs objections m'ont servi presque à chaque page. MM. Edmond Esmonin et Louis Rosset ont dressé les *Index* : à cette besogne fastidieuse, ils ont donné leur temps et leur méticuleuse patience; depuis trois ans, leur attachement fidèle m'a rendu mille autres services. Mon collègue A. Moret m'a fourni tous les renseignements égyptologiques dont j'ai pu avoir besoin.

Je dirai au cours de ce volume tout ce que je dois à d'autres Français : mes amis L. Matruchot et M. Caullery ont pour moi fait des recherches

dans leurs laboratoires et leurs serres; M. Vélain m'a prêté les clichés de ses cartons géologiques.

J'ai rencontré à l'étranger des dévouements auxquels je ne pouvais m'attendre. On verra tout ce que je dois à MM. N. Paulatos (d'Ithaque), L. Lugeon (de Lausanne), F. Boissonnas (de Genève), N. Mansi (de Ravello), A. Mori (de Florence), etc.

M. N. Paulatos a exploré et photographié certains parages d'Ithaque auxquels je n'avais pas eu le temps d'accéder. Mieux encore : M. F. Boissonnas, dont on connaît les admirables photographies de montagnes, s'est mis à ma disposition pour un voyage en Grèce; il a entrepris le périple d'Ithaque suivant mes indications, à seule fin de m'envoyer les documents qui me faisaient faute. M. Attilio Mori a consulté pour moi les archives de l'Institut cartographique de Florence. M. Lugeon m'a donné la primeur de sa belle exploration de Stromboli.

Dans un dernier voyage en Crète (avril 1903), j'ai pu mettre à profit l'obligeance de MM. Evans et Halbherr : ils constateront, je crois, en mes conclusions quel souvenir j'ai gardé de nos entretiens. Si M. Doerpfeld, qui m'avait envoyé, sitôt composées, les épreuves de son article *Das Homerische Ithaka*, ne m'a pas converti à ses hypothèses, il pourra cependant mesurer le profit que j'ai tiré de son mémoire.

La plupart des comptes rendus, au sujet du premier volume, ont loué l'exécution et la correction matérielles de cet ouvrage : me sera-t-il permis à mon tour de rendre justice au travail de mes graveurs, imprimeurs et éditeurs ?

Saint-Valery-en-Caux, 7 septembre 1903.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SIXIÈME

LA CHANSON DES CORSAIRES

Chapitre I. — LA COURSE

Chapitre II. — LES CONTES ÉGYPTIENS

LIVRE SEPTIÈME

LES LOTOPHAGES ET LES KYKLOPES

Chapitre I. — LES LOTOPHAGES

Chapitre II. — LES KYKLOPES

LIVRE HUITIÈME
AIOLOS ET LES LESTRYGONS

CHAPITRE I. — L'ILE AIOLIÈ

CHAPITRE II. — LES LESTRYGONS

LIVRE NEUVIÈME
KIRKÈ ET LE PAYS DES MORTS

CHAPITRE I. — L'ÉPERVIÈRE

CHAPITRE II. — LA NEKYIA

LIVRE DIXIÈME
LES SIRÈNES — CHARYBDE ET SKYLLA — L'ILE DU SOLEIL

CHAPITRE I. — LES SIRÈNES

CHAPITRE II. — CHARYBDE ET SKYLLA

CHAPITRE III. — L'ILE DU SOLEIL

LIVRE ONZIÈME

ITHAQUE

CHAPITRE I. — LE ROYAUME D'ULYSSE

CHAPITRE II. — PÉRIPLES ET RÉALITÉS

LIVRE DOUZIÈME

LA COMPOSITION DE L'ODYSSEIA

CHAPITRE I. — LES SOURCES DU POÈME

CHAPITRE II. — PROCÉDÉS ET INVENTION

CHAPITRE III. — ÂGE ET PATRIE.

LIVRE SIXIÈME

LA CHANSON DES CORSAIRES

Du vin, du faro! nous boirons,
Nous jouerons aux dés sur la dalle,
Et nous rirons quand nous mourrons!

V. Hugo, *Les Reîtres.*

LES PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE

(TOME II)

CHAPITRE I

LA COURSE

Ce mot de *coursaires* est bien entendu es régions méditerranéennes.
P. Belon, *les Singularitez*, II, p. 10.

Ulysse commence le récit de son *Retour*, de son *Nostos*, dans l'assemblée des Phéaciens :

Je vais raconter mon *nostos* et les maux que Zeus m'envoya depuis le départ de Troie.
En partant d'Ilion, la brise me portait. Elle m'approcha d'Ismare chez les Kikones. Là, je pillai une ville : nous tuâmes les hommes; nous enlevâmes les femmes et les objets de valeur en grand nombre, et nous fîmes la distribution en parts si égales que personne de mes équipages n'eût rien à dire. Alors j'aurais voulu que nous prissions la fuite. Mes équipages, de grands enfants, ne voulurent pas m'écouter. On se mit à boire, et beaucoup, et du vin pur. On rôtit sur la plage nombre de moutons et de grands bœufs lents aux cornes recourbées. Tant et si bien que les fuyards s'en allèrent prévenir les Kikones du voisinage. Plus nombreux et plus braves, les gens de l'intérieur envoient leur infanterie montée, qui savait combattre à pied ou à cheval suivant le besoin. A l'aube, les voici qui surgissent dans la plaine, comme les feuilles et les fleurs du printemps. Hélas! pauvres de nous! le mauvais vouloir de Zeus combat avec eux pour nous accabler de malheurs. Ils viennent engager la bataille jusqu'auprès des croiseurs [échoués à la plage]. On en arrive aux coups de lance. Ils étaient les plus nombreux. Sans défaillance, nous tenons bon tout le matin et tant que croît la sainte lumière. Mais quand le soleil se mit à décliner vers le couchant, les Kikones l'emportèrent et firent plier nos Achéens. Chacun de nos vaisseaux perdit six hommes à cnémides. Les autres, nous pûmes échapper à la mort.
De là nous reprenons la mer, le cœur navré, contents d'échapper à la mort, mais pleurant la perte de nos camarades[1].

En ce premier épisode du *Nostos*, on peut étudier de près la vie des corsaires aux temps homériques. Or, il faut étudier cette « course » de très près, si l'on

1. *Odyss.*, IX, 39-64.

veut comprendre certains usages et certains mots que nous allons rencontrer dans la suite du *Retour*, si l'on veut aussi découvrir, à côté de l'influence du commerce phénicien que nous avons longuement retracée, une autre source d'influence orientale sur les contemporains et sur l'auteur même de l'*Odysseia*. Le commerce amenait les barques du Levant aux côtes et aux marchés de la Grèce; la course jeta les barques achéennes aux rivages et dans les villes de l'Égypte. Tout ce que le poète nous dit à ce sujet, nous allons, à notre mode ordinaire, le vérifier et le compléter par des documents plus anciens ou plus récents, par des textes historiques. Car cette page du *Nostos*, avec tous ses détails et ses expressions mêmes, doit reprendre sa place dans une histoire scientifique de la piraterie méditerranéenne. Changeons seulement quelques noms propres : le même récit pourra figurer dans les relations « franques » du XVII[e] siècle. Deux auteurs surtout fourniraient, en regard de nos vers odysséens, quelques beaux textes de comparaison : un Français, Thévenot, et un Anglais, Robert, — sans parler de l'honnête Paul Lucas.

Paul Lucas avait fait à Malte la connaissance d'un capitaine corsaire qui « montoit un bateau de trente pièces de canon pour faire le cours en Levant; il me reçut en qualité de volontaire; mais quand je fus dans l'Archipel, je m'embarquai sur un autre vaisseau dont le capitaine me fit son lieutenant[1] ». Ayant librement choisi cette carrière d'aventures, P. Lucas n'en a connu que les joies. Il n'en a vu que « les actions de hardiesse et de courage », les belles tueries, les sabrées d'abordage, les prises de *germes*, de *londres* et de *sambiquins*, les enlèvements de femmes et de petits garçons, et les ripailles à Milo, Mycone ou Nio. Par contre, Thévenot est un voyageur paisible, sans le moindre goût pour ces « coursières ». Mais, par deux fois, les corsaires l'enlèvent sur les côtes de Syrie (1658) et, retenu quelque temps prisonnier à leur bord, il a tout le loisir de maudire « cette vie misérable, tant selon Dieu que selon le monde; il n'y a assurément rien que je ne fisse pour m'en délivrer si j'y estois engagé ». Thévenot exagère. Cette vie a ses plaisirs et, lui-même, il nous les décrit presque aussi bien que l'*Odyssée* :

Les corsaires estoient deux vaisseaux, dont l'un estoit commandé par le capitaine Santi, appelé autrement Ripuerto le Livournois, et l'autre par le capitaine Nicolo de Zante. Ces deux vaisseaux estoient de conserve et ils avoient encore une galiotte.... Il y avoit trente six mois que l'un de ces corsaires estoit en mer, et l'autre quarante. Je fus fort étonné de voir sur le vaisseau plusieurs esclaves, tant hommes que femmes et enfants, et ils me racontèrent qu'ils avoient pris la plupart à Castel Pelegrin par une surprise qui fut de cette sorte. Ayant pris un *sambequin* devers Alexandrie, il y eut un Turc qui fut pris dessus, lequel leur proposa que, s'ils vouloient lui promettre la liberté, il leur feroit prendre plusieurs esclaves. Eux lui promirent tout aussitôt. Mais lui, ne se fiant point à leur parole, tout Turc qu'il estoit, les fist jurer de cela devant un tableau de la Vierge et un de saint François....

1. P. Lucas, I, p. 5.

Notons que pareillement, dans tous les contrats de l'*Odyssée*, le serment est de règle. Quand le corsaire phénicien offre à la *nurse* de Syria de la ramener chez ses parents, cette honnête fille, toute Phénicienne qu'elle est, exige d'abord le serment de ses compatriotes : « Je m'embarquerai volontiers, répond-elle, mais commencez tous par jurer que vous me ramènerez dans ma famille sans me tuer ni me vendre en route ». Tous les Sidoniens prêtent le serment qu'elle exige :

... οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπώμνυον ὡς ἐκέλευεν[1].

Ulysse garde les mêmes précautions devant les offres engageantes de Kalypso ou de Kirkè : « Allons nous mettre au lit, dit Kirkè; nous unissant d'amour et d'amitié, nous prendrons confiance l'un dans l'autre. » Les affaires sont les affaires; Ulysse n'oublie pas les conseils d'Hermès : « Ne refuse pas le lit de la déesse. Mais commence par exiger le grand serment des dieux qu'elle délivrera tes compagnons. » Kirkè doit prêter serment :

... ἡ δ' αὐτίκ' ἀπώμνυεν ὡς ἐκέλευεν[2].

De même, Kalypso offre de renvoyer Ulysse dans sa chère Ithaque : « Je ne m'embarquerai, répond le prudent Achéen, que si tu me jures le grand serment de ne rien méditer de perfide contre moi. » Kalypso sourit; elle admire cette sage défiance : « Tu es vraiment un rusé compagnon, qui sais ne pas risquer tes affaires », et elle jure le grand serment par le Styx[3].

Il faut ne pas oublier cet usage continuel du serment dans la moindre transaction d'alors. Dix fois par jour, le serment est prêté entre indigènes et Peuples de la mer : les formules rituelles passent ainsi des uns aux autres. Le Turc de Thévenot exige des corsaires francs un serment valable pour eux, un serment à la franque, par la Vierge et par saint François. Les Achéens et leurs prédécesseurs devaient exiger aussi des corsaires et marchands sémitiques quelque bon serment à la mode des Sémites. Voilà pourquoi, je pense, dans le grec homérique, l'expression même *prêter un serment, établir un contrat sous serment*, est l'exacte traduction de la métaphore biblique *couper un serment, couper un traité*, כרת ברית, *karat berit*, ὅρκια τέμνειν. Chez les Hébreux, cette métaphore correspond à un rite particulier, que la Bible décrit fort exactement. Lorsque le Seigneur veut conclure le pacte fondamental qui l'unira désormais à Israël : « Prends-moi, dit-il à Abraham, une génisse, une chèvre et un bélier de trois ans, une tourterelle et une colombe. » Abraham coupe les bêtes par le milieu et les dispose, moitié par moitié, de chaque côté du passage; le soir, le Seigneur, sous la forme d'une boule de fumée et de flammes, traverse ces victimes coupées : « en ce jour fut *coupé le traité* entre le Seigneur et Abraham[4] ».

1. *Odyss.*, XV, 437.
2. *Odyss.*, X, 345.
3. *Odyss.*, V, 185-186.
4. *Genes.*, XV, 9-18.

Le mot hébraïque lui-même, ברית, *berit, traité, contrat, serment*, semble dérivé de la racine ברה, *bar'a, couper, fendre*[1]. Un traité pour les Hébreux est donc une *fissure*, une *coupure*. Pour les Grecs homériques, c'est une *liure*, un *enclos*, un *engagement*, ὅρκος, ἕρκω, ou une *versure*, une *libation*, σπονδή. Cette seconde expression, habituelle déjà aux héros achéens, devient le terme courant de l'antiquité grecque et romaine, *spondere, sponsa*, et le scholiaste homérique l'explique avec justesse : « *spondè*, dit-il, c'est le vin versé sur les offrandes, puis le contrat, le serment qui en découle ». Les héros homériques parlent « du sang des agneaux, des libations de vin pur et des mains unies qui engagèrent leur foi »,

οὐ μέν πως ἅλιον πέλει ὅρκιον αἷμά τε ἀρνῶν
σπονδαί τ' ἄκρητοι καὶ δεξιαὶ ᾗς ἐπέπιθμεν[2].

La véritable traduction grecque de la formule hébraïque, כרת ברית, *karat berit, couper une coupure*, serait donc (et c'est en réalité) *verser une versure*, σπονδὰς σπένδεσθαι, comme disent les Hellènes classiques, ou *verser les choses du serment*, ὅρκι' ἔχευαν, comme dit le poète homérique[3]. Mais *couper les choses du serment*, ὅρκια τέμνειν, ne semble pas correspondre à quelque rite précis du serment grec. Les scholiastes[4] ont expliqué cette métaphore en disant que les victimes sur lesquelles on faisait la libation étaient sacrifiées par des *coupures*, des *incisions*, ὅ ἐστι δι' ἐντομῶν θυσίαν ποιησάμενοι, τοῦτ' ἔστι θυσιῶν. Les modernes ont rapproché de cette vieille formule grecque la formule latine *foedus ferire, icere, percutire, frapper un serment*, c'est-à-dire « frapper de la lance, du couteau ou de la masse la victime sur laquelle on va jurer ». La formule latine implique simplement une victime que l'on assomme ou que l'on égorge, mais non que l'on *fend* en deux pour la disposer à la mode hébraïque de chaque côté du passage. Il faut noter d'ailleurs, avec le scholiaste, que l'expression *couper un traité* est particulière à Homère et à Hérodote; elle semble propre aux cités maritimes de l'Asie Mineure. Les auteurs et les peuples de la Grèce européenne ne l'ont pas employée. Les seuls lettrés ou versificateurs de l'époque classique ont quelquefois emprunté cette expression homérique; mais la façon même dont ils en usent prouve qu'ils ne la comprenaient plus : *couper une versure*, dit Euripide, σπονδὰς τέμνειν[5], unissant ainsi en une monstrueuse métaphore le verbe homérique *couper* et le substantif classique *libation*.

Dans l'*Iliade* pourtant, deux passages sembleraient à première lecture fournir une explication de la formule *couper les choses du serment*. Au chant III (v. 275-300), Agamemnon conclut avec Priam un arrangement et l'on échange

1. Cf. Gesenius, s. v.
2. *Iliad.*, IV, 158-159.
3. Sur tout ceci, cf. Buchholz, *Homer. Real.*, VI, p. 318 et suiv.
4. Cf. Ebeling, *Lex. Hom.*, s. v. ὅρκιον.
5. Eurip., *Hel.*, v. 1235.

des serments solennels; « puis, de son airain sans pitié, il fit aux agneaux l'ablation de l'estomac et déposa les victimes palpitantes sur le sol »,

ἦ καὶ ἀπὸ στομάχους ἀρνῶν τάμε νηλέϊ χαλκῷ
καὶ τοὺς μὲν κατέθηκεν ἐπὶ χθονὸς ἀσπαίροντας.

Au chant XIX (v. 255-270), Agamemnon jure que jamais il n'a partagé le lit de Briséis; « puis de son airain sans pitié, il fit au cochon l'ablation de l'estomac et Talthybios jeta la victime dans la mer écumante pour devenir la nourriture des poissons »,

ἦ καὶ ἀπὸ στόμαχον κάπρου τάμε νηλέϊ χαλκῷ.

C'est le verbe *couper en arrachant*, ἀποτέμνειν, que je traduis par *faire l'ablation*. Nous nous rapprochons un peu de la *coupure* et du *serment coupé*. Je crois pourtant qu'il subsiste une différence fondamentale entre ce rite homérique de l'ablation et le rite hébraïque de la coupure. L'ablation, qui n'est qu'un mode de tuerie, n'implique ni le partage en deux ni la disposition des deux moitiés de chaque côté d'un passage. Or la coupure homérique des choses du serment me paraît impliquer, comme le *karat berit* hébraïque, ce rite de la scission. Les Hellènes ne semblent pas avoir connu ce rite; mais les Chananéens le possédaient. Notre Turc de Thévenot ne connaissait ni le culte de la Vierge ni la puissance de saint François : il savait pourtant réclamer des Francs un serment par l'un et par l'autre. Si les héros achéens, de même, parlent de serments coupés, c'est que, dans les îles et villes maritimes de l'Asie Mineure, on savait exiger des marins étrangers un serment à la mode chananéenne.

Revenons à notre Turc et aux corsaires de Thévenot :

Après que les corsaires lui eurent juré, reprend Thévenot, le Turc leur fist tourner la proue vers Castel Pelegrino, à dix milles au-dessous du mont Carmel....

De tout temps, les corsaires ont trouvé parmi les indigènes des complices volontaires ou forcés. A Ithaque, le père du prétendant Antinoos a dû se réfugier un jour dans le palais d'Ulysse. Le peuple le poursuivait et le menaçait de mort, parce qu'il avait conduit les pirates de Taphos sur les terres des Thesprotes, alliés d'Ithaque :

δῆμον ὑποδείσας· δὴ γὰρ κεχολώατο λίην
οὕνεκα ληιστῆρσιν ἐπισπόμενος Ταφίοισιν
ἤκαχε Θεσπρωτούς· οἱ δ' ἡμῖν ἄρθμιοι ἦσαν[1].

C'est le métier que fait ici notre Turc. Il conduit les corsaires francs chez les

1. *Odyss.*, XVI, 425-427.

Arabes du mont Carmel, qui sont pourtant les alliés et même les sujets nominaux du Grand Seigneur. Notre Turc est de parole : ayant mené les corsaires en bon endroit, il les aide dans leur besogne. Quand on débarque, « il ne songea point à se sauver, tant parce qu'il se fioit au serment du corsaire, que parce que peut-être il avoit peur de trouver en ces terres la récompense de sa trahison. »

Les corsaires, continue Thévenot, prirent si bien leurs mesures qu'ils ne furent point apperçus et, ayant aussitost mis pied à terre, ils allèrent sans bruit jusqu'à l'habitation, où estant ils commencèrent à se faire entendre, emmenant tout ce qui estoit de créatures vivantes, hommes, femmes et petits enfants, et ceux qui se foisoient tirer, ils les tuoient sans avoir égard au sexe ni à l'âge, et des soldats me dirent qu'ils y tuèrent des filles, lesquelles, quoiqu'elles en vissent tuer d'autres, seulement à cause de ce qu'elles ne vouloient point suivre, aimèrent mieux se laisser égorger que d'être esclaves. Il y eut un officier parmi eux qu'ils me montrèrent, auquel un des soldats apporta un enfant de quatre mois et lui dit : « Voilà un esclave que je vous donne ». Mais ce barbare prenant ce pauvre innocent par un pied et disant : « Que veux-tu que je fasse de cela? » le jetta tant loin qu'il put dans la campagne, comme si c'eust été une pierre. Ils firent en cette occasion plus de cinquante esclaves tant hommes que femmes et enfants. Ils en tuèrent plus qu'ils n'en prirent et ne laissèrent pas une créature vivante en ce lieu. C'est pourquoi l'alarme fut si grande par toute la côte.

De la côte, l'alarme se répand dans tout le pays, grâce aux tours de guette, aux signaux de cris ou de feux :

Au coucher du soleil, — racontait le même Thévenot avant d'être prisonnier des corsaires, — nous passâmes devant une tour, d'où il y a environ douze milles jusqu'à Jaffa. Comme nous fusmes proche de cette tour, on nous tira quelques coups de fauconneaux et de mousquets. Alors notre *Rais* (capitaine) se mit sur la proue et cria de toutes ses forces qu'il estoit un tel, appelant des gens qu'il connoissoit à Jaffa. Mais on ne nous répondit autre chose que : *Alarga*, c'estoit à dire que nous nous retirassions, et cela estoit suivi d'une descharge de plusieurs fauconneaux et mousquets. Après que cette musique eust duré environ une heure,... notre *Rais* criant de toute sa force se fit enfin entendre et reconnoistre par des Grecs qui estoient à Jaffa. Alors au lieu de *Alarga*, on nous cria : *Taala*, c'estoit à dire que nous vinssions.... Nous trouvasmes tout le monde en armes prêts à fuir. Les femmes et les enfants s'estoient déjà sauvés de Jaffa[1]....

Contre le corsaire signalé, gens de pied et cavaliers accourent de toutes parts et bordent la plage. De tour en tour, les signaux vont jusqu'aux montagnes de l'intérieur. Les montagnards sont toujours prêts à une descente sur le plat pays. La présence d'un corsaire leur est un trop beau prétexte :

La terre estoit bordée d'Arabes qui nous appeloient, et nous estions si proche que nous entendismes facilement qu'ils nous crioient en arabe : « *Taala, corsar min Malta!* Venez, c'est un corsaire de Malte ! » Ces mêmes Arabes tiroient force coups de mous-

1. Thévenot, II, chap. 62 et 63.

quets sur eux. Mais nous ne voulions point aller en terre, où nous aurions été dépouillés par ces Arabes, qui mirent notre *Rais* tout nud (il s'estoit enfui du bord sur le canot), aussitost qu'il eust mis le pied à terre[1].

Dans l'*Odyssée*, les gens de l'intérieur viennent de même porter secours à leurs voisins. Les Kikones de la plage ont fait des signaux de cris. Les Kikones « continentaux », *épirotes*, accourent. Ces *épirotes* sont beaucoup plus nombreux et bien plus braves, πλέονες καὶ ἀρείους, que les misérables populations de la côte. Au début du xix[e] siècle, Cousinéry nous décrit encore sur cette rive thrace la férocité des montagnards, des *épirotes* qui fréquentent le marché maritime de Gumurdzina :

Je n'avais jamais rencontré dans aucune des provinces ottomanes des hommes généralement si grands, si forts, d'un regard si farouche, d'une contenance si fière et d'un équipement guerrier plus menaçant. Un long fusil, une paire de pistolets, un grand couteau auquel les Turcs donnent le nom de *yatagan* et dont ils emploient plutôt le tranchant que la pointe, une giberne remplie de cartouches et de balles, et enfin une grande poire à poudre, qui en contient près de deux livres, composent le costume de ces hommes indépendants; aucun d'eux n'oserait paraître désarmé dans la plaine. Personne n'ose pénétrer [dans leurs montagnes], excepté les malheureux *Tchinganis* (*bohémiens*) qui leur sont utiles pour la fabrication et le raccommodage des instruments de fer ; le gouvernement turc n'a que très peu d'influence sur l'administration intérieure du pays ; les chefs n'en ont eux-mêmes que ce qu'il faut pour conserver quelque autorité[2].

Disséminées (la « course » éloigne de la mer les bourgs et les villes; il ne reste à la plage que des huttes de pêcheurs ou des fermes isolées), toujours prêtes à se rendre sans combattre (la « course » est pour elles un mal inévitable, un orage humain auquel, d'avance, on se résigne ainsi qu'aux autres orages de la mer), les populations côtières se laissent piller, égorger ou emmener comme un troupeau. A travers les siècles, tous les voyageurs et les corsaires eux-mêmes signalent cette moutonnerie des côtiers et des insulaires, dont la lâcheté enhardit le pirate. Au printemps de 1825, Bröndsted est dans l'île de Zéa; il a terminé ses fouilles et pense à revenir sur le continent :

Les tempêtes avaient cessé vers la fin de février et les vents du Nord-Ouest commençaient à ramener le beau temps, que déjà plusieurs bâtiments de pirates apparurent au cap Colonne et sous Macronisi. Les forbans firent une descente dans cette île déserte, qui n'est plus qu'un pâturage appartenant aux Zéotes. Ils abattirent une quantité de brebis et de chèvres et maltraitèrent les bergers. Une capture plus riche suivit. Un bateau zéote, chargé d'huile, venant d'Égine et se rendant à Andros, fut pris par un de ces forbans, qui le conduisit à Zéa même, où il s'arrêta à la petite baie du Nord ou auprès de l'ilot, un peu plus vers l'Est. De là, il entama des négociations pour la rançon et demanda mille piastres pour rendre la prise. Comme la cargaison en valait

1. Thévenot, II, chap. 52.
2. Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, II, p. 77.

le triple, le pauvre batelier se donna toutes les peines imaginables pour recueillir à Zéa le montant de la rançon, ne demandant l'argent que quelques jours jusqu'à ce qu'il eût conduit la cargaison à Andros. Un bâtiment anglais qui se trouvait dans le port de Zéa essaya de surprendre le pirate à l'aide d'une chaloupe bien armée. Le brigand, ayant toujours quelques vedettes sur le rocher voisin, voyait à peine un grand bateau s'avancer hors du port à coups de rames, qu'il prenait rapidement sa fuite vers Thermia. Tandis que l'Anglais était obligé de ramer contre le vent et le courant jusqu'à la pointe la plus septentrionale de l'île, le pirate gagnait tant d'avance à l'aide du plus beau vent du Nord, qu'il n'était plus possible de le rejoindre. Le lendemain, il reparaissait dans une autre baie à la côte orientale de l'île et il renouait des négociations. Un généreux Zéote avança enfin à son compatriote, le pauvre batelier, les mille piastres de la rançon, sur hypothèque et moyennant l'honnête intérêt de deux cents piastres pour huit jours. Le bateau fut relâché et le pirate disparut. L'affaire de la rançon ne parvint à notre connaissance que plus tard. Nous eûmes lieu de soupçonner qu'on nous en fit mystère, de peur que nous ne prêtassions l'argent à l'homme embarrassé et que nous ne fissions tort à l'usurier zéote, allié de certaines gens qui nous entouraient.... Les *kaïques* des pirates gênent les relations, bloquent pendant des mois des îles entières, maltraitent quelquefois de la manière la plus affreuse leurs prisonniers, les mutilent et même les tuent. Ces écumeurs de la mer vendent sans façon dans une île, pourvu qu'il y ait sûreté, ce qu'ils ont volé dans une autre et s'y pourvoient de vivres[1].

Cette lâcheté des victimes rend les corsaires imprudents. Vainement Ulysse montre à ses compagnons le danger qu'ils courent en ne s'éloignant pas, sitôt la razzia terminée. Ils ont du vin : le vin d'Ismare ou de Maronée est un grand cru du temps. Ils ont des moutons, des bœufs et des femmes. Ils s'installent sur la plage et font bombance. Nous connaissons déjà le terrible appétit de ces estomacs fatigués de bouillie ou de pain sec. Les inscriptions égyptiennes de la XIXe dynastie nous parleront tout à l'heure des pillards de la mer, qui viennent sur la terre d'Égypte « se gorger la panse ». En attendant, voici un tableautin du XVIIe siècle :

A peine eûmes-nous jeté l'ancre et plié les voiles que nous apperçûmes les iles de la Sapienze tout en feu et un grand nombre de matelots occupés à rôtir des moutons, des agneaux et des chèvres. L'odeur de ces viandes fraîches frappa tellement mon odorat, que je résolus sur-le-champ d'en aller mendier quelque morceau pour satisfaire ma voracité. Car depuis huit jours je n'avois touché viande. Déjà me voici à terre pair et compagnon de ces messieurs que je n'avois jamais vus ni connus. Je mangeai tellement de ces viandes demi-cuites qu'à peine pus-je respirer pendant vingt-quatre heures. Nous fismes grande chère pendant deux jours, grâce à ce corsaire maltois qui avoit eu la témérité de faire incursion dans ces isles et d'en ravager le bétail, quoique sous le canon de Modon[2].

Les compagnons d'Ulysse se gorgent semblablement de vin, de mouton et de bœuf. Notez pourtant une différence capitale entre les festins homériques et ces ripailles des « Francs ». A bord des corsaires achéens, les parts de mangeaille et

1. Bröndsted, I, p. 109-110.
2. De Saumery, *Mémoires*, I, p. 34-36.

les parts de butin sont égales pour tous. Ulysse ne manque jamais de spécifier que le partage équitable n'a fait aucun mécontent :

δασσάμεθ' ὡς μή τίς μοι ἀτεμβόμενος κίοι ἴσης[1].

Chacun a eu sa juste part. La formule est de style dans tous les partages : « Tirant du creux du vaisseau les moutons du Kyklope, nous les partageons de façon à ce que tous, satisfaits de moi, s'en aillent avec une part égale »,

μῆλα δὲ Κύκλωπος γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἑλόντες
δασσάμεθ' ὡς μή τίς μοι ἀτεμβόμενος κίοι ἴσης[2].

Si parfois le capitaine achéen a double part, c'est du consentement de tous; ce n'est pas la part du capitaine; ce n'est qu'un libre don de l'équipage : « Dans les moutons du partage, mes compagnons me donnèrent pour moi seul un agneau de choix, que je sacrifiai à Zeus »,

ἀρνειὸν δ' ἐμοὶ οἴῳ ἐυκνήμιδες ἑταῖροι
μήλων δαιομένων δόσαν ἔξοχα[3].

Si le capitaine achéen veut soustraire au partage et s'approprier quelque objet de valeur, l'équipage a la défiance et même la révolte promptes. Ulysse a reçu du roi Aiolos une outre ficelée d'argent : « Malheur! dit l'équipage, pourquoi, partout où nous allons, celui-là est-il bien accueilli et choyé? Il ramenait déjà d'Ilion une charge de beau butin, et nous, qui avons fait la même route, nous revenions les mains vides, et voici qu'Aiolos, en cadeau d'amitié, lui a encore donné cette outre. Allons, vite, regardons ce qu'elle contient : voyons ce que d'or et d'argent elle doit avoir. »

Chez les corsaires francs, il n'en va pas ainsi. Butin et provisions, tout appartient au seul capitaine et à son état-major. L'équipage n'a que les rebuts. Robert est un capitaine anglais que les corsaires ont enlevé à Nio et, de force, enrôlé. Il est obligé pendant plusieurs mois de servir, simple matelot, à leur bord. Longuement, il nous raconte les privations des équipages :

Quoique leur travail soit fort rude, ils n'en sont pas mieux nourris. Nous avions à bord un maître-valet, qui étoit manchot et qui distribuoit chichement le pain qu'il nous donnoit trois fois par jour, sans l'accompagner d'autre chose. Il est vrai que les dimanches et les jeudis on nous régaloit d'une chaudière de fèves, bien salées, où l'on mettoit quelquefois un demi-setier d'huile pendant qu'elles cuisoient.... A cela près, tout le temps que nous étions en mer, nous n'avions que du pain sec. Mais lorsqu'arrivés à l'île de Rhodes ou à celle de Cypre, nous avions le bonheur d'enlever quelque bête à corne, ce qui nous arrivoit souvent, on nous en laissoit les entrailles, pendant que M. le Capitaine mangeoit la chair, dont nous ne goûtions pas un brin, jusqu'à ce qu'elle fût puante. Quand ils attrapent quelque saïque chargée de riz, de

1. *Odyss.*, IX, 41-42.
2. *Odyss.*, IX, 548-549.
3. *Odyss.*, IX, 550-551.

café, de sucre, de lentilles, etc., peut-être que le matelot aura le bonheur d'escamoter une ou deux mesures de lentilles ou de riz, qu'il met à quartier comme un grand trésor. Ces pauvres malheureux n'ont la plupart du temps que du pain à manger et de l'eau à boire, à moins que, forcez de ramer une demi-journée de suite à la chasse de quelque vaisseau, ils n'aient alors un peu de vin trempé pour leur donner courage[1].

Il en est de même pour les prises. La part des officiers et bas officiers est fixée par l'usage : « Les officiers, major et mariniers, continue Robert, ont quelque part aux prises qui se font. Le lieutenant en est déclaré le maître, et la principale cabine lui appartient avec tout ce qu'il y a, excepté l'argent. Le contre-maître a les voiles de perroquet et la grande ancre. Le maître-valet, l'aumônier, l'écrivain, le chirurgien, le charpentier et le calfateur ont leur portion de la chambre aux vivres. » Mais le capitaine dispose à son gré de tout le reste, même quand il n'assistait pas en personne à l'action :

Le capitaine, qui m'avoit fait son lieutenant, raconte P. Lucas[2], tomba malade dans le temps que M. de Châteauneuf passoit pour aller à Constantinople. Cet ambassadeur ne fut pas plutôt arrivé au Millo qu'il eut nouvelle que quinze vaisseaux barbaresques croisoient dans ces mers. Il y avoit plusieurs corsaires dans le port de l'isle de Nio. M. de Châteauneuf depescha une felouque avec ordre aux corsaires, la plupart François, mais qui ont une bannière étrangère, de le venir joindre. Notre capitaine étant malade m'ordonna d'aller avec M. l'Ambassadeur. Il me confia même, en présence du capitaine Francisque qui montoit le *Jérusalem*, le commandement de son vaisseau pour faire une croisière aux bouches du Same (détroit de Samos).

P. Lucas s'en va et c'est alors qu'il enlève, comme nous l'avons déjà raconté, le sambiquin de l'aga turc et la belle Maltaise :

Quand je fus retourné à Nio, le capitaine y étoit encore malade. Mais à la nouvelle de la prise que j'avois faite, il en fut plus d'à moitié guéri. Il ne laissa pas de me faire beaucoup de compliments sur mon bonheur. Mais en répondant à ses honnêtetés : « Vous ne voyez pas encore, lui dis-je, le plus précieux de la prise. » La pensée qu'il eut que c'étoient des pierreries de conséquence lui donnèrent une impatience et un empressement singulier. Je fis sortir aussitôt l'esclave maltoise de la chambre où je l'avois mise et la luy présentoy comme un grand trésor. Mais le capitaine la regarda avec air d'indifférence et se mit à caresser les jeunes garçons, qui étoient les favoris de l'aga prisonnier. Après avoir été quelque temps sans rien me dire : « Monsieur Paul, reprit-il, je cherchois dans la prise que vous m'avez foite ce qui seroit digne de vous en récompenser : puisque vous faites tant d'estime de cette esclave, je vous la donne ».

Voilà un ton et un cadeau que n'eût jamais acceptés le lieutenant d'Ulysse ou, plutôt, son pilote. Car en dehors du pilote et du capitaine, il ne semble pas que les corsaires homériques aient eu d'officiers. A la grecque, tous à bord sont

1. Robert, *Voy. au Levant*, trad. franç. à la suite des *Voyages* de Dampier, Amsterdam, 1712 : t. V, p. 267.
2. P. Lucas, I, p. 8 et suiv.

égaux. Le chef n'est point un maître entouré de serviteurs. Ce n'est qu'un magistrat électif, aux ordres duquel on obéit, quand on les approuve. Mais on les discute d'abord. Sur les croiseurs francs, le capitaine dispose en maître absolu de tout et de tous. Sauf les comptes et les rentes qu'il doit à ses armateurs, — il les paie surtout en esclaves, — le capitaine franc fait à son bord ce qui lui plaît. La fortune et la vie de ses matelots lui appartiennent comme les agrès de son navire :

Quand nous voulions, dit Robert[1], rançonner quelque vaisseau, nous venions aussitôt à l'abordage avec nos chaloupes et nous avions tout le temps qu'il falloit pour le bien piller. Ensuite nous retournions à bord avec tout notre butin sans que personne s'en formalisât. Mais trois ou quatre jours après on nous appelloit tous sur le tillac. Alors le lieutenant, le second contre-maître et celui qui avoit soin des esclaves descendoient à fond de cale où ils renversoient tous nos sacs et paniers (car pour des coffres, il n'y en avoit qu'un seul pour tout le vaisseau) et portoient à M. le Capitaine tout ce qu'ils avoient trouvé. S'il y avoit quelque chose de la moindre valeur, ne fût-ce que d'un écu, et qu'un pauvre matelot le réclamât, le capitaine avoit la bonté de lui dire qu'il ordonneroit au maître-valet de le garder pour son usage. Mais celui-ci le gardoit si bien que l'autre ne le voyoit plus de sa vie.

C'est que corsaires homériques et corsaires francs recrutent leur équipage d'une façon bien différente. A bord des vaisseaux achéens, il n'y a que des *volontaires*, comme disent les gens du XVIIe siècle, et le mot lui-même se trouve dans l'*Odyssée* : « Je vais, dit Mentor à Télémaque, te recruter un équipage de volontaires ».

... ἐγὼ δ' ἀνὰ δῆμον ἑταίρους
αἶψ' ἐθελοντῆρας συλλέξομαι[2]....

A Livourne, où s'arment la plupart des corsaires francs, on use d'un autre recrutement. Les volontaires ne sont jamais assez nombreux.

Voici de quelle manière un vaisseau pirate s'équipe à Livourne. Le capitaine, par ses intrigues ou ses amis, tire quelques scélérats de la prison, d'autres des étuves, quelques fugitifs de Gênes et plusieurs de Corse. Il se met ensuite en rade avec ces *volontaires*, qui sont presque la moitié de son équipage. Quelques-uns de ceux-ci, qui peuvent aller à terre sans beaucoup de risque, s'y rendent et vont de cabaret en cabaret pour engager les novices ou les fainéants qu'ils y trouvent, de quelque nation qu'ils y soient. Dès qu'ils ont attrapé quelqu'un de ces pigeonneaux, ils le présentent à M. le Capitaine, qui le reçoit fort civilement, lui donne un verre de vin avec une serviette blanche pour s'essuyer les lèvres, lui vante la force de son bateau, ajoute qu'il ne veut rester en mer que trois ans au plus et qu'il espère qu'au bout de ce temps il y aura 2 ou 3000 piastres de bénéfice pour chacun. Il vient ensuite à conclure le marché et, s'il a besoin de faux témoignages à cet égard, les volontaires sont toujours prêts à lui en fournir tant qu'il voudra. Là-dessus le pauvre malheureux s'en va très satisfait.

1. *Op. laud.*, p. 258.
2. *Odyss.*, II, 291-292.

Mais il ne doit pas s'imaginer de pouvoir lever le piquet à la sourdine et manquer de parole. S'il veut gagner du pied, il y a des *sbirri* ou des sergeants, tout prêts, qui le saisissent et le mènent en prison où il est retenu jusqu'au départ du vaisseau. D'ailleurs s'il agit de bonne foi et que deux ou trois jours après, il vienne réclamer [sa prime d'engagement, le capitaine] dit à haute voix au maître de la chaloupe que le nouvel hôte peut retourner à la ville quand il lui plaira, quoiqu'il y ait des ordres secrets pour le retenir et que la pauvre dupe ne voie plus la terre ni un double de son argent[1].

A Sidon, si l'on en croit un récit d'Ulysse, les capitaines trompaient aussi et embarquaient les pauvres « pigonneaux », de quelque nation qu'ils fussent. Les Phéniciens allaient même chercher en Égypte les hommes de tête et de main, comme les Livournois vont à Gênes ou en Corse : « J'étais en Égypte depuis sept ans, dit Ulysse à Eumée, quand un Phénicien survint. C'était un rusé coquin, un filou qui avait dû rouler déjà bien des gens. Il sut m'enjôler et m'emmener en Phénicie, où il avait des maisons et des biens. Je restai chez lui toute une année. Puis il me décida à passer en Libye, sous promesse de commercer à part égale : en réalité il voulait m'y vendre et tirer de moi un bon prix. Je le suivis sur son navire, malgré mes soupçons, mais par force ».

τῷ ἑπόμην ἐπὶ νηὸς οἰόμενός περ ἀνάγκῃ[2].

Ce dernier vers laisse entendre qu'à Sidon, comme à Livourne, il y avait des *sbirri* ou *sergeants* pour ramener les déserteurs, si, de gré ou de fraude, l'engagement avait été conclu. Chez les Achéens, il n'est pas besoin d'une pareille pression : le capitaine d'un corsaire en armement n'a que l'embarras du choix. Quand il s'est acquis une renommée de bravoure et de justice, les volontaires sont toujours trop nombreux. Mais le capitaine achéen ne doit compter aussi que sur sa bravoure et son juste maniement des hommes pour obtenir l'obéissance. Le capitaine franc est assisté de son lieutenant, de son contre-maître, de son aumônier et de ses volontaires, qui lui servent de « mouches » et qui lui rapportent tout ce qui se dit et se fait à bord. Il règne par la terreur sur son équipage, qu'il tyrannise, qu'il abrutit de coups et de punitions atroces : cinq cents coups de corde, six semaines de chaîne à fond de cale, estrapade, privation d'eau et de nourriture, oreilles, nez ou poing coupés, il faut lire dans Robert et les autres auteurs les supplices encourus à bord d'un navire franc pour le moindre manquement, pour une plainte ou pour une plaisanterie, sur la dénonciation du maître-valet ou pour le simple plaisir du capitaine et de sa bande. Les corsaires homériques sont déjà des Hellènes. Ils vivent sous le régime démocratique. Ils sont des hommes libres qui discutent, parlent et obéissent librement. Tous sont égaux, camarades, associés, ἑταῖροι. Tous naviguent à « part entière ». Ils obéissent au chef de leur choix, tant qu'il a leur confiance. Mais le gouvernement de leurs escadrilles est en quelque façon parlementaire. A côté

1. Robert, p. 261.
2. *Odyss.*, XIV, 286-298.

du pouvoir établi, qui est le chef, il y a toujours une sorte d'opposition avec son meneur, son *leader* : dans l'*Odyssée*, Ulysse, chef de l'escadrille, a toujours en face de lui le chef des mécontents, Euryloque. A part cette différence dans la discipline, corsaires homériques et corsaires francs opèrent de la même façon et dans les mêmes parages.

* * *

Sur mer, nous savons déjà que les corsaires se postent aux détroits, aux *bouches*, pour guetter les voiliers de commerce. Sur terre, ce sont les plaines qui les attirent : on devine facilement les raisons de cette préférence.

Une grande plaine, avec ses champs cultivés, ses récoltes, ses troupeaux, ses riches propriétaires et ses populations pacifiques, assure d'avance le maximum de bénéfices et le minimum de risques. Il est surtout plus facile d'y bien réussir une descente. Au long d'une côte rocheuse, les tours de guette surveillent au loin la mer; les signaux de cris ou de feux préviennent l'indigène : dès qu'une voile suspecte apparaît à l'horizon, l'alarme se répand; les villages se barricadent; les hommes sont armés; les femmes et les troupeaux s'enfuient vers l'intérieur. Et qui dit rochers et montagnes, dit aussi populations pastorales, habituées à la chasse et à la lutte, courageuses, hardies. En plaine, au contraire, il est facile au pirate d'aborder sans être aperçu, surtout quand la plaine, — et c'est toujours le cas des plaines levantines, — est un delta de fleuve ou de rivière, une étendue marécageuse, semée de flaques et de lagons, couverte ou bordée de forêts, de joncs, de broussailles et d'arbustes aquatiques, avec une façade de haute verdure derrière laquelle la descente peut se cacher et l'embuscade être tendue sans donner l'éveil.

Sur les rivages de Thrace, c'est l'une de ces plaines fluviales, la plaine des Kikones, qu'Ulysse et ses compagnons sont venus piller. Ce pays des Kikones, à l'extrémité Nord de l'Archipel, sur la rive actuelle de Macédoine, borde le canal de Thasos. Derrière une longue plage de sables, ce pays présente à la mer une large étendue de terres basses, marécageuses, coupées par des embouchures ou des estuaires. Entre les promontoires rocheux de Kavala à l'Ouest et de Marona à l'Est, sur cent ou cent cinquante kilomètres de long, ce n'est en réalité qu'un grand delta. Un fleuve constant, un assez grand fleuve descendu du Rhodope, le Nestos des Anciens, le Kara-Sou des Turcs, y pousse ses méandres et ses embouchures changeantes. Quatre ou cinq autres rivières y confluent, dont les fontes du printemps ou les orages de l'été font des cours d'eau violents. La masse de leurs alluvions a déjà comblé la moitié d'un ancien golfe, qui jadis s'avançait au loin vers les montagnes de l'intérieur; l'autre moitié de cet ancien golfe n'est plus qu'une lagune, séparée de la haute mer par un cordon de sables et de boues. Au-devant même de ce delta[1], la côte basse offre bien

1. Cf. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 384 et 422.

quelques mouillages du type que voici : « Le port, disent les *Instructions nautiques*, est situé en dedans d'un épi de sable, à l'extrémité duquel poussent deux bouquets d'arbres très rapprochés; abrité de toutes les directions, excepté de l'Ouest, ce port offre un bon point de débarquement auprès d'un village de douze maisons. » Mais ces mouillages sont menacés par les bancs d'alluvion, et les marines étrangères ont toujours préféré, ici comme auprès de tous les deltas, les ports rocheux en eau profonde. Les grands ports, — nous le savons, — s'installent non sur le front des deltas, mais à droite et à gauche, sur les flancs de la plaine, au pied des promontoires rocheux qui l'encadrent.

En ce delta de Thrace, nos marines occidentales sont allées sur les roches de l'Ouest fonder Kavala, dont le nom même (la Cavale) garde le souvenir des navigations italiennes et franques. C'est en ce point que les Occidentaux eurent leur relâche. Les corsaires francs croisaient aux « bouches de Tasse », c'est-à-dire en ce détroit de Thasos, comme aux « bouches de Same ». En ces bouches de Thasos, la piraterie était facilitée par l'un de ces îlots barreurs de détroit, que nous avons étudiés longuement; l'îlot odysséen d'Astéris nous en a fourni le meilleur exemple dans le détroit qui sépare Ithaque de Képhallénie : « Dans le canal de Thasos, qu'un banc de sable rend assez dangereux aux gros bâtiments quand le mauvais temps les empêche de gouverner, se trouve un îlot désert, nommé *Thasopoulo* ou la *Petite Thasos*; une source thermale y jaillit sur la plage pour se perdre aussitôt dans la mer[1]. » Cousinéry, au début du XIXe siècle, nous décrit ainsi la vie des Thasiens :

> Un wayvode turc gouverne l'île avec une garde de sept ou huit personnes. Assez puissant, au moyen de sa troupe, pour vexer les habitants, il est trop faible pour les garantir des pirates. Le péril est toujours imminent et la terreur est permanente. Des vigies, payées par les communautés, sont debout, nuit et jour, pour signaler les armemens suspects et pour sonner l'alarme dans un cas d'attaque. Aux momens du danger, les bois sont les seuls abris des Thasiens; toutes les familles courent s'y réfugier; chacun emporte ce qu'il a de plus précieux; les femmes et les enfants s'enfoncent dans la forêt et les hommes se tiennent en embuscade avec la garde turque et l'aga lui-même. Pendant toute l'année le produit des récoltes est caché dans des souterrains où les voleurs n'oseraient faire des recherches.... Les montagnes de l'île sont les seuls remparts où les Thasiens puissent trouver quelque sécurité[2].

Le commerce franc se risquait parfois à l'intérieur du delta, jusqu'au fond du plus grand lagon : le mouillage était sûr, mais on était sous la main du Turc. A l'entrée de l'ancien lac Bistonis, les Francs eurent dans la lagune leur Porto Lagos : « Des vaisseaux de cinq mille quintaux y ont resté deux mois entiers dans la rigueur de l'hiver pour y charger du blé. C'est un golfe où il y a beaucoup de poisson; on en charge des bateaux en salaison pour venir le vendre dans l'Archipel; on y charge aussi du tabac. On y voit, étant mouillé, un gros

1. G. Perrot, *Mémoire sur Thasos*, p. 6.
2. Cousinéry, *Voyage en Macédoine*, II, p. 104-105.

FIG. 1. — D'APRÈS LA CARTE DE L'*Atlas Vidal-Lablache*, P. 11.

village qui reste au Nord-Nord-Ouest et dont les murailles sont blanches; il est à une demi-lieue des pêcheries, dans la plaine. Pour aller à la ville capitale, appelée Gavergine (Gumurdzina), il y a trois heures de chemin; c'est là où sont les officiers du Grand Seigneur[1]. »

Nos corsaires homériques trouvent une semblable installation des Kikones : à la côte, est un petit village sans défense qu'ils pillent; à l'intérieur, à deux ou trois lieues de la mer, est le centre de la nation, la ville où sont les officiers et les soldats, qui vont accourir pendant la nuit. Mais, à l'inverse des Francs, les compagnons d'Ulysse viennent de l'Est, puisqu'ils arrivent de Troie. Ils abordent le delta, non pas aux roches de l'Ouest, mais aux roches de l'Orient. Les montagnes, qui limitent aussi vers l'Est la plaine marécageuse, offrent un mouillage symétrique, mais opposé à Kavala. De ce côté, la plaine se termine par une haute montagne, « très remarquable », disent les *Instructions nautiques*, et qui surgit sur le bord de la falaise à 663 mètres : nos marines l'appellent Marona. C'est dans ces parages qu'Ulysse a rencontré Maron, fils d'Evantheus, prêtre d'Apollon qui veille sur Ismare. Dans l'un de ces bouquets d'arbres, que nous décrivent encore les *Instructions* au-devant du delta, le prêtre habitait le bois sacré du dieu (les Turcs ont sur cette côte leurs ports de l'Arbre, *agatch*, Kara-Agatch et Dede-Agatch; les Grecs y avaient leur station du *Bois Essarté*, Σκαπτὴ Ὕλη) :

... ᾤκει γὰρ ἐν ἄλσει δενδρήεντι[2].

Nos corsaires pillent « l'habitation », comme dit Thévenot, c'est-à-dire les fermes et les villages des environs; mais Ulysse fait respecter le temple et l'homme de Dieu. On ne viole ni la femme ni les filles du prêtre; on ne le tue même pas. Car on a beau être corsaire : on n'en garde que mieux le respect des prêtres et la crainte du Seigneur. Parmi l'état-major de nos corsaires francs, figure toujours l'aumônier, et nous savons comment ces pieux bandits révèrent tous les saints, catholiques et orthodoxes, turcs et syriens; ils dotent les couvents de capucins; ils construisent des églises. Chez les Grecs, la piété n'est pas moins grande :

Il n'y a pas, dit Choiseul-Gouffier, de pirates qui n'aient avec eux un *caloyer* ou un *papas*, pour les absoudre du crime à l'instant même où ils le commettent. Ces misérables ne manquent jamais de massacrer l'équipage des bâtiments qu'ils surprennent et, après les avoir pillés, ils les coulent à fond pour soutraire tout indice de leurs attentats. Mais aussitôt, prosternés aux pieds du ministre, quelques mots les réconcilient avec la divinité, calment leur conscience et les encouragent à de nouveaux crimes, en leur offrant une ressource assurée contre de nouveaux remords. Ces absolutions sont taxées. Chaque prêtre a un tarif de péchés. [Quelques-uns] vendent d'avance le pardon des atrocités que les pirates méditent. Toute la Grèce est remplie de ces moines, dont

1. Michelot. *Portulan*, p. 411.
2. *Odyss.*, IX, 200.

presque aucun ne sait lire. Ils ont assujetti la foule crédule qu'ils gouvernent à leur gré et, souvent complices de ses crimes, ils en partagent, ils en absorbent le profit[1].

L'indignation philosophique de Choiseul-Gouffier (encore ai-je retranché quelques éloquentes tirades) eût fait sourire le prudent Ulysse. Il avait respecté cette famille sacerdotale. Mais il s'était fait donner, — et dans sa bouche on entend ce que ce mot peut dire, — une jolie rançon : sept talents d'or et d'argent, un cratère d'argent et douze amphores de vieux vin. Le bon prêtre, pour sauver sa vie et sa famille, avait dû indiquer les souterrains, dont Cousinéry nous parlait plus haut et dans lesquels étaient enfouies la fortune et les provisions : qu'eût vraiment gagné le sage Ulysse à tuer le saint homme, à commettre un sacrilège, pour ne pas savoir ensuite où trouver la cave aux richesses?... « Il m'offrit de riches cadeaux, sept talents d'or bien travaillé, un cratère d'argent massif, douze amphores de vin sucré, pur jus, breuvage divin. Nul dans sa maison, ni serviteurs ni esclaves, n'en savait la place : lui seul, sa femme et leur intendante la connaissaient »,

ἀλλ' αὐτὸς ἄλοχός τε φίλη ταμίη τε μί' οἴη.

Le vin de cette côte resta célèbre à travers toute l'antiquité, sous le nom de vin de Maronée. Les Grecs eurent en cet endroit une ville de *Maroneia* qui, en réalité, dit Hérodote, était sur le territoire des Kikones[2] et dont le plus vieux nom était, suivant la tradition, *Ismaros*.

Nous sommes habitués à ces doubles onomastiques. Elles dénotent le plus souvent la fréquentation d'une côte ou d'un port par deux marines, qui successivement dénommèrent les mouillages, les caps, les fleuves, etc. Avant les Hellènes, il est vraisemblable que d'autres Peuples de la mer étaient venus exploiter ces marchés de Thrace. Nous sommes en face de Thasos dont les mines d'or furent découvertes par les Phéniciens : « Le Phénicien Thasos, qui donna son nom à l'île, établit une colonie et exploita les mines que l'on voit encore sur la côte orientale entre les lieux dits Koinura et Ainura[3] ». En face de leur île, les Hellènes de Thasos possédèrent une *pérée*, c'est-à-dire une bande de côtes : ils exploitaient les plaines et les mines du pays thrace, dit Hérodote; ils y avaient élevé des villes et des forteresses[4]; sur le front du delta, ils fréquentaient le mouillage d'Abdère. Il est probable que les Phéniciens, leurs prédécesseurs, avaient suivi les mêmes errements. *Abdère*, Ἄβδηρα, est l'un de ces noms de lieux sans étymologie grecque, qui se retrouvent parmi les colonies phéniciennes de l'Espagne. *Abderos* était, dit-on, un suivant d'Héraklès qui fut tué sur cette côte thrace et en souvenir duquel Héraklès fonda la ville. Il est possible que ce nom rentre dans la catégorie des noms sémitiques *Abd-Melek*, *Abd-Nego*,

1. Choiseul-Gouffier, I, p. 163.
2. Hérod., VI, 47.
3. Hérod., VI. 47.
4. Hérod., VII, 108; VI, 47.

Abd-Iahve, etc., formés du substantif עבד, *abd*, qui signifie *serviteur*, et d'un nom divin. Mais aucun doublet n'est là pour nous fournir le véritable sens de ce mot étranger.

Les noms de Thasos, au contraire, nous offrent, comme les autres noms insulaires de l'Archipel, un doublet gréco-sémitique. Ce nom de *thasos* est étranger : la tradition se souvenait du héros Thasos, fils de Phoinix ou d'Agénor, compagnon de Kadmos. De son vrai nom grec, l'île s'appelle *Aeria*, ἀερία, *l'aérienne*, et c'est là une épithète hellénique que les Hellènes appliquent à tout ce qui s'élève, monte et plane dans les airs, aux roches, aux pieds des danseurs et surtout aux oiseaux et aux êtres ailés : « L'île de Tasse, dit Michelot[1], est fort haute et noire par les arbres qui sont dessus. Du côté de l'Ouest de Tasse, il n'y a aucun mouillage. Mais du côté du Sud-Est il y en a un, où les corsaires vont mouiller, devant un îlot assez haut, qu'on nomme l'isle de la Madonne ou le mouillage de Kinyra (en grec); on met l'amarre sur cet îlot et l'on est par douze à quinze brasses, bon fond et bonne tenue, à couvert de tout vent et de mer. » C'est en ce mouillage de Kinyra, en face de cet îlot parasitaire, que les Phéniciens ont eu leurs établissements, nous dit Hérodote. Ici encore, nous vérifions, par la topologie, la véracité de l'historien. C'est bien sur la côte Est de Thasos, en face de l'îlot, que la vieille capitale de l'île dut être installée par les thalassocrates orientaux, au temps de Kadmos l'Oriental. Quand les Hellènes devinrent maîtres de Thasos, ils transportèrent la capitale sur le détroit, en face du continent hellénisé, dans la plaine qui fait la côte Nord de l'île. Depuis les Hellènes jusqu'à nos jours, le principal mouillage et le gros bourg de Thasos sont restés là. Nos *Instructions nautiques* ne font que répéter ce que disait déjà Michelot : « [Sur la côte Nord], est la plaine avec le véritable mouillage pour toutes sortes de bâtiments; on y est par les six, huit, dix et douze brasses, bon fond et bonne tenue; il n'y a aucun temps qui puisse faire du mal; on est devant deux villages, qu'on voit à la montagne[2]. »

C'est toujours, comme on voit, la même alternance que nous avons constatée dans les autres îles pour les sites des capitales insulaires. La capitale préhellénique était sur une façade. La capitale hellénique émigra vers l'autre. Puisque nous rapportons ces divers exemples au type caractéristique de Rhodes, on peut voir que, pour Thasos, la vieille capitale de Kinyra, ouverte au S.-E et aux arrivages de la haute mer, tournant le dos aux plaines de l'île et aux mouillages du continent voisin, appuyée sur la montagne qui la couvre, et pourvue d'un îlot côtier, est l'équivalent, à Rhodes, du vieux port préhellénique de Lindos. Et le port neuf, la capitale hellénique, à Thasos comme à Rhodes, émigre vers la plaine insulaire et vers le détroit côtier. La tradition qui nous parlait d'un établissement phénicien à Kinyra semble donc fort plausible.

Cette tradition ajoute que *Thasos* est un nom phénicien. On a voulu pourtant

1. Michelot, *Portulan*, p. 408.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 408-409.

trouver à ce mot une étymologie grecque : « Je présenterais, sous toutes réserves, la conjecture d'Hasselbach. Il fait venir le mot θάσος d'un primitif θα, θάω, *nourrir*, que l'on retrouverait dans τιθήνη, *nourrice*, et l'île devrait ce nom à sa fertilité autrefois si vantée. C'est de même que l'on a fait dériver de καίω le nom de κάσος, parce que plusieurs îles de la région gardent les traces des feux souterrains[1]. » *Thasos* et *Kasos* font bien partie de la même famille onomastique; mais ce n'est pas l'étymologie grecque qui nous les peut expliquer. Le doublet gréco-sémitique *Kasos-Akhnè* nous a montré déjà que *Kasos* est le nom phénicien de l'*île de l'Écume*. Dans les langues chananéennes, la racine טוש, *thous*, signifie *monter dans les airs, planer, voler*. De cette racine *thous*, un nom dérivé טוש, *thaouas*, a donné *Thasos*, Θάσος, aux Hellènes comme *Arouad*, ארוד, leur a donné *Arados*, Ἄραδος, le jour où ils cessèrent d'écrire le digamma qui transcrivait exactement le *wav* des Sémites. *Thasos* est l'original sémitique dont *Aeria* fut la traduction grecque ; les deux termes de ce doublet ont au fond le même sens : « Thasos, disent les *Instructions*, est montagneuse, particulièrement sur son côté Est (c'est par là que les Phéniciens l'abordèrent), où le mont Ipsario, son point culminant, s'élève à 1,044 mètres d'altitude[2]. » Ce mont Hypsarion (pour rétablir la véritable orthographe grecque) est la *Très Haute Montagne qui pointe dans les airs* : c'est lui qui valut à l'île son nom sémitique *Thasos*. Les trois noms *Thasos*, *Aeria* et *Hypsarion* ne sont, dans les langues des marines successives, que la traduction identique en réalité de la même vue de côtes aériennes :

Les points les plus élevés de Thasos, dit G. Perrot[3], sont le Saint-Élie (950 m.) et l'Ipsario (1050 m.). Rien n'est beau comme leur cime aiguë et dénudée, dominant de vastes forêts..... Le mica-schiste et le gneiss apparaissent, par larges bancs, au milieu du marbre et des calcaires compacts. C'est ce qui donne à ces sommets, sans cesse lavés et polis par les pluies, un éclat extraordinaire. Quand le soleil les frappe, les paillettes du mica et les gros cristaux du marbre blanc rivalisent de splendeur et d'éclairs; de là, chez le versificateur Aviénus, ce trait d'une exactitude pittoresque, qui rend bien l'effet de Thasos aperçue de la mer, quand on vient de doubler la pointe de l'Athos :

..... *juxta Vulcania Lemnos*
erigitur, Cererique Thasos dilecta profundo
proserit albenti se vertice[4]....

*
* *

A priori, nous aurions pu prévoir les souvenirs phéniciens en ces parages. Toujours les mines d'or de Thasos et de Thrace, les vignes d'Ismare et le vin de Maronée attirèrent le commerce et l'industrie des marins. Mais, avant même la

1. G. Perrot, *Mémoire sur Thasos*, p. 9.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 421.
3. G. Perrot, *Mémoire sur Thasos*, p. 67.
4. Avien., *Descript.*, v. 700-702.

fondation de comptoirs pacifiques et d'entreprises industrielles ou agricoles, ce détroit de Thasos et cette plage de Thrace étaient des « croisières » tout indiquées pour les corsaires. C'était même la meilleure croisière de tout l'Archipel. Car nulle part ailleurs, dans toute la mer Égée, les corsaires ne pouvaient, comme ici, trouver tout à la fois le détroit où l'on arrête les vaisseaux et la plaine basse où l'on razzie les champs et les villages. Faites le tour de l'Archipel. Vous trouverez bien des détroits et des « bouches », soit au long des côtes européennes ou asiatiques, soit au milieu des îles, soit entre les îles et les continents. Mais vous chercherez en vain de grandes plaines ouvertes, basses, pareilles à celle que nous venons de décrire, et poussant jusqu'à la mer libre leur front de plages et de verdure.

Tous les fleuves de l'Asie Mineure, en effet, débouchent au fond de golfes fermés, que de hautes montagnes enclosent ou dominent, et dont elles font de véritables culs-de-sac. Aujourd'hui l'un de ces fleuves asiatiques, le Méandre, a prolongé son delta jusqu'à la mer libre. Mais dans la première antiquité le Méandre, comme le Caystre ou l'Hermos, se jetait tout au fond d'un golfe étroit. La côte asiatique n'offrait alors aux corsaires phéniciens que des plaines intérieures, dominées au loin par des presqu'îles avançantes. Juchées sur les sommets de ces presqu'îles, les vigies signalaient l'approche du moindre navire, et les promontoires, recourbés et imbriqués, semblaient disposés par la nature comme des souricières dangereuses aux pillards.

Sur les autres rivages de l'Archipel, au long des côtes européennes, quelques rivières se jettent en des golfes plus évasés. En deux de ces golfes, les plages de Laconie et d'Argolide présentent un front assez étendu pour que les razzias et les enlèvements profitables s'y puissent faire en sécurité : le delta de l'Eurotas vit l'enlèvement d'Hélène par le Troyen Pâris; les Phéniciens, dit Hérodote, enlevèrent Io sur la plage d'Argos. Mais, sur ces côtes européennes, deux fleuves seulement viennent jusqu'à la mer libre former un grand delta. Ces deux fleuves descendus du haut pays thrace ou macédonien aboutissent, à droite et à gauche de la péninsule chalcidique, sur notre côte voisine de Thasos : c'est l'Axios et le Nestos des Anciens, le Vardar et le Kara-Sou des Turcs. Encore le delta du Vardar est-il, comme les deltas asiatiques, enfoncé dans un golfe que dominent les guettes de l'Olympe et que ferment les presqu'îles lointaines de la Chalcidique. Le seul delta du Nestos offre vraiment aux corsaires une belle carrière dégagée, commode et profitable. C'est à ce delta que viennent les Achéens d'Ulysse. Les Phéniciens, avant eux, y sont venus. Les corsaires francs, au temps de Michelot, y reparaissent.

Dans toute la Méditerranée levantine, un seul endroit peut rivaliser avec celui-ci. Un seul autre delta, en effet, mais bien plus grand et bien plus riche encore, put, au cours des siècles, attirer les mêmes pillards : le delta d'Égypte. Achevez le périple des mers levantines. Côtes asiatiques et côtes libyques de l'extrême Méditerranée se ressemblent : les corsaires y chercheraient en vain une

plaine bordière, à portée de la mer libre. Ce ne sont partout que côtes droites, falaises, montagnes ou golfes fermés. Il est vrai qu'à l'angle du Taurus et des monts syriens, la Cilicie des Plaines pousse vers la haute mer son front de sables et de marais. Mais ses lagunes trop nombreuses et ses vases trop molles en rendent aujourd'hui encore la culture et l'habitation presque impossibles. Toutes les côtes voisines de Syrie ou d'Anatolie sont pour le corsaire de fort mauvais terrains. Sur toutes les pointes, se dressent les tours à signaux dont parlent les voyageurs : « Il y a cinq ou six petites tours distribuées le long de la mer en tirant vers le cap de Beirout. Il y a sur ce cap une garde dans une tour, où le sentinelle donne avis par des signaux dès qu'il voit un corsaire ou que quelque bâtiment s'approche de la côte[1]. » Ici, les corsaires ne règnent pas en maîtres. Ils rencontrent à qui parler. Faute de mieux, ils négocient et font des affaires :

Les corsaires viennent mouiller assez souvent dans la rade de Caïfa. Alors tous les habitants prennent les armes, bordent le rivage et empêchent les descentes. Lorsque les corsaires ont fait quelque prise qu'ils ne veulent pas conduire plus loin, ils tâchent de la vendre à Caïfa. Ils exposent alors un pavillon blanc et, si le *Soubachi* est d'humeur de traiter avec eux, il en expose un de même couleur sur la muraille. C'est une assurance réciproque et alors on s'approche. Sans permettre aux corsaires de mettre à terre et sans aller dans leurs bords, on traite à bord des canots et chacun reçoit sa marchandise, et puis on ploye les pavillons et on devient aussi ennemis qu'avant le traité[2].

Mais au Sud de ces côtes syriennes, hérissées de tours et de défenseurs, on entre enfin dans le paradis des corsaires, dans le delta d'Égypte qui offre toutes les garanties de succès et de profit. Qui dit croisières de pirates dans les eaux levantines, dit aussi fréquentation et connaissance du delta égyptien. La « course », à travers tous les siècles, a toujours eu pour premier effet de mettre les corsaires en intime contact avec les maîtres successifs de l'Égypte. *A priori* donc nous pourrions dire, — même si les textes hiéroglyphiques et odysséens n'étaient pas là pour nous renseigner, — que les corsaires achéens ont connu l'Égypte, qu'ils en ont pillé les plages, qu'ils ont fréquenté les villes du Delta ou les marchés du fleuve. Mais l'*Odyssée* et les monuments pharaoniques nous fournissent là-dessus d'amples renseignements, et ces textes contemporains nous montrent que les croisières de nos pirates « francs » au XVII[e] siècle ne furent, ici encore, que le renouveau des vieilles croisières achéennes : en ce point, comme en tous les autres, les récits de Robert, de Thévenot et de P. Lucas ne sont que la répétition prosaïque des récits odysséens.

Les corsaires francs, durant le printemps et l'automne, opéraient dans les îles de l'Archipel, sur les côtes d'Asie Mineure et de Grèce. Mais « l'été, dit Robert, ils s'en vont sur les côtes de l'Égypte » ; les bouches du Nil sont comme

1. D'Arvieux, II, p. 340.
2. D'Arvieux, II, p. 11-12.

leur rendez-vous; le Delta est leur paradis : « Tout ce triangle d'Égypte, qu'on appelle le Delta, n'est qu'une vaste plaine grasse et fertile au delà de l'imagination. Ce païs est extrêmement peuplé et produit presque sans culture toutes sortes de fruits, de graines et de légumes.... On navigue sur le fleuve fort à son aise pendant quatre jours. Nous avions le plaisir de voir un très beau païs, uni, cultivé, et si rempli de villages qu'il semble qu'ils se touchent et ne fassent qu'une ville de plusieurs lieues de longueur de chaque côté de la rivière. Tout ce païs fourmille de monde[1]. » Cette population rurale a toujours vécu sans armes, en proie aux pirates de la mer ou du désert :

Si on alloit de Rosset à Damiette en traversant le Delta par sa base, ajoute d'Arvieux, on n'auroit qu'environ trente lieues à faire. Mais ce chemin est trop dangereux pour s'y exposer. Les Turcs même n'osent le faire, à cause de la quantité de voleurs Arabes dont le Delta est rempli.... Damiette est la ville de tout l'Empire ottoman où les Francs sont plus universellement haïs et le plus mortellement. Cette haine n'est pas sans fondement. Ils sont tous les jours pillés par les corsaires chrétiens. Les côtes en sont continuellement infectées. Ce sont pour la plupart des corsaires maltois ou livournois, qui courent indifféremment sur les Chrétiens du pays et sur les Turcs, et quand les prises sont à Malte ou à Livourne et que les propriétaires les réclament, quelques preuves qu'ils aient que les bâtiments et les marchandises leur appartiennent, ils n'en peuvent rien retirer. Cela indispose tout le monde contre les Francs et c'est souvent la cause des mauvais traitements et des avanies qu'on leur fait[2].

A travers trente ou quarante siècles, l'histoire de ce Delta recommence toujours la même. Chaque fois que l'Égypte n'est pas souveraine des côtes levantines et des « îles de la Très Verte » (comme disent les inscriptions hiéroglyphiques), ou chaque fois qu'inversement les Peuples de la mer, Grecs, Romains, Arabes, Anglais, etc., ne détiennent pas la garde et protection de l'Égypte, le Delta vit dans la terreur des corsaires. Les inscriptions de Minephtah, pour l'Égypte pharaonique, et les récits des voyageurs francs, pour l'Égypte turque, nous font admirablement connaître cet état de choses avec « les postes fortifiés, les citadelles fermées, les rondes de police, les sentinelles hurlant dans la nuit : « Halte-là! toi qui viens sous un faux nom! au large! », et les racontars de chaque matin : « Cette nuit, on a volé tel et tel », et les maraudeurs franchissant la rivière, et les gens de la plaine pleurant leurs bestiaux enlevés ». C'est Minephtah qui parle ainsi dans une inscription de Karnak[3], et tel détail de cette description nous serait amplement commenté par d'Arvieux, Thévenot ou les autres voyageurs francs. D'Arvieux a connu les maraudeurs du Delta :

Ce sont les plus adroits voleurs du monde. Ils donneroient des leçons aux Espagnols. Ils viennent ordinairement tout nuds, bien frottés d'huile et de graisse, afin

1. D'Arvieux, I, p. 225.
2. D'Arvieux, I, p. 233.
3. Cf. Maspero, *Histoire ancienne*, II, p. 435.

qu'on ne puisse pas les prendre. Quand ils se voient poursuivis, ils sautent dans le Nil et le passent à la nage, aimant mieux s'exposer à être dévorés par les crocodiles que de tomber entre les mains des Turcs qui ne leur font aucun quartier, les empalent et les écorchent tout vifs[1].

Thévenot nous a décrit plus haut les châteaux garnis de mousquets et les sentinelles criant : « *A larga*, au large! » Il continue :

Le jeudi trentiesme May, nous nous trouvasmes devant l'embouchure du Nil et la galiotte des Corsaires y alla faire eau malgré le canon de la forteresse. Nos vaisseaux en voulurent faire autant et firent bannière blanche tant pour voir si on nous voudroit recevoir en terre que pour voir si on rachèteroit quelques-uns des esclaves que nous avions pris. Nous attendions avec grande impatience qu'on mit la bannière blanche au Chasteau et nous nous préparions à aller en Damiette en toute seureté, quand pour notre malheur la sentinelle, qui estoit au haut de l'arbre — (en haut du mât : les vieux monuments égyptiens, qui représentent les barques des Peuples de la mer, nous montrent toujours la sentinelle ainsi juchée), — découvrit quatre voiles. Aussitôt ils changèrent en bannière rouge leur bannière blanche. Je voulus leur représenter que c'estoit mal agy de courir sur des voiles, qui s'estoient peut-estre approchées à cause de notre bannière blanche. Mais ils me répondirent que puisque le Chasteau n'avoit point fait bannière blanche, ils n'estoient obligez à rien, de sorte qu'ils donnèrent la chasse à ces quatre voiles et le Chasteau tira plusieurs coups sur nous, mais sans aucun effet.... Il s'en sauva trois et la quatrième investit la terre et tous les gens qui estoient dedans se sauvèrent en terre[2]....

*
* *

Nous ouvrons l'*Odyssée*. Deux passages du poème nous parlent de l'Égypte en assez grand détail. Dans la *Télémakheia*, c'est Ménélas qui raconte à ses hôtes le séjour qu'il dut faire en ce pays merveilleux. Le poète énumère les cadeaux admirables que Ménélas en rapporta. Nous allons voir la surprenante rencontre qu'il fit, en l'île déserte de Pharos, du Vieillard de la Mer, pasteur de phoques et diseur de bonne aventure. Dans l'*Odysseia*[3], c'est Ulysse, arrivé chez Eumée, qui invente l'un de ces contes dont la broderie est de sa fabrication, mais dont la trame n'est qu'un morceau de la vie quotidienne. Il est, dit-il, Crétois. Il n'a jamais rêvé que course et guerre. Il a débuté par huit ou neuf « coursières » autour de son île. Puis il est allé sous les murs de Troie, à la Croisade. Puis, revenu en Crète, il a réuni et armé une flottille de course contre le Delta :

Nous quittâmes la Crète et, poussés par une bonne brise fraîche de Bora, nous voguions comme sur un courant d'eau. Pas la moindre avarie dans les vaisseaux! Pas le moindre accident ni la moindre maladie parmi les équipages! A bord, nous étions tous

1. D'Arvieux, I, 220.
2. Thévenot, II, chap. 65.
3. *Odyss.*, XIV, 199 et suiv.

assis, laissant faire le vent et les pilotes. Le cinquième jour, nous arrivons dans les eaux courantes de l'Aigyptos et nous amarrons nos vaisseaux dans le fleuve même. Alors je conseillai à mes hommes de rester là, près des vaisseaux, et de garder notre flottille, mais d'envoyer quelques guetteurs sur les buttes voisines. Mais, préférant la violence et n'écoutant que leurs passions, ils se jettent sur cette belle campagne d'Égypte, la ravagent, enlèvent femmes et enfants, et tuent les hommes. La nouvelle en vient à la ville. A grands cris, dès l'aube, l'armée accourt. La plaine se remplit de cavaliers, de fantassins et des éclairs du bronze. Zeus tonnant met la fuite et la lâcheté au cœur de mes gens. Pas un ne résiste. Le désastre nous submerge. Un grand nombre de nos gens est tué.... D'autres, pris vivants, sont emmenés pour devenir esclaves et hommes de peine. Quant à moi, Zeus me donna l'idée de rejeter le casque solide de ma tête, le bouclier de mes épaules, et la lance de ma main.... Puis j'allai à la rencontre des chevaux du roi. J'embrassai ses genoux. Il eut pitié et me donna la vie. Il me prit sur son char et me ramena tout en larmes à sa demeure. La foule nous courait après avec ses lances menaçantes; elle voulait me massacrer, car ils débordaient de colère. Mais le roi me protégea pour ne pas manquer aux devoirs envers Zeus hospitalier.... Sept ans je restai en Égypte, et j'y amassai de grandes richesses : tout le monde me faisait des cadeaux. Mais, la huitième année, un filou de Phénicien me décida à l'accompagner en Phénicie.

Prenez vers par vers ce récit odysséen. Il faudrait en expliquer, en commenter longuement tous les mots pour bien mesurer la minutieuse exactitude de cette description : « Ἀσκηθέες καὶ ἄνουσοι, pas d'accident et pas de maladie », dit le poète, et les voyageurs francs fournissent aussitôt le commentaire. Sur les bateaux des corsaires, les maladies infectieuses font rage, parmi les passagers et les équipages, mal nourris et malpropres, ou parmi les captifs et les esclaves entassés à bord. Tout ce monde est mal couvert. On manque d'eau pour la boisson et pour la moindre toilette. La variole est à l'état endémique : « C'estoit une grande pitié de voir sur ce vaisseau tant de pauvres femmes avec leurs enfants à la mamelle n'avoir tous les jours qu'un peu de biscuit moisi. Mais entre autres il y avoit une femme avec son mari, son frère, ses sept enfants et un dans le ventre. Tout cela causoit un grand embarras et bien de la saleté sur ce vaisseau et mesme il y avoit un petit enfant qui avoit la petite vérolle, ce qui me fit appréhender de la gagner[1]. » La peste vient s'ajouter. Elle règne dans les ports et sur les vaisseaux. Elle ne cesse jamais, si parfois elle diminue. Les voyageurs d'alors en parlent comme nous parlons aujourd'hui de la fièvre. A Constantinople, à Smyrne, à Damiette, dans tous les ports levantins, la peste est installée, en permanence : « La peste fait d'étranges ravages dans ce pays. Les Francs y sont exposés comme les autres. Mais ils prennent des précautions qui éloignent le danger, au lieu que les Turcs, avec leur prédestination mal entendue, s'y précipitent à corps perdu. Les Francs se renferment dans leurs maisons après y avoir fait des provisions pour trois ou quatre mois, ou bien ils se retirent à la campagne où l'air est moins sujet à se corrompre que

1. D'Arvieux, I, 67.

dans les villes. Là, ils n'ont de communication avec personne qu'à portée de la voix. Ils tuent sans miséricorde tous les chiens et chats qui veulent entrer dans leur enceinte. »

Les vaisseaux francs prennent aussi quelques précautions. Mais la peste finit toujours par pénétrer à bord, et quelquefois au moment le plus imprévu. On quitte Marseille en pleine santé, comme notre corsaire odysséen quitte la Crète. La traversée s'annonce belle. L'état sanitaire est excellent. Mais le vaisseau avait rapporté de ses précédents voyages quelques germes d'infection : « A peine étions-nous en pleine mer que la peste, dont le vaisseau étoit infecté, commence à se manifester. Le contre-maître, vieil homme fort expérimenté en ces sortes de maladies, nous annonce cette belle nouvelle.... Nous jetons vingt-deux hommes à la mer dans l'espace de quinze jours[1]. » Sous les murs de Troie, les Achéens connurent de pareilles hécatombes : la peste, envoyée par Apollon, « atteignit d'abord les mulets et les chiens rapides, puis les hommes eux-mêmes et, sans arrêt, les bûchers consumaient les morts[2] ».

Notre corsaire crétois n'a rien eu de pareil. En ses quatre jours de traversée, les vaisseaux n'ont pas eu, non plus, d'avarie. L'*Odyssée* compte quatre ou cinq jours de marche entre la Crète et le Delta. Il ne faut pas oublier que, dans ce récit, nous retrouvons le double système de numération par *cinq* et par *sept* que nous avons signalé déjà en d'autres épisodes odysséens. Avant de s'embarquer, les Crétois font une semaine de festins et partent le *septième* jour :

ἑβδομάτῃ δ' ἀναβάντες ἀπὸ Κρήτης εὐρείης
ἐπλέομεν[3]....

Plus tard notre héros va rester *sept* ans en Égypte. Ici, il compte à la grecque *quatre* ou *cinq* jours de traversée, comme il restera neuf jours en mer après son naufrage, avant d'arriver le *dixième* jour à la terre des Thesprotes. Pourtant, quatre ou cinq jours, c'est à peu près l'intervalle ordinaire que nos voyageurs francs comptent aussi entre les dernières îles grecques, Rhodes ou Candie, et les bouches du Nil. Thévenot a mis quatre jours pour passer de l'Archipel en Égypte. Il est parti de Rhodes :

Le lundi, le vent se fit maestral ou nord-ouest, mais par ce que le temps estoit encore bien chargé, notre capitaine ne voulut pas partir ce jour-là. Le mardi, le temps s'estant un peu esclaircy et le maestral continuant, nous sortismes de Rhodes après midi, ne faisant voile que du trinquet pour ne pas quitter l'isle devant la nuit, de peur des corsaires. Au soleil couchant, nous fismes voiles de la maestre. Nous entrasmes au golfe de Satalie, où nous eusmes un peu de mer, durant deux ou trois heures, parce que le courant dudit golfe se rencontre là avec ceux du golfe de Venise et autres lieux du Ponant[4]....

1. De Saumery, *Mémoires*, I, p. 28.
2. *Iliad.*, I, 50-53.
3. *Odyss.*, XIV, 252-253.
4. Thévenot, II, chap. 63.

Notre corsaire crétois navigue pareillement avec une bonne brise fraîche de la partie Nord et comme sur un courant :

> ἐπλέομεν Βορέῃ ἀνέμῳ ἀκραέϊ καλῷ
> ῥηϊδίως ὡς εἴ τε κατὰ ῥόον....

« Les courants dans l'Archipel, disent les *Instructions nautiques*, sont irréguliers en force et en direction. En général, ils portent au Sud; mais ils sont grandement influencés par les vents.... On ne peut donner une loi exacte de leur marche, surtout pour la partie Sud et pour les canaux qui bordent l'île de Candie. Le courant porte presque continuellement dans la direction du Sud[1]. »

Après cela, reprend Thévenot, sur la minuit le vent se changea en un maestral tramontane si frais, que nous estimions le chemin que nous faisions à dix milles par heure, quoi que nous ne fissions voile que de la maestre pour ne pas abandonner un galion avec lequel nous estions de conserve. Ce vent dura tout le mercredi. Le soir il s'appaisa un peu, puis se changea en *gregal* ou nord-est, mais si faible, que nous n'avançasmes presque rien toute la nuit et tout le jour suivant, qui estoit jeudi.... Sur le soir dudit jeudy, le vent se renforça un peu et sur la minuit il se renforça de telle sorte que le vendredi à la pointe du jour nous descouvrismes la terre d'Égypte. Le vent s'estant changé en ponent maestral ou ouest-nord-ouest, nous tournasmes la proue vers Boukeri. Mais le vent nous jetta si bas que peu après nous nous trouvasmes sous Alexandrie.

Que l'on note bien cette dernière phrase de Thévenot; elle va grandement servir à nous expliquer un passage controversé du poème odysséen. Thévenot allait en Égypte, c'est-à-dire aux bouches du Nil, car l'Égypte c'est le Nil, et l'Égypte côtière s'arrête, pour les marins, à la plus orientale et à la plus occidentale des bouches du fleuve. Le vent du Nord a jeté Thévenot « trop bas », en dehors de l'Égypte, jusque vers Alexandrie, car Alexandrie, pour les navigateurs, n'est pas en Égypte, parce qu'elle est en dehors du fleuve : Alexandrie est en Afrique ou en Libye. Dans ces parages du Delta, les vents de la partie Nord sont les plus fréquents. Ils prêtent une aide puissante aux navigateurs venus des îles et voguant vers le fleuve. Mais ils peuvent être inversement d'une terrible gêne pour le voyage de retour. Ménélas, revenant d'Égypte, c'est-à-dire sortant du fleuve pour gagner la mer de Crète, est chassé par les vents du Nord-Est vers la côte sud-occidentale, en dehors du Delta et des eaux égyptiennes, jusqu'en face du site où plus tard s'élèvera Alexandrie : « En cet endroit il est une île perdue dans la mer sauvage, que l'on nomme Pharos; un jour de navigation la sépare du fleuve Aigyptos »,

> νῆσος ἔπειτά τις ἔστι πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ
> Αἰγύπτου προπάροιθε, Φάρον δέ ἑ κικλήσκουσιν·
> τόσσον ἄνευθ' ὅσσον τε πανημερίη γλαφυρὴ νηῦς
> ἤνυσεν, ᾗ λιγὺς οὖρος ἐπιπνείῃσιν ὄπισθεν[2].

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 10-11.
2. *Odyss.*, IV, 354-357.

Cette île de Pharos existe en effet au-devant de la terre africaine : elle forme actuellement les deux mouillages d'Alexandrie. Mais les géographes de cabinet ont mesuré sur leurs cartes la distance entre le bord du continent et la rive insulaire. Ils ont vu qu'un isthme de sable, long de mille ou douze cents mètres, a, depuis l'antiquité, transformé cette île en une presqu'île. Avant cette transformation, ont-ils dit, l'île n'était séparée du continent que par un détroit de mille à douze cents mètres. Et ils se sont étonnés de la distance fournie par le poète homérique, — un jour de navigation! Aussitôt les archéologues se sont écriés que cette île odysséenne était du domaine de la fable, comme l'île Syria ou comme l'île de Kalypso. D'autres ont conclu que, depuis ces temps reculés jusqu'à nos jours, le Nil avait par ses alluvions grandement avancé la rive continentale dans la direction de Pharos.... Il faut ici encore lire le texte à la façon des « Plus Homériques » : en expliquant les mots, tous les mots du poète, on s'aperçoit bientôt que cette île n'est pas plus « mythique » que les autres, et que la côte en cet endroit n'a pas beaucoup changé. Le changement d'ailleurs ne pourrait pas avoir été très grand. L'île de Pharos, en effet, n'est pas située en face des alluvions du Nil, dans le Delta, mais en face du continent rocheux, au-devant d'un chaînon calcaire qui se détache de la côte libyenne et qui vient pointer dans la mer la longue langue d'Aboukir. Cette langue rocheuse, qui n'a jamais pu changer de place, est comme un écran entre les alluvions du fleuve et les parages de Pharos. Avant même la formation du Delta, ce promontoire rocheux existait auprès de l'île, et il n'en était séparé, comme aujourd'hui, que par quelque mille mètres. Le Delta, qui se forma sous l'abri de cette langue de rochers, ne s'étendit que jusqu'à cet abri. Là « le grand courant côtier, qui va d'Afrique en Asie, s'emparait des boues du Nil; il en façonna le cordon recourbé dont l'autre extrémité s'en va aboutir au massif du Casios, sur la côte de Syrie; depuis lors, l'Égypte ne s'est plus accrue vers le Nord, et la côte est demeurée sensiblement ce qu'elle était il y a des milliers d'années[1]. »

Pour nous et pour nos marines actuelles, cet îlot de Pharos et le port d'Alexandrie, qu'il forme, font partie intégrante de la terre égyptienne : c'est par là qu'aujourd'hui nous abordons cette terre égyptienne, et nous croyons que depuis vingt-deux siècles c'est ici le grand *emporion* égyptien. Mais pour les anciens Hellènes, Pharos est en Libye : « La Libye commence, dit le vieux périple de Skylax, à la bouche Canopique, avec le peuple des Adurmachides, et jusqu'à Pharos, île déserte mais pourvue de mouillages et d'aiguades, il y a cent cinquante stades ». Thucydide nous montre Inaros le Libyen, roi des Libyens voisins de l'Égypte, s'embarquant à Mareia, ville côtière en face de Pharos[2]. De même, les navigateurs francs du XVIIe siècle savent, et Thévenot nous disait tout à l'heure, qu'une fois à Alexandrie, on n'est pas encore en Égypte. Le Nil étant la seule porte des marins vers les villes de l'intérieur, —

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I. p. 4.

et les choses durent ainsi jusqu'à la construction des chemins de fer, — il faut, pour aller d'Alexandrie en Égypte, gagner les bouches du fleuve. C'est la manœuvre que nous décrit le *Nostos* de Ménélas; de l'île de Pharos, le héros achéen retourne ancrer ses bateaux dans les eaux du fleuve :

ἂψ δ' εἰς Αἰγύπτοιο διιπετέος ποταμοῖο
στῆσα νέας[1].

Or, de l'île Pharos aux bouches du fleuve, c'est bien, comme nous dit le poète, un jour de navigation qu'il faut compter, quand encore on a la chance d'un bon vent. Car reprenez les récits des voyageurs francs. Alexandrie pour les Francs n'est qu'une relâche sans grande importance : « la véritable place de commerce est Rosette, qui est assurément la plus belle ville de l'Égypte après le Caire ». Rosette est dans le fleuve, à quelque distance de la côte. Elle est abritée, par cette distance même, contre les incursions des corsaires. D'Alexandrie, il faut donc aller à Rosette. Chaque fois qu'on peut, on fait la route par mer. Mais les vents du Nord-Ouest ou du Nord-Est, qui prédominent ici, sont contraires à cette navigation, et la côte est dangereuse. Les *Instructions* disent que durant l'été le vent souffle ordinairement du Nord-Ouest. La navigation d'Alexandrie vers Rosette demanderait du Sud-Ouest. On prend donc la route de terre : « Je fis charger nos bagages sur des chameaux, ajoute d'Arvieux[2], et, monté sur des mulets avec mon janissaire et mon valet, je partis d'Alexandrie. Nous passâmes au Bouquier (Aboukir). Nous arrivâmes le soir à la *Maadie*, qui signifie *passage*. L'on passe cette embouchure [d'un grand lac dans la mer], et l'on trouve un caravansérail où l'on se loge et où l'on décharge ses marchandises. Je passai la nuit sur mes matelas. Le lendemain nous pliâmes bagage au point du jour. Nous arrivâmes à Rosset sur les trois heures de l'après-midi. On compte cinq lieues d'Alexandrie à la Maadie, et quinze lieues de la Maadie à Rosset. » Pour les caravanes, ces vingt lieues font une très longue journée de route, que, d'ordinaire, il faut couper en deux étapes. Par mer, si l'on a la chance d'une brise arrière, le trajet n'est qu'un peu moins long : « Le 25 d'aoust, raconte P. Lucas, nous partîmes d'Alexandrie dès le matin par la commodité d'une *germe*. C'est un petit bateau plat et découvert avec une grande voile latine. Il fait beaucoup de chemin quand il a le vent en poupe,

[cf. le vers odysséen du *nostos* de Ménélas :

... ᾗ λιγὺς οὖρος ἐπιπνείῃσιν ὄπισθεν]

aussi ne part-il jamais qu'il ne l'ait favorable. Nous passâmes devant les Beckiers (Aboukir), et nous traversâmes fort heureusement les *boucas*, qui sont les entrées du Nil. Il était cinq heures du soir lorsque nous arrivâmes à Rosset[3]. »

1. *Odyss.*, IV, 581-582.
2. D'Arvieux, I, p. 123 et suiv.
3. P. Lucas, I, p. 45-46.

Aux temps historiques, les Hellènes eurent leur Rosette, leur marché du Delta, sur cette même bouche du fleuve, mais un peu plus haut, à Naukratis : entre Pharos et Naukratis, Aristote remarquait déjà qu'il y avait exactement la journée de navigation, dont l'*Odyssée* parle entre Pharos et le port du fleuve[1]. Le poète odysséen a donc une connaissance très exacte de ces parages. Ici encore, ses descriptions ne paraissent mythiques qu'aux lecteurs inattentifs ou mal informés.

Mais, grâce au vent favorable, notre corsaire crétois, pour atteindre l'Égypte, n'a pas eu tant de manœuvres à faire. Il n'a pas rencontré les changements de vent, les maestral-tramontane, maestral-ponent, maestral-gregal, etc., de Thévenot. Il a eu pendant toute la traversée un « grégal » pur, plein arrière, Βορέῃ ἀκραέι καλῷ. En quatre jours et quatre nuits, il est allé droit au fleuve : « de Crète en Égypte, dit Strabon, il y a quatre jours et quatre nuits; quelques-uns pourtant n'en comptent que trois[2]. » Rien n'est plus variable que l'évaluation et la durée de traversées en haute mer. De la Crète au Delta, il faut compter en droite ligne 600 kilomètres, ce qui ferait pour nos barques crétoises un train de cinq ou six kilomètres à l'heure, chiffre très acceptable, ainsi que nous en avons fait le calcul précédemment. Nos corsaires atterrissent. La rive est déserte. « L'habitation » est écartée de la mer : la ville est dans le fleuve. Ils entrent dans le Nil. Ils amarrent leur flottille dans le fleuve même, mais à l'écart des lieux habités, en pleine campagne. La ville pourtant n'est pas loin. Mais on ne la voit pas : elle est cachée par le fourré de joncs et d'arbustes. Dans cet immense marais du Delta, la vue est arrêtée à quelques pas; les hautes plantes d'eau, les buttes de sables ou de vases encaissent le fleuve et bordent ses chenaux. Aussi le capitaine crétois voudrait prendre quelques précautions, poster des guetteurs sur les dunes qui dominent la plaine, surveiller le fleuve pour voir si l'on peut en toute sécurité se livrer au pillage :

ὀπτῆρας δὲ κατὰ σκοπιὰς ὤτρυνα νέεσθαι.

Mais les équipages ne veulent pas attendre. Ils sont assis et inactifs depuis quatre jours. Ils ont eu le temps de digérer les festins de moutons et de bœufs gras, que le capitaine leur avait servis avant leur départ de Crète. Quatre jours de bouillie ou de pain sec ont aiguisé leur appétit. Et voici les grasses campagnes, περικαλλέας ἀγρούς, du Delta :

Rosette, dit d'Arvieux, est dans une situation charmante. Elle est toute environnée de jardins remplis de palmiers et de toutes sortes d'arbres fruitiers. Elle a des vignes excellentes. Le riz, les légumes, les fruits de toute espèce y sont en abondance et à très bon marché. La viande n'est pas plus chère. Le bœuf et le mouton y sont excellents. Les poules et les poulets y sont presque pour rien. Il y a des oies et des canards sans nombre et des pigeons plus qu'on ne peut s'imaginer.... On trouve des

1. Aristot., *F. H. G.*, éd. Didot, IV, p. 144.
2. Strab., X, 475.

lièvres, des gazelles et des oiseaux de rivière de toutes les espèces et en quantité. Les raves et les oignons y sont très gros et si doux qu'il n'y a point de pays, qui en portent, qui en approchent. Il est aisé de s'apercevoir qu'on est véritablement en Égypte. Il y avait chez le vice-consul de France des Espagnols qui en mangeoient tous les jours à ventre déboutonné et ne pouvoient s'en rassasier[1].

Comment un estomac de corsaire pourrait-il résister à une pareille tentation? Nos Crétois ont encore d'autres raisons de se hâter : il ne faut pas laisser l'alarme se répandre; les femmes et les enfants, avec les troupeaux, au premier indice, vont s'enfuir à l'intérieur du pays ou se barricader dans les maisons. Ce sont les femmes et les enfants qui font la richesse d'une prise. Les hommes, malgré leur couardise, se défendent toujours un peu : il faut les tuer. L'homme adulte n'a d'ailleurs pas grande valeur aux yeux des pirates. Il ne fait jamais qu'un esclave médiocre, insoumis, paresseux, sans agrément. Au contraire la femme et l'enfant, pour mille raisons, sont très recherchés. Ils font prime sur le marché. Partout, on trouve à s'en défaire contre un bon prix : « Si vous me tirez d'ici, dit la Phénicienne de Syria aux corsaires de son pays, je vous apporterai tout l'or que je pourrai voler chez mon maître et j'y joindrai un autre prix de mon passage. Je suis la bonne d'un petit garçon qui commence à courir les rues. Je tâcherai de vous l'amener à bord, et vous en tirerez un bon prix, partout où vous passerez ensuite »,

τόν κεν ἄγοιμι ἐπὶ νηός· ὁ δ' ὕμιν μυρίον ὦνον
ἄλφοι, ὅπῃ περάσητε κατ' ἀλλοθρόους ἀνθρώπους[2].

A bord des vaisseaux, la femme et le petit garçon, en outre du profit, servent à des plaisirs que nos corsaires homériques, comme le capitaine de P. Lucas, savent apprécier : nos gens sont des Crétois; leurs descendants ont gardé là-dessus, à travers toute l'antiquité, une renommée fâcheuse. Enfin, il ne faut pas oublier une dernière considération fort importante : la femme, même la plus pauvre, est toujours parée, chargée d'or et de bijoux. Les corsaires francs ou turcs rêvent de l'aubaine que serait un enlèvement de femmes en toilette de fête ou de pèlerinage. Écoutez Thévenot :

Les femmes de Chio sont très belles et de taille advantageuse. Elles ont le visage blanc comme le plus beau jasmin; mais elles ont le sein tout bruslé du soleil et tout noir. Je ne me pouvois tenir de les quereller quelquefois, de ce qu'elles ne le couvroient point avec quelque mouchoir ou quelque autre linge, car après cela il ne se pourroit rien voir de plus beau.... Mais, si elles sont jolies, elles sont remplies de vanité, qui est un vice qui accompagne toujours ce sexe. Elles veulent être vestues des plus belles étoffes qu'elles puissent avoir, et toutefois ce n'est rien à présent aux prix de ce que c'estoit autrefois. Il n'y avoit si chétive, jusqu'à la femme d'un savetier, qui ne voulût avoir de beaux souliers de velours, qui coustoient cinq ou six écus, des

1. D'Arvieux, I, p. 217-218.
2. *Odyss.*, XV, 452-453.

colliers et bracelets d'or en quantité et leurs doigts pleins d'anneaux. Mais un jour elles payèrent bien toutes ces parures.

L'église de St-Jean est hors de la ville de Chio, à portée de mousquet sur la marine. Il y a, la veille de la Saint Jean, grande assemblée en cette église. Toute l'Ile s'y trouve et les femmes et filles taschent de se parer le mieux qu'elles peuvent. Ce jour estant venu, elles vuidèrent tous leurs coffres pour y chercher ce qu'elles avoient de plus beau et de plus précieux, et celles qui n'avoient point d'ornements en alloient emprunter chez leurs amies. Après qu'elles furent bien parées, elles s'en allèrent l'après-disner à Saint-Jean. Or il y a, près de la porte par où il faut sortir, une tour au haut de laquelle estoit le Capitaine-Bacha (l'amiral Turc), qui les regardoit passer, ce qui augmentoit fort leur fierté. Quand le service fut fini, elles revinrent toutes et s'arrêtèrent à danser devant la tour où estoit le Bacha, qui témoigna y prendre grand plaisir. Le lendemain, ce Bacha demanda à Messieurs de la ville cent mille piastres, dont il disoit avoir affaire pour l'arrivée du Grand Seigneur. Ils voulurent s'excuser, disant qu'ils n'en avoient point. Mais il leur ferma la bouche, en leur répliquant qu'ils en avoient bien trouvé pour charger d'or leurs femmes et leurs filles. [Il fallut] payer cinquante mille piastres. Après cela, tant les Grecs que les Latins, tous d'un commun accord firent défendre aux femmes par leurs Évesques, sous peine d'excommunication, de porter aucun joyau, ni or, ni argent. Mais ne pouvant se résoudre à se priver de ces bijoux, elles se moquèrent de l'excommunication, jusqu'à ce qu'on en fist venir une du Pape. Depuis ce temps là, elles n'ont plus porté[1].

L'Égyptienne, aux temps homériques, n'avait pas moins de coquetterie ni de bijoux que nos Chiotes : « Les chaînes étaient pour elle, dit G. Maspero, ce que la bague était pour son mari, l'ornement [indispensable]. On connaît de ces chaînes en argent qui dépassent un mètre cinquante de long, d'autres au contraire qui mesurent à peine cinq ou six centimètres. Il y en a en or de tous les modules, à tresse double ou triple, à gros anneaux, à petits anneaux, celles-ci épaisses et lourdes, celles-là légères et aussi flexibles que le plus grêle jaseron de Venise. La moindre paysanne possédait la sienne comme les dames nobles; mais il fallait qu'une femme se sentît bien pauvre pour que son écrin ne contînt rien d'autre[2]. » Quand le corsaire est signalé, quand le pays n'est pas absolument sûr, les femmes ne sortent plus ou elles ôtent leurs bijoux et les enfouissent en quelque cachette. Ramsès III a débarrassé le Delta des incursions des Peuples de la mer; il s'écrie dans ses inscriptions triomphales : « Que la femme sorte maintenant à son gré, sa parure sur elle! qu'elle se promène hardiment dans le lieu qui lui plaira![3] » C'est le cri d'Isaïe après la ruine de Tyr : « Traverse ton pays, ô fille de Tarsis! tu n'es plus séquestrée[4]. »

Voici un petit renseignement que l'honnête chevalier d'Arvieux, — ou le capucin qui rédigea ses *Mémoires*, — donne aux corsaires de son temps :

[En dehors de Beirut], un cap porte une mosquée, qui renferme le sépulcre d'un saint mahométan, à qui toutes les femmes ont une dévotion extraordinaire ou pour

1. Thévenot, I, chap. 64.
2. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 491.
3. Id., *ibid.*, II, p. 470; cf. Chabas, *Études sur l'Ant.*, p. 255.
4. Isaïe, XXIII, 10.

avoir des enfants ou pour être délivrées heureusement quand elles sont en couches. La mosquée est desservie par un derviche fort et puissant qui pourroit bien suppléer au défaut du saint défunt et impuissant. Les femmes dévotes viennent, une fois l'année, à ce vénérable tombeau, parées de leurs plus beaux habits, de leurs pierreries, de leurs chaînes d'or, en un mot de tout ce qu'elles ont de plus précieux. Leurs dévotions continuent pour l'ordinaire trois jours..... Si un corsaire de Malte avoit un calendrier des fêtes ou des dévotions des Turcs et qu'il scût un peu la carte du pays, il pourroit bien faire ses affaires. Car il n'auroit qu'à cacher une couple de chaloupes armées dans les enfoncements qui sont sous le cap, d'où, sortant la nuit, ils surprendroient cette troupe de dévotes [1].

C'est dans un semblable pèlerinage à Notre-Dame de Lampadouze que la petite amie maltaise de Paul Lucas fut prise par les corsaires d'Alger [2]. C'est hors de la ville, dans les champs, ἀγρόθεν ἐρχομένην, que fut prise par les corsaires taphiens la Sidonienne vendue au roi de Syria. Les gens de l'*Odyssée* connaissent deux façons de faire des esclaves : « Tu étais tout enfant quand tu fus enlevé, dit Ulysse à Eumée. Mais ton père et ta mère habitaient-ils alors une ville aux larges rues qui fut prise et rasée? ou bien des pirates, te trouvant seul auprès de tes moutons et de tes bœufs, t'emmenèrent-ils sur leurs vaisseaux [3]? » De ces deux façons, on comprend pourquoi les compagnons corsaires, quand ils peuvent, choisissent la seconde. Enlever une ville n'est pas toujours commode et c'est toujours périlleux. Nos Crétois, dans le Delta, ne vont donc pas à la ville. Ils se jettent dans les champs, tuent les hommes, enlèvent les enfants et les femmes. Mais ils n'ont pas pris garde que la ville était toute proche. La nouvelle y parvient aussitôt....

— Le gouverneur de Rosette, dit d'Arvieux [4], est un *soubàchi*. Il a sous ses ordres une compagnie de janissaires qui gardent la ville pendant le jour et punissent sévèrement et sur-le-champ ceux qu'ils trouvent en faute. Une autre compagnie garde la ville pendant la nuit et fait des rondes continuelles pour empêcher les courses et pillages des Arabes de la campagne, qui sont toujours alertes pour enfoncer les portes des maisons et les piller.

— Le roi de la ville, dans le conte d'Ulysse, (*le roi*, traduisez plus exactement : *le soubachi*) accourt dès l'aurore avec sa compagnie de gens de pied et de chevaux [5]. Il massacre les pillards ou les réduit en esclavage. Ce passage du conte odysséen est conforme encore à tout ce que nous raconte, dans une inscription de Karnak, le roi Minephtah [6]. Voici d'abord le discours que le Pharaon a tenu à ses *soubachis* avant une pareille rencontre : « Vous tremblez comme des oies. Vous ne savez pas ce qu'il est bon de faire. Personne ne répond à l'ennemi et notre terre désolée est abandonnée aux incursions de toutes les

1. D'Arvieux, II, p. 341.
2. Voir au livre IV du tome premier, p. 380.
3. *Odyss.*, XV, 384-387.
4. D'Arvieux, II, 219.
5. *Odyss.*, XIV, 271-272.
6. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 433.

nations.... Les ennemis dévastent nos ports. Ils pénètrent dans les champs de l'Égypte. Y a-t-il un bras de fleuve, ils y font halte et demeurent des jours et des mois.... Ils arrivent nombreux comme des reptiles, sans qu'on puisse les rebrousser en arrière, ces misérables qui aiment la mort et qui détestent la vie et dont le cœur voudrait consommer notre ruine.... » Minephtah semble avoir connu les discours de nos pirates achéens : « J'avais, dit notre Crétois, épousé une femme de riche famille à cause de mon courage. Car je n'ai jamais fui la bataille. Arès et Athèna m'ont donné l'audace et l'humeur batailleuse. Quand j'avais à enrôler une bonne bande pour une embuscade ou pour un coup de main, jamais mon cœur bouillant ne faisait cas de la mort; mais, le tout premier, je courais lance en main sur l'ennemi. D'ailleurs, je n'avais aucun goût pour le travail, pour le train-train du ménage qui fait peut-être de beaux enfants. Parlez-moi de bons vaisseaux, de batailles, de javelots bien lisses, de flèches, de toutes les horreurs qui donnent le frisson aux autres hommes »,

οὔ ποτέ μοι θάνατον προτιόσσετο θυμὸς ἀγήνωρ.

Dans la bouche d'un Hellène, ce n'est pas là une rodomontade. Au fond, tous les Hellènes sont d'avis que la mort en pleine jeunesse, en pleine activité et, surtout, en pleine gloire, est cent fois préférable à l'obscurité, aux maladies, aux infirmités et à l'interminable ennui d'une morne vieillesse. Si la mort est un mal, il en est de plus grands et, dans le calcul de bonheur que doit faire ici-bas tout homme raisonnable, l'Hellène sait que la mort est préférable à la décrépitude. Mais cette idée est hellénique et l'Égyptien, sujet de Minephtah, ne l'a jamais eue. Toujours préoccupé de la mort et du mystérieux au-delà, toujours occupé de sa tombe, de son cercueil et de son futur voyage vers les mystères du Couchant, l'Égyptien pense que tout est préférable aux angoisses de ce terrible départ. Toujours reculer l'échéance fatale; s'ingénier contre les pièges du destin et les risques de la vie; tâcher de parvenir jusqu'à cet âge de cent dix ans, que nul mortel, hélas! né de mère mortelle, ne peut dépasser, mais que l'homme sage s'efforce d'atteindre[1] : tel est le rêve avoué, l'ambition de tout Égyptien sain d'esprit. Les contes des Pharaons vantent ce Didi, qui demeure à Didousnofroui. C'est un homme de cent dix ans qui mange encore ses cinq cents miches de pain, avec une cuisse de bœuf entière, et qui boit encore jusqu'à ce jour ses cent cruches de bière. Il est étendu sur un banc à la porte de sa maison : un esclave à la tête l'évente, un autre aux pieds le chatouille légèrement, et le fils de Pharaon vient le voir pour lui dire : « Ta condition est celle de quiconque vit dans la belle vieillesse : vieillir, parvenir au port, être mis au maillot de bandelettes, puis enfin retourner à la terre, étendu au soleil comme tu l'es, sans infirmités du corps, sans affaiblissement de l'esprit et de la raison, ah! c'est vraiment d'un bienheureux[2]! » On comprend que

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 214.
2. G. Maspero, *Contes populaires de l'Égypte*, p. 69-71.

Minephtah, à la rencontre des Achéens, n'ait eu que du mépris pour ces fous, pour « ces misérables qui aiment la mort et détestent la vie ».

Minephtah continue son discours : « Les voilà qui arrivent avec leur chef. Ils passent leur temps sur la terre à combattre, pour rassasier leur panse chaque jour, et c'est pourquoi ils viennent au pays d'Égypte chercher leur subsistance. Leur intention est de s'y installer. La mienne est de les prendre comme des poissons sur leur ventre.... Leur chef est tout le portrait d'un chien (l'*Odyssée* dirait κυνώπης), un homme ignoble, un fou. Il ne se rassiéra pas en sa place[1]. » Malgré ce beau mépris pour leur chef, Minephtah hésite à marcher en personne contre ces bêtes fauves qui ne craignent ni les coups ni la mort. C'est que ces bandes de Shardanes, de Toursha, de Sagalasha, de Lyciens et d'Achéens représentent « le premier choix de tous les soldats et de tous les héros dans chaque pays ». C'est exactement encore ce que nous dit le corsaire de l'*Odyssée* : « Je savais toujours choisir des guerriers d'élite pour mes coups de main[2] »,

ὁπότε κρίνοιμι λόχονδε
ἄνδρας ἀριστῆας κακὰ δυσμενέεσσι φυτεύων.

Il est pourtant difficile à Minephtah de s'abstenir. Son absence loin du champ de bataille pourrait être mal interprétée et démoraliser ses troupes. Le dieu Phtah ou ses prêtres se chargent de tout arranger. Le dieu apparaît au roi pour lui défendre de marcher en personne contre l'ennemi; il lui ordonne de n'envoyer que ses archers et ses chariots : « Les archers de Sa Majesté firent rage six heures durant parmi les Barbares que l'on passa au tranchant du glaive. Alors leur chef eut peur. Son cœur défaillit. Il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes pour sauver sa vie. » Il échappe, mais son arc, ses flèches, son trésor, ses armures, sa femme et son butin tombent entre les mains de Pharaon. Nos corsaires crétois ont subi la même défaite : « Toute la plaine se remplit de fantassins et de chevaux resplendissants de bronze; les Égyptiens tuent un grand nombre de nos compagnons, à la pointe du bronze, ou les emmènent vivants pour les faire travailler de force »,

ἔνθ᾽ ἡμέων πολλοὺς μὲν ἀπέκτανον ὀξέϊ χαλκῷ,
τοὺς δ᾽ ἄναγον ζωούς, σφίσιν ἐργάζεσθαι ἀνάγκῃ.

C'est le sort des corsaires de tous les temps, quand ils tombent aux mains des indigènes. Thévenot, enlevé par un corsaire français, est retenu à bord de ce pirate où l'eau et les provisions manquent. Quand on arrive devant le Delta, le capitaine, sachant que Thévenot est Français et officier du roi, se trouve embarrassé de sa prise. Il déposerait volontiers son prisonnier sur la côte du Delta : « Mais nous n'avions garde d'accepter ce parti, dit Thévenot, de crainte d'être pris pour corsaires et tout aussitôt brûlés tout vifs. J'avois trop

1. Chabas, *Études sur l'Ant.*, p. 195; G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 435.
2. *Odyss.*, XIV, 217-218.

récentes en ma mémoire les histoires que j'avois ouïes raconter d'autres Francs qui, s'estant sauvés des naufrages, avoient été dans ces peines, en estant quittes à bon marché d'estre esclaves[1]. » La fureur populaire n'est que trop excusable. Le peuple de cette côte, si durement exploitée par les corsaires, trouverait quelque douceur à saigner tous ceux qui lui tombent sous la main. Le chevalier d'Arvieux est obligé de quitter Damiette en toute hâte :

Comme nous étions habillés à la françoise, il étoit aisé de nous connoître. Notre présence réveilla l'animosité des Grecs et des Turcs. Quelques-uns, qui avoient été pris et pillés par les corsaires chrétiens, se mirent en tête que nous en estions nous-mêmes ou que nous leur servions d'espions. Sur ce préjugé, je remarquai, un jour que nous nous promenions dans la ville, que ces gens s'amassoient par pelotons et qu'ils parloient en nous regardant attentivement. Des Turcs et des Grecs, ne se défiant point que je les entendisse parce qu'ils voyoient un interprète avec moi et qu'ils parloient turc, disoient qu'il falloit s'assurer de nous et nous piller pour se venger du mal que les corsaires francs leur avoient fait. Ils convinrent que le lendemain matin, au lever du soleil, ils exécuteroient leur dessein. Je rejoignis ma compagnie et nous ne délibérâmes pas beaucoup. J'allai trouver l'Aga, et je lui demandai un passeport qu'il m'accorda, pendant que mes deux compagnons allèrent promptement plier bagages.... Nous nous embarquâmes et nous fîmes tirer au large[2].

La foule voudrait de même massacrer nos corsaires crétois, car elle est fort irritée :

ἦ μέν μοι μάλα πολλοὶ ἐπήϊσσον μελίῃσιν
ἱέμενοι κτεῖναι· δὴ γὰρ κεχολώατο λίην[3].

Mais l'aga ou le roi sauve le capitaine crétois qui s'est jeté à ses genoux. Il le prend dans son char. Il lui donne la vie et même la liberté. L'histoire de l'Égypte ancienne montre encore la vérité de ce détail. Les Pharaons cherchent à installer, sur leur domaine, des colonies de pirates et de soldats étrangers. C'est chez eux politique constante. Après chaque grande défaite des Libyens ou des Peuples de la mer, le Pharaon épargne les survivants, les embrigade et les distribue dans ses postes militaires le long de la vallée. Ces prisonniers deviennent les meilleurs soldats du roi. Casernés à Thèbes et dans les provinces, ils épousent des Égyptiennes et se mêlent à la population. Dès le premier Empire Thébain, sous la XII[e] dynastie, on connaît de pareils arrivages de prisonniers égéens au Fayoum et dans les villages du Saïd[4]. Une fois installés, ces bandits devenaient d'honnêtes gens et même de grands personnages. Ils parvenaient aux honneurs et à la richesse. Sous la XX[e] dynastie, Thèbes est peuplée d'officiers et de fonctionnaires étrangers : la moitié des dignitaires est faite de Syriens ou de Berbères d'acclimatation récente. Certains de leurs noms parlent

1. Thévenot, II, chap. 52.
2. D'Arvieux, I, p. 235-236.
3. *Odyss.*, XIV, 281-282.
4. Cf. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, 460; I, 477.

de leur origine : Pa-khari, Pa-lamnani, P-alasiai, Pi-nahsi, *le Syrien, le Libanais, l'Alasien, le Nègre*[1]. En outre, il y avait à Thèbes, à Memphis, dans toutes les grandes villes, des colonies de marchands phéniciens, amorrhéens, chananéens, etc., qui vivaient à leur guise, adoraient leurs dieux, propageaient parmi les indigènes leurs langues et leurs cultes, puis, au bout d'un long séjour, — notre corsaire crétois reste *sept* ans en Égypte, — rentraient chez eux avec une petite fortune et une grande renommée. Il semble que, chez nos Achéens, l'homme qui a vu l'Égypte tient à honneur de s'en faire un nom : il s'appelle l'*Égyptien*, Αἰγύπτιος. A Ithaque, le héros Aigyptios est toujours écouté quand il se lève pour parler au peuple : il était vieux et tout voûté; mais il savait mille choses qu'il avait apprises au cours de ses voyages :

τοῖσι δ' ἔπειθ' ἥρως Αἰγύπτιος ἦρχ' ἀγορεύειν
ὃς δὴ γήραϊ κυφὸς ἔην καὶ μυρία ᾔδη[2].

Durant mon enfance, dans ma petite ville du Jura où tout le monde vivait du commerce avec l'étranger, j'ai connu des « Girod de Portugal » et des « Lamy le Californien », auxquels leurs lointains voyages avaient valu pareils surnoms et pareille renommée. Dans l'Ithaque contemporaine, j'ai connu des *Australiens* qui se sont jadis expatriés vers Sydney ou vers Melbourne et qui, fortune faite, revenus au pays, jouissent aujourd'hui de leurs rentes et de la considération publique. Les corsaires achéens rapportaient d'Égypte les bijoux, chaînes, pendants et pendeloques, enlevés aux femmes. Les marchands et colons enrichis rapportaient en or et en objets précieux la fortune acquise là-bas. Ces *Égyptiens* popularisèrent dans toute l'Hellade achéenne les grands noms et la richesse de Thèbes et de l'Égypte. Toute l'Hellade homérique connut la ville gigantesque et merveilleuse, Thèbes aux Cent Portes, où il y a dans les maisons tant de richesses :

.... ἐνὶ Θήβῃς
Αἰγυπτίῃς ὅθι πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται[3].

C'est la ville de l'or et des métaux précieux, la « ville dorée » des talents d'or, des fuseaux d'or, des baignoires et des corbeilles d'argent. Il se trouve qu'aujourd'hui la Thèbes réelle des Pharaons, la capitale du Moyen Empire et de la « Plus Grande » Égypte, nous apparaît, d'après les textes historiques, toute semblable à la ville dorée du poète odysséen. Les inventaires dressés par G. Maspero ne font que nous expliquer les descriptions homériques. Depuis les siècles où la Grande Égypte avait débordé de toutes parts hors de la vallée du Nil, les tributs en or des rois et des peuples affluaient vers sa capitale :

La richesse était presque incalculable parmi les barons égyptiens, surtout chez

1. G. Maspero, II, 486.
2. *Odyss.*, II, 15-16.
3. *Odyss.*, IV, 126-127.

ceux qui appartenaient aux familles sacerdotales. Les tributs et les dépouilles de l'Asie et de l'Afrique, une fois entrés dans la vallée du Nil, n'en ressortaient guère. Les chefs de troupes, les gens de l'entourage royal, le fisc du palais et celui des temples en absorbaient le principal. Mais des bribes en arrivaient jusqu'aux simples soldats et jusqu'à leurs parents de la campagne et des villes. Comme l'infiltration se continua durant quatre siècles et plus, on ne peut songer sans stupéfaction aux quantités d'or et de métaux qui durent pénétrer aux bords du Nil sous vingt formes diverses.... Le système des transactions se ressentit de cet afflux. On tailla des anneaux et des plaquettes d'un poids de *tabonou* déterminé par avance et on s'habitua à acheter moyennant ces *tabonou* en or, en argent ou en cuivre; même on cota, dans les factures, la valeur en métal pesé. Cette pratique laissait encore des masses énormes que l'on gardait en lingots et en briques ou que l'on façonnait en bijoux et en vases somptueux. L'aisance générale accrut la passion pour l'orfèvrerie : l'usage des bracelets, des colliers, des chaînes, se vulgarisa dans les milieux où il avait été rare auparavant. On ne vit plus scribe ni marchand si pauvre qui ne voulût avoir son sceau en or, en argent, en cuivre doré.... Les sculptures des temples et les peintures des tombeaux montrent ce qu'était la vaisselle qu'on entassait sur les dressoirs des palais. L'or seul et l'argent, dans lequel les surtouts, les cratères, les coupes plates, les amphores, etc., étaient ciselés, représentaient, rien qu'au poids, des sommes [énormes].... Le mobilier était à l'avenant : lits et fauteuils en bois rares, rehaussés d'or ou d'os, sculptés, dorés, peints de tons clairs et vifs, recouverts de matelas et d'étoffes multicolores.... Les quantités d'or en lingots ou en anneaux, dont les chiffres nous ont été conservés dans les *Annales de Thoutmosis III*, équivalent en gros au poids de 1100 kilogrammes et une bonne partie de l'inscription a disparu, dont les quantités enregistrées étaient égales au moins à celles [que nous avons]. En évaluant à 2000 kilogrammes d'or ce que Thoutmosis avait reçu ou rapporté en vingt années de règne, de l'an XXIII à l'an XLII, on restera certainement en deçà de la vraisemblance. Mais ces chiffres eux-mêmes ne tiennent compte ni des vases, ni des statues, ni des objets mobiliers ou des armes plaquées d'or. L'argent arrivait en masses moins considérables, mais de grande valeur encore[1].

Les poèmes homériques donnent à trois villes l'épithète de « riche en or », πολύχρυσος, à Thèbes d'Égypte, à Mycènes et à Orchomène de Béotie : pour ces trois villes, nous voyons que l'épithète est amplement méritée. Les poèmes appliquent l'épithète « d'or ou doré », χρύσεος, à des objets que « jamais dans la vie réelle, lors même que le goût du luxe a été le plus répandu, on n'a fabriqués en or ou en argent massif, mais que l'on a volontiers dorés ou argentés », disent les archéologues[2]. Ici encore, il est permis de repousser l'opinion des archéologues et leur explication sommaire du texte homérique. Je ne vois aucun empêchement à l'existence de bâtons, de sceptres, de navettes, de fuseaux, de paniers et de sièges en or, ni même de rênes, de sandales et de baudriers en or : « Des rênes, disent les archéologues, ne peuvent avoir été faites que d'une matière élastique et souple, telle que le cuir. » Mais, de tout temps, les Orientaux ont aimé et fabriqué les cordons, les galons et les fils d'or qui, tressés ou nattés, pouvaient fournir des rênes. L'Égypte des Pharaons dut connaître le même luxe

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 490-494.
2. Cf. Perrot et Chipiez, VII, p. 254.

dans ses harnais et dans ses parures de chevaux que dans son mobilier et ses parures d'hommes. Et de cette Égypte, les roitelets achéens purent avoir les harnais d'or défraîchis, dont Pharaon ou ses gens ne voulaient plus, comme les écuries royales d'Athènes ont aujourd'hui les voitures et les harnais dorés que le zèle des agents légitimistes avait préparés, en 1873, pour la rentrée du roy Henri V dans sa bonne ville de Paris.

Il semble aussi que les archéologues aient un peu négligé de commenter leurs trouvailles par les données du texte homérique. Il est un rythme septénaire dont nous avons longuement parlé. « Le plus riche des bijoux trouvés à Troie est un diadème de l'or le plus pur. D'un étroit bandeau, pendent de chaque côté *sept* petites chaînes qui atteignent les épaules. Chacune d'elles se compose de *cinquante-sept* anneaux.... Entre ces ornements destinés à couvrir les tempes, il y a *cinquante* chaînettes plus courtes dont chacune comporte *vingt-et-un* (7×3) anneaux; les soixante-quatre chaînettes ne comprennent pas moins de *dix-sept cent cinquante* anneaux (7×250)[1]. » Nous retrouvons ici le même rythme septénaire et cinquantenaire que dans le *Lévitique* ou dans certains passages odysséens. Et ce ne semble pas un simple effet du hasard, car voici un autre bijou mycénien où « l'influence de l'art oriental se fait sentir[2] ». Dans un cercle qui se termine par deux têtes de serpent, quatre figures d'animaux sont groupées, deux chiens affrontés et deux singes adossés. Autour du cercle, *quatorze* chaînettes supportent en pendeloques *sept* petites chouettes et *sept* disques plats : « Toutes ces feuilles et plaquettes ont été taillées à l'emporte-pièce dans une mince plaque d'or. Quant aux fils, on n'a pu les obtenir aussi fins qu'en faisant passer l'or à travers les trous d'une filière[3]. » Si nous avons de pareils fils d'or, pourquoi nier la possibilité de rênes et de galons d'or?

*
* *

Durant *sept* années, notre corsaire crétois reste en Égypte et ramasse beaucoup de richesses. Tout le monde, là-bas, lui faisait des cadeaux :

ἔνθα μὲν ἑπτάετες μένον αὐτόθι, πολλὰ δ' ἄγειρα
χρήματ' ἀν' Αἰγυπτίους ἄνδρας· δίδοσαν γὰρ ἅπαντες.

Ménélas et Hélène rapportent aussi les nombreux cadeaux de leurs hôtes égyptiens. Hélène a d'abord reçu de Polydamna, femme de Thon, le fameux ***népenthès***, l'anesthésique de ces merveilleux médecins d'Égypte dont j'ai eu l'occasion de parler déjà; mais il faut y revenir, si l'on veut constater encore en ce détail l'exacte connaissance de l'Égypte dont les vers odysséens témoi-

1. Perrot et Chipiez, VI. p. 256.
2. Perrot et Chipiez, VII, p. 240-241.
3. Perrot et Chipiez, VI, p. 957.

gnent : « Chaque médecin est là plus savant que tous les hommes; car ils sont de la race de Paion »,

ἰητρὸς δὲ ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων
ἀνθρώπων· ἦ γὰρ Παιήονός εἰσι γενέθλης[1].

L'Égypte, dit G. Maspero, est de nature un pays fort sain et les Égyptiens se vantaient d'être « les mieux portants de tous les mortels ». Ils ne s'en montraient que plus attentifs à soigner leur santé. « Chaque mois, dit Hérodote[2], trois jours de suite, ils provoquent des évacuations au moyen de vomitifs et de clystères.... La médecine chez eux est partagée : chaque médecin s'occupe d'une maladie et non de plusieurs, μιῆς νούσου ἕκαστος ἰητρός ἐστι καὶ οὐ πλεόνων. Les médecins abondent en tous lieux : les uns pour les yeux, les autres pour la tête, d'autres pour les dents, d'autres pour le ventre, d'autres pour les maladies invisibles. » La subdivision ne s'étendait pas aussi loin qu'Hérodote voulait bien le dire. On ne distinguait d'ordinaire qu'entre le médecin sorti des écoles sacerdotales et complété par l'étude des livres comme par l'expérience de chaque jour, le rebouteur attaché au culte de Sokhit et qui guérissait les fractures sous l'intercession de sa déesse, et l'exorciste qui prétendait agir par la seule vertu des amulettes et des paroles magiques. Le médecin de carrière traitait toutes les maladies en général. Mais, comme chez nous, il y avait pour certaines affections des spécialistes que l'on consultait de préférence. Si le nombre en était assez considérable pour attirer l'attention des étrangers, c'est que la nature du pays l'exigeait : où les ophtalmies et les affections des intestins sévissent, il y a nécessairement beaucoup d'oculistes et beaucoup de docteurs en maladies du ventre.... La science était purement extérieure et ne s'attachait qu'aux accidents faciles à constater par la vue ou le toucher.... Elle s'entendait pourtant assez bien à saisir les caractères spécifiques des affections communes et les décrivait parfois d'une façon précise et pittoresque : [tel, dans le papyrus médical de Berlin], le début des fièvres gastriques si fréquentes en Égypte. Les médicaments préconisés comprennent à peu près tout ce qui, dans la nature, est susceptible de s'avaler. Les espèces végétales s'y comptent à la vingtaine. On remarque parmi les substances minérales le sel marin, l'alun, le nitre, le sulfate de cuivre, vingt sortes de pierres, entre lesquelles la *pierre memphite* se distinguait par ses vertus : appliquée sur des parties du corps lacérées ou malades, elle les rendait insensibles à la douleur[3].

Voilà quelque équivalent de notre *népenthès* homérique, supprimant l'excitation et la douleur :

νηπενθές τ' ἄχολόν τε, κακῶν ἐπίληθον ἁπάντων,

mais le *népenthès* était un remède pour l'usage interne : Hélène le verse dans la coupe de Télémaque. Cette science médicale des Égyptiens devait d'autant plus étonner les gens du dehors qu'elle était unique dans le monde contemporain :

La Chaldée regorgeait d'astrologues, non moins que de devins et de nécromants. Elle ne possédait pas, comme l'Égypte, une véritable école de médecine où l'on ensei-

1. *Odyss.*, IV, 231-232.
2. Hérod., II, 84.
3. G. Maspero, I, p. 216-220.

gnât les moyens rationnels de diagnostiquer les maladies et de les guérir par l'emploi des simples. Elle se contentait, pour soigner les corps, de sorciers ou d'exorcistes, habiles à dépister les démons ou les esprits dont la présence dans un corps vivant détermine les désordres auxquels l'humanité est sujette. Le facies général du patient pendant les crises, les paroles échappées dans le délire étaient pour ces rusés personnages autant d'indices sur la nature et parfois même sur le nom de l'ennemi à combattre : le dieu Fièvre, le dieu Peste, le dieu Mal de Tête. Les consultations et le traitement étaient donc des offices religieux, des purifications, des offrandes, des paroles et des gestes mystérieux.... Des remèdes accompagnaient les paroles magiques, remèdes baroques de composition fâcheuse pour la plupart : c'étaient des copeaux de bois amers ou puants, de la viande crue, de la chair de serpents, etc.... La médecine égyptienne en admettait de pareils; mais ils ne paraissaient chez elle qu'à l'état d'exception. La médecine chaldéenne les préconisait avant tous les autres, et leur étrangeté même rassurait le patient sur leur efficacité; ils répugnaient aux esprits et délivraient le possédé rien que par l'horreur invincible dont ils remplissaient les persécuteurs[1].

On comprend l'admiration des Achéens et des autres peuples pour cette Égypte médicale qui, seule, fournit alors les remèdes et les poisons, qui, seule, connaît les herbes et les simples :

... τῇ πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα
φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλὰ μεμιγμένα, πολλὰ δὲ λυγρά[2].

Pilules ou potions, cataplasmes ou onguents, tisanes ou clystères, le médecin égyptien disposait de tous les moyens dont nous nous servons encore pour introduire les remèdes dans l'organisme. Il ne séparait pas son art de celui du pharmacien. Il dosait les ingrédients, les pilait ensemble ou séparément, les laissait macérer selon l'art, les bouillait, les réduisait par la cuisson, les filtrait au linge. Plusieurs de ces remèdes ont fait leur chemin dans le monde : les Grecs les empruntèrent aux Égyptiens; nous les avons pris dévotement aux Grecs, et nos contemporains avalent encore avec résignation bon nombre de mélanges abominables, qui furent imaginés aux bords du Nil, longtemps avant la construction des Pyramides[3].

Hélène et Ménélas ont encore rapporté d'Égypte un fuseau d'or, une corbeille d'argent, deux baignoires d'argent, deux trépieds et dix talents d'or, qui viennent de Thèbes « où les objets de valeur abondent dans les maisons ». Ces dix talents d'or ressemblent bien aux « tabonou » d'or que G. Maspero nous décrivait tout à l'heure, à ces masses, anneaux ou plaquettes de métal pesé, que l'on employait pour les échanges ou que l'on gardait pour en tirer ensuite des bijoux et des vases. Le papyrus Golénischeff[4] nous raconte le voyage et le *nostos* du prêtre Ounou-Amon; doyen de la salle hypostyle du temple d'Amon, Ounou-Amon fut envoyé d'Égypte en Syrie pour rapporter le bois nécessaire au navire d'Amon-Râ, roi des dieux :

1. G. Maspero, I, p. 781-782.
2. *Odyss.*, IV, 229-230.
3. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 220.
4. Cf. *Recueil de Travaux Égypt. et Assyr.*, V, p. 76 (1901).

L'an V, au troisième mois de l'inondation, le seizième jour, je partis pour Tanis chez Nsisoubanibdadou et sa femme (?) Tent-Amon. Je leur remis les requêtes d'Amon-Râ, roi des Dieux. Les ayant fait lire, ils dirent : « On fera d'après les paroles d'Amon-Râ.... » [L'ambassade dure toute une année. Le roitelet syrien retient le messager et envoie les poutres par ses serviteurs]. Son envoyé partit pour l'Égypte et revint en Syrie le premier mois du printemps. Smendès et Tent-Amon envoyèrent par lui quatre bocaux en or, sept bocaux en argent, une pièce de byssus d'une dizaine de coudées, 10 pièces de papyrus variés, 500 pièces de cuir, etc.

Ménélas avait eu de semblables présents de ses hôtes Polybos et Alkandra, « qui étaient domiciliés à Thèbes ». Le poète ne nous dit pas qu'ils y fussent roi et reine. Mais Polybos devait être un puissant seigneur, quelqu'un de ces hauts barons dont G. Maspero nous a inventorié la richesse. Il est probable en effet que ces hauts barons pharaoniques durent fréquemment, dans leurs palais de Thèbes, recevoir les roitelets étrangers qui venaient faire leur cour à Pharaon. Thèbes était alors le rendez-vous de tous les roitelets du Levant et du Couchant. Tout ce qui prétendait, à tort ou à raison, porter un sceptre ou une courbache, accourait aux pieds de Pharaon. Sous prétexte d'offrir quelque tribut ou de présenter quelque supplique, les roitelets d'Asie venaient réclamer la solde de leurs prétendus services et la récompense de leur prétendue fidélité. Les grands conquérants égyptiens de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie avaient jadis imposé un tribut réel et une vassalité effective à tous ces petits royaumes. Les Ramsès obscurs, qui défilèrent ensuite dans les rues de Thèbes, ne gardèrent plus en réalité l'empire de leurs prédécesseurs. Ils ne tenaient que davantage aux apparences. Avec empressement, ils accueillaient les ambassades et les présents de tous les « Behanzin » de leur temps. Sur leurs épitaphes royales, ils enregistraient ces pauvres cadeaux comme autant de tributs, et ces roitelets comme autant de vassaux[1]. A prendre leurs récits au pied de la lettre, — ils copiaient jusqu'aux formules et aux termes de leurs grands prédécesseurs, — on se croirait encore aux temps de la « Plus Grande » Égypte, quand tous les rois d'Afrique et d'Asie, noirs et blancs, assiégeaient de lettres, de visites et de suppliques la cour thébaine, dénonçaient leurs voisins, réclamaient un subside ou imploraient une faveur.

Chacun de ces roitelets vantait son zèle éprouvé, énumérait les services qu'il avait pu ou qu'il pouvait rendre.... Des présents accompagnaient d'ordinaire ces protestations et produisaient double effet : ils gagnaient la bienveillance et ils suggéraient une réponse polie, accompagnée de présents plus considérables. L'étiquette voulait déjà, par tout l'Orient, que le cadeau d'un ami moins puissant ou moins riche imposât, à celui qui l'agréait, l'obligation de rendre davantage. Chacun, petit ou grand, devait mesurer ses libéralités sur l'opinion qu'il avait ou que l'on se forgeait de lui. Un personnage aussi opulent que le roi d'Égypte était astreint à témoigner d'une générosité presque sans bornes, de par les lois les plus élémentaires de la civilité courante :

1. Pour ceci et pour ce qui va suivre, cf. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 278 et 483.

n'exploitait-il pas à sa fantaisie les mines de la Terre Divine et les *placers* du Nil supérieur? « l'or n'était-il pas la poussière de son pays[1]? » Pharaon n'aurait pas demandé mieux que de se montrer fort large. Mais les assauts réitérés qu'on livrait à sa bourse avaient fini par le contraindre à la parcimonie. Il se serait ruiné sans faute, et l'Égypte par surcroît, s'il avait donné tout ce qu'on espérait de lui. Les présents qu'il rendait ne répondaient pas toujours à ce qu'on avait imaginé, deux ou trois livres du métal précieux, où l'on s'était flatté de lui en extorquer vingt ou trente. Alors indignation et récriminations des quémandeurs déçus : « Depuis que mon père et le tien eurent noué des relations amicales, ils se comblèrent mutuellement de présents, et ils n'attendirent jamais une demande pour échanger de bons procédés; et maintenant mon frère m'envoie deux mines d'or en cadeau. Envoie-moi beaucoup d'or, autant que ton père et même, il le faut, plus que ton père. » Les prétextes ne manquaient pas : celui-ci avait commencé à bâtir un temple ou un palais dans sa capitale; celui-là destinait sa fille à Pharaon et les subsides serviraient à compléter le trousseau de la fiancée.

Les archives de Tell-el-Amarna nous ont livré la correspondance et les noms des roitelets de Syrie et de Chaldée qui s'adressaient ainsi à Pharaon. Il ne nous est encore parvenu aucune lettre des roitelets achéens. Je ne doute pas qu'eux aussi, ils n'aient reconnu la souveraineté nominale de l'Égypte et réclamé les présents de Pharaon en échange d'un tribut plus ou moins fictif. Quand Thoutmès III se vante d'avoir soumis « les peuples qui habitent les îles de la Grande Mer », quand le dieu Amon dit à Thoutmès : « Je te donne à écraser les Tahenhou et les îles des Danaou », quand enfin de hauts fonctionnaires égyptiens s'intitulent « Messagers du roi en toute région étrangère des Pays situés dans la Très Verte », je crois volontiers, avec P. Foucart et D. Mallet, qu'il faut prendre ces mots au pied de la lettre et « se familiariser avec l'idée d'un empire égyptien qui, établi dans le bassin de la mer Égée et sur une partie des côtes méditerranéennes, dura du XVIIe au XIIIe siècle[2] ». Les traditions grecques et les trouvailles archéologiques fournissent quelques témoins de cette thalassocratie égyptienne. L'une de ces traditions, celle de Lelex l'Égyptien établi à Mégare, a été vérifiée par nous dans notre étude de la topologie et de la toponymie mégariennes : je crois indiscutable qu'un vassal de Pharaon s'est établi sur le détroit de Salamine; ce vassal n'était pas égyptien, mais phénicien, car la toponymie mégarienne est d'origine sémitique. Il est probable qu'en un grand nombre d'autres points, la même thalassocratie phénicienne représentait en réalité une influence égyptienne, les rois de Tyr ou de Sidon n'étant que les vassaux et les fonctionnaires de Pharaon. Nous voyons dans l'*Odyssée* qu'Égypte et Phénicie sont pour les Achéens deux terres presque indiscernables, Sidon n'étant que l'échelle de Thèbes.

Mais à nous en tenir au seul texte odysséen, malgré le *Nostos* de Ménélas que nous allons maintenant étudier en un plus grand détail encore, je ne crois pas

1. Lettre de Doucharatta, roi de Mitani, à Amenothès IV. Cf. Bezold-Budge, *The Tell-El-Amarnah Tablets*. p. 20-21.
2. Cf. P. Foucart, *Mémoire sur Éleusis*, I. p. 9; D. Mallet, *les Premiers Établissements*, p. 5-6.

que nous puissions affirmer le voyage, le séjour et la présence réelle des roitelets achéens à la cour thébaine, pas plus que nous ne pourrions, d'après le *Nostos* d'Ulysse, affirmer la présence réelle des Achéens en Espagne. Et c'est en cela même que l'étude du *Nostos* de Ménélas est très importante pour la suite de notre entreprise. Cet épisode odysséen témoigne d'une indiscutable connaissance de l'Égypte. Ici comme ailleurs, le poète grec n'a rien inventé. Pour le début de ces aventures de Ménélas, nous venons de commenter la plupart des mots par la seule comparaison avec les monuments les plus authentiques de l'histoire égyptienne. Reste, dans le *Nostos* de Ménélas, le merveilleux conte de Protée et de l'île aux Phoques. Ce conte pourrait prendre place dans le *Nostos* d'Ulysse à côté de Kalypso, de Kirkè et de l'île aux Bœufs du Soleil. Assurément, ceci est un conte : Protée n'a jamais existé. Mais ce n'est encore pas une invention du poète odysséen. A l'étude minutieuse, ce conte de Protée apparaît comme une excellente page d'égyptologie, que l'un de nos savants aurait grand'peine à faire aussi exacte et que l'aède homérique n'a pu produire, je crois, sans copier fidèlement quelque original étranger.

CHAPITRE II

LES CONTES ÉGYPTIENS

Pharaon fit venir tous les magiciens d'Égypte.
Genèse, XLI, 8.

Notre corsaire achéen, parti de Crète le septième jour, était resté une semaine d'années en Égypte. Ménélas, après un séjour d'une semaine d'années dans les pays « estranges », est arrêté trois semaines de jours dans l'île de Pharos. En ceci, rien de merveilleux ni d'inusité. Nous savons que l'attente d'un vent favorable peut durer trois semaines et davantage. En ces parages du Nil, les vents soufflent ordinairement du Nord. Le Borée et le Zéphyre ferment le retour aux bateaux qui reviennent vers la Grèce et qui voudraient avoir des vents du Sud. Les *Instructions nautiques* comptent que les vents de Nord, Nord-Est et Nord-Ouest soufflent ici environ 250 jours par an; de mai à novembre, surtout, durant la saison navigante des Anciens, ces vents soufflent plus de 150 jours sur 180[1].

J'attendis en Alexandrie, dit Thévenot, que le temps fût bon pour passer avec la saïque à Rossette. Mais voyant que le vent ne changeoit point et qu'apparemment la saïque ne pourroit passer à Rossette d'un mois, je débarquai mes hardes et résolus d'y aller par terre[2]. — Je trouvai heureusement, dit d'Arvieux, une saïque qui alloit lever l'ancre pour Saint-Jean d'Acre. Je fis marché avec le patron. Nous mîmes à la voile [de Damiette] avec un petit vent du Sud, qui nous porta au *bogas* : c'est ainsi qu'on appelle la bouche du Nord-Est, par laquelle le Nil entre dans la mer. Mais il fallut y attendre que le tems devînt propice pour passer outre.... Nous fûmes quatorze jours entiers au *bogas* à cause du vent de dehors, qui étoit si violent qu'il avoit poussé des montagnes de sable dans la bouche.... Pendant ce long terme nous fîmes fort mauvaise chère. Nous étions réduits à ne manger que du riz, des fruits secs, des oignons et des légumes que nous assaisonnions avec de l'huile de sésame, qui est un fort mauvais ragoût[3].

1. Cf. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 705.
2. Thévenot, II, chap. I.
3. D'Arvieux, I, p. 236.

Ménélas et ses compagnons, en leur île de Pharos, sont réduits à plus mauvaise chère encore. Leurs provisions sont épuisées et la disette se fait sentir, quand, le vingt et unième jour, Ménélas rencontre une fille divine qui va les tirer de peine, Eidothéa, fille de Proteus. Elle indique à Ménélas le moyen de surprendre et d'enchaîner le Vieux de la Mer, le devin véridique, Proteus, qui sur ce rivage vient chaque jour paître son troupeau de phoques. Elle fournit à Ménélas quatre peaux de phoques sous lesquelles le héros se cache avec trois compagnons. Elle lui donne aussi de l'ambroisie pour atténuer la terrible odeur de ces peaux huileuses. Quand le Vieux sort de l'eau, nos gens le saisissent et le lient. Il a beau se débattre et prendre vingt formes terribles ou grotesques : ils ne le lâchent que lorsqu'il a satisfait leur curiosité de l'avenir. Il leur révèle donc la route à suivre pour rentrer dans leur patrie, les sacrifices à faire pour apaiser les dieux, et il les met au courant de ce qui s'est passé dans l'armée des Achéens pendant leur *sept* années de Retour.

Un lecteur non prévenu, qui chercherait un pendant à ce conte, irait tout droit aux *Mille et une Nuits*, et sûrement il trouverait de pareilles histoires dans les *sept* voyages de Sindbad le marin. Ici donc, Ératosthènes aurait beau jeu de railler les « Plus Homériques » et d'affirmer que le poète a souci, non pas de vérité, mais uniquement de tératologies. Ce sorcier qui se change en lion, en serpent, en panthère, en gros cochon, en arbre, en feu, bref en tout ce qui lui plaît; ce pasteur de phoques dans une île déserte; ce devin qui révèle le passé et l'avenir; cette fille des dieux qui donne l'ambroisie pour trahir son père, — quelle galerie d'êtres irréels!... Et ce sont pourtant des personnages historiques qui, en réalité, ont figuré dans l'histoire égyptienne.

Tous les peuples, sans doute, ont leurs contes de magiciens. Les corsaires francs du XVIIIe siècle ont connu des personnages sachant à leur gré apaiser ou déchaîner la tempête : « On répandit partout, raconte d'Arvieux, que cette tempête avait été excitée par un magicien auquel l'Émir Fekherdin s'était adressé pour cela et que, faute de s'être bien expliqué, le sort épargna les seules galères du Grand Seigneur et n'eut de force que sur les bâtiments qui étaient dans le port. On vit une grosse nuée noire se lever du côté du Nord qui, en s'avançant, produisit des vents impétueux, mêlés d'éclairs et de tonnerre, qui firent dérader tous les bâtiments et les jetèrent sur des récifs[1]. » Les folkloristes auraient donc beau jeu de nous trouver, chez les peuples blancs, nègres et jaunes de toute la terre, cent personnages qui pourraient extérieurement ressembler au Proteus de Ménélas. Mais n'oublions pas que les vieux Égyptiens avaient déjà leurs contes de sorcellerie, et que ces contes nous sont parvenus en des monuments écrits, sous leur forme originale. Or, s'il est quelque chose que les marins empruntent volontiers aux contrées et aux flottes étrangères, ce sont les contes : les corsaires francs nous ont rapporté de

1. D'Arvieux, I, p. 373.

l'Égypte musulmane les *Mille et une Nuits.* C'est que la navigation à voile réserve aux équipages de longues heures d'inaction, soit à bord quand le vent bien établi se charge de pousser le vaisseau et quand « on laisse faire le pilote et la brise », soit à terre quand le mauvais temps retient les flottilles au mouillage. Pour occuper ces flâneries, chaque voilier, jadis, avait son conteur renommé qui réunissait autour de lui un nombreux auditoire et qui, durant des heures, inventait ou répétait d'interminables romans. L'invention, en général, n'en était que médiocre. Avant l'embarquement, le conteur avait fait provision, à terre et chez les autres marins, de romans et d'aventures, qu'il récitait ensuite sans y changer un mot : d'une escadre à l'autre, d'une génération à la suivante, les mêmes récits, à peine arrangés, se transmettaient. Or, l'Égypte fut une mine de contes pour les marines de tous les temps. Au début de l'histoire écrite, les Hellènes déclaraient lui avoir emprunté leurs fables ésopiques et ces animaux merveilleux qui parlent, agissent et raisonnent en hommes :

Les Égyptiens, dit G. Maspero, aimaient qu'on leur contât des histoires. C'étaient de préférence des aventures merveilleuses où leur curiosité s'intéressait, des bêtes parlantes, des dieux déguisés, des revenants, de la magie.... Le héros des histoires égyptiennes se meut au milieu de ces incidents, sans paraître les considérer comme étranges, et de fait ils n'avaient rien qui heurtât les probabilités de la vie courante. On connaissait dans chaque ville des sorciers qui savaient se transfigurer en bêtes ou ressusciter les morts. Les contes de la fantaisie la plus extravagante ne différaient de la réalité que pour accumuler en une douzaine de pages plus de miracles que [dans la vie courante] on n'était accoutumé à en voir pendant des années. C'est la multiplicité des prodiges qui donnait à la narration son coloris d'invraisemblance romanesque, et non pas les prodiges eux-mêmes. Seule, la qualité des personnages sort de l'ordinaire. Ce sont des fils de roi, des princes syriens, des Pharaons, quelquefois un Pharaon vague et sans individualité, qu'on désigne par un titre, *Pirouiaoui, Prouiti,* le plus souvent un Pharaon choisi parmi les plus illustres, Khéops, Sésostris, Amenothès, etc....[1].

Le seul fait d'introduire Pharaon en ces histoires imposait un certain style, tout au moins certaines formules protocolaires. Pharaon étant dieu sur la terre, les mortels ne parlent de lui qu'à mots couverts, avec des périphrases devenues populaires. Il est le *Double-Palais* : *paroui-aoui,* disaient les Égyptiens, ou *parou,* פרעה, φαραώ, *pharaon,* ont transcrit les Sémites, les Hellènes anciens et les peuples modernes. Il est *Sa Majesté* ou *Sa Sainteté, le Soleil des Deux Terres, l'Horus Maître du Pays.* Il est encore *la Sublime-Porte* : *Prouiti, Prouti,* disaient les Égyptiens. C'est le nom de *prouiti* ou *prouti* que le poète homérique reprend sous la forme de Πρωτεύς, *proteus.* Son Proteus n'est que le Pharaon des contes d'Égypte. Dès qu'ils rencontrèrent ce Proteus homérique, les prêtres égyptiens de l'époque classique reconnurent leur Pharaon des contes. Et ils remirent ce Pharaon à sa vraie place, dans une dynastie imaginaire. Ils

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, 498.

dirent à Hérodote que Proteus était un roi de Memphis, successeur de ce Phéron le borgne, qui devait recouvrer la vue quand il rencontrerait une femme n'ayant jamais couché qu'avec son mari, et prédécesseur de ce Rampsinit l'opulent, qui fut si prestement volé par les fils de l'architecte.

L'histoire de Rampsinit ne nous est connue que par Hérodote. G. Maspero l'a néanmoins éditée parmi les *Contes populaires de l'ancienne Égypte*, au même titre que les véritables contes égyptiens trouvés sur papyrus, et il nous explique fort bien comment, de bonne foi, Hérodote et les Hellènes avaient transporté ce conte dans l'histoire authentique[1].

Les interprètes, les prêtres de basse classe, qui guidaient les étrangers, connaissaient assez bien ce qu'était l'édifice qu'ils montraient, qui l'avait fondé, qui agrandi et quelle partie portait le cartouche du souverain. Mais dès qu'on les poussait sur le détail, ils restaient court et ne savaient plus débiter que des fables. Les Grecs eurent affaire avec ces gens-là et il n'y a qu'à lire le second livre d'Hérodote pour voir comment ils furent renseignés sur le passé de l'Égypte. Quelques-uns des *on-dit* qu'a recueillis Hérodote renferment encore un ensemble de faits plus ou moins altérés, l'histoire de la XXVIe dynastie, par exemple, ou celle de Sésostris. La plupart des récits antérieurs à Psammetik Ier sont chez lui de véritables romans où la vérité n'a aucune part. Son conte de Rampsinitos se trouve ailleurs qu'en Égypte. La vie légendaire des rois constructeurs des Pyramides n'a rien de commun avec leur vie réelle. L'aventure de Phéron le borgne est une pièce satirique contre les femmes. La rencontre de Protée avec Hélène et Ménélas est tout au plus l'adaptation égyptienne d'une légende grecque. On pouvait se demander jadis si les guides avaient tiré ces fables de leur propre fonds. La découverte des romans égyptiens a prouvé que là, comme ailleurs, les guides ont manqué d'imagination. Ils se sont bornés à répéter les contes qui avaient cours dans le peuple. La tâche leur était d'autant plus facile que la plupart des héros de romans portaient des noms ou des titres authentiques. Les dynasties [forgées ainsi par les historiens grecs] sont un mélange de noms propres, *Minis*, *Khéops*, *Khéfren*, *Mykerinos*, de prénoms royaux, *Miris*, de sobriquets populaires, *Sesousri*, *Sésostris*, de mots formés d'éléments contradictoires (*Rhampsinit* est le nom thébain *Ramsès* et le titre saïte *Si-nit*, fils de Nit), enfin de titres, *Phero*, *Prouti*, dont on a fait des noms propres[2].... C'est de *Prouti* que la légende grecque tira le roi Protée qui reçut Pâris, Hélène et Ménélas[3].

Le grand égyptologue semble ne viser ici que la légende de Proteus dans Hérodote : il incline à penser que la mythologie originale des Hellènes avait eu, de tout temps, le personnage de Proteus, mais que, vers le temps d'Hérodote, les Égyptiens ou les Hellènes rapprochèrent ce Proteus homérique du *Prouti* égyptien et adaptèrent la légende grecque aux romans d'Égypte. Il faut aller plus loin, je crois. L'histoire de Proteus dans Hérodote est sans doute la réadaptation égyptienne d'une légende homérique; mais cette légende homérique elle-même n'avait été que l'adaptation grecque d'un conte égyptien. Notre

1. G. Maspero, *les Contes Populaires, etc.*, 2me édit., p. 246.
2. G. Maspero, *les Contes Populaires*, XXXV-XXXVI.
3. Id., *ibid.*, p. 127, note 2.

Proteus odysséen n'est pas une invention grecque. Ce n'est que le Pharaon, le *Prouti*, ou, si l'on veut, le khalife, l'Haroun-al-Raschid, d'une des vieilles *Mille et une Nuits* égyptiennes. Les papyrus ne nous ont pas encore donné l'original de cette *Mille et une Nuits*. Ils ne nous ont encore livré les originaux que d'un très petit nombre de contes pharaoniques. Il suffit néanmoins d'étudier ces originaux si peu nombreux, pour y retrouver tous les traits caractéristiques de notre roman odysséen.

Que Proteus soit un habile magicien, Diodore de Sicile en avait déjà découvert une excellente raison : « ce roi d'Égypte avait acquis le don de métamorphose dans la compagnie des astrologues[1] ». C'est en effet la compagnie ordinaire de Pharaon. Les Pharaons ou Proutis des contes se meuvent parmi les mêmes métamorphoses et les mêmes sorcelleries. Ces contes, dit G. Maspero, sont la peinture exacte de la vie égyptienne, même dans leurs accidents les plus merveilleux :

Il ne faut pas juger les conditions de cette vie égyptienne par celles de la nôtre. On n'emploie pas communément chez nous, comme ressorts de romans, les apparitions de divinités, les transformations de l'homme en bête, les animaux parlants, les opérations magiques, etc. Ceux-là même [d'entre nous], qui croient fermement aux miracles de ce genre, les considèrent comme un accident des plus rares. Il n'en était pas ainsi en Égypte : la sorcellerie y avait sa place dans la vie courante, aussi bien que la guerre, le commerce, la littérature, les métiers qu'on exerçait, les divertissements qu'on prenait. Tout le monde n'avait pas vu les prodiges que la sorcellerie opérait; mais tout le monde connaissait quelqu'un qui avait vu ces prodiges s'accomplir, qui en avait profité ou en avait souffert. La magie était donc une science, et d'un ordre très relevé. A bien considérer les choses, le prêtre était un magicien. Les cérémonies qu'il accomplissait, les prières qu'il récitait étaient autant d'arts magiques par lesquels il obligeait le dieu à faire pour lui tel ou tel acte, à lui accorder telle ou telle faveur en ce monde ou dans l'autre. Le prêtre *porteur du livre* (*khri-habi*), qui possédait tous les secrets de la divinité au ciel, sur la terre et dans l'enfer, pouvait opérer tous les miracles qu'on réclamait de lui. Pharaon avait toujours à côté de lui plusieurs de ces savants, qu'on nommait *khri-habi en chef* et qui étaient ses magiciens attitrés. Il les consultait et, quand ils lui avaient suscité quelque merveille nouvelle, il les comblait de présents et d'honneurs. L'un savait rattacher au tronc une tête fraîchement coupée, l'autre fabriquait un crocodile qui dévorait ses ennemis, un troisième coupait et ouvrait les eaux et les amoncelait à son gré. Les grands eux-mêmes, initiés aux sciences surnaturelles, étaient des déchiffreurs convaincus de grimoires mystiques. Un prince sorcier n'inspirerait plus chez nous qu'une estime médiocre; en Égypte, la magie n'était pas incompatible avec la royauté, et les sorciers de Pharaon eurent souvent Pharaon pour élève[2].

Voici le début d'un conte égyptien : « Il y avait une fois un Pharaon nommé Ousir-mari et ce roi avait deux fils d'une même mère : Satni-Khâmois était le nom de l'aîné, Anhathoreroou le nom du second. Satni-Khâmois était fort instruit en toutes choses. Il savait lire les livres en écriture sacrée et les livres

1. Diod. Sic., I, 62.
2. G. Maspero, *les Contes Populaires*, LXVII-LIX.

de la *Double Maison de vie*, et il connaissait les vertus des amulettes et des talismans, et il s'entendait à les composer et à rédiger des écrits puissants, car c'était un magicien qui n'avait point son pareil en la terre d'Égypte[1]. » Ce début a été restitué par G. Maspero; mais tous les mots en sont empruntés à la suite du conte, telle que les papyrus nous l'ont conservée. Et ce conte n'est que l'histoire d'un prince sorcier, d'un fils de *Prouti*, futur *Prouti* lui-même, qui s'adonne tout entier aux arts magiques. Dans la tombe du grand Noferkephtah, il retrouve le livre magique de Thot. Ce livre met les hommes qui le connaissent « immédiatement au-dessous des dieux ». Deux formules y sont écrites : « Si tu récites la première, tu charmeras le ciel, la terre, le monde de la nuit, les montagnes, les eaux; tu connaîtras les oiseaux et les reptiles, tous tant qu'ils sont; tu verras les poissons de l'abîme,

[cf. le Proteus odysséen et sa connaissance des abîmes de toute la mer,

... ὅς τε θαλάσσης
πάσης βένθεα οἶδε....]

car une force divine les fera monter à la surface de l'eau. Si tu lis la seconde formule, encore que tu sois dans la tombe, tu reprendras la forme que tu avais sur terre. » Noferkephtah lui-même était un prince royal, fils du *prouti* Minephtah, et il avait aussi cherché ce merveilleux livre de Thot pour se perfectionner dans les sciences magiques. Il était parti à la découverte de ce livre avec sa femme Akhouri, qui était, elle aussi, une fille de *prouti*, car, à la mode égyptienne, Noferkephtah avait épousé sa sœur de père et de mère (les filles de *prouti* apparaissent dans les contes égyptiens, comme Eidothéa, la fille de Proteus, dans le conte homérique, et comme la fille de Pharaon dans le conte hébraïque de Moïse, sauvé des eaux). Noferkephtah fabrique une barque remplie de ses ouvriers et de leurs outils. Il récite le grimoire; il leur donne la vie; il leur donne la respiration. Il lance la barque sur le Nil, fait un trou dans les eaux du fleuve, découvre le livre de Thot sous un fourmillement de serpents, de scorpions et de reptiles. Un serpent divin est enroulé sur le coffret qui contient le livre. Noferkephtah récite son grimoire, attaque le serpent et le tue. Mais le serpent revient à la vie, une fois, deux et trois fois de suite. Le prince magicien finit par le tuer et conquiert le livre. Akhouri, la fille du *prouti*, lit les formules : « Aussitôt j'enchantai le ciel, la terre, le monde de la nuit, les eaux. Je connus tout ce que disaient les oiseaux du ciel, les poissons de l'abîme, les quadrupèdes.... Je vis les poissons de l'eau, car il y avait une force divine qui les faisait monter à la surface de l'eau. »

[Cf. le Proteus odysséen qui fait monter les phoques de la mer écumante :

ἀμφὶ δέ μιν φῶκαι νέποδες καλῆς ἁλοσύδνης
ἀθρόαι εὕδουσιν πολιῆς ἁλὸς ἐξαναδῦσαι.]

1. G. Maspero, *Les Contes populaires*, p. 165-166.

Noferkephtah a de même retiré du Nil un petit enfant qui venait de se noyer, « car, après le récit du grimoire, il y eut dans l'eau une force divine qui poussa le corps à la surface ». Et Noferkephtah fait remonter de même le cadavre de sa femme. Mais Thot se plaint à Râ du larcin de Noferkephtah. Râ fait descendre du ciel une force divine qui empêche Noferkephtah de rentrer sain et sauf à Memphis, lui et toute sa famille.

[Cf. la demande de Ménélas : lequel des dieux m'empêche de rentrer chez moi ?

ὅς τίς μ' ἀθανάτων πεδάᾳ καὶ ἔδησε κελεύθου
νόστον θ' ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσομαι ἰχθυόεντα;]

Dans le conte du *Roi Khoufoui et des Magiciens*, paraît un certain Didi qui connaît aussi les livres de Thot et qui sait, grâce à eux, se faire suivre des lions à travers le pays, comme notre Proteus se fait suivre des phoques. Dans tous les autres contes pharaoniques, les arts de la magie permettent à l'homme de lier ou de délier la volonté des dieux et de rendre leur puissance captive :

Les hymnes religieux, dit G. Maspero, avaient beau répéter en belles strophes sonores : « On ne taille point le dieu dans la pierre ni dans les statues sur lesquelles on pose la double couronne ; on ne le voit pas ; nul service, nulle offrande n'arrive jusqu'à lui ; on ne peut l'attirer dans les cérémonies mystérieuses ; on ne le trouve pas par la force des livres sacrés. » C'était vrai des dieux considérés chacun comme un être idéal, parfait, absolu. Mais en l'ordinaire de la vie on songeait peu à ces dieux philosophiques. Râ, Osiris, Shou et Amon n'étaient pas inaccessibles. Ils avaient gardé de leur passage sur la terre une sorte de faiblesse et d'imperfection qui les ramenait sans cesse sur la terre. On les taillait dans la pierre. On les attirait dans des sanctuaires et des châsses peintes. Il y avait des mots qui, prononcés par une voix humaine, pénétraient jusqu'au fond de l'abîme, des formules dont la force agissait comme un attrait irrésistible. Par la vertu de ces formules et de ces mots, l'homme mettait la main sur les dieux ; il les enrôlait à son service, les lançait ou les rappelait, les forçait à travailler et à combattre pour lui[1]. Thot, qui avait indiqué le mal aux hommes, leur avait en même temps signalé le remède. Les arts magiques, dont il était le dépositaire, faisaient de lui le maître réel des autres dieux. Il connaissait leurs noms mystiques, leurs faiblesses secrètes, le genre de péril qu'ils redoutaient le plus, les cérémonies qui les asservissaient, les prières auxquelles ils ne pouvaient point désobéir sous peine de malheur ou de mort. Sa science, transmise à ses serviteurs, leur assurait la même autorité au ciel, sur la terre et dans les enfers. Ses magiciens disposaient des mots et des sons qui, émis au moment favorable avec la voix juste, évoquaient les divinités les plus formidables. Ils enchaînaient Osiris, Set, Anubis, Thot lui-même, et les déchaînaient à leur gré[2].

C'est l'opération qu'Eidothéa conseille à Ménélas envers le dieu Proteus (Prouti-Pharaon est un dieu, fils de dieu, et les Égyptiens lui donnent les noms

1. G. Maspero, *les Contes Populaires*, LXII-LXXIII.
2. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 213.

de *fils de Râ, chair du Soleil, Horus vivant*, etc.[1]) : « Il faut, dit Eidothéa, lui tendre une embûche et le prendre de force »,

τόν γ' εἴ πως σὺ δύναιο λοχησάμενος λελαβέσθαι.

Et Ménélas s'engage dans cette aventure, « bien qu'il soit difficile à un mortel de dompter un dieu »,

ἀργαλέος γάρ τ' ἐστὶ θεὸς βροτῷ ἀνδρὶ δαμῆναι.

Et Proteus, le dieu magicien, emploie en effet toutes les ressources de son art pour échapper : il devient lion, serpent, cochon, panthère, eau, grand arbre et feu. Dans un conte du papyrus, nous assistons aux mêmes métamorphoses. Bitiou dit à son frère : « Je vais devenir grand taureau. Assieds-toi sur mon dos quand le soleil se lèvera. » Ils s'en vont ainsi chez Pharaon, qui fait tuer le taureau. Alors Bitiou devient un arbre et même deux grands arbres, que l'on admirait dans la terre entière, et l'on alla dire à Prouti : « Deux grands arbres ont poussé en grand miracle ».

[Cf. le vers odysséen : « il devint de l'eau et un arbre à la haute frondaison »,

γίγνετο δ' ὑγρὸν ὕδωρ καὶ δένδρεον ὑψιπέτηλον.]

Prouti ordonne de les couper. Alors Bitiou, sous forme de copeau, saute dans la bouche de la favorite et, descendu dans le ventre, il se fait petit enfant qui reparaît au jour : déclaré prince royal, il devient à son tour Prouti[2]. Un autre conte mentionne la métamorphose d'un homme en feu. Dans une île déserte, un grand serpent menace un naufragé : « Si tu tardes à me dire ce qui t'a amené dans cette île, je te ferai connaître le peu que tu es; comme une flamme, tu deviendras invisible. » Il n'est pas jusqu'à la panthère qui ne figure aussi dans ces contes, car la métaphore habituelle pour dépeindre la colère de Pharaon-Prouti est : « il entra en fureur comme une panthère du midi[3] ».

Après toutes ces métamorphoses, notre Proteus odysséen finit par reprendre sa forme ordinaire qui est celle d'un grand vieillard, ainsi qu'il convient à un homme de science, de poids et de dignité. C'est aussi la forme que revêt Noferkephtah : « Il se manifesta sous forme de vieillard très avancé en âge et Satni, qui le vit, dit au vieillard : « Tu as semblance d'homme avancé en âge. Ne connais-tu pas où sont Akhouri et Mikhonsou, son enfant? » — Et Noferkephtah donne à Satni des nouvelles de toute sa famille, comme Proteus va révéler à Ménélas le sort de tous les héros grecs, qu'il n'a pas vus depuis leur départ de Troie[4].

Mais, dans le texte odysséen, ce Vieux de la Mer n'a pas l'auguste chevelure blanche, les boucles argentées d'un Père éternel. Il n'est pas tel que notre popu-

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 258-259.
2. G. Maspero, *les Contes Populaires*, p. 25-31.
3. Id., *ibid.*, p. 139 et 153.
4. Id., *ibid.*, p: 205.

laire l'imaginerait aujourd'hui. Il a une noire perruque hérissée par le Zéphyre :

πνοιῇ ὑπὸ Ζεφύροιο μελαίνῃ φρικὶ καλυφθείς.

Si le dieu n'était pas le Vieillard de la Mer, cette chevelure noire pourrait convenir sans doute au régent des flots, qui se hérissent et s'assombrissent sous les vents du Nord : « Les vents du Nord, disent les *Instructions nautiques*, sont le plus souvent froids et obscurcissent l'horizon. Les coups de vent d'été sont presque toujours précédés par des calmes, et la mer, tout autour de l'horizon, prend une teinte sombre[1]. » C'est exactement ce que nous décrivent deux vers homériques : « Le vent du Nord-Ouest, le Zéphyre, se lève; un hérissement court sur la mer qui devient noire »,

οἵη δὲ Ζεφύροιο ἐχεύατο πόντον ἔπι φρὶξ
ὀρνυμένοιο νέον, μελάνει δέ τε πόντος ὑπ' αὐτῆς[2],

et les populations syriennes[3] connaissent un vent du Nord qu'elles appellent le Borée Noir, Μελαμβόρειον. Mais cette noire perruque convient bien mieux encore au *prouti* d'Égypte, Proteus Aigyptios. Car Prouti ne sort jamais sans une sombre perruque : « La chevelure nattée, bouclée, huilée, feutrée de graisse, formait un édifice aussi compliqué chez l'homme que chez la femme. Était-elle trop courte, on lui substituait une perruque noire ou bleue. Les perruques figurent dès la plus haute antiquité dans les listes d'offrandes. L'usage en est encore commun dans l'Afrique contemporaine. La perruque bleue a été retrouvée chez certaines tribus qui dépendent de l'Abyssinie. Des spécimens ont été rapportés par J. Borelli au musée du Trocadéro[4]. » Les nobles égyptiens ont des perruques teintes en bleu-noir, en vrai lapis-lazuli, en *khesbet*, comme disent les inscriptions, en *kuanos*, dirait le poète homérique.

Un scribe égyptien décrit sur un papyrus la figure mythologique de Phra : « Les os sont d'argent, ses chairs d'or, sa chevelure de *khesbet*, ses yeux de deux cristaux ; un beau disque de *mafek* est par derrière. » Pour les os qui sont d'argent, le choix de ce métal est justifié par sa couleur blanche. Les chairs sont d'or, c'est-à-dire jaunes : la nuance sous laquelle les Égyptiens représentent le corps humain varie entre le jaune rougeâtre pour les hommes et le jaune pâle pour les femmes. Quelquefois les masques des momies sont complètement dorés. Il en est pourtant de peints en noir et en blanc; mais ces couleurs se réfèrent au mythe d'Osiris mort et ressuscité et ont une signification exceptionnelle. La chevelure est de *khesbet*, c'est-à-dire bleue comme le lapis ou figurée par du lapis vrai ou imité. On ne s'attendrait pas à trouver pareille couleur pour les cheveux. Mais les monuments sont d'accord avec les textes. M. Mariette décrit les riches momies de l'époque gréco-romaine comme étant généralement à masque doré avec la chevelure peinte en bleue. Une coiffure d'émail, où le bleu domine, fait partie des collections du Louvre.... Les sourcils même ont été parfois représentés en émail bleu. En

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 104.
2. *Iliad.*, VII, 63-64.
3. Josèphe, *Bell. Jud.*, III, 9.
4. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 54.

recourant aux textes, nous voyons que, dans la cérémonie funéraire d'Osiris, la statuette devait avoir la chevelure de *khesbet* et que le prêtre portait sur la tête une perruque de vrai lapis[1].

Certaines épithètes homériques nous fourniraient d'exactes traductions pour ces chairs d'or, ces os d'argent et cette chevelure de *khesbet*. Car le poète connaît des Aphrodites *d'or*, χρυσέη Ἀφροδίτη, des Thétis *aux pieds d'argent*, Θέτις ἀργυρόπεζα, et des Poseidons *à chevelure de kuanos*, κυανοχαῖτα Ποσειδάων. C'est avec cette perruque noire ou bleue, de *khesbet*, que le *Prouti* des contes égyptiens vient respirer la délicieuse haleine des vents du Nord[2]. Les *Proutis* de la réalité, c'est-à-dire les Pharaons authentiques, n'avaient pas de plus grand plaisir : dans cette Égypte brûlée par les vents du désert, seul le vent marin du Nord-Ouest, le Zéphyre des Hellènes, apporte quelque fraîcheur. Cette haleine des vents du Nord-Ouest est aussi l'une des douceurs les plus vantées du paradis égyptien. Proteus va tout à l'heure en parler à Ménélas.

De Proteus à Prouti, du conte homérique aux contes égyptiens, voilà, je crois, quelques notables ressemblances. Pourtant les papyrus ne nous ont encore livré qu'une douzaine de contes pharaoniques, et quelques-uns en piteux état de morcellement. Deux de ces contes ont trait, comme notre conte homérique, aux choses de la mer, et presque tous les autres ont quelque scène en de lointains pays :

Je sais, dit G. Maspero[3], que j'étonnerai bien des gens en avançant que, tout considéré, les Égyptiens étaient plutôt un peuple voyageur. On s'est habitué à les représenter comme des gens casaniers, routiniers, entichés de la supériorité de leur race au point de ne vouloir rendre visite à aucune autre, amoureux de leur pays à n'en sortir que par force. Le fait était peut-être vrai à l'époque gréco-romaine, bien que la présence de prêtres errants, de nécromants, de jongleurs, de matelots égyptiens, en différents points de l'Empire des Césars et jusqu'au fond de la Grande-Bretagne, prouve qu'une partie au moins de la population n'éprouvait aucune répugnance à voyager, quand elle trouvait profit à le faire. Mais ce qui était vrai peut-être de l'Égypte vieillie et dégénérée, l'était-il également de l'Égypte pharaonique?

Les armées des Pharaons guerriers traînaient derrière elles des employés, des marchands, des brocanteurs, des gens de toute sorte. Les campagnes se renouvelant chaque année, c'étaient presque chaque année des milliers d'Égyptiens qui sortaient du pays à la suite des conquérants.... L'idée de voyage entra si familière dans l'esprit de la nation que les scribes n'hésitèrent pas à la prendre pour thème de leurs exercices. L'un d'eux a consacré vingt pages d'une belle écriture à tracer l'itinéraire d'une excursion en Syrie. Les accidents habituels à un voyage de ce temps-là, forêts peuplées de fauves et de bandits, char brisé, détails pittoresques, etc., formaient sans peine le canevas d'un roman géographique, pareils à certains romans byzantins, aux *Éthiopiques* d'Héliodore ou aux *Amours de Clitophon et de Leucippe*.

Les héros de nos contes voyagent beaucoup à l'étranger. Un de nos Ramsès [imagi-

1. Chabas, *Ét. sur l'Ant.*, p. 24; cf. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 110.
2. Cf. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 181. Sur l'or des dieux, cf. le mémoire de A. Moret, *Recueil de Travaux*, vol. XXIII.
3. Cf. G. Maspero, *les Contes Populaires*, LXXV.

naires] épouse la fille du prince de Bakhtan au cours d'une expédition. Le Prince prédestiné va chercher fortune au Naharaina, en pleine Syrie du Nord. C'est dans la Syrie du Sud, à Joppé, que Thouiti déploie ses qualités de soldat rusé. L'exil mène Sinouhit en Idumée. L'homme qui a raconté les aventures de Sinouhit avait ou voyagé lui-même dans la région déserte qu'il décrivait, ou connu des gens qui y avaient voyagé : « La soif s'abattit sur moi. Je râlais. Mon gosier se contracta. Je me disais déjà : « C'est « le goût de la mort. » Quand je relevai mon cœur et rassemblai mes forces, j'entendais la voix lointaine des troupeaux. Un Sitti me donna de l'eau et me fit cuire du lait[1]. »

Ménélas et ses compagnons ont connu des souffrances analogues dans l'île de Protée. Ils avaient de l'eau potable. Mais au bout de vingt jours, les vivres vinrent à manquer, et le courage des hommes :

καί νύ κεν ἤια πάντα κατέφθιτο καὶ μένε' ἀνδρῶν.

Il fallut pêcher tout autour de l'île et la faim tiraillait les ventres :

αἰεὶ γὰρ περὶ νῆσον ἀλώμενοι ἰχθυάασκον
γναμπτοῖς ἀγκίστροισιν, ἔτειρε δὲ γαστέρα λιμός[2].

Après ces épreuves et cette misère, Sinouhit arrive en Idumée; le roi lui donne sa fille et l'installe prince de tribu dans un grand douar: « C'est une terre excellente, Aia de son nom. Il y a des figues en elle et des raisins. Le vin y est en plus grande quantité que l'eau; abondant est le miel, nombreuses les olives et tous les fruits; on y a du blé et de la farine sans limites, et toute espèce de bestiaux. J'eus des rations quotidiennes de pain et de vin, de la viande cuite, de la volaille rôtie, plus le gibier du pays. On me faisait beaucoup de beurre et du lait cuit de toute manière[3]. »

En face de l'Ile de la Soif, Ménélas a connu, lui aussi, une terre « où les agneaux naissent avec des cornes, où les brebis mettent bas trois fois par an, où ni le prince ni le berger ne manque jamais de fromage, de viande et de lait doux; mais toute l'année les troupeaux n'arrêtent pas de fournir du lait ».

Il ne nous restait plus, continue G. Maspero, pour compléter la série des romans de voyages égyptiens, qu'à trouver un roman maritime. M. Golenischeff l'a découvert à Saint-Pétersbourg. Les auteurs grecs et latins nous ont répété à l'envi que la mer était considérée par les Égyptiens comme impure et que nul d'entre eux ne s'y aventurait de son plein gré. Le roman de Saint-Pétersbourg nous reporte au delà de la dix-septième dynastie. Les monuments nous avaient déjà fait connaître sous la quatrième dynastie une expédition maritime au pays de Pouanit. Notre roman nous montre [l'un des] matelots auxquels Pharaon confiait la tâche d'aller chercher les parfums et les denrées de l'Arabie.... Une tempête coule son navire et le jette sur une île, seul de tous ses camarades. Un serpent gigantesque habite l'île avec sa famille. Ce serpent à voix humaine accueille le naufragé, l'entretient, le nourrit, lui prédit un heureux retour au pays et le comble

1. G. Maspero, *les Contes Populaires*, LXXXIII-LXXXV.
2. *Odyss.*, IV, 362, 368-369.
3. G. Maspero, *les Contes Populaires*, p. 104-105.

de cadeaux au moment du départ. M. Golenischeff a rappelé à ce propos les voyages de Sindbad le marin et le rapprochement s'impose.... Je ne voudrais pas cependant conclure de cette analogie que nous avons ici [comme une première] version égyptienne du conte de Sindbad. Dans la bouche de [tous les] matelots, les récits merveilleux présentent nécessairement des traits communs : l'orage, le naufragé qui survit seul à tout un équipage, l'île habitée par des monstres parlants, etc. Le bourgeois du Caire, qui écrivit les *Sept voyages* de Sindbad, n'avait pas besoin d'emprunter les données à un conte antérieur : il n'avait qu'à lire les auteurs [contemporains] les plus graves ou qu'à écouter les matelots et marchands revenus de loin[1].

*
* *

Cette dernière remarque est de toute justesse, et l'on ne manquera pas de la tourner contre nous. Il est certain que tous les contes de marins se ressemblent en quelques points, et il ne s'ensuit nullement qu'il faille tous les reporter à une source unique. Mais s'ensuit-il pareillement qu'il faille aussi leur reconnaître à tous la même originalité? Nous voyons bien que certains de ces contes ont sûrement passé d'un bateau à un autre, d'une flotte à ses émules et même à ses adversaires, et que la France emprunta Robinson Crusoé à ses ennemis, les Anglais. Il est donc impossible de méconnaître que, parmi les contes populaires et les légendes transmises, il y a des copies à côté d'originaux. Il serait aussi illégitime de nier que d'affirmer une filiation entre les contes pharaoniques et notre conte odysséen. L'une et l'autre de ces hypothèses sont également gratuites et vraisemblables. Prenons garde néanmoins : parmi les ressemblances que nous venons de constater, il est certaines similitudes par trop singulières. Elles doivent fournir, je crois, une présomption en faveur de la seconde hypothèse. Car les seuls Égyptiens avaient pu imaginer tel ou tel détail, la chevelure de *khesbet* par exemple. La seule vie égyptienne présentait telles et telles autres particularités que la vie grecque ne semble avoir jamais connues et qui se retrouvent pourtant dans notre conte odysséen. Et il faut regarder de plus près encore. Ce n'est pas seulement dans le fond et la matière même du récit que les ressemblances peuvent apparaître. Je crois que le texte même du poète contient des mots et des formules empruntés, qui prouvent à peu près indubitablement la provenance égyptienne de ce conte homérique. De ces mots et de ces formules, voici, je crois, quelques exemples.

I. — Il semble bien d'abord que le nom même de *Proteus* est la transcription de l'égyptien *Prouti*. Ce Pharaon odysséen règne sur les phoques, comme les Pharaons des fables et des caricatures égyptiennes règnent sur les rats, les lions ou les chats :

De même que chez nous Granville illustrait la Fontaine, en Égypte le caricaturiste

1. G Maspero, *les Contes Populaires*, XCI-XCIII.

apportait l'aide de son calame au fabuliste. Où l'un avait montré en trois mots comment le chacal et le chat avaient eu l'habileté d'imposer leurs services aux animaux qu'ils voulaient dévorer à l'aise, l'autre montrait le chacal et le chat dans l'attirail du paysan, le bissac au dos et le bâton sur l'épaule, menant paître une horde de gazelles ou une bande de belles oies grasses.... Le bœuf amène au tribunal de l'âne un chat qui l'a dupé.... Un lion et une gazelle jouent aux échecs.... Les dessinateurs avaient poussé aussi loin que possible dans la satire. La royauté elle-même n'avait pas échappé à leurs atteintes. Tandis que les littérateurs se moquaient des soldats en vers et en prose, les caricaturistes parodiaient les combats et les scènes triomphales. Le Pharaon de tous les rats, juché sur un char traîné par des chiens, charge à fond une armée de chats. Il les crible de ses traits, dans l'attitude héroïque d'un conquérant et, devant lui, ses légions attaquent un fort défendu par des matous, du même entrain dont les bataillons égyptiens montaient à l'assaut des citadelles syriennes [1].

Notre Pharaon des Phoques a gardé l'aspect humain des Pharaons réels et leur perruque de lapis-lazuli. Il habite une île que l'on nomme Pharos :

Αἰγύπτου προπάροιθε, Φάρον δέ ἑ κικλήσκουσιν.

Ce nom de *Pharos* ne veut rien dire en grec. Il rentre dans la catégorie des noms insulaires que nous avons étudiés à travers les mers helléniques, *Paros*, *Samos*, *Rhodos*, *Naxos*, *Paxos*, etc. Ces noms, qui ne présentent aucun sens en grec, ont, pour la plupart, une origine étrangère : les doublets gréco-sémitiques nous ont donné la véritable signification de *Paxos*, de *Kasos*, de *Thasos*, d'*Amorgos*, etc. Pour Pharos nous n'avons aucun doublet. Mais peut-être le seul rapprochement des deux mots *Proteus* et *Pharos* nous est-il un indice suffisant. Dans les dynasties chimériques d'Hérodote, nous retrouvons un pareil rapprochement entre *Proteus* et *Pheron*, celui-ci étant le prédécesseur de celui-là. G. Maspero nous disait que si *Proteus* semble l'adaptation grecque du titre égyptien *prouti*, c'est un autre titre égyptien *piroui-aoui*, *piroui*, qui a donné *pheron*. *Pheron* n'est que la forme grecque de *pharaon*, comme nous disons d'après la transcription hébraïque פּרעה, *pherao*. Il faut noter que, plus exactement rendue, cette transcription hébraïque donnerait en grec (en vertu des équivalences פּ = φ, ר = ρ, ע = ο, ω, ה = ε) *Phero'a* ou *Pharo'a*, qui serait beaucoup plus voisin du *piroui* original. C'est je crois de ce *Phero'a* ou *Pharo'a* que les Hellènes ont tiré d'une part le nom d'homme *Pheron* (qui ressemble par sa terminaison à une multitude de noms d'hommes), et d'autre part le nom d'île *Pharos* (qui de même ressemble par la terminaison aux noms insulaires). L'île de Proteus, de Prouti, est en même temps l'île de Pharos, de Pharo'a : c'était en réalité l'*Ile du Pharaon*, semblable à ces *Ile du Roi*, *Pointe du Sultan*, *Cap de l'Empereur*, etc., que possèdent toutes les onomastiques. Sur le chemin du Sinaï, « sont dans une grotte des eaux chaudes, que les Arabes appellent

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 499-501.

Haman-el-Pharaon, c'est-à-dire Bains de Pharaon[1] »; sur le chemin de la Libye, les Peuples de la mer avaient jadis leur île de Pharaon ou de Prouti.

II. — Le rythme septénaire régit notre conte odysséen. Ce rythme régit aussi les mesures que nous donnent les plus vieux géographes helléniques sur cette côte égyptienne. Le Nil devait avoir *sept* bouches : Hérodote corrigera et dira « les cinq bouches du Nil ». L'Égypte devait avoir eu *sept* cents myriades d'habitants. Le Delta devait s'être avancé dans la mer de *sept* journées de navigation. *Septante* myriades de pèlerins fréquentaient les fêtes de Bubaste. Aigyptos avait eu *sept* fils d'une Phénicienne. Bousiris avait été amoureux des *sept* Hespérides[2]. On trouverait bien d'autres exemples encore. Le même rythme régit les contes de magie égyptienne que nous ont rapportés les Hébreux. Dans la *Genèse*, Pharaon voit en songe *sept* vaches maigres et *sept* vaches grasses, *sept* épis pleins et *sept* épis vides. Il appelle ses devins et ses sages. Mais le seul Joseph peut prédire les *sept* années de fertilité et les *sept* années de sécheresse. Dans l'*Exode*, Moïse, sauvé par la fille du Pharaon, est l'homme à la baguette, le magicien qui change les bâtons en serpents, qui déchaîne et enchaîne les pestes et calamités, et qui rivalise de sorcellerie avec les lecteurs et les sages de Pharaon. Il commence son exil chez les *sept* filles de Iothor, où le Seigneur lui promet la terre des *sept* peuples. Il commence ses magies par les *sept* jours du fleuve changé en sang. Il commence sa marche par les *quatorze* jours de la Pâques et les *sept* jours des azymes, du premier au quatorze du mois, et du quatorze au vingt et un. Puis, avec sa baguette, il ouvre la mer et passe à pied sec, comme les Noferkephtah ou les Snofroui des contes égyptiens ouvrent le Nil ou les pièces d'eau et marchent à sec dans le fond mis au jour[3]. Moïse arrive ensuite aux *septante* Palmiers, où la manne tombe six jours pour s'arrêter le *septième*. Puis il choisit les *septante* vieillards, monte sur le Sinaï et le Seigneur l'appelle le *septième* jour.

Dans ces deux contes hébraïques, où Pharaon paraît, la sorcellerie triomphe : le Pharaon de la Bible est toujours entouré de ses sages et magiciens, comme dans les contes du papyrus. Or ces contes du papyrus sont eux-mêmes régis par le rythme septénaire. En voici quelques exemples : « J'enchanterai mon cœur pour le déposer sur le sommet de la fleur de l'acacia, et, si on coupe l'acacia, si mon cœur tombe à terre, tu viendras le chercher. Quand tu passerais *sept* années à le chercher, ne te rebute pas. » — « Les dieux dirent : « Fabriquons « une femme à Bitiou afin qu'il ne reste pas seul. » Knoumou lui fit une compagne qui était parfaite en tous ses membres, car tous les dieux étaient en elle, et les *sept* Hathors vinrent dire.... » — « La femme d'Onabouanir envoya son majordome à sa maison de campagne pour préparer la villa qui est au bord du lac.

1. Thévenot, II, chap. XXV.
2. Diod. Sic., I, 31 : IV, 27. Hérod., II, 4 et 60. Apollod., II, 18; V. 11.
3. Cf. G. Maspero, *les Contes Populaires*, p. 67 et 179-181.

La villa fut munie de toutes les bonnes choses. La femme vint et se divertit avec son amant. Mais le majordome jeta dans la pièce d'eau le crocodile de cire [enchanté], qui se changea en un crocodile de *sept* coudées et saisit l'amant et l'emporta sous l'eau. Quand même on ne vint pas durant *sept* jours, l'amant ne cessa pas de respirer.... ». — « Après son accouchement, Rouditdidit, qui avait mis au monde trois fils, se purifia d'une purification de *quatorze* jours (toute femme, dit le Lévitique (xii, 2-3), qui enfantera un fils sera impure durant *sept* jours; toute femme qui enfantera une fille, sera impure durant *quatorze*). » — « Zazamonkh récita son grimoire, enleva tout un côté de la pièce d'eau, le mit sur l'autre, et prit le poisson au fond sur une coquille : or l'eau était profonde de douze coudées et large de *quatorze*. » — « Pharaon le fit revêtir d'étoffes l'espace de *trente-cinq* jours (7 × 5), ensevelir l'espace de *septante* (7 × 10), puis on le fit déposer dans la tombe. » — « Le prince de Naharaina, n'ayant qu'une fille, lui fit construire une maison de *septante* fenêtres, éloignées du sol de *septante* coudées, et il dit à tous les fils de prince du Kharou : « Celui qui atteindra la fenêtre de ma fille l'aura pour femme ». [Mais seul un prince égyptien put atteindre la fenêtre]. Alors les *sept* princes du Kharou se mirent en campagne pour le tuer[1]. »

III. — Nouvelle ressemblance : le conte odysséen, comme les contes égyptiens, renferme des vocables sémitiques.

A Thèbes d'Égypte, dit G. Maspero, après les grandes conquêtes (à l'époque même de nos contes), la vie intellectuelle, comme la vie matérielle, s'était modifiée. On ne s'éloignait pas beaucoup de la direction donnée par les savants et les écrivains de l'âge memphite. Mais la littérature devenait plus variée, plus exigeante. On avait les classiques qu'on apprenait par cœur dans les écoles, — belles œuvres que les uns croyaient comprendre et goûter, que les autres ne comprenaient plus. Parmi les modernes, quelques-uns imitaient ces classiques en conscience et s'ingéniaient à exprimer des idées récentes avec les formules consacrées. Mais d'autres s'efforçaient de créer une langue nouvelle et des tournures neuves pour rendre leurs nouvelles conceptions. Faute d'imagination créatrice, faute de verve soutenue, ils trouvaient des aides chez le voisin. Les relations commerciales, diplomatiques et militaires avaient forcé les scribes à étudier quelque peu les langues et littératures de la Phénicie et de la Chaldée. Pour la correspondance officielle avec les roitelets tributaires, il avait fallu créer des bureaux de traduction et de copie. Les roitelets de Syrie, — nous en pouvons juger par les découvertes de Tell-el-Amarna, — continuaient malgré la conquête égyptienne à employer les caractères cunéiformes et les tablettes d'argile séchée. Il avait donc fallu créer des bureaux de déchiffrement pour l'écriture cunéiforme, et des drogmans de syrien et de chaldéen. Il fallait dresser ces drogmans; on s'était procuré des dictionnaires et des syllabaires étrangers, et quelque collection de textes faciles où les débutants se familiarisaient sans peine avec la forme des signes, le sens des mots et la construction des phrases. Ajoutez l'influence directe des étrangers, domiciliés ou de passage en Égypte. Les gens de Thèbes leur empruntèrent des cultes, des légendes, des

1. G. Maspero, *les Contes Populaires*, p. 16, 20, 61, 67, 82, 189, 232, 241.

divinités, des recettes médicales et magiques. Les scribes à cervelle indigente s'approvisionnèrent de mots, de formules, pour embellir et « distinguer » leur style. Ils trouvèrent « plus distingué » de ne plus appeler une porte *rô*, mais *tira*, de ne plus s'accompagner sur le *bonît* (harpe), mais sur le *kinnor*, de faire le *salam* en saluant le souverain au lieu de crier los, *aaou*. Ils sémitisèrent à tort et à travers, et personne ne s'en pouvait étonner : la présence des marchands dans les rues, des esclaves et des prisonniers ou des femmes et concubines chananéennes dans les familles, familiarisait dès l'enfance toute la bourgeoisie et l'aristocratie égyptiennes avec les mots et les métaphores de l'étranger[1].

N'oublions pas cet exemple de l'Égypte et de ses littérateurs, quand chez les aèdes et dans les textes homériques nous trouvons des expressions, des formules, des idées, etc., empruntées aux Sémites. Nous voyons aujourd'hui la mode anglaise pénétrer non seulement dans nos mœurs, mais dans notre langue et notre littérature. Il fut un temps où la mode phénicienne pénétrait pareillement dans toutes les langues et littératures de la Méditerranée. Deux mots de notre conte odysséen sont assurément d'origine sémitique. Nous avons eu déjà l'occasion de les étudier tous deux[2]. Le nom grec de l'or *khrousos*, χρυσός, n'est que la transcription du sémitique *khrous*, חרוץ. Le nom du phoque, φώκη, n'est aussi que la transcription de פוקה, *phok'a*. Ce mot *phokè* ne se rencontre qu'en deux épisodes de l'*Odyssée*, jamais dans l'*Iliade*. Nous l'avons ici dans notre conte magique. Il est ailleurs dans l'histoire de la belle Phénicienne : à bord du vaisseau phénicien qui l'emmène, cette nourrice d'Eumée se tue le *septième* jour ; on la jette par-dessus bord, en proie aux poissons et aux phoques.

Les mers sémitiques connurent des îles fréquentées par les phoques. Dans la mer Rouge, à l'extrémité de la péninsule sinaïtique, une *Ile des Phoques* était ainsi nommée à cause de la multitude des bêtes que l'on y rencontrait. A l'autre bout de la mer Rouge, une autre *Ile des Phoques* bordait la côte des Ichthyophages, à côté de l'Ile des Éperviers et de l'Ile des Tortues. Sur ce rivage, les hommes et les phoques vivaient dans la plus touchante harmonie : « Il semble qu'un pacte de paix éternelle a été signé entre eux. Jamais les hommes ne cherchent à ennuyer les phoques, qui, de leur côté, ne font jamais de mal aux hommes. Chacune des deux races respecte les territoires de chasse de l'autre. Ils vivent en une fraternité que l'on rencontre bien rarement entre humanités voisines[3]. » Ces phoques merveilleux nous sont connus par les géographes de l'époque hellénistique. Mais de pareils contes devaient se transmettre depuis des générations. Les premiers marins qui vinrent en ces parages les avaient entendus déjà. Cette Ile des Phoques est sur la route que suivaient les flottilles des Pharaons pour atteindre la célèbre terre du Pouanit. Avec cette terre de l'encens et de l'or, les rois de Thèbes nous disent qu'ils avaient renoué les rela-

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 276 et 495.
2. Cf. dans le premier volume de cet ouvrage, p. 406 et 468.
3. Sur tout ceci, cf. Strab., XVI, 773 et 776 ; *G. G. M.*, éd. Didot, I, p. 136-138.

tions d'autrefois : « Un jour que la reine Haitshopitou, raconte l'inscription de Deir-el-Bahari, s'était rendue au temple, on entendit un mandement du dieu lui-même qui ordonnait d'explorer les voies du Pouanit et de parcourir les chemins qui mènent aux Échelles de l'Encens. Personne des Égyptiens ne montait plus à ces Échelles. Mais on entendait de bouche en bouche les récits des gens d'autrefois, car jadis les produits de cette terre avaient été envoyés aux rois du Delta, tes pères[1]. »

Les Égyptiens, de toute éternité, avaient donc pu connaître cette terre des phoques et la douce familiarité qui là-bas unissait bêtes et gens : « des récits des gens d'autrefois », ces phoques apprivoisés avaient passé dans les contes populaires et, quelque jour peut-être, les papyrus nous livreront un conte de phoques soumis à la houlette d'un *prouti* magicien, qui les mène paître en une île déserte, comme le Proteus odysséen mène ses phoques dans notre île de Pharos. Mieux que tous les autres animaux peut-être, le phoque se prêtait à ces contes, à cause de sa ressemblance avec l'homme, de sa face et de ses mains humaines. Thévenot au XVIIe siècle arrive sur la côte du Sinaï en face des anciennes Iles aux Phoques :

Nous acheptasmes des moines plusieurs champignons de pierre, qui se tirent en cet endroit de la mer Rouge, comme aussi des petits arbrisseaux de pierre ou branches de rocher, qu'ils appellent corail blanc, et plusieurs grosses coquilles, le tout pris dans la mer Rouge. Mais ils ne me purent rien donner d'un certain poisson qu'ils appellent *homme marin* : j'en ay pourtant depuis recouvré une main. Ce poisson se prend dans la mer Rouge, à l'entour de petites isles qui sont tout proche du Tor. Ce poisson est grand et fort et n'a d'extraordinaire que deux mains, qui sont effectivement comme celles d'un homme, à la réserve que les doigts sont joints avec une peau comme une patte d'oie ; la peau de ce poisson ressemble à celle du chamois[2].

IV. — Mais la plus forte ressemblance, la plus typique à mon avis, entre les contes des papyrus et le conte odysséen est encore celle-ci.

Dans les contes égyptiens, la préoccupation de la mort, des cérémonies funèbres et de la vie au-delà, tient, comme on pouvait s'y attendre, la même place importante que dans la vie et l'histoire égyptiennes elles-mêmes. Quand le Paysan volé vient implorer le grand intendant Mirouitensi : « Mon maître, lui dit-il, quand tu descendras au bassin de la justice, navigues-y avec des vents favorables! que la voile de ton mât ne se déchire point! qu'il n'y ait pas de gémissement dans ta cabine! ne sois pas emporté! ne sois pas jeté à la terre! puisses-tu ne pas être une impureté sur l'eau! » Tout cela fait allusion au voyage d'outre-tombe, où le mort navigue sur « l'excellente mer d'Occident », où les bons trouvent des vents favorables, où les méchants naufragent et deviennent la proie des monstres[3].... Quand Pharaon envoie à l'exilé Sinouhit l'ordre de ren-

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 245-246.
2. Thévenot, II, chap. XXVI.
3. G. Maspero, *les Contes Populaires*, p. 45.

trer en Égypte, il lui dépeint le bonheur qui l'y attend : « Tu seras maître parmi les Amis royaux! Et de jour en jour tu vieilliras. Voici que tu perds la puissance virile. Et voici que tu as songé au jour de l'ensevelissement. Et te voilà arrivé à l'état de béatitude. On t'a donné les bandelettes. On a suivi ton convoi au jour de l'enterrement, gaine dorée, tête à perruque bleue, baldaquin en bois de cyprès, attelage de bœufs, chanteurs et danseurs par devant, pleureurs à l'entrée de ta syringe; on fait pour toi les liturgies réglementaires; on tue des victimes pour toi sur la table d'offrandes; tes stèles en pierre blanche sont dressées dans le cercle des Enfants royaux. Tu n'as point de second. Aucun homme du peuple n'arrive jusqu'à ta hauteur. Tu n'es pas mis dans une peau de mouton quand on t'ensevelit. Tout le monde frappe la terre et se lamente tandis que tu vas à la tombe. »

Sinouhit ne peut résister à la description d'une pareille félicité. Il accourt et Pharaon tient sa promesse : logement royal, kiosque, mandats sur le trésor, argent, étoffes, parfums, vêtements de luxe, maison neuve, fruits du jardin royal, l'heureux Sinouhit n'a plus rien à désirer : « Je me parai de fin lin. Je m'inondai d'essences. Je couchai sur un lit. On me fonda une pyramide en pierre au milieu des pyramides funéraires. Le chef des arpenteurs de Sa Majesté en choisit le terrain. Le chef des dessinateurs fit le plan. Le chef des tailleurs de pierre la sculpta. Le chef des entrepreneurs funéraires parcourut le royaume pour chercher les matériaux. Quand on eut agencé la pyramide elle-même, je mis des paysans et je fis là un lac, un kiosque, des champs dans l'intérieur du domaine funéraire. Il y eut aussi une statue d'or donnée par Sa Majesté. Ce n'est pas à un homme du commun que l'on en fait autant[1]. »

Il n'est pas de conte égyptien où l'on ne trouve quelque passage analogue. Le Naufragé voit arriver, dans son île déserte, le navire qui le ramènera. Il court annoncer la nouvelle au Grand Serpent barbu qui l'a sauvé et qui lui a prédit l'avenir : « Voici, lui avait dit ce bon Serpent, voici que tu demeureras quatre mois dans cette île, puis un navire viendra de ton pays avec des matelots; tu pourras rentrer avec eux dans ta patrie et tu mourras dans ta ville. Oui, si tu es fort et patient, tu presseras tes enfants sur ta poitrine et tu embrasseras ta femme; tu reverras ta maison, qui vaut mieux que tout; tu atteindras ton pays et tu seras au milieu des gens de ta famille. » Et quand le Naufragé voit arriver le vaisseau, le Grand Serpent lui dit : « Bon voyage, bon voyage vers ta demeure, petit. Voici que tu arriveras dans ton pays après deux mois, tu presseras tes enfants sur ta poitrine et tu reposeras dans ton tombeau[2]. »

La dernière prédiction de Proteus à Ménélas n'est pas très différente : « Retourne offrir à Zeus et aux autres dieux des sacrifices dans le fleuve Aigyptos : tu ne reverras pas, avant, tes amis et ta maison bien bâtie et la terre de ton pays... [Ton frère Agamemnon est mort]. Mais ne perds pas ton temps à le

1. G. Maspero, *les Contes Populaires*, p. 113-115; p. 128-130.
2. Id., *ibid.*, p. 144-146.

pleurer ici. Avise aux moyens de retourner dans ta patrie. La volonté du destin n'est pas que tu meures dans Argos nourricière des chevaux. Les dieux t'emmèneront dans la Plaine Élyséenne, aux extrémités de la terre, chez le blond Rhadamanthys, où l'existence la plus facile s'offre aux humains : pas de neige, jamais de violente tempête ni de pluie, mais toujours les souffles d'un léger zéphyre, montant de l'Océan pour rafraîchir les hommes; les dieux récompensent en toi le mari d'Hélène et le gendre de Zeus[1]. »

Assurément voilà un beau paradis, et bien des peuples peuvent souhaiter d'atteindre une telle vie de bonheur après la mort. Pourtant ce paradis de tranquillité, de fraîcheur et de vie facile n'est pas celui qu'on rêverait pour cette horde de guerriers et de pirates, qu'est la race achéenne : pas le moindre combat, pas la moindre tuerie, pas même les luttes sportives ni les jeux de force et d'adresse! Et quel singulier paradis de silence et de paix pour ces bavards, ces orateurs de place publique, ces grands discuteurs, ces éternels politiciens! pas le moindre discours! pas le moindre procès! pas le moindre échange de railleries ou d'injures!

A l'époque classique, le paradis des Hellènes fut un peu différent. Quand Pindare nous décrit les Iles des Bienheureux, c'est le soleil éternel, la lumière et la chaleur, — et non plus la fraîcheur du vent du Nord, — c'est la beauté des fleurs et la douceur des fruits, — et non plus l'abondance des mangeailles, — ce sont les exercices du corps, — et non plus seulement la molle oisiveté, — qui font le bonheur des justes : « Pour les bons, le soleil éclaire des jours que n'obscurcissent jamais les ombres de la nuit. Dans les prairies empourprées de roses, ombragées par l'arbre qui produit l'encens, ils voient les bosquets se charger de fruits dorés. Les chevaux, les exercices du gymnase, les dés, la lyre se partagent leurs inclinations et leurs joies. Rien ne manque à l'éclat de leur florissante félicité[2]. »

Le bon laboureur d'Égypte ne demandait pas aux dieux un bonheur aussi compliqué. Asservi à la glèbe durant toute sa vie, soucieux seulement de la moisson prochaine et craignant le bâton du leveur de dîmes, il ne rêvait après la mort que d'une campagne « où les vivres viendraient aux hommes sans tant de peines », comme dit Proteus,

τῇ περ ῥηίστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν[3].

Étouffé par le vent du désert, au bord de ses canaux desséchés (les *Instructions nautiques* disent encore : « Quand après le *khamsin* ou *simoun* venant du S.-S.-E. au S.-S.-O., surviennent les vents froids du N.-O., ils apportent avec eux un inexprimable soulagement au malaise que font ressentir les vents du Sud[4] »), l'Égyptien rêvait aussi d'un fleuve constant, n'abandonnant jamais ses

1. *Odyss.*, IV, 472-480, 560-570.
2. J. Girard, *le Sentiment Religieux*, p. 371.
3. *Odyss.*, IV, 565.
4. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 690.

rives, et d'éternelles brises du N.-O., « qui de l'Océan montent pour rafraîchir les hommes », comme dit encore Proteus,

ἀλλ' αἰεὶ Ζεφύροιο λιγὺ πνείοντος ἀήτας
Ὠκεανὸς ἀνίησιν ἀναψύχειν ἀνθρώπους.

Ce seul détail du zéphyre pourrait nous éclairer sur l'origine de ce paradis odysséen. Les *Instructions nautiques* nous disaient tout à l'heure que le vent du N.-O. amène aux Égyptiens la fraîcheur et la vie après la pesanteur mortelle du khamsin : c'est donc en Égypte le vent béni, et Prouti vient respirer le zéphyre à l'heure la plus chaude du jour, et les morts égyptiens jouissent tout le temps de cette fraîche haleine. Pour les Grecs, le zéphyre, le vent du N.-O., est le plus souvent désagréable, δυσαὴς Ζέφυρος, car il amène les pluies, les ouragans, et il gémit sur la mer :

...ἀκραῆ Ζέφυρον κελάδοντ' ἐπὶ πόντον.

Dans les terres et les mers helléniques, le zéphyre est en réalité aussi pénible et aussi énervant que notre mistral sur les côtes de Provence, « le mistral ou maestro, ainsi nommé, parce qu'il est le vent le plus violent et, si l'on peut ainsi dire, le plus tyrannique de la Méditerranée[1] ». Le zéphyre est le plus rapide de tous les vents. Le zéphyre chasse les troupeaux vers l'abri et le berger frémit à son approche. Le zéphyre accumule la neige sur les monts[2]. Le nom même du zéphyre indique peut-être sa vraie nature pour les marins du Levant. Aujourd'hui les Grecs ont emprunté des marines occidentales le nom de *mistral*, μαεστραλί. Il semble que dans la première antiquité ils empruntèrent celui de zéphyre aux marines orientales. Car ce nom ne veut rien dire en grec : les grammairiens n'ont pas trouvé la moindre approximation pour l'expliquer par une étymologie hellénique. Les langues sémitiques au contraire possèdent la racine *z.ph.r*, זפר, qui signifie, en arabe, *soupirer, hurler*. Cette racine fréquemment employée par les Arabes ne se rencontre dans l'Écriture que sous la forme d'un nom de ville *Zifron*, זפרון, « Zephrona, dit saint Jérôme, que l'on appelle aujourd'hui Zephyrium de Cilicie ». Saint Jérôme se trompe dans son identification des deux villes : Zephrona n'est pas en réalité Zephyrium. Mais cette erreur même nous prouve la similitude des deux mots : *zephyros*, ζέφυρος, serait en effet une excellente transcription d'un mot זפור, *zephur* ou *ziphor*, tiré de la racine זפר, *zaphar*, comme *siphor*, צפור, de la racine *saphar*, צפר. Pour le sens, ce nom conviendrait bien au vent qui hurle et gémit sur la mer, κελάδοντ' ἐπὶ πόντον, Ζέφυρον κελαδεινόν : dans les poèmes homériques, le seul zéphyre parmi tous les vents est le gémissant ou le hurleur. Le nom de *Zephyros* serait donc à ajouter peut-être à la liste des mots sémitiques qui émaillent ce conte

1. A. Jal, *Glossaire nautique*, s. v. *Maestro*.
2. G. Buchholz, *Homer. Real.*, I, p. 23 et suiv.; *Odyss.*, V, 295; XIX, 205; *Iliad.*, IV, 275; VII, 63; XIX, 415.

d'Égypte. Car *Zephyros-Keladon* n'est, je crois, qu'un doublet gréco-sémitique. Notez que le poète grec ne se rend nullement compte des raisons qui font aimer le zéphyre des Égyptiens. Cette chaude Égypte soupire après le froid relatif qu'amène le zéphyre. La montagneuse Hellade redoute les froids de l'hiver, la neige et les pluies qui feraient le bonheur de l'Égyptien. Le poète odysséen ajoute à son paradis cette absence de neige, d'hiver et de pluie :

οὐ νιφετὸς οὔτ' ἂρ χειμὼν πολὺς οὔτε ποτ' ὄμβρος,

et il ne mentionne pas l'absence de chaleur et de *khamsin*, que suppose pourtant l'arrivée souhaitée du zéphyre.

Nourriture abondante, travail modéré, fraîcheur des vents du Nord, c'est ainsi que l'Égypte imagina le paradis osirien et toute l'Égypte finit par mettre sa raison de vivre en l'attente de ce paradis. D'autres *au-delà* avaient été imaginés jadis par quelques-unes des villes égyptiennes : les morts égyptiens à l'origine connurent d'autres séjours que le paradis d'Osiris. Mais celui-ci, étant le plus conforme à l'idéal national, finit par supplanter tous les autres :

Ce paradis osirien, dit G. Maspero[1], était une grande plaine, traversée par un fleuve. Il s'appelait *Sokhit Ialou* (ou *Aarou*), la Prairie des Souchets, *Sokhit Hotpou*, la Prairie du Repos. Il n'était pas sombre et morne comme celui des autres dieux morts, Sokharis ou Khont-Amenti. Le soleil et la lune l'éclairaient. Le vent du Nord y tempérait de son souffle régulier les ardeurs du jour. Les moissons y poussaient abondantes et vigoureuses.... Les riches et les nobles, parvenus au Jardin d'Ialou, y étaient désormais à l'abri de l'infortune et de la mort. Ce paradis était une sorte d'Égypte céleste, d'une fertilité inépuisable. Le blé y avait sept coudées de haut dont deux pour l'épi. Des canaux sans cesse remplis d'eau y entretenaient la fécondité et la fraîcheur. Les morts y passaient leur temps à manger, à boire, à jouer aux dames. On n'exigeait d'eux que la culture des champs et les travaux de la moisson. [Les lois de l'Amenti] ordonnaient que le mort ne s'amollît pas dans l'oisiveté. Mais on pouvait l'exempter de tout labeur en lui procurant des *remplaçants*. Les théologiens autorisèrent les maîtres à s'en remettre sur leurs serviteurs de tous les travaux qu'ils auraient dû exécuter eux-mêmes; pour entretenir les canaux et les digues, façonner la terre, semer, moissonner, rentrer le blé, etc., [les morts] ont des serviteurs. Un mort, si pauvre qu'il fût, n'arrivait pas seul. Il amenait une escouade de statuettes, d'images auxquelles la magie prêtait une âme intelligente et active. On les animait au moyen d'une formule, qu'on traçait sur leurs jambes. Quand le dieu chargé d'appeler les morts à la corvée prononçait le nom de leur propriétaire, elles *répondaient* et travaillaient à sa place : d'où leurs noms de *répondants*.... Et tandis que ces petits bonshommes de pierre ou d'émail piochaient, peinaient, semaient consciencieusement, leurs maîtres jouissaient en pleine paresse de toutes les félicités du paradis osirien. Ils s'asseyaient au bord de l'eau, à l'ombre toujours verte des grands arbres et respiraient la brise fraîche du Nord. Ils pêchaient à la ligne, se promenaient en barque, chassaient l'oiseau dans les fourrés ou se retiraient dans leurs kiosques peints pour y lire des contes, pour y jouer aux dames, pour y retrouver leurs femmes toujours jeunes et toujours belles. Ce n'est

1. Tout ce paragraphe est emprunté presque textuellement de G. Maspero, *Hist. Anc.*, I. p. 181 et suiv., et *Revue Hist. Relig.*, XV, p. 282 et suiv.

toujours que la vie d'Égypte, mais adoucie et dépouillée de toutes ses misères, sous la règle et par la faveur d'Osiris, le *Juste de Voix*.

Car la seule faveur préside à la distribution de ces récompenses. « Les idées de mérite et de justice n'ont aucune part à l'admission des âmes en ce séjour. Le privilège de la naissance et la faveur divine, gagnée par des présents et des formules mystiques, sont les seuls titres considérés. Les morts du commun demeurent sous terre, soit dans le tombeau même, soit dans un endroit indéterminé : ce ne sont plus que des formes vides et impalpables, sans passions, sans affections, sans autre raison d'agir qu'un désir insatiable de l'offrande matérielle qui les nourrit, leur rend la vie et les empêche de s'anéantir à jamais. Seuls, les *Serviteurs d'Horus* étaient admis à jouir d'une vie complète dans les champs d'Ialou[1]. » Osiris réserve le bonheur à ceux qu'il a faits siens, à ceux qui par lui sont devenus des êtres divins, de véritables dieux semblables à lui-même, d'autres Osiris à la Voix Juste, des dieux, fils, amis ou « gendres » du dieu, comme dit Proteus à Ménélas : « Tu auras ce bonheur parce que tu as Hélène et que tu es gendre de Dieu, »

οὕνεκ' ἔχεις Ἑλένην καί σφιν γαμβρὸς Διός ἐσσι.

Les dieux égyptiens, qui jadis avaient présidé à l'embaumement et aux funérailles du dieu Osiris, veillaient aussi aux funérailles du juste osirien, puis, de leur aide effective ou de leurs conseils, ils le guidaient, le « convoyaient », jusqu'aux Prairies du bonheur, à l'extrémité occidentale du monde. C'est encore ce que dit Proteus à Ménélas : « Les dieux te convoieront au bout du monde vers la Prairie Élyséenne, »

ἀλλά σ' ἐς Ἠλύσιον Πεδίον καὶ πείρατα γαίης
ἀθάνατοι πέμψουσιν.

C'est aux extrémités de la terre, πείρατα γαίης, que le juste osirien doit s'embarquer vers la Terre des Bienheureux. Le *Livre des Morts* nous décrit longuement la route et ses étapes. Les dieux conduisent la barque et font le métier de passeurs, — πομπῆες, πέμπουσιν, — vers la terre du Mystère et du Couchant, le *Douat*, l'*Amenti*. C'est là, vers le Couchant, vers l'*Amenti*, que les justes vivent dans la compagnie, dans la suite d'Osiris et de Râ, Râ le dieu solaire à la face brillante, le dieu d'or, le dieu blond, que chaque jour les justes saluent de leurs acclamations : « O Râ, qui viens en paix, hommage à toi! Les dieux de l'Amenti se réjouissent de ta beauté et tous les habitants de la Prairie accourent te rendre hommage, ô Seigneur du ciel et gouverneur de l'Amenti! tu apparais plein de beauté sur ton horizon occidental de l'Amenti! tu apparais plein de grandeur, chéri de tous ceux qui habitent le Douat![2] »

1. G. Maspero, *Études de Mythologie*, II, p. 14.
2. Cf. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 186; Budge, *The Book of the Dead*, Translation, I, p. 49.

Dans la Prairie odysséenne, habite le blond Rhadamanthys,

ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθυς.

Il semble bien qu'entre le Rhadamanthys des Grecs et les dieux égyptiens *seigneurs de l'Amenti*, il y ait similitude de nom comme il y a similitude de rôle : Plutarque ou l'auteur du *De Iside et Osiride* transcrit le mot égyptien *amenti* en *amenthès*, ἀμένθης. Pourtant aucun des textes égyptiens si nombreux, qui touchent au rituel funéraire, ne semble avoir conservé le titre original dont Rhadamanthys serait la transcription grecque. On aperçoit bien toute une série de titres divins qui pourraient servir de modèles : au mot *amenti*, le *couchant*, l'*autre monde*, sont joints des substantifs signifiant *prince* ou *gouverneur*, et *Khont-Amenti* est le titre ordinaire d'Osiris, *gouverneur de l'Amenti*. Mais le titre exact d'où Rhadamanthys peut être tiré, nous ne le connaissons pas en égyptien et étant donnée l'énorme quantité de textes funéraires que nous possédons aujourd'hui, il ne semble pas que le rituel égyptien l'ait jamais connu. Et voilà qui nous renseigne peut-être sur la véritable provenance de notre conte odysséen. Car je ne doute pas que ce *nostos* de Ménélas soit une copie des contes d'Égypte. Mais je crois qu'il n'est pas venu directement des bords du Nil. Pour arriver au fleuve ou pour en revenir, Ménélas et le pirate crétois ont passé par la Phénicie. Il me semble que, pour arriver aux poèmes homériques, le conte égyptien a dû prendre la même route. Voici du moins quelques indices qui me semblent garder la marque de ce passage.

*
* *

I. — Il est d'abord un détail que nous ne rencontrons jamais dans les contes d'Égypte : c'est la nourriture d'immortalité, l'ambroisie, ἀμβροσίη. Eidothéa donne à Ménélas l'ambroisie pour enlever la terrible odeur des monstres de la mer. Sans cette ambroisie, qui donc pourrait rester couché sous une peau de phoque, au milieu de ces phoques puants? Sans l'ambroisie, le conte devient invraisemblable : jamais le public odysséen n'y pourrait ajouter foi. Un public de terriens, qui ne connaît pas d'expérience l'odeur des phoques, se laisserait prendre encore à de pareilles sornettes. Mais à un public de marins venir raconter que l'on s'est mis en embuscade sous des peaux de phoques fraîchement écorchés! Par expérience, tout ce public connaît l'intolérable puanteur de ces monstres, que le flot jette à la plage et qui empestent le rivage à deux lieues à la ronde : il est des îles que l'on ne peut aborder à cause de cette puanteur, *infestari eas belluis, quae expellantur assidue, putrescentibus*[1]. Il faut donc un puissant antidote, μέγ' ὄνειαρ. L'ambroisie n'est pas un ornement, mais un des éléments fondamentaux du conte : sans elle, pas de vraisemblance possible!

1. Plin., VI, 37.

Or l'Égypte n'a jamais connu l'ambroisie. Si le conte était purement égyptien, il est probable que l'ambroisie n'y figurerait pas.

Dans les poèmes homériques, l'ambroisie est la nourriture divine qui donne, comme son nom l'indique, la vie éternelle et l'immortalité. Le nectar et l'ambroisie sont la boisson et le manger des dieux, et c'est parce qu'ils mangent l'ambroisie que les dieux vivent éternellement : un homme qui goûterait l'ambroisie participerait aussitôt à l'immortalité divine. Voyez les repas d'Ulysse et de Kalypso. Devant Ulysse, qui ne veut pas rester chez Kalypso ni devenir immortel, la nymphe place les mets et les boissons des hommes; mais ses servantes lui servent, à elle la nymphe immortelle, le nectar et l'ambroisie :

νύμφη δὲ τίθει πάρα πᾶσαν ἐδωδὴν
ἔσθειν καὶ πίνειν οἷα βροτοὶ ἄνδρες ἔδουσιν·
αὐτὴ δ' ἀντίον ἷζεν Ὀδυσσῆος θείοιο,
τῇ δὲ παρ' ἀμβροσίην δμωαὶ καὶ νέκταρ ἔθηκαν[1].

Pendant *sept* ans qu'Ulysse est resté chez la déesse, elle aurait voulu faire de lui son époux et lui conférer l'immortalité; elle lui avait donné des vêtements immortels qu'il acceptait de porter; mais il refusait toujours la nourriture immortelle, l'ambroisie, seule cause réelle d'immortalité :

ἐνδυκέως ἐφίλει τε καὶ ἔτρεφεν ἠδὲ ἔφασκεν
θήσειν ἀθάνατον καὶ ἀγήραον ἤματα πάντα·
ἔνθα μὲν ἑπτάετες μένον ἔμπεδον, εἵματα δ' αἰεὶ
δάκρυσι δεύεσκον τά μοι ἄμβροτα δῶκε Καλυψώ[2].

Nektar et *ambroisie*, de ce couple inséparable, nous avons vu que le premier terme est un emprunt fait par les Hellènes aux Sémites. Le *nektar* est le יין נקטר, *iin niktar*, le vin parfumé, que les Sémites offrent à leurs dieux; les Grecs n'oublièrent jamais que le nectar est un vin de Babylonie[3]. L'ambroisie semble de même origine. Lisez la légende chaldéenne d'Adapa, que nous connaissons par la bibliothèque égyptienne de Tell-el-Amarna. Elle ressemble étrangement à l'histoire d'Ulysse chez Kalypso. Adapa est fils du dieu Ea. Mais il n'est pas dieu. Il n'a pas le don d'immortalité. Il n'a pas le droit de pénétrer dans le ciel d'Anou. Il est pourtant fort comme un dieu, et quand le terrible vent du Sud, Shoutou, vient l'attaquer, il est de taille à lui briser les ailes. Pendant *sept* jours, Shoutou cesse de souffler. Anou s'en inquiète et menace de punir le coupable. Mais, grâce aux conseils d'Ea, Adapa peut entrer dans le ciel. Grand scandale! un homme mortel chez les dieux! il faut le châtier sévèrement ou le rendre immortel en lui donnant la « nourriture de vie ». Anou prend ce dernier parti. Il tend à Adapa une coupe et dit : « La nourriture de vie, qu'il en mange! »

1. *Odyss.*, V, 196-199.
2. *Odyss.*, VII, 255-259.
3. Athen., I, p. 32; cf. H. Loewy, p. 81.

Mais Adapa refuse d'en manger. On lui offre l'eau de vie; mais il refuse d'en boire. On lui offre un vêtement, et il s'en habille. On lui offre de l'huile, et il s'en oint. Alors Anou gémit sur lui : « Adapa, pourquoi n'as-tu pas mangé? pourquoi n'as-tu pas bu? tu n'auras plus maintenant la vie éternelle? » Puis il renvoie Adapa dans son pays, comme la déesse renvoie Ulysse, avec les habits immortels qu'il a revêtus[1]. Les Sémites, comme les Grecs, connaissaient donc cette nourriture de vie, *akaal balati*, et cette eau de vie, *me-e balati*, qui confèrent l'immortalité, ἀμβροσίη[2] : ce que l'Égypte ne pouvait fournir au poète odysséen, il le trouvait dans les contes et récits des gens de Syrie ou de Chaldée.

II. — A notre mode ordinaire, c'est dans les faits géographiques, je crois, qu'il nous faut chercher l'indice le plus important. Prenons d'abord les faits topologiques.

Considérez en quel lieu se passe notre conte odysséen. Étudiez la situation de Pharos sur la côte de Libye. Les contes égyptiens des papyrus localisent leurs îles merveilleuses, — telle l'Ile du Double, où vient atterrir le Naufragé, — dans les océans lointains, à demi inconnus, où des flottes égyptiennes ont pénétré sans doute et qu'elles fréquentent parfois, mais qui sont encore assez mystérieux et éloignés pour se prêter à la fable. Ainsi en usent tous les contes de matelots. Ce fut plutôt vers le Sud, vers la Mer Rouge, que les navigations réelles conduisaient les Égyptiens vers le Pouanit, vers la Terre de l'Or et de l'Encens; c'est vers le Sud aussi qu'ils orientèrent les navigations de leurs contes : un peuple marin localise toujours ses récits merveilleux dans l'Eldorado ou sur le chemin de l'Eldorado que ses flottes réelles exploitent.

Notre île de Pharos est tout à la fois trop proche de l'Égypte et trop inutile aux marines égyptiennes pour être devenue le théâtre de contes pharaoniques. Elle est à quelques mètres de la rive continentale, en face d'un bourg indigène, Rhakotis, que remplacera plus tard la ville des étrangers, Alexandrie. Rocheuse, dangereuse, infertile, cette île n'est d'aucun attrait pour les marines indigènes : dans le fleuve même, dans ses innombrables lagunes, bouches ou chenaux, les indigènes trouvent mille refuges préférables, avec des mouillages pourvus d'eau potable et de vivres. Pour les indigènes, Pharos ressemblait aux mille buttes de sables ou de roches que les alluvions du fleuve ont peu à peu enlisées dans les boues du Delta et qui, jadis îles marines, se dressent collines aujourd'hui dans la plaine fluviale. Mais pour les marines étrangères, en particulier pour les marines de Phénicie, voyez si cette île de Pharos, à l'extrémité orientale de la Méditerranée, n'est pas le pendant exact de notre île de Kalypso, à l'extrémité occidentale, la relâche indispensable, le refuge nécessaire.

Sur la route qui mène de Syrie aux côtes Barbaresques, des métropoles phéni-

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 661 et suiv.
2. Cf. Winckler, *El Amarna*, p. 166, 24-27; Zimmern, *Lebensbrot und Lebenswasser*, *Arch. für Religions Wissensch.*, 1899, p. 165.

ciennes à leurs grands marchés de Libye, Pharos est en effet une station indispensable. Les périples anciens, comme nos *Instructions nautiques*, mettent en garde les navigateurs de l'Extrême Levant contre les dangers de ces parages égyptiens. Cet angle sud-oriental de l'extrême Méditerranée est d'une navigation très difficile. La nature des côtes et l'imperfection ou le manque de mouillages accumulent les périls. En descendant la côte syrienne, tout va bien jusqu'à Jaffa : les montagnes côtières offrent de bons points de repère et la rive est semée d'abris. Mais Jaffa marque l'entrée d'une mer nouvelle qui va s'étendre jusqu'à la première ville de Libye, Paraitonion : cinquante mille stades de côtes s'étendent là, sans autre refuge que notre île de Pharos qui marque l'étape médiane, ἀπὸ γὰρ Παραιτονίου τῆς Λιβύης ἕως Ἰόπης τῆς ἐν τῇ Κοίλῃ Συρίᾳ, ὄντος τοῦ παράπλου σταδίων σχεδὸν πεντακισχιλίων, οὐκ ἔστιν εὑρεῖν ἀσφαλῆ λιμένα πλὴν τοῦ Φάρου[1]. « Tout ce rivage, ajoute Diodore, est d'accès très difficile. Sur le front de l'Égypte, la bande de terre est invisible quand on n'a pas l'expérience de ces parages : si l'on n'y prend garde, on y risque l'échouement ou le naufrage en pleine côte déserte. »

La côte syrienne et la côte africaine, qui encadrent le Delta, sont en effet très inhospitalières. Après Jaffa, aucun port n'est accessible, aucune ville même n'est visible de la mer. « Pendant les mois d'été, les navires peuvent mouiller devant Ascalon, en se tenant prêts à appareiller au moindre indice de mauvais temps.... Gaza [n'est pas bâtie sur la mer], mais à 3 milles environ du rivage dont elle est séparée par des dunes de sables hautes de 60 mètres (les périples grecs savent que Gaza est à *sept* stades de la mer[2]).... La côte est ensuite, sur un développement de 74 milles, extrêmement basse et offre de sérieux dangers aux navigateurs par suite des bancs, qui s'étendent à grande distance de la plage, et de l'absence d'objets remarquables permettant de fixer la position du bâtiment; on devra donc y naviguer avec la plus grande prudence. La sonde sera le seul guide[3] ». Sur cette côte, les périples grecs signalent les terribles enlisements du lac Sirbon. Puis vient le Delta avec les dangers signalés par Diodore et Strabon : ἀλιμένου καὶ ταπεινῆς τῆς ἑκατέρωθεν παραλίας, ἐχούσης καὶ χοιράδας καὶ βράχη[4]. Puis au cap rocheux d'Aboukir, commence la côte libyque, déserte, rocheuse, toute semée d'écueils et mal pourvue d'eau douce. Cette Libye mystérieuse semble tourner le dos à la mer. Elle offre presque partout la vue décrite par nos *Instructions* : « une plage de sables, bordée en arrière de collines basses, et défendue, sur presque toute sa longueur, de nombreux récifs et de petits fonds[5] ».

Sables syriens, vases du Nil, récifs de Libye, on n'évite les uns que pour affronter les autres. Les voyageurs francs du XVII[e] siècle décrivent à qui mieux

1. Diod. Sic, I, 31.
2. Strab., XVI, 758.
3. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 650 et suiv. et 717.
4. Strab., XVII, 791.
5. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 694.

mieux les dangers de ce golfe égyptien : « La nuit du 23 août, dit P. Lucas, je fus saisis d'inquiétude. Je me mis à regarder la mer attentivement; les eaux m'en parurent toutes blanches. Dans ma frayeur, je courus avertir le pilote. Comme il n'ajoutoit pas foi à ce que je lui disois, j'éveillay le capitaine et je fis beaucoup de bruit. On tira un bouilleau d'eau que la lumière fit remarquer trouble et blanche et, la sonde jetée en mer, il ne se trouva que six brasses d'eau, ce qui mit tout le monde en alarmes. On vira de bord et nous marchâmes bien une demi-heure avec six brasses d'eau. Ce qui nous fit courir ce grand danger, c'est que le pilote et tous ceux du bord, qui se meslent de faire la route s'étoient trompés de cent milles[1]. » Autres récits : « Vingt-deux jours après notre départ de Smyrne, nous nous aperçûmes que l'eau de mer étoit blanche, qui étoit une marque que nous étions proche de terre. La rive est si basse et si unie que, sans les palmiers qui sont sur le bord, on ne pourroit pas l'apercevoir à deux lieues de distance[2]. » Les vents y soufflent en bourrasques et les ancres les plus solides ne suffisent pas à maintenir les bateaux au mouillage; à plus forte raison doit-on craindre l'échouement, quand une longue navigation a quelque peu pourri les cordages : « Quinze jours devant, il s'étoit perdu dans le port d'Alexandrie un grand galion, qui tenoit sur quatorze ancres de toutes lesquelles le câble se rompit en même temps[3]. »

Ajoutez, si l'on veut entrer dans le Nil, les difficultés de la barre et les dangers du courant : « Nous fûmes quinze jours au *bogas* de Damiette, à cause du vent qui étoit si violent qu'il avoit poussé des montagnes de sable dans la bouche, qui en rendoient le passage impratiquable. Dans ces occasions, il faut attendre qu'il ait cessé et que les eaux du Nil, que la mer a refoulées, reprennent leur cours ordinaire et que par leur impétuosité et leur pesanteur elles entraînent ces sables et s'ouvrent un chemin libre. Nous n'étions pas seuls à attendre. Il y avoit avec nous près de quarante saïques arrêtées et qui attendoient ce débouchement avec impatience[4]. » Ces récits nous font mieux comprendre l'effroi de Ménélas quand Protéus lui ordonne de rentrer dans le fleuve pour faire les sacrifices aux dieux : « Mon cœur se brisa à la pensée de cette interminable et périlleuse navigation »,

Αἴγυπτον δ' ἰέναι δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλέην τε.

C'est ici une mer sauvage, πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ, dit le poète. Entre la mer ouverte, éventée et clapotante du large et les mouillages tranquilles du fleuve, c'est encore la même opposition que plus haut, chez les Phéaciens, entre la mer calme du détroit et la mer agitée du large, et Strabon emploie les mêmes mots que notre poète odysséen : il parle des promontoires rocheux de Pharos qui exaspèrent en toute saison les flots venus du large, τραχύνουσαι πᾶσαν ὥραν

1. Paul Lucas, I, p. 34 et suiv.
2. D'Arvieux, I, p. 158.
3. Thévenot, II, chap. I.
4. D'Arvieux, I, p. 237.

τὸ προσπῖπτον ἐκ τοῦ πελάγους κλυδώνιον[1]. En cette mer sauvage, on ne rencontre qu'un mouillage absolument sûr et qu'une aiguade toujours abordable. C'est notre île de Pharos, « petite île allongée, collée contre le continent avec lequel elle forme un mouillage à double entrée : le rivage découpé projette vers l'île deux pointes au-devant desquelles l'île semble bâtie pour fermer la rade », dit encore Strabon. Sur le rivage de la terre ferme et sur les rives de l'île, les bateaux primitifs trouvaient en de nombreuses criques de bonnes pentes de halage : « Il y a là un port aux bonnes cales. On remet les vaisseaux à la mer, quand on a puisé l'eau noire »,

ἐν δὲ λιμὴν εὔορμος ὅθεν τ' ἀπὸ νῆας ἐίσας
ἐς πόντον βάλλουσιν ἀφυσσάμενοι μέλαν ὕδωρ.

« Pharos, dit le vieux périple grec de Skylax, est en Libye une petite île déserte, pourvue de nombreux ports; on va faire de l'eau au lac Mareia qui est en face; cette eau est potable; la traversée de l'île au lac est très courte. » La digue, qui plus tard réunit l'île au continent, prit le nom de Ἑπταστάδιον, *Sept-Stades*, à cause de la distance qui, disait-on, séparait jadis les deux terres. Dans le texte de Skylax, λιμένες πολλοί, *les nombreux ports*, sont un exact équivalent de notre *port aux bons mouillages*, λιμὴν εὔορμος, et l'eau du lac Mareia est bien l'eau noire, μέλαν ὕδωρ, du poète. Nous connaissons la différence entre les « ondes noires » des citernes, des lacs, des trous d'eau dormant sur le fond de vase, et les ondes blanches des sources superficielles, courant sur le sable ou sur le rocher. Ici le lac Mareia paraît plus noir encore aux navigateurs qui, venus de Syrie, viennent de longer les bouches du Nil, dont les eaux blanches se reconnaissent au loin.

J'ai trop souvent et trop longuement insisté sur le rôle des petites îles côtières pour répéter encore de quelle utilité Pharos, cette île parasitaire, pourvue de bons mouillages et d'une aiguade, put être aux caboteurs de Sidon. Après l'Égypte, qui leur est une terre familière et amie, voici pour les vaisseaux sidoniens l'étape du premier soir en terre nouvelle, mystérieuse, barbare. Ici commence la Libye inhospitalière et cette longue côte dangereuse, qui de relâche en relâche, de refuges sous îlots en refuges sous îlots, καταφυγαὶ ὑπὸ νησιδίοις, comme dit Skylax, se déroulera pendant des semaines jusqu'aux grands comptoirs de l'Occident, jusqu'au pays où s'élèvera plus tard la grande *Ville Neuve*, Carthage. Pour aller vers ces comptoirs, Pharos est une étape fort utile. Mais, pour en revenir, elle est une station indispensable. Le régime des vents, en cette extrême Méditerranée, est disposé de telle sorte que les navigateurs, revenant de Libye vers Sidon, auront comme Ménélas à séjourner ici plusieurs semaines avant de rencontrer enfin la brise favorable. Ici, leur route se coude à angle presque droit. Jusqu'ici ils marchaient d'Ouest en Est; il leur faut main-

1. Strab., XVII, 791.

tenant aller vers le Nord ou le Nord-Est. Or, consultez la table des vents que donnent les *Instructions nautiques* pour le port d'Alexandrie :

En été, les vents soufflent ordinairement du Nord-Ouest, frais, faisant briser la mer sur les récifs. La brise de mer mollit après trois heures de l'après-midi et est remplacée, le soir, par la brise de terre. Dans cette saison, le matin et le soir sont donc les moments les plus favorables pour l'entrée et la sortie des navires. En automne et au printemps, les vents sont variables et modérés. La table suivante, qui comprend une série d'observations faites de 1875 à 1883, donne le nombre moyen de jours par mois où le vent a soufflé d'une certaine direction :

	Nord.	N.-E.	N.-O.	Est.	Ouest.	S.-O.	S.-E.	Sud.	Calme.
	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Avril. . . .	9	4	7	3	2	1	2	1	1
Mai	13	3	8	2	1	1	1	1	1
Juin. . . .	13	2	11	1	1	0	0	1	1
Juillet. . .	12	1	16	0	2	0	0	0	0
Août. . . .	13	1	14	0	2	0	0	0	1
Septembre .	15	2	8	1	1	0	0	0	3
Octobre . .	12	5	5	3	1	1	1	1	2

Durant les six ou sept mois de la saison navigante, on voit combien les vents de Nord ou d'Est prédominent : sur deux cent dix journées environ, plus de cent quatre-vingts sont occupées par ces vents, qui sont absolument contraires ou fort désavantageux à la navigation vers les ports de Syrie. Chaque année, durant des siècles peut-être, cette île de Pharos dut servir au séjour des barques sidoniennes, qui rentraient vers la Syrie et qui vainement attendaient « l'un de ces souffles favorables, guides des vaisseaux sur la vaste mer », comme dit Ménélas,

... οὐδέ ποτ' οὖροι
πνείοντες φαίνονθ' ἁλιάεες, οἵ ῥά τε νηῶν
πομπῆες γίγνονται ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.

Dans les récits des matelots sidoniens, comme dans leur vie réelle, Pharos devait donc tenir une grande place. Mais ce pauvre rocher ne pouvait servir vraiment qu'aux marines de Sidon : elles seules aussi lui pouvaient faire une renommée. Les Hellènes fréquenteront pendant trois ou quatre siècles les marchés du Delta avant de fonder en cet endroit leur ville d'Alexandrie. C'est que, venus du Nord, n'exploitant alors que l'Égypte, les Hellènes du VII[e] au IV[e] siècle abordent directement dans le Fleuve, comme notre corsaire crétois et comme les corsaires ou navigateurs francs. Sur le fleuve même, Naukratis est la Rosette de ce temps, le grand *emporion* et le grand bazar helléniques. Si plus tard Alexandrie se fonde, c'est que les Hellènes du IV[e] siècle ne commercent plus seulement du Nord au Sud entre l'Archipel et le Nil, mais encore de l'Est à l'Ouest, entre la Syrie et la Cyrénaïque hellénistiques et jusque vers Carthage. L'Alexan-

drie grecque s'installe alors au carrefour de ces deux routes et, près de notre îlot de Pharos, le port d'Alexandre remplace la vieille relâche des Sidoniens : entre la ville continentale d'Alexandrie et la station insulaire de Pharos, subsiste seulement la différence que nous avons signalée entre les établissements helléniques, qui sont en terre ferme, pour la conquête et la colonisation, et les établissements phéniciens qui étaient sur roches avançantes ou sur îlot, pour les seuls besoins du commerce et du cabotage. A part cette différence, Pharos et Alexandrie ne peuvent être que des établissements étrangers. Il me semble donc que la renommée odysséenne de Pharos, comme la renommée de Kalypso, ne put être faite que par les marines de Sidon : nous savons qu'aux temps homériques les Phéniciens exploitaient déjà cette côte de Libye; d'étape en étape, ils l'avaient suivie déjà jusqu'aux lointaines Colonnes.

III. — La toponymie et l'étude des noms propres confirmeraient ces données topologiques. Car le nom même de *Pharos* suppose, je crois, un intermédiaire sémitique entre cette transcription grecque et l'original égyptien. L'île de Prouti est bien aussi l'île de Piroui-aoui; mais la seule transcription sémitique פרעה, *pharo'a*, nous rend vraiment compte du changement de *piroui-aoui* en *pharos*. De l'égyptien au grec, de *piroui-aoui* à *pharos*, la distance serait énorme; du sémitique au grec, elle est au contraire à peu près nulle et פרעה, *pharo'a*, nous donnerait φάρος, *pharos*, exactement de la même façon que מרגעה, *margo'a*, par exemple, nous a donné *Morgos* ou *A-morgos*, Ἄμοργος. La disparition du ה final s'explique par la similitude de terminaison que l'usage établit bientôt entre les divers noms insulaires : l'euphonie populaire rapprocha de plus en plus *pharos* des *paros*, *samos*, *naxos*, etc. Le conte odysséen nous fournit un autre nom de lieu sémitique qui, je crois, est encore plus facile à reconnaître.

Le paradis odysséen porte déjà le nom que les Hellènes garderont à leur Terre des Bienheureux : c'est le *Champ Élyséen*, Ἠλύσιον πεδίον. Ce nom ne peut avoir aucune signification en grec : l'expliquer à la façon des Anciens par *l'endroit où l'on vient, la venue*, etc., ἐλευσίς, ἤλυσις, etc., c'est expliquer *Soloi* par *Solon*, *Minoa* par *Minos*, *Caiffa* par *Kaïphe*, et *Jaffa* par *Japhet*. Les marins de tous les temps ont accepté ces jolis calembours; mais il est impossible de les répéter avec confiance. Nous avons, par contre, un doublet qui nous donne le vrai sens de *élyséen*, ἠλύσιον, car cette Prairie Élyséenne fut pour les Hellènes la Terre ou les Iles des Bienheureux, οἱ νεώτεροι Μακάρων Νήσους εἰρήκασι. Sous les trois formes עלס, *alax*, עלז, *alaz*, et עלץ, *alas*, les Hébreux ont une racine verbale identique qui signifie *être joyeux*, *être heureux*. La forme participiale *alous*, עלוץ, qui serait l'exacte traduction du grec μάκαρ, *heureux*, *joyeux*, donnerait au pluriel עלוצים, *elousim* : d'où la Prairie ou le Champ des Bienheureux, *Abel* ou *Padan Elousim*, פדן עלוצים ou אבל, dont les Hellènes ont tiré, moitié par transcription, moitié par traduction, leur Prairie ou Plaine Élyséenne, Ἠλύσιον πεδίον. La transcription de *elousim* en *elusion*, ἠλύσιον, est conforme aux règles que nous

connaissons : le ע initial tombe comme dans *Ezer*, עזר, Ἔζερ, ou dans *Hébreu*, עברי, Ἑβραῖος, ou dans *Er*, ער, Ἤρ, etc., et la terminaison *im* du pluriel est rendue par ιον comme *Thourim* nous a donné *Thourion*, טורים, Θούριον. Le Champ Élyséen et la Prairie des Bienheureux ne sont donc qu'une seule et même chose, et l'étude de la géographie réelle ne tarde pas à vérifier la valeur de ce doublet.

Car ces Champs des Bienheureux étaient pour les plus vieux Égyptiens un morceau de notre terre, un pays aussi réel que les régions habitées par les vivants. La situation en était parfaitement déterminée. Ces Champs étaient placés aux extrémités de la terre et ils y restèrent toujours. Mais à mesure que les explorations des marchands et les découvertes des navigateurs avaient reculé pour les Égyptiens les extrémités du monde, on avait vu les Champs des Bienheureux se déplacer, et, suivant les progrès des connaissances géographiques, s'éloigner vers le Nord et vers l'Ouest. Aux premiers temps de l'Égypte, on peut dire que la terre des vivants s'arrêtait aux marais encore fluides du Delta ; c'était pour les Égyptiens le bout du pays et l'extrémité du monde terrestre ; au delà s'étendaient les immensités désertes de la Très Verte. Le Champ des Bienheureux était alors dans le Delta : les premiers Égyptiens localisaient les Champs d'Ialou dans un canton septentrional qui, même aux temps historiques, garda le nom d'*Ialou* :

M. Lauth, dit G. Maspero, a eu grandement raison de reconnaître dans le canton d'Ialou (ou d'Aarou) de la géographie civile de l'Égypte, le site primitif des Champs d'Ialou qu'Osiris habitait. Les marais du Delta, situés à l'extrémité du pays, encombrés de joncs et de plantes gigantesques, semés d'îles qu'on entrevoit de loin mais qui sont inaccessibles, étaient bien le séjour qui convenait aux morts. Ce fut là que le corps d'Osiris fut transporté par le Nil, là qu'Isis conçut et qu'Horus naquit, là que les morts dévoués à Osiris et à son fils, les *Serviteurs d'Horus*, allèrent rejoindre leur maître. Nous n'avons aucun témoignage direct de ce qu'était ce paradis [primitif]. Mais la description et les vignettes du *Livre des Morts* sont si caractéristiques, que je ne doute pas qu'elles ne nous aient conservé, dans l'ensemble tout au moins, la topographie des premiers Champs d'Ialou. C'est un groupe d'îles séparées l'une de l'autre par des canaux plus ou moins étroits et par des lacs plus ou moins profonds. Elles avaient chacune un nom qui nous a été conservé et dont le sens n'est pas toujours facile à comprendre. Selon quelques-uns, elles étaient entourées d'un mur qui les rendaient inaccessibles aux ennemis d'Osiris.

Les Grecs, de leur côté, répétèrent que les Iles des Bienheureux, le Champ Élyséen, étaient à l'origine dans le Delta, aux alentours de Canope, dit Appien[1] : Champs d'Ialou avec leurs îles et Prairie Élyséenne avec les Iles des Bienheureux ne sont qu'une seule et même chose. עלוצים, *Elousim*, ce sont les *Acclamants*, les *Jubilants*, les *Heureux* qui témoignent de leur joie par des acclamations :

1. Appien, *F. H. G.*, III, p. 511.

car le sens propre de עלץ, *alas*, est *crier sa joie, acclamer*, témoigner son bonheur par les hurlements auxquels se livrent toutes les foules. Et les Bienheureux d'Ialou sont vraiment des Acclamants, des *elousim*. Ils se pressent chaque soir sur les rives du fleuve paradisiaque, afin d'acclamer le Soleil mourant, Râ de l'Occident, Râ de l'Amenti, qui passe sur sa barque. Ils hurlent de joie à sa venue et chantent ses louanges : « O Râ, les dieux de l'Amenti (Occident) se réjouissent de ta beauté et les champs mystérieux célèbrent tes louanges. Tous viennent te rendre hommage en criant : « Arrive en paix! Arrive! » C'est une explosion de cris de bienvenue et tous les mânes du Douat s'écrient : « Hommage à toi qui..., etc.! Hommage à toi qui..., etc.! » Que l'on relise dans le *Livre des Morts*[1] la description des Champs du Repos et l'on comprendra mieux la justesse du nom *Prairie des Acclamants, Abel Elousim*. Ἠλύσιον Πεδίον.

Donc[2], à l'origine, *Sokhet Ialou*, c'est-à-dire la Prairie des Souchets (le poète odysséen dira : la Prairie des Asphodèles), et *Sokhet Hotpou*, c'est-à-dire la Prairie du Repos, se cachaient au milieu du Delta, en de petits archipels d'îlots sablonneux. Ce fut le premier royaume d'Osiris. Mais ce royaume se déplaça quand on apprit à mieux connaître le Delta et la géographie réelle du monde. Le paradis osirien franchit la mer. Pour un temps, il s'installa sur les côtes nouvellement découvertes de la Syrie. Plusieurs traits du mythe d'Osiris montrent que l'une de ses premières étapes fut la côte phénicienne. C'est à Byblos que le courant emporta, dit-on, le corps du Dieu. C'est à Byblos qu'Isis se réfugia. C'est à Byblos qu'abordait chaque année la tête en papyrus que les prêtres jetaient dans le Nil. « Je ne sais pas, ajoute G. Maspero, si, de Phénicie, les Champs d'Ialou ne passèrent pas sur une côte plus lointaine. » La toponymie de l'Archipel hellénique prouve qu'en réalité, les Champs d'Ialou s'y transportèrent. Deux îles furent tour à tour le Champ Élyséen ou l'Ile Heureuse; les deux îles de Rhodes et de Lesbos nous ont conservé ce doublet : toutes deux sont à la fois le Champ Élyséen, Ἠλύσιον Πεδίον, et l'Ile Makaria, l'Ile des Bienheureux, Μακαρία[3].

Rhodes, où vinrent aborder Danaos et Kadmos, s'appela d'abord Makaria[4]. Son héros Makar, l'Homme Heureux, était l'un des *sept* fils du Soleil, qui furent de grands astrologues et de grands navigateurs et qui fondèrent une ville, nommée par les Hellènes *Achaia*, dans le canton de l'île qui s'appela toujours *Ielysia* ou *Ialysia*[5]. *Achaia-Ialysia* nous donnent encore un doublet gréco-sémitique. L'Ile Heureuse, Νῆσος Μακαρία, était, pour les Phéniciens, *I-elusia* ou *I-alusia*, אי־עלצה : les deux termes sont identiques. L'île conserva toujours sa ville de I-alysos ou I-elysos, Ἰ-ήλυσος, Ἰ-άλυσος : à la mode dorienne, *I-alysos*

1. Budge, *The Book of the Dead*, p. 40 et suiv; p. 170 et suiv.
2. Je copie G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, 180-181; *Biblioth. Egypt.*, II, p. 13.
3. Pape-Benseler, *Wört. Eigenn.*, s. v.
4. Plin., V, p. 36.
5. Diod. Sic., V, 57.

prévalut. Les Rhodiens n'oublièrent jamais la colonisation et le long séjour des Phéniciens en cette ville. Les Sidoniens s'y étaient installés à demeure et mêlés aux indigènes. Kadmos les avait établis autour d'un temple de Poseidon, dont les familles phéniciennes conservèrent toujours la garde. Maîtres du culte, ces étrangers se transmirent les sacerdoces de père en fils. Maîtres de la ville, ils devaient la posséder, suivant l'oracle, tant que les corbeaux seraient noirs et tant que les sources ne verseraient pas des poissons dans les cratères. Topologiquement, cette station de Ialysos était, sur la mer du détroit, une dépendance et un complément nécessaire de la grande station de Lindos sur la mer du large. Venues du S.-E., de la mère patrie, les flottes phéniciennes arrivaient droit à Lindos. Mais quand elles revenaient du N.-O., au contraire, des marchés de l'Archipel et du continent grec, il leur fallait une relâche sur la côte Nord de l'île : au pied de leurs hautes collines, Kamyros et Ialysos leur offraient leurs plages de sables. Quand les Doriens survinrent, Ialysos était aux mains du roi phénicien *Phalantos*, dont le nom sous cette forme est grec et signifie *le Chauve* (l'Écriture nous donnerait l'original de ce nom traduit, קרח, *Karcha, le Chauve*). Par ruse, les Doriens, avertis de l'oracle, blanchirent des corbeaux et firent déposer quelques poissons dans les amphores. Phalantos, voyant l'oracle accompli, rendit sa ville et reprit la mer. Les Doriens s'installèrent dans la ville phénicienne dont ils traduisirent le nom : cette ville de la Terre des Acclamants, *I-alysos*, s'appela désormais la *Retentissante*, la *Résonante*, *Akhaia*, ἀχαία, du dorien ἆχος pour ἦχος, ἀχώ pour ἠχώ, ἀχά pour ἠχή, etc. : ce nouveau doublet vérifie très exactement le sens que nous avons retrouvé pour *alas* et *elousim*, *acclamer* et *acclamants*. Les deux noms Ialysos et Akhaia subsistèrent. Mais peu à peu les Hellènes oublièrent l'équivalence de ces deux termes désignant une seule et même chose. Les générations suivantes cherchèrent une application pour chacun de ces termes : elles firent d'*Akhaia* une ville de l'*Ialysie*, ἐν τῇ Ἰαλυσίᾳ πόλιν Ἀχαίαν, ou une citadelle d'*Ialysos*, ἐν τῇ Ἰαλύσῳ πόλιν ἰσχυροτάτην τὴν Ἀχαίαν καλουμένην[1], comme à Mégare, Ville de la Caverne, *Karia Megara*, elles avaient par un même procédé fait de *Megara* la ville, et de *Karia* l'acropole.

Le Champ Élyséen ne resta pas longtemps à Rhodes. Poussant plus loin vers le Nord, les navigations phéniciennes le transportèrent à Lesbos, où l'un des *sept* Héliades, Makar, l'Homme Heureux, vint de Rhodes s'installer et fonder le culte des *sept* Muses ou Nymphes Lesbiennes que les poèmes homériques connaissent déjà[2]. Lesbos est tout ensemble l'Ile Heureuse, Makaria, et le Champ Élyséen, nous conservant ainsi le doublet que nous avons déjà pour Rhodes, νῆσος Μακαρία-Ἠλύσιον Πεδίον.

Mais, en même temps que vers le Nord, le monde égyptien s'était agrandi

1. Sur tout ceci, cf. Diod. Sic., V. 57 et les auteurs de *Rhodiaka*, Ergias et Polyzelos, *F. H. G.*, IV. p. 405.
2. Cf. Roscher, *Lex. Myth.*, s. v. *Lesbierinnen*.

vers l'Ouest. Jadis limitée à la vallée du Nil, l'Égypte avait peu à peu débordé sur le désert, et de ce côté aussi le Champ des Bienheureux s'éloigna vers les extrémités de la terre. « Parmi les Égyptiens, dit G. Maspero[1], il y eut deux théories sur le site de l'autre monde. Les uns, fidèles d'Osiris, envoyaient leurs morts au Nord; les autres, fidèles du dieu Sokaris, les envoyaient à l'Ouest. C'étaient deux données contradictoires qu'il s'agissait pourtant d'accorder. La conciliation s'opéra par l'intervention d'un troisième dieu, Khontamentit, *celui qui préside à la région de l'Ouest*. L'adjonction de Khontamentit à la dualité Sokar-Osiris concilia les données contradictoires que Sokaris et Osiris apportaient avec eux. Un soleil naît chaque matin à l'Orient, meurt chaque soir à l'Occident, au domaine de Sokaris. Son âme va rejoindre au Nord-Est le domaine d'Osiris aux Champs d'Ialou. Les âmes humaines suivent le même chemin : elles vont à l'Occident dans le domaine de Sokaris, comme Khontamentit, et reviennent, comme lui, au Nord-Est dans les champs d'Osiris. » Vers l'Ouest donc on chercha le domaine des Bienheureux. Les Égyptiens eux-mêmes le trouvèrent d'abord dans le désert occidental, à *sept* jours de Thèbes, en cette Oasis que « les Hellènes, dit Hérodote, appellent en leur langue l'Ile des Bienheureux », ὀνομάζεται δὲ ὁ χῶρος οὗτος κατὰ Ἑλλήνων γλῶσσαν Μακάρων Νῆσος[2]. « Ce nom d'*Ile des Bienheureux*, qu'Hérodote lance en passant, montre qu'une légende, encore populaire à l'époque saïte, faisait des Oasis un domaine des morts, où les âmes vivaient dans l'abondance et la félicité. Cette légende était fort ancienne et Brugsch a rappelé fort justement que la partie de l'Oasis nommée *Zoszes* est indiquée dans les textes hiéroglyphiques comme servant de séjour aux mânes. Brugsch fait remarquer encore que *Zoszes* paraît avoir été, à l'origine, une sorte de pays mythique, dont on fixa assez tard la position précise. Peut-être le nom de *Aït-Khôou, Ile des Mânes*, qu'un des séjours élyséens porte dans les chapitres CXLIX-CL du *Livre des Morts*, désigne-t-il l'Oasis thébaine et n'est que l'original de l'expression grecque Μακάρων Νῆσος, *Ile des Bienheureux*. En tout cas, les Oasis du désert Libyque furent considérées jusqu'aux derniers temps comme une retraite des morts. »

Mais, vers l'Ouest, par mer, les flottes de Sidon avaient reculé bien plus loin les bornes du monde. D'escale en escale, elles chassaient devant elles la Terre des Bienheureux. Le Champ Élyséen finit par sortir de la Méditerranée : au delà des Colonnes du Couchant, plus loin que le Pilier d'Atlas et que l'île de la Cachette, plus loin qu'Ispania-Kalypso, le paradis disparut enfin dans la profondeur de l'Océan occidental. C'est là que Grecs et Latins eurent leurs Iles des Bienheureux. C'est là que les poèmes homériques situent déjà leur Champ Élyséen : « c'est parce que le Poète, dit Strabon, connut les navigations des Phéniciens vers l'Espagne qu'il localisa de ce côté la Prairie Élyséenne[3]. » On

1. Tout ce paragraphe est emprunté à G. Maspero, *Études de Mythologie*., II, p. 22 et 422 et suiv.
2. Hérod., III, 26.
3. Strab., III, 150.

voit qu'il faut prendre au pied même de la lettre ce texte de Strabon : l'épisode de Kalypso nous a prouvé que les Phéniciens, avant l'époque homérique, s'étaient avancés déjà jusqu'à la Colonne du Couchant.

IV. — Les autres noms propres du conte odysséen nous mèneraient en dernière analyse aux mêmes doublets gréco-sémitiques, ou plutôt, si l'on veut me permettre ce néologisme, aux mêmes triplets égypto-sémito-grecs. Deux noms propres surtout se prêteraient à cette étude : l'*Odyssée* connaît les deux Juges des Morts, Minos et Rhadamanthys. Nous avons le sentiment déjà que le dernier n'est pas sans analogie avec les Gouverneurs, Princes ou Seigneurs de l'Amenthès. Mais, pour donner quelques preuves à l'appui de ce sentiment, il faudrait entamer une très longue discussion sur les origines crétoises auxquelles ces deux noms sont liés, sur le mythe crétois de Minos, sur la thalassocratie du Minos de Crète. Je renvoie cette trop longue discussion à un autre ouvrage. Je montrerai quelque jour comment, du *Livre des Morts* égyptien, est sortie la légende crétoise, comment Minos, Rhadamanthys et Sarpédon sont, tous trois, petits-fils de Phoinix et fils de l'occidentale Europè, et comment cette Belle Dame du Couchant, ἡ καλὴ Εὐρώπη, n'est que la traduction phénicienne de la Belle Amentet, *Amentet nefert*, des Égyptiens. Tous les noms et tous les détails du mythe crétois nous sont expliqués par le *Livre des Morts*. La Crète avait été, elle aussi, le séjour de l'Amenti, la Terre des Bienheureux, *Makaron insulam nonnulli a temperie cœli existimavere*. Le Minotaure n'est qu'un dieu taurocéphale de l'Amenti. Le taureau de la belle Europè n'est que le taureau de la belle Amentet. Partout où successivement débarqua cette Déesse du Couchant, Amentet-Europè, les Iles des Bienheureux s'installèrent : en Béotie, la citadelle de Thèbes est aussi l'Ile des Bienheureux, Μακάρων νῆσοι ἡ ἀκρόπολις τῶν ἐν Βοιωτίᾳ Θηβῶν[1]. Mais ce n'est point ici le lieu d'entrer en cette merveilleuse histoire : il faut revenir à notre onomastique odysséenne.

Le mot *Égypte*, Αἴγυπτος, est d'ordinaire expliqué par le nom égyptien de Memphis, *Haikouphtah* ou *Hakaphtah*, *le Château des Doubles du dieu Phtah*[2]. Que le nom de la capitale ait servi dans les langues étrangères pour désigner le pays tout entier et le fleuve même, la chose en soi ne présente rien d'invraisemblable. Nous trouverions de nombreux exemples d'une pareille opération dans les diverses onomastiques : *Cambodge*, pour nous, a longtemps désigné un peuple, un pays et un fleuve. Mais cette opération implique aussi un certain état du pays. Si c'est Memphis qui représentait aux yeux des étrangers tout le royaume, c'est que cette *Haikouphtah*, ce *Château des Doubles*, était alors la capitale politique ou le grand *emporion*, la ville principale dans l'estime des étrangers. Or tous les textes et toutes les réalités homériques nous ramènent à une époque où depuis longtemps la vieille suprématie de Memphis a disparu : l'*Odyssée*

1. Suidas, s. v.
2. G. Maspero, I, p. 43.

nous fait descendre à la période de l'histoire égyptienne où c'est Thèbes qui est la grande ville de l'Égypte et du monde; les poètes homériques ne connaissent même pas le nom de Memphis. Parmi les marines phéniciennes, au contraire, ce nom devait être populaire : d'une part, le souvenir de la grandeur memphite pouvait subsister dans les histoires ou les légendes de Sidon, et, d'autre part, les Phéniciens gardaient dans la Memphis déchue un quartier, — un *camp*, στρατόπεδον : les Francs, Vénitiens et Génois emploient ce même mot de *camp* pour leurs quartiers fermés dans les villes levantines, — avec un temple de leur Astarté, qu'Hérodote appelle l'Aphrodite étrangère[1]. Memphis, à la tête du Delta, restait donc pour le commerce phénicien ce que les bazars du Caire resteront toujours pour le commerce franc. Aussi je croirais volontiers que les seuls Phéniciens ont pu appliquer à tout le pays le nom de leur *camp*, de leur grande place de trafic.

Quand le commerce grec paraît en Égypte, ce n'est pas Memphis qui est le *camp* hellénique : c'est Naukratis, et cette apparition du commerce grec est de beaucoup postérieure aux poèmes homériques. Les pirates achéens ne connaissent encore que la côte du Delta, où ils descendent, et la capitale où réside le roi, Thèbes. Ce nom de *Thèbes* n'est pas égyptien : la ville a pour les Égyptiens les noms de *Ouisit* et *Apitou*[2]. Ce nom de *Thèbes* pourrait avoir un sens en égyptien. Mais il ne présente aucun sens en grec. C'est pourtant un nom répandu dans les terres ou mers helléniques. La Béotie et la côte d'Asie Mineure ont, chacune, leur Thèbes, Θῆβαι ou Θήβη. Aucune étymologie indo-européenne ne peut rendre compte de ce vocable. Ces Thèbes en pays hellénique sont des fondations étrangères. L'une est la Thèbes des Ciliciens de l'Ida, voisine du fleuve aux *Sept-Gués*, Ἑπτάπορος, et du port d'Adramyttion, qui lui-même porte un nom sémitique :

> ἐκ δὲ πόλιν πέρσεν Κιλίκων εὖ ναιετόωσαν
> Θήβην ὑψίπυλον[3]....

L'autre est la Thèbes de Béotie, la ville aux *Sept-Portes*, fondée par le Phénicien Kadmos :

> οἳ πρῶτοι Θήβης ἕδος ἔκτισαν ἑπταπύλοιο[4].

Nous sommes bien sûrs maintenant que cette histoire de Kadmos n'est pas une légende : une station phénicienne a réellement existé en ce carrefour de routes, au cœur de la Béotie orientale, à égale distance de toutes les mers béotiennes. Or, l'Écriture emploie le mot תבה, *teba* ou plutôt *theba*, pour désigner un *coffre*, une *boîte*, une *arche*, comme l'arche de Noé ou la corbeille de Moïse sur le Nil. Les Septante traduisent *theba* en κίβωτος, *coffre*, ou transcrivent

1. Hérod. II, 112.
2. Cf. G. Maspero. *Hist. Anc.*, I. p. 447-451.
3. *Iliad.*, VI, 416-417.
4. *Odyss.*, XI, 263.

en θίβη, θήβη : nous savons en effet que le ת initial donne ordinairement un θ. On imagine pour la Thèbes béotienne une raison possible de cette appellation : si *theba* est l'arche dans laquelle Noé se sauva du déluge, Thèbes est la ville fondée par Ogygos qui, lui aussi, échappa au déluge.... Mais nous avons un doublet pour nous confirmer la valeur de cette étymologie, puisque l'un des noms égyptiens de la Thèbes d'Égypte, *apitou*, signifie *les coffres*. Je crois que *Thebai Apitou* forment un doublet égypto-sémitique. *Thèbes* est une traduction sémitique d'*Apitou* que les Hellènes transcrivirent ou adoptèrent : *les Coffres*, *Apitou*, ont ainsi donné *les Thèbes*, αἱ Θῆβαι, du poème odysséen.

C'est donc par l'intermédiaire des Sémites que les noms de cette région sont parvenus d'abord au poète homérique ou aux peuplades achéennes. Il est assez remarquable que le poète ne connaisse pas encore le nom du Nil : pour lui, le fleuve s'appelle Aigyptos comme le pays, πόταμος Αἴγυπτος, le fleuve Aigyptos. — « Le mot Nil, dit G. Maspero, est d'origine indécise : il nous vient des Grecs, qui l'avaient emprunté à un peuple étranger, Phéniciens ou Khiti, tribus de Libye ou d'Asie Mineure. Quand les indigènes égyptiens ne voulaient pas traiter leur fleuve en dieu, en *hâpi*, ils l'appelaient *la mer* ou *la rivière*, *iatour-aou*, *iaour-aou* ou *iaouma*, *ioma*[1]. » Les Hébreux ont connu le *Iaor* ou *Iaour Misraïm*, יאר־מצרים, le *lac d'Égypte*, Misraïm étant pour eux le nom de l'Égypte. Mais ils connaissent aussi le *Nahal* ou *Nehel Misraïm*, qui est une autre rivière, toute différente du fleuve. נחל, *nahal*, que les Septante transcrivent en *neel*, est un nom commun pour désigner les cours d'eau, les rivières, torrents ou fleuves : l'Écriture connaît les *nahal* d'Ascalon, de Gad, d'Arnon, etc. Les formes variables du nom grec *Neilos*, *Nilos*, *Neel*, *Nèl*, etc., s'adapteraient à ce mot נחל, *nahal* ou *nehel* (avec chute du ח médian, ainsi qu'il arrive d'ordinaire). En supposant un nom phénicien « Nehel Haikouptah », *le Fleuve de Memphis*, on rendrait compte tout à la fois du *Nilos* classique, qui ne serait qu'une transcription abrégée, et du *Potamos Aigyptos* homérique, qui serait, par moitié, une traduction (potamos = neel, πόταμος = נחל) et, par moitié, une transcription (Haikouptah = Aigyptos).

* * *

De cet ensemble de faits, je crois qu'une conclusion se dégage. Il me semble que le poète odysséen nous fournit sur l'Égypte des renseignements fort exacts et très précis. Il me paraît certain que les corsaires achéens fréquentaient les côtes du Delta : par la seule raison qu'ils étaient corsaires, ils étaient attirés vers cette plaine maritime, comme un essaim d'abeilles vers un pot de miel. Il est donc possible que le poète odysséen ait connu l'Égypte par la renommée achéenne et par les récits des pirates de l'Archipel. Mais il me paraît non moins possible qu'il la connut surtout d'une autre façon, par des textes écrits,

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, I, p. 6, 15 et 45.

par des contes de magie et de sorcellerie où les Pharaons, les Prouti, et leurs filles tenaient le premier rôle. A travers l'imitation que le poète grec en fit, ces contes reparaissent tout semblables aux contes pharaoniques que nous ont livrés les papyrus, — avec une seule différence, c'est que, par certains mots et par certains éléments essentiels, l'imitation grecque trahit un intermédiaire sémitique.

Le *Nostos* de Ménélas se présente à nous comme un mélange de choses égyptiennes et de choses sémitiques, ce qui proprement est le caractère des productions phéniciennes. Hérodote nous dit que les vaisseaux phéniciens apportaient en Grèce des chargements mi-partie égyptiens, mi-partie assyriens, φορτία Αἰγύπτιά τε καὶ Ἀσσύρια[1]. Nous voyons un pareil mélange dans le style des monuments que les archéologues d'un commun accord rapportent aux Phéniciens[2]. Les poèmes homériques eux-mêmes nous fournissent peut-être un bel exemple dans les scènes du bouclier d'Achille. Il faut lire la dissertation de M. A. Moret : *Quelques scènes du bouclier d'Achille et les tableaux des tombes égyptiennes*[3]. On y trouvera la preuve indiscutable, je crois, que telles scènes de ce bouclier homérique ne sont que la reproduction « des tableaux sculptés ou peints à milliers d'exemplaires en Égypte, sur les murs des *mastabas* memphites ou des hypogées thébains. » M. Moret conclut :

> Resterait à savoir comment l'influence des tableaux égyptiens a pu s'exercer sur l'imagination des rhapsodes homériques. Est-ce par l'intermédiaire d'œuvres d'art phéniciennes?
>
> Helbig a dit, à propos du bouclier d'Achille, que « les descriptions de certaines scènes sont inspirées par des modèles plastiques. Ces modèles sont surtout des vases en métal d'importation phénicienne ou des imitations grecques de ces dernières. » Nous avons assez de preuves de l'influence de l'Égypte sur l'art phénicien pour ne pas écarter cette hypothèse. Mais, d'autre part, était-il impossible à des Ioniens de voir de leurs yeux les originaux d'Égypte? Non, assurément; nous savons que les tombeaux des nécropoles anciennes, memphites ou autres, étaient visités avec curiosité : les Grecs, qui avaient libre accès en Égypte, ne devaient pas être les moins avides de pénétrer le secret des tombes. Rien ne s'oppose donc à ce que les rhapsodes homériques aient connu, soit directement, soit indirectement, les peintures ou les bas-reliefs funéraires égyptiens. Mais cette délicate question des voies de pénétration de l'influence égyptienne n'est point celle que nous avons voulu aborder : nous nous contenterons de signaler cette influence même. A coup sûr, nous ne nous flattons point d'avoir retrouvé, dans la masse des scènes funéraires égyptiennes, les originaux mêmes des modèles plastiques dont les rhapsodes homériques ont pu s'inspirer; mais du moins pouvons-nous conclure que, dans certaines scènes du Bouclier d'Achille, sont mis en œuvre avec une fidélité remarquable certains motifs décoratifs qui étaient utilisés en Égypte depuis les premières dynasties.

De même que les peintures funéraires de l'Égypte ont servi, directement ou indirectement, de modèle aux artistes homériques, de même les textes

1. Hérod., I, 1.
2. W. Helbig, *Quest. Mycén.*, p. 41 et suiv.
3. *Revue Arch.*, 1901, I, p. 198-212.

littéraires de l'Égypte ont dû servir aussi aux poètes odysséens. Mais, avec Helbig, je crois qu'entre l'Égypte et la Grèce primitive, il y eut un intermédiaire phénicien. Comme ils copiaient, sur leurs coupes de métal ou sur leurs boucliers, telles et telles peintures égyptiennes, les Phéniciens, dans leurs livres et récits, copiaient telles et telles œuvres littéraires, périples ou contes de magie. Pour les contes de magie, en particulier, il semble que la Bible nous puisse fournir un argument de poids. Pourquoi les Phéniciens, qui vivaient au contact permanent de l'Égypte, n'auraient-ils pas fait ce que firent leurs cousins et voisins de Judée, toutes les fois qu'ils vinrent à ce contact de l'Égypte? Car ce sont vraiment deux contes à la mode égyptienne, deux contes de Prouti et de magiciens, que l'Écriture nous a transmis dans l'histoire de Joseph et dans celle de Moïse. C'est par un conte d'astrologues et de magiciens, par les *sept* vaches maigres et les *sept* vaches grasses, par les *sept* épis pleins et les *sept* épis vides, par les prophéties et divinations de Joseph, que l'Écriture nous explique l'arrivée d'Israel en Égypte, et c'est par un autre conte de magiciens que l'Écriture nous explique le Retour d'Israel, — le *Nostos*, diraient les Grecs, — la sortie d'Égypte avec l'homme à la baguette, Moïse. Il serait facile de montrer en détail les ressemblances multiples que ces contes hébraïques présentent avec les contes égyptiens : les magiciens de Pharaon, dans les contes des papyrus, font la plupart des miracles que l'Écriture attribue à Moïse et à son frère Aaron.

Il y eut des contes phéniciens qui attribuaient de pareilles merveilles à quelque Prouti de fantaisie. C'est par l'un de ces contes que l'on expliquait à Sidon le Retour merveilleux des flottes égarées dans la mer libyque, le sauvetage des navigateurs échoués sur l'île de Pharos. C'est d'un tel conte phénicien que le poète homérique tira le *Nostos*, le Retour de Ménélas. Et cela est d'une importance capitale, avons-nous dit, pour nous expliquer aussi le *Nostos*, le Retour d'Ulysse. Car, *Nostos* de Ménélas et *Nostos* d'Ulysse, il est possible que ces deux épisodes de notre Odyssée ne soient pas de la même main : ils sont sûrement de la même époque, du temps où la mode littéraire était aux *Nostoi*, aux *Retours*, c'est-à-dire aux poèmes de navigations merveilleuses, comme elle avait été ou comme elle était encore aux *Érides* et aux *Ménides*, aux *Colères* et aux *Disputes*, c'est-à-dire aux poèmes de guerre et de combats, comme elle fut plus tard, chez les Hellènes classiques, aux poèmes lyriques ou tragiques, et comme, chez nous, elle fut à la tragédie durant le XVII[e] siècle, au roman durant le XIX[e]. Or, le *Nostos* d'Ulysse nous est apparu déjà, dans ses deux épisodes de Kalypso et des Phéaciens, comme la transposition, en grec et en vers, de périples étrangers, vraisemblablement phéniciens. Et voici que le *Nostos* de Ménélas nous apparaît à son tour comme la copie fidèle d'un conte égyptien phénicisé. Si les Phéniciens avaient emprunté à l'Égypte la mode littéraire des contes magiques, ils avaient dû à plus forte raison lui emprunter une autre mode de récits beaucoup plus utiles à leur peuple de navigateurs. Les Égyptiens

avaient déjà leurs périples, leurs récits détaillés de navigations réelles, avec vues de côtes à l'appui. Sur les parois du monument de Deir-el-Bahari, la reine Haïtshopitou, fille de Thouthmosis Ier, avait fait graver le récit et les dessins de son expédition commerciale vers les Terres de l'Encens.

Les portions conservées, dit G. Maspero[1], ne nous indiquent ni le port d'où la flotte partit, ni le nombre de jours qu'elle mit en mer. [Le premier tableau] nous montre seulement l'arrivée des Égyptiens, leur débarquement et leurs entrevues avec les indigènes; il est accompagné de l'inscription : « Croisière de la Grande Verte; départ sur la bonne voie qui mène au Pays de Pouanit; abordage en paix ». Un navire est déjà mouillé. Un second navire, voiles baissées, mais encore sur rames, manœuvre à se ranger le long du premier. Les trois derniers font force de voiles et de rames pour rallier. [Second tableau] : le messager royal est descendu à terre sous la garde de huit soldats et d'un officier. Il a commencé par étaler des cadeaux de différentes sortes, cinq bracelets et deux colliers probablement en or, un poignard muni de sa gaine et de son attache, une hache semblable à celle dont sont armés les soldats, et onze colliers de verroterie. Les indigènes, alléchés par la vue de tant d'objets précieux, sont accourus avec leur chef Parihou, sa femme et ses enfants. Et l'inscription raconte : « Venue des chefs, le dos courbé et la tête basse, pour recevoir les soldats de sa Majesté », etc...,

La reine Haïtshopitou avait fait graver l'histoire entière sous les portiques qui limitaient la seconde terrasse de sa chapelle funéraire. On y voit la petite escadre voguant à pleines voiles, l'heureuse arrivée, la rencontre des indigènes, les palabres emphatiques, le troc librement consenti et, grâce à la minutie avec laquelle les moindres circonstances de l'action ont été détaillées, nous pouvons assister, comme sur place, aux opérations diverses dont se composait la vie maritime, non pas des Égyptiens seuls, mais des autres nations orientales. Les Phéniciens, lorsqu'ils s'aventuraient dans les eaux lointaines de la Méditerranée, c'est ainsi, à coup sûr, qu'ils armaient et maniaient leurs navires. Des points de la côte asiatique ou grecque sur lesquels ils débarquaient, le décor n'est pas le même que celui du Pouanit, mais les navigateurs se munissaient des mêmes objets d'échange et, dans la pratique des négociations, n'agissaient pas avec les tribus de l'Europe autrement que les Égyptiens avec les Barbares de la mer Rouge.

Toutes nos études antérieures nous ont montré la justesse de ces dernières remarques. Nous savons que le croiseur odysséen n'est que le vaisseau égyptien, à double gaillard d'avant et d'arrière, tel qu'il nous est représenté sur le monument de Deir-el-Bahari. Les procédés et les objets de trafic sont les mêmes; les Phéniciens étalent aussi dans les ports grecs, στῆσαν ἐν λιμένεσσι, des colliers d'or, des armes et des manufactures : « Comment avez-vous atteint cette contrée inconnue aux hommes d'Égypte? disent les gens du Pouanit. Êtes-vous descendus par la voie du ciel ou avez-vous navigué par eau sur la mer de Tonoutri? » — « Qui donc es-tu? demande le vieil Eumée. Sur quel navire es-tu arrivé? Comment les marins t'ont-ils amené à Ithaque? car je ne suppose pas que tu

1. Tout ce passage est copié de G. Maspero, *Études de Mythologie*, IV, p. 90 et suiv.; *Hist. Anc.*, II, p. 252 et suiv.

sois venu à pied jusqu'ici[1]. » C'est la même question que Télémaque pose au prétendu Mentès, roi des Taphiens, et au mendiant qu'est d'abord Ulysse, puis à son père lui-même quand il l'a reconnu[2]. C'est la question que posent tous les terriens de ce temps aux navigateurs.

Ces explorations maritimes ou continentales des Égyptiens vers le Sud avaient mis en circulation certaines connaissances géographiques, ou plutôt ethnographiques, très exactes, que nous retrouvons dans nos poèmes homériques. Le monde homérique n'est peuplé au centre que de *visages blancs*, de populations blanches; mais à ses deux extrémités, orientale et occidentale, apparaissent les *visages noirs*, les nègres, Αἰθίοπες. Les nègres habitent aux bouts de la terre, séparés en deux groupes : nègres du Couchant et nègres du Levant,

Αἰθίοπας τοὶ διχθὰ δεδαίαται ἔσχατοι ἀνδρῶν,
οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος[3].

Les Anciens ont cherché vingt explications saugrenues de ce texte fort clair[4]. Nous avons aujourd'hui deux pays des Nègres, ou, comme nous disons avec les Arabes, deux *Soudans* : le mot arabe *soudan*, les *noirs*, les *nègres*, est l'exacte traduction des *visages noirs*, *Aithiopiens*, Αἰθί-οπες. L'un de nos *Soudans* est au Sud de l'Égypte, près de la Mer Rouge, à l'extrémité orientale du continent africain; l'autre est sur l'Atlantique, à l'extrémité occidentale du même continent. Entre les deux, nos cartes portent encore, comme dénomination de tout le continent intérieur : *Soudan* ou *Nigritie*, ces deux noms formant doublet. Aux temps homériques, nous savons que les navigateurs phéniciens ont atteint déjà les nègres du couchant, qui habitent aux bords de l'Atlantique et que les périples postérieurs nous décrivent. Vers ces nègres du couchant, vers ce Soudan du Sénégal, nous avons étudié les routes des Sidoniens et les différents peuples qui, de Sidon, se succèdent jusqu'à l'Extrême-Couchant. Sur toute la côte méditerranéenne de l'Afrique, entre l'Égypte et les Colonnes, habitent des Berbères, des Libyens, de race blanche aux cheveux blonds, ξανθοὶ Λίβυες. Ces Berbères, au delà des Colonnes, s'avancent encore sur l'Océan jusqu'au port de Lixos. Mais au delà commencent les Nègres, les Aithiopiens de Skylax et du *Périple* d'Hannon. Tant qu'il n'a pas quitté les parages libyens, Hannon, habitué aux langues berbères, a pu naviguer sans trucheman; à Lixos, commencent pour lui les langues inconnues : on embarque des interprètes qui servent jusqu'à la Corne du Couchant, pendant les douze jours où l'on côtoie la Nigritie, τὴν γῆν παραλεγόμενοι ἣν πᾶσαν κατῴκουν Αἰθίοπες[5]. Ces Aithiopiens du Couchant passent leurs nuits à danser la *bamboula* autour de grands feux, avec de grands cris, au son des flûtes et des tambourins : ce sont bien des nègres.... Par les

1. *Odyss.*, XIV, 187-190.
2. *Odyss.*, XV, 59 et 224.
3. *Odyss.*, I, 23-24.
4. Cf. Buchholz, *Hom. Real.*, I, p. 281 et suiv.
5. Cf. Hannon, *Peripl.*, 11; Skylax, *G. G. M.*, I, p. 88 et suiv.

Phéniciens donc, les nègres du couchant ont été connus du monde homérique en même temps que Kalypso. Mais les explorations égyptiennes avaient depuis longtemps découvert les nègres orientaux, les noirs du Pouanit, comme disent les textes hiéroglyphiques. Aussi le *Nostos* de Ménélas nous donne en raccourci une carte ethnographique assez exacte de cette extrémité sud-orientale du monde : Ménélas est allé à Chypre, en Phénicie, en Égypte, chez les Éthiopiens, les Sidoniens, les Arabes et les Libyens[1]. De Chypre en Libye, s'échelonnent en effet, sur la côte ou dans l'intérieur du continent, les Phéniciens, les Sidoniens, les Arabes, les nègres du Soudan et les Égyptiens. Tous ces noms s'expliquent facilement : le seul terme Ἐρεμβοί que je traduis par *Arabes*, pourrait prêter à discussion, si les langues sémitiques ne nous fournissaient pas ערבים, *Arabim* ou *Erabim*, comme nom de ce peuple que nous appelons *arabe*. La transcription en *Erembes*, Ἐρεμβοί, est régulière : nous savons que le ע initial tombe souvent et que le ב sémitique est souvent rendu par les Grecs, comme notre *b*, en μπ, μβ, μ, etc.

* * *

Reprenons donc le *Nostos* d'Ulysse avec la double certitude, que les poèmes odysséens ont subi l'influence des littératures levantines, en particulier des écrits phéniciens, et que ces littératures connaissaient déjà le genre du périple :

> On me permettra, dit G. Maspero, d'indiquer ici en quelques mots une hypothèse que m'a suggérée l'étude du monument de Deir-el-Bahari. Le périple d'Hannon, que l'on avait exposé dans le temple de Kronos à Carthage, ὃν καὶ ἀνέθηκεν ἐν τῷ τοῦ Κρόνου τεμένει, était probablement un texte analogue au texte de la reine Haïtshopitou. On sait que les Phéniciens et, par suite, les Carthaginois ont subi pendant des siècles l'influence égyptienne : ce qu'on connaît de leurs temples et de leurs monuments montre qu'ils ont poussé l'imitation de l'Égypte jusqu'à l'extrême. Il est fort possible que les magistrats de Carthage aient jugé à propos de faire, pour l'exploration de la côte occidentale d'Afrique, ce que la reine Haïtshopitou jugea convenable pour l'exploration de la côte orientale. Des tableaux, accompagnés de légendes, pouvaient figurer aussi les différentes scènes du voyage carthaginois, ou peut-être le récit était-il précédé d'une seule représentation, comme c'est le cas pour les stèles égyptiennes, dédiées dans les temples à la suite des grands événements d'un règne[2].

Avant d'explorer les mers atlantiques, les Phéniciens avaient découvert et exploité les côtes méditerranéennes; il n'est pas téméraire de supposer qu'ils en avaient pareillement écrit les périples et dessiné les côtes. C'est l'un de ces périples de la Méditerranée phénicienne que notre poète odysséen a dû connaître, directement ou indirectement. C'est de ce périple qu'il a tiré les épisodes du *Nostos* odysséen. L'étude de Kalypso nous a montré que l'un des morceaux de ce périple traitait de l'Espagne et du détroit de Gibraltar. D'autre part.

1. *Odyss.*, IV, 83-86.
2. G. Maspero, *Biblioth. Égypt.*, VIII, p. 112.

l'étude de la Phéacie nous a reportés aux Kyklopes qui doivent, si notre hypothèse est juste, habiter les côtes italiennes. Entre l'Italie et l'Espagne, cherchons les autres pays du *Nostos*.

Mais prenons garde aussitôt à un détail important : ne nous attendons pas à découvrir dans le *Nostos* la copie fidèle et suivie d'un périple continu. Ce sont des morceaux de périple que le poète grec semble avoir cousus bout à bout, en les reliant par les deux vers qui terminent notre *Chanson des Corsaires* et qui vont revenir, comme un refrain, après chaque épisode du *Nostos* : « De là nous naviguons au plus tôt, le cœur affligé, contents d'avoir échappé à la mort, mais pleurant nos chers camarades »,

> ἔνθεν δὲ προτέρω πλέομεν ἀκαχήμενοι ἦτορ,
> ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὀλέσαντες ἑταίρους.

Textuellement ou avec des variantes, ce refrain geignard va scander les couplets du *Retour* et donner à tout le poème un ton de lamentation et d'épouvante. Virgile, imitateur fidèle, ne manquera pas de faire gémir le pieux Énée à chaque nouvelle aventure. Ce n'est pas là, à coup sûr, le ton d'un périple. C'est encore moins le ton d'une chanson ou d'un récit de matelots. Écoutez sur les quais de Toulon les retraités de la marine assis au banc des « M'ont fait tort », comme dit l'ironie populaire, à cause du refrain qui termine toutes leurs histoires : « On ne m'a pas rendu justice; on m'a fait tort ». Voici maître Marius, ancien capitaine d'armes ou maître de hune à bord de la *Désirée*. Il a navigué sur toutes les mers, essuyé les tempêtes et les cyclones, rencontré les sauvages et les Anglais, connu les abordages et les naufrages. Il a tout vu, tout fait, et sa seule bravoure ou son habileté ont tiré du péril frégates, amiraux et flotte tout entière. Il s'est prodigué. Mais on n'a pas reconnu son mérite, et le voici retraité sans la croix : « M'ont fait tort ».

Entre ce refrain et celui de l'*Odyssée*, il y a une grande différence. Le contentement de soi, une juste estime de ses propres qualités, la confiance en son habileté personnelle et le triomphe final de cette habileté éclatent toujours, en cours ou en queue d'histoire, dans les souvenirs et les récits de nos marins. A les entendre, les dangers et les malheurs, les ruses des hommes et les violences des éléments sont assurément redoutables. Mais tout finit par céder devant maître Marius, qui toujours tire son monde, tout son monde, des plus mauvais pas. Le vent, la mer, les Anglais! c'est chose terrible, mais de loin seulement pour les terriens qui en ont peur, ou de près pour les maladroits qui ne savent pas s'y prendre. Maître Marius, lui, les aborde avec allègresse :

> Le trente et un du mois d'août,
> Nous aperçûmes, sous le vent à nous,
> Une frégate d'Angleterre,
> Qui fendait la mer et les flots :
> C'était pour aller à Bordeaux.

Le capitaine, au même instant,
Fit appeler son lieutenant :
« Lieutenant, te sens-tu capable,
Dis-moi, te sens-tu assez fort
Pour aller attaquer son bord? »

Le lieutenant, fier et hardi,
Lui répondit : « Capitaine, oui! »

Et la chanson continue de ce ton allègre : en un tour de main, la frégate est prise, et

Buvons un coup, buvons en deux
A la santé des amoureux!

Si maître Marius se plaint de quelque chose, ce n'est pas de la mer et de ses rages, ni des vents et des courants, ni même des sauvages et des Anglais, mais de l'amiral, de l'État-major et du Ministère qui ne lui ont pas donné la croix. Quel contraste avec les épouvantes et les lamentations odysséennes! Pourtant le corsaire crétois nous donnait tout à l'heure le vrai refrain des chansons « matelotes » : « Mon cœur intrépide n'a jamais faibli devant la mort », et les gens d'Égypte avaient noté ce refrain des chansons achéennes :

οὔ ποτε θάνατον προτιόσσετο θυμὸς ἀγήνωρ.

Et, pour le fond, quel contraste encore entre les aventures odysséennes et les histoires de nos marins! Toutes ces aventures d'Ulysse finissent mal. Chaque débarquement coûte la vie à une partie des équipages. Nulle part de bonheur sans mélange! nulle part de triomphe ni même de succès! partout des fuites, des défaites et des emprisonnements! de Kyklopes en Lestrygons, de Kirkè en Kalypso, de Charybde en Skylla, la chute de pire en pire est continuelle. Même chez Kirkè, où l'on restera toute une année à banqueter et à faire l'amour, la mort d'Elpènor et la nécessité de naviguer aux Enfers vont gâter toute la joie. On est parti de Troie toute une flotte, et le seul Ulysse revoit Ithaque :

En partant du golfe d'Otrante,
Nous étions trente;
En arrivant à Cadix,
Nous étions dix.

D'Otrante à Cadix, nos corsaires aujourd'hui ne perdent que vingt hommes; encore la plupart ont-ils librement déserté :

A Gaète, Ascagne fut aise
De rencontrer Michellema.
L'amour ouvrit la parenthèse :
Le mariage la ferma.

Puis trois de nous que rien ne gêne,
Ni loi, ni dieu, ni souverain,
Allèrent, pour le prince Eugène,
Aussi bien que pour Mazarin,
Aider Fuentès à prendre Gêne
Ou d'Harcourt à prendre Turin.

A Palma, pour suivre Pescaire,
Huit nous quittèrent tour à tour,
Mais cela ne nous troubla guère.

Dans l'*Odyssée*, à chaque nouvelle perte, « cela les trouble » très fort : au seul pays des Lotophages, une aventure de déserteurs se termine sans trop de larmes. Or, il ne semble pas que cette malchance ininterrompue ait été de règle dans tous les *Nostoi* achéens, « dans le genre littéraire des *Retours* », comme nous dirions aujourd'hui : le *Nostos* de Ménélas est au contraire une aventure qui finit bien et qui, malgré quelques périls, n'a pas été cruelle à ses navigateurs.... Dans le périple qu'il imitait, le poète odysséen aurait-il donc à dessein choisi les parages dangereux et les peuplades féroces? est-ce par système qu'il a voulu ne montrer à son auditoire que les épouvantes de la grande Mer Occidentale? Reconstituez en imagination le public de ce temps et la connaissance qu'il peut avoir du monde : ses connaissances géographiques vers le couchant s'arrêtent à Ithaque, dernière île achéenne. Voyez alors si une claire leçon ne ressort pas de tout notre *Nostos* : « On ne peut pas naviguer au delà des terres achéennes, au delà d'Ithaque, loin des hommes « fariniers » (c'est-à-dire mangeurs de pain, civilisés) ; le seul Ulysse, par miracle et par la protection spéciale d'Athèna, a pu revenir de là-bas ».... Mais avant de chercher comment et pourquoi le poète a choisi de préférence tel ou tel morceau du périple original, il faut d'abord reconstituer chacun de ces morceaux et les remettre en place. Revenons au *Nostos* d'Ulysse.

LIVRE SEPTIÈME

LES LOTOPHAGES ET LES KYKLOPES

ταῦτα οὐ ποιητῶν πλάσματά ἐστιν οὐδὲ συγγραφέων....

STRAB., I, 23.

CHAPITRE I

LES LOTOPHAGES

ὁ δὲ Ποιητὴς δίδωσιν ἀφορμὰς ὡς οὐδὲ τούτων ἀνήκοός ἐστι τῶν τόπων.
STRAB., III, 148.

Après la « coursière » chez les Kikones, Ulysse reprend sa navigation :

De là nous naviguons au plus tôt, le cœur navré, contents d'échapper à la mort, mais pleurant les camarades perdus. Les vaisseaux ne démarrent pourtant pas avant que nous ayons par trois fois hélé chacun de ces infortunés, qui venaient de périr dans la plaine, sous les coups des Kikones. Mais, sur nos vaisseaux, Zeus l'assembleur de nuages précipite le vent Bora avec de terribles hurlements. La brume couvre la terre et la mer tout ensemble; du ciel tombe la nuit, et, donnant à la bande, nos vaisseaux se mettent à fuir sous le vent. La rafale déchire en trois ou quatre endroits les voiles. Il faut descendre la mâture sous peine de sombrer, puis tirer sur les rames pour gagner la terre. Là, deux jours et deux nuits, sans désemparer, nous restons étendus, digérant nos fatigues et notre chagrin. Quand l'Aurore bouclée ramène le troisième jour, nous partons et, mât dressé, voiles déployées, nous voilà tranquillement assis, laissant faire les vents et le pilote. Nous allons sans avarie regagner la terre de la patrie. Mais la houle, le courant et le Bora nous jettent hors de la route, au détour du Malée, et nous font encore manquer Kythère[1].

Il me semble inutile d'insister encore une fois sur les détails de cette navigation et sur l'exactitude de ces vues de mer. Les *Instructions nautiques* nous ont longuement parlé de ces coups de Bora « qui dominent pendant la belle saison, soufflant quelquefois frais avec un horizon embrumé qui obscurcit la terre à grande distance.... Ils soufflent d'ordinaire avec beaucoup de force; ils sont le plus souvent froids et obscurcissent l'horizon.... Il est prudent d'avoir toujours un port à l'abri duquel on puisse se réfugier si un coup de vent se lève brusquement. L'atmosphère dans ce cas devient si obscure.

[Cf. notre vers odysséen :

σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψεν
γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον · ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ[2]]

1. *Odyss.*, IX, 62-81.
2. *Odyss.*, IX, 68-69.

qu'au milieu de ce labyrinthe d'îles, il est souvent impossible d'éviter la terre avant de s'en trouver à distance dangereuse[1]. » Nous savons aussi que, d'ordinaire, ces tempêtes de Bora durent trois jours et couchent, culbutent, déchirent tout. Il faut ou se réfugier dans un port et tirer les barques à sec, ou s'abandonner en pleine mer à la bonne volonté du sort. Sur les deux façades orientale et occidentale du Péloponnèse, ces tempêtes sévissent durant l'été, toutes pareilles. Parmi vingt ou trente récits des voyageurs modernes, je prendrai seulement celui qui se rapproche le plus de notre texte odysséen :

Le jour d'après, raconte Du Fresne-Canaye[2], le mistral fraîchit si bien que toute l'habileté nautique était trop faible contre la rage de la tempête. Nous retournâmes donc en arrière et nous jetâmes l'ancre (5 août) dans le port de Modon.... Nous restâmes à Modon attendant le vent favorable.... Enfin fatigués de ce long séjour et voyant la persistance obstinée de cet impitoyable mistral, dans l'espoir de trouver un autre vent dans la haute mer, nous haussâmes les voiles le 20 août et nous courûmes des bordées avec grands efforts et tempêtes jusqu'au 23 que nous arrivâmes à Prodano, île déserte à 20 milles de Modon, appelée par les Anciens *Protè*. Le lendemain, nous levâmes l'ancre par un assez bon vent. Mais tout à coup le ciel se brouilla; d'épouvantables tourbillons et des nuages épais sautèrent à l'ouest, de manière que nous courûmes quatre jours et quatre nuits avant d'ancrer à Zante. Le 7 septembre nous levâmes l'ancre avec une brise en poupe. Mais au milieu du canal de Céphalonie, le vent se changea et nous courûmes des bordées trois jours de suite dans ce canal.... Après bien des peines nous sortîmes du canal. Nous eûmes le vent favorable si bien que nous arrivâmes en peu d'heures à l'île de Paxo, voisine de Corfou.... Mais voici qu'en un moment s'éleva une tempête avec des bourrasques si sombres qu'à peine la vue pouvait-elle porter de la poupe à la proue et la pluie tombait d'une telle furie que les mariniers perdirent absolument le gouvernement du navire. On cargua toutes les voiles; on amarra la barre au bordage et on laissa le navire aller à la merci des flots. Enfin en moins d'une demi-heure cessa la pluie, mais le vent s'était tourné à l'ouest de telle sorte que, malgré nous, nous revînmes jusqu'aux îles Nicolas.

Sur chaque face du Péloponnèse, ces tempêtes sévissent. Elles sont particulièrement redoutables aux approches des pointes avancées, pour les bateaux qui contournent au Sud la presqu'île et passent du golfe de Venise, comme disent les marins francs (leur golfe de Venise va jusqu'aux pointes extrêmes du Péloponnèse), dans l'Archipel, ou inversement. Au Sud du Malée, le détroit de Kythère, qui est la grand'route des voiliers, est le plus souvent obstrué par ces rafales de Bora. Venus du golfe de Venise, les navigateurs occidentaux rencontrent brusquement, lorsqu'ils enfilent ce détroit de Kythère, un violent courant d'air qui leur ferme la route : il leur faut alors rebrousser chemin et venir attendre une accalmie dans quelque mouillage des golfes de Laconie ou de Messénie, à Port-aux-Cailles dans le Sud du Taygète, à Coron ou à Modon dans le Sud de l'Ithome. Venus de l'Archipel, les navigateurs orientaux rencontrent

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 6 et 14.
2. Du Fresne-Canaye, édit. Hauser, p. 177.

en ce passage plus de difficultés encore : le Bora, qui les chasse en poupe, est parfois si violent qu'il leur est impossible de ne pas fuir tout droit devant lui; la moindre manœuvre qui mettrait le navire par le travers, le moindre coup de barre, à droite ou à gauche, pourrait coucher la mâture ou faire capoter le bateau. Le même Du Fresne-Canaye rentre, comme Ulysse, vers la terre de la patrie; il descend l'Archipel pour atteindre le détroit de Kythère :

Violemment poussés par la force incroyable de la tramontane, nous laissâmes Macronisi, Héléna, Sérifo et Sifano. Nous parcourûmes le golfe de Napoli et vers le soir nous eûmes à notre gauche Antimilo et Milo. Nous découvrîmes Cérigo d'assez près. Mais comme le pilote n'était pas trop expérimenté, le patron et le timonier résolurent de ne pas aller plus loin cette nuit-là. Nous restâmes à courir des bordées jusqu'au matin vers Bellopoulo. Le jour suivant, comme le vent ne cessait pas, nous fûmes à Malvoisie. Puis nous accostâmes au cap Saint Ange.... Nous eûmes fort à faire au-dessus de cette pointe, car, voulant entrer dans le golfe de Venise, nous n'avions plus le vent en poupe; mais il poussait le navire tellement de côté que souvent la grande vergue était à plus de 4 palmes sous l'eau et l'eau entrait sous la couverte[1].

[Cf. le vers odysséen : « les vaisseaux fuyaient en donnant à la bande »,

αἱ μὲν ἔπειτ' ἐφέροντ' ἐπικάρσιαι....]

A l'entrée orientale du détroit de Kythère, les thalassocrates levantins trouvaient au long du Péloponnèse quelques refuges que nous avons longuement étudiés. Zarax, Minoa, Sidè, etc., nous avons reconnu des souvenirs phéniciens sur ces côtes à pourpre[2]. Mais, outre ces pêcheries, des mouillages de refuge étaient indispensables à la navigation : sur cette façade orientale du Péloponnèse, ces mouillages étaient pour les Phéniciens ce que, pour les Vénitiens et les Francs, Coron et Modon furent sur l'autre façade. Au Sud du Malée et du détroit, nous avons étudié aussi les baies et ports de Kythère. Ulysse, ayant manqué le détroit, pourrait encore se réfugier en ces ports insulaires. Mais il faudrait qu'il pût tourner à l'Ouest, et le vent du Nord est si violent que toute manœuvre devient impossible. Ulysse manque donc aussi l'entrée de Kythère, et le voilà jeté, par le vent et par le courant, vers la grande mer Occidentale : « Le courant dans le voisinage du cap Malée, disent les *Instructions*, porte en général à l'Ouest avec la vitesse d'un mille à l'heure[3]. »

Au delà du Malée et de Kythère, s'ouvre la mer sans îles. Les voiliers peuvent encore gagner la Crète, quand le Zéphyre, le vent du N.-O., se met à souffler. Mais le Bora, le vent du N.-E., ne les mène que vers Malte ou vers l'Afrique, et c'est vers l'Afrique que le courant les porte aussi :

Les courants dans l'Archipel sont irréguliers en force et en direction. En général, ils portent au Sud. Mais ils sont grandement influencés par les vents, surtout dans la

1. Du Fresne Canaye, édit. Hauser, p. 172 et suiv.
2. Voir le tome I de cet ouvrage, p. 416.
3. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 129.

partie Ouest de cette mer. Comme règle générale, les courants sont toujours plus forts pendant et après les vents de N.-E. qu'avec les vents du Sud. Lorsque les vents sont entre le N.-E. et l'Est, le rapide courant du Bosphore passe aux deux côtés de l'île de Lemnos et s'avance dans la partie Ouest de l'Archipel, en prenant une vitesse considérable dans les canaux des îles. On ne peut donner une loi exacte de la marche de ces courants, surtout pour la partie Sud de l'Archipel et pour les canaux qui bordent l'île de Candie. Le courant porte presque continuellement au Sud. Mais il est quelquefois irrégulier et dépend beaucoup (comme partout ailleurs) de la force et de la direction des vents, qu'ils soient locaux ou qu'ils soufflent au loin avec violence. Dans les parages de la Crète, le courant qui descend des Dardanelles et celui qui, venant de la côte d'Égypte, passe le long des côtes de Syrie et de Caramanie, se réunissent en absorbant les influences locales et donnent ainsi naissance à un courant Sud, prédominant dans l'Archipel, ou Sud-Ouest un peu plus bas, avec une vitesse de 1/2 mille à 1 mille 1/2 à l'heure[1].

Par le vent qui vient du N.-E., et par le courant qui porte au S.-O., κῦμα ῥόος τε, Ulysse est entraîné loin des mers grecques, loin de la Crète même, à travers le désert sans îles qui s'étend depuis les côtes crétoises jusqu'aux rives africaines. Dans cette partie de la Méditerranée, le régime des vents est des plus incertains : « Sur les côtes d'Afrique, les brises de terre et du large sont irrégulières, depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre. Cependant on y ressent les violentes brises du Nord et du N.-E., qui rendent la mer très grosse. Dans le golfe de la Syrte, les vents dominants sont le N.-O. et le N.-E., hâlant le Nord dans le fond du golfe. Les brises du Nord pénètrent rarement jusqu'au fond du golfe; mais elles soulèvent une grosse houle qui vient se briser sur les plages basses et sablonneuses[2]. » C'est à ces plages qu'Ulysse est entraîné par les vents funestes : « Pendant neuf jours, les vents pernicieux nous entraînent sur la mer poissonneuse; nous abordons le dixième jour à la terre des Lotophages, qui se nourrissent du mets fleuri. »

*
* *

Pour retrouver cette terre des Lotophages, faut-il tenir grand compte de la distance donnée par le poète? On dira que neuf ou dix jours de navigation peuvent n'être en sa bouche qu'une expression courante, indiquant seulement une période assez longue : une dizaine de jours, dirions-nous. Nous savons que les Hellènes comptaient leurs jours par *dizaines* : nous avons ici une *dizaine* hellénique, comme ailleurs nous avons la *semaine* sémitique (de l'île d'Aiolos à la terre des Lestrygons, Ulysse navigue six jours et arrive le septième), et comme ailleurs encore nous avons la *dizaine* hellénique et la *semaine* sémitique combinées (de l'île de Kalypso à la terre des Phéaciens, Ulysse navigue *dix-sept* jours). Pourtant cette distance de neuf journées correspondrait assez

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 9-11.
2. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 8-9.

bien aux douze ou treize cents kilomètres qui séparent le Malée du pays des Lotophages, le Péloponnèse des côtes tunisiennes. C'est dans le Sud de la Tunisie actuelle, près de l'île Djerba, que les Anciens situaient, en effet, ce peuple des Mangeurs de Lotos. Il semble que de bonne heure les coups de vent avaient jeté les barques péloponnésiennes sur ce rivage africain. Au temps d'Hérodote, on racontait de Jason ce que le poète odysséen nous raconte ici d'Ulysse. Jason voulait contourner le Péloponnèse, περιπλέειν Πελοπόννησον, pour aller offrir un trépied d'airain au dieu de Delphes. Mais sous le Malée, κατὰ Μαλέην, un coup de Bora le jette en Libye, ὑπολαβεῖν ἄνεμον Βορέην καὶ ἀποφέρειν πρὸς τὴν Λιβύην, dans les parages du lac Triton, tout près des Lotophages. Grâce aux vents du Nord, cette terre libyenne apparaissait déjà aux contemporains d'Hérodote comme une future dépendance du Péloponnèse, au même titre et pour la même raison que Cyrène était devenue une dépendance des insulaires crétois ou égéens : l'oracle, disait-on, avait ordonné aux Lacédémoniens d'aller coloniser l'île Phla, dans le voisinage de nos Mangeurs de Lotos[1].

Ce peuple des Lotophages a réellement existé. Nous savons comment le navigateur antique distingue les peuples, suivant leur nourriture habituelle, en *Ichthyophages*, *Éléphantophages*, *Pithékophages*, etc. Cette classification nous fait sourire, parce que nous n'en voulons voir ni la profonde philosophie ni la réelle utilité. Mais pour les Anciens, dans l'état de leurs connaissances, c'était la seule manière commode et rationnelle de classer en différents groupes les humanités de même couleur. Réfléchissons un instant à ce que nous faisons nous-mêmes. Quand nous avons partagé l'espèce humaine en blancs, noirs, jaunes, etc., suivant la couleur de la peau, il nous faut un autre moyen de classification : nous prenons la différence de langage. Nos connaissances en grammaire générale et en philologie comparée nous ont fait reconnaître des familles de langues : nous en avons conclu à l'existence de familles de peuples, et nous partageons l'humanité blanche en « phones », Slavophones, Grécophones, Latinophones, etc. Les Anciens la partageaient en « phages ». Les géographes de l'avenir trouveront peut-être que, des deux procédés, le nôtre n'est pas le moins plaisant ni le moins faux.

« Au Sud de l'Égypte, sur la Mer Érythrée, dit le Périple d'Agatharchide[2], il y a quatre grandes races. La première, voisine des fleuves, sème le sésame et le millet. La seconde, voisine des lagunes, moissonne les roseaux et autres pousses tendres. La troisième, nomade, vit de lait et de viandes. La quatrième, maritime, vit de poissons. Celle-ci est de beaucoup la plus nombreuse, car du fond du golfe Arabique, elle s'étend jusqu'à l'Inde, à la Gédrosie, la Caramanie et la Perse. » Cet immense peuple des Ichthyophages a été découvert par les Hellènes quand, d'une part, ils ont navigué sur la Mer Rouge et quand, d'autre part, Alexandre a conquis la plaine de l'Indus. En ces deux points, les

1. Hérod., IV, 178-179.
2. *Geog. Graec. Min.*, éd. Didot, p. 120.

explorateurs trouvèrent des Mangeurs de Poissons[1]. Les géographes postérieurs[2] réunirent tous ces Mangeurs de Poissons en une seule race, en une « Plus Grande » Ichthyophagie, τῶν ὑπολοίπων μέγιστον[3], en un « Pan-Ichthyophagisme », que, pour ma part, je trouve moins ridicule que nos « pan-latinisme », « pan-slavisme », « pan-germanisme », « pan-brittonisme », etc. : la communauté de nourriture crée entre les hommes autant et plus de ressemblances que la communauté de langage.

Sur la Mer Érythrée, auprès des Ichthyophages, habitent les Hylophages, les Spermatophages, les Éléphantophages, etc. Chaque navigateur notait soigneusement le genre de nourriture des peuples découverts par lui. En arrivant sur une côte nouvelle, le premier soin d'Ulysse, une fois les équipages reposés, est de s'enquérir quels sont les « Mangeurs de Pain » qui l'habitent :

οἵ τινες ἀνέρες εἶεν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες[4].

« Les indigènes, raconte Diodore dans sa description de la Corse, se nourrissent de lait, de miel et de viandes, οἱ δ' ἐγχώριοι τροφαῖς μὲν χρῶνται γάλακτι καὶ μέλιτι καὶ κρέασι », et, en parlant de la Sardaigne, le même Diodore nous dit que « les Sardes vivent de lait, de fromage et de viandes[5] ». Diodore résume ici quelque vieux géographe, qui lui-même avait copié quelque vieux périple. Hérodote a dû mettre à pareil profit quelque périple des côtes libyennes : « Après l'Égypte, viennent les *Adurmachides*, qui vivent à la mode égyptienne, puis les Giligames..., puis les Asbystes..., puis les Nasamons qui vivent, l'hiver, de leurs troupeaux et, l'été, montent de la mer vers l'intérieur faire la récolte des dattes, et qui mangent aussi les sauterelles..., puis les Lotophages, qui ne vivent que du fruit du lotos, puis les Machlyes qui vivent aussi du lotos, mais qui ont d'autres provisions[6], etc. » Plus loin, Hérodote nous parlera des Gyzantes *Mangeurs de Singes, Pithékophages*.

Les Lotophages, on le voit, ne sont pas un peuple légendaire. La littérature postérieure s'en empara et les fit entrer dans le cycle des héros et des demi-dieux[7]. En réalité, pour les premiers navigateurs, c'étaient des hommes ordinaires, d'honnêtes Berbères installés sur le bord de la Méditerranée et vivant de leurs plantations. S'ils ne vivaient que de leurs fruits, c'est qu'à vrai dire leur île ne fournit pas autre chose. Son terrain sablonneux ou trop sec ne porte ni moissons abondantes ni pâturages verdoyants. Les grains et les trou-

1. Paus., I, 33, 4; Hérod., III, 19-25; Arrian., *Indic.*, 29, 2. — Sur la Mer Rouge, dit Pausanias (citant une vieille source dont l'on retrouve un autre écho dans Hérodote), ἀνθρώπων δὲ τῶν ὑπὲρ Συήνης ἐπὶ θάλασσαν ἔσχατοι τὴν Ἐρυθρὰν κατοικοῦσιν Ἰχθυοφάγοι, et dans l'Inde, dit Arrien, οὗτοι δὲ οἱ Ἰχθυοφάγοι σιτέονται ἰχθύας.
2. *Geog. Graec. Min.*, p. 129.
3. Diod., III, 5.
4. *Odyss.*, IX, 89.
5. Diod. Sic., V, 13-14.
6. Hérod., IV, 168-195.
7. Cf. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v.

peaux ne sauraient y prospérer. Les indigènes ne seront donc ni des Mangeurs de Pain ni des Mangeurs de Viande :

Gerba est une île prochaine de la terre ferme, toute plaine et sablonneuse, au reste garnie d'une infinité de possessions de vignes, dattes, figues, olives et autres fruits. En chacune de ces possessions est bâtie une maison, et là habite une famille à part, tellement qu'il se trouve force hameaux, mais peu qui ayent plusieurs maisons ensemble. Le terroir est maigre, voire qu'avec si grand labeur et soin qu'on puisse mettre à l'arrouser avec l'eau de quelques puys profonds, à grande difficulté y sauroit-on faire croître un peu d'orge, ce qui cause tousjours une grande cherté en ces lieux-là quant au grain, dont le setier se vend ordinairement six ducats, et quelquefois plus, et la chair encore n'y est à guère meilleur prix[1].

Faute de moissons et faute de pâturages, les insulaires ne peuvent se nourrir que de fruits. Cette Djerba des navigateurs modernes semble bien être la Lotophagie des anciens. Les Anciens savaient que le véritable nom de ce peuple lotophage était *Machlyes* ou *Érébides*[2]. Il avait son domicile dans la Grande Syrte, suivant les uns, dans la Petite, suivant les autres[3]. Il habitait une péninsule, dit Hérodote, ἀκτὴν προέχουσαν εἰς τὸν πόντον[4], une île, suivant d'autres : Djerba, rattachée à la côte par des roches et des bas-fonds, est une île, mais aussi une presqu'île toute semblable aux péninsules voisines de Zarzis et de Tarf-el-Djorf : « L'île de Djerba, disent les *Instructions nautiques*, est l'*insula Meninx* ou *île des Lotophages* des Anciens. Elle est assez plate. Relativement très peuplée, elle compte 45 000 habitants. Les maisons, entourées de jardins, sont groupées en un grand nombre de petits centres portant en général le nom de *humt*. Les jardins sont bien cultivés et approvisionnés d'eau par des citernes ou par des puits. Les habitants de Djerba passent pour être d'une race particulière, d'origine berbère; ils sont très hospitaliers; de nombreux marabouts et des minarets se détachent de la verdure des palmiers et des oliviers qui couvrent l'île[5]. »

C'est bien ainsi que l'on imagine le rivage où vient atterrir Ulysse. Nos Achéens débarquent à la plage, puisent de l'eau et préparent le repas; puis on envoie une escouade aux vivres vers ces jardins qui ferment l'horizon. Il n'est pas question de ville : les Lotophages habitent sans doute κατὰ κώμας, en hameaux, en *humts* séparés. Le « lotos », pour les plus vieux périples grecs, est un arbre et un fruit de cette côte. Skylax nous décrit une des oasis berbères : « C'est un jardin ombragé d'arbres enchevêtrés et denses : ces arbres sont le lotos, les pommiers de toute espèce, les grenadiers, les poiriers, les mûriers, les vignes, les lauriers, etc[6]. » — « Sur la côte N.-E. de l'île Djerba, disent

1. Léon l'Africain, éd. Schefer, III, p. 176.
2. Plin., V, 27; Philist., ap. Steph. Byz., s. v.
3. Cf. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v.
4. Hérod., IV, 177.
5. *Instruct. naut.*, n° 801, p. 342-343.
6. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 83-84.

les *Instructions*, s'ouvre une petite crique où l'on peut débarquer par tous les temps, à ce que les pêcheurs assurent. Ce point d'accostage est appelé par les habitants *Marsa el-Tiffa*, le Port des Pommes[1]. » Qu'était exactement le lotos? Hérodote, qui copie sans doute quelque vieux périple, et Polybe, qui de ses yeux a vu le lotos, comparent ce fruit aux figues et aux dattes, mais lui attribuent un goût plus fin, un meilleur parfum, τῇ δ' εὐωδίᾳ βέλτιον[2]. Pline, qui copie Théophraste, y reconnaît le jujubier : « L'Afrique produit un arbre remarquable, le lotus, qu'on nomme *celtis* et qu'on a acclimaté en Italie. Les plus beaux *lotiers* sont autour des Syrtes et chez les Nasamons. Il est de la taille du poirier. Sa feuille est très découpée comme celle de l'yeuse. Il y a plusieurs espèces de lotus, discernables par leurs fruits. Le fruit est gros comme une fève, de couleur safranée, mais variant de teinte, comme le raisin, entre la première pousse et la maturité: il vient en grappes comme les baies des myrtes; et, là-bas, c'est un mets si doux qu'une nation et une contrée en ont pris leur nom.... Les armées qui traversaient l'Afrique s'en sont nourries[3]. » Skylax savait que les indigènes tirent du lotos, comme des dattes, un mets et une boisson : οὗτοι λωτῷ χρῶνται σίτῳ καὶ ποτῷ[4].

En tout ceci, il ne saurait être douteux que lotos fut le nom d'un arbre et d'un fruit réels qui faisaient la célébrité de cette côte au temps des premières navigations, comme le *mastic* a fait la célébrité de Chios durant toutes les navigations italiennes et franques, jusqu'à nos jours. Quand la mode levantine de mâcher la gomme de mastic et de boire l'eau-de-vie de mastic — σίτῳ καὶ ποτῷ χρῶνται — aura disparu, les géographes et botanistes de l'avenir seraient fort en peine de déterminer exactement l'arbre ou l'arbuste dont il s'agit, si les voyageurs des quatre derniers siècles ne nous en avaient laissé quelque vingtaine de minutieuses descriptions. Le nom même du *lotos* ne semble pas grec : le mot λωτός, pour les Hellènes, désigne une herbe de prairie, une sorte de trèfle, dont se régalent les chevaux : « Tu peux avoir des chevaux, dit Télémaque à Ménélas, car tu règnes sur une vaste plaine où le lotos abonde »,

σὺ γὰρ πεδίοιο ἀνάσσεις
εὐρέος, ᾧ ἔνι μὲν λωτὸς πολύς[5].

Il est évident que ce mot grec n'a pas pu s'appliquer au fruit d'un arbre: les géographes helléniques ont connu d'autres Lotophages, qui réellement se nourrissent du *lotos* grec, c'est-à-dire d'une certaine herbe et de ses racines; ces Lotophages habitent sur le rivage atlantique, dans le désert, οἳ τὴν ἄνυδρον νέμοιντο, σιτοῖντο δὲ λωτόν, πόαν τινὰ ῥίζαν[6]. Mais ces Lotophages n'ont rien de

1. *Instruct. naut.*, n° 801, p. 345.
2. Hérod., IV, 177; Polyb., XII, 2.
3. Plin., XIII, 22; cf. Théoph., IV, 3, 2.
4. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 86.
5. *Odyss.*, IV, 603-604.
6. Strab., XVII, 829.

commun avec nos mangeurs de fruits; leur lotos n'est pas le lotos homérique. On a voulu reconnaître dans le nom du *lotos* (fruit) un mot sémitique לוט, *lot*, dont λωτός serait en effet l'exacte transcription (ל = λ, ו = ω, ט = τ) : le parfum de ce fruit — βοτάνη εὔοδμος, dit le scholiaste; εὐωδία, dit Polybe, — l'a fait ranger par Théophraste parmi les épices et aromates[1]; dans l'Écriture לוט, *lot*, désigne une espèce de parfum, qui nous est fort mal connu.

Le poète odysséen a fait sur ce mot étranger un de ces calembours populaires auxquels nous sommes habitués dans la langue et l'onomastique des peuples navigateurs : le *lotos* pour lui est devenu le fruit de l'oubli, λήθω, λήθη, comme le *Léthè* était le fleuve de l'oubli dans la mythologie grecque; le *lotos* fait tout oublier à ceux qui le mangent :

> λωτὸν ἐρεπτόμενοι μενέμεν νόστου τε λαθέσθαι...,
> μή πώς τις λωτοῖο φαγὼν νόστοιο λάθηται,

et de ce calembour, *lotos, léthè, létho*, λήθω, λανθάνω, est sortie toute l'aventure des marins déserteurs, qui oublient vaisseau, devoirs et patrie afin de manger toujours ce fruit délicieux. Nous verrons les autres aventures du *Nostos* sortir pareillement du texte même et des mots du périple : dans l'épisode des Phéaciens, c'est l'écueil de la *Roche du Croiseur* qui fait imaginer par le poète la pétrification du vaisseau phéacien. Ici le périple ne devait pas fournir grand'chose à notre auteur, et sa description de la Lotophagie s'en ressent un peu. Cette description est remarquable même par son manque de précision. En cela, elle est en frappant contraste avec toutes les autres descriptions odysséennes; elle fait tache dans le poème. On se souvient, en effet, de quelle minutieuse exactitude étaient les descriptions de la Phéacie ou de l'île de Kalypso. Nous allons retrouver la même abondance et la même précision de détails quand il s'agira de l'île des Kyklopes ou de la terre des Lestrygons : pour tous les rivages continentaux ou insulaires que le *Nostos* va longer, vues de côtes et conseils de pilotage, nos *Instructions nautiques* ne sont pas plus complètes que le poème odysséen. En Lotophagie, rien de pareil : aucun détail caractéristique; aucune silhouette précise de montagnes ni de plages. Et pourtant ce sont les *Instructions* elles-mêmes, qui peut-être nous donneraient la raison de cette surprenante anomalie. Les *Instructions* nous disent :

Les côtes de la Tripolitaine s'étendent sur près de 1000 milles. On ne trouve nulle part au monde une telle longueur de côtes aussi dépourvues de points remarquables ou d'accidents de terrain pouvant servir de repère au navigateur. A l'exception des environs de Tripoli qui sont fertiles et cultivés, la plus grande partie de ce territoire n'est qu'un vaste et improductif désert. Il n'y existe que très peu de cours d'eau et la côte est basse partout, sauf au promontoire montagneux de Derads, aux environs de Khoms et en certaines parties du golfe de la Syrte où se montrent quelques collines[2]. [Tous les

1. Théophr., IX, 7; cf. H. Lewy, *Semit. Fremdw.*. p. 46.
2. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 656.

mouillages se ressemblent; la vue de côtes est partout la même.] On mouille devant Zouara et l'on débarque facilement par beau temps. Il y a un village au milieu des dattiers de l'oasis.... Les environs de Tripoli sont plats; dans l'intérieur et dans l'Est, on trouve beaucoup de palmiers et de jardins; mais, dans l'Ouest de la ville, le pays est inculte et sablonneux. La côte se creuse en une baie de 4 milles de profondeur environ. Un ruisseau, appelé Oued-el-Romel, se déverse vers le milieu. A son embouchure on remarque un bouquet de verdure, le premier qu'on rencontre en venant de Tadjoura.... A partir de Ras-el-Hamrah, le pays est bien cultivé et peuplé de nombreux villages entourés de bouquets d'oliviers et de dattiers; il est arrosé par plusieurs cours d'eau, dont quelques-uns ne sont que des torrents descendant des montagnes pendant la saison des pluies..., etc.[1].

Au long de cette côte africaine, entre les falaises de Cyrénaïque et les falaises de Tunisie, c'est la même monotonie, les mêmes sables alternant avec les mêmes bouquets d'arbres, les mêmes ravins desséchés alternant avec les mêmes maigres *ouadis*. Au-devant d'une terre sans relief, sans grandes ondulations, les mouillages ne se peuvent distinguer les uns des autres que par leurs différents noms. Les Grecs leur donnaient à tous le nom générique de *Emporion*: les Arabes leur donnent le nom générique de *Marsa* : dans les deux langues, ces deux mots signifient simplement *mouillage*. Pour les Grecs, la côte s'appelait *les Emporia*, τὰ Ἐμπόρια, et chacun de ces mouillages avait sans doute son qualificatif grec, comme il a aujourd'hui son qualificatif arabe : *Marsa Talfan*, *Marsa Djida* (Port Neuf), *Marsa Sousah*, *Marsa Tebrouk*, *Marsa-el-Tiffa* (Port des Pommes). Ce dernier mouillage est sur l'île même de Djerba : son nom peut nous expliquer, je crois, le « Port du Lotos » que fréquentaient nos premiers navigateurs. Entre ces mouillages, pourtant, les marins de tous les temps ont fait quelques différences. Certains mouillages ont de l'eau douce : « Aghir est un gros village. On y trouve des provisions, de l'eau douce fournie par un puits et des citernes.... On trouve à Adjim des ressources en vivres. On peut s'y procurer aussi de bonne eau. Une citerne voisine du bordj en contient toujours trente à quarante tonnes.... Guallala, sur la côte Sud de Djerba, est un centre important où l'on trouve de l'eau de citerne et quelques ressources en vivres : il est fréquenté par les mahonnes qui viennent y charger des poteries, etc. » Les autres mouillages n'ont pas d'eau : « On trouve à Sfax d'abondantes ressources en vivres frais. L'eau potable était autrefois rare. Elle était fournie par des citernes, des puits ou des *feskias*, réservoirs aménagés pour capter l'eau des *oueds* pendant la saison d'hiver. Les puits de Shabuny étaient réservés à la garnison française. Aujourd'hui une conduite amène jusqu'aux quais l'eau captée dans les montagnes voisines.... La S'rira est un important entrepôt d'alfa. Mais le pays n'offre aucune ressource; l'eau potable est peu abondante et de mauvaise qualité.... L'îlot est habité par quelques pêcheurs. Il

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 657, 658, 662, 663.

y aurait de l'eau douce si les citernes du fort n'étaient pas complètement délabrées[1]..., etc. » Notre *Marsa du Lotos* a une aiguade :

ἔνθα δ' ἐπ' ἠπείρου βῆμεν καὶ ἀφυσσάμεθ' ὕδωρ[2]

*
* *

Mais, pour les premiers navigateurs, ces divers mouillages ont entre eux d'autres différences encore : les vieux périples n'oublient jamais de spécifier quelle est l'attitude ordinaire des indigènes en face du commerce étranger. Ces indigènes sont-ils accueillants ou hostiles, amis ou ennemis de l'étranger, φιλόξεινοι? respectent-ils les contrats et le droit humain, sont-ils justes, δίκαιοι? sont-ils, au contraire, des sauvages sans lois ni police, ὑβρισταί τε καὶ ἄγριοι? respectent-ils les serments et le droit divin, ont-ils l'esprit religieux, νόος θεουδής? ne respectent-ils, au contraire, aucune loi divine ni humaine? Telles sont les premières questions que se posent les capitaines marchands ou corsaires, débarqués sur une côte inconnue : « Attendez-moi là, dit Ulysse à ses compagnons; je m'en vais voir ce que sont ces peuples, violents ou pacifiques, sauvages et sans respect du droit ou hospitaliers et religieux. » La formule revient deux ou trois fois dans l'*Odyssée* :

ἐλθὼν τῶνδ' ἀνδρῶν πειρήσομαι, οἵ τινές εἰσιν,
ἤ ῥ' οἵ γ' ὑβρισταί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι,
ἦε φιλόξεινοι καί σφιν νόος ἐστὶ θεουδής[3].

Les vieux périples ne manquent jamais de répondre, par avance, à ces graves questions : « Les Corses, parmi tous les Barbares, se distinguent par leurs rapports d'équité et de douceur; les rayons de cire (la Corse en produit beaucoup) appartiennent au premier qui les trouve; les troupeaux paissent sans gardiens et la seule marque de leurs propriétaires suffit à les protéger; dans tous les autres détails de la vie corse, c'est le même souci et le même respect du droit, θαυμαστῶς προτιμῶσι τὸ δικαιοπραγεῖν[4]. » Ainsi parle Diodore qui doit, ici encore, résumer en les copiant, les appréciations des périples antérieurs. Nous voyons comment, dans sa description du golfe Arabique, il copie le périple d'Agatharchide[5] : « Les nègres Ichthyophages ne prêtent aucune attention au débarquement ni aux actes de l'étranger; ils regardent et se taisent; les coups ni les injures ne peuvent même les faire sortir de cette apathie.... Gens heureux! ajoute l'auteur du périple (il vit à une époque philosophique où il est de mode de vanter les vertus de la vie sauvage et le bonheur de l'homme à

1. *Instruct. naut.*, n° 801, p. 330, 336, 339, 337, 346, 351, 352, 353, 357.
2. *Odyss.*, IX, 85.
3. *Odyss.*, IX, 174-176; cf. XIII, 200-203.
4. Diod. Sic., V, 14.
5. Cf. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 127 et suiv.

l'état de nature). Ils ne se torturent ni par la recherche des honneurs ni par les soucis des procès. Ils n'ont pas de lois ni de tribunaux, νόμοις δὲ οὐ δικαιοῦνται. Ils vivent dans l'heureuse ignorance des décrets et de la lettre écrite, τί γὰρ δεῖ προστάγματι δουλεύειν τὸν χωρὶς γράμματος εὐγνωμονεῖν δυνάμενον. Ils ne naviguent pas : ils savent préférer la vie aux affaires, οὐδὲ ναυτιλλόμενοι κέρδους ἕνεκα τὸ ζῆν ὑπερτείναντες. Bref, ayant peu de besoins, ils ont aussi peu de chagrins[1]. » On voit que notre auteur a fait ses classes et que, vingt siècles avant J.-J. Rousseau, il sait apprécier les malheurs de la civilisation et la félicité des anthropoïdes qui vivent sans tribunaux, sans lois, sans commerce, sans villes, sans provinces, sans classifications artificielles, — τοῦτο δὲ τὸ γένος ἔχει μὲν οὔτε πόλεις οὔτε χώρας οὔτ' ἄλλης ἐντέχνου κατασκευῆς ὑπογραφήν, — sans aucune notion du bien ni du mal, — αἰσχρῶν δὲ καὶ καλῶν οὐδὲ τὴν ἐλαχίστην εἰσφερόμενοι ἔννοιαν[2].

Le périple odysséen, qui n'est pas d'un rhéteur de métier, mais d'un navigateur et d'un homme pratique, ne partage pas cette admiration pour les brutes humaines. Il va bientôt nous décrire sans enthousiasme la vie des sauvages de Campanie, qui, eux aussi, ignorent le droit, les tribunaux, les assemblées,

τοῖσιν δ' οὔτ' ἀγοραὶ βουληφόροι οὔτε θέμιστες,

qui vivent en clans ou en familles isolées, chacun disposant à son gré de ses enfants et de ses femmes,

θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
παίδων ἠδ' ἀλόχων οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσιν,

qui ne naviguent ni ne cabotent,

οὐ γὰρ Κυκλώπεσσι νέες πάρα μιλτοπάρῃοι,

et qui, faute de vaisseaux, ne savent ni faire de leur Petite Ile une grande place de commerce, une ville bien bâtie, ni amener chez eux les produits du monde,

οἷά τε πολλὰ
ἄνδρες ἐπ' ἀλλήλους νηυσὶν περόωσι θάλασσαν
οἵ κέ σφιν καὶ νῆσον ἐυκτιμένην ἐκάμοντο[3].

Du rhéteur au poète, le ton est différent; mais la matière est la même. De part et d'autre, ce sont des renseignements de navigateurs, des *Instructions nautiques*, qui ont fourni le thème. Si le rhéteur en a tiré une ridicule déclamation, le poète ici comme toujours a respecté et copié fidèlement ses modèles; il n'a fait qu'une description exacte, nullement légendaire, nullement embellie, de la vie sauvage dans les mers italiennes de son temps. Les Lotophages sont juste-

1. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 140-141 et 135.
2. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 119-120.
3. *Odyss.*, IX, 105-130.

ment l'opposé des Kyklopes. Ce ne sont pas des civilisés, à coup sûr, des « Mangeurs de Pain ». Mais ce sont des hommes justes, hospitaliers, qui n'attentent jamais à la vie ni aux biens des navigateurs. Leur « nourriture fleurie » leur fait une âme douce et une vie si heureuse qu'ils n'ont aucune haine au cœur. Ils donnent le lotos aux marins qui les visitent; ils les traitent si bien que, chez eux, les équipages désertent :

οὐδ' ἄρα Λωτοφάγοι μήδονθ' ἑτάροισιν ὄλεθρον
ἡμετέροις, ἀλλά σφι δόσαν λωτοῖο πάσασθαι[1].

Jusqu'à nos jours, les navigateurs se sont transmis ce renseignement; en nous décrivant l'île des Lotophages « philoxènes », nos *Instructions nautiques* nous disent encore : « les habitants de Djerba sont très hospitaliers ». Pour les premiers navigateurs, pour les Phéniciens surtout, cette hospitalité devait avoir un grand prix. Considérez en effet quelle place tenait cette île sur les grandes routes du commerce phénicien.

Soit qu'il ait caboté tout au long des côtes libyques; soit qu'il ait coupé droit, suivant le chemin d'Europè et de son taureau, suivant aussi le chemin d'Ulysse en son conte crétois, et qu'après avoir gagné les côtes de Crète, il ait, au gré des vents du Nord-Est, vogué vers ces côtes africaines : le commerce phénicien trouve en ce pays des Lotophages son premier reposoir absolument sûr, la seule station d'hivernage où les vaisseaux et les équipages puissent, sans danger, passer la mauvaise saison. Car les côtes libyques ne lui ont offert jusque-là que de mauvais abris temporaires, avec des roches aiguës fatiguant les carènes, et de brusques rafales exténuant les équipages. Sur les deux mille kilomètres de ces côtes libyques, « Tripoli et Tobrouk sont les seuls ports où un bâtiment d'un tonnage quelque peu élevé puisse trouver un sûr abri. Le second de ces points est le seul pouvant recevoir un cuirassé et lui offrir un mouillage assuré par tous les temps[2]. » Le commerce primitif connaissait aussi deux ou trois points de relâche temporaire, des « refuges sous des îlots », καταφυγαὶ ὑπὸ νησιδίοις. Mais depuis l'Égypte, depuis Pharos, Djerba était en réalité la première île, qui offrit entre elle et le continent libyque un véritable abri contre « la mer sauvage ».

L'île de Djerba, disent les *Instructions nautiques*[3], est séparée du continent par un vaste bassin, de près de 500 kilomètres carrés de superficie, dont les bords sont presque partout encombrés de hauts-fonds, mais qui présente en son milieu une belle rade intérieure, admirablement abritée : c'est la mer de Bou-Grara, appelée par les Arabes *Bahiret* (*Petite Mer*) de Bou-Grara. Ce bassin communique avec la haute mer par l'Ouest et par l'Est.... La mer de Bou-Grara est très riche en poissons et en éponges. On évalue à 500 le nombre des bateaux employés aux diverses sortes de

1. *Odyss.*, IX, 92-93.
2. *Instruct. naut.*, n° 801, p. 343.
3. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 343, 347, 353 et 346.

pêche. Les ruines importantes que l'on trouve sur le pourtour de ce bassin montrent combien il était fréquenté à l'époque romaine.

L'entrée Ouest du Bahiret vers la haute mer porte le nom de canal d'Adjim : on peut mouiller devant cette côte par tous les vents, sauf les vents violents du N.-E. et de l'Ouest; si, après avoir mouillé, on était surpris par des vents de cette partie et gêné par la mer, on aurait un refuge assuré devant Humt-Suk.

Le canal de l'Est du Bahiret n'est praticable que pour les barques d'un faible tirant d'eau. [Mais, de ce côté], le mouillage d'Aghir est peut-être le meilleur qu'offre la côte de Djerba. Il est abrité par l'île des vents de l'Ouest et du Nord; avec les vents de la partie Est, la houle s'amortit sur les hauts-fonds et les herbes. Le mouillage est en outre protégé par un banc de 8 à 9 mètres, qui s'étend parallèlement au rivage à 4 milles de distance. On mouille aussi près d'Aghir que le tirant d'eau le permet. Aghir est un gros village. On y trouve des provisions, de l'eau douce fournie par un puits et des citernes. Une route carrossable de 19 kilomètres de long relie ce port à Humt-Suk.

En regard de ces *Instructions*, mettez le récit d'Ulysse et voyez si l'aventure odysséenne ne se passe pas en un lieu tout semblable à ce mouillage d'Aghir, en un débarcadère pourvu d'eau douce, mais éloigné du bourg principal qu'habitent les Lotophages. Ulysse, installé au mouillage, envoie deux hommes et un héraut sur la route de ce marché. Comme ils ne rentrent pas à bord, il va les chercher et les ramène de force :

Nous abordons au pays des Lotophages. Nous descendons à terre, nous faisons de l'eau et, sans retard, mes équipages prennent leur repas auprès des croiseurs. Puis, quand on eut satisfait à sa faim et à sa soif, j'envoyai deux hommes, avec un héraut pour les escorter, à la découverte sur les mœurs des indigènes, afin de voir quels étaient ces Mangeurs de Pain. Mes hommes étant partis se mêlèrent bientôt à un peuple Mangeur de Lotos. Les Lotophages furent sans pensées meurtrières à l'égard de mes compagnons. Ils leur donnèrent un plat de lotos et sitôt que mes hommes eurent goûté de ce fruit doux comme le miel, pas un ne songea plus à nous donner des nouvelles ni à revenir : ils ne voulaient plus que rester parmi ces Lotophages, se gorger de lotos et ne pas songer au retour. Je dus en personne les ramener aux vaisseaux, de force, malgré leurs larmes. Je les fis coucher et lier au fond des croiseurs, sous les bancs, et, en toute hâte, je fis embarquer aussi le reste de mes équipages, de peur que, mangeant du lotos, quelqu'un voulût encore ne plus songer au retour.

En toute cette histoire, les Lotophages usent envers les navigateurs d'une hospitalité et d'une tolérance sans bornes : Ulysse ramène de force ses déserteurs, sans que les indigènes interviennent. Entre ces Lotophages et les Peuples de la mer, il semblerait vraiment qu'il existât des conventions, des traités de police et d'extradition, ou, tout au moins, des précédents de bonne entente et de parfaite harmonie. Le commerce seul et ses bénéfices ont pu donner aux Lotophages une pareille bienveillance envers les étrangers, et nous voyons, en effet, soit par les habitudes actuelles, soit par les récits des Plus Anciens, que le commerce primitif dut trouver en cette île de Djerba un important marché de ravitaillement et de transit.

FIG. 2. — LE PAYS DES LOTOPHAGES

Photogravure d'après la carte marine n° 4516.

Maîtres des sources insulaires et propriétaires de florissants jardins. les Lotophages devaient vendre des provisions aux étrangers. En outre, cette île se prête à l'industrie : « Les industries locales, disent les *Instructions nautiques*, sont la fabrication des tissus de laine et des poteries. Les collines fournissent une argile plastique, qui sert à fabriquer des vases communs; de nombreux fours sont signalés de loin par leur fumée.... Guallala, sur la côte Sud de Djerba, est un centre important où l'on trouve de l'eau de citerne et quelques ressources en vivres; il est fréquenté par les mahonnes, qui viennent y charger des poteries[1]. » Je livre ce texte à la réflexion des archéologues, qui ont signalé de curieuses ressemblances entre les poteries berbères et les poteries dites « mycéniennes ».

Mais c'est le transit surtout qui devait enrichir cette Lotophagie. La côte des Syrtes a toujours été le point d'aboutissement des grandes routes continentales qui, à travers le Sahara, unissent le Pays des Nègres, — *Éthiopie*, disaient les Anciens; *Soudan* ou *Nigritie*, disons-nous aujourd'hui, — aux ports méditerranéens. Cyrène, durant l'antiquité classique, et Tripoli, durant les temps modernes, ont été les grands ports du Soudan vers l'Europe, et réciproquement[2]. Mais Cyrène et Tripoli supposent un commerce installé sur le continent, et des étrangers, Grecs ou Arabes, conquérants ou colons de la terre ferme. Nous savons qu'aux *emporia* continentaux, nos thalassocrates de la Méditerranée primitive préféraient les mouillages insulaires et qu'ils n'avaient pas de colonies, à proprement parler, mais des stations temporaires ou permanentes « sur un îlot ou sur un promontoire ». En cet état de navigation, la Lotophagie était pour eux le siège le plus favorable du commerce vers le Soudan, et, de fait, les plus vieux périples, copiés par Hérodote[3], signalent l'arrivée en ce point de l'une des grandes routes soudanaises.

Hérodote nous énumère, en effet, les trois grandes routes qui viennent du Soudan: l'une, par l'oasis d'Ammon, conduit à l'Égypte; la seconde, par Augila et le pays des Nasamons, aboutit au fond de la Grande Syrte (les caravanes du Soudan oriental empruntent encore aujourd'hui cette route d'Aoudjila vers Benghazi); la troisième enfin, par l'intermédiaire des Garamantes, arrive en Lotophagie. Cette troisième route aujourd'hui s'est un peu détournée de Djerba : depuis le pays des Garamantes, que nous appelons aujourd'hui l'oasis de Ghadamès, elle s'infléchit à l'Est et vient par un plus long parcours aboutir à Tripoli où les Arabes, puis les Turcs, ont, de force, amené tous les échanges[4]. Mais, en droite ligne, cette route de Ghadamès devrait arriver à Djerba, et Hérodote a raison de dire que la Lotophagie en est l'aboutissement le plus direct, συντομώτατον δ' ἐστὶ ἐς τοὺς Λωτοφάγους.

Les Garamantes, au temps d'Hérodote déjà et de toute éternité sans doute, se

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 347 et 353.
2. Cf. V. Bérard, *Questions extérieures*, p. 93 et suiv.
3. Hérod., IV, 183.
4. Cf. là-dessus de Slane, *Journal Asiat.*, II, 358; Cl. Perroud, *de Syrticis Emporiis*, p. 137.

livrent contre les Soudanais, contre les Nègres des Cavernes, « les Éthiopiens troglodytes », à ces razzias et chasses à l'homme qui ont duré jusqu'à nos jours. Les Garamantes fournissent donc d'esclaves les marchés de Lotophagie. Ils y vendent aussi les produits que le Soudan n'a jamais cessé de fournir au monde méditerranéen, l'ivoire, les cuirs, le natron, le sel, surtout la poudre d'or et les plumes ou les œufs d'autruche[1]. C'est ici que les Peuples de la mer viennent s'approvisionner de ces denrées soudanaises et c'est ici qu'ils viennent décharger leurs tissus et manufactures à destination de l'Éthiopie : la Lotophagie est un de leurs grands marchés.

Il semble en outre qu'aux temps homériques, les thalassocrates sidoniens ou tyriens n'avaient pas encore jalonné la côte africaine de ces *Bourgs-Neufs, Makom-Hades*, et *Villes-Neuves, Karth-Hadast*, qui plus tard joueront un si grand rôle et deviendront le siège d'un nouvel empire maritime autour de la plus grande de ces Villes-Neuves, Carthage. Les auteurs de l'antiquité sont, en général, d'accord pour reporter à l'an 813-814 av. J.-C. la fondation de Carthage[2] : je crois que notre Méditerranée odysséenne est antérieure d'un ou deux siècles, peut-être, à cette fondation. Avant l'établissement de ces colonies puniques, c'est parmi les indigènes que les Phéniciens avaient leurs correspondants et commissionnaires. Aux temps odysséens, les Lotophages tiennent le rôle et les bénéfices qui plus tard écherront à Carthage. Les Lotophages ont, parmi les marins, la renommée dont Carthage jouira dans toute la Méditerranée postérieure. Chez les thalassocrates, les récits, légendes et populaires représentations du monde maritime doivent imaginer cette Lotophagie comme la véritable porte des grandes mers occidentales.

Et de fait, toutes différences gardées, les Lotophages sont alors en une situation analogue à celle des Phéaciens : ils ouvrent, eux aussi, l'entrée d'un détroit vers les mers lointaines. Les flottes venues de l'Orient ont jusque-là navigué vers le Couchant avec les vents d'Est ou de Nord. A partir de la Lotophagie, elles doivent tourner à angle droit pour longer le rivage tunisien et enfiler le détroit entre la Sicile et l'Afrique (c'est la route qu'Ulysse va prendre tout à l'heure). Pour ce changement de route, les marins trouvent une aide précieuse dans les courants du golfe : « C'est dans le golfe de Gabès, disent les *Instructions nautiques*[3], que les marées présentent la plus grande amplitude observée dans la Méditerranée. Le flot, venant de l'Est, longe la côte Nord de Djerba, avec une vitesse qui dépasse un nœud. Puis, en pénétrant dans le golfe, le flot s'épanouit. Devant Gabès même, le flot paraît courir au Nord ; la marche du jusant serait contraire. » Les marins, qui veulent aller vers le Nord, peuvent donc profiter de ce courant du flot. Mais le régime des vents leur est moins favorable. Les vents du large sont ici tout à fait prépondérants. Pour la navigation, il n'y a

1. Cf. Cl. Perroud, *op. laud.*, p. 143 et suiv.
2. Sur tout ceci, cf. F. Movers, II, p. 137 et suiv., et 443.
3. *Instruct. naut.*, n° 801, p. 334.

d'intéressant que les vents ayant une certaine force. Si l'on ne tient compte que des brises cotées 4 et au-dessus (suivant l'échelle de 0 à 10), on trouve pour 100 de ces vents :

Nord.	N.-E.	N.-O.	Est.	Ouest.	Sud.	S.-E.	S.-O.
9	42	11	19	2	1	12	4

En ce régime, les vents de la partie Nord forment, on le voit, 62 pour 100 ; les vents de la partie Sud, au contraire, dont auraient besoin nos navigateurs vers le détroit sicilien, ne forment que 17 pour 100. La Lotophagie devient ainsi une halte forcée, un séjour d'attente où les capitaines peuvent désirer, durant de longues semaines, les brises favorables du Sud. Comme Ménélas dans l'île de Pharos, les thalassocrates primitifs ont dû séjourner ici. Mais Pharos, déserte et rocheuse, était sans agrément et sans ressources. Djerba, populeuse et fertile, offre aux équipages tous les plaisirs de la table et de l'hospitalité. Ces Libyens ont pour les rapports entre hommes et femmes une affectueuse tolérance[1]. Les périples primitifs devaient déjà vanter cette Libye hospitalière, comme ils décriaient la férocité de certaines autres peuplades : τούτων δὲ καθύπερθεν Αἰθίοπες ᾤκουν ἄξενοι, dit le périple d'Hannon[2]. Les équipages ne demandaient donc qu'à séjourner interminablement ici et « à oublier le retour ». Nous connaissons ces îles de l'Archipel « franc », où « les marins trouvent aussi des plaisirs, qui les retiennent trop longtemps dans la rade et leur font oublier leur devoir ainsi que l'intérêt de leurs armateurs[3] ». Hannon ayant trouvé des amis sur la côte occidentale, y séjourne pareillement : παρ' οἷς ἐμείναμεν ἄχρι τινὸς φιλομενόμενοι[4].

1. Hérod., IV, 172 : πρῶτον δὲ γαμέοντος Νασαμῶνος ἀνδρὸς νόμος ἐστὶ τὴν νύμφην νυκτὶ τῇ πρώτῃ διὰ πάντων διεξελθεῖν τῶν δαιτυμόνων μισγομένην. IV, 176 : [Γινδάνων] αἱ γυναῖκες περισφύρια δερμάτων πολλὰ ἑκάστη φορέει.... κατ' ἄνδρα ἕκαστον μιχθέντα περισφύριον περιδέεται.
2. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 6.
3. A. Olivier, *Voyage dans l'Empire Ottoman*, II, p. 193 ; cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 399.
4. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 6.

CHAPITRE II

LES KYKLOPES

. . . . οὐδὲ ἐῴκειν
ἀνδρί γε σιτοφάγῳ, ἀλλὰ ῥίῳ ὑλήεντι
ὑψηλῶν ὀρέων ὅ τε φαίνεται οἶον ἀπ' ἄλλων.

Odyss., IX, 189-191.

Ulysse quitte le pays des Lotophages :

« De là, nous voguons au plus tôt, le cœur navré. Nous allons à la terre des Kyklopes.... »

Le poème ne nous donne aucune indication de distance, aucune orientation de marche ni de vent. Nous pourrions chercher la Kyklopie dans toute la Méditerranée, si, de nos études antérieures, une hypothèse n'était déjà sortie, touchant le gîte exact de cette terre kyklopéenne. Nous savons que les Phéaciens habitaient jadis Hypérie aux vastes campagnes : ils en furent chassés par les Kyklopes, qui dans le voisinage les harcelaient. J'ai dit comment il fallait traduire, en langage géographique, cette phrase de l'*Odyssée*. Nous avons retrouvé, sous ce texte poétique, une série de doublets gréco-phéniciens. Nous n'avons ici que les premiers termes de ces doublets, mais les seconds sont faciles à rétablir. Le mot original, étranger, dont *Hypérie* est la traduction grecque, est en réalité *Kume* : le doublet complet serait *Hypérie-Kume*, Ὑπερείη-Κύμη. Le mot original, dont *Kyklopie* est la traduction grecque, est *Oinotrie* : le doublet complet serait *Kyklopie-Oinotrie*. Il nous faut examiner ces différents termes.

Hypérie, Ὑπερείη, signifie en grec la *Ville d'en Haut*, la *Ville Perchée*, la *Ville Dressée*, la *Ville du Dessus*, ὑπέρ. Dans les langues sémitiques, c'est le verbe קום, *koum*, qui rend le plus exactement les idées de *se dresser*, *se tenir droit* et *au-dessus* ; le substantif קומה, *koum'a*, désigne *la stature* et *la hauteur* : *Kumè*, Κύμη, serait une parfaite transcription grecque de ce subtantif *koum'a* ou, mieux, de la forme participiale identique קומה, *koum'a* (féminin du participe קום, *koum*), et, de ce participe, l'épithète *Hypérie*, ὑπερείη, serait un équivalent plus exact encore. Nous verrons tout à l'heure si, par son assiette, la ville de Kume mérite réellement cette appellation. Pour le moment, nous n'examinons

encore que l'onomastique, transcriptions ou traductions verbales. Mais il est bien certain déjà que, par son nom le plus habituel, Kume de la Campagne, Kumè de Campanie, Κύμη τῆς Καμπανίας, mérite l'épithète εὐρύχορος, *aux vastes campagnes*, que le poète odysséen donne à son Hypérie.

Hypérie est voisine des Kyklopes et Kume est voisine des Oinotriens. Les deux termes se valent : עין, *oin*, dans toutes les langues sémitiques, signifie *l'œil* et, par extension, *la source, le trou d'eau*; עטר, *otar*, signifie *entourer, ceindre*, et עטרה, *otar'a*, signifie *le cercle, la couronne*. *La Source* ou *l'Œil du Cercle*, עין־עטרה, *Oin-Otar'a*, a donné aux Grecs le nom d'*Oinotria*, Οἰνωτρία, qu'ils appliquent à cette façade sud-occidentale de l'Italie. Ne comprenant plus ce mot étranger, les Grecs firent un calembour facile : *Oino-tria*, ont-ils dit, c'est le

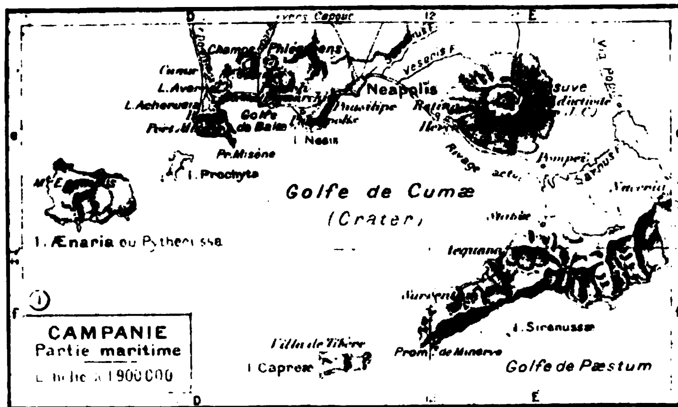


Fig. 3. — Les mers d'Hypérie[1].

pays de l'*oinos*, du vin, οἶνος : le malheur est que le suffixe τρια n'existe dans aucun autre vocable grec. Avec le sens, les Grecs oublièrent aussi le gîte exact de ce nom de lieu. Leur Oinotrie se promena, un peu à l'aventure, du Tibre jusqu'au détroit de Rhegium, et leurs géographes se disputèrent sur la localisation de ce nom désuet. Oinotros, suivant les uns, était un héros venu par mer, un fils de Lykaon, roi des Arcadiens. Il était, suivant d'autres, un roi indigène des Sabins[2]. Les Oinotriens avaient, dit-on, occupé diverses régions italiennes, avant de disparaître sous les coups des indigènes : les Lucaniens avaient fini par conquérir l'Oinotrie primitive[3]. En réalité, c'est par un autre doublet que nous pouvons fixer la réelle situation qu'occupaient les Oinotriens à l'arrivée des premiers Hellènes dans leur pays : Kume fut, pour les premiers Grecs italiotes, « dans le pays des *Gens de l'Œil* », ἐν τοῖς 'Οπικοῖς : *Kume des Opiques* est le nom qui alterne avec *Kume de Campanie*. La *Contrée des Yeux*, 'Οπικία ou

1. Photogravure d'après la carte de l'*Atlas Vidal-Lablache*, p. 15.
2. Cf. Roscher, *Lex. Myth.*, s. v.
3. Strab., VI, 253.

'Οπική, *l'Opikie* ou les *Opiques* (car le nom *Opiques*, 'Οπικοί ou 'Οπικά, s'emploie pour désigner le pays même[1]), n'est que la *Kyklopie*, la *Contrée des Yeux Ronds* ou l'*Oinotrie* primitive. Ainsi le vieux nom sémitique a fourni aux Hellènes une double traduction : les poètes achéens ont dit *Kyklopie*, et les Grecs historiques disent *Opikie*. Kume, dit Thucydide, est une ville située dans l'Opikie, Κύμης τῆς ἐν 'Οπικίᾳ πόλεως[2] : Hypérie, disait l'*Odyssée*, est voisine des Kyklopes.

Aux temps de la colonisation hellénique, Kume devint une colonie des Chalcidiens. Mais la tradition locale, conservée par Aristote[3], se souvenait d'un temps où les Blancs, *Leucadiens* ou *Lucaniens* (le texte d'Aristote est douteux : les uns lisent *Leucadiens*, Λευκαδίων, les autres *Lucaniens*, Λευκανῶν), occupaient son territoire, τοῦτον δὲ τὸν τόπον λέγεται κυριεύεσθαι ὑπὸ Λευκαδίων [ou Λευκανῶν[4]]. La racine sémitique בהק, *b.e.k*, désigne *la blancheur* (en particulier la blancheur de la lèpre, que les Grecs appellent *leukè*, λευκή) : les Phéaciens, Φαίακες, de l'*Odyssée* sont les *Blancs*, Leukadiens ou Lucaniens, qui jadis avaient colonisé Kume, (l'équivalence des deux termes *Beak* et *Pheak* nous est familière : nous savons que le ב sémitique est souvent rendu en grec par un φ).

Les premiers périples grecs donnent le nom de Lucanie, Λευκανία, à tout le pays entre le golfe de Naples et le golfe de Tarente. Après la Campanie où l'on trouve les deux villes grecques de Kume et de Naples, Skylax dit que les Samnites ont un pan de côtes d'une demi-journée de navigation. Puis viennent les Leukaniens qui occupent toute la presqu'île entre les deux mers : le périple de leurs côtes est de six jours et de six nuits. Puis viennent les Iapyges, qui occupent l'autre presqu'île entre le golfe de Tarente et la mer Adriatique : le périple de leurs côtes est pareillement de six jours et de six nuits. Les géographes postérieurs essayèrent de faire concorder avec ces divisions, que leur fournissaient les anciens périples, les catégories politiques ou ethnographiques qu'ils avaient sous les yeux : ils se donnèrent une peine très méritoire à distinguer les Lucaniens, les Bruttiens, les Iapyges, les Messapiens. Strabon revient cinq ou six fois là-dessus : « Avant l'arrivée des Hellènes, il n'y avait pas de Lucaniens en ces parages, mais des Chones et des Oinotriens. Les Samnites, ayant grandi, chassèrent les Oinotriens et les Chones et installèrent un de leurs clans qui prit le nom de *Lucaniens*[5]. »

En réalité, nous n'avons là qu'une série de noms géographiques, d'époques différentes, inventés ou répétés par les navigateurs successifs. Les marines se les transmirent, tantôt en se les expliquant, tantôt en négligeant d'en connaître le sens véritable. Pour certains de ces noms, l'*Odyssée* nous donne, je crois, la signification et la localisation réelles. Les Opiques, les Kyklopes, les Oinotriens,

1. Sur tout ceci, cf. Pape-Benseler, *Wört. Eigen.*
2. Thucyd., VI, 4.
3. Arist., *Mirab.*, 95.
4. Je renvoie à J. Beloch, *Campanien*, où tous les textes sont réunis.
5. Strab., VI, 253-254; cf. Cluver., *Italia*, p. 1251 et suiv.

ne sont qu'un seul et même peuple, les habitants des « Yeux » que nous allons étudier autour du golfe napolitain. J'ai montré déjà comment Messapiens et Iapyges ne sont que les habitants de la *Guette Blanche, Messap'a Iapug'a* : ces noms datent de la même thalassocratie que les noms de Kume et d'Oinotrie. Je crois qu'il en est de même pour le nom de ces *Chones* que Strabon unit toujours aux Oinotriens.

Les Chones habitaient la péninsule du Bruttium. En ce pays, sur la projection « aiguë, escarpée et entourée de grands fonds », que nous appelons Capo Alice, les premiers colons hellènes occupèrent la pointe qu'ils appelèrent *Pendue*, κρίμισσα, et, au-dessus, était la ville *Chonè*, καὶ Χώνην πόλιν ὑπὲρ αὐτῆς, d'où les Chones prirent leur nom : c'était le temps où les villes fuyaient les plages et se réfugiaient sur les hauteurs[1]. Plus tard, dans la plaine cultivée, sur une colline ronde qui domine les champs et les bois, se bâtit la *Ville Étalée*, Pétélie, πετηλία. Je crois que les deux noms *Krimisa* et *Chonè* sont dans les mêmes rapports que *Kyklopia* et *Oinotria*, dans les rapports de traduction à original. Car si *Krimisa* est pour les Grecs la *Pendue* (κρεμαστή, κρήμισος, κρεμάς, κρεμάννυμι), je crois que pour les Sémites *Chonè* avait eu le même sens. Toutes les langues sémitiques ont la racine כון, *k-ou-n*, avec le sens de *se tenir droit, se dresser, s'élever*; la forme participiale כונה, *kon'a* ou *khon'a*, nous donnerait l'original de *Chonè*, Χώνη, le כ initial étant souvent rendu par un χ : *Khon*, כון, est le nom d'une ville phénicienne. Sur une carte marine, on comprend la renommée qu'eut ce promontoire parmi les navigateurs. Juste en face de la *Guette Blanche* (Messap'a Iapug'a), le Promontoire Pendu se dresse sur l'autre bord du golfe de Tarente : c'est l'une des bornes de la navigation italienne, l'une des guettes ou des points d'appui indispensables aux premiers thalassocrates. Il n'est donc pas surprenant que *Chones* et *Oinotriens* datent de la même époque.

Oinotriens, Chones, Messapiens, Iapygiens, tous ces noms furent imposés ou traduits par les thalassocrates du XIe ou du XIIe siècle avant J. C. Ces prédécesseurs des Hellènes, ces Sémites dénommèrent aussi la Ville Haute et fondèrent Hypérie. Nous avons dit que cette fondation d'Hypérie remontait au XIe siècle avant J.-C. La date de cette première fondation de Kume a soulevé d'interminables discussions. Helbig les a résumées en un appendice de son *Épopée Homérique* (trad. Trawinski, p. 553 et suiv.) :

Eusèbe, dit-il, fixe la fondation de Cumes en l'année 1049 avant J.-C. Strabon proclame cette ville comme la plus ancienne colonie fondée par les Grecs en Occident et Velleius Paterculus dit qu'elle fut fondée avant la colonisation de l'Asie Mineure par les Éoliens.... Mais la critique historique a le droit et même le devoir de rejeter des dates aussi artificiellement arrêtées. Il ne faut pas considérer la ville de Cumes comme un précurseur dans la colonisation hellénique de l'Occident. Il faut simplement lui assigner une place dans le mouvement de migration générale. Les plus anciens établisse-

1. Strab., VI, 253.

ments des Grecs sur la côte orientale de la Sicile datent du VIIIe siècle avant notre ère. Thucydide, qui a puisé ses informations sur la Sicile et l'Italie aux meilleures sources, considère Naxos de Sicile comme le premier établissement des Grecs en Occident. La position géographique de Cumes nous indique que cette ville est, non pas plus ancienne, mais plus récente.

Ce raisonnement d'Helbig est parfait, et je crois aussi que les Grecs n'ont colonisé Kume que plusieurs années après Naxos de Sicile. Mais, à Naxos de Sicile (nous le verrons bientôt) comme à Kume de Campanie, les Hellènes avaient eu des prédécesseurs et rien n'empêche que pour Kume la date traditionnelle de la première fondation ne soit acceptable. C'est en 1049 que Hypérie fut fondée par les Blancs dans le Pays des Kyklopes; mais la barbarie des Oinotriens chassa de Kume ces Phéaciens et les rejeta à la mer d'où ils étaient venus. L'histoire postérieure de Kume va nous montrer vingt exemples de pareilles hostilités.... L'exode des Phéaciens est donc postérieur à 1049 avant J.-C., et il est antérieur à la colonisation chalcidienne, à 750 ou 700. Les nouveaux colons trouvèrent les restes de la première ville, quelques descendants peut-être de la première colonisation, et des souvenirs ou des monuments (liste de prêtres, par exemple), qui gardaient la date de la première fondation. Ils surent que, dix générations avant eux (dix générations environ; à trois générations par siècle, ce chiffre donnerait les trois siècles qui séparent les deux arrivées des Peuples de la mer), la première Kume avait été fondée. Les Kuméens se vantèrent désormais d'être la plus ancienne ville des mers occidentales. Ces *dix* générations sont une façon hellénique de compter : à Théra, nous avons vu la population phénicisée se souvenir que *sept* ou *huit* générations séparaient la première colonisation phénicienne de la seconde colonisation grecque[1]. Il ne faudrait donc pas accepter comme rigoureusement exacte la date de 1049 avant J.-C., que nous donne Eusèbe. Cette date ne me semble qu'approximative. Mais, sous cette réserve, il faut, je crois, en tenir compte. J'en ai tenu grand compte déjà pour établir la date du périple odysséen. Notre poème du Retour est postérieur au XIe siècle et antérieur au VIIIe. J'ai dit que je le croyais du IXe siècle, au plus tôt, et que j'acceptais l'affirmation d'Hérodote : « Homère vivait quatre siècles avant moi, pas davantage[1]. »

Avec ces données toponymiques, cherchons sur la côte italienne le gîte exact et les différents sites de notre Kyklopie. Le poète nous fournit une série de descriptions minutieuses que nous avons à vérifier. L'onomastique même des *Yeux Ronds* et de la *Ville Haute* implique certaines vues de côtes et de pays. Il faut que nous reconstituions les trois scènes où se déroulent les épisodes successifs du récit odysséen : la ville d'Hypérie d'abord et le pays originel des Phéaciens; puis l'Ile Petite où débarque Ulysse en face de la Kyklopie; enfin cette terre même des Kyklopes, avec son port et sa grotte où le héros faillit perdre le jour.

1. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 586.



Du promontoire rocheux de Gaète au cap rocheux de Misène, la côte de l'Italie sur la mer Tyrrhénienne « est basse, sablonneuse, avec une plage de sable limitant à la mer une région plate et marécageuse[1] ». Une ligne de lagunes ou de marais borde à l'intérieur cette plage, si bien qu'entre les vagues de la mer et les eaux croupissantes du marais, la rive n'est le plus souvent qu'un mince cordon sablonneux. Étirés du Sud au Nord, les soixante ou quatre-vingts kilomètres de cette grève bordent trois régions ou, si l'on veut, trois *hinterlands* très divers. Au Nord, entre les rochers de Gaète et les pentes du Massique, se creuse la vallée resserrée du Garigliano (ancien Liris) qui n'est qu'un delta boueux, un ancien golfe comblé, où Minturnes trempe encore dans le marécage. Au centre, la vaste, longue et large plaine de Campanie, l'*Ager Campanus*, la *Terre de Labour*, s'épand jusqu'au pied de l'Apennin, sur les deux rives du Vulturne et du Clanius. Au Sud enfin, entre cette plaine de Campanie et le golfe de Naples, surgissent les *Champs* ou plutôt les *Monts Phlégréens*, qui sont un plateau, sinon très élevé, du moins très compact et abrupt. La suite des aventures odysséennes va nous conduire aux bouches du Vulturne et du Garigliano : nous laisserons aujourd'hui de côté les deux premières de ces régions naturelles. C'est la troisième seule, la région des *Champs Phlégréens*, qui doit nous retenir.

Ces Champs Phlégréens, comme leur nom grec l'indique, τὰ φλεγραῖα πεδία, sont une région incandescente, travaillée et traversée par les feux souterrains : φλέγω, *brûler*, *flamber*, cf. le latin *flagro*. Sur dix ou douze kilomètres d'Ouest en Est et sur cinq ou six kilomètres de Sud en Nord, ils couvrent un grand rectangle de leurs tufs volcaniques, les uns d'origine marine, les autres d'origine terrestre, qui, tous, se présentent sous la couleur d'un blanc éblouissant : les *Collines de Terre Blanche*, *Leucogaei Colles*, disaient les Gréco-Latins. Dans cette masse de tuf, les roches volcaniques, laves et trachytes, ont de ci de là injecté leurs filons et leurs blocs. En son ensemble, le plateau est assez haut : son point culminant, au couvent des Camaldules, dépasse 450 mètres. A l'extérieur, — nous pénétrerons ensuite dans l'intérieur et nous y trouverons les grands cratères ou effondrements circulaires qui, pour les premiers navigateurs, firent de cette région le Pays des *Yeux Ronds*, — le plateau tombe de tous côtés par un talus de cent à cent cinquante mètres. Les dépressions maritimes ou continentales, qui l'enclosent, en font une île véritable. Au Nord, la terre campanienne, à l'Ouest, la mer libre et sa plage inondée, au Sud, le golfe de Naples, l'entourent de leurs immenses plaines; à l'Est, c'est la vallée moins large, mais aussi profonde, du fleuve Sebethos (aujourd'hui Sebeto), qui le

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 77 et suiv.

sépare entièrement du Vésuve et qui, par un canal de champs boueux, établit comme un détroit entre la plaine campanienne et le golfe napolitain.

Ainsi échouée au bord de la fertile Campanie, cette île volcanique fut toujours pour les Peuples de la mer une admirable station de commerce ou de colonisation. Ici, comme dans les autres îles méditerranéennes, les traces topologiques subsistent, qui nous montrent, par l'alternance de la capitale insulaire, la différence des occupations successives. Suivant, en effet, que les Peuples de la mer furent des Hellènes colonisateurs ou des Sémites commerçants, la capitale de notre île phlégréenne oscilla de l'une à l'autre façade. Les Hellènes qui voulaient exploiter tout ensemble les eaux du Golfe et les champs de la « Vaste Campanie », fondèrent leur colonie de Néapolis sur le détroit du Sébéthos, à l'entrée de la plaine campanienne, au penchant des collines insulaires qui regardent la grande terre : Naples est toujours demeurée sur cette façade orientale. Avant les Hellènes, c'est sur la façade occidentale, regardant la mer libre et tournant le dos aux plaines continentales, que les Sémites avaient installé leur comptoir de Kume. Simple débarcadère, entrepôt fortifié, Kume ne labourait que « les champs humides »: elle achetait aux Barbares de la plaine leurs produits agricoles et pastoraux; elle leur vendait les manufactures des lointains pays industriels. Mais, sans autre domaine que les jardins et plantations de ses faubourgs, Kume ne vivait point de la terre en vérité. Comme les Phéaciens, « à l'écart, sur la mer sauvage », elle était avant tout une convoyeuse et une commerçante. Pour le service de ce commerce, ἐμπορίας ἕνεκεν, elle avait pris, elle aussi, l'un de ces promontoires ou îlots parasitaires, dont parle Thucydide Au-devant de l'île phlégréenne, Kume est juchée sur un îlot indépendant, sur un bloc de trachyte qui ne tient aux collines phlégréennes que par le détroit profond d'une vallée verdoyante.

***

20 avril 1901[1]. — De Naples, par le tunnel de Fuorigrotta, puis au long du golfe de Pouzzoles, nous sommes venus à cette plage de la grande mer que les marins nomment encore Plage de Cuma[2]. Au Sud, le Lago del Fusaro et ses rives inondées, au Nord, le Lago di Licola et ses fourrés de joncs borderaient la grève d'un marécage continu, si, pour les séparer l'un de l'autre, Kume ne dressait entre les deux lacs sa butte et son territoire asséché : « La lagune de Licola, disent les *Instructions*, est une étroite bande d'eau de 1 mille 1/2 de longueur qui communique par sa partie Sud avec la mer. A l'extrémité Sud de la lagune, on voit les ruines de l'ancienne ville grecque de *Cumes*, qui a donné son nom à la plage appelée aujourd'hui plage de *Cuma*. A 3 milles environ dans le Sud de Cumes, s'élève la tour *Alta* ou *Gavetta*, sur une pointe rocheuse, à l'ex-

1. Notes de voyage.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 77.

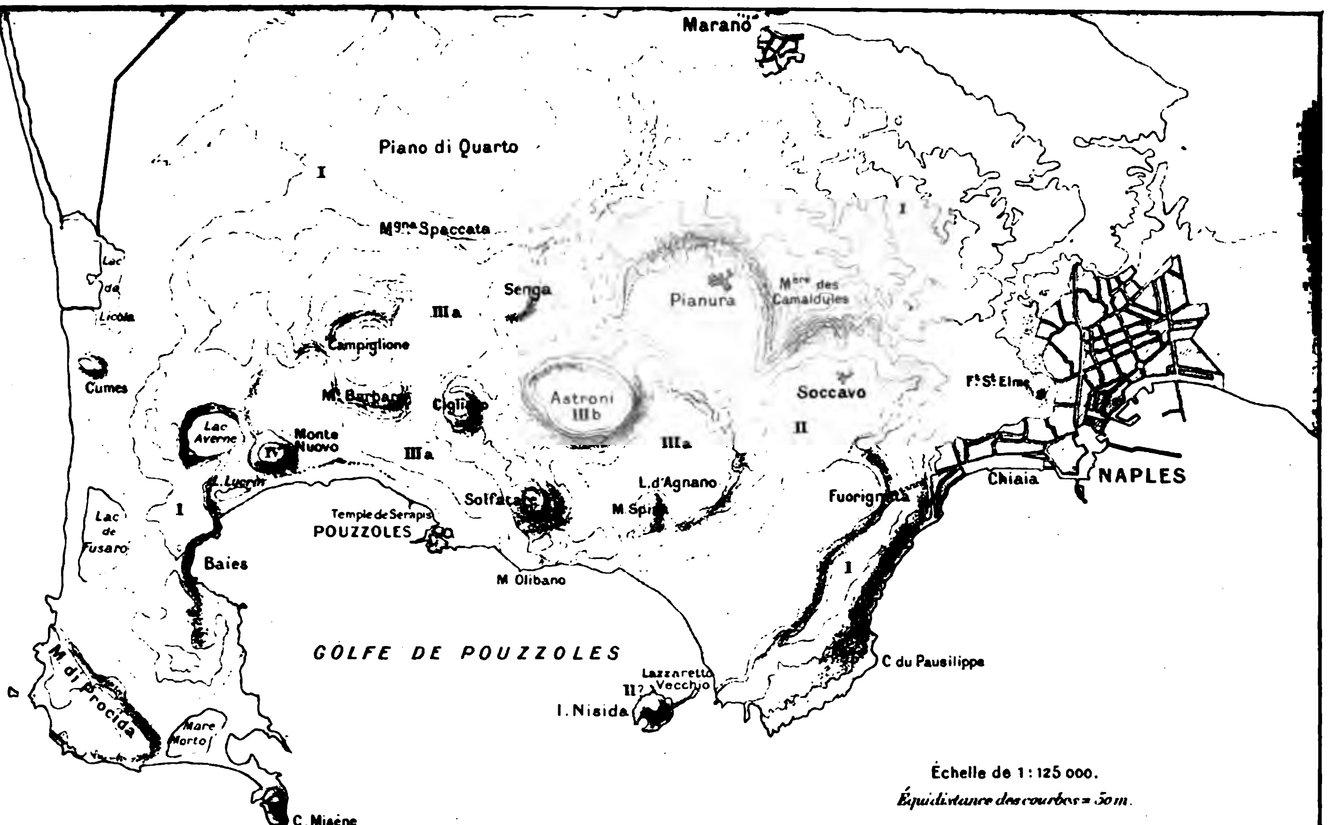


FIG. 4. — LES CHAMPS PHLÉGRÉENS

Photogravure de la carte de E. Suess-de Margerie (*la Face de la Terre*, II, p. 620).

trémité de la plage de sable basse et boisée, qui borde la lagune de Fusaro, dont l'extrémité était autrefois à petite distance au Sud de la tour. » A cheval sur les lagunes et sur la mer, un long cordon de sables et de pinèdes étire sa grève presque droite. A peine infléchie d'une courbe régulière, cette ligne de dunes va des roches qui portent au Sud la Tour Alta ou Gavetta jusqu'aux roches lointaines qui là-bas, dans le Nord, marquent l'embouchure du Vulturne[1].

Nos marins donnent le nom de *haute*, *alta*, à cette tour du Sud qui, perchée tout au bout de la lagune Fusaro, sur les premiers contreforts des monts de Procida, garde l'émissaire de la lagune. A plus forte raison, les premiers Peuples de la mer pouvaient-ils nommer *haute*, *perchée*, *dressée*, ὑπερείη, *hypérie*, cette ville de Kume, qui nous serait le plus bel exemple de « ville haute », αἰπὺ πτολίεθρον, à la mode homérique, si nous n'avions étudié déjà la Pylos néléenne. En bas, une plage de sables fins, où le flot vient mourir, sert encore au débarquement : une petite jetée de pierres et un bureau de douane indiquent qu'en ce point les barques et les petits voiliers amènent parfois leurs marchandises. Cette plage a quelque cent mètres de large. Elle va jusqu'au pied de la butte trachytique, qui surgit à 84 mètres d'altitude et dont les roches noires, plantées dans le sable offraient à la ville un piédestal. Avec ses roches luisantes, d'éclat métallique, et ses flancs taillés à pic, cette butte ne donne aucune prise à l'escalade des marins. Elle ne leur présente qu'une muraille lisse. Au pied même de cette muraille, un enclos de murs blancs et une porte solide protègent la source où les douaniers viennent faire leur provision. Au sommet, dans une autre maison blanche, les douaniers ont leur guette, qui surveille au loin la mer, et leur résidence d'été. Pour atteindre cette maison du sommet, il faut gravir un étroit escalier taillé en pleine roche. Toutes les marches en sont faites de main d'homme. Au flanc de la butte, à mesure que l'on s'élève, la roche nue fait place, peu à peu, à des terres plus friables que les buissons ont envahies. En haut, la maison des douaniers est entourée de petits jardins, de vignes et de fourrés.


Fig. 5. — La roche d'Hypérie[2].

1. Je renvoie une dernière fois pour toutes au livre si commode de J. Beloch, *Campanien*, où le lecteur trouvera des cartes excellentes et, rassemblés et commentés, tous les textes antiques qui ont trait à cette région.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

Le sommet de la butte est couvert de ruines : les villes successives qui vinrent dresser ici leur acropole y ont laissé leurs fondations de pierres ou de briques. Quelle admirable situation pour un observatoire de marins! Cette guette domine une étendue presque sans bornes d'océan et de grèves. Devant nous, la haute mer, calme et plate, miroite sans une onde jusqu'aux îles Pandataria et Pontiae.



Fig. 6. — L'escalier d'Hypérie[1].

A notre droite, vers le Nord, la longue plage ourlée d'écumes déploie sa courbe régulière qui s'en va jusqu'aux monts brumeux de Gaète et au delà. Nettement dessinée par sa traînée de sables d'or, cette grève du Nord borde l'azur profond de la mer et la sombre verdure des pinèdes. Jusqu'à Gaète, la pinède maritime interpose sa large haie entre la mer et la plaine, la vaste plaine embrumée. Dans le cadre noir des pins ou des maquis, une plaque rectangulaire d'étain moiré, un grand carré d'argiles cuites et quelques fils d'argent dessinent la place des deux lagunes Licola et Patria, l'une inondée, l'autre sèche, et le cours sinueux des rivières et des fleuves. A intervalles réguliers, la grève est jalonnée par les tours de guette, rappelant encore les tristes jours des descentes barbaresques. Le lointain promontoire de Gaète ne limite pas l'horizon. Au delà, une nouvelle courbe de sables fuit vaguement jusqu'aux pointes rocheuses du Monte Circeo, l'ancienne île de Kirkè. Et, tout au fond, au-dessus de Circeo et de Gaète, le fronton aigu des monts Albains fait le dernier portant de cet admirable décor.



Fig. 7. — La grève du Nord[2].

A notre gauche, vers le Sud, la même plage ourlée d'écumes, les mêmes

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

sables d'or et la même haie de pinède encadrent la lagune de Fusaro et allongent aussi leur courbe régulière[1]; mais brusquement l'horizon prochain est fermé par les monts de Procida, par l'île basse de Procida et l'île haute d'Ischia. Perpendiculaires à la rive continentale qu'elles semblent continuer, ces deux îles forment avec la grève une large rade ouverte, au fond de laquelle l'émissaire de Torre Alta amène les eaux miroitantes du lac Fusaro :

Ni trop loin, ni trop près de la terre des Kyklopes, un peu au large du port, s'étend une petite île, couverte de bois.... Elle a un port au bon mouillage, où nul besoin n'est de câble, ni d'ancres à jeter, ni de cordages à amarrer; mais une fois abordés,



Fig. 8. — La grève du Sud[2].

les vaisseaux y peuvent rester tant qu'il plaît aux navigateurs ou tant que le vent n'est pas favorable,

νῆσος ἔπειτα λάχεια παρὲκ λιμένος τετάνυσται
γαίης Κυκλώπων οὔτε σχεδὸν οὔτ' ἀποτηλοῦ
ὑλήεσσα....
ἐν δὲ λιμὴν εὔορμος, ἵν' οὐ χρεὼ πείσματός ἐστιν
οὔτ' εὐνὰς βαλέειν οὔτε πρυμνήσι' ἀνάψαι,
ἀλλ' ἐπικέλσαντας μεῖναι χρόνον, εἰς ὅ κε ναυτέων
θυμὸς ἐποτρύνῃ καὶ ἐπιπνεύσωσιν ἀῆται[3].

Ni Procida ni Ischia ne correspondent à cette description. Ischia n'est pas une petite île : c'est une grande île qui « a 5 milles 1/4 de long et une largeur de 3 à 4 milles; les côtes sont généralement rocheuses et, dans quelques endroits, accores et très à pic ». Ischia n'est pas une île déserte; malgré les secousses

1. Sénèque, qui a suivi cette plage pour se rendre à la villa de Servilius Vatia, la décrit fort exactement, *Épit.* 55 : *diutius vehi perseveravi, invitante ipso littore, quod inter Cumas et Servilii Vatiae villam curvatur, et hinc mari, illinc lacu, velut angustum iter clauditur.*

2. Photogravure d'après deux photographies de Mme V. Bérard. Les hautes montagnes d'Ischia et des Monts di Procida, avec l'île basse de Procida, occupent le dernier plan. Au-devant, à gauche, on aperçoit la lagune de Fusaro et la butte de Torre Alta.

3. *Odyss.*, IX, 116-118, 136-139.

volcaniques, elle a toujours été habitée : « La ville est bâtie sur le côté Est de l'île (en face du continent) avec une citadelle placée sur un rocher insulaire, qui est élevé de 113 mètres et réuni à la ville par une chaussée de 370 mètres. Les barques s'amarrent au rocher avec une ancre au large, d'un côté ou de l'autre, suivant les vents[1]. » Ce mouillage forain ne peut nullement être notre bon port odysséen. Non loin de là, les *Instructions* décrivent un « Port del Bagno, situé à 1 mille 1/2 dans l'O.-N.-O. de la citadelle : c'est un petit bassin dont l'entrée très étroite est ouverte au N.-E.; son entrée est défendue au N.-O. par une jetée courbe de 270 mètres de longueur. » Avant la construction de la jetée, ce bassin ouvert aux vents et aux houles du Nord ne pouvait pas être, lui non plus, le mouillage tranquille où les vaisseaux n'ont besoin ni d'ancre ni d'amarres. L'île n'a pas d'autre port : « La côte Nord est rocheuse et ne doit pas être rangée à moins de trois encâblures. Les deux pointes, Vico et Cornacchia, sont hautes, accores et bordées de falaises. Entre la pointe Vico et la pointe della Scrofa est une petite plage [entièrement ouverte vers le Nord]. » Les autres côtes de l'île ne sont que roches, pointes saillantes, falaises escarpées, sans mouillage.

Quant à Procida, c'est une petite île, peu élevée (de 40 à 75 mètres), couverte de jardins et de vignobles. Elle a quelques anses sur sa façade orientale. Mais, nulle part, elle n'a de mouillage fermé. Tout près d'elle, au Sud-Ouest, le petit îlot Vivara, haut de 109 mètres « forme avec elle une baie de trois encâblures de largeur, dans laquelle les caboteurs ont un bon abri contre tous les vents, excepté contre ceux du Sud-Est[2] ».

D'ailleurs, ni Procida ni Ischia ne sont « près du port des Kyklopes ». Le lac Fusaro n'était sûrement pas le port de notre vieille Hypérie. Il est possible que la Kume hellénique ait eu, dans ce bassin comme dans les autres mouillages autour du cap Misène, ses arsenaux et ses cales de radoub. Mais la Haute Ville des premiers navigateurs n'avait aucun besoin de ces mouillages clos. Pour ses bateaux, qu'elle tirait à sec, elle n'avait pas besoin d'un port, d'un *limen*, à proprement parler : comme la Pylos néléenne, elle se contentait de la plage au pied de son rocher. Cette grève unie s'enfonce doucement sous le flot. La Kume primitive y halait ses bateaux et les gardait au sec. Il faut chercher ailleurs le port et la petite île des Kyklopes.

Nous avons fait le tour de l'acropole. De toutes parts, vers le continent comme vers la mer, la butte de Kume tombe presque à pic. Pour les marins, Hypérie n'est accessible que par l'échelle de pierre, l'escalier artificiel que nous avons monté tout à l'heure. Aux terriens, le faubourg offre un abord moins escarpé. Mais au Nord et à l'Est, la butte tombe encore dans une plainette profonde qui l'encercle et lui sert de fossé : des maquis, des vignes enlacées

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 81.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 80.

aux arbres, des plantations, des chênes verts et des poiriers en fleurs lui font au pied comme une autre mer de verdures. Entièrement isolée, cette butte est une île véritable. De la grande terre, c'est avec la silhouette d'un îlot qu'apparaît son bloc de trachyte : ses roches noires et coupantes, enlisées dans le sable marin, sont tout à fait distinctes des collines blanches qui font le rebord du plateau phlégréen. Entre ces collines blanches et notre butte noire, se creuse une longue dépression, tout emplie de vignes et de cultures, — un *aulon*, un canal, nous diront tout à l'heure les historiens antiques, — dont le point le plus élevé n'est pas à 25 mètres au-dessus de la mer, alors que le sommet de la butte est à 84 et que les collines phlégréennes dépassent 100 ou 150.

Du côté de la terre pourtant, malgré cette couverture, la Haute Ville dut toujours se munir de remparts pour compléter sa forteresse naturelle. Le flanc de la butte, qui regarde la terre, porte encore les murailles en ruines que les occupants successifs dressèrent contre la cupidité ou contre la juste colère des terriens. Car durant les vingt ou trente siècles de son histoire écrite, la butte vit constamment les mêmes guerres se renouveler. Kume, à travers les âges, fut toujours une ville des étrangers. Place de commerce ou nid de pirates, elle était pour les terriens un perpétuel sujet de craintes et d'alarmes, un constant objet de cupidité et d'envie. Tantôt par leurs richesses, tantôt par leurs méfaits, tous les étrangers, qui vinrent occuper ce site, attirèrent contre leurs murailles les attaques des indigènes. Kume est déserte depuis 1207 : les Napolitains vinrent alors la détruire à cause de l'appui qu'elle donnait aux pirates. Au IXe siècle déjà, les Napolitains en avaient délogé les corsaires sarrasins. Deux siècles plus tôt, les mêmes Napolitains étaient venus l'incendier pour en expulser les Lombards (740). Avant les Lombards, c'étaient les Goths de Totila qui, de cette forteresse imprenable, avaient fait le centre de leurs razzias et le coffre-fort de leurs vols. L'historien byzantin, Agathias, nous raconte longuement les opérations de Narsès contre cette place (554) :


FIG. 9. — Kume vue du continent[1].

Kume est une ville d'Italie, très forte et telle que la prise en est fort difficile. Car

1. Photographie de Mme V. Bérard.

elle est bâtie sur une butte d'un abord malaisé et fort escarpée : c'est comme la guette de toute la mer Tyrrhénienne. Sur la grève, en effet, la butte surgit; à ses pieds, le flot vient briser et mugir; en haut, une enceinte de tours et de remparts la couronne de ses ouvrages très solides. Les rois goths, Totila et Teias, avaient l'habitude de déposer en cette forteresse, comme en un lieu de toute sûreté, ce qu'ils possédaient de richesses et d'œuvres d'art. Narsès, dès son arrivée en Campanie, eut à cœur d'enlever au plus vite la ville et le trésor, afin de priver les Goths de ce port de refuge[1].

Narsès vient avec toute son armée. Il ordonne l'escalade. Arrivés au pied du rempart, les soldats font rage de leurs javelots, de leurs flèches, de leurs frondes et de toutes leurs machines de siège. Les Goths répondent des mêmes armes avec autant de vigueur. Après quelques jours d'inutiles assauts, Narsès doit recourir à la ruse : grâce aux carrières abandonnées, que l'on nomme Antre de la Sibylle, il atteint et fait saper le pied du rempart; la brèche est ouverte. Mais, sur sa butte inaccessible, la ville résiste toujours : il faut un long blocus pour la réduire.



Fig. 10. — L'*Aulon* de Kume[2].

Aux temps classiques, durant la première antiquité, avant l'établissement de la paix romaine, les étrangers hellènes, qui s'étaient rendus maîtres de Kume, subirent les mêmes attaques des indigènes. En l'année 524 avant Jésus-Christ[3], « sous l'archontat de Miltiade, Kume, ville grecque chez les Opiques, Κύμην τὴν Ὀπικοῖς ἑλληνίδα πόλιν, est attaquée par les Étrusques, les Ombriens, les Dauniens et d'autres Barbares encore, qui n'avaient contre elle aucun autre motif de haine que sa prospérité, οὐδεμίαν ἔχοντες εἰπεῖν τοῦ μίσους δικαίαν πρόφασιν, ὅτι μὴ τὴν εὐδαιμονίαν τῆς πόλεως. Kume était alors vantée à travers l'Italie pour sa richesse, sa grandeur et ses autres avantages, et pour sa possession tant du coin le plus fertile de la Campanie que des admirables mouillages autour du cap Misène. » Attirés par ces richesses, 500 000 Barbares, appuyés de 18 000 cavaliers, marchent contre elle. Les Kuméens, après avoir assuré la garde de leurs remparts et de leur flotte, n'ont que 4500 fantassins et 600 chevaux à mettre en ligne. Ils offrent pourtant la bataille dans l'étroite vallée, dans « le canal », l'*aulon*, qui sépare leur ville des collines phlégréennes et qui,

1. Agath., *Hist.*, I, 8 et suiv.
2. Photographie de Mme V. Bérard.
3. Cf. Dion. Hal., VII, 3 et suiv.

de son fossé, semble continuer la lagune de Licola jusqu'au lac de Fusaro, πρὸ τῆς πόλεως χωρίον, αὐλὼν στενὸς ὄρεσι καὶ λίμναις περικλειόμενος. Avec l'aide du tonnerre et des dieux, les Kuméens mirent en fuite cette multitude de Barbares[1]. Mais un siècle plus tard, les Samnites, s'étant emparés de la Campanie, battirent en ce même endroit l'armée des Kuméens et forcèrent les remparts de la ville qu'ils pillèrent (421). Tous ceux des habitants qui ne purent s'enfuir à Naples furent vendus comme esclaves. Les Barbares prirent les Kuméennes pour femmes. Désormais, tout en gardant quelques souvenirs de son hellénisme, Kume ne fut plus qu'un bourg campanien, parlant encore grec, mais vivant à la mode des Osques[2].

Avant l'arrivée des Hellènes, la Kume des premiers navigateurs, l'Hypérie des Phéaciens, dut, si nous en croyons le poème odysséen, traverser une pareille aventure : « Dans cette Hypérie aux Vastes Campagnes, habitaient les Phéaciens au voisinage des Kyklopes, hommes arrogants, qui les tracassaient, étant matériellement les plus forts. Nausithoos transplanta les Phéaciens à Schérie. » Entre les Gens des Yeux Ronds, qui tracassent ainsi la ville phéacienne, et les Opiques, qui tracasseront plus tard la ville grecque, je ne vois pas grande différence. Du haut de leurs collines, les Barbares du continent tournent toujours leurs regards envieux vers cette ville étrangère dont ils fréquentent le marché, dont ils connaissent les richesses. Ils y viennent vendre leur laitage, leurs peaux, leurs moutons. Chaque matin, on y voit arriver leurs bûcherons ou leurs charbonniers, qui fournissent aux ménagères la provision quotidienne. La porte du rempart leur est ouverte. Mais, prudemment, on les surveille, on les fouille à l'occasion, on leur enlève leurs armes et l'on se garde bien d'en admettre un trop grand nombre à la fois.

Denys d'Halicarnasse nous raconte la prise de Kume par les exilés que le tyran Aristodème avait chassés de la ville. Ces exilés ont rassemblé une bande de Barbares, esclaves et mercenaires, qu'ils ont cachée autour de l'Averne, sur le plateau phlégréen. Par une ruse, ils attirent l'armée kuméenne d'Aristodème hors de la ville, dans les marais et les bois de la plaine campanienne. Dès que les guetteurs ont signalé ce départ, soixante conjurés accourent de l'Averne, vêtus de peaux comme des bergers; chacun porte un fagot de sarments, dans lequel est cachée son épée, διφθέρας ἔχοντας καὶ φακέλλους φρυγάνων κομίζοντας. Au crépuscule du soir, nos gens entrent en ville par des portes différentes. Ils n'excitent aucun soupçon : ils ont l'air des manœuvres que l'on reçoit tous les jours, ὡς χερνῆται. La nuit venue, ils tirent leurs armes des fagots et s'emparent de la porte qui regarde l'Averne. Toute la bande des exilés pénètre alors. C'est par cette ruse des fagots que les conjurés et leurs Barbares deviennent maîtres de Kume[3]. Les Kyklopes odysséens sont de pareils

1. Dion. Hal., XV. 6.
2. Diod. Sic., XII, 76; Strab., V, 243.
3. Dion. Hal., VII, 10-12.

fagoteurs : quand Polyphème apparait, c'est avec « une charge énorme de bois mort »,

... φέρε δ' ὄβριμον ἄχθος
ὕλης ἀζαλέης[1].

Avant l'arrivée des Hellènes, les Gens des Yeux Ronds portaient déjà vers Hypérie leurs charges de fagots. Les Kyklopes vendaient leur bois et leur charbon à ces Peuples de la mer que la tradition nomme Leukaniens ou Thespiades : « Hérakles ayant eu de nombreux enfants des cinquante filles de Thespios, les

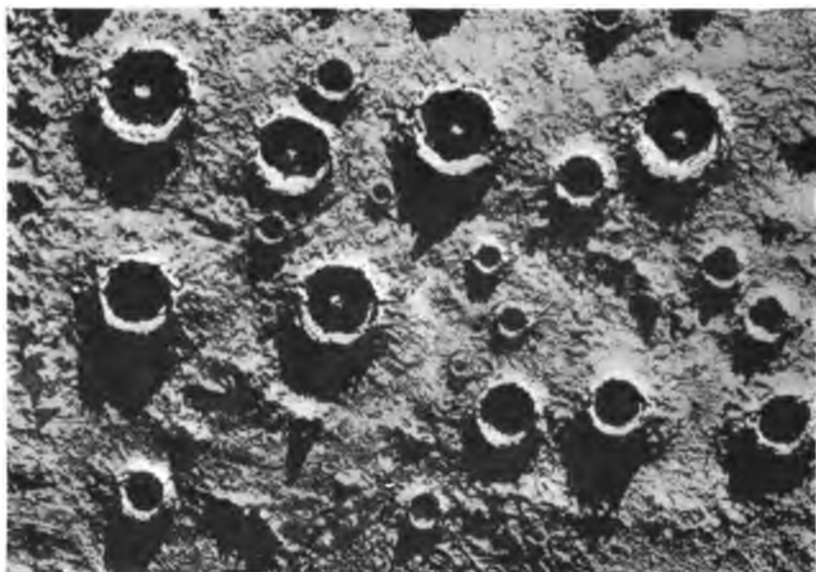


Fig. 11. — Les « yeux » volcaniques[2].

envoya coloniser la Sardaigne avec une forte bande d'Hellènes et de Barbares mélangés. Le neveu d'Hérakles, Iolaos, les commandait. Ces Ioléens fondèrent en Sardaigne de nombreuses villes [et y demeurèrent plusieurs siècles]. Puis, les Carthaginois étant survenus, les Ioléens durent s'enfuir aux montagnes de l'île. Mais, après cette colonisation sarde, Iolaos était revenu en Grèce et les Thespiades, chefs de l'île durant plusieurs générations, la quittèrent aussi pour s'établir définitivement en Italie, dans le pays de Kume[3]. »

* * *

Hypérie aux Vastes Campagnes était dans le voisinage de la Kyklopie; Kume

1. *Odyss.*, IX, 233-234.
2. Photographie d'un plan en relief, appartenant au laboratoire de géographie physique de la Sorbonne.
3. Diod. Sic., V, 15.

de Campanie est à quelques cents mètres du pays des Yeux Ronds. Le Pays des Yeux s'étend de Kume à Naples, sur tout le plateau phlégréen. Car ce plateau n'est, à l'intérieur, qu'un damier de cratères ou d'effondrements volcaniques. Bouches anciennes d'éruption ou cirques d'affaissement, tous ces « yeux » se ressemblent. Sur une carte en relief (fig. 11), on peut voir nettement le haut bourrelet qui enclôt chacun d'eux, le trou noir qui le remplit et, parfois, la pupille médiane qui surgit du fond de ce trou. Ainsi se présentent, dans toutes les régions volcaniques, les cuvettes circulaires qui furent jadis, soit des émissaires actifs, de véritables cratères, soit de simples zones d'affaissement, « cau-



Fig. 12. — Le Pays des Yeux Ronds[1].

sées par la chute de l'enveloppe extérieure après la sortie des laves, sans le moindre signe d'activité indépendante[2] ».

Pour notre région phlégréenne, je donne (fig. 12) la reproduction photographique d'une carte en relief éclairée obliquement : je dois cette photographie à M. Vélain, professeur de géographie physique à l'Université de Paris. Entre la mer kuméenne, qui est à la gauche du spectateur, et le grand œil du Vésuve qui occupe la droite, on peut discerner les quinze ou vingt cirques disséminés sur le continent et dans la mer (le port de Nisida et les mouillages du Misène ne sont que des cirques envahis par le flot). Chacun dressant à l'écart l'anneau de ses « sourcils », comme disaient les Anciens, ces Yeux sont tous indépen-

1. Photographie d'un plan en relief appartenant au laboratoire de géographie physique de la Sorbonne.

2. E. Suess, *la Face de la Terre*, trad. de Margerie, II, p. 611. Je ferai de nombreux emprunts à cet ouvrage, où l'on trouvera toute la bibliographie géographique du sujet.

dants du voisin. Sur le socle du plateau, ces ronds de sourcils font autant de pics isolés, de pitons évidés, de « monts creux » : *Monte Cavo*, disent les Italiens en parlant d'une autre région, toute semblable à celle-ci, la région des Monts Albains. « Le mont Albain, dit Strabon, domine l'Artémision de Némi et les *sourcils* de montagnes qui enclosent le lac; ces sourcils eux-mêmes sont déjà fort élevés et droits, ὑπερκύπτον τοῦ Ἀρτεμισίου καὶ τῶν περὶ αὐτὸ ὀφρύων, καίπερ ὑψηλῶν οὐσῶν καὶ ὀρθίων ἱκανῶς.... Le lac de Némi, grand comme une mer, est cerclé d'un *sourcil* montagneux, qui, de son rebord très haut et continu, enferme dans un creux profond le sanctuaire et la nappe d'eau : on peut voir les sources qui entretiennent ce lac, λίμνη πελαγίζουσα, κύκλῳ δ' ὀρεινὴ συνεχὴς ὀφρὺς περίκειται καὶ λίαν ὑψηλὴ καὶ τὸ ἱερὸν καὶ τὸ ὕδωρ ἀπολαμβάνουσα ἐν κοίλῳ τόπῳ καὶ βαθεῖ· τὰς μὲν οὖν πηγὰς ὁρᾶν ἔστιν ἐξ ὧν ἡ λίμνη πληροῦται[1]. » Le même Strabon va reprendre le mot *sourcils* pour nous décrire les *yeux* phlégréens : rien en vérité n'est plus semblable à un œil que ces cavités circulaires au fond desquelles miroite souvent un lac, Averne ou Némi. Ces lacs et leurs sources, chaudes ou froides, ont toujours été un objet de culte pour les indigènes, d'admiration et d'étonnement pour les étrangers. Les premiers navigateurs de Sidon durent imaginer d'autant plus facilement le nom de *Œil du Cercle*, *Oin-otr'a*, que, dans les idiomes sémitiques, c'est le même mot *oin*, עין, qui désigne tout à la fois l'*œil* et la *source*, le *trou d'eau*.

En regard de notre carte en relief, il est des vers de l'*Odyssée* qui prennent leur signification véritable :

« Le Kyklope ne ressemblait pas à un homme mangeur de blé, mais à un pic chevelu des hautes montagnes, qui apparaît seul à l'écart des autres ».

... οὐδὲ ἐῴκειν
ἀνδρί γε σιτοφάγῳ, ἀλλὰ ῥίῳ ὑλήεντι
ὑψηλῶν ὀρέων ὅ τε φαίνεται οἶον ἀπ' ἄλλων[2].

Je ne crois pas que l'on puisse donner une définition plus scientifiquement exacte des buttes volcaniques, qui couvrent le plateau phlégréen. De son point culminant, du monastère des Camaldules (notre fig. 13 reproduit la vue prise de cet endroit par sir William Hamilton pour son grand ouvrage *Campi Phlegraei*; j'emprunte cette gravure à la traduction française de E. Suess, *la Face de la Terre*, II, fig. 110), ce plateau apparaît tout hérissé de Monts Creux. Sur le continent ou dans la mer, c'est un semis de pitons isolés, de « pustules crevées », disent les géologues. Il est probable qu'un gigantesque cratère fait le soubassement caché de toute cette région; sur le plateau ou dans le golfe, ces pics ne sont peut-être que les rejetons d'une seule et même souche, enfouie sous le tuf et sous les eaux. Mais tous ces « yeux » ont surgi côte à côte, et l'on ne voit pas comment ils tiennent l'un à l'autre. Chacun est indépendant

1. Strab., V, 240.
2. *Odyss.*, IX, 190-192.



FIG. 15. — LES CHAMPS PHLÉGRÉENS

1. Ile de Ventotene. — 2. Ile S. Stefano. — 3. Ischia. — 4. Procida. — 5. Misène. — 6. Mare Morto. — 7. Baies. — 8. Monte Barbaro. — 9. Nisida. — 10. Bagnoli. — 11. Agnano. — 12. Grotte du Chien. — 13. San Germano. — 14. Solfatare. — 15. Astroni. — 16. Camaldules.

de son frère, οἶον ἀπ' ἄλλων. Chacun vit de sa vie propre, sans s'inquiéter du voisin :

> οἶος ποιμαίνεσκεν ἀπόπροθεν· οὐδὲ μετ' ἄλλους
> πώλειτ', ἀλλ' ἀπάνευθεν ἐὼν ἀθεμίστια ᾔδη[1].

Ils ne sont pas liés par des lois communes; ils n'agissent ni ne se reposent ensemble; chacun n'a de règle que son caprice :

> ... οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσιν[2].

La plupart des pitons, sur leurs pentes internes et externes, ont été ou sont encore vêtus de forêts. Les plus anciens surtout, dont les roches volcaniques ont été depuis longtemps désagrégées et décomposées par les agents extérieurs, ne sont qu'une masse de verdure. Notre fig. 19 reproduit la vue du Monte Barbaro, prise par sir William Hamilton au milieu du XVIII[e] siècle[3] : Kume et son rocher pointent au fond, entre la lagune de Licola et la lagune de Fusaro, sur le bord de la mer; à droite, le monte Barbaro et son œil rond dressent « leur tête chargée de forêts ».

***

20 et 22 avril 1901[4]. — Entre Kume et Naples, la traversée du plateau phlégréen n'est pas commode : les Kyklopes barrent le chemin et longuement il faut en faire l'escalade ou en suivre le pourtour.

En quittant la butte de Kume, nous avons traversé d'abord l'étroite vallée qui mène aux collines phlégréennes. En cet *aulon*, en ce fossé tout empli de vignes et d'arbres en fleurs, les ormeaux, disposés en quinconces ou en rectangles, encadrent les champs labourés et les vignes à échalas. De gros ceps grimpent à ces ormeaux et, d'un arbre à l'autre, en cordons réguliers, les treilles balancent leurs guirlandes ployantes : à la mode antique, le Napolitain d'aujourd'hui, comme déjà le Napolitain de Virgile, « unit les ormeaux par des cordons de treilles ». J'ai encore dans les oreilles la voix de mon professeur de rhétorique : « *Jungere vitibus ulmos*, marier aux vignes les ormeaux! Voyez-vous bien, messieurs, la hardiesse et l'élégance de ce tour? Il faudrait, pour le sens, *jungere ulmis vites*, parce que l'on fait monter la vigne autour de l'ormeau, on marie les vignes aux ormes. Mais comme l'expression est plus poétique! Unir les ormeaux aux vignes! Voilà comment on fait de beaux vers latins! » Ces cordons de vignes, qui réellement unissent les ormeaux, me font perdre en une minute tout le fruit de ces belles leçons : je ne vois plus ni

1. *Odyss.*, IX, 188-189.
2. *Odyss.*, IX, 115.
3. Cette reproduction, comme la précédente, est empruntée à la traduction française de E. Suess, *la Face de la Terre*, II, fig. 110 et 111.
4. Notes de voyage.

tour, ni hardiesse, ni élégance dans cette fin de vers, qui simplement, honnêtement, n'a plus que le mérite de décrire en trois mots l'un des aspects caractéristiques de cette campagne italienne : les guirlandes de vignes balancées d'ormes en ormes.

Par ce doux matin de printemps fleuri, sur la chaussée dallée qui descend des collines, les gardiens de moutons poussent leurs troupeaux vers les ruines de Kume. Ces Gens des Yeux continuent de tracasser Hypérie, dont ils sont aujourd'hui les maîtres, et dont leurs moutons broutent les vignes et les vergers. La chaussée dallée, qui aboutit au pied de Kume, à la douane de la grève, vient de Naples à travers le plateau phlégréen. Nous en remontons la pente, au flanc des collines, pour atteindre le pays de l'Averne, en passant sous l'Arco Felice. Les dalles de lave noire tracent leur sillon dans la blancheur du tuf. Sur le



Fig. 14. — L'Averne[1].

flanc comme au sommet, ces collines phlégréennes sont d'une candide blancheur et l'on s'accoutume malaisément à la réverbération du soleil sur leur poussière de farine blanche. En haut de la pente, l'Arco Felice est une énorme porte de brique sous laquelle, au fond d'une tranchée, la route franchit le « sourcil » du Monte Grillo. Jusqu'ici, la fraîcheur des brises marines et les murmures de la grève venaient encore tempérer l'atmosphère. Mais au delà de l'Arco Felice, nous entrons dans un premier « œil » peu profond. Aux pentes et dans le fond de cette première cuvette, la terre blanche et les champs de vignes sans ombre s'épandent sous une chaude brume de poussière. Voici cet œil du Monte Grillo. Mais derrière cet enclos de sourcils qui n'ont pas grande hauteur, un autre œil se creuse brusquement : le sol s'effondre et le lac de l'Averne apparaît dans le fond d'un autre anneau, au bas d'un talus de 200 mètres à pic.

1. Photogravure d'après deux photographies de Mme V. Bérard. Cette vue est prise des dernières pentes du « sourcil » vers le Sud-Ouest. Dans le fond, à droite, pointe le sommet des Camaldules et plus près du centre, le Monte Barbaro.

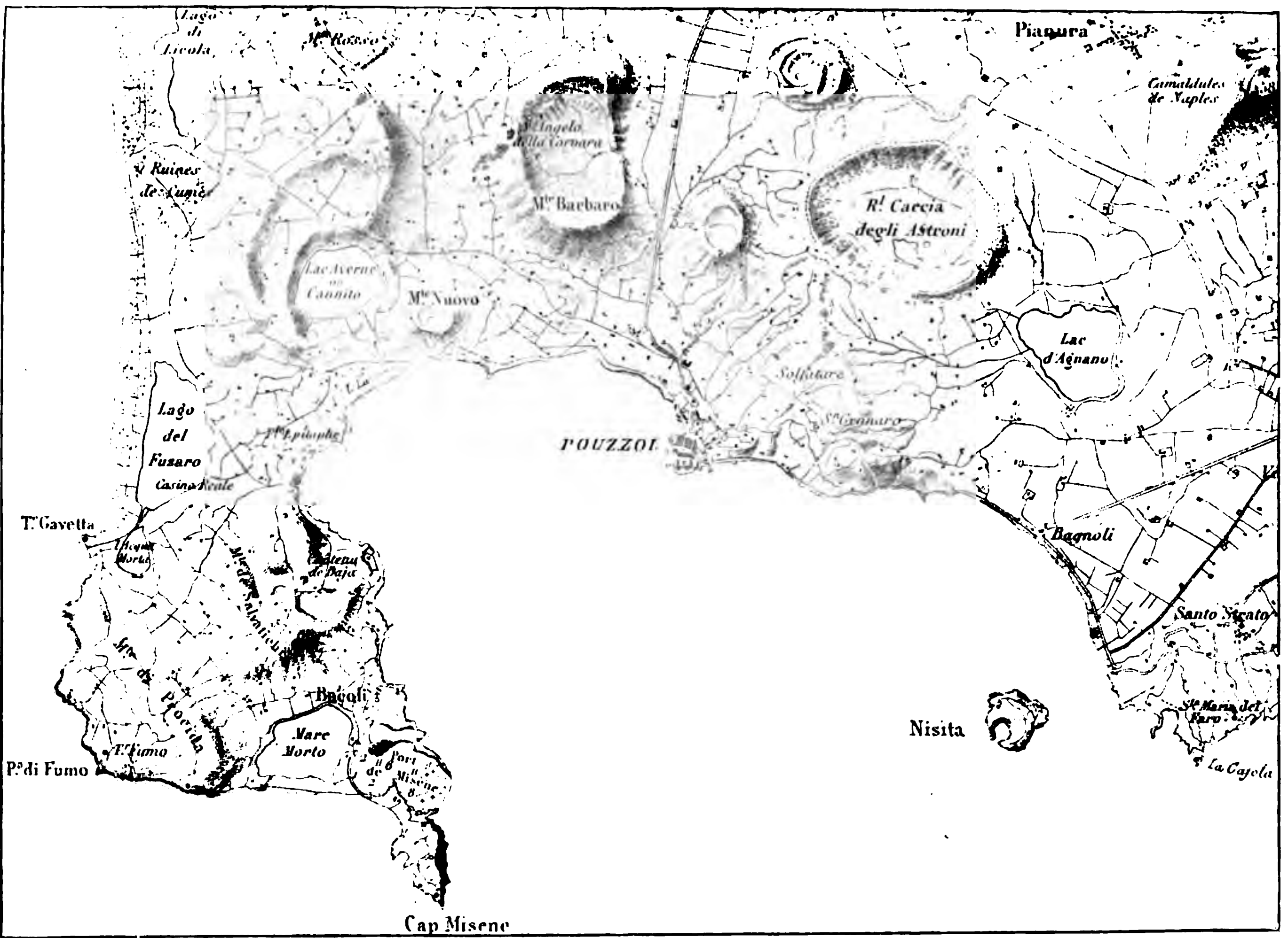


FIG. 13. — LES KYKLOPES
Photogravure de la carte marine n° 2058.

« L'Averne, dit Strabon, est enclos tout autour par des sourcils abrupts, qui le dominent de toutes parts, en ne laissant qu'une sortie vers la mer et vers le lac Lucrin. Les pentes en sont aujourd'hui défrichées et conquises à l'exploitation. Jadis une sauvage forêt les ombrageait de ses grands arbres et de ses fourrés impénétrables. Agrippa fit abattre la forêt et dégager le lac[1]. » Sous nos pieds, cet œil, ce grand œil de l'Averne étale sa nappe sombre. Sur les pentes, trois couronnes superposées se succèdent du bord de l'eau jusqu'au sommet : en bas, les carrés d'échalas découpent la terre blanche; plus haut, foisonnent les broussailles étoilées de bourgeons et toutes dorées de genêts en fleurs : plus haut enfin, quelques grands arbres, châtaigniers, chênes et pins-parasols, dessinent dans le ciel, de leurs masses espacées, les fleurons de ce diadème.



Fig. 16. — La Solfatare[2].

Par la pente extérieure qui regarde le golfe, nous sommes descendus vers le Lucrin et vers Pouzzoles (la *Nekuia* odysséenne va nous ramener à ce pays de la Sibylle et des Morts; nous l'étudierons alors en ses moindres détails). Puis nous quittons la route de Pouzzoles pour atteindre à travers les vignes et les collines blanches un autre œil rond, plus proche parent encore du Kyklope homérique : « Au-dessus de Pouzzoles, dit Strabon, est l'Agora d'Héphaistos, plaine cerclée de sourcils en feu, d'où s'échappent çà et là des souffles de flammes avec de forts grondements : la plaine est couverte de soufre lavé[3]. »

Cette Agora d'Héphaistos, cet œil de soufre au fond de sourcils en feu, s'appelle aujourd'hui *la Solfatare*. Les guides[4] disent : « La Solfatare, cratère

1. Strab., V, 244 : περικλείεται δ' Ἄορνος ὀφρύσιν ὀρθίαις, ὑπερκειμέναις πανταχόθεν πλὴν τοῦ εἴσπλου, νῦν μὲν ἡμέρως ἐκπεπονημέναις, πρότερον δὲ συνηρεφέσιν ἀγρίᾳ ὕλῃ μεγαλοδένδρῳ καὶ ἀβάτῳ.

2. Photogravure d'après deux photographies de Mme V. Bérard. Cette vue est prise des collines de l'Ouest. Au fond, se dresse le cercle des « sourcils », qui séparent la Solfatare des vallées conduisant vers le lac d'Agnano.

3. Strab., V, 246 : ὑπέρκειται δὲ τῆς πόλεως ἡ τοῦ Ἡφαίστου Ἀγορά, πεδίον περικεκλειμένον διαπύροις ὀφρύσι, καμινώδεις ἐχούσαις ἀναπνοὰς πολλαχοῦ καὶ βρομώδεις ἱκανῶς· τὸ δὲ πεδίον θείου πλῆρές ἐστι συρτοῦ.

4. Baedeker, *Italie méridionale*, p. 91.

d'un volcan à demi éteint, est un bassin ovale entouré de collines de pierres ponces, dont les nombreuses fentes, appelées *fumaroli*, laissent continuellement échapper de la fumée et des émanations sulfureuses. Le terrain est partout creux. On trouve, [à la surface], de la terre sulfureuse à l'état de poussière blanche, que les guides désignent à tort comme du salpêtre. Les Anciens appelaient ce cratère ***Forum Vulcani*** et le croyaient en communication avec le cratère d'Ischia : nous n'avons connaissance que d'une seule grande éruption en 1198. » Au pied des pentes couvertes de broussailles, où, parmi l'or des genêts, les fumerolles montent de toutes parts, le fond de la Solfatare est une plaque de terre sulfureuse dont la blancheur éclatante fait penser à une mare de lait. Entre les sourcils en feu, c'est bien un œil à la pupille brûlante :

πάντα δέ οἱ βλέφαρ' ἀμφὶ καὶ ὀφρύας ηὗσεν ἀυτμὴ
γλήνης καιομένης, σφαραγεῦντο δέ οἱ πυρὶ ῥίζαι.

« Tout autour des paupières et des sourcils, montait la vapeur de la pupille brûlante, dont les racines bruissaient au feu. » Cet œil rond de la Solfatare, à d'autres égards encore, ressemble au Kyklope odysséen. Comme Polyphème, il sommeille parfois et ronfle, et parfois, en plein sommeil, il se met à vomir des matières liquides et des morceaux plus denses. Il rote aussi et parfois, s'éveillant, il entre en de terribles colères, hurle, gémit et lance des pierres grosses comme des monts. Voici une page de géologie, qui me semble commenter assez fidèlement certains vers odysséens :

Le type normal de l'activité volcanique est une succession de *paroxysmes* ou *éruptions*, séparés les uns des autres par des périodes de repos plus ou moins complet :

αὐτὰρ ἐπεὶ Κύκλωψ μεγάλην ἐμπλήσατο νηδὺν,
κεῖτ' ἔντοσθ' ἄντροιο τανυσσάμενος διὰ μήλων ....
. . . . ὁ δ' ἔπειτα χολώσατο κηρόθι μᾶλλον...
ἦ καὶ ἀνακλινθεὶς πέσεν ὕπτιος, αὐτὰρ ἔπειτα
κεῖτ' ἀποδοχμώσας παχὺν αὐχένα, κὰδ δέ μιν ὕπνος
ᾕρει πανδαμάτωρ.

Chaque paroxysme met en évidence d'une part la force élastique des gaz intérieurs, capable de provoquer de violentes explosions,

σμερδαλέον δὲ μέγ' ᾤμωξεν, περὶ δ' ἴαχε πέτρη,

d'autre part la tendance à l'ascension des matières fluides sous l'écorce. Ces deux sortes de manifestations se produisent quelquefois l'une sans l'autre. Mais, d'ordinaire, elles ont lieu toutes les deux, le phénomène explosif précédant toujours l'ascension de la lave. Les signes précurseurs d'une éruption consistent dans l'accroissement des émissions de vapeur et dans la production d'ébranlements du sol avec bruits souterrains :

Κύκλωψ δὲ στενάχων τε καὶ ὠδίνων...

Le fait capital d'une éruption volcanique est l'émission de la lave. Le mot *lave* désigne

simplement une roche en fusion et peut s'appliquer à des produits très différents par leur texture, leur densité, leur aspect et leur composition. La lave est toujours caractérisée par la présence de matières vitreuses, c'est-à-dire amorphes, et de cristaux, qui s'écoulent avec la masse liquide en perdant quelquefois, par l'effet de la température, la netteté de leurs arêtes. Au Vésuve, en 1885, un courant de lave avait à sa surface une couche vitreuse remarquablement fluide, où se trouvaient de nombreux cristaux, bien développés, de leucite :

. . . . φάρυγος δ' ἐξέσσυτο οἶνος
ψωμοί τ' ἀνδρόμεοι.

[Mais, avant l'émission de lave, il y a des préliminaires, des explosions, des projections de vapeurs, de pierres, de cendres et de débris.] L'éruption proprement dite commence par des craquements dans le cratère, dont les parois internes s'écroulent en partie. Leurs fragments, mêlés à des blocs de lave incandescente, formeront les *bombes* et les *lapilli* ou *rapilli*. Le bruit des éruptions est tantôt intermittent,

. . . . ὁ δ' ἐρεύγετο οἰνοβαρείων,

tantôt continu comme un roulement de tonnerre. La cheminée du volcan, pendant l'éruption, peut être considérée comme une mine en charge continue (cf. l'estomac du Kyklope après le repas). Les explosions produites par la vapeur d'eau projettent en l'air la lave de la surface et les écumes qui la recouvrent. Ces éléments, devenus solides dans leur course aérienne et mêlés aux fragments que les explosions enlèvent aux parois du cratère, retombent en partie dans la cheminée pour être de nouveau projetés; mais la plupart viennent tomber à l'extérieur du cratère. La grosseur des blocs rejetés varie habituellement de celle de la tête humaine à la dimension du poing. Mais on en peut voir de beaucoup plus gros. Ainsi, en 1533, le Cotopaxi a rejeté des masses de 3 mètres et, en 1825, le Vésuve a lancé des morceaux d'un conglomérat de scories ayant jusqu'à 2^{m},50 de diamètre. La force de projection des volcans est énorme. Les blocs lancés par l'Etna peuvent aller jusqu'à 2000 mètres. La projection des matières solides n'a pas toujours lieu uniquement par la cheminée centrale. On a vu des fissures latérales donner issue à des jets horizontaux de pierre et de cendres[1].

— En arrivant dans l'île de Stromboli, raconte Spallanzani, j'avais choisi mon logement dans une maisonnette située à deux milles du volcan. Le vent du Sud-Ouest soufflait avec impétuosité. Le ciel, qui était serein et que la lune n'éclairait pas, brillait au-dessus du volcan. On eût dit d'une aurore boréale, qui, de temps en temps devenait plus rouge et plus resplendissante. Alors les jets de pierres enflammées s'élevaient plus haut, les grêles étaient plus épaisses et le bruit qui les suivait plus retentissant. Les habitants me disaient que ces éruptions-là étaient peu de chose en comparaison de plusieurs autres, qui, en peu d'heures, avaient lancé des pierres sur l'île entière, au grand dommage des vignobles et des bois voisins du volcan.... Le volcan éclata : un jet énorme de laves embrasées, teintes d'un rouge obscur et enveloppées de fumée partit subitement du sommet de la côte et s'élança dans les airs. Une partie de ces matières retomba sur la pente et roula en débris. Les plus gros s'échappaient en larges bonds, se précipitaient dans la mer et au moment de leur immersion, produisaient un son aigu semblable à celui du fer rouge quand le forgeron le plonge dans l'eau[2]....

1. A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, I, p. 381.
2. Spallanzani, *Voyage dans les Deux-Siciles*, trad. Toscan, p. 11 et suiv.

La même comparaison se retrouve dans l'*Odyssée*; l'œil du Kyklope crie comme une hache de fer qu'un forgeron trempe :

> ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ χαλκεὺς πέλεκυν μέγαν ἠὲ σκέπαρνον
> εἰν ὕδατι ψυχρῷ βάπτῃ μεγάλα ἰάχοντα.

Et le Kyklope arrache d'abord le sommet d'une haute montagne qu'il lance devant le navire peint en *kyanos* :

> ἧκε δ' ἀπορρήξας κορυφὴν ὄρεος μεγάλοιο
> κὰδ δ' ἔβαλε προπάροιθε νεὸς κυανοπρῴροιο.

Puis il soulève une autre pierre, encore plus grosse, qu'il lance en la faisant tournoyer :

> αὐτὰρ ὅ γ' ἐξαῦτις πολὺ μείζονα λᾶαν ἀείρας
> ἧκ' ἐπιδινήσας, ἐπέρεισε δὲ ἶν' ἀπέλεθρον.

« Lorsque les projections du volcan, disent les géologues, ont été animées dans leur chute d'un mouvement gyratoire (ἐπιδινήσας), elles donnent naissance aux *bombes volcaniques* ou *larmes du Vésuve* des Napolitains[1]. » Sur cette côte napolitaine, c'est le Vésuve aujourd'hui qui ronfle, rote, gémit, vomit et lance. Mais la Solfatare eut sa période d'activité et les géologues estiment qu'une sorte de balancement compensatoire unit peut-être les cratères phlégréens au cratère du Vésuve : quand la pression souterraine trouve en ce dernier un échappement, les autres sont au repos; inversement jadis, quand le Vésuve se taisait, les cratères phlégréens devaient être plus actifs. Il y eut une période des temps modernes, où le Vésuve presque inactif sembla céder la parole à notre région phlégréenne. Cette période fut marquée surtout par la brusque éruption de 1538 qui, dans la plaine de l'Averne, fit jaillir le Monte Nuovo. Avant cette éruption, une grande plaine s'étendait entre la rive du golfe de Pouzzoles et le pied des sourcils de l'Averne et du Monte Barbaro. Brusquement, à la fin de septembre 1538, vint surgir au milieu de cette plaine la gigantesque taupinière du Monte Nuovo. E. Suess, d'après les descriptions et récits contemporains, a refait le tableau de cet événement :

« Déjà en 1488, il s'était produit un violent tremblement de terre qui avait coûté la vie à beaucoup de monde. Au commencement du XVIe siècle, les secousses se multiplièrent. En 1537 et 1538, elles devinrent de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes. Le 27 et le 28 septembre, elles se suivaient sans interruption. Alors, dit Porzio, la mer recula d'environ 200 pas et des sources d'eau douce jaillirent. Puis la bande de terrain, qui s'étend du Monte Barbaro vers le lac Averne, sembla tout à coup se soulever et prendre la forme d'une montagne qui se gonflait brusquement. La nuit suivante, cet

1. A. de Lapparent, *Traité de Géologie*, I, p. 581.

amas de terre commença à vomir avec grand fracas, comme d'une gueule béante, de grandes masses de feu, de ponces, de pierres et de cendres, si bien que tout le pays à la ronde s'en trouva couvert.... Des nuages d'un noir opaque et d'autres d'une blancheur aveuglante furent exhalés du cratère. La mer, couverte de ponces, ressemblait à un champ labouré; il y eut des cendres portées jusqu'en Calabre[1]. »

Vésuve ou cratère phlégréen, les mouvements de ces régions volcaniques ont toujours pour corollaires des flux ou des reflux du golfe : les poèmes homériques déjà considèrent le dieu des flots, Poseidon, comme le grand agitateur des continents, le secoueur de terre ferme, et les Kyklopes sont les fils de Poseidon. Il est probable qu'aux temps odysséens l'histoire ou la tradition se rappelaient encore l'éruption de quelque Monte Nuovo et les fureurs de l'un des Kyklopes que nous voyons assoupis maintenant. Peut-être la Solfatare était-elle en pleine activité.



Fig. 17. — Astroni[2].

En quittant la Solfatare, nous allons visiter encore deux autres grands « yeux », Astroni et Agnano. Le parc royal d'Astroni est le plus grand cirque du pays phlégréen. « C'est, disent les guides, un cratère de soulèvement qui a plus d'une lieue de tour et dans lequel a crû un bois épais de chênes verts et de peupliers. Il renferme un petit lac et une éminence composée de lave trachytique[3]. » En 1452, Alphonse le Magnanime donna dans ce cratère une grande fête en l'honneur du mariage de sa nièce Éléonore d'Aragon avec l'empereur Frédéric III : plus de trente mille personnes y purent assister. Ce cratère d'Astroni est aujourd'hui une chasse royale : un mur de clôture couronne l'anneau du sourcil. A l'extérieur, les pentes de terres blanches sont défrichées, couvertes de vignes et de cultures. Ces terres admirables produisent tout ce que l'homme leur demande, dès qu'il leur fournit un peu d'eau. Les guirlandes de vignes nouées aux ormeaux, les figuiers et les châtaigniers bordent les grands carrés d'échalas, de moissons ou de légumes. Tout vient sur « cette terre à blé », va nous dire le poète odysséen.

En ce mois d'avril finissant, les blés déjà sont à hauteur d'homme. Les

1. E. Suess, *la Face de la Terre*, trad. de Margerie, II, p. 622-523.
2. Photographie de Mme V. Bérard.
3. Baedeker, *Italie méridionale*, p. 89.

fèves, les petits pois en fleurs, les jardinets d'oignons, de poireaux et de salades entourent chacune des fermes perchées à flanc de coteau. Tous les arbres cultivés ou sauvages, noisetiers, pommiers, poiriers, orangers, citronniers, néfliers du Japon, mêlent leurs fruits européens et exotiques : « La terre des Kyklopes est loin d'être mauvaise ; cultivée, elle porterait à chaque saison toutes les récoltes ; elle a, sur le bord de la mer écumante, des prairies humides et molles ; la vigne surtout y pousserait avec vigueur ; le labourage serait facile et la récolte serait drue en la saison, car le sous-sol est excellent.... Les Kyklopes ne plantent ni ne labourent : tout pourtant leur vient sans semailles et sans labour, blés ou orges, et les vignes leur donnent un vin de grosses grappes, et c'est la pluie de Zeus qui fait pousser tout cela. » — « Les champs de Campanie, dit Strabon, ont toujours été disputés entre les peuples, à cause de leur fertilité. Le meilleur indice de cette fertilité est la qualité de leur froment qui l'emporte sur toutes les céréales du monde. On prétend que certaines terres campaniennes sont ensemencées toute l'année, deux fois en blé, une fois en millet ; les légumes prennent le reste du temps. La vigne et l'olivier couvrent les pentes des coteaux ; Rome tire d'ici ses meilleurs vins[1]. » — « A quelle terre de froment irriguée, non par des inondations fluviales, mais par les eaux du ciel, la Campanie est-elle inférieure ? demande Denys d'Halicarnasse. J'y ai vu faire trois récoltes par an, la semence d'hiver remplacée aussitôt par la semence d'été, à laquelle succédait la semence d'automne[2]. » En ce texte de Denys, il faut bien noter le premier rang que les géographes donnent à la Campanie, non parmi les terres inondées, mais parmi les terres arrosées, σιτοφόρου μὴ ποταμοῖς, ἀλλὰ τοῖς οὐρανίοις ὕδασιν ἀρδομένης. Les géographes classiques savent en effet que rien n'égale la fertilité des deltas et des plaines à inondations : ils connaissent l'Égypte et la Mésopotamie. Le périple primitif, où dut puiser notre poète odysséen, semble avoir eu déjà les mêmes connaissances : il ne mettait pas la Kyklopie sur le même rang que la merveilleuse Égypte ; mais, les deltas exceptés, il ne connaissait pas meilleur terrain à céréales ou à vignes parmi les terres qu'arrose la pluie :

καὶ γὰρ Κυκλώπεσσι φέρει ζείδωρος ἄρουρα
οἶνον ἐριστάφυλον, καί σφιν Διὸς ὄμβρος ἀέξει.

Nous déjeunons dans l'une des fermes qui suspendent leurs petites terrasses aux flancs extérieurs de l'Astroni, presque au sommet de l'anneau. Sous l'auvent de roseaux que supportent quatre fûts de colonnes, une grande marmite de lait cuit sur un feu de branches sèches. Le ciel voilé de brume ; les vignes rassasiées de chaleur ; la mer qui devant nous s'étend sans une houle jusqu'aux lointaines montagnes de Sorrente ; derrière nous, la forêt de l'Astroni débordant la crête de son mur : tout en ce matin fleuri semble cuver la joie du

1. Strab., V, 242.
2. Dion. Hal., I, 37.

printemps. Seuls, parfois, les grognements et les fuites du gibier royal, à travers les fourrés de l'Astroni, viennent troubler le grand silence.

L'*Odyssée* connaît une petite île des Kyklopes — nous allons la retrouver tout à l'heure — qui n'est au milieu de la mer qu'une chasse toute pareille à celle de l'Astroni : « C'est une île boisée où des chèvres sauvages vivent par milliers; l'abord des hommes ne vient pas les troubler; elles ne sont jamais poursuivies par les chasseurs qui se fatiguent à travers la forêt à parcourir les cimes des montagnes. L'île n'est pas habitée non plus par des pâtres ou des laboureurs. Sans labour, sans semailles, toute l'année, elle demeure déserte et nourrit seulement des chèvres bêlantes.... Le matin, nous prenons les arcs recourbés et les épieux au long manche et, disposés en trois bandes, nous nous mettons en chasse. J'avais douze vaisseaux : chacun eut pour sa part neuf chèvres; le mien seul en eut dix. » Pour s'offrir aujourd'hui une pareille journée, il faut être l'invité du roi Victor-Emmanuel. Clos de murailles, l'Astroni n'a qu'une entrée par une brèche de son sourcil. « Sans pâtres et sans laboureurs », le cirque désert n'est rempli que de grands arbres et de bêtes. Les pentes intérieures sont une admirable forêt de chênes et de peupliers. Le fond n'est pas uni, mais bosselé de hautes roches et creusé de petits lacs, qu'ombrage la même verdure d'arbres centenaires. Une résidence royale apparaît sous ces ombrages. Sa façade blanche met comme une claire pupille dans le fond de cet œil sombre.



Fig. 18. — L'Œil des Forêts[1].

Au pied de l'Astroni, voici l'autre « œil », le cirque d'Agnano, qui fut longtemps un lac semblable à l'Averne (les cartes marines indiquent encore cette nappe lacustre), sauf la profondeur. Les eaux en couvraient tout le fond, mais ce n'était à vrai dire qu'un marais insalubre. Sans grandes dépenses, l'homme put l'assécher. Les sourcils de l'Agnano sont aujourd'hui couverts de vignes, de pins et de châtaigniers. La pupille est un damier de cultures que des canaux découpent à angles droits, que de grandes routes traversent, plantées de peupliers, d'acacias et de platanes. L'anneau des sourcils n'est pas entièrement clos : une large brèche l'entame jusqu'au fond et fait communiquer cette

1. Photographie de Mme V. Bérard.

plaine intérieure de l'Agnano avec la plaine maritime de Bagnoli; c'est par là que les eaux du cirque sont conduites à la mer. Ce Kyklope est donc aveugle aujourd'hui : les hommes en ont crevé la pupille. L'antiquité connaissait déjà un « œil » vide, *Gaurus inanis*, dit Juvénal. Le Gaurus ou Gauros des Anciens est le Monte Gaudo ou Barbaro des modernes. Son pic évidé domine tous ses frères du plateau. Il sert de guide aux marins du golfe et de la haute mer : le seul monastère des Camaldules est plus élevé. Par une grande brèche, le Gauros a toujours pu déverser les eaux de sa plaine intérieure : ce nom même de *Gauros* prouve, je crois, qu'il en était ainsi dès la première antiquité. Car ce mot *gauros*, γαῦρος, offrirait un sens en grec : c'est le pic *hautain*, *orgueilleux*, le Kyklope arrogant du poète, Κυκλώπων ὑπερφιάλων, ὑπερηνορεόντων. Mais je rapporterais plus volontiers ce nom de lieu à la même couche onomastique que *Oinotrie*, *Kume*, etc. : les premiers navigateurs avaient dû dénommer ce pic, qui de loin leur servait de repère. Or, toutes les langues sémitiques ont la racine עור, *g. ou. r*, qui signifie *creuser*, *crever*, et, en particulier, *crever l'œil*, *aveugler*: Hébreux, Arabes, Araméens et Éthiopiens ont tiré de cette racine leur mot *aveugle*, עיר, *gaouer* ou *giouer*. Je crois que *Gauros* n'est que la transcription grecque de ce nom sémitique : le Gauros était l'œil aveuglé, l'œil vide, *Gaurus inanis*. Ulysse nous raconte longuement de quelle façon l'on doit s'y prendre pour aveugler un Kyklope.

Par la brèche du sourcil, les eaux de l'Agnano s'en vont à la mer, à travers la plaine de Bagnoli. Cette plaine d'alluvions, qui borde la plage entre les collines de l'Astroni et les collines du Pausilippe, est un ancien golfe comblé, plaine humide et profonde, grande prairie aboutissant à la grève et à l'écume de la mer :

ἐν μὲν γὰρ λειμῶνες ἁλὸς πολιοῖο παρ' ὄχθας
ὑδρηλοὶ μαλακοί.

Au bord de cette plaine et continuant en mer la falaise du Pausilippe, voici « ni trop loin ni trop près de la terre des Kyklopes, au-devant de leur port, l'Ile Petite », où vint débarquer Ulysse.

*
* *

Un peu en dehors du port, ni tout près ni très loin de la terre des Kyklopes, se présente l'Ile Petite, couverte de bois, peuplée de chèvres sauvages, vide d'hommes et de traces humaines.... Elle a un port avec de bons mouillages, où l'on n'a besoin d'aucune attache; sans jeter les ancres, sans mettre d'amarres à terre, on peut rester là tout à loisir; quand une fois on a abordé, l'on peut séjourner tant qu'il ne plaît pas de s'en aller ou tant que les vents ne sont pas favorables[1].

1. *Odyss.*, IX, 116 sqq.; 136 sqq.



FIG. 19. — LE MONTE BARBARO

1. Plaine de Monte Barbaro. — 2. Émissaire. — 3. Monte-Nuovo. — 4. Averne. — 5. Lac de Fusaro. 6. Monte Grillo. — 7. Kume. — 8. Lac de Licola.

La traduction de ce texte ne présente, je crois, aucune obscurité. Le seul vers,

Νῆσος ἔπειτα Λάχεια παρὲκ λιμένος τετανύσται,

pourrait embarrasser les « Moins Homériques », qui ne voient partout que simples épithètes poétiques. Ile Petite, Νῆσος Λάχεια, est, en réalité, un nom propre; il ne s'agit pas d'*une* petite île, quelconque, mais de *la* Petite Ile : les Grecs modernes ont sur les côtes asiatiques des *Mikronisi*, comme les Italiens ont ailleurs des *Isola Grande*, et comme les Français ont des *Ile Grande*. Pour légitimer cette traduction de *Nèsos Lakheia* par un nom propre, nous avons déjà rencontré les « Iles Pointues » sur le chemin de Télémaque, dans la mer de Zante; ces *Nèsoi Thoai*, ces *Iles Pointues* que le héros doit éviter entre Pylos et Ithaque, sont les *Roches Montague*, disent les navigateurs aujourd'hui.



FIG. 20. — Le Pausilippe et Nisida[1].

Mais pour vérifier entièrement notre traduction, voici un autre exemple : « A l'extrémité de Gortyne, raconte Nestor à Télémaque, il est dans la mer ténébreuse une Pierre Chauve, coupée à pic sur la vague. Le vent du Sud jette la grande houle contre ce promontoire du couchant et contre Phaistos; mais la grande houle est brisée par cette petite pierre »,

ἔστι δέ τις λισσὴ αἰπεῖά τε εἰς ἅλα πέτρη
ἐσχατιῇ Γόρτυνος ἐν ἠεροειδέι πόντῳ ·
ἔνθα Νότος μέγα κῦμα ποτὶ σκαιὸν ῥίον ὠθεῖ
ἐς Φαιστόν · μικρὸς δὲ λίθος μέγα κῦμ' ἀποέργει[2].

Les scholiastes ont raison de dire que nous avons ici un nom propre, Λισσὴ Πέτρη, οὕτω λεγομένη κατὰ τὸ κύριον ὄνομα[3]. Sur la côte méridionale de la Crète, en effet, il est un promontoire rocheux qui pointe vers l'Ouest et qui forme l'extrémité de la Gortynie : derrière lui, se creuse le golfe où l'un des ports de Gortyne, Phaistos, était bâti. La grande houle du Sud vient frapper contre ce coin, qui forme môle de défense pour tout le golfe : « Ce cap, disent les

1. Photographie de Mme V. Bérard.
2. *Odyss.*, III, 293-296.
3. Eustath., 1468, 37; cf. Ebeling, *Lexic. Hom.*, s. v.

Instructions nautiques, est le dernier contrefort des montagnes côtières. Il forme l'extrémité de la grande baie de Messara ou de Dibaki. C'est un cap escarpé, parfaitement dessiné et reconnaissable à une falaise élevée en forme de coin, le cap formant l'angle aigu du coin. » La baie de Messara est la façade occidentale de la Gortynie. Entre deux chaînes de montagnes parallèles, qui se dressent au Sud et au Nord, la Gortynie n'est en effet qu'une longue plaine ou plutôt la longue vallée d'un petit fleuve que les Anciens nommaient Lethaios. Au milieu de la plaine, Gortyne est la « haute ville », avec deux ports, l'un sur la mer du Sud derrière les montagnes côtières, l'autre sur la mer de l'Ouest, dans la baie de Messara. Notre cap protège ce dernier port qui se nommait Phaistos. A toutes les époques, ce cap fut célèbre parmi les marins : la côte méridionale de la Crète n'offre pas d'autre refuge. Les *Instructions nautiques* ajoutent : « La mer, soulevée par la brise du large ou par les vents d'Ouest, rend les communications avec la terre souvent difficiles dans ces baies ouvertes. En outre, les rafales qui tombent du mont Ida par les coups de vent de Nord, très fréquents de juin à octobre, soufflent dans la baie avec une grande violence. Leur approche ou leur persistance est toujours annoncée par une panne ou bande de nuages blancs qui enveloppent le mont Ida et les pics environnants. Pendant l'hiver, ces coups de vent du Nord sont plus violents et par conséquent les rafales beaucoup plus dangereuses[1] ».

Le poète odysséen connaît fort bien ces coups de vent. Ménélas, chassé du Nord par ces rafales, ne peut contourner le Malée. Des vagues, hautes comme des montagnes, jettent sa flotte vers la Crète. Cinq de ses vaisseaux sont entraînés jusqu'en Égypte. Les autres viennent se fracasser contre les falaises de notre cap; les équipages échappent à la mort, mais les vaisseaux sont brisés :

> αἱ μὲν ἄρ' ἔνθ' ἦλθον, σπουδῇ δ' ἤλυξαν ὄλεθρον
> ἄνδρες, ἀτὰρ νῆάς γε ποτὶ σπιλάδεσσιν ἔαξαν
> κύματα[2].

Le Cap se nomme aujourd'hui *Littino*; c'est la transcription italienne du mot grec Λισσή [*la Pierre*] *Chauve*. Le poème odysséen nous donne le nom propre de ce promontoire, mais en le commentant par une autre épithète Λισσὴ [αἰπεῖά τε εἰς ἅλα] Πέτρη. Pour la Petite Ile des Kyklopes, le nom homérique Νῆσος Λάχεια est une pareille transcription développée. Car cette île, à travers les siècles, a conservé jusqu'à nos jours son appellation. C'est encore aujourd'hui la Petite-Ile. Mais un seul mot suffit à la désigner. Les Italiens la nomment *Nisida* ou *Nisita*. Les Grecs la nommaient *Nèsis*, Νησίς, diminutif de Νῆσος, « l'îlot ». Cette île de Nisida correspond de tous points à la description odysséenne : elle nous en offre jusqu'aux moindres détails. Il suffit de transporter cette description sur les cartes marines, dont je donne ici un extrait.

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 250-252.
2. *Odyss.*, III, 297-299.

FIG. 21. — NISIDA

Photogravure de la carte marine n° 1951.



Dans le golfe, Nisida se dresse au-devant de la côte italienne, à un millier de mètres de la rive :

γαίης Κυκλώπων οὔτε σχεδὸν οὔτ' ἀποτηλοῦ.

C'est le sommet émergé d'un volcan, dans le cratère duquel la mer a pénétré par une étroite brèche. L'île n'est qu'un anneau de terre ou plutôt un croissant presque fermé, qui contient un bassin, un « œil » de mer, tout semblable aux Yeux Ronds de la côte voisine. Les marins d'aujourd'hui donnent à ce bassin le nom de *Porto Pavone* ou *Paone*. Si l'on regarde la forme même de cet œil rond, on verra que le « Port du Paon » est une traduction aussi imagée que le « Port du Kyklope ». Cerclé de terres blanches et de verdures, cet œil de mer brille comme les yeux du paon sur la queue diaprée de l'oiseau. On ne pénètre en ce bassin que par un goulet large de cinquante mètres à peine. Encore l'entrée est-elle obstruée d'une roche. Est-il nécessaire de commenter davantage le vers odysséen : « A l'intérieur de cette île, il y a un port bien pourvu de mouillages, où l'on n'a besoin ni d'ancres, ni d'amarres »?

ἐν δὲ λιμὴν εὔορμος, ἵνα οὐ χρεὼ πείσματός ἐστιν.

Sans peine, on imagine l'arrivée d'Ulysse, piloté par un dieu à travers le goulet; il fallait ici le pilotage d'un dieu pour entrer sans encombre :

ἔνθα κατεπλέομεν καί τις θεὸς ἡγεμόνευεν.

Car la nuit était sombre, la lune couverte de nuages et le port tout rempli de ténèbres profondes :

νύκτα δι' ὀρφναίην οὐδὲ προφαίνετ' ἰδέσθαι·
ἀὴρ γὰρ περὶ νηυσὶ βαθεῖ' ἦν, οὐδὲ σελήνη
οὐρανόθεν προὔφαινε, κατείχετο δὲ νεφέεσσιν.

Dans ce trou noir, que cerclent tout autour les pentes étroites du cratère, on ne pouvait rien voir de l'île que ce mur circulaire, assombri de forêts :

ἔνθ' οὔ τις τὴν νῆσον ἐνέδρακεν ὀφθαλμοῖσιν.

Et ce mur interceptant aussi la vue et les bruits du large, l'on ne voyait ni l'on n'entendait les brisants de la houle :

οὔτ' οὖν κύματα μακρὰ κυλινδόμενα προτὶ χέρσον
εἰσίδομεν.

Admirable station pour les marines primitives! Mouillage, source, bois, gibier, l'on trouvait tout ici. Les pentes intérieures et extérieures de ce cratère étaient

couvertes de bois, ὑλήεσσα, comme le sont les pentes de l'Astroni. Les Romains ont encore vu « la forêt qui couronne Nisida au milieu des flots »,

silvaque quæ fixam pelago Nesida coronat[1].

« L'île de Nisita, dit le *Portulan* de Michelot, est fort haute et remplie d'arbres. Du côté S.-O., il y a une petite anse en forme de croissant : à la pointe de gauche en entrant, il y a un gros écueil où l'on voit au-dessus de cette calenque une grande maison très ancienne[2]. »

Sur ces pentes volcaniques, fertiles et faciles à travailler, tout pousserait à merveille et les vignes surtout y viendraient à profusion, car la terre est profonde, meuble, et le sous-sol humide. Ce n'est pas une mauvaise roche infertile : « Rien ne vaut les asperges qui poussent sans culture dans l'île de Nisida », dit Pline, *quod in Neside Campaniæ insula sponte nascitur, longe optimum existimatur*[3]. Nos dictionnaires de géographie vantent encore les raisins, les oliviers et les légumes de Nisida[4].

Avec son mouillage admirable, cette île offre aux premiers navigateurs le site d'un grand *emporium*, du type de ceux que nous avons étudiés pour la période préhellénique. Quelle Tyr ou quelle Milet, quelle Syracuse ou quelle Marseille on pourrait fonder là! quelle « ville bien bâtie » les navigateurs feraient de cet îlot!

οἵ κέ σφιν καὶ νῆσον ἐυκτιμένην ἐκάμοντο.

Mais les indigènes ne semblent pas apprécier les avantages de cette position : en tout temps ils l'ont négligée. Aux temps odysséens, l'île est déserte, abandonnée aux bois et aux chèvres sauvages :

ὑλήεσσ'· ἐν δ' αἶγες ἀπειρέσιαι γεγάασιν
ἄγριαι.

Ce n'est qu'une Ile aux Chèvres : une autre île de ce même golfe napolitain garda, jusqu'à nos jours, parmi les marins et les indigènes le nom de *Capraia*, Καπρέα, *Capri*. Ces Iles aux Chèvres sont pareilles à cette île des côtes sardes que nous décrivent les voyageurs contemporains : « L'île de Tavolara n'est qu'un bloc immense de chaux carbonaté. Son nom vient de sa forme : ses flancs sont coupés à pic, ce qui rend cette île inaccessible sur la plus grande partie de sa circonférence. Elle n'est habitée que par des chèvres sauvages ou, pour mieux dire, devenues sauvages, qu'on y va chasser quelquefois, non sans courir de grands dangers, à cause des précipices qu'on y rencontre à chaque pas.... Ces chèvres ne sont nullement une espèce différente de celles qui vivent en domesticité. Ayant fait deux voyages consécutifs dans cette petite île pour examiner ces animaux de près, je suis parvenu, non sans beaucoup de peine et de périls,

1. Stat., *Sylv.*, III, 2.
2. Michelot, *Portulan*, p. 271.
3. Plin., XVIII, 8.
4. Vivien de Saint-Martin, *Dict. Géog.*, s. v. *Nisita*.

à en tirer quelques-uns. Alors je me suis convaincu qu'elles sont de la même espèce que les chèvres domestiques. Il y en a de toutes blanches, de noires, de brunes, de rousses, de pies, etc. La variété et la nature du poil ne laissent aucun doute sur la véritable origine de ces chèvres, qui descendent d'animaux domestiques, abandonnés jadis sur cette petite île. Elles sont remarquables par la longueur démesurée de leurs cornes[1]. » La chasse d'Ulysse dans l'Ile Petite est beaucoup moins difficile. Un dieu lui donne aussitôt une abondante proie : en une journée, les équipages tuent quatre-vingt-neuf chèvres, et l'on fait ensuite l'un de ces pantagruéliques repas, que les voyageurs francs nous ont appris à bien connaître[2].

Durant l'antiquité classique, Nisida n'est encore qu'un terrain de chasses, un coin de villégiature, où quelques riches Romains ont leurs maisons de campagne, un lieu de retraite et de mystère. Brutus, le meurtrier de César, y possède une villa, — *fui apud Brutum multas horas in Neside,* écrit Cicéron, ... *Brutus erat in Neside, ... In Neside VIII idus, ibi Brutus*[3]. C'est là que fut résolu le meurtre de César. C'est là que Porcia vint se tuer à la nouvelle de Philippes[4]. Aux siècles derniers, notre Ile des Chèvres était devenue une Ile aux Lapins : ils s'en étaient emparés et en avaient banni toute culture. Aujourd'hui, un autre gibier a pris leur place : l'île est devenue un lazaret, puis une prison. Le Porto Pavone est toujours désert. Les navigateurs étrangers n'y viennent plus. Les indigènes du golfe n'ont pas encore su ou plutôt ils ne veulent pas en faire une « ville bien bâtie ». Ce n'est pas qu'aujourd'hui les Opiques ignorent encore les choses de la mer et qu'ils n'aient, comme aux temps odysséens, ni rameurs ni bateaux peints :

οὐ γὰρ Κυκλώπεσσι νέες πάρα μιλτοπάρῃοι.

Mais ce Port de Nisida ne saurait leur être d'aucun service : il ne s'ouvre qu'aux arrivages de la grande mer; il tourne le dos aux grèves du continent. Nisida est encore un bel exemple de ces îles que nous connaissons bien et qui, orientées pour le service des étrangers, sont fermées aux approches des indigènes. Aujourd'hui, les étrangers n'ont que faire de cette station : Kume, Pouzzoles ou Naples leur offrent des entrepôts plus commodes et des marchés mieux achalandés. Quand la pêche ou le petit cabotage amène vers Nisida les barques du voisinage, les marins indigènes ne vont pas contourner les bras du croissant pour atteindre l'étroit goulet du port intérieur. Ils se contentent d'un mouillage temporaire sur n'importe quel promontoire, en face de la grande terre. Pour le service de la prison et du lazaret, on a un va-et-vient de petits bateaux qui approvisionnent l'île et la peuplent. Ces bateaux viennent accoster au point le plus proche en face du continent, sur la côte N.-E. de l'île : là, négligeant le

1. A. de la Marmora, *Voyage en Sardaigne*, I, p. 104-105 et 174-175.
2. Voir plus haut, p. 8.
3. Cicér., *ad Attic.*, XVI, 2; 5; 4.
4. Mart., I, 42. Là-dessus cf. Ph. Cluver., *Ital. Ant.*, II, p. 1167; J. Beloch, *Campanien*, I. p. 88.

port naturel du Paon, on a construit à grands frais un débarcadère artificiel. « Le port, au côté N.-E. de l'île, est formé par un môle à double coude, s'étendant de 180 mètres environ dans le Nord. Un quai, près duquel il y a de 2 à 4 mètres de fond, contourne la côte. Les navires mouillent dans l'Est ou l'E.-N.-E. de la jetée Ouest ou s'amarrent au quai, bien à l'abri de tous les vents du large[1]. »

L'orientation même du Porto Pavone en écarte donc les barques indigènes et les flottes contemporaines. Mais on comprend qu'inversement elle attira les premières marines des thalassocrates. Il faut toujours revenir au texte de Skylax sur l'île africaine de Kernè : « Les Phéniciens ont fait de Kernè leur emporium. Ils y débarquent; ils y amarrent leurs vaisseaux; ils s'y installent sous des tentes; de là, ils passent sur le continent voisin et vont en barque vendre leurs marchandises[2] ». Pareillement Ulysse installe sa flotte dans le Porto Pavone: nos Achéens y débarquent et campent au bord de la mer :

δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

On mange, on boit, on dort tout son saoul. Puis Ulysse réunit l'assemblée : « Vous autres, dit-il au gros de la flotte, vous allez rester ici; moi, je vais prendre mon vaisseau et mon équipage, pour m'en aller voir à terre ce que sont les gens de par là »,

ἄλλοι μὲν νῦν μίμνετ', ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι·
αὐτὰρ ἐγὼ σὺν νηΐ τ' ἐμῇ καὶ ἐμοῖς ἑτάροισιν
ἐλθὼν τῶνδ' ἀνδρῶν πειρήσομαι οἵτινές εἰσιν.

Ulysse part sur son bateau qu'il ne prend même pas la peine de mâter; en quelques coups de rames, on atteint la terre toute proche :

ἑξῆς δ' ἑζόμενοι πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς·
ἀλλ' ὅτε δὴ τὸν χῶρον ἀφικόμεθ' ἐγγὺς ἐόντα....

De l'île, on entendait déjà les bêlements des troupeaux et l'on percevait la fumée et la voix des Kyklopes :

καπνόν τ' αὐτῶν τε φθογγὴν οἴων τε καὶ αἰγῶν.

Tout ce golfe de Pouzzoles est, en effet, rempli de fumées et de vapeurs volcaniques. Les auteurs romains nous parlent de l'atmosphère obscure et méphitique qui règne autour de Nisida :

inde malignum
aera respirat pelago circumflua Nesis[3].

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 86.
2. Skylax, 112, *G. G. M.*, p. 94.
3. Stat., *Sylv.*, II, 2, 77.



FIG. 22. — LA PLAGE DE BAGNOLI ET L'ILE DE NISIDA

Il semble qu'autrefois l'île elle-même exhalait, comme la Solfatare, des vapeurs et des fumerolles :

tali spiramine Nesis
emittit stygium nebulosis aera saxis[1],

et cet « air stygien des rochers nébuleux » serait un commentaire littéral du vers odysséen : « autour de nos vaisseaux, la nuée trop épaisse » empêchait de rien voir,

ἀὴρ γὰρ περὶ νηυσὶ βαθεῖ' ἦν.

Ces fumées et fumerolles, répandues sur le pourtour du golfe, sont particulièrement abondantes sur les côtes du Nord-Ouest et de l'Ouest, autour de Pouzzoles et du cap Misène. Là, comme on pouvait s'y attendre, elles ont frappé l'attention des marins. Nos *Instructions nautiques* connaissent la *Pointe de la Fumée, Punta del Fumo*, et la *Roche Fumeuse, Secca Fumosa*[2]. La Pointe de la Fumée fait partie du grand promontoire que les Anciens nomment *Misène*, Μισηνόν ou Μισηνοί, *Misenus* ou *Misenum*. Ce nom semble n'avoir jamais eu de sens pour les oreilles des indigènes : la légende le rapportait aux navigateurs étrangers. Suivant la tradition, Misenos, qui donna son nom au promontoire, était un compagnon d'Ulysse (et Polybe cite ce nom même comme une preuve du séjour d'Ulysse en cet endroit[3]) ; Virgile fit de Misenus le trompette d'Énée[4]. Dans toutes les langues sémitiques, la racine עשן, *asan*, désigne *la fumée, la vapeur*. Le verbe עשן, *asan, fumer*, aurait une forme itérative pour dépeindre plus exactement ces fumées et fumerolles volcaniques qui *fumotent* : la forme *piel, isen*, rendrait complètement cette idée, et le participe *piel* מעשן, *misen*, serait un bon équivalent de notre Roche *Fumeuse*. Je crois que *Misenos* vient de là.

***

22 et 23 avril 1901[5]. — Sur la plage de Bagnoli, nous avons pris une barque « au flanc rouge », μιλτοπάρηος, l'une de ces barques napolitaines, peintes en mirliton. Nisida se dresse en face de nous. Elle présente à la grande terre une haute et raide muraille de falaises blanches et de verdures en espalier. A la corne de droite, un donjon rond percé d'embrasures; en travers de la pente, une route en lacets; à mi-côte, une ligne de terrasses et de maisons; au ras de l'eau, quelques bâtiments, un môle et un phare : l'île tout entière n'est qu'une prison. Dans le détroit, à mi-chemin entre la terre et l'île, un pâté d'écueils supporte l'ancien lazaret. On ne peut visiter ni même contourner l'île qu'avec la permission des autorités pénitentiaires.

1. Lucan., VI, 90.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 78-84.
3. Polyb., ap. Strabon, I, p. 26.
4. Cf. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v. *Misenos*.
5. Notes de voyage.

Le détroit est sans largeur. En ce couloir, le vent du Nord frise les flots et secoue les barques. Le détroit est sans profondeur. Nisida n'est en vérité qu'un morceau du Pausilippe : même constitution interne; même aspect; même hauteur. L'île, comme la falaise continentale, repose sur un socle de laves noires, qui apparaît à quelques mètres au-dessus du flot : 150 ou 200 mètres de tuf blanc y sont superposés. La lave est dure, compacte, insoluble. Le tuf, friable et crevassé, se creuse ou s'éboule sous les coups de la vague. La cassure, qui fait le détroit entre le Pausilippe et Nisida, semble avoir eu pour cause un plongeon ou une flexion des laves inférieures. En cet endroit, la couche de laves, étant moins haute ou s'étant infléchie, ne dépassait pas continûment le niveau de la mer; le tuf était donc sans défense contre les flots qui l'ont arasé : la mer recouvrit le socle de laves.



Fig. 25. — L'Aiguille et Nisida[1].

Mais à peine avons-nous quitté la plage, que ce socle de laves noires nous apparaît à quelques pieds sous l'eau. Plusieurs têtes le dominent, émergées en écueils ou en plateaux de roches : les plus larges ont servi de fondations au lazaret. A chaque flanc Est et Ouest de Nisida, l'une de ces têtes de lave émergée soutient encore une haute aiguille de tufs branlants : Aiguille du Levant, Aiguille du Couchant, disent les cartes italiennes. Nos marins comparent très justement ces deux rochers à deux *obélisques* :

Nisida, disent les *Instructions nautiques*, est escarpée et gît à un demi-mille de la côte, à laquelle elle est réunie par un banc sur lequel il y a de 2 à 4 mètres d'eau. Dans sa partie S.-O., se trouve un petit bassin, nommé *Port-Paone*, qui ne convient qu'aux barques de pêche. Au sommet, situé à la partie N.-O., est un ancien palais converti en prison. Dans l'Est, entre Nisida et la côte, se trouve un ilot accore et plat où l'on a établi un lazaret et qui est réuni à Nisida par une chaussée. Entre l'ilot et le banc du continent, le chenal avec 2 mètres d'eau a 150 mètres environ de largeur. Près de la côte de l'île, aux côtés N.-O et S.-E., sont deux rochers coniques, nommés les *Obélisques*.

Ayant doublé le Lazaret, nous découvrons l'Aiguille du Levant. Au flanc de Nisida, c'est comme une tour de roches blanches qu'une étroite passe, encombrée de roches, sépare de l'île. Vue d'ici (fig. 25), l'Aiguille n'est qu'une pierre

1. Les fig. 23-36 sont toutes des photographies de M[me] V. Bérard.

sans grandeur. Mais à mesure que, secouée par le flot, notre barque vient côtoyer la haute falaise de Nisida, le ressac de la houle se fait plus gémissant autour des roches aiguës. Cette pointe déchiquetée, semi-branlante, avec ses couches mal assises, inquiète le regard. Il faut la contourner de loin en évitant de se laisser prendre aux écueils du voisinage. Sa hauteur paraît énorme et sa stabilité peu sûre. Il semblerait que, sous les coups de la vague, elle va pencher et tout écraser de sa chute. C'est moins un rocher émergeant des eaux qu'un morceau de terre ferme éboulé, ou, comme dit l'*Odyssée*, quelque sommet de montagne projeté dans la mer par un Kyklope furieux.

Debout sur la falaise du Pausilippe (où nous allons trouver sa grotte tout à l'heure), Polyphème aveuglé lance contre le bateau d'Ulysse, qui revient à Nisida, deux énormes rochers : « Il arracha la tête d'une haute montagne et la lança *devant* notre navire : la mer refoulée nous ramena vers le continent et faillit nous jeter à la côte [de la terre ferme].... Arrachant de nouveau une pierre beaucoup plus grande, il la fit tournoyer et la lança *derrière* notre navire. La mer chassée nous poussa en avant et faillit nous jeter à la côte [de Nisida]. » Il suffit de prendre garde à quelques mots de ce récit pour deviner comment cet épisode fut tiré par le poète, à son ordinaire façon, de l'onomastique même de son périple. La première pierre tombe *devant* le vaisseau :



Fig. 24. — L'Aiguille et le Pausilippe.

κὰδ δ' ἔβαλε προπάροιθε νεὸς κυανοπρῴροιο,

la seconde tombe *derrière* le vaisseau :

κὰδ δ' ἔβαλεν μετόπισθε νεὸς κυανοπρῴροιο.

Pour les premiers thalassocrates, près de Nisida qui était déjà la *Petite Ile*, les deux obélisques étaient déjà les Aiguilles *du Levant* et *du Couchant*. Mais, dans les langues sémitiques, *levant* et *devant*, *couchant* et *derrière* sont synonymes. Les Sémites « s'orientent », comme nous, face au Levant, dos au Couchant : le Levant pour eux est donc *ce qui est devant*, *kedem*, קדם, et le Couchant est *ce qui est derrière*, *akhour*, אחור. La Bible connaît un « Mont du Devant », une Montagne de l'Orient, אר הקדם, *Or Akedem*. Le périple sémitique fournissait au poète odysséen une *Pierre du Devant* et une *Pierre du*

Derrière : le poète, imaginant à sa mode ordinaire un incident pour mettre en œuvre cette donnée, ne fit que traduire avec une exactitude minutieuse Πέτρη Προπάροιθε, Πέτρη Μετόπισθε. En un autre passage, il nous montrera qu'il comprenait pourtant le sens véritable des mots sémitiques *devant* et *derrière*. Quand Ulysse cherche à s'orienter, il veut savoir « quels sont les hommes qui habitent du côté de l'aurore et du soleil, et quels sont ceux qui habitent *derrière*, vers le couchant ténébreux »,

ἠμὲν ὅσοι ναίουσι πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε
ἠδ' ὅσσοι μετόπισθε ποτὶ ζόφον ἠερόεντα[1].

Il est possible que le poète n'ait même pas eu à inventer les jets de pierre du Kyklope : il les a trouvés déjà dans le texte de son périple. Les « Yeux » sont, par nature, des lanceurs de pierres : je crois que, dans leur Oinotrie, les premiers thalassocrates avaient déjà des îles « projetées », des roches tombées ou lancées du continent voisin. La géographie classique connut plusieurs de ces îles arrachées de la terre ferme et projetées dans l'océan par quelque géant ou par quelque dieu. Une île de l'Archipel, Nisyros, est un volcan en activité : les Anciens n'y voyaient qu'un morceau de l'île voisine, Kos, τὴν Νίσυρον ἀπόθραυσμα εἶναι τῆς Κῶ, que Poseidon avait lancé sur le géant Polybotès pour l'ensevelir[2]. A l'entrée du golfe de Naples, en face du cap Misène, l'île « Proversée », Προχύτη (aujourd'hui Procida), passait aussi pour n'être qu'un fragment des Iles Pithécuses, c'est-à-dire d'Ischia, τοῦ Μισηνοῦ πρόκειται νῆσος ἡ Προχύτη, Πιθηκουσσῶν ἀπόσπασμα, ou du cap Misène lui-même : Strabon nous donne les deux versions qui ne sont pas contradictoires, car les Pithécuses elles-mêmes n'étaient, au gré des Anciens, qu'un fragment du cap Misène, comme Capri, les Sirènes et les Œnotrides étaient des fragments de la terre sorrentine, καὶ γὰρ ἡ Προχύτη καὶ Πιθηκοῦσσαι ἀποσπάσματα τῆς ἠπείρου καὶ αἱ Καπρίαι καὶ ἡ Λευκωσία καὶ Σειρῆνες καὶ αἱ Οἰνωτρίδες[3]· Pour Prochyta et Ischia, cette légende devait remonter très haut. Elle était sans doute antérieure aux Grecs. Du moins l'onomastique de ces îles mérite notre attention. Elle se présente à nous sous forme de doublets : elle a des noms sûrement grecs, Προχύτη, *la Proversée*, *la Projetée*, Πιθηκοῦσσαι, l'Ile des Singes (πίθηκος) ou des Tonneaux (πίθος)[4]; elle a d'autres noms aussi qui n'ont aucun sens en grec, *Ænaria*, *Inarimè*, et qui ne devaient pas offrir un sens plus clair aux oreilles des indigènes. L'un de ces noms fut même inventé par eux à seule fin d'expliquer l'autre. Car *Ænaria* est bien un nom géographique, un nom réel; mais *Inarimè* est une invention des gens de lettres :

Inarimen Prochytamque legit sterilique locatas
colle Pithecusas, habitantium nomine dictas[5].

1. *Odyss.*, XIII, 240-241. Cf. Ebeling, *Lexic. Homer.*, s. v. μετόπισθε.
2. Strab., X, 489; Plin., V, 36.
3. Strab., V, 247; VI, 258.
4. Cf. Plin., III, 12 : Graecis Pithecusa, non a simiarum multitudine, ut aliqui existimaverunt, sed a figlinis doliorum.
5. Ovid., *Métam.*, XIV, 90-91.

Ce mot *Inarimè* est la copie déformée et sophistiquée d'un vers de l'*Iliade* : « Le sol gémit comme frappé de la foudre, qui flagelle la terre autour de Typhon dans les Arima »,

... ὅτε τ' ἀμφὶ Τυφωέι γαῖαν ἱμάσσῃ
εἰν 'Αρίμοις[1].

L'Εἰν-'Αρίμοις homérique a donné l'île *I-narimè* qu'on assimila à *Ae-naria*. Le nom d'*Ænaria* rentrerait, par contre, dans une catégorie qui nous est familière, car nous connaissons déjà ces noms insulaires de la Méditerranée occidentale, commençant par *e, i, ai, ae* : *E-nosim, Ai-aiè, I-spania*, etc. Nous savons que ce préfixe *e* ou *i* est la transcription gréco-latine du mot sémitique אי, *ai*, ou י, *i*, qui veut dire *île* : *Æ-naria* est l'*Ile Naria*. Dans toutes les langues sémitiques la racine נהר, *na'ar*, existe avec le sens de *couler, verser*, et le mot נהר, *na'ar*, avec le sens de *coulée, fleuve*. Je crois que אי־נהרה, *Ai-naria*, est l'*Ile Coulée* : *provolutis montibus insulam exstitisse*, dit Pline[2]. Je crois qu'*Ae-naria* est l'original sémitique dont *Prochyta*, Προχύτη, n'est que la traduction grecque. Ce nom d'Ænaria fut attribué à tout le groupe des Pithécuses : Ischia est la grande île, la mère, et Prochyta est la cadette ou la fille : *Prochyta non ab Aeneae nutrice dicta, sed quia profusa ab Aenaria erat; Aenaria ipsa a statione navium Aeneae*[3].



Fig. 25. — L'entrée de Porto Pavone.

Notre barque a contourné la falaise méridionale de Nisida, à bonne distance, pour éviter les écueils et le ressac : nous voici devant Porto Pavone. Brusquement, le « sourcil » démantelé laisse apercevoir les pentes intérieures du cratère, avec les terrasses de vignes et d'olivettes, qui montent de la mer au donjon du sommet. L'entrée de Porto Pavone est fort étroite. Par ce vent du Nord, elle nous offre quelque difficulté, à cause de la roche demi-noyée qui la barre. On doit bien veiller au chenal. Il faudrait vraiment le pilotage d'un dieu pour risquer une telle passe en pleine nuit et pour faire entrer une flottille à la voile :

ἔνθα κατεπλέομεν καί τις θεὸς ἡγεμόνευεν.

1. *Iliad.*, II, 782-783.
2. Plin., II, 89.
3. Plin., III, 11.

Cette expression que nous retrouverons dans l'*Odyssée* n'est que la traduction poétique d'une formule usuelle parmi les marins d'Ionie. Hérodote nous raconte la fortune admirable d'un bateau samien qui, jeté par la tempête aux rives de Tartessos, en rapporta des richesses infinies : « il avait joui vraiment de l'escorte des dieux », θείῃ πομπῇ χρεώμενοι[1].



Fig. 26. — Le goulet.

A la bouche du port, sur les deux roches bordières, la houle déferle et nous ne voyons que trop, au long de notre plat-bord, les grandes volutes qui brisent contre l'île :

... κύματα μακρὰ κυλινδόμενα ποτὶ χέρσον
εἰσίδομεν.

Mais, une fois entrés, nous sommes au repos. Bientôt même il n'est plus besoin des avirons pour maintenir notre barque. Elle reste sans bouger dans le milieu du port. Nous avons obtenu la permission de prendre des photographies, mais non de débarquer. A notre gauche, au-dessous du donjon, la pente du cratère, toute rayée de vignes en terrasses, est barrée des lacets d'une grand'route, qui descend du donjon vers l'hôpital des forçats. A notre droite, la pente, couverte d'arbres et de broussailles, est barrée d'une autre route qui joint l'hôpital au cimetière : au sommet, subsistent les beaux restes d'une vieille olivette. Droit devant nous, tout au fond du port, au seul point du cirque où la berge circulaire se creuse d'un redan (la carte marine indique très nettement cet enfoncement du port, ἐπὶ κρατὸς λιμένος),



Fig. 27. — A notre gauche.

1. Hérod., IV, 152.

les pentes convergent en un vallon étroit, qui jadis devait finir à la mer par une courte plage. Aujourd'hui, pour prévenir toute évasion des forçats, un mur percé de meurtrières bouche cette cale. Deux petites portes cintrées permettent seulement de puiser à la source, qui coule, nous disent les mariniers, sous le pied de la falaise : un escalier et des pierres plates sont disposés pour la commodité des lavandières.



Fig. 28. — A notre droite.

Aux temps odysséens, c'est ici que les navigateurs établissaient leur campement; cette petite grève leur offrait son aiguade et l'ombrage de ses peupliers :

αὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος ῥέει ἀγλαὸν ὕδωρ,
κρήνη ὑπὸ σπείους· περὶ δ' αἴγειροι πεφύασιν

C'est en ce campement qu'Ulysse ordonne au gros de sa flotte de l'attendre, tandis qu'avec un seul navire il s'en ira chez le Kyklope du continent. Sous ces ombrages, nos compagnons corsaires restent donc à banqueter durant l'absence du héros : cette île giboyeuse est un bon reposoir.



Fig. 29. — La source.

Mais Ulysse quitte ce port de la Petite Ile. Sans prendre seulement la peine de mâter, il fait armer les rames et pousser le navire hors de Porto Pavone. Ils sortent du cratère. En quelques coups d'aviron, ils abordent au rivage de la grande terre « toute voisine »,

ἑξῆς δ' ἑζόμενοι πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς·
ἀλλ' ὅτε δὴ τὸν χῶρον ἀφικόμεθ' ἐγγὺς ἐόντα....

C'est la manœuvre que répètent nos mariniers. Au sortir de Porto Pavone, nous retrouvons la grande houle, les hurlements du flot écumeux, la falaise menaçante et l'Aiguille déchiquetée par le vent, ravagée par la vague : sous la

blancheur de son tuf, elle ressemble à quelque énorme *ice-berg* flottant cahin-caha. Devant nous, la façade du Pausilippe est une muraille droite et blanche, toute pareille à la falaise de Nisida, mais plus élevée et plus abrupte encore. Dans cette roche friable, les hommes ou les flots ont creusé de hautes cavernes, dont les gueules béent sur la mer, juste au ras de l'eau. Au sommet de la muraille, des plantations et quelques villas se penchent sur l'abîme. Au pied, des éboulis de cailloux et de terrain montrent quel danger les embarcations peuvent courir à frôler de trop près ces falaises croulantes.



Fig. 30. — La falaise du Pausilippe.

La plage de sable de Bagnoli, disent les *Instructions nautiques*[1], limite à la mer une large vallée bien cultivée : le village est sur la côte, auprès de sources chaudes.... [A la suite de cette plage], la pointe de la Gaiola, qui limite à l'Est la baie de Pouzzoles, est rocheuse avec des falaises de 150 mètres de hauteur; près de son extrémité Sud, git le petit îlot de la Gaiola.



Fig. 31. — Les grottes.

Perpendiculaire au mur de la falaise, une longue échine de roches pointe vers le large et détermine deux petits ports, Cala Badessa et Cala de Trentaremi, où la houle s'amortit à travers les écueils. Les barques y peuvent trouver des eaux plus calmes. Mais le véritable refuge ne leur est offert que par la petite rade, qui s'ouvre plus loin, entre la terre ferme et les rochers de la Gaiola. La *Cala Badessa* et la *Cala Trentaremi*, cerclées de lave aiguë et dominées de falaises éboulantes, ne peuvent pas, en effet, servir au débarquement. La petite rade de la Gaiola offre, au contraire, sur tout son pourtour, de longues pentes

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 86-87.

de tuf qui, de leurs gradins étagés, entaillent la falaise jusqu'au bord de l'eau : cet escalier conduit facilement à la grotte qui se trouve tout près. C'est ici qu'Ulysse a pu débarquer. C'est près d'ici, « à l'extrémité de la terre, tout près de la mer, qu'il a vu la haute grotte, ombragée de lauriers ».

ἔνθα δ' ἐπ' ἐσχατιῇ σπέος εἴδομεν ἄγχι θαλάσσης
ὑψηλὸν δάφνῃσι κατηρεφές.

Pourtant le chemin le plus commode et le vrai point de débarquement ne sont pas encore ici. Il faut tourner la pointe orientale de cette petite rade de la Gaiola et pénétrer dans l'anse de S. Basilio : là, viennent finir en un minuscule delta deux torrents parallèles qui, dans la muraille de tuf, ont creusé leurs gorges profondes. Entre deux caps de lave, une plage de sables et de vases peut recevoir les barques halées. Les pointes de la côte et la barrière des écueils abritent cette anse du moindre souffle et de la houle. Voici le meilleur mouillage pour les premiers navigateurs. Sans être vu des indigènes, on peut séjourner ici et cacher ses barques à terre, sous l'avancée de la falaise C'est ici qu'Ulysse laissera la moitié de son équipage auprès de son vaisseau tiré à sec; il montera lui-même à la grotte avec douze de ses compagnons :



Fig. 32. — La Cala Badessa.

δὴ τότε τοὺς ἄλλους κελόμην ἐρίηρας ἑταίρους
αὐτοῦ πὰρ νηΐ τε μένειν καὶ νῆα ἔρυσθαι·
αὐτὰρ ἐγὼ κρίνας ἑτάρων δυοκαίδεκ' ἀρίστους
βῆν....
καρπαλίμως δ' εἰς ἄντρον ἀφικόμεθα....

« Nous arrivons promptement à la grotte. » En remontant les torrents de S. Basilio, on arrive bientôt à une grande caverne qui, de point en point, correspond à la description odysséenne. C'est la caverne que, depuis le xvie siècle, les guides et les indigènes appellent, sans aucune raison, *Grotte de Séjan*. Nos cartes marines, par la disposition même du nom *Grotte de Séjan*, en marquent la place et la longueur sous la falaise de 154 mètres (voir la fig. 21) : au-devant de la grotte proprement dite, par une double ligne pointillée, elles

indiquent aussi la tranchée à ciel ouvert qui, du torrent de S. Basilio, conduit à la bouche orientale de la caverne. Le chemin, pour monter de la mer jusque-là, emprunte d'abord le couloir du torrent : entre deux murailles de tuf, au fond de la gorge étroite, ce n'est qu'un sentier en échelle, coupé de seuils, encombré de cailloux roulants. Puis, à quelque 3 ou 400 mètres de la plage, la gorge s'ouvre tout à coup en un vallon circulaire, que domine tout autour une haute margelle de tuf blanc. Un arpent de vignes, cloturé de grosses pierres, de chênes et de pins-parasols, en occupe le fond plat. La margelle est creusée de cavernes, les unes artificielles (tout un petit village semi-troglodyte habite dans ces abris, y a ses caves, ses silos ou ses étables), les autres naturelles et, parmi celles-ci, une énorme, haute, profonde, gigantesque grotte, à la bouche de laquelle mène une route en tranchée.



Fig. 33. — Le vallon.

Ce n'est pas, comme disent les indigènes, la Grotte de Séjan : c'est la Grotte de Polyphème. Il suffit de mettre, en regard des vers de l'*Odyssée*, les photographies de ce vallon, non seulement pour constater le rapport de tous les vers à tous les détails de la réalité, mais encore pour comprendre certains mots du texte odysséen qui, sans les photographies, resteraient inexplicables : « La grotte était emprisonnée dans le cercle, περιδέδμητο, d'une cour profonde, αὐλὴ ὑψηλή, βαθεῖη αὐλή, faite de pierres plantées dans le sol, de pins élancés et de chênes à la haute chevelure ».



Fig. 34. — La route de la caverne.

... περὶ δ' αὐλὴ
ὑψηλὴ δέδμητο κατωρυχέεσσι λίθοισιν
μακρῇσίν τε πίτυσσιν ἰδὲ δρυσὶν ὑψικόμοισιν.

Je doute que, sans la vue des lieux ou des photographies, cette description soit intelligible. Si l'on ne connaît que les pins rabougris et les chênes verts des terres helléniques, je doute que l'on traduise « pins élancés » par le seul mot qui convienne ici : « pins-parasols ». Nos photographies montrent clairement, je crois, ce rond de pins-parasols et de chênes, au fond du puits de tuf dans lequel s'ouvre la grotte.



Fig. 35. — Les pins élancés.

La grotte de Polyphème doit être haute, ὑψηλὸν, θυράων ὑψηλάων. De nombreux troupeaux, moutons et chèvres, y trouvent un abri.... La vaste caverne, εὐρὺ σπέος, a besoin, pour être close, d'un rocher que vingt-deux chars attelés remueraient à peine. Au fond de la caverne, — tant elle est spacieuse, — Ulysse et ses compagnons peuvent rester inaperçus aussi longtemps que Polyphème n'allume pas du feu pour éclairer cette ombre. La caverne est si profonde que Polyphème aveuglé ne peut plus mettre la main sur ses prisonniers : il demande à son bélier de lui montrer la place où ce misérable Personne fuit son étreinte.



Fig. 36. — La caverne.

La bouche de notre caverne a 9 ou 10 mètres de haut, 6 ou 7 mètres de large : une muraille de briques la ferme jusqu'à mi-hauteur; à sa porte inhospitalière, un gardien lève péage sur les touristes. A l'intérieur, la caverne se poursuit avec la même hauteur de voûte jusqu'à 55 mètres de profondeur : au delà, c'est un tunnel artificiel qui la continue durant 850 mètres encore, à travers toute la colline du Pausilippe, jusqu'à la pente qui domine le val de Bagnoli. De la caverne primitive au tunnel prolongé, il est facile de constater la brusque différence : la hauteur et la largeur se rapetissent soudain; la voûte tombe à 3 mètres; les parois n'ont plus que 2 mètres d'écartement. On ne sait à quelle

date ce tunnel fut creusé de main d'homme : une inscription nous en apprend la réfection au temps d'Honorius[1]. Ce dut être quelque folie de l'un des riches propriétaires du Pausilippe (tout près de la caverne, des ruines importantes couvrent les pentes qui regardent le golfe), qui voulut avoir un passage direct entre sa villa et Pouzzoles. Ce put être une imitation de l'autre tunnel du Pausilippe qui, percé sous Auguste pour la route de Pouzzoles, menait en droite ligne de la plaine de Naples au fond du val de Bagnoli. Ce dernier tunnel, voisin de la grande ville de Naples, était fort utile pour les communications avec Baies et Pouzzoles. Mais ici, à l'extrémité de cette falaise qui ne porta jamais que des villas de plaisance, l'on ne voit pas quelle utilité publique eût fait engager les dépenses de notre tunnel : en réalité, il ne mène à rien. Si la caverne n'eût pas préexisté, jamais l'on n'eût songé à trouer la montagne.

La bouche de la caverne n'est plus ombragée de lauriers; des buissons de genêts, poussés dans les interstices de la roche, lui font un panache fleuri. Mais les pentes voisines sont couvertes de lauriers, et les lauriers plantés par Pétrarque ou Casimir Delavigne ombragent toujours la Tombe de Virgile. La caverne est déserte aujourd'hui : le gouvernement l'exploite et fait payer l'entrée aux touristes. Les grottes artificielles qui l'entourent montrent quels services autrefois elle pouvait rendre aux indigènes pour leurs provisions et pour leurs troupeaux. Ils y gardaient leurs agneaux au sec, leur vin ou leur laitage au frais. Débarqués à la cale de S. Basilio, les premiers navigateurs montaient jusqu'ici pour acheter des bêtes, du lait et des fromages. Je ne doute pas qu'à sa façon le poème odysséen ne nous fasse connaître un certain état du commerce qui a réellement existé en ce pays. Aux temps primitifs, cette grotte servait réellement de retraite aux bergers indigènes et à leurs troupeaux. La terre des Kyklopes était habitée. Si nombre de traits dans la légende odysséenne se rapportent aux Yeux Ronds eux-mêmes, c'est-à-dire aux Monts Phlégréens et à leurs cratères, il est toute une catégorie de renseignements, très nombreuse aussi, qui nous décrivent fort exactement, je crois, les mœurs et la vie des Opikes, des *Œiliens* ou *Œillets*, du Peuple des Yeux Ronds, des Oinotriens.

* * *

Les Opiques sont les bergers des monts. Au pied de leurs montagnes, s'étendent les riches plaines de la « vaste Campanie ». Mais ils ne sont pas encore arrivés à la civilisation agricole. Ils sont pasteurs. Confiants dans la bonté de Dieu, sans rien semer, sans rien planter, ils récoltent ce que la terre veut bien leur donner :

οἵ ῥα θεοῖσι πεποιθότες ἀθανάτοισιν
οὔτε φυτεύουσιν χερσὶν φυτὸν οὔτ' ἀρόωσιν.

1. Cf. Beloch, *Campanien*, p. 87.

Leurs vignes leur donnent du vin :

> καὶ γὰρ Κυκλώπεσσι φέρει ζείδωρος ἄρουρα
> οἶνον ἐριστάφυλον...,

mais ce vin n'est que de la piquette en comparaison du nektar qu'est à leur goût le vin des navigateurs :

> ἀλλὰ τόδ' ἀμβροσίης καὶ νέκταρός ἐστιν ἀποῤῥώξ.

Ils en sont restés à la vie pastorale. Ils vivent de leurs moutons, de viande et de lait. Ils n'habitent ni dans des fermes ni dans des villages. Ils n'ont même pas de maisons. Les cavernes leur suffisent pour s'abriter la nuit avec leurs brebis et leurs agneaux.

C'est le même état de civilisation que les géographes et périples de l'époque classique nous décrivent encore sur certaines côtes : « Les montagnards de Sardaigne, raconte Strabon, habitent les cavernes. Quelques-uns possèdent dans leur territoire de bonnes terres arables. Mais ils négligent de les ensemencer et descendent ravager les terres des cultivateurs, leurs voisins : ἐν σπηλαίοις οἰκοῦντες, εἰ δέ τινα ἔχουσι γῆν σπόριμον, οὐδὲ ταύτην ἐπιμελῶς σπείροντες, ἀλλὰ τὰς τῶν ἐργαζομένων καθαρπάζοντες[1]. » — « Ce peuple, dit Agatharchide en parlant de certains nègres, n'a pas de villes. Ils habitent non loin de la mer, au flanc des falaises, soit dans les creux profonds, soit dans les valleuses tourmentées et les couloirs étroits qui leur présentent des coins et des recoins abrités.... Quelques-uns habitent des cavernes qu'ils choisissent de préférence tournées vers le Nord; de ce côté, ils ont de la fraîcheur, grâce à la profondeur de l'ombre et grâce aux vents. Les cavernes tournées vers le Sud ont une température de four qui les rend inhabitables sous l'extrême chaleur de ce climat[2]. » Les Kyklopes recherchent aussi les grandes cavernes, εὐρὺ σπέος, rafraîchies par le vent de mer :

> ᾤκεον ἐν σπήεσσι δι' ἄκριας ἠνεμοέσσας.

Mais, sur cette côte italienne, les cavernes tournées vers le Nord seraient intenables durant les froids de l'hiver ou par les coups de mistral. Pour avoir seulement la fraîcheur qui vient du large, il faut choisir les cavernes tournées vers l'Ouest. Sur les côtes de la mer Tyrrhénienne, jusqu'aux temps de l'Empire romain, les cavernes côtières seront des stations recherchées. Strabon nous parle encore des cavernes spacieuses et confortablement aménagées qui s'ouvrent dans les falaises entre Gaète et Terracine, ἀνέῳγέ τ' ἐνταῦθα σπήλαια ὑπερμεγέθη κατοικίας μεγάλας καὶ πολυτελεῖς δεδεγμένα[3]. Ces appartements spacieux et luxueux offraient l'été une « villégiature » agréable et saine aux « baigneurs »

1. Strab., V, 224.
2. *G. G. M.*, I, p. 129-136; Diod. Sic., III, 19; Strab., XVI, 773.
3. Strab., V, 233.

venus de Rome, aux Empereurs même. Sur cette côte de falaises, éventées par les brises de mer, δι' ἄκριας ἠνεμοέσσας, la malaria n'était pas à redouter comme auprès des marécages et des plages boueuses, qui vont d'Ostie jusqu'à Naples et que le vent de la fièvre désole encore aujourd'hui : « Jusqu'au village de Sperlonga, disent les *Instructions nautiques*, la côte est basse, sablonneuse et le pays marécageux; dans l'Est de Sperlonga, elle est formée d'une succession de pointes rocheuses et accores et de plages de sables limitant à la mer des terres élevées et bien boisées dans quelques parties[1]. » Le nom actuel *Sperlonga* est la déformation du nom que les Anciens donnaient à ce mouillage, *Spelunca, la Caverne*[2]. Dans les petites îles Pontiae, qui font face à cette côte italienne, les *Instructions nautiques* nous disent encore : « La partie la plus pauvre de la population habite dans des excavations et des grottes; celles qui sont en dedans des ilots Madonna se nomment *Grotte di Pilato*[3]. »

Dans le golfe de Naples, les premiers navigateurs eurent ainsi leur mouillage de la Caverne. Nous avons rencontré déjà une Ville de la Caverne, מערה, *Karia Megara*, dont les Hellènes firent *Mégare*, Μέγαρα : auprès de Nisida, les Hellènes et les Romains connurent une Ile de la Caverne, Μεγαρίς, *Megaris*. Cette île, qui depuis les Normands s'appelle le Château de l'Œuf, est couverte aujourd'hui de fortifications. Lucullus avait bâti sur ce rocher une somptueuse villa dont les piscines, aménagées dans des cavernes, lui valurent le surnom de Xerxès en Toge, *Xerxes togatus* : il avait perforé Mégaris comme Xerxès avait fait l'Athos[4]; mais avant Lucullus il est probable que cette île, comme toutes les falaises voisines, était déjà trouée de grottes.

Au-devant de leurs grottes, les Opiques de l'*Odyssée* construisent des enclos d'arbres et de rochers pour enfermer leurs troupeaux. Seules, les femelles avec leurs petits, les bêtes délicates, sont admises à l'intérieur de la caverne. Les mâles passent la nuit en plein air, dans l'enclos. Chaque matin, les femelles et les mâles s'en vont au pâturage. Mais les petits restent au frais ou au chaud, suivant la saison, et au sec, dans la caverne. Quand Ulysse pénètre chez Polyphème, il ne trouve pas le propriétaire chez lui; Polyphème est aux champs avec son troupeau :

οὐδέ μιν ἔνδον
εὕρομεν, ἀλλ' ἐνόμευε νομὸν κάτα πίονα μῆλα.

Mais la caverne est pleine de chevreaux et d'agneaux enfermés dans des

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 75.

2. Tacit., *Annal.*, IV, 59 : Caesar (Tibère) vescebatur in villa, cui vocabulum Speluncae, mare Amuclanum inter Fundanosque montes, nativo in specu, cujus os, lapsis repente saxis, obruit quosdam ministros. Cf. Sueton., *Tiber.*, 39.

3. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 71.

4. Plut., *Luc.*, 39; Plin., IX, 160 : Lucullus exciso jam monte majore impendio quam villam exaedificaverat, euripum et maria admisit, qua de causa Magnus Pompeius Xerxen togatum eum appellabat. Cf. Cluver., *Ital.*, p. 1151, et J. Beloch, *Campanien*, p. 81 et suiv. Varro, *de Re Rust.*, III, 17, 9 : postquam perfodisset montem ac maritima flumina immisisset in piscinas, quae reciprocae fluerent, ipse Neptuno non cederet de piscatu.

parcs. Chaque soir, le troupeau rentre avec le berger. On pousse les bêtes à traire dans l'intérieur de la caverne :

αὐτὰρ ὅ γ' εἰς εὐρὺ σπέος ἤλασε πίονα μῆλα
πάντα μάλ' ὅσσ' ἤμελγε.

Mais on laisse dehors, dans l'enclos, les mâles :

τὰ δ' ἄρσενα λεῖπε θύρηφιν
ἀρνειούς τε τράγους τε βαθείης ἔντοθεν αὐλῆς.

Au flanc de l'Etna, les voyageurs connaissent encore une grotte toute pareille : « Après avoir traversé la forêt, qui forme autour de la montagne une ceinture d'un vert éclatant, on arrive à la Grotte des Chèvres, où ces animaux viennent se réfugier dans les mauvais temps. C'est une caverne formée dans une lave antique. Elle offre aide aux voyageurs. Ils allument du feu à l'entrée. Avertis par l'éclat des flammes ou par les ondoiements de la fumée, les bergers, qui rôdent nuit et jour dans la forêt pendant la belle saison, viennent les voir et leur apporter du laitage. Ces hommes n'ont point la férocité qui leur a été attribuée par quelques voyageurs. Comme les habitants de toutes les hautes montagnes, ils se sont conservés plus près de la nature : leurs mœurs sont agrestes, grossières si l'on veut, mais il y a parmi eux de la simplicité, de la franchise, de la cordialité[1]. »

Nos vers odysséens contiennent donc une description de la vie pastorale, telle qu'elle se poursuit encore aujourd'hui dans les montagnes du Pinde ou de la Crète et dans nombre de contrées méditerranéennes. Aujourd'hui encore, sur les flancs de l'Ida ou du Dikté, on peut voir des stations de bergers tout à fait semblables à la demeure du Kyklope : au-devant d'une grotte plus ou moins profonde qui lui sert de refuge et d'abri, de cachette pour ses provisions ou ses fromages et d'étable pour ses nouveau-nés, le berger enclôt un espace plus ou moins grand avec des roches entassées, où le troupeau, durant la nuit, n'a rien à craindre des voleurs ni des fauves. Cet enclos est appelé par les Grecs modernes une *mandra*, μάνδρα. Il est souvent question de ces *mandrais* dans les chants populaires. On en rencontre à chaque pas dans les montagnes grecques. Sur les versants du Pinde occidental, qui ne sont pas entièrement déboisés, le berger choisit d'ordinaire, pour établir sa *mandra*, un bouquet de grands arbres : les hautes frondaisons servent de toit; les gros troncs servent de piliers et comme de colonnes d'appui; d'un tronc à l'autre, les pierres et les mottes entassées forment une muraille circulaire; le troupeau est bien abrité contre la chaleur des jours et contre la fraîcheur des nuits. C'est exactement ainsi qu'est disposée la *mandra*, l'enclos, l'αὐλή, de Polyphème.

Pour dépeindre cette vie pastorale des Opiques, il est possible que le poète

1. Spallanzani, *Voyage dans les Deux-Siciles*, trad. Toscan, I, p. 216.

grec ait emprunté quelques traits au spectacle quotidien de la vie hellénique. Il est possible qu'il ait inséré, dans le périple original, une page de bucolique tout achéenne. Mais il est possible aussi que le périple original ait déjà contenu cette description. Dans les périples ou copies de périples que nous possédons, on trouverait facilement des textes tout pareils : « En Sardaigne, les Ioléens ne voulurent jamais se soumettre aux lois des marins étrangers. Ils se réfugièrent sur le haut des monts, se creusèrent des habitations souterraines et vécurent de l'élevage de leurs nombreux troupeaux. Ces troupeaux leur fournissaient en abondance une nourriture dont ils se contentaient, lait, fromage et viandes : καταφυγόντες εἰς τὴν ὀρεινὴν καὶ καταγείους οἰκήσεις κατασκευάσαντες ἔτρεφον πολλὰς ἀγέλας βοσκημάτων, ὧν παρεχομένων δαψιλεῖς τροφὰς ἠρκοῦντο προσφερόμενοι γάλα καὶ τυρὸν καὶ κρέα. Renonçant aux champs de la plaine, les Ioléens se libérèrent ainsi de toutes les charges du travail agricole, καὶ τῆς μὲν πεδιάδος γῆς ἐκχωρήσαντες τὴν ἐκ τῆς ἐργασίας κακοπάθειαν ἐξέκλιναν. Dans leur montagne, ils menaient une vie d'oisiveté, grâce aux revenus de leurs troupeaux. Les Carthaginois envoyèrent souvent contre eux de puissantes armées. Mais la difficulté des chemins et les tours et détours de leurs cachettes souterraines les sauvèrent toujours de l'esclavage.... Iolaos, le fondateur de ce peuple, et les Thespiades qui l'avaient mis à la tête de l'île, en restèrent longtemps les maîtres. Mais, après de nombreuses générations, ils en furent chassés et se réfugièrent en Italie où ils s'établirent dans les environs de Kume[1]. » Diodore copie quelque vieux périple. J'inclinerais à penser que le poète homérique eut devant les yeux une pareille description. Car il faut bien prendre garde à un détail de notre texte odysséen. « Dans la grotte, nous trouvons des vases pleins de petit-lait, *gauloi*, et des jattes servant à traire »,

... ναῖον δ' ὀρῷ ἄγγεα πάντα,
γαυλοί τε σκαφίδες τε, τετυγμένα, τοῖς ἐνάμελγεν.

Ce mot de *gauloi*, γαυλοί, est un ἅπαξ εἰρημένον : on ne le trouve nulle part ailleurs dans les poèmes homériques[2]. Nous avons déjà vu que c'est un terme sémitique : גול, *g-ou-l*, désigne chez les Hébreux une sorte de cruche; chez les Phéniciens, il devait désigner en outre une sorte de navire (cf. *vaisseau, vaisselle, vase*); c'est ce mot que Skylax emploie dans la phrase citée plus haut : « Les Phéniciens viennent décharger à Kernè leurs cargo-boats, τοὺς μὲν γαύλους καθορμίζουσιν. » Voilà peut-être un mot que le poète grec ne fit que transcrire de son périple original. Il est donc possible que ce périple décrivît déjà la vie des indigènes, leurs occupations pastorales et les instruments, les *gaules*, dont ils se servaient.

A l'époque odysséenne, les Opiques mènent la vie que menaient encore au siècle dernier les Valaques du Pinde. Descendant chaque automne avec leurs

1. Diod. Sic., V, 15.
2. Les lexicographes établissent à tort une différence entre γαῦλος, le vaisseau, et γαυλός, le vase.

troupeaux, les Valaques venaient hiverner sur les rivages de la péninsule grecque, de Durazzo et de Salonique jusqu'au Matapan. Remontant chaque printemps vers les vallées et les hauts pâturages de l'intérieur, ils passaient l'été dans leurs inaccessibles retraites. Ils ne cultivaient ni ne plantaient. Ils vivaient presque uniquement de leurs troupeaux. Dans tout le domaine des Grecs modernes, « Valaque », βλάχος, est ainsi devenu le mot usuel pour dire *berger*. Cette libre vie pastorale ne s'est jamais accommodée des contraintes, des justices, des habitudes ni des lois de nos sociétés sédentaires. Le Valaque toujours armé a toujours été un fauteur de sédition, un contempteur de propriété. Benjamin de Tudèle le connaît déjà ainsi : « Là commence la Valachie, dont les habitants demeurent dans les montagnes. Les Valaques, qui égalent les cerfs à la course, descendent de leurs montagnes pour enlever aux Grecs quelque butin. On n'a pas pu jusqu'ici s'en rendre maîtres à cause de la difficulté des lieux inaccessibles où ils se retirent et dont eux seuls connaissent les secrets. Ils ne sont ni chrétiens ni juifs, quoiqu'il y en ait beaucoup d'entre eux qui prennent les mêmes noms que ces derniers et qui se vantent d'avoir été autrefois Juifs qu'ils appellent leurs frères. Que si par occasion ils les rencontrent, ils se contentent de leurs dépouilles sans les tuer comme ils font des Grecs[1]. »

Aux temps odysséens, les montagnards de Campanie, les bergers opiques, n'en usent pas autrement. Ils n'ont pas de religion, eux non plus ; ils se moquent de Dieu et de toutes les personnes divines :

οὐ γὰρ Κύκλωπες Διὸς αἰγιόχου ἀλέγουσιν
οὐδὲ Θεῶν μακάρων.

Les navigateurs du temps se plaignent de leurs violences, de leur manque de justice :

... ὑβρισταί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι.

Durant la période historique, les mêmes plaintes continuent. Les Peuples de la mer ayant fondé Kume chez les Opiques, Κύμη ἐν Ὀπικοῖς, nous avons vu que l'histoire de cette ville n'est qu'un interminable martyre : Denys d'Halycarnasse nous a raconté les luttes des Kuméens contre ces Barbares féroces, τῶν ἀγριωτάτων Βαρβάρων, sans rivaux dans les jeux de la guerre, τὰ πολέμια μακρῷ τῶν ἄλλων ἀμείνους[2]. La paix n'est jamais établie avec de pareilles brutes. L'injustice règne en ces parages jusqu'au jour où la force grecque se flatte, en pays opique, d'inaugurer le « règne de la justice », en fondant, sur le site de l'actuelle Pouzzoles, la ville de la Justice Souveraine, Δικαιάρχεια, *Dicéarchie, quod ea civitas justissime regebatur*[3]. L'hoplite grec était de taille à imposer ses justes lois. Mais, par notre étude de la Phéacie, nous avons vu combien le négociant sémi-

1. Benjamin de Tudele, éd. Bergeron, p. 10.
2. Dion. Halic., VII, 8.
3. Fest., cf. Beloch, *Campanien*, p. 89.

tique se souciait peu des exercices violents et des risques de la guerre : il préférait se tenir, ou même s'enfuir, à l'écart de la bataille et des coups. En ces parages donc, l'Hypérie de ces commerçants paisibles ne dut pas longtemps subsister. Au temps du périple odysséen, la fortune d'Hypérie, semble-t-il, n'existe déjà plus que dans le souvenir des hommes. Les navigateurs ont un peu délaissé la butte continentale et la grève de sables fins. C'est dans la Petite Ile déserte qu'ils viennent amarrer leurs flottilles et installer leurs temporaires entrepôts. De là, ils passent sur le continent voisin, en prenant garde à l'Aiguille du Levant, aux écueils émergés, aux roches côtières et à la houle qui jette les barques contre les dents de la falaise, quand le vent souffle du large :

νέα μέν μοι κατέαξε Ποσειδάων ἐνοσίχθων
πρὸς πέτρῃσι βαλὼν ὑμῆς ἐπὶ πείρασι γαίης
ἄκρῃ προσπελάσας· ἄνεμος δ' ἐκ πόντου ἔνεικεν.

Ils montent à la grotte pour faire des provisions. Ils y trouvent les mêmes chargements que les barques napolitaines vont aujourd'hui chercher aux petits ports de la côte sarde : « Les navires viennent à Orosei prendre les produits du pays, consistant principalement en blé et en fromage.... Le pays produit beaucoup de grain, de fromage, de fruits, ainsi que du tabac et des vins : on fait par le port d'Arbatax un cabotage assez actif[1]. » Mais gare aux indigènes! Le poème odysséen les représente comme des *androphages*, se repaissant de chair humaine. Dans la réalité, les Opiques de cette génération avaient-ils encore des habitudes d'anthropophagie? Il dut exister un temps où les riverains de la Méditerranée mangeaient de la chair humaine. Il peut se faire que les Opiques aient conservé longtemps cette tradition vénérable. Mais je croirais plus volontiers à une exagération des marins ou à une fiction du poète. Il est possible néanmoins que le périple lui ait fourni ce renseignement authentique. Les périples classiques nous donneraient vingt passages à mettre en regard de nos vers odysséens. Les Kyklopes sont des géants qui vivent chacun chez soi, chacun régentant ses enfants et ses femmes :

... θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
παίδων ἠδ' ἀλόχων.

Les périples classiques nous décrivent « des espèces de géants, qui vivent à l'écart les uns des autres, chacun étant à soi-même son roi et seigneur », μέγιστοι δὲ σώμασι περὶ ταύτην τὴν χώραν ἄνθρωποι σποράδην κατοικοῦσι καὶ κατὰ τόπον ἕκαστος ὁμοίως τιθέμενοι τυράννοις. Pour se concilier l'humeur de ces Barbares, les navigateurs grecs ou romains leur apportent d'excellents vins (nous apportons aux nègres d'aujourd'hui nos alcools et nos absinthes), et ces vins servent non pas aux échanges, mais simplement aux cadeaux, οὐ πρὸς ἐργασίαν,

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 166-168.

ἀλλὰ δαπάνης χάριν εἰς φιλανθρωπίαν τῶν Βαρβάρων[1]. Ulysse avec Polyphème en use tout pareillement :

> Κύκλωψ, τῆ, πίε οἶνον, ἐπεὶ φάγες ἀνδρόμεα κρέα,
> ὄφρ' εἰδῇς οἷόν τι ποτὸν τόδε νηῦς ἐκεκεύθειν
> ἡμετέρη.

Si le Kyklope est un sauvage qui ne connaît ni lois ni justice,

> ἄγριον, οὔτε δίκας εὖ εἰδότα οὔτε θέμιστας,

les Barbares des périples classiques n'ont semblablement aucune notion du bien ni du mal, αἰσχρῶν δὲ καὶ καλῶν οὐδὲ τὴν ἐλαχίστην εἰσφερόμενοι ἔννοιαν[1].

*
* *

Il semble donc qu'en toute cette histoire des Kyklopes, la part de l'imagination soit minime. Le poète grec n'a presque rien inventé. Ici encore, il n'a fait que mettre en œuvre des renseignements exacts et précis. En feuilletant les périples des Anciens ou nos *Instructions nautiques*, il semble que nous pourrions reconstituer sans peine le texte original, où le poète alla puiser tous ces renseignements sur la disposition des lieux, sur la forme et les commodités des rivages, sur la nature du pays et les mœurs des indigènes. A.-L. Castellan, qui voyageait en Grèce en 1797, nous décrit ainsi les habitations et les mœurs des bergers moraïtes, sur la côte laconienne de l'Archipel :

Nous avons visité plusieurs grottes qui se trouvent dans les montagnes escarpées dont la côte est bordée. Elles servent d'habitation à des bergers et à leurs troupeaux qui y passent la nuit et qu'ils mènent aux pâturages des montagnes supérieures. Ces bergers ont conservé le costume antique; la douceur du climat leur permet d'aller presque nus; une simple chemisette de coton, qui leur tombe seulement jusqu'au-dessus du genou, assujettie par une ceinture grossière ou une courroie, forme tout leur habillement. Les habitants des montagnes plus élevées portent des peaux de leurs agneaux, taillées de la même manière. Dans l'été, ils mettent le poil en dehors et, dans l'hiver, ils le tournent vers la peau.

Les grottes où ils se retirent ne sont fermées que par des amas de pierres ou simplement des haies de ronces sèches, qui suffisent pour empêcher les troupeaux de s'échapper pendant la nuit. L'une de ces grottes se trouve au fond de la rade. L'ouverture, à mi-côte des rochers, est peu apparente. Elle est habitée par plusieurs familles de pasteurs. Ils en étaient sortis lorsque nous y avons pénétré. Il était pourtant resté à l'entrée une foule de jeunes agneaux, gardés par un chien.... Des vases de terre pour préparer leurs aliments étaient auprès du foyer, ainsi que des vases de bois propres à recueillir le lait de leurs troupeaux, et des paniers pour leurs fromages. Nous n'avons rien dérangé et nous nous sommes retirés après avoir contenté notre curiosité, leur laissant quelques petites monnaies turques pour les engager à la confiance; ce qui nous a

1. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 130 et 271.

réussi : car, depuis, ils sont venus régulièrement tous les matins à notre bord, ont apporté du lait et des fromages, et nous ont même vendu quelques agneaux.

On a peine à se persuader qu'il existe si près du monde civilisé des êtres aussi sauvages et aussi ignorants. En sont-ils moins heureux? La garde de leurs troupeaux, la fabrication de leurs nattes et de leurs paniers, la préparation des peaux pour leur habillement, la récolte des fruits sauvages (car ils ne cultivent rien) forment leurs occupations et leurs plaisirs[1].

Le périple primitif contenait, sans doute, quelques renseignements tout pareils. Mais, de ces renseignements épars, le poète, à sa mode ordinaire, fit un tableau qu'il arrangea, ordonna, composa avec habileté, et qu'il anima, toujours à sa mode ordinaire, en prêtant aux choses la personnalité, la voix et le geste de l'homme. Comme il avait fait de la Cachette, *Spania*, une nymphe amoureuse et jalouse, *Kalypso*, il fit de l'Œil Rond un *Kyklope* terrible : le volcan devint un lanceur de pierres et un broyeur d'hommes, à qui le poète prêta les mœurs et la férocité des bergers opiques. Et comme autour de Kalypso, personnage principal de son premier tableau, il avait su grouper en menus incidents ou en personnages secondaires toutes les données de son périple, semblablement, autour du Kyklope, il groupa les renseignements sur les aspects du terrain et sur la vie des indigènes; mais ces renseignements devinrent en ses vers des personnages ou des épisodes merveilleux.

Et peut-être, en cette histoire du Kyklope, mieux qu'en l'histoire de Kalypso, pourrions-nous saisir sur le vif, en plein travail, son ordinaire procédé. Car il semble que nous puissions ici voir les étapes successives que parcouraient ses figures entre la vérité géographique du périple et l'anthropomorphisme de ses vers. L'Œil Rond, dans le périple, n'était que « le sommet d'un pic isolé, qui se dresse à l'écart des autres » : le Kyklope du poète, tout en prenant la forme humaine et en se dégageant de la montagne, est encore « moins semblable à un homme mangeur de blé qu'à un sommet chevelu des monts élevés ». Polyphème reste ainsi engagé à demi dans la vérité prosaïque et réelle, comme ces statues demi-prisonnières que nos sculpteurs nous montrent engagées encore dans le bloc de marbre d'où leur fantaisie les tira. Sans le bloc de marbre, toute la fantaisie du sculpteur eût été impuissante à réaliser devant nos yeux ces statues et leurs gestes humains. Sans le bloc du périple, qui lui fournissait la matière, je crois que l'anthropomorphisme du poète n'eût pas réussi davantage à dresser les inoubliables figures de Polyphème et de Kalypso.

*
* *

Ulysse, entré dans la caverne, s'est vu prisonnier du Kyklope. Polyphème a dévoré six braves compagnons. Mais la ruse achéenne vient à bout de cette brute

1. A.-L. Castellan, *Lettres sur la Morée*, lettre VII.

sauvage. Polyphème, ivre-mort, est aveuglé. Les Achéens, attachés sous le ventre des moutons, peuvent s'enfuir. Ils poussent le troupeau vers la petite rade de San Basilio. Ils retrouvent leur barque échouée. Ils y entassent les bêtes. Puis ils se hâtent de quitter cette plage funeste. Ils reviennent en ramant vers la Petite Ile. La première pierre, jetée par Polyphème *devant* la barque, les rejette à la côte. La seconde pierre de Polyphème tombe *derrière* le bateau qu'elle pousse vers la Petite Ile. « Nous abordons à l'île où nous avions laissé le gros de notre flotte. Nous débarquons. Nous tirons de la cale les troupeaux du Kyklope et nous passons tout le jour en festins. Quand revient l'aurore, nous reprenons la mer. »

LIVRE HUITIÈME

AIOLOS ET LES LESTRYGONS

αὐταῖς τε ταύταις ταῖς ἱστορίαις πιστεύσαντες καὶ τῇ πολυμαθίᾳ τοῦ Ποιητοῦ.

STRAB., III, 149.

CHAPITRE I

L'ILE AIOLIÈ

γράφω δὲ ταῦτα πολλοῖς ἐντυχὼν περίπλοις.
Marc. Heracl., *Geog. Graec. Min.*, I, p. 565.

De là nous naviguons au plus tôt, le cœur navré, contents d'échapper à la mort, mais pleurant nos chers compagnons.

Nous arrivons dans l'île Aioliè. Là demeurait Aiolos Hippotadès, cher aux dieux immortels, dans une île flottante, qu'un mur de bronze infrangible ceignait tout autour; une pierre chauve s'en élançait vers le ciel :

Αἰολίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ' · ἔνθα δ' ἔναιεν
Αἴολος Ἱπποτάδης, φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσιν,
πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ · πᾶσαν δέ τέ μιν πέρι τεῖχος
χάλκεον ἄρρηκτον · λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη [1].

Pour ce voyage entre les Kyklopes et l'île Aioliè, le poème ne nous donne encore aucune indication précise de temps, de distance, de vent ni de marche. Mais les Anciens s'accordaient à retrouver cette île Aioliè dans la plus orientale des Lipari, dans l'Ile Ronde que les Grecs nommèrent *Strongulè* : les Italiens en ont fait *Stromboli*. Nous ouvrons les *Instructions nautiques* :

Cette île, la plus N.-E. du groupe des Iles Lipari, s'élève en forme de cône à 940 mètres au-dessus de la mer. Tout dans son ensemble indique qu'elle est le produit des feux souterrains. Le cratère, qui fait face au N.-O., est à peu près au tiers de la montagne, à partir du sommet. Il est continuellement en ignition, avec de fréquentes explosions, et il vomit constamment des matières enflammées. D'après le dire des insulaires, les perturbations atmosphériques auraient une grande influence sur le volcan; ainsi les tempêtes, particulièrement celles venant du Sud, sont précédées d'épaisses masses de fumée. Malgré l'existence de ce volcan, Stromboli est très fertile et produit un des meilleurs vins de la Méditerranée, du froment, de l'orge, du coton, des raisins, des figues, etc. Les cultures sont belles et s'étendent assez haut sur la montagne.

Le principal bourg, défendu par une batterie, est sur le côté Est de l'île. Il est

1. *Odyss.*, X, 1-4.

partagé en deux parties, formant les paroisses de San Vincenzo et de San Bartolomeo. Les maisons sont basses et à terrasses. Quelques-unes ont deux étages. On voit encore des traces d'anciens édifices et de tombeaux. A San Vincenzo, il y a une fontaine alimentée par une petite source de la montagne. La plage, placée au-dessous des maisons, est de sable noir brillant et se termine par la pointe rocheuse della Scaro, où il y a une grande caverne appelée *Grotta dei Bovi Marini* ou Grotte des Veaux Marins. Cette caverne a 25 mètres de long, 10 mètres de large à l'entrée et 2 mètres de haut. L'extrémité Nord de l'île est composée de lave rugueuse. La côte N.-O. forme une petite baie, qui se trouve immédiatement au-dessous du cratère, et le volcan y projette fréquemment une pluie de pierres incandescentes. La côte Ouest de l'île est également composée de lave rugueuse. L'extrémité Sud est une pointe basse de galets. Le long de la côte, de ce point à San Vincenzo, il y a plusieurs excavations. L'une dans la colline, un peu au-dessus de la *Punta del Uomo*, est remarquable parce qu'on y trouve le beau et brillant minerai de fer appelé fer spéculaire[1].

Cette page des *Instructions nautiques* nous offre de nouveau, en raccourci, toute l'histoire véridique du Kyklope qui gronde, vomit et lance des pierres : c'est quelque *Instruction* semblable sur les volcans de la Campanie qui servit de modèle au poète odysséen. Mais cette page nous offre aussi la fidèle peinture de l'île Aioliè. Stromboli, qui surgit de la mer, au Nord du détroit de Messine, est un cône volcanique. Vue du sommet ou des pentes de la montagne elle-même, l'île se présente aux insulaires comme faite au tour, toute ronde dans un cercle d'eau : on comprend le nom que lui donnèrent ses colons grecs, *Strongulè, la Ronde.* Mais si les insulaires la peuvent voir ainsi, les navigateurs l'aperçoivent autrement : avant de la voir ronde, ils la voient haute, très haute. Elle atteint presque mille mètres d'altitude et, de son cratère, monte une colonne de fumée durant le jour, une lueur de feux intermittents durant la nuit, si bien qu'on aperçoit cette île de tous les rivages voisins :

Étant parti de Naples pour me rendre en Sicile le 24 août 1788 et ayant dépassé, à l'entrée de la nuit, les bouches de Capri [c'est la sortie du golfe des Kyklopes], je commençai à découvrir ce phénomène bien que j'en fusse éloigné de cent milles. Il apparaissait comme une légère bouffée de flammes, qui, à l'improviste, frappait, mais faiblement, les yeux, durait deux ou trois secondes et disparaissait tout d'un coup. Au bout de dix ou douze minutes, la flamme reparaissait, puis s'éteignait de nouveau. Les matelots regardaient ces feux avec plaisir; ils me disaient que, sans eux, ils courraient souvent risque, dans les nuits obscures ou orageuses, ou de faire naufrage en pleine mer ou de se briser sur les côtes voisines de la Calabre. Quand le jour fut venu, je me trouvai très près de l'île volcanique. La vive clarté du soleil avait fait disparaître la lumière du volcan. Je ne voyais plus à la place des flammes que des fumées.... J'avais devant moi Stromboli. Sa cime était couverte d'une fumée très épaisse[2].

Cette Ile Haute n'offre aux navigateurs qu'une seule plage de galets. Partout ailleurs, c'est un talus abrupt, une muraille presque droite, avec des coulées de

1. *Instruct. naut.*, n° 708, p. 236-237.
2. Spallanzani, *Voyage des Deux-Siciles*, trad. G. Toscan, II, p. 57.



FIG. 37. — LA MER D'AIOLOS
Carte de l'Atlas Vidal-Lablache (p. 15).

laves, pareilles à des traînées de métal fondu, puis solidifié : ces coulées lui donnent bien l'apparence métallique dont parle le poète, « un mur de bronze infrangible »,

πᾶσαν δέ τέ μιν πέρι τεῖχος
χάλκεον ἄρρηκτον.

Les *Instructions nautiques* disent en parlant des côtes abruptes de la Sardaigne : « Une *côte de fer*, d'aspect désolé, découpée par quelques anses ouvertes au Nord-Ouest, s'étend entre l'îlot Rossa et la pointe Vignola[1] ». Dans la bouche ou sous la plume de nos marins, cette expression « côte de fer » revient sans cesse, quand ils veulent nous dépeindre une façade de roches lisses, une rive accore, rocheuse et sans abri. Pour Stromboli, l'expression serait d'autant plus juste que cette muraille est vraiment métallique :

Le cinquième et dernier des produits volcaniques de Stromboli est le fer spéculaire. Il se trouve, au Sud, à plus d'un mille des habitations, dans un rocher de lave coupé à pic au bord de la mer. Les insulaires en avaient recueilli quelques échantillons isolés au pied d'un rocher. Le métal est cristallisé en lames verticales à la roche qui lui sert de matrice.... Les lames sont si brillantes, si polies, que l'acier le plus fin [le périple odysséen connaît mal l'acier et ne peut comparer ces parois brillantes qu'au métal le plus usuel parmi ses contemporains : c'est une muraille de bronze, χάλκεον] ne leur est pas supérieur à cet égard. Elles réfléchissent la lumière comme un miroir sans tache.... On ne voit jamais une lame placée isolément. Elles sont toujours assemblées plusieurs ensemble. Elles forment ainsi des groupes de vingt pouces et plus de circonférence. En général la couleur des lames, à l'exception de quelques teintes violettes, est semblable à celle du plus bel acier. Elles brillent dans leurs cassures comme à leur surface. Malgré leur dureté (ἄρρηκτον, dit le poète), elles ont la fragilité du verre[2].

Dans une île voisine, Spallanzani a vu une montagne qui ressemble mieux encore à notre île odysséenne :

La montagne *della Castagna* peut avoir un mille d'étendue au bord de la mer. Qui croirait qu'elle est entièrement formée d'émaux et de verre? Je savais que cette île abondait en vitrifications. J'avais lu la relation de Dolomieu, qui avait ajouté à l'idée que je me faisais de leur profusion. Mais pouvais-je m'attendre à les voir entassées dans un seul lieu, au point de s'élever comme une montagne? Que l'on se figure un torrent qui, se précipitant d'un lieu élevé et roulant de cascade en cascade, est tout à coup saisi et figé par un froid aigu. Sur la pente où ses eaux rapides coulaient, on ne voit plus qu'une glace immobile. Telle est l'apparence sous laquelle se montrent ces matières vitrifiées au sommet et sur la pente de la montagne de la Castagna. Mais à sa base l'aspect est différent; on y voit, sous la couche supérieure, d'autres couches vitreuses mises à nu par le battement des flots de la mer[3].

Côte de fer, mur de bronze ou montagne d'émaux et de verre, la comparaison

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 138.
2. Spallanzani, *Voyage*, etc., II, p. 75-77.
3. Spallanzani, *Voyage*, etc., II, p. 255-254.

diffère un peu suivant les époques et suivant les littératures. Mais, dans la bouche du poète homérique, la comparaison n'a rien de plus merveilleux que dans la bouche de nos marins ou du savant Spallanzani. Cette côte de bronze existe réellement dans l'île Aioliè, comme la côte de fer dans l'île de Sardaigne. Autre merveille : Aioliè est flottante.

[Près du mont della Castagna], *Campo Bianco* est une montagne qui s'élève presque perpendiculairement au bord de la mer. Elle est dénuée de plantes, à l'exception de quelques-uns de ces végétaux stériles qui s'attachent aux rochers les plus arides. Elle n'est formée que de pierres ponces toutes blanches. De loin on la dirait couverte de neige depuis son sommet jusqu'à sa base, immense carrière d'où l'on tire toutes les ponces employées en Europe à divers usages. Là, se rendent les vaisseaux français, italiens et autres destinés au trafic de cette production volcanique. La pierre ponce, quoique universellement regardée comme un produit du feu, est un des corps dont l'origine a le plus excité de contestations parmi les chimistes et les naturalistes. La plage de Campo Bianco m'offrit d'abord quantité de ces pierres qui surnagent sur l'eau[1].

Nombre de volcans rejettent la ponce. C'est sous une pluie de ponces que Pompéi fut ensevelie. Stromboli a eu de ces éruptions :

Je viens au quatrième genre de productions volcaniques de Stromboli : les pierres ponces. On les trouve à un tiers environ de l'élévation de l'île dans la partie de l'Est, sur le bord des sentiers qui traversent les vignes et dans les excavations formées par la chute des eaux. Elles sont, non pas en masses, mais dispersées en petits morceaux peu abondants. On reconnaît aisément qu'elles ont été déterrées par la main des hommes ou par l'effet des pluies, et, si l'on suit leurs traces dans le sable à plusieurs pieds de profondeur, on les y découvre clair-semées et dans leur état primitif. Stromboli a donc vomi autrefois des ponces et n'en vomit plus aujourd'hui. Le Vésuve donne l'exemple, mais plus en grand, de pareilles alternatives[2].

Ces éruptions de ponces ont pour la navigation des effets surprenants. Les marins qui n'y seraient pas habitués crieraient vite au miracle :

Ce qui est arrivé dans ce port n'est pas moins étonnant, raconte Thévenot au sujet de Santorin. Je le rapporterai ici comme je l'ai appris de diverses personnes en plusieurs endroits. Il y a environ dix-huit ans que, dans la nuit d'un certain dimanche, commença dans le port de Santorin un très grand bruit, lequel s'entendit jusqu'à Chio, qui en est éloignée de plus de deux cents milles, mais de telle sorte qu'on crut à Chio que c'estoit l'armée vénitienne qui combattoit contre celle des Turcs.... Ce fut un feu qui se prit dans la terre du fond du port de Santorin et y fit un tel effet que, depuis le matin jusqu'au soir, il sortit du fond de la mer quantité de pierres de ponce, qui montoient en haut avec tant de roideur et tant de bruit, qu'on eust dit que ce fussent autant de coups de canon. Cela infecta tellement l'air que dans ladite île de Santorin il mourut quantité de personnes. Cette infection se répandit aussi loin que le bruit qui

1. Spallanzani, *Voyage*, etc., II, p. 207-209.
2. Spallanzani, *Voyage*, etc., II, p. 71-72.

l'avoit précédé. Car non seulement dans cette île mais même à Chio et à Smyrne, tout l'argent devint rouge. Ces pierres de ponce, qui sortirent de là, couvrirent tellement la mer de l'Archipel que durant quelque temps, quand il régnoit certains vents, il y avoit des ports qui en estoient bouchés, en sorte qu'il n'en pouvoit sortir aucune barque, pour petite qu'elle fût, que ceux qui estoient dedans ne se fissent le chemin au travers de ces pierres ponces avec quelques pieux[1].

Aujourd'hui encore, Thèra, couverte de ponces, est ceinturée de ces pierres flottantes, que le flot jette et reprend au gré de la brise, sur les grèves de l'Est et du Sud. Stromboli avait une pareille ceinture quand elle apparut comme « une île flottante » aux premiers navigateurs :

πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ.

Les géographes des âges suivants, qui n'avaient pas vu le phénomène, — Stromboli ne rejetant plus de ponces aux époques classiques, — cherchèrent et découvrirent vingt explications de ces trois mots si clairs : « πλωτή, disaient-ils, ne veut pas dire *navigante*, mais *naviguée*, parce qu'on naviguait tout autour, ou parce que l'île est sur le passage de toutes les navigations, ou parce qu'elle fournit aux navigateurs des indices sur le temps qu'ils doivent rencontrer en mer », etc[2]. Mais le poète dit vraiment que l'île était flottante et il le dit avec raison, car, ici encore, il ne fait que reproduire une « vue de côtes », d'après les marins dont il suit le périple.

Sur une ceinture de pierres ponces, l'île flottante dressait sa haute pierre dénudée :

λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη.

Cet hémistiche ne fait aussi que traduire ou paraphraser le nom que les marins primitifs avaient donné à l'Ile Haute, *Ai-oliè*, Αἰ-ολίη. Ce nom rentre, en effet, dans la série qui nous est familière. A côté de *I-spania*, *E-nosim*, *Ae-naria*, *Ai-aiè*, etc., ce nom prend place parmi les noms insulaires commençant par *ai*, *e*, ou *i*, אי, *ai*, ou י, *i*, l'*île*. Le second terme ολιη est la transcription grecque du déterminatif que les Sémites avaient donné à cette *île*, *ai*. Toutes les langues sémitiques ont la racine עלה, *ol'a*, avec le double sens transitif de *monter*, *gravir*, et intransitif de *s'élever*, *surgir*. Les Arabes ont tiré de cette racine toutes les formes verbales, substantives, adjectives, participiales, etc., pour signifier *être haut*, *être éminent*, *le comble*, *la grandeur*, *le lieu élevé*, etc. Les Hébreux ont le verbe עלה, *ol'a*, et le substantif עולה, *ool'a*, etc. Ce dernier substantif désigne *l'escalier*, *la rampe*, *la pente*; son exacte transcription nous donnerait en grec *olia*, ολιη : l'île *Oliè*, Αἰ-ολίη, serait l'Ile de la Rampe. Mais la forme participiale, identique, *ol'a*, nous rapprocherait davantage encore de notre texte odysséen : l'île *Oliè* serait l'île Montante. Les Septante traduisent ce verbe

1. Thévenot, I, chap. 68.
2. Cf. les textes réunis par Cluverius, *Sicil. Ant.*, p. 398 et suiv.

sémitique עלה par le verbe grec ἀναβαίνειν : le poète odysséen emploie ἀναδέδρομε, ce qui est exactement la même chose. *Ai-oliè* est donc l'*Ile qui Pointe.*

Entre l'*Ile Ronde* des Hellènes et l'*Ile Pointante* des Sémites, nous apercevons sans peine les raisons qui créèrent la différence d'onomastique :

On parvient difficilement à la connaissance exacte de la disposition intérieure d'un pays montueux et volcanisé, si l'on ne commence par se former une idée juste de son ensemble. Il faut pour cela se placer au sommet de la montagne la plus élevée.... Après avoir fait le tour de l'île Lipari et étudié ses rivages, je me transportai sur le mont San Angelo, qui est le plateau le plus éminent de l'île. En la considérant de cette hauteur, je ne lui trouvai point cette figure conique qui est propre aux îles de Stromboli et de Vulcano, elle me parut au contraire fort irrégulière[1].... J'employai un jour à faire à pied le tour des bases du Stromboli. J'y découvris partout la même solidité de structure, excepté dans un coin au Nord où le tuf existe et se prolonge jusqu'à la mer. Partout où le sable est répandu, il ne forme, pour ainsi dire, que l'écorce du sol. On retrouve au-dessous la charpente de l'île, composée de laves solides. Cela est surtout manifeste dans certaines côtes rapides, mises à nu par l'écoulement des eaux pluviales ou par l'action des vents.... On peut jouir de l'aspect du cratère soit de la mer, en prenant une position favorable, soit de la terre, en gagnant le sommet de la montagne. Je voulus l'observer de ces deux points de vue et je me déterminai d'abord pour le premier, afin de profiter d'un calme qui s'offre si rarement sur une mer presque toujours soulevée par les tempêtes. Je pris donc une barque et, après avoir côtoyé l'île, l'espace de 3 milles 1/2 au Nord, j'arrivai en face d'un lieu où les matières lancées par le volcan viennent retomber dans la mer. C'est une côte dont l'inclinaison s'éloigne peu de la verticale; mesurée par le pied, elle a environ 1/2 mille de largeur; sa hauteur est d'un bon mille. Elle va se terminer en pointe et représente un triangle isocèle dont la base est baignée par la mer[2].

Voilà sous quel aspect les marins ont toujours aperçu et noté les cônes volcaniques pointant à leur horizon : ce qu'ils en voient d'abord, c'est la hauteur: ce qu'ils en décrivent et en dénomment, c'est avant tout la hauteur. Seule, la hauteur peut leur être utile à connaître, quand ils naviguent en ces parages où le volcan leur doit servir de repère. Prenez, par comparaison, les récits des premiers explorateurs de Ténériffe :

Entre les choses remarquables de ces îles, dit l'un, il y en a deux entre autres : l'une est qu'au milieu de Ténériffe il y a une montagne *très haute*, en pointe de diamant, qui jette le feu comme le mont Gibel de Sicile et il y a bien quinze lieues à *monter*, ce que l'on ne peut faire qu'en trois jours. Ce mont s'appelle Pic de Ténériffe ou de Terregra, et de là on découvre plus de 50 ou 60 lieues loin et on remarque aisément toutes les autres îles. On ne peut aller *au plus haut* que depuis la mi-mai jusqu'à la mi-août, à cause de l'excessive froidure et des neiges, ce qui a donné sujet aux Anciens d'appeler cette île *Nivaria* ou *Neigeuse*.... Cette île, dit un autre, est *relevée* en forme de côteaux et au milieu d'icelle se voit une montagne *grandement droite et ronde*, qu'ils appellent Pic de Teithe et dont la situation est telle : sa *pointe* est fort droite et contient en *hau-*

1. Spallanzani, *Voyage*, etc., III, p. 1-2.
2. Spallanzani, *Voyage*, etc., II, p. 23-24.

teur quinze grandes lieues. Elle jette souvent feu et soufre et est en forme de chaudron. Deux milles aux environs (du sommet), vous ne voyez que cendres et pierres ponces. Deux milles *plus bas*, c'est un pays qui toute l'année est couvert de neige. *Plus bas*, s'y rencontrent quantité de grands et puissants arbres. *Au-dessous*, vous trouverez grande quantité de lauriers, etc.... Ténériffe, dit un troisième, a été appelée *Nivaria* ou *Neigeuse*. Le nom de Ténériffe lui a été imposé par les habitants de l'île de la Palma, car *tener* en langage palmérien signifie *neige*, et *iffe*, montagne. Elle est de forme triangulaire. Quant à la grande montagne de Teyda, je ne sais si elle donne plus grande admiration quand vous en approchez ou quand vous la regardez de loin : il y a deux journées et demie de chemin jusques au haut..., etc.[1].

Voyez encore dans la Méditerranée levantine, comment les *Instructions nautiques* nous décrivent le volcan de Nisyros : « C'est une île formée de montagnes de roche volcanique. Un cratère irrégulier occupe la plus grande partie de son centre. Ce grand cratère, dont les bords atteignent des *altitudes* de 410 à 570 mètres, renferme un cratère plus petit qui est le *point culminant* de l'île et atteint 692 mètres. Les côtes sont *très escarpées* et montrent jusqu'à leur *sommet* des terrasses qui retiennent la terre *entraînée* dans la saison des pluies[2]. » Les Hellènes, qui ont colonisé cette île de Nisyros, nous l'ont décrite de leur point de vue de terriens : « C'est une île, ronde, haute, en pierre meulière, avec une ville, un port, des thermes et un temple de Poseidon : elle a quatre-vingts stades de tour, στρογγύλη δὲ καὶ ὑψηλὴ καὶ πετρώδης τοῦ μυλίου λίθου[3]. » Mais le nom que l'île avait gardé pour les Hellènes et garde encore pour nous, Nisyros, implique une autre vue de côtes. Car ce nom rentre dans la colonne des noms insulaires, qui, ne présentant aucun sens en grec, s'expliquent par une étymologie sémitique. Nous n'avons pas ici de doublet pour nous garantir la valeur d'une pareille étymologie. Mais il semble bien que Nisyros, Νίσυρος, doive être proche parente de Syros, Σύρος. Nous savons que *Syros* est la transcription du terme sémitique צור, *sour*, *la Roche*. Je crois pareillement que *Nisuros* est la transcription grecque de נצורה, *nisoura*, *la Garde* des Phéniciens. Ce terme de *nisoura* sert, dans la Bible, à désigner tous les postes et tours de guette, élevés dans les vignes ou sur les routes du désert. Appliqué à notre île pointue et à sa tour isolée dans la mer, ce nom se comprend de lui-même. Si l'on veut le mieux expliquer, il suffit de considérer l'onomastique de telles autres îles similaires. Parmi les îles Lipari,

Felicuda et Alicuda se présentent les dernières à l'Ouest. Les maisons de Felicuda sont éparses en divers points de l'île; elles contiennent environ 600 habitants. Celles d'Alicuda, où la population est plus faible, n'occupent que la partie de l'Est et du Sud-Est. Le reste de l'île n'offre que des rochers, des ruines et des précipices. Les maisons ou, pour mieux dire, les cabanes de ces deux îles, ainsi que les presbytères, sont bâtis, non au pied de la montagne, ce qui paraîtrait plus naturel, mais vers le milieu

1. Cf. Bergeron, *Voyages*, I, p. 111-119.
2. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 276.
3. Strab., X, 488.

du sommet. Je ne pouvais comprendre cette préférence donnée à des sites aussi âpres et aussi rapides, tandis que vers les bords de la mer, dans l'une et l'autre île, il régnait des plans doucement inclinés qui auraient dû inviter les habitants à s'y établir. Mais ils m'apprirent que Felicuda et Alicuda se trouvant par leur éloignement hors de la protection de leur capitale, l'île de Lipari, elles étaient anciennement infestées de corsaires turcs et surtout tunisiens, qui y débarquaient à la faveur des ténèbres, surprenaient dans le sommeil les individus qui habitaient le bord de la mer, et les emmenaient captifs après leur avoir enlevé tout ce qu'ils possédaient. Ces attaques nocturnes se sont renouvelées, même de nos jours (1788), dans les deux rivières de Gênes. Les habitants de Felicuda et d'Alicuda se virent donc obligés de transporter leurs demeures sur les hauteurs, où le danger était moins grand. Bien que les îles Éoliennes soient encore exposées à l'invasion de ces pirates, on les reçoit parfois de manière à leur ôter l'envie d'y revenir. Toujours est-il prudent d'y placer les habitations sur les lieux élevés d'où l'on peut signaler leurs manœuvres. Voilà pourquoi on tient sur la montagne *della Guardia*, à Lipari, une sentinelle qui veille nuit et jour[1].

La Garde de Lipari et *la Garde* de Nisyros sont semblables de tous points. Ces deux cônes volcaniques, qui dominent toute l'île et les mers et les terres voisines, sont d'admirables guettes pour scruter les golfes côtiers et les détroits insulaires. De pareilles *Guardia* sont fréquentes dans l'onomastique des îles éoliennes : Ustica a sa *Guardia dei Turchi*, qui porte aujourd'hui un sémaphore; Lipari a son mont *della Guardia*. De même, le nom de *Nisyros* a été répandu dans toutes les îles Sporades, au voisinage de notre île de Nisyros : *Nisyros* est encore une ville de Kalymnos, et une ville de Karpathos; sur la côte en face de Nisyros, une autre guette grecque, Σκοπιή, surveille le détroit de Myndos.

Donc cette île de Nisyros, qui, pour les Hellènes insulaires, est d'abord ronde et ensuite haute, στρογγύλη δὲ καὶ ὑψηλή, avait été, pour les Sémites marins, d'abord haute et ensuite ronde : c'était d'abord une Garde. Tout pareillement, notre île ronde des Hellènes, Στρογγύλη, *Stromboli*, avait été l'Ile Haute des mêmes marins Sémites, *Ai-oliè*, Αἰ-ολίη : « Stromboli, dit le pilote Michelot, a environ dix-huit milles de circuit; elle est presque ronde et fort haute. » Le poète odysséen nous en décrit très exactement l'élévation et la rondeur tout ensemble. Ici encore, il faut seulement prendre au pied de la lettre ses épithètes dites poétiques, et tout aussitôt nous apercevons, derrière les vers du poète, la Haute Pierre Montante, enclose d'une muraille circulaire de laves métalliques, et flottant sur une ceinture de ponces.

*
* *

Dans Ai-oliè, règne le maître des vents, qui les déchaîne ou les enchaîne. Zeus a fait d'Aiolos le distributeur des vents :

κεῖνον γὰρ ταμίην ἀνέμων ποίησε Κρονίων.

1. Spallanzani, *Voyage*, etc., IV, 95-96.

Au sujet de Stromboli, les *Instructions nautiques* disent aujourd'hui encore : « D'après le dire des insulaires, les perturbations atmosphériques auraient une grande influence sur le volcan : aussi les tempêtes, particulièrement celles venant du Sud, sont précédées d'épaisses masses de fumée[1] ». Ce dire des insulaires a longtemps trouvé la créance la plus entière parmi les navigateurs. Indigènes ou étrangers, tous les marins tenaient le volcan pour le meilleur prophète des vents et des tempêtes. C'est par l'étude de ce phénomène que Spallanzani commence son enquête sur l'île :

Quand je touchai terre, il était neuf heures du matin. Animé par la curiosité, je montai à l'instant même sur les flancs du volcan. L'acide sulfureux s'y manifestait d'une manière si piquante et si incommode que je fus obligé ce jour-là de regagner la plaine. J'employai le reste de la journée à interroger les insulaires, m'adressant à ceux qui, ayant sans cesse [le volcan] devant les yeux, devaient en être instruits mieux que personne. Voici les informations qu'ils me donnèrent. Lorsque le vent du Nord ou du Nord-Ouest souffle, les fumées sont petites, blanches, et les détonations très modérées. S'élève-t-il un vent de Sud-Ouest, de Sud-Est ou de Sud, les fumées s'étendent davantage ; elles sont noires ou du moins obscures, et les détonations plus fortes et plus fréquentes. Si l'un de ces trois vents souffle avec violence, il arrive souvent que la fumée se répand sur l'île entière et l'obscurcit comme un brouillard pluvieux.... Les fumées épaisses, abondantes, qui correspondent pour l'ordinaire avec des éruptions plus violentes et plus fréquentes, n'accompagnent pas seulement les vents de Sud-Ouest, de Sud-Est ou de Sud ; mais elles les devancent de quelques jours. C'est *par leur apparition que les habitants de l'île annoncent les temps favorables ou contraires à la navigation*. « Nous voyons souvent, me disaient-ils, des bâtiments hivernés à Stromboli, prêts à lever l'ancre, parce que la mer paraît favorable; mais heureusement pour eux nos prédictions les retiennent dans le port et ne les trompent jamais. » Au reste ces présages vrais ou faux ne sont pas le résultat des observations modernes des insulaires; on les retrouve dans l'antiquité la plus reculée. C'est aisé d'imaginer comment, de génération en génération, ils se sont transmis aux habitants actuels qui les feront passer à leurs descendants. Éole, qui faisait sa demeure à Stromboli, a été appelé dans la fable le roi des vents, probablement parce qu'il était parvenu, suivant quelques écrivains, à prédire le vent qui devait souffler, par la diversité des fumées et des éruptions.

Que l'on me permette de rapporter ici les observations que j'ai faites moi-même sur les rapports des phénomènes de l'atmosphère avec ceux des volcans, pendant une station de trente-cinq jours aux îles Lipari. Car il n'est aucun point de cet archipel et de la mer qui l'environne, d'où l'on ne puisse découvrir les fumées diurnes et les flammes nocturnes de Stromboli. Dans cet espace de temps, le vent de Sud-Ouest souffla avec violence le 13 septembre et le 1er octobre. La première fois, on n'aperçut aucune modification sensible dans le volcan, qui, dans cette circonstance, aurait dû, suivant l'opinion commune, exhaler plus de fumée et faire entendre des détonations plus fortes. Mais, la seconde fois, ces symptômes arrivèrent selon l'indication des insulaires. Le vent Sud-Est souffla les 21, 26 septembre et 7 octobre. Ce vent, si nous les en croyons, a les mêmes corrélations avec le volcan que le précédent. En effet, deux fois, les jets de feu parurent plus considérables et la fumée sortit en plus grande abondance; mais l'augure faillit la troisième fois. Le vent de Nord, au contraire, qui, au dire des insu-

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 236.

laires, laisse le volcan tranquille, souffla avec impétuosité le 11 et le 12 octobre. Il fut précédé et accompagné d'explosions, qui s'entendirent dans les autres îles, et d'une fumée qui couvrit la moitié de Stromboli. J'ajouterai que, pendant des temps de calme parfait, le volcan parut néanmoins très courroucé. Ces remarques me porteraient à ne pas adopter entièrement les aphorismes des habitants de Stromboli, d'autant plus que les autres insulaires pensent différemment. Me trouvant un jour à Felicuda, l'on voyait d'une vue distincte, pendant la nuit, les éruptions de Stromboli, qui, malgré la tranquillité de l'air, étaient alors très fortes, presque continuelles et suivies chacune d'une détonation qui se faisait entendre parfaitement à cette distance. Je demandai à un marinier de l'endroit ce qu'il pensait des présages du volcan; il me donna cette réponse courte et sage : « Stromboli ne fait pas le matelot ».

Toutefois, pour décider s'il existe des rapports directs et immédiats entre les vicissitudes de l'atmosphère et celles du volcan, et pour connaître la nature de ces rapports, il faudrait avoir, ce qui nous manque absolument, une longue suite d'observations faites sur les lieux par un physicien aussi éclairé qu'impartial[1].

Quand un observateur aussi sagace, quand un savant aussi critique que Spallanzani tient encore au XVIII[e] siècle un pareil langage, on peut imaginer la créance générale qu'a toujours rencontrée, chez les Anciens et chez les Modernes, « le dire des insulaires ». Il faudrait citer vingt passages des Modernes et des Anciens, remonter de citations en citations, à travers le Moyen Age et l'antiquité romaine, jusqu'aux origines grecques les plus reculées; on trouverait à chaque génération la même croyance : « Les flammes et fumées de Strongulè permettent de prédire quel vent il fera; aujourd'hui encore — c'est un fait certain — les insulaires annoncent les coups de vent par avance », dit Martianus Capella (livre VI, 648). Le périple qui servit au poème odysséen rapportait déjà ce dire des insulaires. L'*Odyssée* nous le répète à sa façon, c'est-à-dire en le pliant à une aventure de son héros. Car si l'on prête quelque attention aux détails de cette aventure, on verra bientôt qu'il faut, pour l'expliquer, recourir aux opinions rapportées plus haut par Spallanzani.

Les insulaires prétendent que, d'après les vents, le volcan s'irrite ou s'apaise, s'exaspère ou se calme : les vents de la partie Nord le mettent en belle humeur et en paix; les vents de la partie Sud le courroucent et le font mugir. Or, Ulysse, arrivant du pays des Kyklopes, — donc poussé par les brises de la partie Nord, — trouve d'abord un Aiolos charmant, qui l'accueille et le choie, qui le caresse et le retient, qui n'a pour lui que bonnes paroles et présents d'amitié, qui « l'aime tout un mois »,

μῆνα δὲ πάντα φίλει με...,

et dès qu'Ulysse en témoigne le désir, Aiolos le laisse mettre à la voile et lui donne les vents favorables :

ἀλλ' ὅτε δὴ καὶ ἐγὼν ὁδὸν ᾔτεον ἠδὲ κέλευον
πεμπέμεν, οὐδέ τι κεῖνος ἀνήνατο, τεῦχε δὲ πομπήν.

1. Spallanzani, *Voyage*, etc., II, 10-12.

Ulysse s'embarque. Aiolos, toujours charmant, lui procure un bon vent de la partie Nord, une brise du Nord-Ouest, un Zéphyre qui doit pousser la flottille vers la terre natale :

αὐτὰρ ἐμοὶ πνοιὴν Ζεφύρου προέηκεν ἀῆναι
ὄφρα φέροι νῆάς τε καὶ αὐτούς.

Ulysse vogue neuf jours et neuf nuits : le dixième jour, il apercevait déjà la terre de la patrie.... Par cette seule numération décimale, nous pouvons deviner que ceci est une invention du poète grec, une fantaisie surajoutée au périple sémitique, lequel devait compter plutôt par semaines. Mais nous retrouvons bien vite les données du périple.... Le dixième jour, les compagnons d'Ulysse ouvrent le sac des vents donné par Aiolos : tout aussitôt les brises se renversent et la flottille est ramenée chez Aiolos. On était parti par un vent du Nord-Ouest : c'est donc un vent du Sud-Est qui ramène. Aussi trouve-t-on Aiolos et ses fils en pleine rage : « J'essayai de les fléchir par de douces paroles, mais eux se turent et il me répondit : « Décampe de mon île, plus « vite que cela, ô le plus vil des hommes. Je n'ai pas le droit d'accueillir et « de convoyer un individu que détestent les dieux fortunés. Décampe! tu viens « nous apporter la malédiction des dieux! » Et, sur ces mots, il me chassa de son palais, malgré mes lourds sanglots »,

ὣς εἰπὼν ἀπέπεμπε δόμων βαρέα στενάχοντα.

« Les observations démontrent que les vents exaspèrent les flammes du volcan et que les calmes les apaisent. Cela n'a rien d'absurde. Car le vent prend naissance et accroissement des souffles de la mer; il est tout naturel que la même matière et la même cause allument le feu des foyers et les flammes des volcans. Polybe dit que le Notos est annoncé par une nuée noire qui couvre toute l'île et l'empêche d'être vue des côtes siciliennes. Le Borée fait clairer et dresser la flamme, et gronder les bruits. Le Zéphyre produit des effets moyens. Mais, grâce à ces phénomènes, on peut trois jours d'avance prédire le vent qui soufflera[1]. »

C'est Strabon qui nous donne ces détails à propos d'un autre cratère des îles Lipari, à propos de l'île Hiéra ou Thermésia. Cette île ressemble à Stromboli : c'est aussi un volcan en pleine activité; nos marins l'appellent Vulcano : « Le mont Vulcano annonce le changement de temps vingt-quatre heures avant son arrivée, par un bruit extraordinaire semblable à celui d'un tonnerre lointain. Si l'on fait attention à la fumée qui sort alors avec plus d'abondance, on connaîtra de quel côté doit souffler le vent, par la plus ou moins grande densité de la fumée, par sa couleur plus ou moins obscure. Lorsque le vent doit tourner au Sud ou au S.-E. (le Notos d'Ulysse), la fumée est épaisse et noire. Elle s'élève

1. Strab., VI, 275-276.

à une si grande hauteur qu'elle répand partout l'épouvante; on entend alors des mugissements (cf. la colère d'Aiolos et ses discours irrités), accompagnés parfois de secousses capables d'effrayer ceux-là même qui y sont le plus habitués. Quand le vent passe au Nord, au N.-E. ou au N.-O. (le Zéphyros d'Ulysse), la fumée s'élève doucement; elle est moins dense et parfaitement blanche; les mugissements ne sont pas aussi forts et les secousses n'ont pas lieu (cf. la douceur accueillante d'Aiolos), etc.[1] ».

Vulcano possède donc les mêmes propriétés que Stromboli. Dans l'estime des indigènes, les deux volcans se font concurrence pour la prédiction des tempêtes et pour la connaissance des temps. Suivant les époques, la clientèle de l'un grandit aux dépens de l'autre. Aux temps odysséens comme aujourd'hui, les périples et les *Instructions nautiques* ne parlent que de Stromboli. Aux temps gréco-romains, Polybe et Strabon ne parlent que de Vulcano. Cette alternance nous est expliquée par les changements politiques de l'archipel, qui tour à tour s'appelle archipel des Lipari ou archipel des îles d'Éole, suivant que la capitale, tour à tour, s'installe à Lipari ou dans notre île d'Aiolos. A travers l'histoire, en effet, il est facile de voir comment et pourquoi se déplace le centre politique et commercial des Sept Iles.

Aujourd'hui, c'est Lipari qui est « la principale du groupe ». Elle possède la cathédrale, le collège et le bagne. « Son commerce est actif avec les autres îles aussi bien qu'avec Messine, Palerme, Naples[2], etc. » Au siècle dernier, il en était de même : « Lipari, la plus grande des îles, est aussi la plus peuplée : on y compte neuf à dix mille habitants. Son état civil est composé d'un juge criminel, du fisc, d'un gouverneur militaire qui est pour l'ordinaire un vieux invalide, et d'un juge civil. Un évêque, dix-huit chanoines du premier ordre, quatorze du second, cent vingt à cent trente prêtres, forment l'état ecclésiastique. Les Liparites sont persuadés que leur [île était la patrie d'Éole] et leur ville le siège de son petit empire.... On y compte trois édifices un peu apparents : le logement de l'évêque, celui du gouverneur et l'église cathédrale, qui renferme un mobilier précieux, des vases et une belle statue en argent de son patron saint Barthélemy. Les mariniers se livrent à un petit commerce extérieur : plusieurs d'entre eux font trafic de *galanteries*, comme ils disent, à la foire de Sinigaglia; ils achètent des toiles, des mousselines, des voiles ou autres marchandises du même genre, et ils les vendent à Messine, Catane, Palerme et autres lieux de la Sicile[3]. » Aux temps gréco-romains déjà, Lipari, seule, attire l'attention des historiens et géographes : elle possède la ville, les cultes communs et le commerce[4]. Ce règne de Lipari remonte jusqu'aux premiers temps de la colonisation grecque. Du jour où les Knidiens et les Rhodiens, chassés de la côte sicilienne par les Phéniciens et les Élymes, vinrent coloniser l'archipel dépeuplé ou

1. Spallanzani, *Voyage*, etc., II, p. 175-176.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 250-252.
3. Spallanzani, *Voyage*, etc., II, p. 67-81.
4. Cf. les textes réunis par Cluver., *Sicil. Ant.*, p. 400 et suiv.

presque désert[1], ce fut Lipari qui eut la capitale et le grand port, et nous voyons bien les raisons topologiques, qui firent de Lipari la capitale nécessaire pour ces premiers colons.

Lipari est de beaucoup la plus grande de ces îles, la mieux cultivable, la plus fertile. En réalité, c'est la seule capable de nourrir une nombreuse population. Les autres îles de l'archipel ne sont que des pitons ou des chaos volcaniques. Lipari, seule, a des plaines : « Deux grandes plaines, mais de dimensions différentes, sont bien cultivées et produisent de bons fruits, du coton, des olives, des légumes et la quantité de blé nécessaire aux habitants pour trois mois; le vin de Malvoisie de ces plaines est renommé[2]. » En outre, la position centrale de Lipari, au milieu de l'archipel, en fait pour les insulaires le lieu tout indiqué de réunions politiques, religieuses ou commerciales. Elle est proche de la côte sicilienne, d'où les insulaires doivent tirer le blé et les viandes que leur archipel ne leur fournit pas en assez grande quantité, et où, par contre, ils vont vendre leur vin, leurs fruits et les autres produits de leurs vergers. La sûreté relative de son port en eau profonde fait de Lipari le grand entrepôt du commerce local.

Le caractère des insulaires de Stromboli est celui de tous les hommes qui vivent loin des grandes villes et dans l'isolement. Leur cœur n'est point corrompu et, dans leur simplicité, ils ne cherchent point à étendre le petit nombre de connaissances qu'ils ont acquises et qui suffisent à leur bonheur. Leur plus grand voyage est à Lipari : cette ville, toute petite qu'elle est, leur paraît très grande et fait le sujet de leur admiration.... Leur plus grand profit est dans la vente de leur malvoisie qu'ils portent dans cette île capitale, où ils trouvent aisément à s'en défaire[3].

Enfin Lipari peut avoir des relations de commerce beaucoup plus étendues, avec d'autres nations, mêmes lointaines, grâce aux produits de ses volcans, à sa ponce, à sa lave, à ses eaux chaudes, etc. Les Romains construisirent à Lipari une ville de bains et une ville industrielle. Diodore nous décrit les splendeurs de cette ville, qui était le Luchon ou l'Aix-les-Bains de son temps :

Je dois dire un mot des raisons qui ont amené le développement et fait non seulement la fortune, mais aussi la renommée de la ville de Lipari. La nature lui avait donné de bons ports et des eaux chaudes. Elle devint un lieu de cures par ses bains, mais aussi une ville de plaisir et de repos très fréquentée. Les malades accourent en foule de la côte sicilienne; les bains leur rendent une merveilleuse santé. Mais l'île possède en outre des mines célèbres d'alun qui font la richesse des insulaires et des Romains : cette denrée, si utile, n'est produite que par Lipari et un peu par Mélos, qui ne peut suffire qu'à une faible clientèle. En réalité, Lipari jouit d'un monopole et fait les prix, d'où les incroyables bénéfices qu'en tirent les exploitants. L'île, sans être très grande, est suffisamment fertile et particulièrement agréable à habiter. La mer fournit des poissons en abondance..., etc.[4].

1. Paus., X, 11, 3; 16, 7.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 231.
3. Spallanzani, *Voyage*, etc., IV, p. 86-88.
4. Diod. Sic., V, 10.

Lipari a donc le commandement des six autres îles : elle possède tout l'archipel; elle en cultive les pentes; elle en surveille et défend les ports. Quand les pirates, étrusques dans l'antiquité ou turcs de nos jours, attaquent les îles, c'est Lipari qui sert de garde, de forteresse et de refuge. Contre les Étrusques, Lipari arme une flottille, qui finit par triompher de ces pirates : les dîmes importantes, qu'elle offre au temple de Delphes, propagent alors sa renommée chez tous les Grecs. C'est ainsi que l'archipel devient « les Iles Liparéennes », Λιπαραῖαι Νῆσοι. Les Liparéens habitent leur ville, mais ils vont sur leurs barques cultiver et exploiter les autres îles, Λιπάραν μὲν κτίσαντες πόλιν ἐνταῦθα οἰκοῦσιν· Ἱερὰν δὲ καὶ Στρογγύλην καὶ Διδύμας γεωργοῦσιν, διαβαίνοντες ναυσὶν ἐς αὐτάς, dit Pausanias. En cet état de choses, c'est Vulcano, juste en face du port de Lipari, qui devient le grand indicateur des vents : Stromboli est plus éloignée de la capitale, et la vue de son volcan est masquée par le haut promontoire du Monte Rosa, qui ferme au Nord-Est le port des Liparéens.

Mais il est facile de concevoir et de reconstituer un état social et politique de l'archipel, où Stromboli prend sa revanche, où Lipari tombe au second rang. Nous voyons à travers toute l'antiquité que, malgré la richesse et la primauté de Lipari, les Sept Iles gardent toujours le nom donné par les premiers navigateurs : elles ne sont pas l'archipel des Liparéens, mais, d'abord, l'archipel d'Aiolos, les Iles Éoliennes, Αἰολίδες Νῆσοι. Les marins de l'antiquité leur gardent toujours ce vieux nom. C'est que Lipari pour les indigènes et les colons peut être le centre, la capitale, la ville la plus célèbre de l'archipel. Mais pour les navigateurs, pour les marins étrangers qui ne labourent que les champs humides, c'est Stromboli qui est le point le plus remarquable.

Stromboli, pour les navigateurs, est la tête, le chef de l'archipel. Des Sept Iles, Stromboli est, sinon la plus haute, du moins la plus lointainement visible : vers sa pointe de 940 mètres, vers son panache de fumée durant le jour, vers sa lampe de feu durant la nuit, les regards convergent de toutes les mers et terres environnantes. Son pic est le jalon et, tout ensemble, le phare de toutes les routes de navigation qui vont aux détroits de Messine et de Bonifacio ou qui en viennent. Quel que soit le trafic international établi dans la mer Tyrrhénienne, Stromboli en devient forcément l'un des repères, et le plus important, le plus facile à reconnaître. L'île de Stromboli est beaucoup moins grande que celle de Lipari. Mais les marins n'ont que faire de la grandeur des îles. Pour diriger leur route, c'est la hauteur et la forme qui leur importent le plus, et, même, les navigateurs primitifs préfèrent, nous le savons, les petites îles presque désertes aux grandes îles trop peuplées. Sur un petit îlot, ils se sentent plus à l'aise pour leurs relâches, mieux protégés contre le caprice ou la violence des insulaires. Nous savons qu'ils demandent seulement aux petites îles d'avoir un port, une aiguade et, si faire se peut, une caverne[1].

1. Voir dans le premier volume de cet ouvrage, le début du livre III.

Reportons-nous à la description de Stromboli dans nos *Instructions nautiques* : « Le principal bourg de Stromboli est sur le côté Est de l'île. A *San Vincenzo*, il y a une fontaine alimentée par une petite source de la montagne. La plage placée au-dessous des maisons est de sable noir brillant et se termine par la pointe rocheuse *della Scaro*, où il y a une grande caverne appelée la Grotte des Veaux Marins; elle a 25 mètres de long, 10 mètres de large et 2 mètres de haut[1]. » La situation et la nature de ce mouillage durent en faire un excellent « point d'appui » pour les premiers thalassocrates levantins. Aujourd'hui, nos marines occidentales prennent la plus occidentale des îles, Ustica, pour guide et point de repère : « L'île d'Ustica, disent les *Instructions*, forme une excellente marque pour les navires qui, venant du Nord, vont à Palerme ou sur la côte Nord de la Sicile. Cette île est entièrement formée de matières volcaniques, mais sa fertilité est extrême et elle est bien cultivée[2]. » Aux temps odysséens, le cône de Stromboli est la meilleure marque pour les bateaux qui viennent du Sud, et, tournée vers l'Est, sa plage s'offre aux caboteurs qui viennent du continent ou du détroit. Aioliè se trouve sur la route de tous les bateaux qui montent des bouches de Messine aux côtes italiennes et aux bouches de Sardaigne, et de tous ceux qui, inversement, descendent vers les bouches de Messine : « Le rivage, dit Spallanzani, n'a ni port ni anse pour servir de refuge aux gros navires. Ils cherchent un abri sous le vent de l'île et courent risque de couler à fond quand ils veulent éviter d'échouer sur le sable. Mais les felouques de l'île étant légères, on les tire aisément à terre et on les remet en mer avec la même facilité. » Par la facilité du halage à terre et de la mise à flot, nos vaisseaux odysséens ressemblent à ces felouques : pour eux, cette plage de Stromboli aura donc la même utilité.

L'aiguade, dans ces îles volcaniques, est d'une particulière importance : « Le climat de ces îles, disent les *Instructions*, est généralement salubre et le temps généralement doux et frais. L'eau douce manque généralement, bien qu'on trouve sur la plupart des îles quelques petites sources : les habitants sont, par suite, obligés de construire de vastes citernes[3]. » Les *Instructions* et les voyageurs ne manquent jamais de signaler les moindres sources de l'archipel : « Sur Didyma, à peu de distance de la mer, près de Sainte-Marie, est une fontaine d'eau douce, qui flue continuellement. Autrefois elle sourdait presque au niveau de la mer, qui se mêlait souvent à ses eaux et en rendait l'usage impossible. Aujourd'hui, l'on a fait une coupure verticale au rivage et la source débouche à quinze pieds plus haut. Telle est son abondance qu'elle fournit cinq jets, chacun d'un pouce de diamètre, chose extraordinaire dans une petite île volcanique.... On ne voit pas couler un seul filet d'eau vive et potable dans les deux îles de Felicuda et d'Alicuda. Les habitants ont recours à des citernes et sont exposés

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 237.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 226.
3. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 226.

à beaucoup souffrir si les pluies viennent à manquer pendant plusieurs mois[1]. » Stromboli est la mieux partagée de ces îles : « Sur le penchant de la montagne, à peu d'élévation, on trouve une petite source d'eau douce qui serait loin de suffire aux besoins des habitants, si, à quelque distance de là, il n'en jaillissait une autre plus considérable et qui ne tarit jamais. Sans ce secours, le pays ne pourrait subsister, car les citernes s'y dessèchent durant les ardeurs de l'été[2]. »

Si nous revenons maintenant à notre description odysséenne d'Aiolié, il semble que le périple original ait donné exactement à notre poète les mêmes renseignements que nos *Instructions* nous donnent aujourd'hui. Le périple décrivait « la plage au-dessous des maisons » et la source voisine de « l'habitation » : « Nous débarquons sur la rive où nous puisons de l'eau. Les équipages, à la hâte, prennent leur repas auprès des croiseurs (tirés à sec). Quand nous avons rassasié notre soif et notre faim, je pars avec un héraut et l'un de mes hommes vers les maisons d'Aiolos »,

ἔνθα δ' ἐπ' ἠπείρου βῆμεν καὶ ἀφυσσάμεθ' ὕδωρ·
αἶψα δὲ δεῖπνον ἕλοντο θοῇς παρὰ νηυσὶν ἑταῖροι.
Αὐτὰρ ἐπεὶ σίτοιό τ' ἐπασσάμεθ' ἠδὲ ποτῆτος,
δὴ τότ' ἐγὼ κήρυκά τ' ὀπασσάμενος καὶ ἑταῖρον
βῆν εἰς Αἰόλου κλυτὰ δώματα.

Pour les premiers thalassocrates, Stromboli est donc l'île la plus importante, parce qu'elle est la plus utile à leurs relâches. Elle est alors la capitale des Sept Iles. L'archipel compte en réalité six grandes îles et quatre ou cinq îlots et rochers; mais depuis les temps les plus anciens, il n'est jamais parlé que des *Sept* Iles Lipariennes ou Éoliennes : αἱ δὲ Αἰολίδες νῆσοί εἰσι τὸν μὲν ἀριθμὸν ἑπτά[3] (nous sommes habitués à cette numération par sept). Aux temps odysséens, Stromboli, étant la relâche des étrangers, était aussi le grand marché des indigènes. Les insulaires des îles voisines devaient y venir sur leurs barques, comme ils vont aujourd'hui à Lipari, pour s'approvisionner de denrées exotiques, de tissus et d'articles manufacturés. Ici, comme dans leurs autres relâches, les étrangers séjournaient : Ulysse y reste tout un mois. Ici, comme dans les autres ports, les étrangers étalaient leur pacotille, στῆσαν ἐν λιμένεσσι, et les insulaires apportaient leurs fruits, leurs fromages, leurs vivres et produits agricoles. Les six autres îles dépendaient alors d'Aiolié pour leur commerce et leur ravitaillement. Le poète odysséen, traduisant ces faits à sa mode habituelle, nous raconte qu'Ulysse trouve Aiolos entouré des six ménages de ses enfants, « qui chaque jour viennent prendre leur repas chez leur père chéri et leur mère vénérable, et près d'eux, il y a des monceaux de choses précieuses.

1. Spallanzani, *Voyage*, etc., IV, p. 91-99.
2. Spallanzani, *Voyage*, etc., IV, p. 88.
3. Diod. Sic., V, 10; cf. Strab., Plin., Mart. Cap., et les textes réunis dans Cluver., *Sicil. Ant.*, p. 396 et suiv.

Durant le jour, la maison est pleine de la fumée des viandes et de la plainte des flûtes. Le soir, ils se retirent et vont dormir auprès de leurs femmes, sur leurs tapis et leurs couches ciselées. » Aiolos a six fils, qu'il a marié à ses six filles :

τοῦ καὶ δώδεκα παῖδες ἐνὶ μεγάροις γεγάασιν,
ἓξ μὲν θυγατέρες, ἓξ δ' υἱέες ἡβώοντες·
ἔνθ' ὅ γε θυγατέρας πόρεν υἱάσιν εἶναι ἀκοίτις.

Nous avons déjà rencontré ces mariages fraternels chez les Phéaciens, dans la famille d'Alkinoos[1]. Le roi de l'Ile Haute — celui qui, maître d'Aioliè, s'appelle Aiolos, comme le maître des Yeux Ronds, de la Kyklopie, s'appelle Kyklops — le roi Aiolos a donc marié ses six filles à ses six fils qu'il a installés comme vice-rois sur les six autres îles de l'archipel. Grâce à ces mariages fraternels, toute cette famille royale vit dans l'union la plus complète, sans les rivalités et les intrigues qui trop souvent divisent les harems et la descendance des roitelets levantins. Ils sont heureux. Ils sont riches. Ils passent leurs journées à banqueter et leurs nuits à faire l'amour : « Tous ceux qui ne sortent point hors de l'isle, raconte Thévenot en parlant de Santorin, mènent une vie de poltrons, car ils ne font que boire, manger, dormir et jouer aux cartes[2]. » Le périple odysséen n'avait pas le mépris de Thévenot pour « cette vie de poltrons ». Que faire de mieux, quand on possède la terre de ces îles volcaniques où tout pousse sans grand travail de l'homme, et quand la mer voisine fournit en outre cette abondance de poissons dont parlent Diodore et tous les voyageurs?

L'île de Lipari produit du coton, des légumes, des olives en petite quantité. Le froment y est excellent. Mais la richesse de l'île consiste en ses vignobles, qui fournissent des vins de différentes qualités. La plus commune, celle dont les habitants font leur boisson ordinaire, est si abondante que l'on peut en exporter deux à trois mille barriques par an, sans que le pays en souffre. Le fameux malvoisie de Lipari, dont le nom seul fait l'éloge, est un vin de couleur ambrée, généreux et suave tout à la fois, qui inonde la bouche d'un goût délicieux et laisse un arrière-goût de douceur non moins agréable.... A Lipari et dans toutes les îles Éoliennes, le figuier prospère à merveille et s'élève jusqu'à dix et même quinze pieds de hauteur. Sa tige acquiert un pied de diamètre et quelquefois davantage. Ses fruits, dont la grosseur égale un œuf de poule d'Inde, sont doux, agréables et d'une facile digestion.... L'hiver à Stromboli n'est point rude; jamais de gelée; s'il tombe un jour de la neige, ce qui arrive rarement, elle fond le lendemain.... Le poisson est abondant, volumineux, surtout le congre et la murène. Je suis resté là peu de jours, mais j'ai vu des coups de filets qui ont rapporté plus que toutes les pêches réunies des autres îles pendant le temps que j'y ai demeuré. Ces poissons sont excellents. Vivant dans une température douce et plus propre à la reproduction des espèces, il ne faut s'étonner s'ils multiplient davantage[3].

οἱ δ' αἰεὶ παρὰ πατρὶ φίλῳ καὶ μητέρι κεδνῇ
δαίνυνται· παρὰ δέ σφιν ὀνείατα μυρία κεῖται

1. *Odyss.*, VII, 54-55.
2. Thévenot, *Voyage*, I, chap. 68.
3. Spallanzani, *Voyage*, etc., IV, p. 62-64, 84-86.

Ces rois d'Aioliè ont alors toutes les « galanteries », ὀνείατα μυρία, que les voyageurs plus récents signalent à Lipari.



17 *avril* 1901[1]. — Sur le petit vapeur, qui part de Messine, j'ai fait le tour des Iles. Messine n'est pas le vrai port des Iles : c'est à Milazzo que chaque jour arrivent les vapeurs de Lipari. Mais, chaque quinzaine, de Messine à Lipari, de Lipari à Salina, de Salina à Panaria, puis à Stromboli et à Lipari de nouveau, la *Corsica*, d'escale en escale, dessert les quatre îles orientales. Partis de Messine durant la nuit, nous apercevons, dès la sortie du Phare, les lueurs tremblotantes et les éclairs intermittents de Stromboli. Le volcan est pourtant en période d'accalmie et, le vent du Nord soufflant, notre capitaine nous déclare que le volcan restera tranquille. Notre capitaine est toujours persuadé que les grondements et les silences, les fumées et les lueurs de Stromboli sont le meilleur des baromètres pour la connaissance des temps.

A l'aurore, nous sommes à la côte de Lipari. A notre droite, sur la mer retroussée par le grand vent du Nord, le cône de Stromboli se détache, net et régulier. Tout le jour, notre navigation semblera tourner ses lacets dans le champ de cet observatoire. Le port et la capitale de Lipari s'éclairent à peine des premiers rayons de l'aube. Cette lumière encore trop lâche fait mal saillir les creux et les avancées de la côte inhospitalière. Quelles étranges montagnes aux couleurs éclatantes, lie de vin, vert de gris, poudrées de verdure ou de blanche ponce! et quelles murailles métalliques, infrangibles, autour de ces îles aux formes géométriques, aux dômes ou aux cônes réguliers! On parle toujours des sept îles Lipari : en réalité, sans compter les rochers et simples écueils, c'est dix ou onze îles et îlots qui parsèment l'horizon, dont huit grandes îles au moins. Stromboli, Basiluzzo, Panaria, Salina, Lipari, Vulcano, Alicuri, Filicuri, etc., toutes ces îles, nettement distinctes, sont vraiment des terres indépendantes et pourtant similaires, aux yeux du navigateur. Notre capitaine me parle des « dix îles » ; car les marins d'aujourd'hui estiment à une « dizaine » le nombre de ces terres éoliennes : la « semaine » des Sept Iles est sûrement un chiffre rituel[2].

Après une courte escale au port de Lipari, nous reprenons notre périple vers Salina, dont nous faisons le tour complet. L'île de Salina mérite son nom ancien, *les Jumeaux*. C'est un double dôme, qui, tout poudré de vert et de ponce, étonne le regard par ses cassures lie de vin et par ses murailles luisantes de roches vitrifiées. Entre les deux dômes, se creuse une vallée riante

1. Notes de voyage.

2. Cf. Dolomieu, *Voyage aux Iles Lipari*, p. 3 : « Les îles sont au nombre de *dix* qui ont chacune un nom particulier, savoir : Lipari, Vulcano, les Salines, Panaria, Baziluzza, Lisca, Datoli, Stromboli, Alicuda et Felicuda. » Cf. W. Hamilton, *Campi Phlegraei*, pl. XXXVII : « Stromboli est une des *onze* îles qu'on nomme actuellement les îles de Lipari. »

qui tombe en dos d'âne sur la mer du Sud au port d'Arenella, et sur la mer du Nord au port de Malfa. C'est en cette vallée, la plus riche et la plus ouverte, que l'île devrait avoir son bourg principal. Mais pour la commodité des échanges, pour les relations avec la capitale Lipari, c'est à la côte orientale que les indigènes ont installé leur petite ville de Salina. Salina, Arenella, Malfa, nous avons perdu de longues heures à attendre devant chacune de ces échelles les barques qui nous apportaient à bord un ou deux émigrants. La « maladie » a tué les vignes. Les insulaires doivent émigrer. Chaque jour, un ou deux s'en vont ainsi à Milazzo ou à Messine pour gagner Naples et l'Argentine. Les



Fig. 38. — Le cône de Stromboli[1].

fils d'Aiolos n'ont plus de quoi banqueter ni même se nourrir. Il faut dire aussi que la sécurité des mers a surpeuplé leurs îles : au bon temps des pirates barbaresques, les insulaires pouvaient procréer à leur aise; la « course » leur enlevait, pour les marchés de Tunis ou d'Alger, plus d'enfants qu'ils n'en pouvaient fournir. Les îles, dépeuplées aux siècles derniers, se sont couvertes de villages depuis la conquête française de l'Algérie. Aujourd'hui, l'un après l'autre, ces villages se vident : la misère, puis la faim, sont apparues avec le phylloxéra.

Le cône de Stromboli se détache toujours à l'horizon. Au long de Panaria et de Baziluzzo, nous voguons tout droit vers sa pointe. Il en sort à peine quelques bouffées de loin en loin. Notre capitaine oriente sa route par le Sud et par l'Est de l'île. Avec ce vent de Nord-Ouest qui fraîchit, c'est la route la plus commode:

1. Je dois à l'obligeance de M. Lugeon, professeur à l'Université de Lausanne, les belles photographies des fig. 38, 41, 42 et 43. Chargé d'une mission géologique, M. Lugeon a longuement visité Stromboli et il a mis ces documents à mon service avec une obligeance dont je tiens à le remercier encore.

la masse du volcan va s'interposer pour nous couvrir de cette brise, et nous pourrons côtoyer de tout près les bords de l'île, sans craindre les pierres ni les cendres vomies par le cratère : « Rien à craindre, dit le capitaine, c'est le beau temps; avec ce vent de Nord, le « vieux » ne grogne ni ne crache. Quand le vent tourne au Sud, le « vieux » se met en rage; alors, c'est un tremblement qui secoue l'île comme un bateau sur mer et, gare de dessous! c'est une pluie, tout autour, de cailloux et de châtaignes cuites. » Nos dictionnaires géographiques ne nous disent pas différemment : « Stromboli a environ 6 kilom. de l'Est à l'Ouest, et 4 kilom. du N.-O. au S.-E. Elle compte six cents habitants. De forma-

Fig. 39. — L'île de Stromboli[1].

tion entièrement volcanique, elle est constituée par le *Tempone del Bruciato*, montagne de 926 mètres dont l'ancien cratère occupe le centre. Le nouveau, situé plus au Nord et ayant une altitude de 660 mètres, jette continuellement des flammes, surtout quand le vent souffle du Sud et que le temps est orageux[2]. » Et les marins étrangers pensent aussi que, par les vents du Sud, les fureurs du volcan peuvent être dangereuses. L'amiral anglais H. Smyth raconte :

J'allais un jour, sur ma chaloupe canonnière, de Milazzo à Stromboli, lorsque s'éleva un vent furieux du Sud-Est, qui me mit dans l'impossibilité de jeter l'ancre en face de S. Bartolo, où les vagues s'élevaient à la hauteur des maisons. Il ne nous restait qu'un moyen de n'être pas jetés sur les côtes de la Calabre, alors occupées par Murat :

1. Photogravure d'après la carte de l'État-Major italien.
2. Vivien de St-Martin, *Dict. Géog.*, s. v. *Stromboli*.

c'était de nous réfugier sous le cratère, dans une baie de la pointe de Scherrazza. Nous restâmes là pendant un jour et deux nuits, abrités en partie contre les vents et la tempête, mais non sans courir les plus grands dangers. Le cratère vomissait une pluie incessante de pierres rougies qui, chassées avec rapidité, venaient tomber tout près de nous; d'autres faisaient explosion dans les airs avec un fracas horrible et leurs fragments retombaient autour de nous comme des éclats de bombes[1].

Nous abordons l'île de Stromboli par le Sud. Nous doublons la pointe Lena. Voici la muraille abrupte et circulaire qui, toute droite, jaillit de l'eau et dresse jusqu'aux nues sa façade métallique. Les coulées vitrifiées et les roches croulantes alternent de cap en cap. Par endroits, quelques taches de ponces blanchâtres et quelques poudrées de verdures habillent encore le pied de la montagne ; mais au sommet, c'est la pierre chauve, λισσὴ ἀναδέδρομε πέτρη, d'où, par intermittence, surgissent en beaux panaches les volutes de fumée. Nous côtoyons l'île à quelques



Fig. 40. — La plage de San Vincenzo.



Fig. 41. — La plage et les felouques.

mètres. Sur ses pentes rapides, des cailloux cascadent et rebondissent jusqu'à la mer. Le seul embarcadère de l'île est à la pointe Nord-Est, près du village de S. Vincenzo. Là, au-dessous du cône, de longues pentes de terres blanches des-

1. A. Boscowitz, *les Volcans*, p. 257.



FIG. 12 ET 13. — LE PANORAMA

cendent lentement jusqu'à la plage de sables noirs. Notre vapeur reste au large : des barques viennent à bord prendre marchandises et passagers.

La plage de débarquement est spacieuse. Sur deux ou trois cents mètres, entre les pentes du volcan et la pointe rocheuse *della Scaro*, s'étend une grève de cailloutis et de petits cristaux noirs. Six grosses felouques y sont tirées à sec au moyen de rouleaux, qui servent à cet usage sur toutes les grèves de ces îles volcaniques, car les sables aigus endommageraient la coque des navires. Le bourg de San Vincenzo ne descend pas encore jusqu'à la mer. Aux siècles derniers, dans toutes ces îles, la piraterie barbaresque avait forcé les villages à quitter le bord de l'eau, pour s'enfuir aux pentes ou même au sommet des montagnes. Depuis la disparition des corsaires, dans toutes les îles, les villages redescendent lentement vers les échelles. L'une après l'autre, les maisons neuves se risquent un peu plus près de la grève.

C'est ainsi que toute la façade nord-orientale de Stromboli se couvre de cases blanches, qui, par groupes de trois ou quatre, mais le plus souvent isolées, viennent planter leurs murailles basses et leurs terrasses au milieu des figuiers et des vignes. Peu à peu, entre les deux hameaux de S. Vincenzo et de S. Bartholo, toute la côte se repeuple. Les anciennes cases, perchées sur les pentes de la montagne, ne serviront bientôt plus qu'aux pauvres gens et aux troupeaux, ou de magasins pour l'huile et la vendange. Aux temps odysséens, la piraterie florissante avait chassé les maisons du bourg loin de la plage : Ulysse doit monter vers la « haute maison » d'Aiolos. Les gens de mer du siècle dernier



DE SAN VINCENZO.

connurent encore « l'habitation » de Stromboli à l'écart de la mer. Aujourd'hui, l'église et le vieux bourg restent encore sur les premières pentes du volcan. Dans quelques années, tout le bourg sera revenu à la grève.

De cette grève de Stromboli, on aperçoit très nettement le cercle des monts de Sicile et d'Italie qui ferment l'horizon, avec la coupure de Messine qui peut ouvrir un passage, et le grand triangle de l'Etna dont le casque de neiges étincelle dans l'azur. Pour les marines primitives, il faut bien mesurer l'importance de cette station éolienne, de sa guette, de sa plage, de sa caverne et de sa fontaine. A quatre-vingts ou cent kilomètres du port de Messine, — à une petite journée de navigation, — Stromboli offre l'étape du premier soir aux voiliers levantins qui viennent de franchir cette porte des mers occidentales. Et c'est aussi l'étape de retour pour les bateaux qui, de la mer Tyrrhénienne, veulent regagner, par le détroit, les mers levantines ou africaines. « A Messine, disent les *Instructions nautiques*[1], les vents dominants pendant l'été sont ceux de N.-E. et de S.-E. » Avec les vents de S.-E., les bateaux, qui montent du détroit vers la mer Tyrrhénienne, arrivent tout droit à cette plage de Stromboli : de là, ils peuvent continuer, soit vers les côtes d'Hypérie et de la « Vaste Campagne », soit à travers la mer nébuleuse, jusqu'à la porte de l'Extrême Occident qui s'ouvre entre la Corse et la Sardaigne et dont six ou sept cents kilomètres, six ou sept journées de navigation, séparent Aioliè : nous allons suivre la flottille

1. N° 731, p. 207.

d'Ulysse vers cette porte des Lestrygons. Inversement avec les vents du N.-E., les bateaux qui descendent du golfe de Naples viennent droit à ce reposoir, dont ils aperçoivent le lointain signal dès leur sortie des « Bouches de Capri ». Stromboli, que nos bateaux à vapeur dédaignent, présentait donc une grande utilité aux voiliers des premiers thalassocrates. A contempler d'ici le panorama des terres italiennes et siciliennes, on comprend que ce lieu de relâche servait aussi d'entrepôt : d'ici, les manufactures étrangères étaient distribuées à tous les roitelets des côtes environnantes.

Avant de rentrer à Messine, notre bateau est revenu charger de la ponce à la côte de Lipari, au petit port de Canneto. Cette rade foraine de Canneto s'ouvre au Nord de la montagne qui abrite la rade de Lipari. En ce mouillage, tout est ponce, la mer, la plage et les collines. La ponce flotte autour des bateaux, poudre les monts, couvre les rues. A travers la ponce et la lave, je suis allé jusqu'à la capitale de l'île, à cette ville de Lipari qui, jadis perchée au haut d'une falaise inaccessible, ne communiquait avec son port que par un escalier taillé dans la roche, — et pourtant les corsaires de Dragut l'ont prise, ruinée et dépeuplée. Aujourd'hui la ville descend à la marine.... Quand je suis revenu à Canneto, le soleil était déjà tombé derrière l'horizon. Rien ne saurait dépeindre l'étrangeté de ce petit port de neige, dans le crépuscule du soir blanc; les grands bateaux, immobiles parmi la mer de ponce, semblaient emprisonnés dans la banquise de cette île flottante, πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ : Strabon raconte, d'après Posidonios, comment un jour, en ces parages, on vit apparaître sur l'eau une boue flottante qui se congela et, devenue solide, prit l'aspect de pierres à meule. ὁρᾶσθαι πηλὸν ἐπανθοῦντα τῇ θαλάττῃ...., ὕστερον καὶ γενέσθαι τοῖς μυλίταις λίθοις ἐοικότα τὸν πάγον[1].

1. Strab., VI, p. 277.

CHAPITRE II

LES LESTRYGONS

Incipe, Damoeta; tu deinde sequere, Menalca: alternis dicetis.

VIRG., *Eclog.*, III, v. 58-59.

De là nous voguons au plus tôt, le cœur navré : le moral de mes hommes était brisé par le dur travail de la rame; grâce à notre folie, il ne nous restait plus la certitude du retour.

Six jours et six nuits, sans arrêt, nous naviguons. Le septième jour, nous arrivons à la ville haute de Lamos, Télépylos de Laistrygonie, où le berger interpelle le berger en entrant, et le berger sortant lui répond. Là un homme sans sommeil gagnerait les deux récompenses, à faire le métier de bouvier et à garder les blancs moutons, car les chemins de la nuit et du jour sont proches. Nous sommes venus à un port célèbre qu'encercle une margelle de pierre abrupte : à droite et à gauche, des falaises projetées se dressent face à face et s'avancent pour former la bouche : l'entrée est fort étroite. Toute ma flotte entre dans ce port creux et s'amarre en ligne : pas la moindre houle, grande ni petite; mais tout autour des vaisseaux, calme blanc. Moi seul, je restai en dehors et, tout au bord du goulet, j'attachai mon navire à un rocher. Puis je montai sur une guette escarpée où je me tins debout. Rien n'était en vue : aucune trace d'humains ni de bétail; seulement, nous apercevions une fumée qui montait de la terre. J'envoyai donc mes hommes à la découverte, pour savoir quels étaient les mangeurs de blé de cette terre. Deux hommes, détachés avec un héraut qui les précédait, débarquèrent et, sur une route plate, par où, du sommet des montagnes, les chars descendaient le bois vers la ville, ils rencontrèrent une jeune fille, la forte fille du Laistrygon Antiphatès, qui venait chercher de l'eau aux portes de la ville, et qui descendait vers la source de l'Ours au beau courant.

Artakiè, la Source de l'Ours, Ἀρτακίη, que les poètes et géographes postérieurs connurent, n'était point située dans les mers occidentales. A l'autre extrémité du monde antique, elle jaillissait sur la rive de la mer de Marmara, dans l'île aux Ours, Ἄρκτων Νῆσος[1]. Cette île aux Ours est devenue pour nos marins actuels une presqu'île, la presqu'île Artaki, depuis qu'une bande de

1. Sur tout ceci, cf. Pauly-Wissowa, s. v. *Kyzikos*.

marais l'a réunie à la côte toute voisine d'Asie Mineure : jadis la ville grecque de Kyzique, bâtie sur l'île, était unie par deux ponts au continent.

La presqu'île d'Artaki, disent les *Instructions nautiques*[1], appelée par les Turcs *Kapou Dagh*, est une masse montagneuse considérable, actuellement réunie au continent par un isthme bas et étroit, ayant un mille de largeur; mais à l'origine c'était une île.... Des deux grandes baies formées de chaque côté de l'isthme, celle de l'Ouest ou *baie d'Artaki* est la plus employée comme mouillage, car les vents de N.-E. soufflent fort en toute saison dans celle de l'Est ou baie de Peramo.... L'ancienne Cyzique se trouve dans la plaine, au pied des contreforts, qui viennent se terminer à l'isthme marécageux. Il ne reste plus aujourd'hui que quelques ruines sur l'emplacement de cette grande et riche cité.

Dans cette baie d'Artaki, ainsi protégée des vents de N.-E., il est un mouillage particulièrement favorable, commode surtout pour les marines primitives : c'est même le mouillage typique pour elles, grâce à un petit promontoire détaché de la grande île, Mourad Baïr, grâce à deux petits îlots lui faisant face, Towshan Ada et Zeitun Ada, et grâce à une source abondante, qui était notre source de l'Ours, Artakiè. Ce mouillage et la ville voisine étaient et sont encore la ville de l'Ours, Artakè. Dans la plaine qui fait face au continent et qui borde le détroit, Kyzikos fut la ville des colons grecs. Mais d'autres navigateurs avaient fréquenté ces parages avant les Hellènes, et Artakè leur avait offert un meilleur site de comptoir. Il faut toujours revenir à notre loi des capitales insulaires et à l'exemple caractéristique de Rhodes ou de Thasos. La ville de Rhodes sur le détroit, en face du continent, dans la plaine insulaire, fut l'établissement capital des colons hellènes : Lindos, dont le promontoire s'adosse à la montagne et qui pointe vers la mer libre sa rade peuplée d'îlots, avait été la station commerciale des vieux navigateurs. Sur notre île aux Ours, Kyzikos tint la place de Rhodes; il est probable qu'Artakè avait tenu la place de Lindos : d'où la renommée de cette source Artakiè parmi les premiers faiseurs d'*épos* et dans les vieilles légendes argonautiques[2].

Erdek ou *Artaki* est aujourd'hui un gros village, au fond d'une petite anse de sable, « juste dans le nord de la pointe Mourad Baïr. Il occupe l'emplacement de l'ancienne ville grecque d'Artakè et compte de 4000 à 6000 habitants. Les provisions sont abondantes; on y récolte un vin blanc très estimé. Zeïtun Ada est un îlot de roche situé à environ 1 encablure 1/5 de la ville d'Artaki; il est couvert de nombreuses fondations. Mourad Baïr ou colline Saint-Siméon est une pointe [ou plutôt un ancien îlot soudé à la grande terre] de forme conique, haute de 105 mètres et jadis fortifiée, car des restes de murailles et de tours existent encore sur son côté N.-E., *face à la terre*. Towshan Ada [est un îlot] qui forme avec Mourad Baïr le chenal Siméon.... La baie offre un mouillage

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 484.
2. Cf. Pauly-Wissowa, s. v. *Artakiè*.

spacieux et tranquille par tous les temps, excepté par les vents de S.-O. Mais ces coups de vent de S.-O., sauf l'hiver, sont généralement rares et s'annoncent longtemps à l'avance par une baisse du baromètre et une apparence menaçante du temps dans le Sud. En mouillant dans le S.-E. de Mourad Baïr, on communique facilement avec la ville d'Artaki[1]. » Voilà, je pense, une excellente station pour les premiers thalassocrates. Et voici, sur l'autre façade de l'île, l'établissement des colons helléniques : « Kyzikos est, dans la Propontide, unie au continent par deux ponts : la ville est au bout des ponts, dans la plaine insulaire, contre la montagne. La montagne est le Mont des Ours, Ἄρκτων Ὄρος, au-dessus duquel se dresse le mont Dindyme avec un temple de la déesse Dindyménè, fondation des Argonautes.... Dans la même île des Kyzikéniens, est le mont Artakè, couvert de forêts, avec un îlot de même nom qui se trouve au-devant, et non loin de là on rencontre le promontoire Mélanos.... Les Milésiens fondèrent Artakè et Kyzikos[2]....» Est-ce à cette Source et à cette Station de l'Ours qu'il faut rapporter notre aventure odysséenne?

Dans les mers occidentales, en travers des Bouches de Bonifacio, il est pour les navigateurs récents un autre Promontoire de l'Ours, presque aussi renommé :

Dans le S.-E. de la pointe Parau, la côte présente quelques sinuosités sans importance jusqu'au cap d'Orso. Ce cap termine une montagne dénudée, haute de 130 mètres et portant le même nom, au sommet de laquelle sont des roches saillantes, disposées de telle sorte qu'elles représentent assez exactement la forme d'un ours, d'où le nom donné à la montagne et au cap.

Aiguade. — Dans l'angle Ouest de l'anse de Parau, près du village de ce nom, il y a une source où l'on peut faire de l'eau. Cette source a longtemps approvisionné l'archipel de la Maddalena; cependant elle tarit quelquefois[3].

Cette Aiguade de l'Ours est pour les marins d'autant plus importante à connaître qu'en cette région granitique les sources sont clairsemées ou fort peu abondantes. Nos cartes marines et *Instructions* n'oublient jamais de signaler les moindres points de cette côte où le navigateur peut faire de l'eau. La côte, très découpée, est semée d'îles, de longues presqu'îles et de rades closes, qui bordent ou barrent un passage très fréquenté : c'est, dans les Bouches de Bonifacio, la rive sarde faisant face aux îles Caprera, S. Stefano, Maddalena et Spargi. Les énormes fortifications et l'arsenal, que les Italiens ont construits dans ce passage, disent assez quel rôle il a toujours eu pour les communications entre la mer orientale des Italiens et la mer occidentale des Français ou des Espagnols. Ceci est vraiment l'entrée et la sortie des mers italiennes. Quels que soient les thalassocrates qui voulurent posséder ou exploiter ces mers, il leur fallut toujours en ce détroit une station de surveillance. Aujourd'hui, les Pié-

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 485.
2. Strab., XII, 575.
3. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 143.

montais, maîtres de l'Italie, y ont braqué leurs canons et leurs torpilles : « Le gouvernement italien a établi à la Maddalena de grands dépôts de vivres et de charbons, des machines distillatoires pour l'eau ; mais la ville offrirait peu de ressources à des navires étrangers[1]. » Durant les guerres napoléoniennes, Nelson et les thalassocrates anglais, ayant mis la main sur cette porte des deux mers, y installèrent en permanence une partie de leur flotte ; sous notre Cap de l'Ours, « la baie avec une plage de sable au fond est encore appelée *rade d'Azincourt*, à cause du séjour qu'y fit le vaisseau anglais de ce nom ; cette rade, abritée par les îles, est sûre et commode pour les navires de toutes dimensions[2] ».

Une autre cause du grand développement subit que prit la Maddalena et de la préférence marquée de ses habitants pour le métier de marin, ce fut le long séjour que fit dans ces parages l'amiral Nelson avec sa flotte. « Ainsi, dit Valery, cette localité devint un riche et vaste entrepôt de marchandises anglaises lors du blocus continental. » Le point favori du futur vainqueur de Trafalgar était l'espace de mer qui sépare la Maddalena de la Sardaigne, nommé *il Parau* ou *rade d'Azincourt*. C'est là que cet infatigable marin épiait au passage les escadres françaises dans le cas [où elles auraient tenté] une seconde expédition d'Égypte. On raconte à ce sujet que Nelson ne descendit jamais à terre, car il avait juré de ne quitter son bord que lorsqu'il aurait battu ses ennemis. Son séjour continuel sur son vaisseau ne l'empêcha pas de faire des largesses aux habitants du lieu, qui montrent des chandeliers et une croix en argent, avec un christ doré, donnés à leur paroisse par cet amiral protestant[3].

Avant les Anglais, les thalassocrates français ou espagnols avaient fait les mêmes tentatives sur ce détroit. Mais, voulant barrer les chemins de l'Égypte et des mers orientales, c'est dans les rades orientales de la passe que Nelson s'était établi. Les rades de l'entrée occidentale furent, au contraire, les points d'attaque pour les Français et les Espagnols.

Le port de Longon-Sardo est connu dans l'histoire de l'île au Moyen Age, à cause d'un château dont on voit encore les ruines. La première mention de cette forteresse remonte à l'année 1388 ; à la paix qui eut lieu entre la princesse Éléonore d'Arborée et le roi d'Aragon, la forteresse fut cédée à ce dernier. En 1389, les Aragonais la fortifièrent et, en 1391, attirèrent de nouveaux habitants dans le bourg de Longon-Sardo. En 1392, les Aragonais renforcèrent la garnison, qui fut assiégée l'année suivante par les troupes d'Arborée. Roger de Moncada leur fit lever le siège en 1394.... Le 4 août 1410, Cassien Doria s'empara de Longon-Sardo. En 1419, il devait de nouveau appartenir aux Doria, car il leur fut enlevé en 1420 par les troupes royales [d'Aragon].... En 1422, Longon-Sardo fut assiégé et détruit par une flotte génoise, qui transporta à Gênes une partie des habitants. Alors le roi en ordonna la démolition, ce qui fut exécuté dans l'année.... Depuis cette époque ce lieu resta entièrement dépeuplé.

Le 18 juin 1802, un prêtre sarde fugitif, nommé Sanna, [occupa] momentanément la tour de Longon-Sardo. Ce Sanna vint de Corse avec d'autres conjurés dans l'intention

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 150.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 143.
3. De la Marmora, *Itinéraire en Sardaigne*, II, p. 475.

FIG. 44. — LA LAISTRYGONIE

Photogravure d'après la carte marine n° 3675.

de révolutionner l'île : ils s'emparèrent par surprise de cette tour où ils substituèrent au pavillon [sarde] le drapeau français. Ils furent bientôt attaqués par les troupes royales. Cette échauffourée a donné au gouvernement sarde la première idée de fonder une population sur ce point important où il est facile d'aborder en venant de Corse. Le duc de Genevois, en mars 1803, donna l'autorisation de bâtir des maisons près de la tour de Longon-Sardo. En 1808, lorsque cette population fut en croissance, le roi Victor-Emmanuel Ier sanctionna l'érection du village auquel il imposa le nom de sa femme Marie-Thérèse d'Autriche. Ce village de Santa Teresa est percé de rues parallèles, tirées au cordeau et se croisant à angles droits[1].

Aujourd'hui, si les thalassocrates anglais n'ont rien tenté pour s'établir à nouveau dans ce couloir, c'est que l'alliance italienne leur en a toujours garanti le libre usage : dans le reposoir et l'arsenal italiens de la Maddalena, les flottes anglaises se croient assurées de trouver en tout temps l'abri et l'appui nécessaires. Durant l'antiquité classique, ce détroit n'eut pas autant d'importance : un peu délaissées par les Grecs et par les Romains, la Corse et la Sardaigne restaient à l'écart. Les grandes routes commerciales du monde classique longeaient, soit au Nord, soit au Sud, les côtes provençales ou les côtes africaines. C'est au long de ces côtes que passaient alors les grands chemins de l'Orient vers le Couchant, des mers levantines vers les mers occidentales. Mais on imagine facilement que, dans la Méditerranée primitive, le détroit était déjà ce qu'il est de nos jours. Juste en face d'Hypérie aux vastes campagnes, c'était déjà la route des flottes vers les mers de la nuit, vers la mystérieuse Kalypso. C'était aussi la route qui, de l'île Ai-oliè, menait vers les grands golfes du Nord, vers les stations de Marseille ou de Monaco. Dans l'onomastique ancienne du détroit, je crois qu'il subsista durant toute l'antiquité un souvenir de cette première époque. Sur la passe, l'extrémité septentrionale de la Sardaigne garda toujours le nom de *Cap de la Nuit*, Ἐρεβάντιον ἄκρον.

« Ἐρεβάντιον ἄκρον, *Cap de la Nuit*, est ainsi nommé par opposition au jour, c'est-à-dire au *midi*; ce nom correspond à celui de *Mezza-Notte* que lui donneraient les Italiens et qui pourrait indiquer le cap septentrional de l'île. Ce cap ne peut donc pas être placé ailleurs qu'à la pointe della Marmorata ou à celle del Falcone, qui ont la latitude la plus élevée de toute la Sardaigne[2]. » Ce n'est pas seulement l'opposition entre le jour de midi et l'ombre de minuit, entre le Sud et le Nord, que marque ici le cap de l'Érèbe : en quittant ces rivages, Ulysse tournera le dos au couchant et s'en ira, à travers la mer orientale, chez Kirkè l'italienne qui se trouve juste à l'Est de notre détroit, Kirkè « où sont les maisons de l'aurore avec les chœurs et les levers du Soleil »,

.... ὅθι τ' Ἠοῦς ἠριγενείης
οἰκία καὶ χοροί εἰσι καὶ ἀντολαὶ Ἠελίοιο[3].

1. De la Marmora, *Voyage en Sardaigne*, II, p. 470 et suiv.
2. Id., *ibid.*, p. 359.
3. *Odyss.*, XII, 3-4.

Nous allons revenir à ce texte et l'examiner en son menu détail quand nous traiterons de Kirkè. Mais il explique clairement, je crois, le nom du cap de l'Érèbe. Aux pieds de ce promontoire sarde, passent les chemins du jour vers la nuit, de l'aurore vers le couchant. En un vers, le poème odysséen nous dit la même chose du pays des Lestrygons : « tout proches sont les chemins de la nuit et du jour ».

ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἤματός εἰσι κέλευθοι.

« Du Chaos, naquirent Érébos et la Nuit et, de ceux-ci, Aither et Hèméra », dit Hésiode[1] : l'Érèbe est, comme on voit, proche parent de la nuit et du jour.

*
* *

Ce détroit de Sardaigne abonde en golfes et en mouillages commodes. Mais l'établissement de machines distillatoires sur l'île de la Maddalena fut rendu nécessaire par la rareté ou le peu d'abondance des aiguades. Les *Instructions* signalent les moindres sources où l'on peut faire de l'eau : « On peut faire de l'eau au fond du port, près de Campo Santo, mais celle qu'on trouve près de la tour est de qualité supérieure.... On peut faire de l'eau au petit ruisseau qui coule au fond de la baie.... L'île Caprera, plus fertile que la Maddalena, possède d'abondantes sources, etc.[2]. » Les véritables aiguades se trouvent toutes dans le voisinage de l'Ours. Juste à ses pieds, est la grande source de cette région, la source de Parau, décrite plus haut : elle fournissait de l'eau à l'île de la Maddalena avant l'établissement des machines distillatoires. Sur l'île S. Stefano qui fait face, les cartes marines indiquent une autre source. Dans l'anse de Trana, « il y a une source excellente où les navires mouillés sur rade de Mezzo-Schiffo peuvent faire leur eau ».

Vers toutes ces aiguades, c'est l'Ours qui doit servir de guide. Car les mille pointes, roches, écueils, îlots et caps de cette côte sarde et des îles voisines n'offrent à l'œil du pilote qu'un fouillis indiscernable. Les chaos granitiques qui couvrent les deux bords du détroit rendraient les aiguades introuvables à l'étranger. Mais, dressé au sommet de sa montagne, se découpant très net dans le ciel et pointant très avant dans la mer, l'Ours présente à tous les regards sa silhouette facile à reconnaître; quand une fois on l'a découverte, il est impossible de l'oublier : « Le promontoire de l'Ours, dit la Marmora[3], est ainsi nommé à cause d'un rocher de granit que l'on voit presque à son extrémité : regardé d'un certain point, du côté de la Madelaine, il présente la forme d'un ours et même d'un ours blanc, comme on peut s'en convaincre par la figure que j'ai prise moi-même du point indiqué ci-dessus. » La Marmora donne en effet la

1. Hésiode, *Théog.*, 143.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 140. 144, 152.
3. *Itinéraire de la Sardaigne*. II, p. 471.

figure de ce promontoire : c'est un chaos de granits, sur lesquels un ours est planté; le dos rond, le cou allongé, cet ours blanc semble dodeliner de la tête. La Marmora ajoute : « Ce rocher offrait déjà cette ressemblance singulière il y a près de deux mille ans, car Ptolémée, dans sa géographie, indique ce lieu sous le nom de Ἄρκτου Ἄκρα, Promontoire de l'Ours; cela fait voir quel temps il a fallu [jadis] pour que la masse de granit prît cette forme par suite de la décomposition de la pierre, opérée par les agents atmosphériques, et combien est court l'espace de vingt siècles pour produire un changement notable sur cette roche, qui fort probablement est encore telle qu'on l'observait à l'époque du géographe grec. » Ptolémée, en effet, nomme déjà ce Promontoire de l'Ours[1].

Ces parages de l'Ours possèdent non seulement des aiguades, mais encore toute une suite de mouillages excellents, les uns sur la côte sarde, les autres sur les îlots voisins, les uns en des rades ouvertes, les autres en des ports intérieurs et même en de longs culs-de-sac presque entièrement clos. Ces mouillages fermés sont la caractéristique de cette côte Nord-Est de la Sardaigne. Sur les autres façades, l'île est mal pourvue d'abris et même, pendant des centaines de kilomètres, elle en est entièrement dépourvue. Cette côte Nord-Est au contraire n'est qu'une suite de refuges : depuis Porto-Longon qui s'ouvre dans le détroit même, en face de la Corse et de Bonifacio, jusqu'au golfe de Terra-Nova qui regarde la mer Tyrrhénienne et reçoit chaque jour les courriers de Civita-Vecchia, neuf ou dix rades et baies se succèdent, presque parallèles, toutes pénétrant au loin dans la masse des rochers.

La baie d'Arsachena s'enfonce à plus de deux milles et demi directement au Sud, où elle se termine par des marais.... La baie Saline, située à un mille dans le Sud du cap Orso, est ouverte à l'Est, mais elle est en partie abritée par la pointe Rossa de l'île Caprera.... La pointe Sardegna, accore et saine, forme une baie avec une plage de sables au fond, qui fut appelée rade d'Azincourt à cause du séjour qu'y fit le vaisseau anglais de ce nom. Abritée par les îles, elle est sûre et commode pour les navires de toutes dimensions; la mer n'y est pas grosse et la tenue est bonne.... La *Cala di Trana*, anse avec plage de sable, est ouverte au Nord et fréquentée par les caboteurs : il y a une source excellente[2].

A mesure qu'ils se rapprochent des Bouches et qu'ils franchissent successivement tous les petits détroits insulaires, les navires, venus de l'Est et des mers italiennes, rencontrent des mouillages qui, de plus en plus assurés, ressemblent de plus en plus au « port profond » des Lestrygons. Jusqu'ici, nous avions de longues et larges baies ouvertes. Voici maintenant des ports mi-clos ou même entièrement clos. Porto-Pollo est le premier de ces mouillages profondément intérieurs et cerclés d'une margelle de pierre, où la mer est toujours plus tranquille, où parfois on trouve le calme plat :

1. Ptol., III, 3, 4.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 143 et suiv.

Porto-Pollo est une baie qui se trouve dans le S.-E de la presqu'île Cavalli; elle est de forme irrégulière, profonde d'environ un mille et large de près de sept encâblures à l'entrée entre les dangers de la pointe Cavalli et ceux de la pointe Diego. Dans la partie intérieure, gît un îlot, et la largeur du passage est réduite à une demi-encâblure. Au Sud de l'îlot, le mouillage est excellent pour de petits navires; les grands bâtiments peuvent mouiller en dedans de l'entrée; ils sont en partie protégés contre les vents du Nord par l'île voisine.

Plus fréquenté que Porto-Pollo, Longon-Sardo est de même forme :

L'entrée de Porto-Longo-Sardo est à trois quarts de mille de l'îlot Monica ; sa largeur, qui est de un tiers de mille à l'entrée, se réduit à une encâblure à mi-parcours. Le port est fréquenté par les petits navires qui y trouvent un excellent abri où ils sont peu incommodés par les vents du Nord[1].

Nos marines occidentales ont adopté ce mouillage de Porto-Longone ou Longon-Sardo (nous en avons retracé l'histoire) : sur le seuil occidental du détroit. il était pour elles le premier à s'offrir; Santa-Teresa doit sa fondation et son importance au va-et-vient des flottilles occidentales, contre lesquelles les insulaires eurent à défendre cette échelle. Durant l'antiquité, quand Santa-Teresa n'existait pas encore, c'était la baie voisine de Santa-Reparata qui servait d'escale aux étrangers : les Romains y eurent leur ville de Tibulla. Cette baie de Santa-Reparata s'ouvre à la sortie occidentale du détroit, entre une presqu'île détachée, le cap della Testa, et la grande île :

Le cap sarde della Testa forme, avec le cap corse de Feno, l'entrée Ouest des Bouches de Bonifacio : les deux caps sont à une distance de neuf milles. Le cap della Testa est l'extrémité d'une presqu'île presque circulaire reliée à la terre par une langue de sable, et haute d'environ 50 mètres : le front Ouest de la presqu'île est formé par des falaises de granit sans végétation. La baie de S.-Reparata, que limite au Sud la langue de sable qui relie le promontoire à la côte, est presque circulaire et a quatre encâblures de profondeur. Les petits navires y peuvent trouver un abri contre tous les vents; ils y sont seulement exposés à la houle qui vient du N.-O., quand le vent est de cette partie[2].

Prenez la carte des Bouches (fig. 45) et voyez comment, symétrique à cette baie de S.-Reparata, il est, de l'autre côté du Cap de l'Érèbe (pointe Falcone), sur le seuil oriental du détroit, une rade encore plus sûre qui, pour les marines venues de l'orient, peut avoir une utilité plus grande encore : c'est, comme disent les indigènes, le Port du Puits, *Porto-Pozzo*. La forme de ce port, entouré d'une haute margelle, lui mérite vraiment ce nom.

A un mille dans le Sud-Est de la pointe Marmorata, se dresse auprès du rivage une colline de forme conique, appelée Monte-Rosso avec la pointe du même nom, et à un mille et demi dans le Sud de la pointe Monte-Rosso, la presqu'île *delle Vacche* [s'avance

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 140-142.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 139.

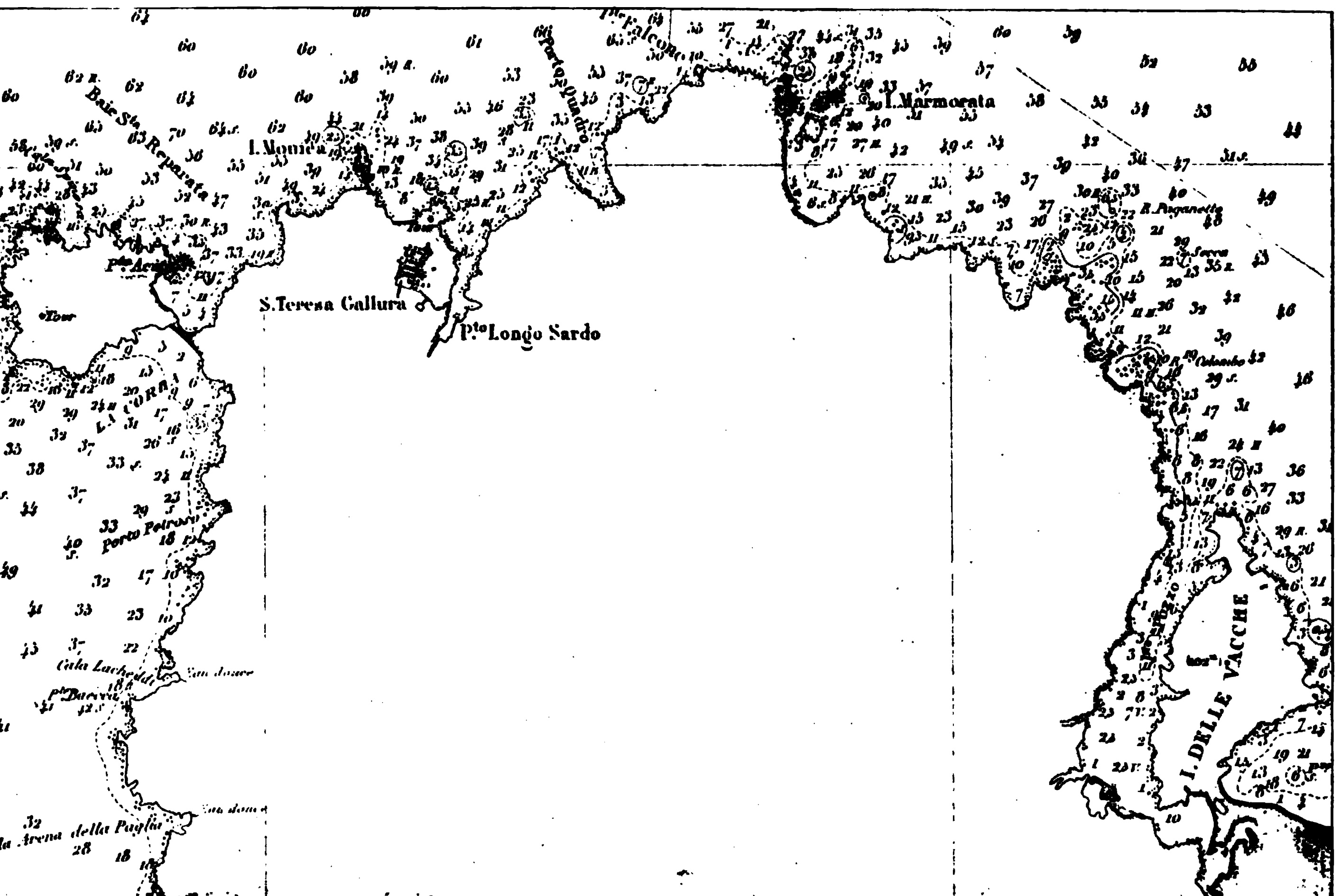


FIG. 45. — LE PUITS

Photogravure d'après la carte marine n° 5957.

dans la mer] et ne se rattache à la terre que par une petite langue de sable. Entre la pointe Monte-Rosso et la pointe *delle Vacche*, s'ouvre un long bras de mer étroit, appelé *Porto-Pozzo*, le port du Puits. L'entrée n'a pas deux encâblures de largeur. Mais le bras s'élargit un peu à l'intérieur et, à la distance de 1 mille un quart, il a un tiers de mille entre ses deux côtés. Il a près de deux milles de profondeur. Au fond, il existe un bassin avec 14 mètres d'eau, mais qui n'est pas accessible aux navires, à cause des petits fonds qui le séparent du bras de mer. Quoique l'entrée de Porto-Pozzo soit ouverte au Nord, il n'y a jamais beaucoup de mer en dedans.... A l'entrée du bras de mer, le *Rocher* ou Écueil *Colombo* est situé à une encâblure et demie de la pointe de terre la plus voisine[1].

Cette page des *Instructions nautiques* n'est que la description en prose du mouillage que nous dépeint le poème odysséen. Voilà bien les deux pointes projetées dans la mer et qui font bouche :

ἀκταὶ δὲ προβλῆτες ἐναντίαι ἀλλήλησιν
ἐν στόματι προύχουσιν.

Et voici l'entrée resserrée,

.... ἀραιὴ δ' εἴσοδός ἐστι,

entre les deux hautes guettes escarpées, sur l'une desquelles Ulysse va monter pour inspecter le pays,

ἔστην δὲ σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθών.

Dans ce détroit fréquenté des navires, infesté jadis de croisières turques et maures, les indigènes ont encore aujourd'hui, sur leurs promontoires et sur leurs îlots, nombre de vieilles *Guettes* ou *Gardes*, Guardia Vecchia, Guardia del Turco, Guardia Moro, Guardia Maiori, auxquelles viennent s'ajouter, contre l'espionnage et la contrebande, les gardes nouvelles des douanes et des sémaphores, Guardia Preposti.... Et voilà bien la margelle de pierre qui, à droite et à gauche, borde le puits d'une ceinture continue :

.... ὃν πέρι πέτρη
ἠλίβατος τετύχηκε διαμπερὲς ἀμφοτέρωθεν.

Cette « pierre escarpée », πέτρη ἠλίβατος, est le granit « dépourvu de végétation », dont les *Instructions* nous parlaient tout à l'heure. Des deux côtés du port, ἀμφοτέρωθεν, à droite et à gauche, cette muraille de granit va depuis l'entrée jusqu'au fond, où brusquement elle cesse. Le fond du puits est un marécage, une lagune avec une plage de sables, au-devant d'une plaine où vient aboutir la route facile qui descend des montagnes :

οἱ δ' ἴσαν ἐκβάντες λείην ὁδὸν, ᾗπερ ἄμαξαι
ἄστυδ' ἀφ' ὑψηλῶν ὀρέων καταγίνεον ὕλην.

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 141.

A droite du Puits, la muraille a 80 mètres de haut : c'est la *Punta Raja*, la Pointe de la Raie (nous verrons que les Lestrygons vivent de pêche). A gauche, c'est la *Punta Macchia Mala*, la Pointe du Maquis de Malheur, haute de 100 mètres environ. Les deux murailles, partant du goulet, décrivent en face l'une de l'autre, ἐναντίαι ἀλλήλῃσιν, une courbe symétrique, dont les indentations et les redans semblent exactement s'emboîter. Le nom même de *Porto-Pozzo* pourrait servir de traduction à telles épithètes odysséennes, « port creux », λιμὴν κοῖλος, « port aux lointaines profondeurs », λιμὴν πολυβενθής :

αἱ μὲν ἄρ' ἔντοσθεν λιμένος κοίλοιο δέδεντο....
ὄφρ' οἱ τοὺς ὄλεκον λιμένος πολυβενθέος ἐντός.

Au long de cette côte sarde, on peut trouver quelques golfes similaires; mais aucun n'est aussi resserré, aussi fermé, aussi « puits » que celui-là. Ouverts sur le Nord-Est, d'où souffle presque continuellement le terrible Bora; situés au bord d'un détroit où les vents et les courants luttent et se contrarient; dominés par des montagnes d'où tombent brusquement des rafales imprévues et violentes, ces golfes de la Sardaigne septentrionale, dit Pausanias, qui exagère un peu, n'offrent aucun mouillage aux vaisseaux qui longent cette côte, ἦν παραπλέῃς ναυσὶν οὔτε ὅρμους παρέχεται ἡ νῆσος, πνεύματά τε ἄτακτα καὶ ἰσχυρὰ αἱ ἄκραι τῶν ὀρῶν καταπέμπουσιν ἐς τὴν θάλασσαν[1]. Les périples et les géographes anciens firent à ces parages une mauvaise réputation que les poètes ont encore exagérée : « Tourné au Nord, ce rivage est farouche, hérissé de roches, abrupt, tout retentissant de brusques coups de mer; les marins ont flétri ces monts du nom de Fous »,

quæ respicit Arcton,
immitis, scopulosa, procax, subitisque sonora
fluctibus : Insanos infamat navita Montes[2].

Les vaisseaux qui échappent à ces rafales et qui se précipitent dans les anses de cette côte découpée,

quos ubi luctatis procul effugere carinis
per diversa ruunt sinuosæ littora terræ,

n'y trouvent pas toujours un refuge couvert de la houle. Nous avons vu que dans la baie de Santa-Reparata « les petits navires ont un abri contre tous les vents, mais qu'ils y sont exposés à la houle du N.-O., quand le vent est de cette partie[3] ». Seul, en vérité, notre Port du Puits, « bien que l'entrée soit ouverte au Nord, n'a jamais beaucoup de mer en dedans » : l'étroitesse de sa bouche et le Rocher de la Colombe le défendent contre le flot. Dans ce port seulement,

1. Paus., X, 17, 10.
2. Claud., *de Bell. Gild.*, v. 510 et suiv.
3. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 139.

les vaisseaux d'Ulysse ont pu s'amarrer les uns aux autres ou les uns près des autres, en grappe ou en ligne, sans risque de se choquer, de se briser ni de se causer réciproquement des avaries : sur 4 ou 5 kilomètres de long, le Puits seul peut contenir toute une flottille : « pas de houle grande ni petite : partout calme blanc »,

αἱ μὲν ἄρ' ἔντοσθεν λιμένος κοίλοιο δέδεντο
πλησίαι· οὐ μὲν γάρ ποτ' ἀέξετο κῦμά γ' ἐν αὐτῷ
οὔτε μέγ' οὔτ' ὀλίγον· λευκὴ δ' ἦν ἀμφὶ γαλήνη.

* * *

Tel est, je crois, le port de Laistrygonie, ou plutôt voilà Laistrygonie. Car les indigènes, qui du haut des falaises dominent ce trou, lui donnent le nom de « puits »; mais les premiers navigateurs, je crois, l'appelèrent le Rocher Colombo, la Pierre Colombière, Λᾶις, Λεύς ou Λᾶας Τρυγόνων ou Τρυγονίη, *Lais-trugonon* ou *Lais-trugoniè*, à cause du Rocher Colombo qui leur servait à reconnaître l'entrée de ce port, comme la Roche de l'Ours leur servait à reconnaître, dans l'anse de Parau, la source *Artakiè*.

Durant l'antiquité comme durant les temps modernes, les noms d'oiseaux ont tenu une grande place dans l'onomastique des côtes sardes. La Sardaigne est, entre toutes les îles, une terre d'oiseaux. Oiseaux de terre, émigrant chaque automne d'Europe en Afrique et revenant chaque printemps d'Afrique en Europe; oiseaux de mer, vivant de pêche sur ces côtes très poissonneuses : les volatiles de toutes sortes peuplent les étangs marins et les lagunes; leurs colonies innombrables couvrent les rivages et les îlots côtiers. Il suffit d'ouvrir un récit de voyage :

La Sardaigne a de nombreux étangs qui communiquent avec la mer, soit par des coupures artificielles, soit par un ruisseau ou un canal quelconque. Ils sont en général très poissonneux. Dans leurs eaux, dès le commencement de l'automne, des troupes innombrables d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels on distingue des milliers de canards, de cygnes, de poules d'eau, de flamants, d'aigrettes et quelquefois même des pélicans, se rassemblent pour hiverner[1].

L'île de *Mal di Ventre* est couverte de lentisques et de cistes. Elle est tout à fait déshabitée et sert seulement quelquefois de refuge aux pêcheurs. Par contre, elle est peuplée de lapins et sert pendant la saison des pontes aux goélands, aux mouettes, aux cormorans et aux pétrels, qui vont y déposer leurs œufs en si grande quantité que j'en ai vu charger pour ainsi dire des bateaux. Je n'oublierai jamais une nuit que j'ai passée sur cet îlot et qui m'a paru bien longue : il me fut impossible de fermer l'œil pour le vacarme effroyable, un vrai sabbat, que n'ont cessé de faire tout autour de moi une centaine de ces oiseaux criards[2].

1. De la Marmora, *Itinéraire de la Sardaigne*, II, p. 10-11.
2. De la Marmora, *Voyage*, etc., I, p. 111-112.

Dans l'onomastique actuelle, ces oiseaux ont donné leur nom à la Pointe *Falcone*, toute voisine de Porto-Pozzo, au Cap *Falcone* de la côte Ouest, à notre Rocher *Colombo* et, en face, à la Sèche *Colombo*.

Les colombes et pigeons remplissent les grottes et les trous des falaises, envahissent les ruines et les édifices abandonnés : « Une grotte voisine est tellement peuplée de pigeons que, plus d'une fois, ils ont rapidement figuré du colombier sur notre table.... L'église n'est plus officiée maintenant que deux fois dans l'année; le reste [du temps], elle est habitée par une multitude d'oiseaux, tels que des pigeons, de petites corneilles, des hirondelles et autres volatiles.... La vaste grotte des Palombes, espèce de colombier naturel, est curieuse à visiter. Mais sa position à la pointe du cap Saint-Élie n'en rend pas l'accès très facile; bien que nous fussions dans une barque de consul avec des nautoniers exercés, le vent, malgré de longs efforts, ne nous permit point d'y pénétrer. La chasse aux palombes est des plus amusantes : elle se fait en barque et aux lumières; les oiseaux éblouis, consternés, tombent en foule ou se prennent dans les filets tendus à l'entrée[1]. » Le détroit surtout est, grâce à ses côtes rocheuses et à ses grottes innombrables, le rendez-vous des colombes : auprès de notre Rocher Colombo, Λᾶας Τρυγονίη, les Romains connurent le Cap des Colombes, *Columbarium promontorium*.

Les colombes amènent avec elles leurs habituels ennemis, les éperviers, faucons et autres oiseaux de proie. Les faucons de la Sardaigne ont joui d'une grande renommée même en dehors de l'île : les rois d'Aragon et d'Espagne faisaient venir des faucons sardes pour la remonte de leurs fauconneries[2]. Si nous avons ici nos Caps du Faucon, les Anciens avaient leur Ile des Faucons ou des Éperviers, Ἱεράκων νῆσος, *Accipitrum Insula*, et nous savons que ces noms grec et romain n'étaient que la traduction d'un original sémitique, אי־נצים, *E-nosim*, comme transcrit Pline[3]. Cette *E-nosim* flanque la côte méridionale de Sardaigne. Elle forme une profonde rade avec la grande île et une autre île côtière que de minces amarres de sables relient au rivage sarde. Entre ces amarres, s'étend l'une de ces lagunes marines que les voyageurs nous montraient, plus haut, couvertes d'oiseaux aquatiques, cygnes, flamants et pélicans. Pour les Anciens, cette seconde île se nommait Sulci, *Solci*, Σόλκοι, Σούλχοι, Σύλκοι : on rencontre le même nom de lieu dans un mouillage de la côte orientale, en face des marais et de la lagune de Tortoli. Les Anciens s'accordaient pour attribuer à ce nom une origine sémitique : Σόλκοι πόλις ἐν Σαρδοῖ, Καρχηδονίων κτίσμα[4]. Dans la liste des oiseaux impurs que nous donne le Lévitique, auprès de l'épervier ou faucon, *nis*, *nosim*, figure un autre oiseau de mer, שלך, *s.l.k*, que les Septante et la Vulgate rendent en *plongeon* ou *pélican*. L'assimilation n'est pas certaine. Mais le nom hébraïque à lui seul (sans parler

1. Valery, *Voyage*, etc., I, p. 249; II, p. 220; de la Marmora, *Itin.*, II, p. 263.
2. De la Marmora, *Voyage*, I, p. 174-178; *Itin.*, I, p. 284-285.
3. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 193.
4. Stephan Byz., *s. v.*

du contexte où ne figurent que des oiseaux marins et des oiseaux de proie) indique suffisamment qu'il s'agit d'un oiseau plongeur[1]. Je crois que les navigateurs sémitiques eurent en Sardaigne, à côté de leur Ile des Éperviers, *E-nosim*, une île et des ports des *Pélicans* ou des *Plongeons*, אי־שלכים, *E-solkim* : *Sulci* ou *Solci*, transcrivent exactement les Romains; Σόλκοι ou Σοῦλχοι, disent encore plus exactement les Grecs, car nous connaissons l'alternance du κ et du χ pour rendre le כ sémitique. Mais les géographes anciens ne nous ont pas gardé, pour ce dernier nom, le doublet qui rendrait l'étymologie certaine. L'*Odyssée* ne nous a pas gardé non plus, pour la *Pierre Colombière*, l'original sémitique dont *Lais Trugoniè* fut la traduction.

* * *

Derrière la Pierre de la Colombe, le mouillage du Puits eût été parfait, si l'on n'eût rien à craindre des indigènes. Par malheur, ces insulaires, — nous allons apprendre à les connaître, — étaient des montagnards féroces, cousins germains ou même, peut-être, frères des Kyklopes, « moins des hommes que des géants ». Les voyageurs « francs » nous ont longuement raconté à quels terribles dangers on s'expose en un port trop bien clos, que dominent des roches surplombantes et des montagnards cruels : au pied du Taygète, dans le Port aux Cailles, de Saumery faillit avoir l'aventure d'Ulysse en ce Puits des Lestrygons[2]. Mais dans toute la Méditerranée, je ne sais pas si l'on trouverait une souricière aussi dangereuse que celle-ci. Notre puits a quatre ou cinq kilomètres de long. Une fois entrés, les bateaux n'en peuvent sortir qu'à la rame : pas un souffle de vent ne vient les aider; les seules brises du Nord-Est, qui pénètrent par le goulet étroit, sont contraires à la sortie. Attaqués par les indigènes, assiégés, accablés de pierres, les navires étrangers seraient écrasés avant de pouvoir gagner la mer libre : pas un bateau, pas un homme n'échapperait; tous seraient broyés dans ce port trop profond.

Mes deux hommes et le héraut rencontrèrent la forte fille d'Antiphatès auprès de la source Artakiè. L'arrêtant et lui adressant la parole, ils lui demandèrent quel était le roi et qui leur commandait. Aussitôt elle leur montra la haute demeure de son père. Ils entrèrent dans les nobles demeures. Ils trouvèrent une femme haute comme une montagne et ils restèrent en extase. Mais elle appela de l'agora l'illustre Antiphatès, son époux, qui leur prépara une mort cruelle. Prenant l'un d'eux, il en fit son repas. Les deux autres s'enfuirent pour regagner les vaisseaux. Antiphatès poussa un cri par la ville. De tous côtés, les forts Lestrygons accourent, par milliers, moins semblables à des hommes qu'à des géants. Du haut des falaises, ils nous accablent de pierres énormes. Alors dans la flotte un pernicieux tumulte s'élève, de marins tués et de navires fracassés. Puis, harponnant mes hommes comme des poissons, les Lestrygons les emportèrent pour un dégoûtant festin.

1. Cf. Gesenius, *Thesaurus*, s. v.
2. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 180.

Les premiers navigateurs devaient donc se tenir sur leurs gardes : leurs périples devaient recommander la prudence; avant de s'engager trop avant ou même d'entrer en cette souricière, ils conseillaient sans doute d'explorer le pays du haut des guettes environnantes. Je dis « souricière » : cette comparaison est la plus familière à notre langue de « terriens ». Nous empruntons parfois aussi à la pêche fluviale la comparaison de la « nasse ». Pour rendre la même idée, les marins songeraient plutôt à quelque métaphore tirée de la pêche maritime. Or, sur les côtes de Sardaigne, il est une pêche célèbre qui de tout temps a fait la fortune des indigènes et l'admiration des étrangers : la pêche du thon. Pour cette pêche, les côtes sardes sont bordées aujourd'hui de gigantesques souricières que l'on nomme *thonnaires*, *tonnares* ou *madragues*. Il semble que notre poète odysséen ait cette comparaison de la thonnaire dans l'esprit, — à moins que son périple ne la lui ait mise devant les yeux, — quand il nous décrit le massacre des Achéens en cette baie des Lestrygons. Lapidés, assommés, harponnés par les sauvages, nos malheureux Achéens sont emportés « comme des poissons »,

ἰχθῦς δ' ὣς πείροντες ἀτερπέα δαῖτα φέροντο.

Ce sont là des poissons de forte taille : dans la Méditerranée, il n'est guère que le thon que l'on harponne et que l'on emporte ainsi. Quand Eschyle voudra décrire la flotte perse écrasée, fracassée, et les soldats perses assommés, éventrés, transpercés dans le détroit de Salamine, sur la mer couverte de débris et de cadavres, il ne trouvera pas d'autre comparaison que celle des thons dans la madrague :

Ἑλληνικαί τε νῆες οὐκ ἀφρασμόνως
κύκλῳ πέριξ ἔθεινον, ὑπτιοῦτο δὲ
σκάφη νεῶν, θάλασσα δ' οὐκ ἔτ' ἦν ἰδεῖν
ναυαγίων πλήθουσα καὶ φόνου βροτῶν...
τοὶ δ' ὥστε θύννους ἤ τιν' ἰχθύων βόλον
ἀγαῖσι κωπῶν θραύσμασίν τ' ἐρειπίων
ἔπαιον, ἐρράχιζον, οἰμωγὴ δ' ὁμοῦ
κωκύμασιν κατεῖχε πελαγίαν ἅλα[1].

Il n'est pas de voyageur en Sardaigne qui n'ait consacré nombre de pages et de gravures à cette émouvante pêche du thon. L'Espagne a ses corridas de taureaux; la Sardaigne a ses madragues : le spectacle est, de part et d'autre, aussi cruellement barbare et sanguinaire. En face des relations modernes ou contemporaines, si l'on met notre description de l'*Odyssée*, je crois que le massacre des thons et le massacre des Achéens pourront présenter de nombreux points de ressemblance :

1. Aesch., *Pers.*, v. 417 et suiv.

Pour favoriser cette pêche, la ville entretient pendant toute la saison deux hommes entendus, qui se tiennent sur deux promontoires élevés au bord de la mer, pour observer quand les thons abordent la côte, car il s'en montre quelquefois en si grand nombre qu'on les y voit par bandes de deux à trois mille à la fois....

— Les Anciens parlent de ces θυννοσκοπεῖα, *guettes du thon*, qui bordent les rivages de la mer Occidentale. Ulysse, tout à l'heure, montait sur l'une de ces hautes Guettes :

σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθών.

Quand le temps est beau, ces gardiens, apercevant venir de loin ces poissons qui se trouvent à la surface de l'eau, en avertissent les pêcheurs et les habitants par un petit pavillon blanc. Aussitôt qu'on aperçoit ce signal, tous les enfants, parcourant les rues avec des cris de joie, annoncent cette pêche au peuple. Alors, jusqu'au moindre habitant, bourgeois, marchand, les artisans et même les troupes quittent leurs occupations, courent à la marine et les patrons reçoivent dans leurs bâtiments autant de monde qu'ils en peuvent contenir pour les aider à faire cette grande pêche[1].

— Le roi des Lestrygons se met à crier dans la ville, et les Lestrygons, par dizaines de milliers, de ci de là, se précipitent à sa voix :

αὐτὰρ ὁ τεῦχε βοὴν διὰ ἄστεος· οἱ δ' ἀίοντες
φοίτων ἴφθιμοι Λαιστρυγόνες ἄλλοθεν ἄλλος
μυρίοι.

La *madrague* ou *thonnaire* a été préparée d'avance : c'est une enceinte de filets repliée en plusieurs couloirs et divisée en plusieurs « chambres ». Les barques cernent la bande de thons et la poussent vers la façade, puis vers l'entrée de la madrague. On la fait pénétrer à coups de rames, en poussant des cris, en jetant des pierres :

Nos mandragues ont sept compartiments. La première entrée des thons se fait dans celle qui est appelée *gran camera*, dont la porte ou *foratico* reste toujours ouverte. De là, les thons entrent dans les autres chambres, qu'ils trouvent pareillement ouvertes et que l'on ferme quand leur nombre est suffisant. Le *raïs*, quand il juge en avoir assez pour son opération, ouvre l'avant-dernière chambre qu'on appelle *di ponente* ou du couchant, dans laquelle il fait passer le nombre de thons destinés à la chambre de mort, qui est la seule dans laquelle on doit exécuter la pêche sous le nom sarde de *mattanza*, la tuerie. Le lendemain, si le temps est favorable et la mer calme, le *raïs* se porte sur la mandrague avant l'aube et là, pour déterminer les poissons à entrer dans la chambre de mort, il jette parmi eux une pierre enveloppée d'une peau de mouton, qui, en les effrayant comme une tête de Méduse, les oblige à entrer dans leur tombeau.... Des barques, remplies des hommes nécessaires à la manœuvre, et d'autres barques, qui conduisent les marchands pour acheter et les curieux pour jouir du spectacle d'une pêche aussi fameuse, voguent rapidement, poussent des cris de joie et font

1. Duhamel du Monceau, *Traité des Pêches*. III. p. 197.

accélérer la course. Arrivé à la mandrague, chacun prend sa place autour de la chambre de mort....

Tout étant ainsi préparé, le *raïs* donne le signal par le mot d'ordre *Sarpa* pour commencer à tirer la *chambre de mort* du fond de la mer. La *chambre de mort* s'élève lentement et, en montant, se rétrécit jusqu'à ce que tous les poissons se trouvent à la fin presque à la surface de l'eau. C'est alors que les hommes, embarqués sur les deux grands bateaux et armés de bâtons qui ont au bout un croc en fer, commencent sur l'ordre *Ammazza*! (Tue) donné par le *raïs*, à tuer les thons en les harponnant, puis il les tirent avec la plus grande avidité dans leurs bateaux. L'agitation de la mer, excitée par la violence des thons qui se trouvent renfermés et pressés dans un espace fort resserré, assaillis de toutes parts et blessés à mort; les combats que les ouvriers sont obligés de livrer à ces gros poissons pour vaincre leur résistance; la surface de la mer élevée en écume teinte de sang que les thons versent à flots de leurs blessures : tout cela excite l'admiration, les acclamations et les cris de joie des spectateurs. La pêche terminée, on remorque les deux grandes barques pleines, qu'on accompagne avec des chants et des cris d'allégresse, jusqu'à la *mattanza di terra*, c'est-à-dire *la boucherie à terre*, qui se fait sur le bord de la mer dans de grandes halles couvertes. On coupe la tête au thon, puis chaque poisson, quelque énorme que soit son poids, est chargé sur les épaules d'un seul portefaix, appelé *bastagio*, qui le porte au *tancato*, grand magasin où l'on suspend les thons en ligne par la queue[1].

— « Du haut des rochers, les Lestrygons se mettent à lancer des quartiers de roche énormes. Parmi les vaisseaux, s'élève un tumulte funeste d'hommes perdus et de bateaux brisés; puis, perçant mes hommes comme des poissons, les Lestrygons les emportent pour un dégoûtant festin »,

οἵ ῥ' ἀπὸ πετράων ἀνδράχθεσι χερμαδίοισιν
βάλλον· ἄφαρ δὲ κακὸς κόναβος κατὰ νῆας ὀρώρειν
ἀνδρῶν τ' ὀλλυμένων νηῶν θ' ἅμα ἀγνυμενάων·
ἰχθῦς δ' ὣς πείροντες ἀτερπέα δαῖτα φέροντο.

Dans le *tancato*, vraie boucherie, il se donne un autre spectacle très curieux, quoiqu'un peu dégoûtant. [Mais] je m'arrête ici, car je craindrais de faire partager à mon lecteur le dégoût dont j'ai été saisi chaque fois que j'ai assisté aux opérations de la *mattanza di terra*, qui sont toujours plus nauséabondes à mesure que la pêche touche à sa fin. Car, par la chaleur qu'il fait en ce pays en juin et en juillet et par le sang du thon dont s'abreuve le sol, ainsi que par toutes les parties inutiles du poisson qu'on jette à la voirie, l'air finit par être infecté et l'odeur devient insupportable[2].

Le thon se pêche ou se pêchait sur toutes les côtes de la Sardaigne : « La pêche est très abondante et, pendant la saison d'avril à juillet, les côtes de l'île sont fréquentées par les thons. Les navires, qui longent les côtes pendant la période de pêche de ce poisson, doivent être attentifs à éviter les madragues : ces engins pourraient occasionner de graves avaries et mettre en péril le bâtiment lui-

1. De la Marmora, *Itinéraire de la Sardaigne*, I, p. 300.
2. Id., *ibid.*, I, p. 302.

même[1]. » Il est une saison de l'année où, récemment encore, l'île tout entière ne vivait que pour cette pêche du thon :

Au commencement d'avril de chaque année, toutes les côtes de Sardaigne où l'on a établi des madragues deviennent des endroits de bruits, d'affaires et d'arts, ainsi qu'un marché de négociations. De toutes parts, y arrivent des bâtiments avec des sommes considérables d'argent pour se pourvoir de thon salé. Les Sardes, curieux de jouir du plaisir inexprimable de la pêche, y arrivent en foule de l'intérieur du royaume et ils sont reçus avec générosité par les propriétaires de la pêche, qui donnent à tous les étrangers non seulement la table très splendidement servie, mais en outre ils font à chacun, au moment du départ, le cadeau d'un thon proportionné à la qualité de la personne, ne fût-ce qu'un paysan ou un domestique[2].

Mais les côtes orientales de Sardaigne, sur la mer italienne, sont bien moins poissonneuses que les côtes occidentales sur la mer espagnole. En réalité, les madragues et matanzas ne fonctionnent que sur cette côte occidentale, et deux parages surtout possèdent les plus grandes : au Sud, c'est l'île Piana, dans le voisinage de l'ancienne Ile des Éperviers, *E-nosim*; au Nord, c'est le golfe de Porto-Torrès, qui s'étend depuis les îles Asinara jusqu'à l'entrée des Bouches, jusqu'au voisinage de notre Puits. Le périple sémitique, qui décrivait cette côte, devait décrire aussi cette pêche. Il est probable que les madragues n'étaient point encore inventées. C'étaient les baies et les golfes en culs-de-sac qui servaient alors de chambres de mort. Les pirogues des indigènes tâchaient d'y pousser les bandes de thons, qui devaient alors être innombrables. Il semble bien que le nom même du *thon*, θύννος, ne soit que la transcription grecque du תן, *than*, ou תון, *thun*, sémitique. L'Écriture emploie ce dernier mot sous la forme תנין, *thannin*, pour désigner les monstres de la mer. Les thons sardes sont parfois de véritables monstres, aussi gros que des cétacés : « En Sardaigne, quand le thon pèse moins de cent livres, on ne l'appelle que du nom de *scampirro*, dérivé de *scomber*, nom générique de la famille; de cent à trois cents livres, ce n'est encore qu'un demi-thon, *mezzo tonno;* ceux de mille livres ne sont pas rares. Le P. Cetti prétend qu'on en a pris quelquefois de dix-huit cents livres. »

Les *Instructions nautiques* conseillent à nos marins de veiller aux madragues, par crainte des avaries : le périple odysséen, pour d'autres raisons, conseillait aussi d'éviter ces chambres de mort. Nous connaissons[3] la prudence de ces premiers navigateurs et le soin qu'ils mettent à ne point trop s'éloigner de la mer libre. Chez les peuples sauvages surtout, ils aiment à ne pas entrer dans les ports profonds. Ulysse ne suit pas le gros de sa flotte jusqu'au fond du Puits; il amarre son bateau près de l'entrée, à une pierre :

αὐτὰρ ἐγὼν οἶος σχέθον ἔξω νῆα μέλαιναν
αὐτοῦ ἐπ' ἐσχατιῇ, πέτρης ἐκ πείσματα δήσας.

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 132.
2. Valery, *Voyage en Corse et en Sardaigne*, II, p. 264.
3. Cf. tome I, p. 177.

La pointe méridionale de la Corse, qui se dresse sur l'autre rive du détroit, en face de notre Puits des Sardes, s'appelle la Pierre Percée, *Pertusato* : « La falaise est évidée dans sa partie inférieure; l'ouverture qui la traverse de part en part ressemble à une arche de pont[1]. » C'est juste au Sud de cette Pierre Percée, que s'ouvre un port sarde, tout voisin de notre Puits. Nous l'avons décrit sous le nom de Porto-Longone ou Longo-Sardo. Le nom qu'il porte aujourd'hui peut sembler en rapport avec sa forme longue et étroite : ce nom vient en réalité d'une autre cause et date de l'antiquité, car l'Itinéraire d'Antonin fait mention de ce mouillage de *Longones*. *Longon*, λογγών, était un nom de lieu fort répandu en cette mer occidentale, sur les côtes insulaires, Sicile, Sardaigne et île d'Elbe. C'était moins un nom propre qu'un nom commun. *Longon* désignait, en effet, les mouillages qui sont pourvus de pierres percées pour attacher les navires. Syracuse et Catane avaient leur *longon* ou *longones*, λογγῶνες, et les scholiastes nous expliquent que « ces *longones* sont tout à la fois des ports et des pierres percées pour recevoir les amarres, ἐν Συρακούσσαις λιμένες εἰσὶ διττοὶ λογγῶνες· λογγῶνες δὲ καλοῦνται οἱ ἐπὶ τῶν λιμένων τρητοὶ λίθοι, οὓς τρύπουσιν ἵν' ἐξαρτῶσιν ἐξ αὐτῶν τὰ σχοινία τῶν νεῶν[2]. » Le *Longon* de Sardaigne devait probablement son nom à quelque pierre ainsi trouée. Près du Puits, le périple odysséen décrivait sans doute ce refuge de la Pierre Trouée (d'où le détail imaginé par notre poète) : c'était, derrière le Cap de l'Érèbe, le premier qui s'offrit aux navigateurs engagés sur le chemin de la nuit.

*
* *

Source de l'Ours, Pierre de la Colombe, Port Profond, Guette, Chambre du Massacre, Pierre Trouée : il semble bien que cette côte sarde des Bouches nous rende tous les sites et, en même temps, tous les épisodes de l'aventure odysséenne. C'est en ce Puits qu'Ulysse est venu débarquer : la carte sous les yeux, nous pouvons le suivre pas à pas.

Poussé peut-être par les mêmes vents du Sud, qui déjà l'avaient ramené dans l'île Aioliè et qui mettaient Aiolos en si belle fureur, Ulysse a vogué six jours et six nuits avant d'atteindre la Laistrygonie : il arrive le septième jour, ἑβδομάτῃ δ' ἱκόμεσθα. Nous savons quelle place la semaine tient dans les mesures et périples sémitiques. Il est possible que la semaine ne soit ici qu'une façon de parler : nous disons aujourd'hui « une huitaine de jours », sans attacher à ce nombre l'idée de huit jours pleins. Entre l'île Aioliè, qui est la sortie du détroit sicilien, et la Laistrygonie, qui est l'entrée du détroit sarde, les périples phéniciens devaient compter une semaine environ. En droite ligne, à travers la haute mer, six cents kilomètres au plus séparent ces deux points. Mais les premiers navigateurs ne suivaient pas cette route droite. Ils allaient au long des côtes italiennes, qu'ils remontaient vers le Nord jusqu'à l'île de

1. *Instruct. naut.*, n° 805, p. 292.
2. *Etym. Magn.*, s. v., p. 569, 41. Cf. Ptolem., *Geog.*, éd. C. Müller, p. 381.

Kirkè et, de là, coupant vers l'Ouest, ils arrivaient aux Bouches, ou bien, de Stromboli à Didymè et à Ustica, ils suivaient d'abord le pont des îles Éoliennes pour atteindre le bout méridional de la Sardaigne, dont ils longeaient ensuite la côte orientale. A ce trajet, ce n'est plus six cents kilomètres, mais c'est huit ou neuf cents pour le moins qu'il faut compter entre Stromboli et les Bouches de Bonifacio. Avec un bon vent continu, les bateaux homériques n'eussent pas mis une semaine à franchir cette distance. Mais, en ces parages, les vents de Nord règnent en maîtres et, pour venir des mers siciliennes aux Bouches, il faut lutter contre eux et souvent recourir au dur travail de la rame :

τείρετο δ' ἀνδρῶν θυμὸς ὑπ' εἰρεσίης ἀλεγεινῆς.

Avec ces vents contraires ou peu favorables, une semaine est tôt passée : le plus souvent, six jours et six nuits peuvent à peine suffire pour franchir ces neuf cents kilomètres.

La flotte d'Ulysse entre dans le Puits. Un seul vaisseau demeure sous les roches du goulet, sous la Guette escarpée. La rade et les environs sont déserts. Les indigènes n'habitent pas à la plage. A la mode du temps, leur ville haute est à l'intérieur. La piraterie règne alors sur les Bouches, comme elle y régnera jusqu'à nos jours. Il faudra la paix romaine pour permettre sur ces côtes l'établissement des villes maritimes à Tibula et à la Tour de Libyson; la paix anglaise a fait de nos jours revivre ces mouillages sous les noms de Santa-Teresa et de Porto-Torrès. Mais, dans l'intervalle de ces deux paix, treize ou quatorze siècles de pirateries gothiques, vandales, arabes, pisanes, génoises, catalanes, barbaresques et franques, chassent les habitations vers le haut pays. Il y a un siècle à peine, les corsaires de Tunis et d'Alger arrivaient encore chaque printemps. La Sardaigne du Nord a encore aujourd'hui ses grandes villes, Tempio, Nulvi, Osilo, Sassari, etc., loin de la côte, au sommet des collines ou des montagnes.

La ville de Sulci s'était longtemps maintenue sur la mer du Sud, au bord de la lagune poissonneuse qui sépare de la grande terre la presqu'île de San-Antioco. Sulci était célèbre par ses salines, ses pêcheries et ses reliques de saint Antioche. Les pirates furent les plus forts. Au début du xviie siècle, les habitants de Sulci durent abandonner leur territoire. Ils montèrent avec leurs reliques à Iglesias. Mais ils eurent soin de dresser un contrat et de spécifier que, chaque année, le corps du saint irait en procession revoir son ancien domaine et qu'un jour il redescendrait s'y fixer de nouveau, quand les pirates disparus permettraient à Sulci de renaître. La conquête française de l'Algérie et la thalassocratie anglaise ayant, au cours du xixe siècle, supprimé les pirates, Sulci s'est relevée sous le nom de San-Antioco. Les habitants de la nouvelle ville ont alors réclamé leur saint. Mais les chanoines d'Iglésias refusaient de s'en dessaisir : ces reliques, entourées de la vénération populaire, étaient leur meilleure source de revenus. Il fallut un décret royal pour leur faire exécuter le contrat et rendre

la châsse[1]. En 1812 encore, les Tunisiens ravagent le pourtour de la Sardaigne : nos îles des Bouches ont toujours leurs « Gardes des Turcs ». Durant ces siècles de piraterie, les grèves portent seulement quelques châteaux, où les thalassocrates installent une garnison et que les indigènes assiègent, tel ce Château des Sardes, à la porte occidentale des Bouches, qui n'a de sarde que le nom : « Castel Sardo, sur un rocher à l'embouchure du Frisono, fondé par les Doria vers 1102, a été successivement Castel *Genovese*, *Aragonese*, jusqu'à ce qu'il reçût, en 1769, le nom national de *Sardo*. Cette place, forte seulement par sa position au bord de la mer, qui, à l'exception d'un isthme étroit, l'environne de toutes parts, n'est point réparée[2]. »

Au temps des pirates phéniciens, la ville des Lestrygons n'est donc pas à la côte. Mais une route y conduit de la mer. Débarqués au fond du port, les deux hommes et le héraut d'Ulysse trouvent aussitôt cette route charretière, qui du haut des montagnes amène à la ville les chars des bûcherons :

οἱ δ' ἴσαν ἐκβάντες λείην ὁδόν, ᾗπερ ἅμαξαι
ἄστυδ' ἀφ' ὑψηλῶν ὀρέων καταγίνεον ὕλην.

Aujourd'hui Sassari est la grande ville des Sardes sur cette façade septentrionale de leur île. Assise à vingt kilomètres de la côte, au sommet de hautes collines, Sassari est une Ville Haute avec une échelle à ses pieds, Porto-Torrès. Les *Instructions nautiques* nous décrivent l'échelle et la ville : « Ce petit port, de date ancienne, sert de port de commerce à Sassari et au district de ce nom. Le pays autour de Porto-Torrès est aride et n'offre à la vue que des bruyères et quelques palmiers épars :

[ἔνθα μὲν οὔτε βοῶν οὔτ' ἀνδρῶν φαίνετο ἔργα]

Une bonne route macadamisée conduit à Sassari, à 20 kilomètres, et de là à Cagliari, à 270 kilomètres; les communications entre ces villes sont régulières et constantes. Un chemin de fer de 20 kilomètres relie Porto-Torrès à Sassari. Seconde ville de l'île (36 300 hab.), chef-lieu de province, siège d'un archevêché et d'une université, Sassari est à 220 mètres de hauteur. Elle est entourée de murs avec des tours, possède un vieux château fort, un palais du gouvernement et d'autres établissements publics. La fameuse fontaine en marbre de Rosello est en dehors, près de la porte Macalla, au N.-E. de la ville[3]. » La Haute Ville des Lestrygons, avec son palais élevé et ses nobles demeures, ὑψερεφὲς δῶ, κλυτὰ δώματα, avec sa fontaine extérieure où viennent puiser les filles,

κούρῃ δὲ ξύμβληντο πρὸ ἄστεος ὑδρευούσῃ,

était de tous points semblable à Sassari. Mais, suivant cette loi de symétrie

1. De la Marmora, *Itinéraire*, I, p. 200 ; II, p. 40. Valery, *Voyage*, II, p. 272.
2. Valery, *Voyage*, II, p. 375.
3. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 135 137.

que nous retrouvons toujours en nos études topologiques, elle n'était pas sur la même côte. Sassari, au voisinage occidental des Bouches, n'est la grande ville des Sardes que depuis les temps aragonais : « Le château de Sassari fut bâti en 1330 par Raymond de Monte Pavone, premier gouverneur général du Lugodoro sous les Aragonais; parmi les écussons sur la façade de cet édifice, conjointement avec l'armoirie barrée des rois d'Aragon, on en remarque un où se trouve figuré un paon[1]. » Ce fut pour la commodité des Aragonais, venus de l'Occident, que Sassari vint s'asseoir au voisinage de la mer occidentale. Au temps de nos premières marines, les thalassocrates arrivaient du levant : les Sardes avaient donc leur grande ville sur la façade nord-orientale de l'île, à l'entrée levantine des Bouches, non loin du Puits qui leur servait d'échelle, et non loin de la Source de l'Ours qui leur servait de fontaine.

La province sarde qui borde l'entrée levantine des Bouches s'appelle la Gallura. C'est une région particulière, une province isolée, qui tient à peine au reste de la Sardaigne : « Les habitants de cette province passent pour les plus intelligents parmi les Sardes. Ils ont plus de facilité pour certaines études, pour la poésie et pour les chansons improvisées. Leur langage se rapproche plus de l'italien que du sarde; c'est-à-dire, il tient du dialecte corse, ce qui d'ailleurs est tout naturel. Car jusqu'à ce jour la Gallura, privée de ponts et de routes, communiquait plus difficilement avec les autres provinces de l'île qu'avec la Corse, qui n'en est séparée que par un fort petit détroit[2]. » Le détroit, en effet, grâce au pont des îlots, établit une intimité permanente entre la Corse et la Gallura. Mais avec le reste de la Sardaigne la Gallura jusqu'à ces dernières années n'avait en réalité aucune communication, à cause de l'infranchissable barrière des monts Limbarra.

Cette barrière, coupant la Sardaigne septentrionale d'Est en Ouest, depuis la mer italienne jusqu'à la mer espagnole, du golfe de Terranova aux plages de Castel-Sardo, est un mur de granit dont la hauteur moyenne dépasse douze cents mètres. Vers le Sud, vers le reste de la Sardaigne, ce mur tombe à pic dans la vallée marécageuse de Terranova ou dans les gorges du fleuve Coghinas, si bien que, de ce côté, c'est un véritable rempart et comme un front continu de forteresse, longé par une ligne de fossés : au flanc de ce rempart, à grand'peine, les Italiens aujourd'hui ont accroché les lacets de leur petit chemin de fer pour rejoindre la Gallura à leur port de Terranova sur la mer du levant. Vers le Nord, au contraire, vers les Bouches, les monts Limbarra descendent longuement par cinquante ou soixante kilomètres de croupes, de vallées creuses, de chaînons secondaires, de dômes isolés, de massifs et de plainettes, bref par cette « Arcadie » de la Gallura, dont une rivière assez importante, la rivière Liscia, amène les eaux dans le voisinage de notre Puits. Comme ses torrents, la Gallura a sa pente naturelle vers les Bouches. Jusqu'à ces dernières années, jusqu'à

1. De la Marmora, *Itinéraire*, II, p. 332.
2. De la Marmora, *Itinéraire*, II, p. 446.

l'établissement du petit railway de Terranova, c'est vers les Bouches seulement que la Gallura tournait son commerce et sa route.

Cette Arcadie a maintenant sa grande ville au pied même des monts Limbarra, à Tempio : « Ce n'est que depuis une trentaine d'années que le village de Tempio fut mis au rang des villes de la Sardaigne. Il faut dire cependant que c'était déjà depuis bien longtemps le siège d'un évêque, de l'intendant de la province, d'un commandant militaire et d'un tribunal et que, malgré son nom de village, on l'a toujours considéré depuis deux siècles comme le chef-lieu de toute la grande région de Gallura.... Toutes les autres populations de cette province, sans compter celles des îlots voisins, sont éparses dans des *stazzi* ou espèces de bergeries isolées, groupées entre elles sous le nom de *cussorgie*[1]. » Cette capitale actuelle de la Gallura est assez éloignée de la côte des Bouches, — à plus de quarante-cinq kilomètres. Elle a pourtant sur cette côte ses deux échelles, Santa-Teresa près de Porto-Longone, et Palau ou Parau au pied de l'Ours, en face de la Maddalena.

Avant le railway de Terranova, c'est par ces deux échelles de Santa-Teresa et Palau que la Gallura faisait tout son trafic. Grâce à la vallée de la Liscia, une route naturelle, que l'homme ne fit qu'accommoder, descendait vers ces échelles : « En sortant de Tempio pour se rendre à Santa-Teresa ou à l'île de la Maddalena, on suit d'abord un seul chemin jusqu'à un lieu nommé Luogo Santo, qui se trouve à cinq heures de marche à cheval loin de la ville. On y trouve quelques *stazzi* groupés ensemble, formant un embryon de village. De Luogo Santo, partent deux chemins, celui de gauche qui conduit au village de Santa-Teresa, et celui de droite que l'on parcourt pour se rendre à la Maddalena. Ils traversent tous les deux un pays fort accidenté et boisé, dont le sol est granitique. Pendant ces deux trajets de quatre longues heures à cheval, on ne voit rien qui soit digne d'être mentionné[2]. » L'embranchement de gauche vers Santa-Teresa atteint la côte des Bouches au fond même de notre Puits : en réalité Tempio devrait avoir son débarcadère de l'Ouest à Dispensa, sur la plage sablonneuse qui termine Porto-Pozzo. L'embranchement de droite vers la Maddalena atteint le bord de la mer à Palau : « dans cette anse de Palau, il y a une source où l'on peut faire de l'eau et qui a longtemps approvisionné l'archipel de la Maddalena. » C'est notre Source de l'Ours : l'embranchement de droite conduit donc à la fontaine Artakiè vers laquelle descendait la fille du roi des Lestrygons.

Aux temps de l'*Odyssée*, les deux embranchements existent déjà. Au fond du Puits, le héraut et ses deux hommes ont trouvé l'embranchement de gauche et l'ont remonté. A la bifurcation, ils ont rencontré la forte fille d'Antiphatès, qui descendait à la fontaine Artakiè, où les citadins s'approvisionnent. La princesse leur a indiqué la ville. Ils y sont allés.... La ville des Lestrygons était alors moins éloignée de la côte que Tempio ne l'est aujourd'hui. La ville d'Antiphatès

1. De la Marmora, *Itinéraire*, II, p. 446.
2. De la Marmora, *Itinéraire*, II, p. 452.

devait être proche de la bifurcation des routes, dans le voisinage de la source :

κούρῃ δὲ ξύμβληντο πρὸ ἄστεος ὑδρευούσῃ.

Le poète odysséen nomme cette ville *Télépylos*, Τηλέπυλος. Les commentateurs et scholiastes ont beaucoup discuté sur la valeur et sur le sens du mot. Est-ce un nom propre? n'est-ce qu'une épithète? Je crois pour ma part que Télépylos, comme *Nèsos Lakheia* ou *Nèsoi Thoai* dans ce même poème odysséen, est un nom propre. L'onomastique grecque nous offre des *Pylos* et *Thermo-pylae*, que nous avons appris à bien connaître : « Télé-pylos, disent les scholiastes, est la ville dont les portes sont distantes ou très larges, ou bien c'est la *Porte* habitée quelque part *au loin*, ἡ ᾠκισμένη τῆλέ που[1] ». Ce nom grec est obscur : peut-être deviendrait-il plus intelligible si nous retrouvions l'original dont il n'est qu'une exacte traduction. Dans cette région nord-orientale de la Sardaigne, les géographes gréco-romains connaissent une ville de *Erycion* ou *Erycinon*, Ἐρύκινον, Ἐρύκιον, *Erucium*. Nous n'en savons pas l'emplacement exact. Mais nous voyons par le texte de Ptolémée que ce n'était pas un port : c'était la première des villes continentales, πόλεις μεσόγειοι, en partant du détroit[2]. Les éditeurs du *Corpus Inscriptionum Semiticarum* ont, avec raison, je crois, rapproché cette *Eruc-ion* ou *Eruc-inon* sarde de tels noms siciliens, *Eryx*, *Eryc-è*, *Eric-inè*, qui semblent de même origine[3]. Sur les côtes occidentales de Sicile, *Eryx* est une montagne où l'Astartè phénicienne a planté son sanctuaire et son nom de *Eruk 'Aïm*, ארכ־חים. Ce nom est une épithète divine, que nous font connaître les inscriptions phéniciennes du lieu et qui rentre dans une catégorie de titres analogues, *Oz-'Aïm*, par exemple. Le sens de cette épithète divine est : Notre-Dame « Longueur de Vie » ou « Prolongation de Vie ». Car la racine ארך, *arak*, exprime les idées de *longueur*, d'*extension*, d'*éloignement*; les formes participiale et adjective ארוך, *erouk*, et ארך, *erek*, seraient exactement rendues par *longus* ou *longinquus* en latin, par *makros* ou *tèlos*, μακρός, τηλός, en grec. La Bible, comme les inscriptions de l'Éryx, nous donne plusieurs exemples d'épithètes ou de substantifs composés, faits de cet adjectif *erouk* ou *erek* et d'un complément : si les inscriptions phéniciennes disent *erek-'aïm*, *vitae longae*, nous trouvons dans la Bible *erek-naphes*, *long-animis*, *erek-iamim*, *long-aevus*, *erek-rouah*, *erek-aphim*, etc.

Je crois que la *Télé-pylos* odysséenne nous donne le véritable nom complet de l'*Eryc-ion* sarde : c'était la ville aux *larges portes*, *erouk'a-sa'arim*, ארוכה־שערים. Ce nom complet s'abrégea dans l'usage courant et, surtout, d'âge en âge. Quand, les Phéniciens disparus, le véritable sens fut oublié, le second terme tomba, ainsi qu'il arrive fréquemment dans les onomastiques transmises. Il est possible même que, dès l'origine, ce second terme fût le plus souvent omis, sous-

1. Cf. Ebeling, *Lex. Hom.*, s. v.
2. Ptolem., *Geog.*, III, 3; cf. éd. Müller, p. 384.
3. *C. I. S.*, n° 140, p. 185.

entendu : la Bible nous parle d'une ville de *Erek*, tout court, et une inscription phénicienne de Sardaigne invoque *Astarté Erek*, tout court aussi[1]. Ce n'est pas autrement que *Eruk'a Sa'arim* devint *Eruk'a* tout court, d'où les Gréco-Romains firent leur *Eruc-ion* ou *Eryc-inon*. Les descriptions de la Tempio actuelle nous expliquent clairement la signification de ce nom propre :

Les maisons de Tempio sont toutes construites en dalles ou plutôt en parallélogrammes allongés de granit, que l'on fend régulièrement avec des coins en fer. Ces pièces sont posées l'une sur l'autre et à peine liées ensemble par un mortier d'argile et fort rarement par de la chaux, car cette substance coûte très cher, puisqu'il a fallu la faire venir de fort loin à dos de cheval : les seuls endroits de la Gallura où la nature ait placé la pierre calcaire sont le promontoire Figari et l'île de Tavolara.... Ces constructions sont très solides. Les maisons de Tempio présentent au dehors un aspect tout particulier, mais un peu massif[2]. — Ce riche village de Tempio, comme la plupart des autres villages de la Gallura, est bâti entièrement de pierres d'un granit très dur et très brillant. Quelques-unes de ces hautes maisons, avec un peu d'architecture, seraient des palais dignes de Venise, de Rome ou de Florence[3].

Toute la Gallura est granitique, semée d'énormes pierres que, de tout temps, les hommes ont empilées pour leurs constructions et leurs monuments. Pierres Levées de six mètres de haut et qui portent le nom de *Perda-Lunga*, *Pierre Longue*; Tombeaux des Géants qui portent le nom de *Perda-Latta*, *Pierre Large*; *Nouragues* « qui se distinguent des constructions cyclopéennes, formées de polygones irréguliers, par les assises régulières et horizontales des pierres qui les composent[4] » : toutes les constructions de la Sardaigne primitive offrent le même aspect de murs ou de blocs énormes. La porte des nouragues « est ordinairement très basse, de façon qu'un homme a quelquefois de la peine à y entrer autrement qu'à plat ventre; mais la difficulté cesse presque toujours, lorsqu'il a dépassé la largeur de la pierre d'architrave, qui est plus longue et plus large que toutes les autres[5] ». J'imagine notre ville sarde aux Larges Portes comme une autre Mycènes avec de gigantesques entrées, basses, mais très larges. Cette ville sarde a son *agora*,

ἡ δ' αἶψ' ἐξ ἀγορῆς ἐκάλει κλυτὸν Ἀντιφατῆα,
ὃν πόσιν,

toute semblable aux *piazzas* des villes actuelles. Dans ces villes de la Sardaigne septentrionale, « les rues escarpées sont des espèces de précipices bâtis; à Sassari et dans tout le Logudoro, la rue principale, ou plutôt le moins étroit de ces abîmes, s'appelle improprement la Piazza.... Sassari n'a qu'une longue rue appelée assez improprement la Piazza, nom donné dans le Logudoro à la

1. *C. I. S.*, n° 140.
2. De la Marmora, *Itinéraire*, II, p. 447.
3. Valery, *Voyage*, II, p. 35.
4. De la Marmora, *Voyage*, II, p. 38.
5. De la Marmora, *Voyage*, II, p. 41.

rue principale, au *Corso* : la Piazza de Sassari traverse toute la ville horriblement bâtie[1].... Dans cette *Piazza*, se trouvent les principales boutiques, les cafés et les magasins les plus riches et les plus élégants[2]. » Sur la *piazza* de Télépylos, Antiphatès flânait, la cape à l'épaule, quand sa femme l'envoya quérir.

Le site exact d'Érycion est encore inconnu. La géographie antique de cette Sardaigne du Nord est fort incertaine. Ptolémée et l'Itinéraire d'Antonin ne donnent que des renseignements imprécis ou contradictoires. Les historiens et géographes modernes ont promené la ville d'Érycion dans toute la Gallura, depuis le golfe d'Arzachena jusqu'aux plages de Castel Sardo[3]. A nous en tenir au texte de l'*Odyssée*, il semble que Télépylos, tout en étant bâtie à l'intérieur des terres, ne devait pas être très éloignée de la côte : les hommes d'Ulysse semblent y parvenir rapidement; il faut d'ailleurs que la source de l'Ours puisse servir de fontaine suburbaine : « J'admirai l'aisance des belles filles de Tempio, bien drapées et pieds nus, à la taille svelte, venant puiser l'eau à la fontaine et portant leurs seaux légèrement sur la tête sans y toucher », raconte Valéry comme pour commenter les vers odysséens : « ils rencontrèrent devant la ville la forte fille d'Antiphatès qui s'en allait à l'eau; elle descendait vers la fontaine de l'Ours au beau courant, où les citadins vont chercher leur eau »

κούρῃ δὲ ξύμβληντο πρὸ ἄστεος ὑδρευούσῃ·
ἡ μὲν ἄρ' ἐς κρήνην κατεβήσετο καλλιρέεθρον
Ἀρτακίην· ἔνθεν γὰρ ὕδωρ προτὶ ἄστυ φέρεσκον.

Valery ajoute : « Le plus beau point de vue de Tempio est de la chapelle Saint-Laurent, vue mêlée de collines, de rochers, de vallées et de mer.... La salubrité, la légèreté de l'air de Tempio a produit la santé, la fraîcheur, la force, la beauté, le courage, l'intelligence des habitants : ils sont à tous égards les plus renommés de l'île[4]. » Le périple odysséen devait aussi vanter la taille, la force et la beauté des grands et vaillants montagnards, de leurs femmes et de leurs filles : ἴφθιμος, ἰφθίμη, *le fort, la forte*, sont les épithètes qui reviennent dans le poème pour les unes et pour les autres,

θυγατέρ' ἰφθίμῃ Λαιστρυγόνος Ἀντιφάταο....
φοίτων ἴφθιμοι Λαιστρυγόνες....

Les hommes sont des géants :

... οὐκ ἄνδρεσσιν ἐοικότες, ἀλλὰ γίγασιν.

Les femmes sont d'une taille effrayante, « hautes comme des montagnes »,

.... τὴν δὲ γυναῖκα
εὗρον ὅσην τ' ὄρεος κορυφήν, κατὰ δ' ἔστυγον αὐτήν.

1. Valery, *Voyage*, II, p. 52 et 376.
2. De la Marmora, *Itinéraire*, II, p. 331.
3. Cf. de la Marmora, *Voyage*, II, p. 403 et 450.
4. Valery, *Voyage*, II, p. 37-38.



Cette taille des montagnards et montagnardes du Nord frappe d'autant plus les navigateurs en Sardaigne que les plaines méridionales de l'île sont malsaines, infectées de paludisme. Dans le Sud et l'Ouest, l'*intempérie*, la *malaria*, abâtardit la race et, minant les individus, les rend maigres et malingres. La Gallura, au contraire, est indemne de marais et de fièvres. Sauf quelques plages au fond des rades sablonneuses, toute cette région est remarquablement saine. Pays de hautes montagnes et de grands vents du Nord, de forêts et de clairières, de pâturages et de troupeaux, de sources et d'eaux courantes, c'est une Arcadie véritable, un coin de Suisse méditerranéenne, dont les bergers ont gardé jusqu'à nous leur libre vie au grand air et leurs mœurs d'autrefois. La gaieté de ces montagnards, leur goût pour les chansons et pour la poésie a toujours été vanté des voyageurs : « Ce goût est inné chez les Sardes et surtout chez les gens de la campagne, qui charment le temps de leurs travaux et de leurs voyages à cheval avec des chants continuels. Bien souvent leurs chansons sont improvisées. Elles roulent alors sur les événements récents du pays ou du canton, et même sur le voyageur que les Sardes accompagnent, si le chanteur est un guide ou un *cavalcante*. Les femmes, dans la Gallura, prennent parti contre les hommes dans une lutte galante en chansons improvisées, qui sont remarquables par la finesse des allégories.... Lorsque dans la province de Gallura on vient d'achever la tonte, on épluche la laine brute en commun. Les femmes et les filles s'asseyent en cercle et les hommes rôdent autour. Pendant le travail, ce n'est que chants ou succession de strophes chantées. Ces strophes sont quelquefois improvisées et il s'établit des dialogues rimés au sujet d'une fleur offerte et souvent refusée, d'une déclaration, etc.[1] » Les bergers de Virgile ne chantent pas autrement :

malo me Galatea petit, lasciva puella,
et fugit ad salices, et se cupit ante videri[2].

« Le perfectionnement social et le progrès des bergers de la Gallura n'ont point altéré leur caractère ni leur physionomie poétique. Ils continuent de chanter leurs vers improvisés. Quelquefois deux de ces bergers, à la manière de ceux des *Bucoliques*, se mettent à lutter par des chants alternatifs,

alternis igitur contendere versibus ambo
coepere,

et ils se font, avant de préluder, les mêmes politesses. Les compositions de ces Corydons et de ces Thyrsis sardes sont fort peu répandues, car il n'y a point là

1. De la Marmora, *Voyage*, I, p. 191 et 262-263.
2. Virgile. *Ecl.*, III, 64-65.

de sténographes. Je dois à un chanoine des environs de Tempio le texte de plusieurs de ces improvisations. Voici la plus remarquable

Dis-moi, toi, Pierre d'Achena,
Que je veux interroger;
Si n'ayant rien à manger,
Je trouve de quoi prendre.
Prendrai-je le bien d'autrui?

— Si tu demandes un conseil,
Je veux bien te le donner.
Si tu n'as pas à manger
Et si tu trouves à prendre,
Bien fou si tu ne prends pas, etc.

Cette facilité poétique des Sardes paraît antique, témoin ce Tigellius (de Sardaigne), improvisateur de César et d'Auguste, chanteur à la mode, peint par Horace[1]. »

Le berger sarde parle comme le berger des *Bucoliques* :

Dic mihi, Damoeta, cujum pecus?

et il s'accompagne comme lui de la flûte à deux ou trois roseaux, la *launedda*. Ce jeu de chansons alternées est fort ancien sur les rivages de la mer occidentale. Les Hellènes nous disent que leurs poètes avaient emprunté la bucolique aux indigènes de la côte sicilienne : c'est à Tyndaris, sur la côte Nord de la Sicile[2], que ce genre littéraire aurait été créé. Les navigateurs du périple odysséen me semblent avoir rencontré déjà ces tournois poétiques sur les côtes de la Sardaigne. Car « le berger qui interpelle un berger, le bouvier qui cède la place (ou la parole) à un gardeur de moutons, si bien que l'un entre (en scène) quand l'autre en sort », ont une ressemblance assez remarquable avec les bergers de la bucolique. Le vers odysséen : *le berger interpelle en entrant le berger qui lui répond en sortant,*

ὅθι ποιμένα ποιμὴν
ἠπύει εἰσελάων, ὁ δέ τ' ἐξελάων ὑπακούει,

me semble nous donner la meilleure définition de ce genre littéraire. Virgile dirait :

et cantare pares et respondere parati.

Nous en trouverions un autre exact équivalent dans tels vers de Théocrite : *Le premier donc, se tournant vers Daphnis, Ménalkas parla : O berger des bœufs*

1. Valery, *Voyage*, etc., II, p. 38-41.
2. Cf. *Bukolik*, dans Pauly-Wissowa.

mugissants!... etc. Et Daphnis lui répondit : O berger des brebis à l'épaisse toison!...

πρᾶτος δ' ὦν ποτὶ Δάφνιν ἰδὼν ἀγόρευε Μενάλκας·
μυκητᾶν ἐπίουρε βοῶν...
τὸν δ' ἄρα χὠ Δάφνις τοιῷδ' ἀπαμείβετο μύθῳ·
ποιμὰν εἰροπόκων οἴων[1]....

D'ordinaire, dans la bucolique, c'est un berger de bœufs et un berger de moutons qui sont aux prises : *L'aimable Daphnis, le bouvier, rencontra Ménalkas qui paissait les moutons sur les monts élevés,*

Δάφνιδι τῷ χαρίεντι συνήντετο βουκολέοντι
μᾶλα νέμων, ὡς φαντί, κατ' ὤρεα μακρὰ Μενάλκας[2].

Ici encore, un vers odysséen me semble n'être qu'un résumé de ces deux vers de Théocrite :

τὸν μὲν βουκολέων, τὸν δ' ἄργυφα μῆλα νομεύων.

D'ailleurs, le paysage, de part et d'autre, est le même; les mêmes hautes montagnes viennent tomber à la mer, et les guettes du thon se dressent de chaque côté de la baie :

ὧπερ τὼς θύννως σκοπιάζεται Ὄλπις ὁ γριπεύς[3].

Et l'occasion de ces chants est aujourd'hui la même qu'autrefois. Aujourd'hui c'est pendant la tonte et la récolte de la laine; jadis c'était pendant la coupe et la récolte du blé; la dixième bucolique de Théocrite est intitulée *les Travailleurs ou les Moissonneurs*, Ἐργατῖναι ἢ Θερισταί : « ces chants conviennent aux hommes peinant sous le soleil »,

ταῦτα χρὴ μοχθεῦντας ἐν ἁλίῳ ἄνδρας ἀείδειν[4].

Et le berger qui ne s'endort pas, l'homme vraiment éveillé (le texte odysséen dit ἄυπνος, comme le grec moderne dit ἔξυπνος : nous disons *éveillé, intelligent*), le berger le plus intelligent gagne un double prix :

ἔνθα κ' ἄυπνος ἀνὴρ δοιοὺς ἐξήρατο μισθούς,

car ces chants alternés sont des concours et des joutes, où chacun des rivaux doit déposer un enjeu, γέρας, ἄεθλον, δῶρον,

χρῄσδεις ὦν ἐσιδεῖν; χρῄσδεις καταθεῖναι ἄεθλον[5];

1. Théocr., VIII, 5-9.
2. Théocr., VIII, 1-2.
3. Théocr., III, 26.
4. Théocr., X, 56.
5. Théocr., VIII, 11.

Les bergers de Virgile exigent pareillement le dépôt de l'enjeu, du gage :

MEN. — *Vis ergo inter nos quid possit uterque vicissim*
experiamur? ego hanc vitulam (ne forte recuses;
bis venit ad mulctram; binos alit ubere fetus)
depono : tu, dic mecum quo pignore certes.
DAM. — *De grege non ausim quicquam deponere tecum.*

Le vainqueur à la fin touche, « lève » — le poète odysséen dit ἐξήρατο — les deux enjeux : Thyrsis reçoit les deux récompenses, δοιοὺς μισθούς, la chèvre et la coupe.

En cette lutte poétique, l'énigme et l'allégorie, aujourd'hui comme autrefois, tiennent une grande place. Les voyageurs nous disent que les bergers de la Gallura se posent en vers des « devinettes » toutes semblables à celles de Damoetas et de Ménalkas :

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
tres pateat cœli spatium non amplius ulnas?

Peut-être — au cas où l'explication donnée plus haut des « chemins de la nuit » ne paraîtrait pas suffisante, — peut-être faudrait-il examiner si nous n'aurions pas comme un écho de ces énigmes dans le vers de notre poète « sur les chemins si proches du jour et de la nuit »,

ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἤματός εἰσι κέλευθοι.

Je crois que le poète odysséen trouva dans son périple la description de ces fêtes et tournois sardes, peut-être même quelque modèle de ces chansons. Ce n'est pas autrement que le périple d'Hannon nous décrit les *bamboulas* des nègres sénégalais et leurs danses nocturnes au son des flûtes, des cymbales et des tambourins : νυκτὸς δὲ πυρά τε πολλὰ καιόμενα, καὶ φωνὴν αὐλῶν ἠκούομεν κυμβάλων τε καὶ τυμπάνων πάταγον καὶ κραυγὴν μυρίαν[1].

En tout cela, nos Lestrygons apparaissent comme un peuple aussi réel que les Kyklopes. Ici encore, le poète ne fait que nous décrire tout à la fois la côte et les mœurs, les mouillages et le commerce des indigènes.

*
* *

Ces montagnards de la Sardaigne ne peuvent offrir aux Peuples de la mer que les produits de leurs troupeaux et de leurs montagnes : du lait, du fromage, de la laine et des bois. Nous savons que les bois ont toujours chance de trouver clientèle chez les navigateurs, qui toujours en ont besoin pour leurs bateaux et pour leurs villes. La Sardaigne est restée jusqu'au milieu du dernier siècle une terre de grandes forêts et de beaux arbres. Les marins et les villes maritimes

1. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 11-12.

d'Italie, de Provence et d'Espagne en ont toujours convoité les chênes, les sapins et les châtaigniers. Mais l'exploitation de ces forêts sardes a toujours été malaisée, presque impossible, faute de routes ou de pistes commodes pour amener le bois du sommet des hautes montagnes jusqu'au bord de la mer :

Toute la région [du mont Urticu, sur la côte occidentale,] était couverte d'une magnifique forêt. Mais depuis quelques années celle-ci a été fortement endommagée par les coupes faites à plusieurs reprises avec peu de soin. On a abattu alors tous les chênes qui pouvaient servir comme bois de construction, et il n'est plus guère resté que des chênes verts. La forêt de Scano, que j'ai connue fort belle, fut exploitée en 1821 par des spéculateurs génois, qui ne tirèrent pas de cette coupe un profit équivalent au dommage qu'ils y ont causé. Ceci peut se dire de toutes les coupes que l'on a faites dans les autres parties de l'île et que l'on continue à faire aujourd'hui. La grande difficulté qu'éprouvèrent les concessionnaires de la forêt de Scano fut pour charrier les immenses pièces de bois jusqu'à la côte la plus voisine, qui est très mauvaise pour les bâtiments. Les patrons de ces bâtiments se faisaient payer un nolis énorme, en raison du péril qu'il y a de rester sur cette côte en chargement. Une autre forte dépense fut celle d'ouvrir, dans cette forêt et dans tout le trajet jusqu'à la mer, des routes praticables au chariot[1].

Cette côte occidentale de la Sardaigne fournit encore aujourd'hui des chargements de bois aux vaisseaux de Gênes et de Livourne : les *Instructions nautiques* disent « qu'on exporte de Bosa des bois de construction ». Pour établir ce commerce, il a fallu percer de grandes routes entre les ports occidentaux et les montagnes de l'intérieur. Ces percées furent longues et coûteuses à faire, la structure et la pente générale du pays ne s'y prêtant pas. Sur la côte septentrionale au contraire, les pentes de la Gallura et la vallée de la Liscia tracent une route naturelle, que les chars indigènes ont dû suivre toujours.

Le chariot actuel des Sardes est au moins aussi ancien que leur charrue. Il est divisé en deux parties, qui sont simplement posées l'une sur l'autre. Les roues sont fixées à l'axe, qui roule entre deux pièces échancrées. Elles sont pleines et formées de trois morceaux de bois joints ensemble. Le chariot sarde ressemble parfaitement au *plaustrum* des Romains et même à l'ἅμαξα des Grecs. Les roues pleines, formées de trois pièces, que lient encore deux traverses, et fixées à un axe mobile par un trou carré, sont exactement conformes à celles que les Romains appelaient *tympana*. On attelle des bœufs au chariot comme à la charrue.... Ce chariot sert à tous les travaux des agriculteurs : quand ils veulent transporter de la paille, de la terre, etc., ils placent contre l'intérieur des parois une espèce de natte, qui forme comme un grand panier. Cette voiture marche assez difficilement : le frottement de l'essieu produit un bruit très désagréable,

.... montesque per altos
contenta cervice trahunt stridentia plaustra[2].

1. De la Marmora, *Itinéraire*, II, p. 45-46.
2. Virg., *Georg.*, III, 536.

Les compagnons d'Ulysse rencontrent ces chariots, ces *amaxes* des Lestrygons, qui, du haut des monts, amènent le bois vers la ville :

ᾗ περ ἄμαξαι
ἄστυδ' ἀφ' ὑψηλῶν ὀρέων καταγίνεον ὕλην.

Quel était le nom véritable de ces Lestrygons? Nous avons vu que *Opiques* ou *Oinotriens* était le nom historique des Kyklopes. En ce Nord de la Sardaigne, les plus vieux noms de peuples indigènes que les Hellènes aient connus sont le nom des *Balares*, Βάλαροι, et celui des *Korses*, Κόρσοι. Ceux-là seuls, au dire de tous les géographes et historiens, sont des noms de peuples autochtones. Toutes les autres populations de l'île, Sardes, Ioléens, Iliens, Libyens, Ibères, etc., sont venues de la mer. Mais les Hellènes savaient aussi que Βάλαροι, *Balares*, n'est pas, à vrai dire, un nom propre : ce n'est, dans la langue des Korses, qu'une épithète signifiant *fugitif*, *exilé*, *échappé*, φυγάς, ou, comme diraient les insulaires actuels, *bandit*, *banditto*. A travers tous les siècles, nous voyons en effet la Gallura et les îles voisines se peupler d'exilés, de bandits corses : le dialecte de la Gallura est bien plus voisin du corse que du sarde. *Balares* n'étant qu'une épithète, le nom de *Korses*, déjà connu des Hellènes, était donc, dès l'origine, le seul véritable nom du peuple établi sur les deux rives corse et sarde des Bouches.

La Maddalena et toutes les îles qui l'avoisinent du côté de la Sardaigne, au Sud du détroit, n'avaient jamais été regardées comme dépendantes du royaume sarde avant l'année 1767. Alors seulement le vice-roi Des Hayes y envoya une force navale pour en prendre possession au nom du roi. Ces îles étaient à peine habitées par quelques familles de bergers originaires de Corse.... Celles-ci firent alliance avec les familles de bergers de la Sardaigne septentrionale et en fort peu de temps, il y eut en ce lieu une population de gens robustes [ἴφθιμοι Λαιστρυγόνες], formée du sang des deux nations[1]... La colonie corse, qui s'établit il y a un siècle environ à la Maddalena, occupa d'abord le sommet, au point où se trouve aujourd'hui la petite église de la Trinité. Cette colonie s'accrut, depuis, des réfugiés fuyant la conscription de l'Empire[2].

Dans l'archipel de la Maddalena, nos cartes connaissent encore le Cap des Réfugiés, *Punta Banditti* : les Grecs et Romains auraient dit « le Cap des Balares ». Si l'on voulait chercher quelle put être pour les premiers navigateurs sémitiques l'exacte traduction de *balaros*, *banditto*, φυγάς, on verrait aussitôt qu'il faut recourir à la racine שרד, *s.r.d*, qui signifie tout à la fois *s'enfuir* et *s'échapper*, *quitter sa maison* et *éviter le danger*. Les Hébreux et les Arabes ont l'adjectif שריד, *sarid*, pour désigner *le fugitif*, *l'errant*, ce qui reste d'une tribu ou d'une armée après une razzia ou une défaite. Cette forme שריד, *sarid*, ou des formes équivalentes, שרוד, *saroud*, שרד, *sared*, etc., traduiraient donc *banditto* et *balaros*. Les Hellènes savaient que le héros *Sardos*, venu de Libye, était un

1. De la Marmora, *Itinéraire*, II, p. 474.
2. Valery, *Voyage*, II, p. 4.

descendant d'Héraklès. Je crois qu'en effet le nom des *Sardes* vint de Libye : ce ne fut que la traduction phénicienne de *Balares*. Les premiers navigateurs eurent ici leur pointe des Balares, des Sardes : non loin de la source Artakiè, cette pointe jusqu'à nous a gardé le nom de Punta di Sardegna; ce n'est, je crois, qu'une antique *Pointe des Bandits*. Car cette pointe Sardegna n'est pas, comme le cap Corse dans l'autre île, la première extrémité de la terre insulaire qui s'offre aux navigateurs. Mais, derrière l'abri des îles de la Maddalena, ce dut être la pointe des Sardes, des Fuyards, des Korses fugitifs, qui, dès les temps phéniciens, venaient débarquer en ces rades de Liscia ou de Mezzo-Schiffo, comme aujourd'hui ils viennent à Porto Longone et Santa-Teresa.

Je me rendis par une détestable embarcation à Longo-Sardo. Je fus reçu dans la maison d'un Corse, M. Antoine Peretti, fixé en Sardaigne après avoir été obligé de quitter la Corse, par suite d'une rixe qui avait éclaté le jour de Pâques dans l'église d'Olmeto, sa patrie, scène du Moyen âge où deux hommes périrent, plusieurs furent blessés, et qui valut à Peretti un coup de stylet. Après dix-huit ans d'exil, Peretti a été récemment acquitté par la cour royale de Bastia et il pourrait rentrer dans son île natale. Cet homme extraordinaire, dont je savais le courage et les aventures et que depuis longtemps je désirais connaître, était en fuite à mon arrivée en Sardaigne et caché à cause d'une affaire entre la douane et les contrebandiers, à laquelle il s'était, disait-il, mêlé accidentellement et où il fut atteint d'une balle dans le ventre. A mon passage par Longo-Sardo, Peretti était encore obligé de garder la campagne après sa querelle avec un médecin qu'il taxait d'impertinence et que, trop susceptible, il avait fortement contusionné à la tête, du manche de son stylet.

Je crois que le poète odysséen avait déjà, dans son périple, ce Cap des Fuyards : à sa mode ordinaire, c'est de ce nom de lieu qu'il a tiré l'aventure de son roman. Car nous savons comment il procède. Nous avons vu comment le périple lui racontait les colères et les apaisements du Stromboli, les changements d'Aiolos, suivant la direction des vents, et comment le poète en imagina le double voyage d'Ulysse chez Aiolos et la double réception, bienveillante par le vent du Nord, irritée par le vent du Sud. Dans notre île des Sardes, près de la Pointe des Fuyards, le poète n'imaginera que fuites. C'est d'abord la fuite des hommes envoyés pour explorer le pays :

τὼ δὲ δύ' ἀΐξαντε φυγῇ ἐπὶ νῆας ἱκέσθην.

C'est ensuite la fuite d'Ulysse lui-même qui ne tire sa vaillante épée que pour couper ses amarres et s'enfuir en abandonnant le gros de sa flotte :

αἶψα δ' ἐμοῖς ἑτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσα
ἐμβαλέειν κώπης, ἵν' ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν.

Si l'épisode de Kalypso est la Captivité d'Ulysse, si l'épisode de Charybde et Skylla est le Naufrage, l'épisode des Lestrygons est la Fuite :

ἀσπασίως δ' ἐς πόντον ἐπηρεφέας φύγε πέτρας
νηῦς ἐμή.

Dans l'ensemble et dans les détails, tout l'épisode des Lestrygons a été combiné pour cette fuite : le gros de la flotte, qui ne devait pas en *réchapper*, est allé mouiller dans le port creux ; le seul bateau d'Ulysse, qui devait *s'enfuir*, est resté en dehors. Ni chez le Kyklope, ni chez Kirkè, ni chez Skylla, Ulysse n'abandonne ainsi ses compagnons : d'ordinaire, quand il tire son sabre, c'est pour défendre ses équipages et non pour les trahir. Mais ici nous sommes dans l'île de la Fuite, en Sardaigne.

Le périple devait aussi fournir à notre poète le nom des *Korses*. Pausanias (ou l'auteur copié par lui), après nous avoir renseignés sur le vrai sens du mot *balaros* et sur l'origine libyenne des héros sardes, ajoute que l'île nommée *Kurnos* par les Hellènes avait reçu des Libyens son nom de *Korsika*[1]. Si *Korsos* est de même origine que *Sardos*, il faut le rapporter à la racine sémitique קרץ, *k.r.s*, qui signifie *mordre*, *déchirer*[2], tant au propre, c'est-à-dire *couper et broyer avec les dents*, qu'au figuré, c'est-à-dire *mordre par des insultes*, *des railleries* ou *des critiques*. En arabe, le verbe *k.r.s* a tous ces sens : en hébreu, pour le sens figuré, on emploie plutôt la tournure *mordre le morceau*, *ekal keres*, אכל קרץ, ce que les traducteurs grecs de la Bible traduisent par σφοδρῶς ἐσθίω, *manger terriblement*, σφόδρα κακῶς λέγω, *médire terriblement*, δυσφημῶ, *décrier* : l'équivalent le plus exact serait encore *parler contre*, ἀντίφημι. On comprend alors pourquoi le roi des Lestrygons est un terrible *mangeur*, qui saisit l'un des envoyés d'Ulysse et s'en fait un repas :

αὐτίχ' ἕνα μάρψας ἑτάρων ὡπλίσσατο δεῖπνον,

et pourquoi, en même temps, il est *l'accusateur*, *le médisant*, *le contra-dicteur*, *Anti-phatès*, Λαιστρυγόνος Ἀντιφάταο. Le poète odysséen a su que les Korses, קרצים, *Korsim*, étaient des *déchirants*, des *mangeurs de morceau*, אכלים קרץ, *okelim keres*, ou, comme disent encore les Arabes, des *mangeurs de viande*, אכלים לחם, *okelim laham* : il se peut que, traduisant d'une part en *Anti-phatès*, le poète ait transcrit de l'autre en *Lamos*, et c'est peut-être ce qui nous expliquerait pourquoi Télépylos, ville d'Antiphatès, est aussi la ville de Lamos, comme Pylos, capitale de Nestor, est aussi la ville de Nélée :

Λάμου αἰπὺ πτολίεθρον.

A l'origine de toutes ces belles choses, il ne faut placer peut-être que la phrase transmise de périple en périple jusqu'à Diodore : « les indigènes de l'île usent comme nourriture de lait, de miel et de viandes », οἱ δ' ἐγχώριοι τροφαῖς μὲν χρῶνται γάλακτι καὶ μέλιτι καὶ κρέασι[3]. Ce ne sont pas des Mangeurs de Pain ni des Mangeurs de Lotos ; ce sont des Mangeurs de Viandes, des Déchireurs de Chair, des *Korses* : « le nom de *Korses* vient de Korsis, femme esclave,

1. Paus., X, 17, 8-9.
2. Cf. Gesenius, *Thesaurus*, s. v.
3. Diod. Sic., V, 13.

gardienne de bœufs[1] ». En débarquant, Ulysse a voulu savoir « quels étaient les hommes mangeurs de blé sur cette terre », et c'est pourquoi il a détaché deux hommes et un héraut vers la ville :

δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάρους προΐειν πεύθεσθαι ἰόντας,
οἵ τινες ἀνέρες εἶεν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες.

En Sardaigne, on trouve des mangeurs de blé : le Sud de l'île « a des plaines fertiles en toutes choses, mais surtout en blé », χώραν ἔχον εὐδαίμονα τοῖς πᾶσι, σίτῳ δὲ καὶ διαφερόντως. Mais les bergers des Bouches et de la Corse « sont des fauves ou des bestiaux », ὅσον ἐμφαίνεται τὸ θηριῶδες καὶ τὸ βοσκηματῶδες ἐν αὐτοῖς[2], « qui désertent les plaines et le labourage et qui ne vivent que de laitage et de chair », ἔτρεφον πολλὰς ἀγέλας βοσκημάτων, ὧν παρεχομένων δαψιλεῖς τροφὰς ἠρκοῦντο προσφερόμενοι γάλα καὶ τυρὸν καὶ κρέα[3]. A la chair de leurs troupeaux, ils joignent la chair du thon. Tel autre passage, que Diodore copia dans les périples de la mer Érythrée, nous fournirait le texte même (ou un exact équivalent) du périple primitif que le poète odysséen put avoir sous les yeux, quand il imagina son massacre des Achéens :

Le flux apporte une énorme quantité de poissons qui viennent chercher leur nourriture dans les creux et sous les rochers de la côte, et le reflux les abandonne en ces creux. Alors les indigènes en foule, avec femmes et enfants, accourent sur les rochers et, partagés en bandes, avec de sauvages hurlements, ils se mettent en chasse. Les femmes et les enfants prennent les poissons les plus petits et les plus voisins de la côte. Les hommes s'attaquent aux grosses pièces, sans autres armes que des cornes aiguisées ou des fragments de pierre[4].

Le périple odysséen devait dépeindre ainsi les premiers habitants de la Gallura avec les armes, le costume et les mœurs que nous leur connaissons par les textes postérieurs et par les monuments[5]. Ces montagnards de la Sardaigne semblent avoir été les Suisses de la Méditerranée phénicienne. Toujours prêts à accepter la solde et le harnais de guerre, ils nous apparaissent comme de véritables *soldats*, c'est-à-dire des mercenaires[6]. Les statuettes de bronze trouvées dans l'île nous les représentent « tels que l'artiste les a vus autour de lui et les a figurés de son mieux, avec les costumes qu'ils portaient à la guerre, à la chasse ou dans leurs occupations domestiques : les soldats forment la série la plus riche et la plus intéressante ». Et les archéologues nous décrivent longuement ces soldats vêtus de métal, casqués et guêtrés de métal, armés du bouclier, du poignard, de l'arc, du sabre, du harpon ou de la massue. La stature de

1. Eust., *ad Dion.*, 458.
2. Strab., V, p. 224.
3. Diod. Sic., V, 15.
4. Cf. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 130-131.
5. Sur tout ceci, cf. Perrot et Chipiez, IV, p. 8 et suiv.
6. Hérod., VII, 165; Diod. Sic., XIV, 95: cf. Païs, *Sardi o Sardoni. Bollet. Arch. Sardo*, 2ᵉ série, I, p. 1.

FIG. 46. — L'OURS ET LE PUITS
Photogravure d'après la carte de l'État-Major italien.

ces hauts guerriers est encore allongée par les deux cornes gigantesques du casque ou par d'autres insignes[1]. Pointant très haut derrière l'homme ou sur sa tête, ces insignes sont de longues tiges de fer fixées derrière la statuette et qui semblent sortir du carquois. Est-ce une flèche agrandie, indiquant la profession et l'habileté du personnage? est-ce une palme, symbole de victoire? L'une de ces tiges, terminée par deux roues, a toute l'apparence d'un timon de char, auquel serait attachée une sorte de corbeille.... A ces vaillants soldats, l'Écriture donnerait le titre qu'elle décerne toujours aux gens de guerre des Juges et des Rois : גבור־חיל, *gibor-haïl, grand de force, géant de vaillance.* Cette périphrase, dans l'Écriture, arrive à ne plus signifier que *soldat* : ἀνὴρ δυνατός, δυνατὸς ἰσχύι, traduisent les Septante. Je pense que le périple primitif devait appliquer aux Sardes quelque titre pareil ; notre poète l'a traduit fort exactement par *géants de force*, ἴφθιμοι γίγαντες :

φοίτων ἴφθιμοι Λαιστρυγόνες ἄλλοθεν ἄλλος,
μυρίοι, οὐκ ἄνδρεσσιν ἐοικότες, ἀλλὰ γίγασιν.

*
* *

18 *mai* 1901[2]. — Partis hier au soir de Civita-Vecchia par le vapeur qui porte en Sardaigne le courrier quotidien, nous arrivons ce matin, avant l'aube, dans la baie d'Aranci : c'est l'avant-port du golfe boueux de Terranova. Nous prendrons ici le petit vapeur qui, deux fois par semaine, fait le service de la Maddalena : nous avons quatre ou cinq heures à attendre. Entre d'énormes falaises, dont les murailles abruptes supportent des tables rases, le golfe de Terranova enfonce son couloir nuageux jusqu'aux brumes qui, là-bas, tout au fond, flottent sur le marais. Trouées de grottes et de niches, les falaises sont peuplées d'innombrables oiseaux. La baie d'Aranci est entièrement couverte du large par le cap Figari et par le petit îlot Figarello : « elle offre aux caboteurs un excellent abri contre tous les vents, sauf contre ceux du S.-E. ; l'eau douce et le bois y abondent[3] ».

Nous partons enfin. D'Aranci à la Maddalena, il faut compter trois ou quatre heures de traversée. Mais le vent contraire, qui souffle avec violence du N.-O., retarde un peu notre marche et force les petits voiliers qui nous suivent à chercher bientôt un abri sous les promontoires de cette côte découpée : « Les terres de l'intérieur forment une chaîne continue de hautes montagnes, qui s'abaissent, avec de nombreux ravins, vers une côte très échancrée[4] ». Rien de plus monotone que cette côte où les promontoires et les enfoncements se succèdent, tous pareils, indiscernables, au-devant d'une *sierra* régulière. Seul, l'œil habitué des pilotes sait y découvrir quelques points de repère : « Le mont

1. Sur tout ceci, cf. Perrot et Chipiez, IV, p. 68.
2. Notes de voyage.
3. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 159.
4. *Instruct. naut.*, n° 751, p. 158.

Congianus a 650 mètres de hauteur et peut servir comme amer dans la navigation du golfe ». Plus loin, la *Testa di Cane*, avec sa forme spéciale, et le Cap Ferro, avec « sa nature ferrugineuse et sa couleur rouge foncé », servent encore de guides.

Au détour du cap Ferro, l'Ours apparaît soudain, entre les deux sommets de son promontoire croulant. Quand une fois ils l'ont découvert, les navigateurs venus de l'Est ont toujours en vue cet Ours qui les guidera à travers les replis et canaux des Bouches. Précise, bien détachée sur le ciel, bien plantée sur le piédestal de sa haute presqu'île, la silhouette de ce rocher reproduit d'une façon merveilleuse le profil de l'animal dont il porte le nom : tendant le cou, debout déjà sur les deux pattes de devant, le train de derrière encore ramassé et



Fig. 47. — Le Cap de l'Ours[1].



Fig. 48. — L'Ours.

demi-vautré sur le sol, l'Ours va se mettre en marche en dodelinant de la tête. Il est impossible d'imaginer statue faite de main d'homme, qui donnerait à distance une pareille illusion de vie. Dans le fouillis de ces promontoires, de ces

1. Cette photographie et les suivantes (fig. 47-53) ont été prises par Mme V. Bérard.

golfes, de ces îles, de ces écueils, de ces pierres croulantes, au-devant de cette côte uniforme que longe toujours à l'horizon la même *sierra* aux dents égales, les navigateurs sont assurés de leur route dès qu'ils ont mis le cap sur l'Ours. Il leur suffit d'aller à lui et de doubler sa pointe pour découvrir la bonne entrée des Bouches et pour enfiler tout droit le chemin du Couchant. Sur place, on estime à sa juste valeur l'utilité de ce promontoire et l'on comprend la renommée que lui firent les premiers thalassocrates.



Fig. 49. — La rade de Palau.

Nous avons franchi la passe entre l'Ours et Caprera, puis la passe entre l'Ours et S. Stefano, et pris enfin le canal entre S. Stefano et la Maddalena. Nous atteignons la rade de cette dernière île. Ces chenaux insulaires, tous bordés des mêmes chaos granitiques, seraient un dédale sans issue, n'était encore le salutaire signal de l'Ours. Nous voici enfin dans le port de la Maddalena : sur le quai, s'aligne une toute petite ville, ceinte de forts détachés, coupée de rues à angles droits. Du vapeur même, sans prendre quai, nous frêtons une barque qui nous fera traverser à nouveau le canal et nous conduira en terre sarde, dans l'anse de Parau ou Palau, à la Source de l'Ours.

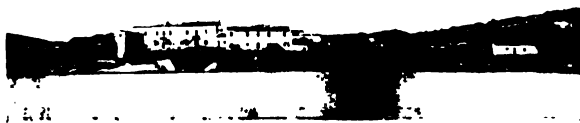


Fig. 50. — L'Échelle de Palau.

En cette anse de Parau, aboutit la grande route qui, de l'intérieur, du haut des monts, amène les provisions de la Gallura au marché de la Maddalena. Au bord de la mer et de la source, quelques auberges ont planté leurs maisons blanches. A mesure que nous approchons de cette côte sarde, les blocs de granit, qui parsèment la rive, apparaissent plus distincts. Toute cette façade de la Sardaigne est jonchée d'énormes blocs. A l'échelle de Palau, parmi ces blocs, surgissent les dômes de gros tas de charbon. Palau n'a pour commerce, outre l'approvisionnement de la Maddalena, que la vente du charbon de bois, qui descend ici des forêts de Tempio et que les petits voiliers français et espagnols viennent charger pour Marseille et Barcelone.

Au-devant des auberges, neuf tas énormes de charbon bordent la mer : des chars à deux roues, attelés de bœufs, arrivent en grinçant décharger leurs paniers et, devant les façades blanches, versent une brume noire de fine poussière.

Au bout d'un petit môle, nous débarquons à l'échelle de Palau. Nous espérions trouver une voiture qui d'ici nous mènerait à Porto Pozzo. Mais, dans les quatre auberges, il n'est pas de voiture : sur la route, en file, descendent et remontent seulement les chars à bœufs, remplis de charbon ou vides. Depuis le temps de la Marmora, qui nous décrivait plus haut ces véhicules, les Sardes ont fait quelques progrès : leurs chars n'ont plus les roues pleines d'autrefois; mais, sauf les rayons « européens », je crois qu'Ulysse reconnaîtrait encore les « amaxes qui vers la ville descendaient le bois des montagnes ». Une source abondante jaillit près des auberges; les filles et les bateliers y viennent remplir leurs cruches et leurs tonneaux : la forte fille du roi Antiphatès descendait à cette source Artakiè.



Fig. 51. — La pointe Sardegna.

Faute de voiture, nous avons repris une barque pour aller à Porto Pozzo. Au moment de quitter le petit môle, voici qu'arrive un musicien qui nous demande de le prendre à bord, avec sa guitare, sa mandoline et son flageolet. Il revient de la fête de S.-Pasquale, où il a chanté, joué, dansé deux et trois jours de suite. Il voudrait passer à Santa-Teresa. Ayant appris que nous allons de ce côté, il nous demande une place au fond de la barque, sur les cailloux qui nous servent de lest. Télémaque accueillit le suppliant Théoklyménos : nous avons accepté le musicien Antonio. A peine installé, il s'endort et ronfle avec une sonorité qui met en joie nos deux rameurs : sans avoir jamais lu les vers odysséens, l'un d'eux parle comme le poète : « Voilà un chanteur qui gagnerait deux fois sa vie, avec son nez et avec sa bouche ».

Nous quittons Palau. Un maudit vent d'Ouest contrarie nos rameurs. Lentement, péniblement, nous contournons la rade de Mezzo-Schiffo, puis la pointe Sardegna. Ce rivage est semé des mêmes blocs granitiques, polis, arrondis, chantournés, évidés et troués par les agents atmosphériques. La pointe Sardegna est un éboulis de ces blocs : du sommet jusqu'à la vague, ils chevauchent les uns sur les autres, roulent et s'empilent. La première comparaison qui vient à l'esprit est celle d'un champ de carnage où des géants se seraient battus à coups de rochers. Pour les marins d'Europe, la vue de cette côte n'a rien de surprenant : nos côtes atlantiques leur peuvent offrir de pareils spectacles. Mais,



FIG. 52. — LE PORT DU CHARBON

en Méditerranée, de tels chaos granitiques sont rares. Dans la Méditerranée levantine surtout, on en chercherait vainement un spécimen. Venus du Levant, les premiers thalassocrates n'étaient habitués qu'aux sables ou aux murailles de leurs côtes calcaires ou marécageuses; ils durent être vivement frappés par ce spectacle tout nouveau. C'est en ce détroit sarde qu'ils rencontraient, pour la première fois peut-être, ces éboulis de roches. En voguant au long de cette côte, on comprend mieux, je crois, le vers odysséen « sur les pierres de jet, dont la moindre ferait la charge d'un homme »,

οἵ ῥ' ἀπὸ πετράων ἀνδραχθέσι χερμαδίοισιν
βάλλον.

Après la pointe Sardegna qui nous couvrait encore un peu, nous sommes en plein exposés au vent d'Ouest qui nous est contraire. Il nous faut tirer des bordées sans fin. Le musicien réveillé doit se mettre, lui aussi, au dur travail de la rame. Pendant trois heures, nous virons et voltons, le cap sur le *Scoglio Colombo*, sur le Rocher de la Colombe, sur la *Lais-Trigonie*, qui, seule, peut nous indiquer l'entrée du Puits. Car l'entrée du Puits est invisible : la Punta delle Vacche le couvre; sous son éboulis de blocs, cette Punta ressemble à toutes les autres pointes de cette passe. Le vent d'Ouest, toujours plus frais, soulève une forte houle qui se met encore en travers de nos efforts. Nous avons dépensé trois ou quatre heures pour franchir cinq kilomètres.



Fig. 53. — La Pierre de la Colombe.

Enfin, la Punta delle Vacche contournée, voici le Puits. La « bouche » fort étroite a, de chaque côté, une sorte de môle naturel qui, perpendiculaire à la rive, projette dans la passe ses blocs éboulés. En travers de ce goulet, quelques écueils rendent l'entrée fort difficile, ἀραιὴ δ' εἴσοδός ἐστιν.

Nous avons arrêté notre barque en dehors du goulet. Voile carguée, rames rentrées, nous avons attaché l'amarre dans les roches qui, de la pointe, tombent à la mer. Nous sautons sur les rochers de gauche. Derrière nous, dans la mer, au-dessus de la barque qui se balance au gré de la houle, apparaissent les écueils du Rocher Colombo. Devant nous, le Puits ouvre ses deux murailles de roches éboulées. La pente n'est pas très abrupte. Mais l'épithète odysséenne ἠλίβατος, « où l'on ne peut marcher, monter », dépeint avec une parfaite exac-

titude cette pente de rochers chaotiques, où la marche est difficile et l'ascension un peu dangereuse, à cause des glissades et des faux pas sur ces surfaces arrondies, lisses et tourmentées.

D'en haut, de la Pointe Macchiamala, toute la rade apparaît, unie, sans un flot, sans une moire. Ce miroir un peu terni fait contraste avec la grande mer étoilée de vagues dansantes, que le vent d'Ouest hérisse en dehors du goulet. Au fond de la rade, une courte plage de sables et de marais limite une plainette ondulée. Quelques maisons, au hameau de Dispensa, bordent la route qui, par gradins, lentement, monte vers les collines lointaines. Ce ruban de grand'-route se dessine très net. Le village de S.-Pasquale couronne les premières hauteurs. Par derrière, au loin, la sierra côtière dresse sa muraille chargée de forêts et de nuages pluvieux. Ces « hautes montagnes » ferment l'horizon d'un cercle continu; mais la profonde vallée de la rivière Liscia y creuse une large porte. Le ruban de la grand'route apparaît distinctement : sa ligne droite, partant de la rade, coupe la plaine, puis ses lacets repliés s'accrochent au flanc des collines et des montagnes. Cette pointe de Macchiamala est vraiment une guette escarpée, σκοπιὴ παιπαλόεσσα. Jusqu'à la Maddalena, cette « guette » de Macchiamala, haute de 94 mètres et isolée de toutes parts, surveille les chenaux et les îles. A l'horizon du levant, par-dessus la pointe Sardegna, l'Ours profile son inoubliable silhouette : toute cette mer du détroit est dominée par lui.

Nous sommes revenus à notre barque. Nous avons détaché l'amarre. Nous aurions voulu doubler le Cap de l'Érèbe et nous en aller sur les chemins du couchant vers Santa-Teresa. Mais le vent d'Ouest, qui fraîchit de plus en plus, nous force de renoncer aux routes de la nuit et de reprendre vers la Maddalena les chemins du jour. Alors, avec ce grand vent arrière qui tape en plein dans la voile, nous laissons « faire le pilote et la brise » : les rameurs tirent le vin du tonnelet; le musicien retrouve sa guitare et, chantant et buvant, nous courons sur le dos de la vague, qui saute et gémit au long du bord. En couplets alternés, le musicien et les matelots chantent une interminable complainte, où il est question d'amour et de petits oiseaux.

Le vent fraîchit. Nous fuyons devant la rafale. Nous avons mis le cap sur la rade de la Maddalena. La pluie commence à tomber en grosses et larges gouttes. Brusquement, le détroit se remplit de cris et de sifflements. Une flottille de canots à vapeur accourt sur nous de tous les points de l'horizon. On nous hèle. On nous crie des ordres et, semble-t-il, des menaces. A toute vapeur, un canot rempli d'uniformes arrive au long de notre bord. Un chef de Lestrygons, — je veux dire : un grand officier de marine, — fait abattre un grappin qui nous rend prisonniers.

Sur l'ordre du chef, deux Lestrygons en uniforme viennent s'installer dans notre barque pour surveiller nos gestes et nos paroles. On confisque notre bagage. Avec des sifflets de triomphe, la flottille nous prend à la remorque et nous traîne dans « le port creux », dans la rade militaire. On emprisonne notre

équipage et même le malheureux musicien. On nous emmène au poste de police : nous sommes inculpés d'espionnage en ces eaux stratégiques. Par grâce, pourtant, à cause de nos habits ruisselants et de notre fatigue, — le chef des Lestrygons fut aimable dans l'accomplissement de cette besogne ennuyeuse, — on remet au lendemain notre interrogatoire devant le roi suprême de ces « géants de force ». On nous rend même notre bagage. Mais on exige de nous la promesse que nous ne sortirons pas du logis assigné et que nous n'adresserons la parole à personne. Un surveillant s'attache à nos pas.

Le lendemain, l'amiral italien qui commande l'arsenal nous fait longuement interroger. Malgré nos dénégations, il semble convaincu de nos desseins coupables. Quelque méchant calomniateur aura « mangé notre chair », car l'amiral contredit à tout ce que nous alléguons pour nous défendre : nous sommes aux mains d'Antiphatès. Au bout de quelques heures, pourtant, « Zeus lui envoie des pensées moins cruelles ». Le texte grec de l'*Odyssée*, un *Atlas antiquus* et un dictionnaire hébraïque de F. Leopold parviennent à le convaincre que nos études ne sauraient être attentatoires à la sécurité des flottes italiennes. Il décide de nous laisser pleine liberté d'allures, pour ce jour-là du moins : c'est dimanche ; demain lundi, il télégraphiera à Rome et se renseignera sur nous auprès de notre ambassadeur. Nous sommes donc libres de rester à la Maddalena, mais non de circuler dans le détroit.

Que faire en cette rade close où nous n'avons la liberté que sur parole?... Faut-il avouer aussi que j'éprouvais quelques craintes, moins de la cruauté de ces Lestrygons que du zèle intempestif de nos diplomates? A coup sûr, mon exploration des Bouches n'a pas été une entreprise suspecte ni déloyale. Malgré les photographies que nous avons prises, jamais je ne pourrai démasquer le moindre canon ni la moindre torpille. Universitaire, je n'ai jamais été, même pour un an, « géant de force ».... Pourtant je craignis les renseignements trop précis que notre ambassadeur donnerait peut-être sur mon identité : je m'occupe parfois de politique étrangère et j'enseigne la géographie à l'École supérieure de Marine. Si le roi des Lestrygons venait à me connaître en cette qualité, tous les dictionnaires hébraïques pourraient-ils me laver du soupçon d'espionnage?... Dans la journée, un bateau partait pour Livourne. Avec la permission d'Antiphatès, nous le prîmes, ἵν' ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν. Et voilà pourquoi je n'ai pu donner ici que de médiocres photographies de l'Ours : nos bateliers devaient nous conduire à ce promontoire en nous ramenant au golfe d'Aranci. Avant de fuir cette Lestrygonie, j'avais obtenu du moins la liberté de notre équipage. Le musicien quelque jour mettra peut-être en couplets cette aventure de mon *Nostos*. Hannon le Carthaginois nous raconte en son périple comment, un jour, il prit aussi la fuite, craignant la férocité des insulaires et suivant les conseils de ses devins, φόβος οὖν ἔλαβεν ἡμᾶς καὶ οἱ μάντεις ἐκέλευον ἐκλείπειν τὴν νῆσον[1].

1. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 12.

LIVRE NEUVIÈME

KIRKÈ ET LE PAYS DES MORTS

*Nunc age, Averna tibi quae sint loca cumque lacusque
expediam.*

LUCRET., VI, 739.

CHAPITRE I

L'ÉPERVIÈRE

Haec nemora indigenæ Fauni Nymphaeque tenebant.
VIRG., *Aen.*, VIII, 314.

Ulysse fuyant les Lestrygons ne prend pas « les chemins de la nuit ». Il revient au jour, à l'aurore, chez Kirkè, « dans l'île Aiaiè, où sont les maisons de l'Aurore, fille des ténèbres, et les chœurs et le levant du soleil »,

νῆσόν τ' Αἰαίην ὅθι τ' Ἠοῦς ἠριγενείης
οἰκία καὶ χοροί εἰσι καὶ ἀντολαὶ Ἠελίοιο[1].

Il faut bien comprendre ces différents termes que la langue des Grecs classiques ne suffirait pas à nous expliquer.

Pour les Égyptiens, le ciel reposait sur quatre piliers. A la conservation de chacun d'eux, un dieu était attaché : « Osiris ou Horus, l'épervier, présidait au pilier méridional, Sit au pilier septentrional, Thot à celui de l'Ouest, et Sapdi, l'auteur de la lumière zodiacale, à celui de l'Est. Ils partagaient le monde en quatre régions ou plutôt en quatre *maisons*, délimitées par les montagnes qui bordent le ciel et par les diamètres qui se croisent entre les piliers. Chacune de ces *maisons* appartenait à un seul d'entre eux et les trois autres dieux, ni même le Soleil, ne pouvaient y entrer, y séjourner ni la traverser sans avoir obtenu l'autorisation du maître[2]. » Cette conception et cette nomenclature se rencontrent aussi dans les cosmogonies des autres peuples orientaux : « De même que pour les Égyptiens, le monde, pour les Chaldéens, est une sorte de chambre close en équilibre au sein des eaux éternelles. La terre en est la partie basse et comme le plancher. Elle a la forme d'une barque renversée, creuse en dessous, non pas d'un de ces canots effilés en usage chez les autres peuples, mais d'une couffe, d'une espèce d'auge ronde dont les tribus du bas Euphrate se servent depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Elle va s'exhaussant des extrémités jusqu'au centre, ainsi qu'une grosse montagne : les régions neigeuses, où l'Euphrate

1. *Odyss.*, XII, 3-4.
2. G. Maspero, *Hist. anc.*, I, p. 128.

prend sa source, en marquent à peu près le sommet. On avait imaginé d'abord qu'elle se divisait en *sept* zones, superposées le long de ses flancs à la façon des étages d'un temple. On la partagea plus tard en quatre *maisons*, dont chacune répondait, comme les *maisons* de l'Égypte, à l'un des quatre points cardinaux.... L'expression astronomique ou astrologique, *Kibrat Arbai* ou *Irbiti, les Quatre-Maisons*, s'applique à des données de géographie et d'histoire courante. [Les roitelets de Chaldée], si minimes qu'ils fussent, déguisaient leur faiblesse sous le nom de *Rois des Quatre-Maisons, Rois de l'Univers, Rois de Shoumir et d'Akkad*. Ces noms sont entrés dans le protocole des rois d'Assyrie qui s'intitulent *shar Kibrat Arbai, prince des Quatre-Maisons*, et *shar Kishati, prince de l'Univers*[1]. »

Je crois que les « maisons de l'aurore » de notre poème odysséen ne sont que la traduction d'une expression orientale. Cette tournure est un ἅπαξ εἰρημένον dans les poèmes homériques. Mais elle correspond à un mode d'orientation que nous avons signalé déjà. Comme les Sémites, nos marins odysséens, qui ne cherchent pas le Nord pour déterminer leur position, se demandent toujours où est le levant et où est le couchant, où le soleil, « qui éclaire les mortels », φαεσίμβροτος (car il y a un soleil qui éclaire les morts), monte sur la terre et où il descend. C'est ce qu'Ulysse tout à l'heure va dire à ses compagnons. La phrase reviendra sans cesse :

οὐ γάρ τ' ἴδμεν ὅπῃ ζόφος οὐδ' ὅπῃ ἠώς
οὐδ' ὅπῃ ἠέλιος φαεσίμβροτος εἶσ' ὑπὸ γαῖαν
οὐδ' ὅπῃ ἀννεῖται[2]....

La valeur de ces différents termes apparait clairement si nous imaginons la terre sous la forme d'un édifice carré, dont les quatre angles seraient au Nord, à l'Est, au Sud et à l'Ouest : les quatre façades seraient donc Nord-Est, Est-Sud, Sud-Ouest, Ouest-Nord. La façade Nord-Est verrait le soleil à son lever : c'est le côté, la *maison* de l'aurore et du levant. La façade Est-Sud recevrait les rayons du soleil pendant presque toute la journée : c'est le midi, le jour, la *maison* du soleil. La façade Sud-Ouest verrait le soleil à son coucher : c'est la *maison* du soir, du couchant, ἕσπερος. Enfin la façade Ouest-Nord ne reçoit jamais le soleil : c'est le côté, la *maison* de l'ombre, ce que le poète odysséen appelle *zophos*, ζόφος, et ce que les commentateurs classiques traduisent par σκία, l'*ombre*, σκότος, l'*obscurité*[3]. Sur ces quatre façades, soufflent les quatre vents : le Borée vient du Nord-Est ; le Notos vient du Sud-Est ; l'Euros vient du Sud-Ouest ; et le Zéphyros vient du Nord-Ouest.

Mais ces quatre façades et ces quatre vents se groupent toujours deux à deux. Car, pour s'orienter, l'homme se tourne vers le levant et vers le soleil : il a

1. G. Maspero, *Hist. anc.*, I, p. 545 et 596.
2. *Odyss.*, X, 190-192.
3. Cf. Ebeling, *Lex. Hom.*, s. v.

donc une moitié du ciel, soit deux maisons, *devant* soi, et l'autre moitié du ciel, deux maisons, *derrière*. Nous avons vu que le poète odysséen connaît ces termes et les emploie. Pour lui, tout ce qui est *devant* est l'aurore et la lumière; tout ce qui est *derrière* est le couchant et l'ombre. Les peuples habitent soit *devant*, vers l'aurore et le soleil, soit *derrière*, vers l'obscurité, vers le *zophos*; ces deux groupes constituent l'humanité tout entière :

ἠὲ πρὸς ἠοίων ἢ ἑσπερίων ἀνθρώπων[1].
... ἴσασι δέ μιν μάλα πολλοὶ
ἠμὲν ὅσοι ναίουσι πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε
ἠδ' ὅσσοι μετόπισθε ποτὶ ζόφον ἠερόεντα[2].

Pareillement, *devant* et *derrière*, par groupes de deux, les vents se contrarient : *devant*, c'est le Borée et le Notos; *derrière*, l'Euros et le Zéphyros. Quand tous les vents soufflent à la fois, la navire est jeté du Notos au Borée, et de l'Euros au Zéphyre :

πάσας δ' ορόθυνεν ἀέλλας
παντοίων ἀνέμων....,
σὺν δ' Εὖρός τε Νότος τ' ἔπεσον Ζέφυρός τε δυσαὴς
καὶ Βορέης....,
ὥς τὴν ἂμ πέλαγος ἄνεμοι φέρον ἔνθα καὶ ἔνθα·
ἄλλοτε μέν τε Νότος Βορέῃ προβάλεσκε φέρεσθαι,
ἄλλοτε δ' αὖτ' Εὖρος Ζεφύρῳ εἴξασκε διώκειν[3].

Kirkè habite *devant*, dans la maison de l'aurore et du levant, vers l'aube qui est « fille des ténèbres ». Le soleil, en son tour quotidien, passe du levant (Nord-Est) au midi (Est-Sud), puis au couchant (Sud-Ouest) et de là, pendant la nuit, il traverse le *zophos* ténébreux, ζόφον ἠερόεντα, en éclairant les morts, d'où il revient à son lever. L'aube sort donc des ténèbres; elle est fille du *zophos* ténébreux, puisqu'elle lui succède, Ἠοῦς ἠριγενείης.

Les Égyptiens avaient quatre soleils, ou plutôt quatre dieux symbolisant « les phases principales de la vie du soleil pendant le jour et pendant l'année. Ra symbolisait le soleil au printemps et avant son lever; Harma-Khouiti était le soleil de l'été et du matin; Atoumou, le soleil de l'automne et de l'après-midi : Khopri, le soleil de l'hiver et de la nuit ». Ces quatre dieux n'étaient en réalité que des personnes ou des épithètes de Ra, qui successivement passait par chacune de ces formes et, chaque jour, accomplissait son voyage circulaire d'aube en midi, en couchant et en nuit, pour revenir en aube. Je croirais volontiers que dans notre poème odysséen ces tours et retours du soleil, cette marche ou danse en rond, sont désignés par χοροί, *les chœurs*. Il me semble qu'expliqués

1. *Odyss.*, VIII, 29.
2. *Odyss.*, XIII, 239-241.
3. *Odyss.*, V, 293-296 et 330-333.

ainsi les termes odysséens « maisons de l'aurore, retours et levers du soleil », deviennent parfaitement clairs.

Ulysse, en quittant les Lestrygons, ne prend donc pas « les chemins de la nuit ». Il vogue face à la lumière ou plus exactement, pour parler comme les Sémites, « vers la face de la lumière » אל־פני־אור, *el-pene-or*. Tournant le dos à la Sardaigne, il coupe d'Ouest en Est notre mer Tyrrhénienne et, juste en face des Bouches de Bonifacio, il rencontre au-devant des côtes italiennes l'île de Kirkè. Depuis les thalassocraties les plus anciennes jusqu'à nos jours, cette île a toujours conservé le même nom. Elle s'appelle aujourd'hui *Circeo*; les Romains disaient *Circei* et les Grecs Κίρκειον. Grâce au poème odysséen, nous voyons que le nom grec, νῆσος Κίρκης, n'est que l'exacte traduction d'un nom sémitique antérieur, אי־איה, *Ai-aiè, Ile de l'Épervière*.

J'ai déjà traité de ce doublet. J'ai fait remarquer la fidélité du poète à traduire, scrupuleusement et jusqu'aux moindres nuances, les noms de lieu que lui fournissait son périple original. En grec, le féminin *épervière, kirkè*, κίρκη, est presque inusité : c'est le masculin *kirkos*, κίρκος, qui sert pour les deux genres; le seul article, masculin ou féminin suivant les cas, sert à distinguer le mâle et la femelle. En hébreu, au contraire, le seul féminin *aïa*, איה, est usité pour les deux sexes. Les Hébreux employaient le mot *aïa* comme nom propre, même pour désigner des hommes : les Septante ont transcrit ce nom propre hébraïque en *aie*, αἰε, ou *aia*, αἰα : deux personnages bibliques, le fils de Zibéon et le père de Rispa, portent ce nom. Le périple devait dire *Ai-Aïa*, l'île de l'Épervière, אי־איה[1] : le poète a traduit scrupuleusement *île de Kirkè*, νῆσος Κίρκης, en faisant de l'oiseau une épervière et de la nymphe une femme. Mais il a transcrit non moins scrupuleusement en *Ai-aiè*, Αἰαίη :

Αἰαίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ'· ἔνθα δ' ἔναιεν
Κίρκη ἐϋπλόκαμος, δεινὴ θεὸς αὐδήεσσα.

Là, sur une pointe, nous entrons le vaisseau en silence dans un port aux bons mouillages : un dieu nous conduisait. Descendus à terre, nous restons deux jours et deux nuits, couchés [sur le sable], rongeant notre cœur de chagrins et de fatigues. Quand l'Aurore aux cheveux bouclés amena le troisième jour, je pris ma lance et mon glaive pointu et, quittant le vaisseau, je montai rapidement sur un observatoire pour distinguer traces ou voix humaines. Parvenu au sommet de la guette escarpée, je restai debout : sous mes yeux, une fumée montait de la terre aux larges routes, dans le palais de Kirkè, à travers les taillis touffus et la forêt. Je me demandai d'abord si j'irais m'enquérir, puisque cette noire fumée était en vue. Puis, à la réflexion, il me parut plus avantageux de regagner d'abord le croiseur et le rivage de la mer, de faire manger mes hommes et d'envoyer à la découverte. J'étais déjà redescendu non loin du vaisseau à la double corne, lorsqu'un dieu, prenant pitié de mon abandon, m'envoya, en travers même de la route, un grand cerf dix cors. Des pâturages de la forêt, il descendait au fleuve pour boire : le soleil déjà haut l'altérait. Il sortait du bois. Je le frappai

1. Cf. Bochart, *Hierozoïc.*, II, p. 191.

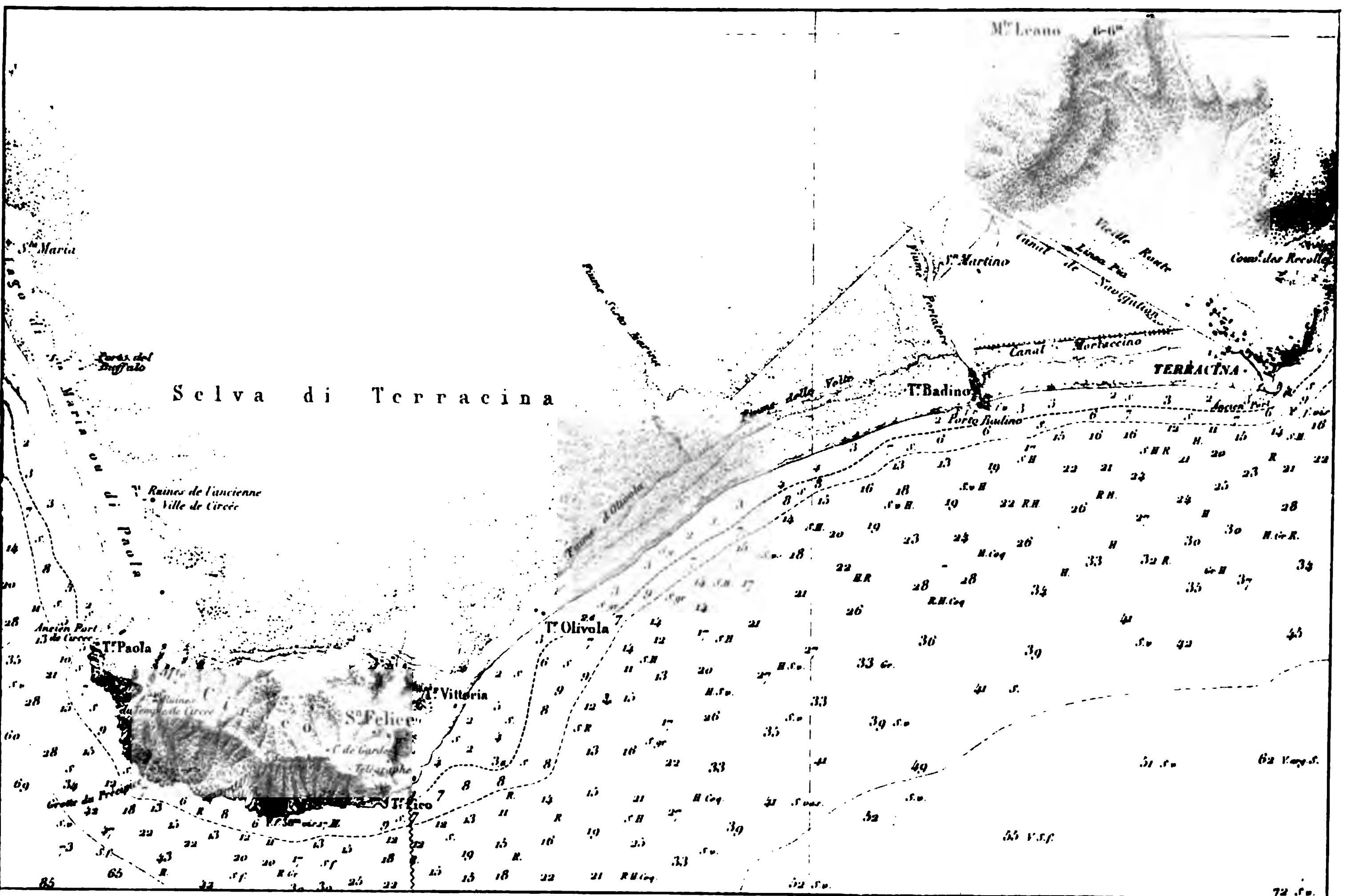


FIG. 54. — L'ILE DE L'ÉPERVIÈRE
Photogravure d'après la carte marine n° 1947.

en plein dos sous l'échine. Le bronze de ma lance le traversa de part en part. Il tomba dans la poussière, en bramant, et son âme s'envola. Alors montant sur la bête, je retirai de la plaie le bronze de ma lance, que je laissai par terre, couchée. Puis j'arrachai des pousses et des brindilles et j'en tressai un lien, long d'une coudée, bien tordu des deux bouts. Je liai en un paquet les quatre pattes de l'énorme bête. Je pris la charge sur mon dos, et je m'en allai vers le vaisseau noir, en m'appuyant sur ma lance.... Je jetai la bête au long du navire et j'éveillai, l'un après l'autre, tous mes hommes.

L'épisode de Kirkè va se dérouler sur deux théâtres, dont voici le premier : une île rocheuse au-dessus d'un port, au bord d'un fleuve, à l'orée d'un grand bois giboyeux. L'autre théâtre, que le poète nous décrira tout à l'heure, est le palais même de Kirkè à l'autre bout de la forêt.

*
* *

Au-devant de la côte italienne, l'île de Kirkè dresse sur la mer ses 541 mètres de roches. « C'est une masse rocheuse, isolée, très remarquable, avec un sommet s'élevant presque à pic de la mer, disent les *Instructions nautiques*[1]. Sur son point culminant, qui atteint 541 mètres, on voit les ruines du temple de Circée, un sémaphore et diverses constructions. La tour *Paola* est à la pointe N.-O. Sur la batterie *Cervia*, à la pointe la plus Sud du mont, entre les tours *Cervia* et *del Fico*, on allume un feu fixe blanc, haut de 38 mètres au-dessus de la mer et visible de 11 milles. Ce feu est placé sur une tour ronde et blanche. Un sémaphore est établi sur la pointe *Cristoforo*. »

Ulysse va monter sur cet « observatoire », sur « cette guette abrupte »,

... ἀνήιον ἐς περιωπήν,
ἔστην δὲ σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθών.

Le Monte Circeo, pour les marins, a toujours été une île, bien qu'il tienne par l'une de ses façades à la plaine du continent : « Située à l'extrémité Sud des marais Pontins, cette montagne a l'apparence d'une île quand on la voit à distance », reprennent les *Instructions nautiques*. C'est bien une île, en effet : la mer libre la baigne sur ses faces du Sud et de l'Ouest; elle trempe dans les lagunes et les marécages, dans la mer des marais Pontins, à l'Est et au Nord : « Cette montagne de Kirkè est vraiment insulaire entre la mer et les marais », dit Strabon, τὸ Κιρκαῖον ὄρος νησίζον θαλάττῃ τε καὶ ἕλεσι[2]. « On peut mouiller des deux côtés du mont Circeo, ajoutent les *Instructions*. Mais on est mieux dans la partie Est, au-dessous du village San-Felice, par onze à dix-huit mètres, sable, à 3/4 de mille de la terre, bien abrité ainsi des vents de Nord et d'Ouest; on doit avoir soin de ne pas rallier le côté du cap où le banc de la côte, en dedans de la ligne du fond de cinq mètres, s'étend à un demi-

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 68-69.
2. Strab., V, 232.

mille. » Ces recommandations ne peuvent convenir qu'à nos marines, dont les grands vaisseaux mouillent en eau profonde, loin des rives basses. Les marines odysséennes, qui tiraient leurs navires sur les sables, allaient s'échouer ailleurs. Au mouillage de la côte orientale, que recommandent nos *Instructions nautiques*, elles préféraient l'autre façade de l'île : là, une cale, que les cartes marines nous indiquent encore, était jadis le *Port de Circei*. Cette cale s'offre d'elle-même aux navigateurs, qui arrivent de la haute mer occidentale. Pour les petits bateaux des premiers thalassocrates, cette cale est bien plus commode que la rade foraine de San Felice. Sous la tour Paola, qui couronne l'extrême pointe de notre île vers l'occident, un étroit chenal conduit à la lagune de Paola, au fond de laquelle les indigènes ont encore leur Port du Buffle. Les cartes et les *Instructions nautiques* nous indiquent en cet endroit l'ancien port romain.

Quand les premiers Romains fondèrent une colonie en ces parages fréquentés, ce fut en effet au bord de cette lagune qu'ils installèrent leurs entrepôts : les ruines de la ville romaine subsistent autour de ce mouillage, qui s'appelle aujourd'hui *Cala dei Pescatori*, le Port des Pêcheurs. Enclos de toutes parts, ce port offre un merveilleux refuge aux barques qui savent y pénétrer. Mais ici, comme dans la Petite Ile des Kyklopes, il faut bien manœuvrer : la passe est étroite. Ici encore, c'est un dieu qui pilote le vaisseau d'Ulysse jusqu'à ces grèves du fond, où tout se tait, où le flot vient mourir en silence :

ἔνθα δ' ἐπ' ἀκτῆς νηὶ κατηγαγόμεσθα σιωπῇ
ναύλοχον ἐς λιμένα καί τις θεὸς ἡγεμόνευεν.

Sur cette grève, les marins trouvent de l'eau douce. Au milieu des sables, sourd la *Fonte della Bagnaja*. L'île elle-même a des sources en grand nombre : à mi-pente, toujours bien fournie, sourd la *Fontana di Mezzo Monte*. Autre avantage pour nos marins primitifs : cette île est trouée de grottes nombreuses, les unes au ras même du flot qui y pénètre, les autres derrière une grève asséchée, *Grotta delle Capre*, *Grotta del Precipizio*, *Grotta della Maga*. Cette dernière grotte de la Magicienne est de beaucoup la plus grande : elle s'ouvre en face de la mer du Sud, au-dessous de San Felice. Notre poète odysséen connaît ces grottes : « Tirez le navire à terre, va dire Kirkè aux Achéens : cachez le chargement et les agrès dans les cavernes ».

νῆα μὲν ἂρ πάμπρωτον ἐρύσσατε ἤπειρόνδε,
κτήματα δ' ἐν σπήεσσι πελάσσατε ὅπλα τε πάντα.

La Grotte de la Magicienne, avec sa petite grève où vient mourir le flot, se prête bien à cette manœuvre.

Le vaisseau d'Ulysse est entré dans la « cale », ναύλοχον ἐς λιμένα. Rompus de fatigue, les hommes débarquent et se couchent sur le sable. Durant deux jours, roulés dans leurs manteaux, ils ne veulent plus rien entendre. Mais Ulysse ne



FIG. 55. — GROTTE DELLA MAGA

peut pas rester ainsi dans l'ignorance de ce pays inconnu. Le troisième jour, il quitte le vaisseau et monte au sémaphore :

καρπαλίμως παρὰ νηὸς ἀνήιον ἐς περιωπήν.

Il arrive au sommet de la Garde. Il domine l'île tout entière, et la mer et les terres environnantes[1]. Devant lui, vers le Sud, se déploie l'océan sans limite. La façade méridionale de l'île plonge brusquement dans la grande mer :

εἶδον γὰρ σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθὼν
νῆσον, τὴν πέρι πόντος ἀπείριτος ἐστεφάνωται.

« L'île est couronnée d'une mer sans limite. » Dans le texte homérique, ce vers s'applique à l'île même de Kirkè et à la terre adjacente. Il est possible que, dans le périple, il en fût ainsi : les premiers navigateurs, mal renseignés sur l'étendue et la nature véritable de ce continent italien, en ont pu faire une île, comme ils firent de l'Espagne une *Ile de la Cachette*, *I-spania*. Le nom même *I-talia* rentrerait dans la catégorie de ces noms insulaires qui nous sont familiers : l'étymologie que les Anciens donnent habituellement, *italia* = *vitalia* = *terre des veaux*, *vitulus*, est de même valeur à mes yeux que celle de *Oinotria* = *terre du vin* : ce n'est qu'un simple calembour.

Mais une autre explication me semble plus vraisemblable. Je crois qu'à sa mode ordinaire notre poète grec a combiné ici différents détails de son périple sémitique et qu'il a appliqué à l'île même de Kirkè ce que le périple disait peut-être du voisinage. Dans l'épisode de Kalypso et dans celui des Phéaciens, dans plusieurs autres encore, nous avons rencontré déjà ou nous rencontrerons un pareil procédé : chez les Kyklopes, la Petite Ile devient une île aux chèvres, alors que, dans la réalité, deux îles, Nisida et Capri, existent, dont l'une est la Petite Ile, *Nesis*, et l'autre l'Ile aux Chèvres, *Kapraia*. Ici, devant Ulysse, la grande mer déroule « l'infini de son océan », πόντος ἀπείριτος, que rien ne limite, sauf à l'horizon méridional les *Iles Océaniennes*, les *Iles du Pontos* Πόντιαι, *Pontiae*, disaient les Anciens ; nous disons *Ponza*. De ces îles, je crois, le périple sémitique donnait aussi l'exacte description : mais notre poète transporta l'un des traits de Ponza à sa terre de Kirkè. Strabon, qui pour la description de cette côte italienne copie visiblement quelque périple détaillé, nous dit : « En bonne vue, sont situées deux îles de haute mer, Pandataria et Pontia, petites, mais bien peuplées », ἐν ὄψει μάλιστα πρόκεινται δύο νῆσοι πελάγιαι, Πανδαταρία καὶ Ποντία[2].

Derrière Ulysse, vers l'Est et le Nord, s'étend la terre italienne. Basse, plate, incertaine, coupée de bois et de marais, cette rive italienne déploie, elle aussi, jusqu'à l'horizon montagneux, sa mer de forêts et de *maquis*, d'où

1. Consulter la description du *Monte Circello* par A. Thiébaut de Berneaud, dans *Annales des Voyages* de Malte-Brun, t. XXIII, année 1814, p. 1-42.
2. Strab., V, 233.

monte par endroits la fumée des campements de pâtres et de charbonniers.

αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ κεῖται· καπνὸν δ' ἐνὶ μέσσῃ
ἔδρακον ὀφθαλμοῖσι διὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην.

Tout le long de la mer, depuis Astura jusqu'à Terracine et même au delà, pendant près de cent kilomètres, cette terre italienne présente le même aspect. Dans l'intervalle qui sépare les flots du large et les montagnes de l'intérieur, une chaîne de dunes borde la mer; une suite de lagunes et de marais borde la dune; une succession de forêts et de fourrés impénétrables s'étend entre les lagunes et le pied des monts. Sables, forêts et marais, c'est une autre mer véritable, une étendue plane, monotone et déserte. *Selva de Terracina, Macchia di Bassiano, Macchia di Caserta, Macchia del Quarto, Macchia del Piano*, les façades Nord et Est de notre île de Circei sont entourées de cette *selva* et de ces *maquis*, que le poème odysséen nous décrit fort exactement par les deux termes δρυμὰ πυκνά, *fourrés*, et ὕλη, *forêt*. Les *Instructions* emploient encore ces deux mots : « Une ceinture de maquis borde la plage de sable et, en dedans, on voit de grands massifs d'arbres ». Les descriptions des voyageurs ne font que développer ces deux termes :

Le lendemain, notre hôte s'est décidé à nous prêter de petits chevaux fort espiègles, mais, au fond, d'un bon caractère, pour faire une promenade dans la *macchia de Cisterna*. Lui-même, monté sur le plus fougueux de ces animaux et tenant à la main une longue gaule qui semble une lance, à l'aide de laquelle il baissait ou levait fort habilement les barrières, s'est mis en tête de la caravane. Il n'est pas facile de cheminer dans ces terrains coupés de bois et de marécages. Sans un guide, on s'y perdrait et, si notre hôte ne nous eût pas donné l'exemple en passant le premier, nous n'eussions certainement pas traversé certains ruisseaux où nos chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Nous sommes bientôt arrivés au centre d'une belle forêt qui n'est que la continuation de celle de *Fossa Nuova*, où croissent des chênes, des chênes verts ou lièges, et des ormes de toute beauté. Par endroits de grandes lianes courent d'un arbre à un autre : on pourrait se croire dans quelque forêt de l'Amérique. A vrai dire, l'exploitation y est si difficile et le prix du bois si peu élevé, que beaucoup d'arbres meurent sur pied et qu'on ne se donne pas la peine de ramasser ceux que le vent renverse. Il y a donc peu de différence entre ces forêts et celles du Nouveau Monde. De temps à autre, nous rencontrions un buffle égaré, que notre guide chassait à grands coups de gaule vers l'apparence de sentier que nous suivions. Dans les endroits les moins fourrés, nous entendions des grognements et nous avons vu passer, à plusieurs reprises, des bandes de sangliers qui vivent dans ces marécages comme dans une terre promise. Des aigles et, je crois, des pyrargues volaient dans les clairières et donnaient la chasse aux palombes et aux canards qui, à plusieurs reprises, se sont envolés par bandes nombreuses au milieu des roseaux. Quelle belle chasse nous aurions pu faire, si nous eussions eu des fusils! Mais j'oublie que, dans ces forêts vierges du vieux monde, la chasse est gardée!... De tous les animaux de Circé, il ne reste guère aujourd'hui que des sangliers dont les troupeaux habitent les forêts et les marécages[1].

1. De Mercey, *La Toscane et le Midi de l'Italie*, II, p. 201 et suiv.

La ferme de Campo Morto, seul bien qui reste à l'église Saint-Pierre de Rome (1833), est située près des Marais Pontins, entre Velletri et Nettuno. Cette ferme possède 400 chevaux, plusieurs centaines de bœufs, vaches, buffles, etc. En outre, elle a deux mille porcs, nourris de glands dans la forêt, qui continue presque sans interruption, depuis la Toscane jusqu'au mont Circé, et qui est pleine de chênes blancs. Les marais nourrissent les buffles. La partie la plus élevée de la ferme entretient quatre mille moutons[1].... La chasse est très considérable dans ces marais. On y trouve des sangliers, des cerfs, des bécasses. On se sert de petites barques et l'on descend, ou nu-pieds ou avec des bottes, dans les endroits où les barques ne peuvent aller[2]....

Du haut de son observatoire, Ulysse domine cette mer de verdure. Nulle trace de l'activité humaine. Nul bruit humain :

εἴ πως ἔργα ἴδοιμι βροτῶν ἐνοπήν τε πυθοίμην.

Seulement, de ci, de là, quelques fumées de charbonniers, quelques trouées que le bétail à demi sauvage se fraie dans les fourrés et, rayant cette verdure, la coupant de part en part, quelques « larges routes »,

καί μοι ἐείσατο καπνὸς ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης.

Rien de plus singulier que ces *macchie*, qui ne sont ni *selva*, forêt, ni *bosco*, bois. Ces *macchie* sont le résultat de la plus mauvaise [exploitation]. Ce sont des arbres, des arbrisseaux, des buissons, taillés, coupés, brisés à toutes les hauteurs, et la hache du charbonnier y est toujours en combat avec la nature la plus féconde qui, partout où l'on cesse de la tourmenter, s'élance et reprend ses droits et sa beauté.... L'épine blanche fleurissait partout. Le coassement universel des grenouilles remplaçait le chant des oiseaux. Nous roulions sur un pavé antique si parfaitement conservé que, par réflexion, on était effrayé de l'absence de vie.... A travers l'épaisse forêt, se croisent mille sentiers tracés par le bétail à demi sauvage....

Toute cette côte est bordée d'une suite contiguë de dunes de douze à quinze pieds d'élévation, éloignées de la mer de trente à quarante pas. Entre la mer et les collines, est la voie de Sévère, recouverte quelquefois de sable. Derrière les dunes est la forêt. Nos guides paraissaient craindre de dépasser Torre Paterno, l'unique habitation qu'il y eût sur cette côte. Ils montaient fréquemment sur les collines de sable pour chercher, à travers la forêt, l'asile désiré. Tout à coup nous voyons du feu sur le rivage. C'était l'habitation temporaire de vingt-cinq pêcheurs napolitains, qui faisaient leur souper dans des cabanes de ramée, de paille et de roseaux.... Arrivés [près d'eux], nous fûmes peu rassurés en voyant des hommes basanés, à demi sauvages, tous armés de couteaux ou de coutelas à la ceinture. Mais heureusement pour nous ces cabanes étaient près de Torre Paterno, au bout même du sentier qui devait nous conduire à l'asile désiré, à l'unique gîte qu'il y eût pour nous dans ces déserts[3].

L'épithète εὐρυοδείη, « aux larges voies », appliquée par le poète à ce pays désert, peut sembler étrange. Pourtant je croirais volontiers que le poète trouva

1. De Mengin-Fondragon, *Nouveau Voyage en Italie*, II, p. 114.
2. De Lalande, *Voyage en Italie*, VI, p. 458; Lullin de Chateauvieux, *Lettres d'Italie*, p. 177.
3. Ch. V. de Bonstetten, *Voy. dans le Latium*, p. 56-58, 125-126.

cette épithète dans son périple. Aujourd'hui, sur les cartes de l'état-major italien, l'intérieur de ce pays apparaît tout rayé de chemins rectilignes qui, de la mer, montent à l'intérieur et qu'aucun accident de terrain ne vient forcer au moindre coude. *Route des Pêcheurs, Strada dei Pescatori*, le nom, que portent plusieurs de ces chemins, indique suffisamment leur usage : c'est par là que les gens de la mer montent vendre leur poisson aux bourgs et villes de l'intérieur. Ces chemins ne sont aujourd'hui que des sentiers : ce ne sont plus les « larges routes » de cette plaine. Depuis l'antiquité romaine, ce n'est plus à travers la forêt et les maquis, ce n'est plus vers la mer occidentale, vers la côte du large et vers l'îlot montagneux, que descendent les grands chemins des indigènes. Tout au contraire : Via Appia, Linea Pia ou chemin de fer Rome-Terracine, depuis les Romains jusqu'à nos jours, les routes évitent cette traversée des Marais Pontins ; elles se tiennent au delà du marais, sur le dernier talus des monts, et elles viennent aboutir au mouillage de Terracine. Mais aux temps primitifs il en allait tout différemment : la colonie romaine de Circei, disait la tradition, remontait jusqu'aux premiers temps de la République, peut-être même jusqu'à la Royauté[1]; l'existence de cette colonie et son rôle dans le commerce des premiers siècles nous prouvent qu'avant l'établissement des routes vers Terracine, c'est à Circei qu'aboutissaient les grands chemins de l'intérieur. En cet état du commerce primitif et de la civilisation, notre île parasitaire servait de station aux Peuples de la mer : c'est vers cet entrepôt des étrangers que descendaient tout droit les « larges voies » des indigènes. Les archéologues, d'ailleurs, semblent avoir retrouvé les preuves qu'avant l'époque romaine cette région des Terres Pontines connut des jours prospères et put nourrir des populations nombreuses. Avant la conquête de ce pays par les Romains, aux premiers siècles de l'époque classique, au temps de l'*Odyssée*, cette Plaine Pontine était couverte de routes, sillonnée de canaux et de drainages. C'est un fait que Moulin de la Blanchère a bien mis en lumière par son mémoire intitulé *Un Chapitre d'Histoire Pontine*[2].

Par un beau jour du commencement d'avril, l'observateur qui, tournant le dos à Velletri et à ses vignes, monte sur un des tombeaux de l'Appia et regarde la campagne vide, voit un spectacle singulier. L'asphodèle (*Asphodelus ramosus*), « porrazzo » des Romains, règne sur les collines latines. Partout où le sol n'a pas été remué, où la nature n'a pas brisé le tuf, les touffes de la plante se dressent, emplissant l'air de leur odeur. En cette saison, du milieu de chacune, s'élève une tige haute et robuste, portant les fleurs d'un blanc à peine rosé, rayé de violet pâle. Semée un peu partout, au hasard, couvrant d'un tapis plus épais les pentes où le roc n'est garni que d'une faible épaisseur de terre, l'asphodèle affectionne certains endroits particuliers. On la voit croître, plus serrée le long de plusieurs grandes lignes qui courent à travers la campagne tantôt sinueuses, tantôt droites; ses hautes fleurs, qui ont parfois 1 mètre, permettent à à l'œil de suivre ces tracés, qu'autrement rien ne distinguerait dans le paysage uni-

1. Cf. Pauly-Wissowa, s. v. *Circei*.
2. *Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, X, p. 35 et suiv.

forme. Or ces tracés, ce sont des routes. Aimant les terres peu épaisses sous lesquelles la pierre est presque à fleur de sol, l'asphodèle suit les voies romaines. L'Appia elle-même en est couverte, et jamais on n'explore les lignes sur lesquelles la plante croît abondante, sans retrouver sous ses touffes les dalles de lave d'un pavage : tantôt elles sont à peine cachées, tantôt elles se voient à nu; d'autres fois on n'aperçoit rien, mais toujours, en fouillant un peu, on les trouve. Quand ces solitudes étaient vierges, il y a cent ans, ou même cinquante, Fabretti, Kircher, Pratilli, Westphal, Gell et Nibby auraient pu, du haut du monument dont nous n'avons plus à Sole e Luna que la trace, suivre de l'œil tout un réseau se déroulant sur le vert d'alentour, en longues [traînées] d'asphodèles....

Ces vieux chemins, que seule l'asphodèle dessine encore à nos yeux, remontent bien au delà de l'époque romaine. Ils sont antérieurs à l'âge classique. Ils furent abandonnés dès la première conquête de ces réigons par les Romains :

Aujourd'hui, ce n'est que par tronçons que ces vieux chemins apparaissent. En suivant ces routes antiques, on en reconnaît deux espèces. Les unes vont à une ville voisine, comme celle de Velitrae à Antium, ou comme l'*Antiatina*, qui rattache cette même cité à l'Appia : c'étaient, sinon des routes consulaires, au moins des chemins importants, des voies de grande communication. D'autres, au contraire, non moins belles, non moins bien faites en apparence, quoique souvent moins larges et toujours privées de trottoirs, se dirigent à travers la campagne vers des endroits parfois sans nom. Celle qui se détache de l'Appia après le Ponte di Miele est une des plus curieuses à suivre. Elle subsiste presque en entier et a plus d'un mille de longueur sur 2 m. 40 de large. Elle se compose d'une simple chaussée faite en blocs de lave tout semblables à ceux de la route principale : ils viennent de la même carrière, qui est au Ponte di Miele. A 900 mètres environ, elle passe le long d'une magnifique citerne, qu'on appelle les Cento Archi et aussi les Cento Colonne. En réalité il y a trente-six arcades et vingt-huit piliers formant cinq longues travées voûtées de 3 m. 50 environ de haut : la contenance du réservoir approche de 3 000 000 de litres. Comment, par où se remplissait-il, c'est ce que son état de ruine ne permet pas de reconnaître; mais on voit le déversoir sous la route. Peut-être y avait-il une construction sur la plate-forme. En tout cas, c'est un très bel ouvrage, qui fait penser à la *Piscina Mirabilis* de Bauli. La route le côtoie, suit la crête du mamelon où il s'enfonce, et arrive enfin, au bout de de celle-ci, au lieu nommé la Civitana. Située à 163 mètres d'altitude, la Civitana domine au loin le pays; seules, les crêtes de San Gennaro, au-dessus de la source de la Parata, limitent son horizon au nord-ouest; partout ailleurs, il est sans bornes. La nature semble avoir fait ce point pour être le centre, le chef-lieu de toute la campagne voisine.

La Plaine Pontine, dans ses parties les moins basses, présente en grand nombre ces embranchements et bifurcations de routes ruinées, qui semblent ne mener nulle part ou dont les directions, tout au moins, semblent n'avoir jamais concordé avec les sites des villes classiques.

Presque au même point où se détache la route de la Civitana, d'autres chemins s'embranchent. L'un d'eux est dirigé sur Lazzaria. On le nomme la Selciatella, bien qu'on retrouve à peine quelques débris de « selci » sur ses trois premiers kilomètres;

mais ensuite le dallage apparaît, intact et avec sa bordure, et se continue vers la ferme. C'est la route de Velitrae à Antium par Campomorto, où peut-être fut Satricum. Westphal, qui a vu toutes ces chaussées moins ruinées, pense que là était une bifurcation, une branche courant sur Antium, l'autre sur Astura. Une autre voie se détache après le Fosso di Civitana; venue de Velletri, elle s'en allait à Conca, où une enceinte semblable à celle d'Ardée marque la place d'une vieille cité, et de là peut-être à Astura. Non loin du monument de Sole e Luna, une route encore s'éloigne de l'Appia, dans la direction du sud-est; j'en ai relevé des tronçons jusqu'auprès du Formal del Bove. La description de la Voie Appienne dans cette première section nous en a fait rencontrer sept ou huit qui la coupent. Enfin il paraît fort probable, bien que les indices soient moins sûrs, qu'une voie venue de Cora croisait l'Appia en avant de Cisterna, et allait, transversalement aux autres, vers Presciano et au delà. Entre ces routes et l'Appia, des chemins existaient encore, *viae privatae*, analogues à celle qui mène à la Civitana; et l'on trouve dans ce même espace aussi d'autres indices de l'industrie humaine. La Selciatella di Lazzaria est bordée de vrais champs de moellons, qui marquent la place d'édifices, de tombeaux. Une vaste citerne, au bord de la chaussée, présente quatre grandes chambres, dont deux divisées par des arcs; elle pouvait contenir plus de 900 000 litres.

Cette abondance de routes ne se peut comprendre qu'en un pays peuplé, bien cultivé, fertile, prospère. Les textes et les traditions de l'époque primitive nous disent qu'en réalité la Plaine Pontine connut une période de grande richesse.

Il y a eu un temps où les campagnes latines étaient peuplées, étaient fertiles et où les plus riches de toutes furent celles du bassin Pontin. L'histoire la plus ancienne de Rome contient peu de faits positifs. Mais il en sort des données générales, des impressions d'ensemble que le bon sens peut contrôler et que des indices archéologiques sanctionnent. Que les Terres Pontines fussent, dans les légendes, présentées comme un riche pays, comme la partie la plus fertile du Latium, cela ressort de nombreux textes. Dans l'histoire primitive de Rome, la famine revient à chaque instant, et c'est alors dans les Terres Pontines que les Romains vont demander du blé[1]. On les voit, pressés par la faim, y faire la guerre pour se ravitailler[2]. Ce pays est à peine conquis par les légions que le peuple y demande des champs, et les tribuns lui en promettent[3]. Enfin, dès l'âge le plus antique, la légende des Rois y place une cité extraordinairement florissante : ses voisins en sont épouvantés; Tarquin y trouve, quand il l'a prise, un butin fabuleux[4]. Cette Suessa Pometia a dû être sur le bord oriental de la région qui nous occupe; certainement son territoire s'étendait en partie dans le bassin de l'Astura.

L'étude de la viabilité n'a été faite qu'en gros dans ces campagnes. Westphal lui-même, qu'on ne saurait trop louer, n'a guère vu que les principales voies. Il a trop pris pour point de départ l'Appia et n'a pas souligné l'importance historique des petits chemins. La voie Appienne passe au travers de tous ces systèmes locaux comme elle passe près ou loin des villes, sans en tenir le moindre compte. Elle est le produit d'une autre époque et de besoins tout différents : elle n'a pour but ni de relier les uns ni de desservir les autres. Elle ne peut rien apprendre sur l'état du pays. Un lacis serré de voies locales montre, au contraire, ce qu'il était. Les chemins privés qui mènent aux

1. Liv., II, 9, 34; IV, 25. Dionys., V. 26; VII, 1.
2. Dionys., VII, 10.
3. Liv., VI, 5, 6, 21.
4. Liv., I, 53; Dionys., III, 50. Voir *Terracine, essai d'histoire locale*, Paris, Thorin, 1883, chap. III, p. 39-40.

villae, les chemins vicinaux ou d'intérêt commun, les routes de grande et de moyenne communication sont des témoins d'une valeur immense. J'ai déjà dit quelle destruction a effacé la plupart de ces voies, celles surtout qui n'étaient pas dallées ou qui ne l'étaient pas en lave. Toutefois la présence de tombeaux, de monuments rangés en lignes, la persistance des passages suivis, plus grande et aussi remarquable que celle des lieux habités, la nécessité que ceux-ci fussent réunis aux places voisines, tous ces indices mettent sur la trace des vestiges archéologiques, et quelquefois même y suppléent. On arrive, par la pratique, à saisir les lois qui président à la disposition des réseaux et qui rarement sont violées. De chaque ville [préromaine], des routes s'en vont en étoile dans plusieurs directions. Il faut remarquer que ces routes ne vont jamais à un point éloigné; encore moins ont-elles pour objectif Rome, ou même la Voie, sauf quand celle-ci est proche. La limite est la ville voisine, ou plutôt le système voisin.

Si réellement les Terres Pontines ont, avant les temps romains, connu une période de richesse et de peuplement, leur réseau de routes dut être fort complet. Car, à travers ces eaux et ces terres diluées, on n'imagine pas que l'homme et les bestiaux pussent aisément circuler sans un système de chaussées artificielles. Pour unir à la côte ces villes préromaines, il fallait de « larges voies » dallées. Du haut de son observatoire, Ulysse n'apercevrait plus aujourd'hui ces « larges routes »; il n'en faut pas conclure que l'épithète odysséenne εὐρυοδείη fût alors inexacte. Les villes, fermes et routes primitives ont disparu; mais le sous-sol a gardé jusqu'à nous un réseau de drainage, qui fut antérieur, lui aussi, à l'époque romaine, et qui, dès l'époque romaine, commença d'être négligé. Les premiers Romains eux-mêmes semblent n'avoir plus entretenu ce réseau. Les auteurs anciens ne nous en ont jamais parlé. Les seuls travaux des archéologues ont réussi à le remettre au jour :

La raison en est fort simple. Ce système correspond à un temps très différent de l'âge littéraire. Celui-ci se place vers l'époque où les campagnes latines sont en pleine décadence : le *latifundium* est partout, le désert se crée, l'abandon atteint de plus en plus toutes les terres. Évidemment ce n'est pas alors que se fit un travail d'ensemble plus analogue, ai-je dit ailleurs, « à l'œuvre instinctive et parfaite d'une colonie de castors ou d'une république de fourmis qu'aux produits de l'expérience humaine ». Et ce n'est pas non plus à l'âge précédent, où les moissons cèdent la place aux prés, où la culture diminue peu à peu avec la population libre, où la guerre dévaste, où la conquête dépeuple les pays Latin et Pontin, où il n'existe plus de groupement des forces permettant même de concevoir des opérations pareilles. Il faut donc remonter d'un saut aux premiers âges agricoles de Rome, de l'Italie, du Latium. Les communautés rustiques de l'époque primitive peuvent seules donner assez de bras à une œuvre commune de ce genre : chacune, se mettant au travail, en fait ce qui lui est utile, et le pays est bonifié. Il va de soi que ce moyen coûteux ne put pas rester en usage dans les temps où l'on ne chercha plus qu'à dépenser le moins possible, où la pâture donna un revenu sans exiger presque aucune mise de fonds, où la culture périt, écrasée par ses frais. Voilà pourquoi les agronomes romains, soit qu'ils connussent ce drainage, soit qu'ils l'eussent déjà oublié, se sont bien gardés de le donner en exemple dans leurs manuels pratiques[1].

1. M. de la Blanchère, *op. laud.*, p. 150.

Il faut donc oublier la désolation actuelle et concevoir qu'aux temps odysséens, ces terres étaient habitées, cultivées : un peu en dehors de la bande maritime, que ravageaient les corsaires, des villes s'étaient bâties, entre lesquelles des routes traçaient leurs lignes droites. Mais, sous les pieds mêmes d'Ulysse, la plaine n'était qu'une mer de verdure, rayée de grandes routes. La forêt escalade encore les pentes du Monte Circello. Autant la façade maritime de l'île est abrupte, rocailleuse et nue, autant la façade continentale est verdoyante et bocagère. Myrtes, orangers et palmiers nains se mêlent aux chênes et aux yeuses. Des sources et des ruisseaux ont dans le flanc du rocher creusé de frais vallons. Plusieurs ruisselets en descendent vers le Fleuve Tors, *Rio Torto*, sorte de fosse toujours pleine, qui, sur le front continental de notre îlot, borde la masse du rocher et mène les eaux boueuses dans le golfe de Terracine. Ce *Bosco de San Felice* est peuplé de gibier. C'est là, près du Fleuve, qu'Ulysse tuera son cerf : l'onomastique actuelle a encore une *Torre Cervia*, Tour de la Biche; le périple primitif connaissait peut-être ici un Port du Cerf, comme nos marins y connaissent encore un Port du Buffle.

En haut du sémaphore, Ulysse a réfléchi. Il s'est demandé s'il descendrait tout droit vers les fumées qu'il apercevait dans les bois. Mais il a pensé qu'il valait mieux rentrer au vaisseau, faire manger ses hommes et délibérer avec eux. Il revient sur ses pas et voici qu'en travers de sa route, la bonté divine fait passer un cerf, qui, des clairières de la forêt, descendait boire au Fleuve :

ὁ μὲν ποταμόνδε κατήιεν ἐκ νομοῦ ὕλης
πιόμενος.

Ulysse tue le cerf et le rapporte au campement, où les hommes, toujours roulés dans leurs manteaux, n'ouvrent un œil et ne daignent secouer leur torpeur qu'à l'annonce de ce gibier merveilleux. Toute la journée, on mange et l'on boit son saoul. Le soir, on se recouche sur le sable, le ventre plein. Le lendemain seulement, Ulysse fait son rapport et donne à l'assemblée les résultats de son exploration : « Du haut du sémaphore, on aperçoit une grande terre, plate, boisée, qui doit être habitée, puisque j'ai vu de la fumée monter de la forêt et du maquis.... » Les hommes l'interrompent de leurs cris de douleur : « Encore une aventure de Kyklope et de Lestrygons! non! non! plus de pareilles histoires! » Mais Ulysse tient bon : il faut aller voir. On se partage en deux escouades, l'une sous Euryloque et l'autre sous Ulysse. On tire au sort pour décider laquelle des deux restera près du vaisseau, laquelle montera à la découverte vers les fumées et l'intérieur du pays. Le sort tombe sur Euryloque, qui part avec sa bande. Ils montent vers le palais de Kirkè. Ils s'éloignent du vaisseau et de la mer; Ulysse, après eux, suivra ce même chemin :

ὣς εἰπὼν παρὰ νηὸς ἀνήιον ἠδὲ θαλάσσης.

Ce n'est pas la route qu'Ulysse avait prise le premier jour pour monter à l'ob-

servatoire. Cette route de l'observatoire s'éloignait du vaisseau seulement; mais elle ne tournait pas le dos à la mer :

καρπαλίμως παρὰ νηὸς ἀνήιον ἐς περιωπήν.

Le palais de Kirkè est loin de la mer, à l'intérieur du pays. On y « monte » de la plage, comme des échelles levantines on « monte » à la ville. Voici le second théâtre où va se dérouler la fin de l'aventure.

*
* *

Entre la « cale » et le palais de Kirkè, s'étendent la forêt et le maquis. Euryloque et sa bande s'en vont à travers ce fourré :

ἤομεν, ὡς ἐκέλευες, ἀνὰ δρυμά, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ.

Ulysse s'en ira de même à travers l'île forestière, νῆσον ἀν' ὑλήεσσαν. Au delà des bois marécageux, la montagne offre ses vallons, βήσσας, ses vallons sacrés, ἱερὰς βήσσας. C'est là, dans un lieu découvert, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ, que les palais de Kirkè dressent leurs murailles de pierres polies :

εὗρον δ' ἐν βήσσῃσι τετυγμένα δώματα Κίρκης
ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ.

En ce palais, habite la déesse des fauves, la nymphe des bêtes féroces. Autour d'elle, se pressent les loups de montagne et les lions, qu'elle a charmés et qui la caressent comme des chiens :

ἀμφὶ δέ μιν λύκοι ἦσαν ὀρέστεροι ἠδὲ λέοντες,
τοὺς αὐτὴ κατέθελξεν....
ὣς τοὺς ἀμφὶ λύκοι κρατερώνυχες ἠδὲ λέοντες
σαῖνον· τοὶ δ' ἔδεισαν, ἐπεὶ ἴδον αἰνὰ πέλωρα.

Euryloque et sa bande arrivent chez Kirkè. La déesse des fauves les accueille, mais leur prépare des mélanges, des *kykéons* pernicieux. Tous ceux des Achéens qui avalent ces mélanges sont métamorphosés en cochons et enfermés par la déesse. Le seul Euryloque redescend au campement de la côte et raconte la terrible aventure. Alors Ulysse monte, à son tour, « du vaisseau et de la mer ». A travers la forêt et le maquis, il arrive au vallon sacré. Là, sur le seuil de la sainte demeure, Hermès se présente à lui et lui remet une plante merveilleuse, le *molu*, par laquelle Ulysse, sauvé du maléfice, forcera Kirkè à délivrer ses compagnons et à leur rendre la forme humaine. Grâce au *molu*, le héros triomphe de la magicienne. Il sauve ses compagnons, puis, redescendant à la côte, il va chercher ceux qui restaient auprès du vaisseau. Tous remontent chez Kirkè. On s'installe en cette demeure bien fournie : toute une année, on

y fait la fête, mangeant, buvant et folâtrant avec la bonne déesse et ses jolies chambrières.

Transportons cette description odysséenne sur les cartes du rivage italien. On donne le nom de Plaine Pontine ou de Marais Pontins à la grande étendue plane qui, des dunes de la mer et des roches de Kirkè, s'en va jusqu'au pied des premières montagnes continentales. A 20 kilomètres environ des roches de Kirkè, ces montagnes continentales dressent leur muraille abrupte qui, du Sud au Nord, du promontoire de Terracine aux contreforts du mont Albain, s'allonge parallèlement à la côte latine sur près de 100 kilomètres. Cette muraille abrupte est appelée par les Italiens actuels Monts Lepini. Elle est couronnée de faîtes qui dépassent 1500 mètres. Elle présente à la Plaine Pontine une façade continue et droite, qui tombe de 600 ou 700 mètres à pic, si bien qu'au bord de la mer verdoyante des Marais, c'est une brusque falaise et comme le vrai rivage de la péninsule montagneuse. Cette Plaine Pontine n'a pas, ainsi qu'on pourrait croire, sa pente régulièrement inclinée du pied des monts vers le rivage de la mer occidentale : ses fleuves ne descendent pas, perpendiculaires à la direction des Monts Lepini. Tout au contraire, c'est parallèlement à cette chaîne des monts que, lentement, en nappes tournoyantes et huileuses, les eaux s'écoulent vers la plage de Terracine. Quand on monte de Kirkè vers les montagnes de l'intérieur, il faut traverser d'abord la *selva* et les *macchie*, la forêt et les fourrés, puis trois et quatre petits fleuves qui, mal contenus dans leurs rives incertaines, bordés de marécages et de flaques, couvrent de leurs inondations ou de leurs lacs cinq à six kilomètres de plaine.

En face de Kirkè, les Monts Lepini pointent l'éperon du Monte Leano. Vers cette Punta di Leano (comme disent les cartes de l'état-major italien), se dirigeait toute droite, avant l'établissement de la grand'route actuelle, l'une de ces *Strade dei Pescatori, Routes de Pêcheurs*[1], dont nous avons parlé : nos cartes marines, en même temps qu'elles indiquent la grand'route actuelle au long de la plage entre San-Felice et Terracine, marquent aussi ce vieux chemin tout droit entre San-Felice et la Punta di Leano. Avec ses 676 mètres d'altitude, ce Monte Leano surveille la plage et le marais. Il est surplombé lui-même par des montagnes bien plus hautes : il n'est que le contrefort avancé de la haute Montagne des Enchanteresses, *Monte delle Fate*, dont les 1100 mètres dominent l'arrière-pays. Au pied du Monte Leano, s'ouvre dans la chaîne des Lepini un étroit vallon, la *Valle de San Benedetto*, à l'entrée duquel jadis la Déesse des Fauves, *Fer-onia*, avait un sanctuaire. Durant toute l'antiquité, le culte de Feronia subsista en ce temple fameux. C'est chez cette déesse des bêtes féroces que vont monter nos Achéens. Ils traversent d'abord la forêt et le maquis :

Au delà du marais de Lauro, commencent les forêts de Borghèse, où l'on fait tous les neuf ans des coupes réglées. Ces bois, taillés par le pied, repoussent avec une abon-

1. Cf. de Proni, *Mémoire sur les Marais Pontins*, Atlas, carte 1.



FIG. 56. — D'AIAIÈ A FERONIA
Photogravure d'après la carte de l'État-Major italien.

dance qui rend la forêt impénétrable. Le chêne vert, le liège au tronc grisâtre et déchiré, le laurier, l'olivier, entremêlés de poiriers et de pommiers, souvent entourés de rosiers, de myrtes, de lentisques, le tout enlacé de lierre, de vigne ou de chèvrefeuille, formaient des massifs impénétrables, entre lesquels on découvrait çà et là de sombres sentiers, peut-être primitivement l'ouvrage des sangliers ou des troupeaux sauvages. Cependant le chant de mille oiseaux semblait verser la vie dans la nuit de ces épaisses ombres; leurs cris et leur fuite subite, quand on venait à passer, animaient ces solitudes profondes[1].

Nos Achéens vont à cette fumée que, du haut de son observatoire, Ulysse aperçut vers l'intérieur, au delà des maquis et de la forêt, dans le palais de Kirkè :

καί μοι ἐείσατο καπνὸς ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
Κίρκης ἐν μεγάροισι διὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην.

Le pays semble désert : ni fermes, ni villages. De tout temps, cette partie des Marais Pontins, la plus basse et la plus voisine de la mer, a été déserte ou déshabitée durant la saison chaude. Alors même que les parties hautes avaient leurs villes et fermes préromaines, ce bas pays trop inondé présentait déjà son aspect actuel. Durant l'été, les bûcherons et les troupeaux transhumants l'abandonnent. Il faut attendre l'automne pour voir redescendre ici les pâtres et les charbonniers :

Au mois d'octobre, dans l'Apennin, on sent que la neige approche; dans la plaine Pontine, les pluies de novembre vont réveiller la nature desséchée et abattre un peu les fièvres. A cette époque, la *macchia* se remplit. De l'Apennin romain, des Abruzzes, de toutes les montagnes, une foule de gens viennent s'y établir. Déserte en septembre, la *macchia* en décembre a la population d'une ville : 20000 âmes environ y habitent. Bassiano, Anticoli, Veroli, dix autres « pays » s'y déversent. Chacun, dans la montagne, a ses habitudes, ses intérêts, ses contrats, qui le lient à un territoire pontin où l'on retourne tous les ans. Donc, dans l'immense forêt pontine, chacun va retrouver sa *lestra*, c'est-à-dire un essart fait par lui ou par un devancier, souvent par un ancêtre, car des familles se sont perpétuées pendant des siècles sur ces essarts. Une *staccionata*, lice grossière garnie de broussailles, enferme les bêtes : des cabanes, en forme de ruche, enferment les gens. Pour son compte ou pour le compte d'un autre, l'occupant exerce l'un ou plusieurs des mille métiers de la *macchia*. Berger, vacher, porcher le plus souvent, bûcheron parfois, toujours braconnier et rôdeur, usant de la *macchia* sans scrupule comme un sauvage de la forêt vierge, il vit et, de son industrie, fait un revenu au maître du sol et à son propre maître, qui lui a confié des bêtes, quand les bêtes ne sont pas à lui. Ainsi se passent six à sept mois. Juin arrive. Les marais sèchent. Les mares ont tari. Les enfants tremblent de la fièvre. Les nouvelles du « pays » sont bonnes. En quatre jours, les chemins se couvrent de gens qui regagnent les montagnes. Famille par famille, *lestra* par *lestra*, la *macchia* se vide. On ne rencontre que ses habitants escortant leurs chevaux, leurs ânes et leurs femmes, chargés de tout ce qui doit s'emporter. Bien rares sont ceux que juillet surprend encore dans ces parages. La forêt est abandonnée à vingt espèces de taons et d'insectes qui rendent la vie impossible[2].

1. V. de Bonstetten, *Voyage*, p. 167.
2. M. de la Blanchère, *Terracine*, p. 11.

Dans le récit odysséen, nous sommes en été, au cours ou vers la fin de la saison navigante. Car Ulysse et ses compagnons, depuis leur départ de Troie, ont déjà dépensé plusieurs mois chez les Lotophages, les Kyklopes, Aiolos et les Lestrygons. La saison est avancée; ils vont hiverner chez Kirkè où, toute une année, ils resteront à manger, à boire, à faire la fête :

ἔνθα μὲν ἤματα πάντα τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτὸν
ἥμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.

Nous connaissons ces hivernages et nous avons décrit les interminables séjours des marins francs à Milo, Nio ou Mycono.... Nous sommes donc en été : la forêt est déserte. On n'entend que le chant des oiseaux dans les arbres, le cri des aigles et des éperviers, les fuites de sangliers ou de cochons dans le taillis :

Κίρκης δ' ἔνδον ἄκουον ἀειδούσης ὀπὶ καλῇ.

Euryloque et sa bande ne sont pas trop rassurés.... Mais la forêt s'éclaircit. On atteint le marais. On approche des monts. On aperçoit des traces de l'activité humaine. Voici une maison de pierre :

Nous étions à cent pas de Torre Paterno. Nous avançons. Nos guides nous précèdent à travers la forêt. Il était nuit close. Nous arrivons à une maison. Notre escorte nous dit d'attendre, non à la porte, — il n'y en avait point, — mais au bas de l'escalier : « Pourquoi attendre? — Pour savoir si nous sommes reçus. » Nous voilà donc seuls dans la forêt, au hasard de passer une nuit assez froide, couchés sur un sol en quelques endroits pestilentiel, auprès de ces pêcheurs napolitains inconnus, sans autre asile que celui des sangliers et des porcs-épics ou des troupeaux sauvages que nous entendions s'agiter dans le taillis. Le plus grand et le seul véritable danger nous était inconnu : les Barbaresques croisaient près de nous, avec une flottille, et enlevaient jusqu'aux petits enfants qu'ils trouvaient sur cette côte.... Enfin le cliquetis des armes pesantes de nos gardes, qui descendaient les escaliers, nous annonça la réponse du berger. On nous dit de monter....

Avant de me coucher, je conversai avec mes hôtes, dont la chasse paraissait être la principale occupation. Ils me parlèrent des bêtes sauvages qui habitaient les forêts de Laurente. Il y a beaucoup de porcs-épics sur toute cette côte. Les sangliers sont communs et l'ont toujours été. Il paraît que même au temps de Pline, où la population avait atteint son plus haut terme, les collines voisines étaient couvertes de bois. Les sangliers s'accouplent fréquemment avec les truies et l'on aime la race qui en provient. Virgile parle des sangliers de Laurente,

multosque palus Laurentia sylva
pastus arundinea.

Les loups ne sont que trop communs dans ces bois, disaient les bergers. Les cerfs, assez communs dans les environs de Laurentum, rappellent le charmant tableau du cerf de Silvia dans le septième livre de l'Énéide[1]....

1. V. de Bonstetten, *Voyage*, p. 125-130.

Nos Achéens arrivent de même auprès d'une haute maison de pierre, où une belle femme chantait en travaillant : « Est-ce une déesse? est-ce une mortelle? crions pour voir », et tous se mettent à crier :

ἢ θεὸς ἠὲ γυνή· ἀλλὰ φθεγγώμεθα θᾶσσον.
Ὣς ἄρ' ἐφώνησεν, τοὶ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες.

Cette maison est en dehors du marais, dans les premiers vallons de la montagne, en une clairière dégagée. Ce n'est pas une cabane provisoire, une hutte de branchages, une pauvre *staccionata*, comme dans leurs *lestras* en font les charbonniers et les pâtres. C'est une maison véritable, durable, une haute et grande maison de pierres travaillées, un palais ou un temple, une sainte demeure, ἱερὰ δώματα :

εὗρον δ' ἐν βήσσῃσι τετυγμένα δώματα Κίρκης
ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ.

Au seuil du « vallon sacré », qui maintenant encore est un vallon béni, la Valle de San Benedetto,

ἀλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλον ἰὼν ἱερὰς ἀνὰ βήσσας,

cette « demeure sacrée », peuplée de bêtes fauves,

... ἱεροῖς ἐν δώμασι Κίρκης,

n'est que le sanctuaire de Feronia. Tout concorde à cette identification. Prenez les descriptions des archéologues :

« Feronia avait son sanctuaire à l'entrée de la *Valle*, au pied de la Punta di Leano, à trois milles de Terracine. Là étaient son bois sacré, sa fontaine, son temple, dont le soubassement en gros blocs a subsisté jusqu'à nos jours. Son culte est l'une des plus vieilles religions rustiques de l'Italie. Rome le reçut des Falisques. On sait aujourd'hui que Feronia n'était point une Junon, comme l'avait dit Servius, mais bien une divinité chthonienne, parente de Maaia et de Tellus, compagne de Soranus dans le fameux sanctuaire du Soracte. On lui rendait un culte barbare dans des bois généralement redoutés. On trouve des *Luci Feroniæ* chez les Sabins, chez les Volsques. Mais les sanctuaires les plus célèbres étaient celui du mont Soracte et celui-ci, que quelques auteurs placent à tort dans le pays circéien. Avec les idées gréco-romaines, Feronia fut assimilée à Proserpine. On lui donnait les épithètes grecques de Ἀνθηφόρος, Φιλοστέφανος : on l'identifiait avec la Korè de Syracuse, avec la Vierge, fille de Déméter, non encore ravie par Pluton. La seule représentation certaine que l'on ait d'elle est sur les médailles de la *gens Petronia*, famille d'origine sabine. La tête est d'une jeune fille couronnée, comme l'a démontré Borghesi, de fleurs de grenadier en boutons. Dans ce sanctuaire, la déesse présidait aux affranchissements. On faisait asseoir l'esclave sur une certaine pierre dans le temple; on lui couvrait la tête du

bonnet *pileus* et l'on prononçait la formule : *Bene meriti servi sedeant, surgant liberi*[1]. »

De Kirkè à Feronia, du récit odysséen aux rites de ce sanctuaire italique, il est bien des points de ressemblance. Feronia, la déesse des forêts, est la déesse des Fauves : les fauves, *fer-i*, ont *Fer-onia*, comme *Bell-um* a *Bell-ona*, *Pom-a Pom-ona*, les *Bov-es Bub-ona*, etc.; *Petr-onia* de *Petrus*, *Fid-onia* de *Fidus*, etc., nous expliquent *Fer-onia* de *Ferus*. Dans le conte odysséen, ces fauves, lions et loups des montagnes, apparaissent et font cortège à la déesse. Mais ils n'apparaissent qu'un instant et ce n'est pas en *fauves*, mais en *cochons*, que vont être changés les compagnons d'Ulysse. Cette apparente anomalie ne doit pas nous surprendre : les récits des voyageurs nous ont fait connaître, auprès des fauves de la montagne, les troupes de sangliers et de cochons sauvages, qui abondent à travers le maquis, couchant dans le fourré et vivant, non de pâtée, mais de fruits, glands ou cornouilles :

... τοῖσι δὲ Κίρκη
πὰρ ῥ' ἄκυλον βάλανόν τε βάλεν καρπόν τε κρανείης
ἔδμεναι, οἷα σύες χαμαιευνάδες αἰὲν ἔδουσιν.

L'onomastique de ce pays a fourni — nous le verrons bientôt — la matière de notre conte odysséen : l'abondance des pourceaux, que signalent les voyageurs, avait déjà valu, dès la première antiquité, les noms de *Suessa* et *Setia* à des villes toutes proches de Feronia.

Feronia, déesse des fauves comme Kirkè, est en outre la déesse de l'affranchissement. Il suffit de lire avec attention le texte odysséen pour retrouver dans le palais de Kirkè les mêmes cérémonies et jusqu'aux mêmes formules rituelles. Feronia délivre, libère les esclaves; Kirkè devra délivrer, libérer les compagnons d'Ulysse :

ὄφρα κέ τοι λύσῃ θ' ἑτάρους....
πρὶν λύσασθ' ἑτάρους...

Délivrés de la servitude, les affranchis de Feronia changent leur condition de brutes humaines pour la condition d'hommes véritables : « Ils se dressent libres », *surgunt liberi*. Mot pour mot, c'est pareillement que, délivrés de leur servitude bestiale, les compagnons d'Ulysse vont « se dresser », ἔσταν ἐναντίοι, quand Ulysse aura forcé la déesse à les *délier*, à leur *ouvrir* la porte de l'étable, à les *délivrer* de leurs formes de cochons :

ἐκ δ' ἔλασεν σιάλοισιν ἐοικότας ἐννεώροισιν·
οἱ μὲν ἔπειτ' ἔστησαν ἐναντίοι....

Chez Feronia, la résurrection de l'esclavage vers la liberté est précédée pour

1. M. de la Blanchère, *Terracine*, p. 27.

le futur affranchi de la perte des cheveux; il doit se présenter à la déesse, la tête tondue, chauve :

ut ego hodie raso capite calvus *capiam pileum*,

comme dit Plaute[1]. Quand les compagnons d'Ulysse se dressent devant la déesse, ils perdent eux aussi leurs poils et ils redeviennent des hommes plus jeunes, plus beaux et plus grands :

τῶν δ' ἐκ μὲν μελέων τρίχες ἔρρεον....
ἄνδρες δ' ἂψ ἐγένοντο νεώτεροι, ἢ πάρος ἦσαν,
καὶ πολὺ καλλίονες καὶ μείζονες εἰσοράασθαι.

L'épisode des Lestrygons, au pays des Sardes, des *Fuyards*, était avant tout la *Fuite* d'Ulysse; notre épisode de Kirkè, au pays de Feronia la Libératrice, est avant tout l'Affranchissement, la Libération de l'équipage.

Mais les ressemblances ne s'arrêtent pas là. Avant d'arriver chez Kirkè-Feronia, Ulysse rencontre au seuil du vallon sacré, un jeune homme ou plutôt un jeune dieu, dont la barbe commence à fleurir et dont la jeunesse est pleine de charmes; c'est Hermès à la baguette d'or :

ἔνθα μοι Ἑρμείας χρυσόρραπις ἀντεβόλησεν
ἐρχομένῳ πρὸς δῶμα, νεηνίῃ ἀνδρὶ ἐοικώς,
πρῶτον ὑπηνήτῃ, τοῦ περ χαριεστάτη ἥβη.

Auprès de Feronia, les Italiotes adoraient un dieu que les Romains assimilèrent à leur Jupiter et qui portait l'épithète de *Axour* ou *Anxur*. Ce Jupiter Anxour n'était pas le père des hommes et des dieux, le dieu à la barbe fournie et vénérable : c'était un Jupiter enfant ou jeune homme, *Jupiter puer*, Jupiter imberbe. L'épithète *Anxour*, disaient les Gréco-Romains, venait de cette première barbe, qui fleurissait à peine ses joues et qui se passait encore du rasoir, ἀνεὺ ξυροῦ : les mêmes auteurs de calembours et calembredaines avaient trouvé que Feronia, apportée de fort loin, disaient-ils, par les navigateurs, devait son nom à ce transport maritime, ἀπὸ τῆς πελαγίου φορήσεως. Les monnaies de la *gens Vibia* nous montrent le dieu Axour sous les traits d'un jeune homme, encore imberbe, portant le sceptre et la coupe : sa tête est couronnée de feuillage[2]. Le poète odysséen a nommé ce dieu Hermès. C'est en effet un jeune dieu, un dieu-fils, et non pas un dieu-père. Comme Hermès, Jupiter Axour tient la baguette : c'est Ἑρμείας χρυσόρραπις, Hermès à la baguette d'or, qui parcourt les forêts de l'île quand il descend du lointain Olympe :

Ἑρμείας μὲν ἔπειτ' ἀπέβη πρὸς μακρὸν Ὄλυμπον
νῆσον ἀν' ὑλήεσσαν.

1. *Amphitr.*, 463; cf. Servius, *ad Aeneid.*, VIII, 564, et VII, 800.
2. Cf. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v. *Anxurus* et *Feronia*.

Ulysse rencontre ce parèdre de Feronia à l'entrée du temple. Le dieu, pris de pitié, donne au héros une recette pour éviter les pièges de la magicienne : « Il arracha de terre une plante et m'en fit connaître la nature. Elle était noire à la racine ; mais elle avait des fleurs laiteuses. Les dieux la nomment *molu* et, pour des hommes mortels, elle est difficile à arracher ; mais les dieux peuvent tout »,

ἐκ γαίης ἐρύσας καί μοι φύσιν αὐτοῦ ἔδειξεν·
ῥίζῃ μὲν μέλαν ἔσκε, γάλακτι δὲ εἴκελον ἄνθος·
μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί· χαλεπὸν δέ τ' ὀρύσσειν
ἀνδράσι γε θνητοῖσι, θεοὶ δέ τε πάντα δύνανται.

Ce nom de *molu* n'est pas grec : il ne se rencontre en aucun autre passage de la littérature grecque ; l'auteur odysséen lui même le tient, non pour un mot hellénique et humain, mais pour un vocable « divin ». L'Écriture donne le nom de מלוח, *m. l. ou. h*, à une plante des sables, dont les pauvres gens font parfois un mets, une *salade*, dirions-nous : le mot sémitique מלח, *m. l. h*, en effet, signifie *sel*. En grec, l'équivalent exact de ce nom de plante est ἅλιμος (ἅλς, *sel*), et la plante ainsi désignée est notre *atriplex halimus*. « Cette plante, disent les Dictionnaires de Botanique[1], est appelée communément *pourpier de mer* : elle se mange en salade ou confite dans du vinaigre. » C'est un arbuste, dont les feuilles seulement et les jeunes pousses sont comestibles. La fleur est d'un jaune laiteux. Cet arbuste se rencontre sur toutes les côtes méditerranéennes. Mon ami M. Caullery, professeur à la Faculté de Marseille, a bien voulu m'en procurer un plant. Il m'écrivait en même temps la lettre que voici :

Je vous envoie des rameaux et des feuilles. Quant aux fleurs, il n'y en a pas en cette saison et, pour la racine, il faut croire que ni moi ni le jardinier, qui m'a accompagné au parc Borelli, n'étions des dieux : nous n'avons pas réussi à en avoir une. L'*Atriplex halimus* forme des arbrisseaux en touffes qui s'élèvent à un ou deux mètres et qui s'accrochent aux rochers le long de la Corniche. Mais son véritable habitat est dans les terrains sablonneux. La racine est un pivot qui s'enfonce profondément dans les sables en se tordant progressivement en hélice. Il est par suite très difficile de l'extraire. D'après notre propre expérience, on ne réussit qu'à casser la souche à ras de terre. Ce dernier résultat est accessible à un homme de force moyenne, quand il s'agit d'un arbrisseau moyen. La fleur est jaunâtre, disent les livres et les jardiniers. Elle est pâle, peu colorée, comme toutes les polygonées. La racine est jaunâtre, avec des radicelles plus sombres. Celle que je vous envoie n'est pas noire. Mais, dans certains terrains, il arrive forcément que la racine prenne une teinte plus foncée. La plante, dans son ensemble, est d'un vert glauque, qui, très clair, lui donne de loin l'aspect gris blanchâtre.

« L'halimos, dit Pline, a suscité bien des discussions parmi les auteurs. Les uns le décrivent comme une plante frutescente, touffue, blanche, sans épines, avec des feuilles comme celles de l'olivier, mais plus tendres : on les cuit et on

1. Baillon, *Dict. de Bot.*, p. 313, s. v. *Atriplex*. Je dois ces renseignements à mon ami L. Matruchot, professeur à l'Université de Paris.

les mange; la racine, à la dose d'une drachme dans de l'eau miellée, dissipe les tranchées, les convulsions et les ruptures.... Les autres disent que c'est une plante maritime, salée, d'où son nom, avec des feuilles longues, arrondies et comestibles. On en connaît une espèce sauvage et une espèce cultivée: l'une et l'autre s'emploient avec du pain contre les dysenteries, avec du vinaigre contre les maux d'estomac. On applique les feuilles crues sur les ulcères invétérés, et elles adoucissent les élancements des plaies récentes, les douleurs de vessie et les foulures. L'espèce sauvage a des feuilles moins larges, mais des vertus plus actives, surtout contre la gale des bêtes et des gens. La racine est en outre employée en frictions pour blanchir la peau et les dents. La graine, mise sous la langue, empêche de sentir la soif. On mange aussi l'espèce sauvage et on les confit toutes deux.... Des auteurs pensent que, pour Hésiode, asphodèle et halimos sont synonymes.... On prétend que, semé devant la porte des métairies, l'asphodèle est un préservatif contre les maléfices. Nicandre ordonne la graine ou les bulbes contre les serpents et les scorpions, et il en fait mettre sous le chevet pour écarter ces bêtes malfaisantes. On s'en sert aussi contre les animaux marins venimeux et contre les scolopendres terrestres[1]. »

Je crois que *molu* est la transcription grecque du mot sémitique dont *halimos* serait la traduction. Nous avons, dans cette expression du poète, la même marque d'origine que, plus haut, dans *gauloi* (γαῦλοι) et *phokè* (φώκη). Ce sont mots sémitiques qui passèrent du périple dans le poème, en ne prenant qu'un léger vêtement grec. *Molu*, μῶλυ, me semble en effet la transcription de מלוח, *malouh* ou *molouh*, étant donné que la dernière consonne ח est une aspirée que seuls les Sémites arrivent à prononcer: nous savons qu'elle est très souvent négligée par les Hellènes et qu'ils ne savent au juste comment la rendre. Le *molu* ou *molouh* avait sa place dans le périple original. Entre la Forêt, Ὕλη, et le Vallon, Βῆσσα, le périple devait décrire le Marais et la Plage sablonneuse, toute semée d'*atriplex halimus*: « Le sol, dit Bonstetten en décrivant l'île du Tibre auprès d'Ostie, était couvert de marguerites blanches, de coquelicots rouges et surtout d'asphodèles, plante bulbeuse, haute de trois pieds, dont l'île est presque entièrement couverte. Cette belle plante, qui porte une tige et des fleurs semblables à la hyacinthe, n'est d'aucune utilité pour le bétail qui n'y touche jamais; ses fleurs inodores, blanches et rayées de rose, sont d'un bel effet. Une variété est, dit-on, le fameux *molu*, donné à Ulysse par Mercure pour se garantir des charmes de Circé[2]. » Le périple original devait aussi raconter comment les indigènes se servent de cette plante contre les serpents qu'ils charment et contre les maléfices qu'ils redoutent. Hermès le donne à Ulysse pour cet usage :

ἀλλ' ἄγε δή σε κακῶν ἐκλύσομαι ἠδὲ σαώσω·
τῆ, τόδε φάρμακον ἐσθλὸν ἔχων ἐς δώματα Κίρκης
ἔρχευ, ὅ κέν τοι κρατὸς ἀλάλκῃσιν κακὸν ἦμαρ.

1. Plin., XXII, 32-33, et XXI, 68; d'après la traduction de Littré.
2. V. de Bonstetten, *Voyage*, p. 100.

L'onomastique actuelle connait en ces parages le Mont des Magiciennes, la Montagne des Fées, *Monte delle Fate*. Durant l'antiquité, les Marses, peuple du voisinage, étaient des charmeurs de serpents, des devins, des magiciens, des sorciers. Descendants d'un fils de Kirkè, les Marses conservaient les recettes et l'art de la déesse, *Marsis, a filio ejus orta gente, quos esse domitores serpentium constat*[1]. Durant toute l'antiquité, les auteurs et poètes romains vantent les secrets merveilleux de ce peuple charmeur : le nom de *marsus* devint même synonyme à Rome de *devin* et de *sorcier*. Aujourd'hui encore, les habitants de ce canton conservent leur vieille renommée :

On chasse ici le blaireau, non seulement pour sa chair, qui est très délicate, mais aussi pour sa fourrure, qu'on regarde comme un préservatif puissant contre l'influence des mauvais esprits. Les jeunes gens portent souvent un morceau de cette peau sur leurs chapeaux; les femmes, et surtout celles qui sont mariées, en mettent sous leurs corsets pour se garantir, ainsi que leurs enfants, des enchantements, car on croit encore que les habitants des montagnes, les anciens Marses, près du lac Fucino, sont adonnés à la sorcellerie. Aucun cheval ne serait réputé en sûreté si sa bride ne portait aucun ornement de peau de blaireau. Les mulets et les ânes même sont également pourvus de ce charme puissant, qui acquiert une nouvelle force de la bénédiction annuelle de Saint Antoine[2].

Les Marses ne sont pas un peuple maritime. Ils ont leur domaine dans les Apennins de l'intérieur, assez loin de la côte. Mais ils vivent, comme leurs voisins, de leurs troupeaux et surtout de leurs moutons : chaque année, ils descendent durant plusieurs mois, au bord de la mer, pour fuir la neige des Apennins et retrouver les pâturages d'hiver. Aux temps du périple odysséen, je crois que déjà il en était ainsi. Les premiers navigateurs eurent, comme les montagnards actuels, leur Mont ou Cap de « l'Enchantement », *Axour* ou *Anxour*. Car ce nom de lieu est antérieur aux temps grecs et romains. Comme *Ai-aiè*, c'est, je crois, un nom sémitique. Il est du même temps qu'*Aiaiè*, — de la même famille que l'Épervière, dirait le poète odysséen. Au long de cette côte italienne, l'Épervière n'est point isolée. Elle a toute une famille de proches parents, dont le poète odysséen fit ses père, mère, frère et sœur : Kirkè est fille de Persè, sœur d'Aiètès. Ce ne sont point là inventions du poète. L'onomastique de cette côte italienne va nous rendre tous ces personnages.

*
* *

Pour les navigateurs partis de Kume (nous connaissons le rôle éminent de ce port aux temps de notre périple) et voguant vers le Nord, la côte italienne pré-

1. Cf. Plin., VII, 2, 7; XXV, 5, 2; XXVIII, 6, 1; XXI, 45, 3. Cicero, *de Divin.*, I, 58; II, 33. Virg., VII, 749. Scl., VIII, 496. Horat., *Ep.*, V, 76; XVII, 29.
2. Marie Graham, *Voyage dans les montagnes de Rome* (1819), p. 66.

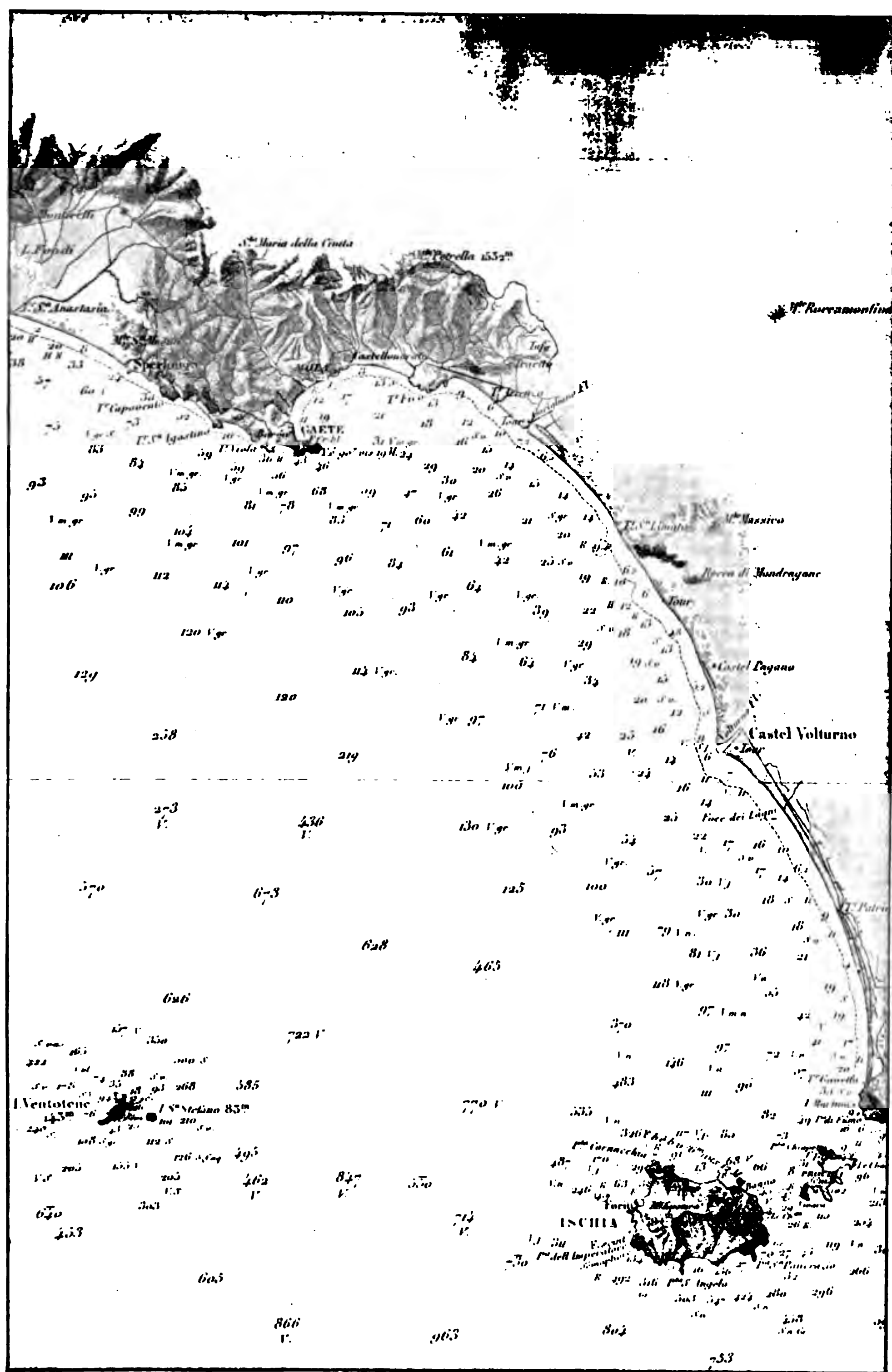


FIG. 57 — LE VAUTOUR ET L'AIGLE
Photogravure d'après la carte marine n° 2122.

sente jusqu'aux parages du Mont Albain le même aspect, la même alternance de promontoires avançants et de grèves rentrantes.

En partant de Kume, une première grève, plate et bordée de lagunes, s'en va presque droite jusqu'à l'avancée de Castel Volturno, jusqu'à ce *Promontoire du Vautour*, où le Fleuve du Vautour, le *Vulturnus* des Anciens, le Volturno des modernes, vient déboucher à la mer. Du *Vautour*, une seconde grève, plus courte mais aussi droite, mène au pied du Monte Massico, le *Massicus* ou *Massikos* des Anciens. Puis, en demi-cercle, une troisième grève bien plus basse et plus marécageuse, avec le delta de l'ancien Liris (Garigliano), conduit au promontoire aigu, recourbé et très avancé dans la mer, que les Anciens nommaient Kaieta ou Caieta : nous disons Gaète; les Hellènes se souvenaient que le premier nom de ce débarcadère était Aiètès. Plus basse encore et plus marécageuse, mince cordon de sables et de boues, une nouvelle grève couverte de forêts et de maquis unit le cap de Gaète au cap de Terracine, que les Anciens nomment aussi Axour. Puis, de Terracine à notre île de Kirkè, nouvelle courbe de boues, de sables et de dunes, bordant les maquis et la forêt et servant de façade méridionale aux marais de la Plaine Pontine. Enfin, de Kirkè à Astura, sur la façade occidentale de cette plaine, autre courbe toute pareille de sables, de lagunes, de maquis et de bois. *Astura, l'Ile de l'Autour ou du Faucon*, n'est en petit qu'une répétition de l'Ile de l'Épervière. Au-devant de la côte basse, c'est un piton rocheux, noyé dans le sable et l'alluvion : « Les ruines d'une forteresse, connue autrefois sous le nom de *Insula Astura*, sont réunies à la côte par un pont; dans le N.-E. de la pointe, on voit l'embouchure de la rivière Astura, qui prend sa source dans les montagnes d'Albano[1] ».

A partir d'Astura, l'aspect de la côte change un peu : elle est encore basse et sablonneuse avec de petites lagunes et de grands bois. Mais l'arrière-pays n'est plus une plaine. Ici, les dernières pentes du Monte Cavo (Monts Albains) s'approchent de la mer : elles l'atteignent au promontoire de l'ancienne Antium, le Porto d'Anzio actuel. Depuis ce cap d'Anzio jusqu'aux bouches du Tibre, une nouvelle vue de côtes, toute différente de celle qu'ils ont eue jusque-là, va s'offrir aux navigateurs :

Le cap d'Anzio est rocheux et entouré de bancs. Sur 25 milles de long, entre Porto d'Anzio et le Tibre, la côte est saine au delà de 1 demi-mille : on a, à 1 mille, plus de dix mètres de fond. La terre est moyennement élevée et boisée. A 14 milles dans l'Est, s'élèvent les monts Albano, remarquable groupe de montagnes, dont le sommet, le *Monte Cavo*, a 950 mètres de hauteur. La tour *Vajanica* est sur la plage à 12 milles dans le Sud-Est de l'embouchure du Tibre. Sur les collines, on voit le village et la tour de Prattica. Les falaises d'argile se continuent jusqu'au cap d'Anzio[2].

Pour les navigateurs, surtout pour les marines primitives, cette différence

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 68.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 67.

de rivages est capitale : elle eut, sur la disposition des habitats et sur les mœurs des indigènes, une influence déterminante. Il faut bien étudier la nature de ce pays.

Entre Porto d'Anzio et le Tibre, le pays est dominé par l'énorme piton volcanique des Monts Albains. Ce volcan éteint n'a jamais eu de réveil au cours des temps historiques. Mais ses déjections en longues pentes coulèrent jadis jusqu'à la mer. Elles y tombèrent par une chute brusque, par une falaise peu élevée, mais très abrupte, au pied de laquelle les alluvions du Tibre et des torrents albains n'ont créé qu'une mince plage de sables et de boues. Juchées sur la falaise, les villes primitives de cette région, Lavinium et Ardea, furent des « villes hautes » à la mode homérique : au pied de leurs acropoles, elles eurent une plage de sables ou de vase, où l'on pouvait tirer les bateaux, tel le mouillage de Laurentum. Au point où la falaise est le plus proche de la mer, une marine indigène installa son port d'Antium, qui pour les marines classiques n'est pas un refuge, Ἄντιον, ἀλίμενος καὶ αὐτὴ πόλις ἵδρυται δ' ἐπὶ πέτραις[1], et qui pour les marines modernes n'est devenu abordable qu'après les travaux des papes : « Porto d'Anzio, nommé aussi Port d'Innocent XII, est formé par un môle qui s'étend à 230 mètres de la côte vers le Sud, point où il forme un coude de 100 mètres environ vers l'Est; on travaille actuellement à le prolonger par un bras ou enrochement[2] ». Mais les barques primitives avaient fait de ce promontoire une grande station de piraterie : les gens d'Antium furent les premiers marins indigènes de cette côte.

Lavinium, Ardea ou Antium, ce n'est pas en de telles « villes hautes » que les étrangers s'installent : des bouches du Tibre au Faucon, *Astura*, les seuls indigènes trouvaient des sites pour leurs villes. Entre le Faucon et le Vautour, *Vulturnus*, au contraire, les premières marines étrangères rencontraient leurs sites favoris d'entrepôts ou de reposoirs, sur ces pointes avançantes, sur ces îles parasitaires dont l'île de Kirkè, l'Épervière, nous offre le meilleur type. Faucon, Épervière, Vautour, *Astura*, *Kirkè*, *Vulturnus*, ces noms de lieux nous sont expliqués par la quantité d'oiseaux de proie dont les voyageurs récents nous parlaient tout à l'heure. Dans la forêt giboyeuse, dans les lagunes et marais peuplés d'oiseaux d'eau, dans la mer poissonneuse (cette côte durant l'antiquité eut ses guettes et pêcheries de thon; elle a encore ses Routes des Pêcheurs), les faucons, vautours, éperviers et aigles marins trouvent facilement une abondante nourriture, et les terriens ne viennent pas déranger les nids sur ces promontoires abrupts, dans ces îlots déserts. Par notre poème odysséen, nous pouvons reporter cette onomastique jusqu'aux premiers thalassocrates. Car nous voyons que l'Ile de l'Épervière était déjà pour les Sémites *Ai-aiè*, et, dans la famille homérique de Kirkè, nous allons retrouver les autres oiseaux de proie qui donnèrent leur nom aux promontoires du voisinage.

1. Strab., V, 231; sur tout ceci, cf. Pauly-Wissowa, s. v. *Antium*.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 67.

FIG. 58. — L'ÉPERVIÈRE ET LE FAUCON
Photogravure d'après la carte marine n° 2122.

Kirkè est fille du Soleil, qui éclaire les humains, et de Persè, que l'Océan enfanta :

ἄμφω δ' ἐκγεγάτην φαεσιμβρότου Ἠελίοιο
μητρός τ' ἐκ Πέρσης, τὴν Ὠκεανὸς τέκε παῖδα.

La parenté de Kirkè et du Soleil n'est pas surprenante : l'épervier, ἱέραξ ou κίρκος, est l'oiseau, le messager d'Apollon :

κίρκος, Ἀπόλλωνος ταχὺς ἄγγελος[1]....

La parenté de Kirkè avec Persè nous sera non moins facile à comprendre si nous expliquons ce mot étranger par une étymologie sémitique. *Persè* n'offre en grec aucun sens : dans l'Écriture, פרס, *peres*, ou פרסה, *pers'a*, désigne une sorte d'oiseau de proie; les commentateurs[2] y reconnaissent l'aigle ou vautour de mer, *haliaeetus ossifragus* : « L'aigle de mer, *haliaeetus*, naît du croisement de plusieurs espèces d'aigles et il donne naissance à de petits vautours, *e quibus vultures progenerantur minores*[3] ». Persè est notre promontoire du Vautour : les deux mots *Persè-Vulturnus* doivent être mis dans le même rapport que *Aiè-Kirkè*; nous avons d'une part un doublet gréco-sémitique, d'autre part un doublet latino-sémitique. Et les deux noms *Kaieta-Aiètès* sont encore dans le même rapport. Si Kirkè a pour frère le pernicieux Aiglon, *Aiètès*,

αὐτοκασιγνήτη ὀλοόφρονος Αἰήταο,

c'est que le premier nom du promontoire Kaieta fut, nous disent les Anciens, *Aiètès*, Αἰήτην τὸν νῦν Καιήτην προσαγορευόμενον[4]. Ce nom *Aiètès* se présente avec un *facies* grec : c'est ἀετός, αἰετός, αἰητός, l'*aigle*. Quant à *Kaieta*, les indigènes se souvinrent toujours que ce mot étranger leur avait été apporté par les thalassocrates. Mais ils ne savaient plus au juste à quelle thalassocratie ils en étaient redevables. Les Grecs cherchèrent une étymologie grecque et trouvèrent un mot dialectal de Laconie, *kaieta*, qui signifie le *trou*, le *creux* : sur cette côte rocheuse, trouée de grottes, *kaieta* ne leur sembla pas déplacé, τὰ γὰρ κοῖλα πάντα καιέτας οἱ Λάκωνες προσαγορεύουσιν[5]. Cette étymologie laconienne, — comment expliquer la présence des Laconiens en cet endroit? — parut inacceptable à d'autres qui firent de Kaieta un personnage de la légende troyenne, une nourrice d'Énée, ἔνιοι δὲ ἐπώνυμον τῆς Αἰνείου τροφοῦ τὸν κόλπον φασίν[6], et l'*Énéide* popularisa cette légende. En réalité, nous trouvons dans le *Lévitique* un certain oiseau קאת, *k-a-t* : il est catalogué parmi les oiseaux impurs, à côté du *nis*, qui nous a donné le *nisos* de la légende mégarienne et les *nosim* de la côte sarde, à côté du *selk*,

1. *Odyss.*, XV, 526.
2. Cf. Gesen., *Thesaurus*, s. v.; Bochart, *Hieroz.*, II, 5.
3. Plin., X, 3, 6.
4. Tim. ap. Diod. Sic., IV, 56.
5. Strab., V, 233.
6. Strab., *ibid.*

qui nous a donné les *solkoi* ou *solchoi* de la même côte sarde, à côté du *koux*, qui nous a donné le *kèoux* ou *kèx* de notre texte odysséen, à côté de l'*aiè*, qui devint *kirkè* sur cette même côte italienne, à côté de l'*anap'a*, que nous avons cru retrouver dans l'*anopaia* odysséenne, à côté du *pers* enfin, que nous venons d'étudier. Ce *k.a.t* est un oiseau de proie qui vit au désert. On ne sait au juste quel oiseau les Hébreux désignaient sous ce nom. Les Septante et les commentateurs hésitent en leurs traductions. Parfois ils proposent d'y reconnaître le pélican. Mais cette opinion est fort douteuse[1]. D'autres voudraient y reconnaître le butor. Le *k.a.t* doit être une sorte d'aigle, αἰετός : les Hellènes transcrivirent en *Kaieta* et traduisirent en *Aiètès* l'original sémitique *k.a.t*, qu'ils rencontrèrent sur ce rocher, comme ils transcrivaient en *Aiè* et traduisaient en *Kirkè* l'original *aï'a* du promontoire voisin.

Ile de l'Autour, *Astura*, île de l'Épervière, *Aiè-Kirkè*, cap de l'Aigle, *Kaieta-Aiètès*, cap du Vautour, *Persè-Vulturnus* : on voit comment tous les noms de cette côte rentrent dans la même famille onomastique. Grâce aux traditions locales et grâce à l'*Odyssée*, on voit aussi comment près des noms grecs et romains nous pouvons, pour trois au moins de ces promontoires, retrouver le premier vocable sémitique : pour Astura, seulement, rien ne nous indique le nom dont les premiers navigateurs saluèrent cette île de l'Autour.

Mais, dans les intervalles de ces différents caps ou îles des Oiseaux, la côte italienne nous offre encore deux promontoires intermédiaires : le cap de Terracine et le promontoire du Massique. Or, pour le cap de Terracine, la tradition nous a conservé aussi un doublet. Car *Terracina*, disent les Anciens, s'appelait d'abord *Anxour* ou plus exactement *Axour*, *Axor*, Ἄξωρ. Nous avons vu le beau calembour que firent les Hellènes pour expliquer ce dernier mot : *Axour*, ἄνευ ξυροῦ. Ce n'est pas autrement qu'ils voulurent expliquer aussi *Terracina* par τραχεινή, *la rocheuse*. Il me semble probable que ni l'un ni l'autre de ces vocables n'a rien à faire avec la langue grecque. Pour *Terrakina*, j'inclinerais à n'y voir qu'un nom étrusque ou indigène, de la même forme que *Tarquiniæ*, *Tarquinus*, etc. Quant à *axour*, toutes les langues sémitiques possèdent la racine אסר, *axar*, avec la signification de *lier*, *enchaîner* : אסור, *axour*, dans l'Écriture, est la *geôle*, la *prison* : je crois qu'*Axour* serait l'équivalent du latin *claustra*; un peu au Nord de Kirkè, sur la plage occidentale de cette même région Pontine, les Romains avaient une station qu'ils nommaient, nous ne savons pourquoi, *Clostra Romana*. Mais du sens propre *enchaîner*, *lier*, les Sémites ont dérivé, comme la plupart des peuples, le sens figuré *lier par des enchantements*, *fasciner* (*fascio*, lier, enchaîner; *fascino*, enchanter), *ensorceler*. Pour ce dernier sens, les Hébreux recourent plus volontiers à la racine חבר, *habar*, qui est l'exact synonyme de *axar*; mais d'autres Sémites emploient *axar*. Le Roc de la Prison, *Axour*, *Clostra*, pourrait donc être aussi le Cap de l'Enchan-

1. Cf. Gesen., *Thesaurus*, s. v. קאת.

tement. Et je crois que dans son périple original notre poète odysséen trouva le mot en cette double acception. C'est pourquoi il fit *enfermer, lier,* les compagnons d'Ulysse par l'*enchanteresse*. Kirkè les attache dans l'étable; il faudra qu'Ulysse les *délie*, les détache :

ῥάβδῳ πεπληγυῖα κατὰ συφεοῖσιν ἐέργνυ...,
ὥς οἱ μὲν κλαίοντες ἐέρχατο...,
... ἕταροι δέ τοι οἵδ' ἐνὶ Κίρκης
ἔρχαται....

Et Kirkè les enchante par ses drogues, ἔθελξεν, surtout par ses *mélanges*. Car elle *mêle* à la nourriture des drogues funestes :

ἀνέμισγε δὲ σίτῳ
φάρμακα λυγρά,

et elle fabrique aussi avec du vin, du miel, de la farine et du fromage, une boisson *mélangée*, un *kykéon* pernicieux :

ἐν δέ σφιν τυρόν τε καὶ ἄλφιτα καὶ μέλι χλωρὸν
οἴνῳ Πραμνείῳ ἐκύκα...,
τεύξει τοι κυκεῶ, βαλέει δ' ἐν φάρμακα σίτῳ...,
τεῦχε δέ μοι κυκεῶ χρυσέῳ δέπαι....

Les Hébreux connaissent aussi des *mélanges* de vin, de miel et d'autres condiments[1]. Si les Hellènes ont, de leur verbe κυκάω, *mélanger, brouiller,* tiré le nom de leur *kykéon*, les Hébreux, du verbe מסך, *massak, mélanger, mêler,* ont tiré leur substantif *m.ss.k,* מסך, que l'Écriture vocalise *messek,* mais dont la vocalisation primitive était *massik*. Le *massik* est une sorte de « vin mélangé » (de drogues ou de parfum), un vermouth[2]. *Massikus* ou *Massikos*, Μάσσικος, est le nom de notre dernier promontoire italien : c'est une excellente transcription du מסך, *massik*, sémitique (les Hellènes ont fait du ס leur ξ, dont les deux σσ sont un habituel équivalent). *Massikos* est le *Cap du Kykéon.*

* * *

En cet épisode de Kirkè, comme dans les précédents, je crois qu'il nous est maintenant facile de retrouver le procédé habituel de notre poète et la nature des matériaux dont son œuvre fut composée : c'est toujours le même anthropomorphisme, donnant la personnalité et la vie humaines à des mots, à des choses ou à des êtres que le périple original fournissait à notre auteur. Mais il est facile aussi de rétablir, sous les enjolivements de ces aventures, la réalité histo-

1. Cf. Gesenius, *Thesaurus*, s. v. מסך.
2. Cf. les noms de liqueur empruntés par les Hellènes, dans le premier volume de cet ouvrage, p. 403 et suiv.

rique de cette description et la topologie primitive de cette côte italienne. Aux temps où Hypérie, au bord de la Vaste Campagne, était une station des étrangers, l'Ile de Kirkè dut tenir le même rôle au bord de la Région Pontine et du pays albain, dans ce qui devint ensuite le pays du Latium et de Rome. Mieux encore qu'Hypérie, voyez combien Kirkè devait servir aux flottes étrangères.

Pour la commodité de l'exposition, considérez comme un delta continu toute la côte latine, qui va du promontoire de Terracine, où les Monts Lepini touchent la mer, jusqu'au promontoire de Civita-Vecchia où les montagnes et collines étrusques plongent aussi dans la mer leurs dernières avancées. Les bouches



Fig. 59. — Le Latium[1].

du Tibre au Nord et les marais Pontins au Sud font de cette rive latine une étendue boueuse et malsaine, qui n'est pas moins inabordable du côté de la terre que du côté de la mer. Les bouches du Tibre et les marais Pontins, il est vrai, sont un peu séparés les uns des autres : les dernières pentes des monts Albains interposent ces quelques lieues de falaises dont nous avons parlé; mais ces falaises sont aussi peu abordables, aussi dépourvues de ports, ἀλίμενα, disait Strabon. En résumé, de Terracine à Civita-Vecchia, la côte latine n'est qu'un front de delta. Aux temps historiques, les besoins de Rome firent créer en pleines bouches du Tibre, sur le fleuve même, le port artificiel d'Ostie. Créé par la volonté humaine, contre toutes les lois naturelles que nous connaissons bien, ce port n'eut qu'une durée éphémère; encore sa création suppose-t-elle les ressources d'un empire universel comme l'était celui de la Rome impériale. Pour ce delta latin comme pour les autres deltas méditerranéens, la loi est toujours la même : les véritables ports ne peuvent se fonder qu'en dehors des

1. D'après l'*Atlas Vidal-Lablache*, p. 14.

plages boueuses, à droite ou à gauche de la plaine d'alluvions, sur les premières pentes des montagnes. Et nous voyons bien qu'à travers l'histoire, Rome eut toujours ses embarcadères naturels soit au promontoire des Monts Lepini, à Terracine, soit au rebord du plateau étrusque, à Civita-Vecchia aujourd'hui, à Caere-Agylla durant les premiers siècles.

Le rôle actuel de Civita-Vecchia se comprend sans peine : c'est aux roches du Nord que nos marines venues du Nord, de Livourne, de Gênes ou de Marseille, abordent le delta. Le rôle ancien de Terracine est aussi rationnel : les marines antiques venaient du Sud, c'est aux roches du Sud, à Terracine, que s'installa leur grand emporium; la *Via Appia* vers Terracine tenait pour la Rome classique le rôle que le chemin de fer vers Civita-Vecchia tient aujourd'hui pour la Rome papale et la Rome piémontaise. Si, plus haut que l'antiquité romaine, nous remontons jusqu'aux marines primitives et jusqu'aux siècles héroïques, nous voyons qu'à la rigueur les indigènes eurent quelques stations intermédiaires entre Civita-Vecchia et Terracine : sur les dernières falaises des monts Albains, grâce au halage des barques primitives, de « hautes villes » s'étaient bâties; la tradition légendaire connaît les flottilles de Laurentum, de Lavinium et d'Ardea. Ces « hautes villes », semi-légendaires, ont eu quelque importance longtemps avant la fondation de Rome : les récits de l'*Énéide* contiennent, en cela, une part de vérité. Mais nous savons que Lavinium et Ardea ne purent être que des stations indigènes.

Sur le front de la plaine Pontine, au contraire, les îlots parasitaires du Faucon et de l'Épervière, Astura et Kirkè, semblent disposés par la nature pour le service des navigateurs étrangers, qu'ils soient commerçants ou pirates ou tous les deux ensemble. Le Faucon pourtant n'est à vrai dire qu'une aiguille de roche sans ressources et sans étendue. L'Épervière, seule, peut offrir aux thalassocrates primitifs les conditions de sécurité et de ravitaillement qu'ils cherchent en un bon mouillage. Avec sa haute guette que l'on aperçoit de loin et qui surveille la terre et la mer; avec son mouillage bien clos et pourtant déserté des indigènes, où l'on n'a rien à craindre de leur voisinage; avec ses plages de sable où l'on tire le vaisseau et où l'équipage se repose en un confortable campement; avec ses fontaines et ses cavernes; avec son gibier et ses forêts : cette île de Kirkè, mieux encore que l'île de Kalypso, est un paradis des marines primitives. C'est vraiment un poste de séjour, une station d'hivernage, un lieu de doux repos et de bombance. On y peut, toute une année, manger, boire et dormir sans crainte du lendemain. On tire le vaisseau à la grève. On remise les agrès et les marchandises dans quelque grotte. Au long de la façade continentale, le petit fleuve, les lagunes, le maquis, les forêts et les marécages établissent comme un fossé et un rempart contre la terre ferme; les vaisseaux, magasins et campement sont à l'abri de toute surprise.

Il est pourtant facile de commercer avec les indigènes, car à douze ou quinze kilomètres d'ici, au pied des montagnes continentales, non loin du Cap de l'En-

chantement, le sanctuaire de Feronia est, grâce à ses sources abondantes et grâce à la trêve sacrée de la déesse, un lieu de foires et de marchés, un rendez-vous des marins et des montagnards. Ce n'est pas faire une hypothèse bien hardie que d'imaginer auprès de ce sanctuaire les mêmes panégyries, les mêmes marchés, la même affluence de dévots et de marchands, la même rencontre d'indigènes et d'étrangers qu'auprès d'un autre sanctuaire de la même déesse, sur les frontières de l'Étrurie continentale. Là, au pied du Soracte, « les habitants des cités voisines accouraient en foule aux fêtes de la déesse, les uns par motif de piété, les autres par motif d'intérêt; commerçants, artisans, agriculteurs y tenaient les marchés les plus animés de toute l'Italie[1] », *mercatu ad Feroniae fanum frequenti negotiatores romanos deprehensos*[2]. Le marché de Terracine remplace aujourd'hui ces antiques foires de Feronia.

L'agriculture [et la pâture] attirent beaucoup d'étrangers dans les marais Pontins. Comme il n'y a point de population dans ce milieu inhabitable, il faut chercher des bras ailleurs. C'est la montagne romaine et la montagne napolitaine qui fournissent les travailleurs dont on a besoin. Des provinces de Sora, d'Isernia, d'Aquila, les travailleurs arrivent par bandes, bandes d'hommes, bandes de femmes, familles groupées en troupeaux, suivant le pays, les conventions et les convenances. Du labour jusqu'à la récolte, ce sont ces gens-là qui font tout. Les pays autour de la *palude* envoient leurs femmes ou leurs hommes. Le territoire est un pays d'exploitation. On n'y habite pas; on y vient. Dans la ville même de Terracine, le besoin [de travailleurs étrangers] se fait sentir au même degré. Il y a de petits pays dont la population entière vit de Terracine et s'y transporte pour six ou huit mois. Terelle, petit bourg napolitain, y envoie ses femmes et ses hommes; pas un être valide ne reste au logis, sauf les prêtres et quelques *signori* qui n'ont pas besoin de travail. Avant la fin de l'automne, les Terellans arrivent à Terracine. Ils occupent, au delà du canal, un village de *gourbis*, faits de bruyère, de branches et de vieux ais pourris, où ils nichent avec leurs cochons.... Pendant plus de la moitié de l'année, Terracine est submergée par la foule des gens du dehors. Tous les costumes se coudoient, l'indigène avec son *capotto* romain toujours doublé de molleton vert, l'Aquilan au carrick bleu sombre, l'Abruzzin dans sa *mantella* couleur terre.... Types, costumes, patois, intérêts viennent se rencontrer là, et de loin. Certaines gens ont à faire de vrais voyages d'émigrants, trois, quatre, cinq et six jours de marche, pour retourner d'où ils sont venus[3].

Terracine, sur le bord de la mer, ne put être fondée qu'à une date récente, après la disparition des pirates. Au temps des corsaires, c'est à l'écart de la plage, aux dernières pentes des monts continentaux, autour des sources et du sanctuaire de Feronia, que les mêmes populations de l'intérieur avaient leur bazar, non seulement les Volsques, pâtres et agriculteurs des Monts Lepini,

1. Dion. Hal., III, 32 : εἰς τὸ ἱερὸν τοῦτο συνῄεσαν ἐκ τῶν περιοίκων πόλεων κατὰ τὰς ἀποδεδειγμένας ἑορτάς, πολλοὶ μὲν εὐχὰς ἀποδιδόντες καὶ θυσίας τῇ θεῷ, πολλοὶ δὲ χρηματιούμενοι διὰ τὴν πανήγυριν ἔμποροί τε καὶ χειροτέχναι καὶ γεωργοί, ἀγοραί τε αὐτόθι λαμπρόταται τῶν ἐν ἄλλοις τισὶ τόποις τῆς Ἰταλίας ἀγομένων ἐγίγνοντο.
2. Tit. Liv., I, 30, 5.
3. M. de la Blanchère, *Terracine*, p. 12-14.

mais encore les habitants de la vallée du Liris, Latins, Herniques et Aurunces, et les montagnards des Apennins, Sabins, Èques, Marses, Caracènes, Hirpins, etc. Cette foule bigarrée de dévots et de maquignons, de bergers et de charmeurs de serpents, venait des villes et bourgs de l'intérieur, Albe, Velletri, Praeneste, Setia, Privernum et Sora. Rome n'existait pas encore. Rome, ville des pontifes, est la ville du pont. Rome n'a d'existence et de fortune que le jour où des relations par voie de terre s'établissent entre l'Italie du Nord et l'Italie du Sud, le jour où le pont du Tibre et son pontife peuvent lever un péage sur ce commerce. Quand les Étrusques, maîtres de la Toscane, du Latium et de la Campanie, détiennent et exploitent tout le pays italien depuis Florence jusqu'à Naples, le pont du Tibre devient un grand passage de caravanes et d'armées : c'est alors que la grandeur de Rome commence. Mais, aux temps odysséens, nous sommes encore deux, trois ou quatre siècles avant cette domination des Étrusques. Les indigènes n'ont pas encore les yeux tournés vers le Capitole. C'est l'îlot de Kirkè qui attire leurs convoitises et leurs regards. Là, débarquent les étrangers avec leurs manufactures et leur camelote. De là, montent les caravanes étrangères vers le sanctuaire de Feronia, où, sous la protection des dieux, le marché s'installe. Ce sanctuaire est dans une situation tout à fait analogue aux grands temples de la vieille Grèce, Olympie, Delphes, Éleusis, Héraion d'Argos, Hyakinthion d'Amyclées, etc., — tous à une étape, courte ou longue, des débarcadères maritimes, au point de rencontre des caravanes étrangères et des foules indigènes. Il n'est donc pas étonnant que le périple original ait décrit ce sanctuaire avec autant de détails que le débarcadère lui-même et que, près de l'île de Kirkè, notre poète ait connu la grande maison de la déesse.

***

Lundi 13 *mai* 1901[1]. — A travers la Campagne romaine, au long des aqueducs brisés, le train nous emmène de Rome à Terracine. Après la traversée toute droite de la Campagne déserte, la ligne ferrée atteint le pied des Monts Albains. Elle les gravit et contourne à mi-pente, en creusant ses tunnels et ses tranchées dans la roche compacte ou dans les terres noires du volcan. A mi-pente, jusqu'à Velletri, c'est un demi-cercle presque régulier que la ligne décrit autour de la butte volcanique, dont la tête, chargée de forêts et de villes, se perd dans un brouillard épais et dont les pentes, chargées de maquis, dévalent à la mer resplendissante, grande plaque d'étain bruni avec deux barques immobiles. Velletri est assise entre deux monts, entre la butte volcanique des Monts Albains et la chaîne calcaire des Monts Lepini. Velletri garde cette trouée, ce confluent de routes. Ici, les routes du pays albain et de la région pontine se réunissent pour franchir cette passe et gagner les vallées de l'intérieur. De Vel-

1. Notes de voyage.

letri, l'ancienne *Via Appia* redescend vers la région pontine : le chemin de fer de Terracine suit jusqu'au bout l'antique voie, sauf un léger crochet vers Privernum. Tout le long de la descente, depuis Velletri jusqu'à Terracine, c'est la même vue de pays, le même contraste, à droite et à gauche, entre la mer verdoyante des Marais Pontins et la muraille abrupte des Monts Lepini.

A droite de la voie ferrée, les Marais Pontins déploient jusqu'à l'horizon leur morne immensité de maquis, de marécages, de flaques luisantes ou fleuries, et leurs bouquets d'arbres isolés. Au fond, une noire ligne de forêts cache la vue de la mer ; mais la longue et raide échine du Monte Circeo se détache au-dessus des arbres, en plein ciel, et figure une île véritable. Toute cette campagne semble déserte : pas un village, pas une maison ; au long de la voie seulement, quelques *gourbis*, quelques bandes de cochons noirs et quelques enclos de légumes ou de céréales. Sur des ronds de pierres brutes ou de dalles antiques, qui leur servent de fondations, les *gourbis* ne sont que des cônes de branchages, de mottes, de paillis, dont un revêtement de paille ou de joncs complète la couverture. Les enclos de légumes ou de blé sont épars tout autour, au milieu des terres noires, au bord des sources qui, partout, sourdent, bouillonnent, tournoient et s'épandent parmi les roseaux et les fleurs.



Fig. 60. — Les Marais et Kirkè[1].

A gauche de la voie ferrée, un court glacis de roches calcaires, de petites collines rondes et nues, de fourrés et d'olivettes, supporte la haute muraille des Monts Lepini qui surgissent à pic. D'un seul jet, ils montent à 500 et 600 mètres. Leur façade abrupte est un véritable front de forteresse qui s'allonge jusqu'à Terracine, tout droit, du Nord au Sud, sans un redan, sans une coupure. Ces 500 mètres de roches trouées de cavernes n'offrent que de loin en loin un escalier naturel ou les lacets d'une route taillée de main d'homme, pour gagner les villes qui perchent au sommet, parmi les arbres. Dès la plus vieille antiquité, avant même les temps romains, des villes primitives, Cora, Norba, Ulubrae, Sétia, ont juché leurs murs cyclopéens tout au haut de cette falaise, dont leurs remparts continuent la montée dans le ciel. Fuyant les pirates de la plage, les fièvres et les fauves du marais, ces villes indigènes surveillaient et

1. Les fig. 60 et 61 sont des photographies de Mme V. Bérard.

surveillent encore la mer lointaine et les troupeaux ou les cultures du bas pays. En un seul endroit, cette muraille des Monts Lepini est coupée d'une double porte. Aux deux côtés d'une colline qui se dresse, isolée comme une île, au-devant des monts, cette double porte conduit à un petit val intérieur, où s'est bâtie l'antique Privernum, la moderne Piperno. De ce val, par des cluses et des cols assez larges, montent les routes qui traversent la chaîne des Lepini et qui, de l'autre côté, vont aboutir à la vallée du Trérus, aux pays des Herniques et des Marses. Le chemin de fer contourne la colline, entre par une porte dans le val de Privernum, en ressort par l'autre porte, et revient aux Marais Pontins pour reprendre la descente vers Terracine.

La même vue de pays continue de défiler à droite et à gauche de la ligne ferrée. A droite seulement, les sources deviennent de plus en plus nombreuses, de plus en plus abondantes; leurs tourbillons confluent en deux petits fleuves, l'Ufente et l'Amaseno, qui bordent la voie; plus verdoyant encore, plus fleuri, mieux peuplé de *gourbis* et de cochons noirs, le Marais a quelques troupeaux de bœufs, quelques maisons de pierre, moulins ou stations de poste, qui bordent l'ancienne route des diligences. A gauche, de même, les Monts Lepini, moins abrupts, ont un plus long glacis d'olivettes, de vignes, de cultures; entre leurs promontoires mieux articulés, se creusent quelques vallons. La voie ferrée coupe le plus large et le plus profond de ces vallons, pour aller de la Punta di Leano au promontoire de Terracine. C'est le Val de San Benedetto, entre l'ancien sanctuaire de Feronia, que nous irons visiter au pied de la Punta di Leano, et la station de Terracine. La voie ferrée aboutit juste au bord de la grève marine.

Nous quittons le chemin de fer. Une petite pluie fine, presque fondue en un brouillard épais, noie la plaine et la mer dans sa buée monotone. Tout le jour, cette buée et cette pluie vont nous accompagner sur la route du Monte Circeo. Entre Terracine et le Circeo, la route traverse d'abord une large bande de terres noires et de verdures aquatiques, 4 ou 5 kilomètres de marécages, de fleuves et de canaux. Des ponts de bateaux sont établis sur ces cours d'eau vaseux. D'anciennes tours de guette jalonnent la plage où, récemment encore, les corsaires de Tunis et d'Alger venaient faire leurs rafles de « grandes et belles » chrétiennes, καλή τε μεγάλη τε, pour les harems barbaresques. Puis la route s'enfonce en un terrain sablonneux, tout couvert d'arbustes, la *Macchia del Piano*, maquis de genêts, de lentisques, de pins rabougris, de genévriers et d'*atriplex halimus*. Voici le *molu*, tout semblable à celui que j'ai décrit plus haut. Il nous est impossible d'en avoir la moindre racine : toutes les pousses que nous voudrions arracher nous cassent dans la main au ras du sol.

Nous atteignons enfin la forêt de grands arbres, de chênes-liège, de beaux chênes, d'ormes et de pins, qui s'étend au pied du Monte Circeo. *Selva di Terracina* et *Bosco San Felice*, cette forêt, aux arbres vigoureux, est trouée de clairières et d'essarts. Dans ces *lestras*, des *gourbis* dressent leurs cônes de

branchages sur leurs socles de pierre. Des équipes de bûcherons, des bandes de cochons noirs, quelques troupeaux de bœufs et de moutons suivent le chemin. Le chien de notre cocher fait lever un renard, qui file entre les jambes des chevaux : « C'est un bon pays de chasse », affirme le cocher. On y trouverait encore les loups et les fauves de Feronia-Kirkè.

Devant nous, tout au bout de la « large route », au-dessus des arbres, le Monte Circeo profile dans la brume son échine insulaire, où pointent, comme deux vertèbres aiguës, le pic du Sémaphore (574 mètres) et la Guette plus élevée encore (541 mètres), qui porte les ruines d'un temple. Juste au-dessus de la Cala dei Pescatori, voilà bien la *garde*, σκοπιή, l'*observatoire*, περιωπή, du poème odysséen.... Nous allons « à travers les taillis et la forêt ». Puis nous atteignons le fleuve. Nous franchissons sur un pont de bois ce Rio Torto, qui sépare des bois sablonneux les roches et les vignes du Monte Circeo. Le bourg de San-Felice est bâti à mi-pente, sur la façade de l'îlot qui regarde Terracine. C'est toujours la même alternance des capitales insulaires. L'île de Kirkè, possédée aujourd'hui par les terriens, a son bourg principal sur la côte du détroit (car les Marais sont un détroit véritable entre elle et le continent). Fréquentée jadis par les Peuples de la mer, l'île eut sa grande ville sur la côte opposée qui regarde le large, auprès de la Cala dei Pescatori.



Fig. 61. — Kirkè.

Du sommet du Monte Circeo, on a, dit-on, une vue admirable sur la mer et sur la terre; quand le temps est beau. Aujourd'hui la buée pluvieuse arrête nos regards à quelques pas. Mais les guides et les indigènes affirment que, par un temps clair, la vue de mer n'est bornée à l'extrême horizon que par les monts de Sardaigne : les thalassocrates primitifs, pour aller d'Hypérie au détroit des Lestrygons, devaient suivre jusqu'ici la côte italienne et, d'ici, couper la mer ténébreuse, tout droit vers la Sardaigne qui leur apparaissait. Du côté de la terre, la vue embrasse toute la façade occidentale de l'Italie depuis les Monts Albains jusqu'au Vésuve. Au premier plan, avec ses fourrés et ses arbres, ses maquis et sa forêt, se déroule la morne étendue des Marais Pontins coupée de clairières et de « larges routes ». Au fond, la muraille des Monts Lepini tombe dans la mer par le cap de Terracine et pointe vers l'île de Kirkè l'éperon plus élevé de la Punta di Leano. Les photographies, à défaut du temps clair, nous ont bien rendu la vue qui s'offrait à Ulysse du haut de son observatoire, sur



FIG. 62. — LA VUE DU HAUT DU MONTE CIRCEO

les fourrés et les bois de la plaine, jusqu'à la Punta di Leano et jusqu'au palais de Kirkè.

Nous revenons à ce palais de Kirkè, à ces ruines de Feronia. Nous avons traversé à nouveau la *Selva di Terracina* et la *Macchia di Piano*, repris la route et les ponts qui mènent à Terracine. Puis, de Terracine, nous avons suivi la *Via Appia* : au long du canal chargé de barques et d'écumes, sous un dôme de chênes et d'ormes, à travers le Val de San Benedetto, ἱερὰς ἀνὰ βήσσας, nous sommes venus à la Punta di Leano, qui brusquement surgit du marécage. Dans les arbres, voici l'*Aqua Feronia*, dont les bouillons sourdent à la limite du rocher et du marais, sur le pied le plus extrême de la Punta di Leano.



Fig. 63. — La Punta di Leano[1].

De grosses pierres polies, anciennes assises du temple, et une troupe de cochons noirs, descendants des compagnons d'Ulysse, marquent encore auprès des sources la place du sanctuaire. Ces sources ont toujours eu leur grande utilité. Elles font aujourd'hui tourner un moulin. Elles alimentaient au Moyen Age une forteresse dont les donjons et les tours en ruines couronnent les dernières roches de la Punta di Leano : de ce lieu découvert, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ, qui domine le marais et les hautes verdures, on pouvait surveiller toute la plaine et le débarquement des Peuples de la mer. Depuis la première antiquité, le site a peut-être subi quelques changements. Aux temps odysséens, les alluvions n'avaient pas encore repoussé aussi



Fig. 64. — Les ruines de Feronia.

1. Les fig. 63, 64 et 65 sont des photographies de Mme V. Bérard.

loin qu'aujourd'hui le front des plages. La courbure du rivage n'unissait pas encore directement l'île de Kirkè au promontoire de Terracine. Peut-être ce dernier promontoire était-il entouré d'eaux. Entre lui et la Punta di Leano, peut-être un golfe marécageux s'enfonçait, semblable au golfe actuel de Fondi entre Terracine et Gaète. La courbure du rivage marin dessinait alors un grand coude depuis les roches de Kirkè jusqu'à la Punta di Leano et depuis la Punta jusqu'à Terracine. En cet état de la côte, les sources de Feronia, plus voisines de la plage, devaient avoir encore une plus grande renommée : leur sanctuaire ne pouvait pas être inconnu des gens de mer.

Mais tel même qu'il est aujourd'hui, ce site de Feronia fait bien comprendre l'ancien afflux des indigènes et des marins, qui jadis venaient trafiquer ici, sous l'abri de la trêve sacrée. Descendus sur leurs ânes par la trouée de Privernum, les montagnards s'arrêtaient ici : ils restaient à l'écart du marais, où les coups des brigands et les dents des fauves sont toujours à redouter, à bonne distance de la plage, où les rafles et razzias des Peuples de la mer ont tôt fait de changer un homme libre en esclave. Montés de leur campement insulaire, les marins étrangers s'arrêtaient ici : ils restaient à la porte des monts, en ce lieu découvert où l'on n'avait à craindre aucune surprise des terriens. Terracine alors, promontoire maritime, n'était qu'une roche déserte, dangereuse tout à la fois aux indigènes qui pouvaient y tomber dans une embuscade des marins, et aux marins qui n'y auraient séjourné que sous la menace perpétuelle des indigènes. Aujourd'hui, les églises et les boutiques de Terracine ont dépeuplé le sanctuaire de Feronia : les seuls cochons noirs sont encore fidèles à la source sacrée et à ses pierres vénérables.



FIG. 65. — Les cochons de Kirkè.

CHAPITRE II

LA NEKYIA

Et Saul dit à la femme d'Ain-Dor : « Fais monter ceux (des morts) que je te dirai ».

Samuel, I, 28, 8.

Ulysse et ses compagnons ont hiverné chez Kirkè. Au bout de l'année, « quand les longs jours sont revenus », l'équipage songe à ses foyers et demande à repartir. Mais Kirkè leur impose, avant de revoir leur patrie, le voyage au Pays des Morts et la visite au devin Tirésias, qui leur indiquera le chemin du retour.

De tous les épisodes du *Nostos*, ce Voyage au Pays des Morts, cette *Nekyia* odysséenne, est le plus suspecté, le plus torturé par les philologues, nos contemporains. A les en croire, cet épisode tout entier ne serait qu'une amplification de date très récente, un ornement surajouté très tard au poème primitif. Il me paraît qu'en cette opinion, il y a une part, mais une part seulement, de vérité. A ne s'en tenir même qu'aux grandes lignes de l'ensemble, on voit bien que cette *Nekyia* est une sorte de monstre démesuré, qui dépare l'agencement général du poème. La *Nekyia* occupe tout le chant XI : à elle seule, elle a six cent quarante vers. Les autres épisodes du *Nostos* tiennent parfois en quarante, parfois en deux cents vers : jamais une seule aventure n'accapare un chant tout entier. Ici, la matière était commode à amplifier. Les aèdes postérieurs, les correcteurs, interpolateurs et faussaires ont pu donner libre cours à leur fécondité. A première lecture, telles de ces interpolations sautent aux yeux. Le catalogue des femmes illustres (v. 225-327) avec le refrain

τὴν δὲ μετ' Ἀντιόπην ἴδον....
τὴν δὲ μετ' Ἀλκμήνην ἴδον...,
τὴν δὲ μετ' Ἰφιμέδειαν

et le catalogue des héros (v. 565-634) avec le refrain

τὸν δὲ μετ' Ὠρίωνα....

ne sont que des imitations ou des morceaux d'autres poèmes qui n'ont rien de commun avec les *Nostoi*, mais dont nous connaissons et possédons quelques

l'Okéanos, il est une petite plage avec le bois de Perséphone, peupliers élancés et saules : hales-y ton vaisseau, sur le bord de l'Okéanos aux tourbillons profonds, et va toi-même dans la demeure humide de l'Hadès....

Ulysse suit de point en point les ordres de Kirkè. Du palais de la déesse, il redescend à son vaisseau et à la mer; du sanctuaire de Feronia, il revient à l'île de l'Épervière :

αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλθομεν ἠδὲ θάλασσαν.

Il fait remettre le navire à flot et dresser le mât. Un « bon compagnon » de vent arrière, qui leur vient de Kirkè, les pousse durant tout le jour :

τῆς δὲ πανημερίης τέταθ' ἱστία ποντοπορούσης.

« Le soleil était couché et toutes les rues pleines d'ombre », quand ils arrivent au bout de l'Okéanos. Ils tirent le vaisseau, débarquent et s'en vont à travers la « plage étroite », jusqu'au lieu indiqué par la déesse.

Le texte nous donne d'abord un renseignement très précis sur le gîte de ce Pays des Morts. Ce pays est situé au Sud de Kirkè, à une journée de navigation. Il faut un bon vent du Nord, un Borée plein arrière, pour l'atteindre. Tournant le dos à Kirkè, l'on n'y arrive qu'après une grande journée de traversée rapide. Or dans le Sud du Monte Circeo, sur cette même côte tyrrhénienne, à cent kilomètres en ligne droite, à cent vingt ou cent trente kilomètres en suivant les courbes de la côte, il fut un Pays des Morts, qui resta célèbre durant toute l'Antiquité et tout le Moyen Age : nos touristes le visitent encore. Ce Pays des Morts n'était pas maritime : du moins, il ne touchait pas au rivage même de la mer. Il était situé à quelque distance de la côte. Cette distance pourtant n'était pas grande, ni le chemin malaisé; on pouvait aller, en bateau, jusque dans les environs. Car ce Pays des Morts était situé sur le rivage Nord du golfe de Naples, au fond de la baie de Pouzzoles. Il était composé essentiellement d'un de ces Yeux Ronds, d'un de ces Kyklopes que nous avons décrits. C'est l'Averne.

Nous savons déjà que l'Averne est un cratère volcanique, dont l'effondrement central est occupé par un lac profond. Un « sourcil » abrupt enclôt ce lac de toutes parts, sauf vers la mer. De ce côté, une brèche est ouverte qui, de plain pied, fait communiquer le lac et le rivage marin. Mais, entre le lac et la mer, s'étend un plat pays de quelques kilomètres, dont une lagune occupe les trois quarts. Cette lagune est le Lac ou Golfe Lucrin. Les Anciens disent d'ordinaire *Golfe* Lucrin, *Sinus Lucrinus*, Κόλπος Λόκρινος. C'est un golfe en effet, un ancien golfe tout au moins, qu'une mince jetée sépare aujourd'hui de la mer libre. Cette jetée existait dans l'antiquité déjà : elle passait pour être une œuvre des hommes, un travail d'Héraklès. Elle était couverte autrefois par les tempêtes, si bien que la mer entrait dans le Lucrin. Cette jetée a toujours été, et elle est aujourd'hui encore, percée de chenaux et d'émissaires, qui déversent les eaux

du Lucrin dans la baie. Au temps d'Auguste, Agrippa, coupant cette jetée, puis creusant un canal entre le Golfe Lucrin et le Lac Averne, rêva d'établir dans l'Œil Rond l'une des grandes stations de la flotte impériale. Le canal fut creusé sans peine en ce sol de tuf friable. Mais on s'aperçut que le Lucrin manquait de la profondeur nécessaire aux grands bateaux. Depuis l'antiquité, la topographie locale a quelque peu changé par suite des éruptions et soulèvements volcaniques que nous avons décrits déjà : au XVIe siècle, le Monte Nuovo, élevant brusquement sa taupinière de cent mètres, a comblé le canal entre l'Averne et le Lucrin, rétréci la plaine côtière et le Golfe. Bien d'autres détails topographiques ont dû se modifier soit à l'occasion de cette éruption violente, soit par le lent caprice des forces souterraines. Aux temps romains, voici la description que Strabon nous donne de ce pays, après les grands travaux des ingénieurs d'Agrippa :

C'est dans l'Averne que l'on place la *Nekyia* homérique; là, dit-on, était un oracle des morts. Là, dit-on, vint Ulysse. L'Averne est un golfe profond, mais étroit au goulet, présentant la forme et les dimensions d'un port, mais n'en pouvant tenir le rôle à cause du Lucrin large et sans profondeur, qui le sépare de la mer.

L'Averne est cerclé de hauts sourcils abrupts, dressés tout autour, sauf à l'entrée du côté de la mer. Les pentes, aujourd'hui défrichées, étaient jadis une forêt impénétrable et sauvage, dont les grands arbres couvraient le lac d'une ombre favorable aux superstitions. Les indigènes racontaient que les oiseaux tombaient asphyxiés, quand ils volaient au-dessus du lac. On donnait à ces parages le nom de Ploutonion. C'était, disait-on, le pays des Kimmériens. Pour sacrifier aux dieux mânes et les invoquer, on y venait sur des barques, et des prêtres, moyennant salaire, enseignaient les rites. Non loin de la mer, est une source donnant naissance à un petit fleuve : c'était le Styx, disait-on avec son oracle. Non loin de là, un courant d'eau chaude était le Pyriphlégéthon, et non loin encore l'Acherousia. Éphore dit que les Kimmériens, dans le voisinage, habitaient des maisons souterraines, nommées *argilles*; ils communiquaient de l'une à l'autre par des souterrains et conduisaient aussi les étrangers vers l'oracle, qui lui-même était au fond d'un souterrain. Ils vivaient de leurs mines et de l'oracle. Les prêtres ne voyaient jamais le soleil et ne sortaient que la nuit. C'est pourquoi Homère a pu dire : « Jamais le soleil brillant ne les éclaire ». Ces Kimmériens disparurent chassés par un roi que l'oracle avait déçu; mais ils se transportèrent ailleurs.

Voilà pour les récits légendaires. Aujourd'hui la forêt de l'Averne a disparu, coupée par Agrippa. Le pays s'est couvert de maisons. Un canal souterrain décharge l'Averne dans la mer de Kume. On peut voir l'inanité des anciennes fables. Le golfe Lucrin s'étend [au-devant]; il n'est séparé de la mer que par un cordon littoral; ce cordon n'a que la largeur d'une grand'route; ce fut l'œuvre d'Hèraklès. Les tempêtes le couvrent sans peine et rendent la circulation dangereuse. Agrippa l'a amélioré. Aujourd'hui une entrée laisse pénétrer les petits bateaux. Quelques auteurs donnent à ce golfe le nom d'Acherousia[1].

Je dois dire qu'étudié de près, ce texte de Strabon semble nous être parvenu en fort mauvais état, avec de graves lacunes et des répétitions, avec des fautes de

1. Strab., V, p. 244-245.

copiste qui en rendent les phrases incorrectes, parfois même incompréhensibles. Mais, dans l'ensemble, ce texte nous décrit fort exactement quel chemin Ulysse a dû suivre, s'il est venu en ce Pays des Morts. Après avoir traversé la haute mer depuis Kirkè jusqu'à la Kyklopie, Ulysse est entré dans le Golfe Lucrin qu'il a pu traverser en bateau. Au fond du Lucrin, il a trouvé la rive basse: il y a laissé son navire : il est allé à pied vers l'Averne (voir la fig. 66). C'est, de point en point, le voyage que nous décrit l'*Odyssée*. Ulysse, parti d'*Ai-aiè*, traverse la mer, puis l'Okéanos, en bateau; il gagne ensuite à pied, par une plage étroite, ἀκτὴ λάχεια, le Pays des Morts. Les deux itinéraires concordent absolument, à condition que le Lucrin de la réalité soit l'Okéanos du périple odysséen. Or, je crois qu'il en est ainsi. Je crois que les deux noms *Sinus Lucrinus* et *Okéanos* désignent une seule et même chose : ce ne sont que les deux termes d'un seul doublet latino-sémitique.

Le nom de *Sinus Lucrinus* est latin. Exactement traduit, il signifie *golfe du lucre*, lucrum, *du bénéfice, du commerce, des richesses*. Les Grecs rendraient ce terme par *Ploutonion*, Πλουτώνιον, ou, plus complètement, par *Kolpos Ploutonios*, Κόλπος Πλουτώνιος : « ce pays, nous dit Strabon, était un Ploutonion », καὶ τοῦτο τὸ χωρίον Πλουτώνιον ὑπελάμβανον. En cet empire d'Hadès-Plouton, le nom n'a rien que de convenable[1]. Si nous cherchions au terme latin *Sinus Lucrinus* un équivalent sémitique, il faudrait, pour rendre le mot *sinus*, recourir à la racine חוק, *h.ou.k*, et au substantif חיק, *hik*, ou חוק, *hok*, qui a tous les sens de *sinus* au propre et au figuré; car *hok* désigne tout à la fois *le sein, la poitrine* de l'homme, et *la courbure, l'intérieur, le creux* des choses. Pour rendre le mot *lucrinus*, il faudrait recourir à la racine הון, *e.ou.n*, et au substantif הון, *ewon* ou *ewan*, qui signifie *richesses, moyens de vivre*, etc. Le terme complet חוק־הון, *hok-ewan*, nous traduirait mot pour mot *Kolpos Ploutonios, Sinus Lucrinus*. La transcription de *hok-ewan* en *okean-os*, ὠκεανός, est conforme à tous les exemples que nous avons déjà rencontrés (par la chute du ח initial et du ו médian). Je crois donc que notre *Okéanos* du périple n'est que le *Golfe du Lucre*, le *Sinus Lucrinus* de la réalité.

Contre cette étymologie d'*okeanos*, une objection très forte se présente aussitôt. Dans la géographie légendaire et réelle des Hellènes, l'Okéanos est situé, non pas sur les côtes italiennes, mais aux dernières extrémités du monde occidental, au delà des Colonnes d'Atlas. A chaque extrémité du monde, les poèmes homériques connaissent déjà l'Okéanos qui cercle la terre de ses courants sans borne[2].

Il suffit peut-être d'ouvrir un *Atlas antiquus* pour résoudre cette objection. Au delà des Colonnes, les Anciens conservent toujours le nom de *Golfe du Commerce, Kolpos Emporikos*, à la mer qui s'étend le long des côtes marocaines.

1. Cf. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v. *Hades*, p. 1786. Plat., *Crat.*, p. 403 : τὸ δὲ Πλούτωνος τοῦτο μὲν κατὰ τὴν τοῦ πλούτου δόσιν.
2. Cf. Buchholtz, *Homer. Real.*, I. p. 54.

Ce *Kolpos Emporikos* n'est, par le nom, qu'un autre *Sinus Lucrinus* : les Latins emploient le mot *lucrantes* pour désigner *les trafiquants, les marchands*; les Grecs diraient *emporoi*, ἔμποροι. Ce nom de *Kolpos Emporikos*, dit Strabon, vint des établissements de commerce phéniciens, Ἐμπορικὸς καλούμενος, ἔχων φοινικὰς ἐμπορικὰς κατοικίας[1]. Et de fait, ce nom doit remonter aux premières marines. Il ne saurait s'expliquer autrement. A nos marins, les côtes marocaines, toutes droites, ne présentent aucun golfe. Mais, ayant franchi le détroit de Gibraltar, les premiers thalassocrates crurent ne découvrir, entre les côtes espagnoles et les côtes marocaines, qu'une nouvelle dépendance, une nouvelle poche de la Mer Intérieure, un *golfe* cerclé de terre, tout semblable aux autres golfes que, l'un après l'autre, les détroits de la Mer Intérieure leur avaient ouverts (tel le golfe de la Marmara derrière les Dardanelles; tel le golfe du Pont-Euxin derrière le Bosphore; tel le golfe d'Azov derrière le détroit de Panticapée; ou tel encore le golfe Adriatique derrière la passe des Phéaciens, etc.; tel, enfin, le grand golfe du Couchant derrière la passe des Lestrygons). Jusqu'à Gibraltar, la mer Intérieure n'avait offert aux premiers navigateurs qu'une série de détroits menant toujours à de nouveaux compartiments fermés. A Gibraltar, les côtes espagnoles, d'un côté, les côtes marocaines, de l'autre, semblaient s'ouvrir et se recourber pour former un golfe nouveau. D'où le nom de *golfe* imposé, puis conservé à cette mer libre.

Toute l'antiquité garda ce nom de lieu qui, sur nos cartes exactes, est impossible à comprendre, car cette côte marocaine ne le mérite en aucune façon. Il fallut aux navigateurs des âges suivants une longue série d'explorations lointaines pour se persuader que ce prétendu golfe était en réalité une mer sans borne; qu'au Nord et au Sud, de chaque côté du détroit, les deux rives d'Europe et d'Afrique ne convergeaient pas vers quelque point reculé du monde occidental, mais s'éloignaient de plus en plus l'une de l'autre; bref que les deux parois des continents ne se recourbaient pas pour enclore un golfe, mais que, tout au contraire, les deux branches du golfe, se poursuivant indéfiniment, divergeaient de plus en plus vers le Sud et vers le Nord pour enfermer les continents dans leurs flots sans limite. Le *golfe* devenait ainsi le *fleuve* circulaire qui doit entourer la terre. Le Golfe de la Richesse ou du Lucre, *Ok-eanos*, désigna désormais le fleuve sans limite qui encercle le monde.

Aux temps homériques, les Hellènes ont déjà reçu des navigateurs de Sidon la notion et le nom de l'Okéanos occidental. Le poète odysséen connaît déjà cet Océan, comme il connaît Atlas et Kalypso. Au bord de cet Océan, il localise déjà la bienheureuse Terre du Couchant, où vont habiter les Élus. Parmi ses contemporains, dans la notion commune des Hellènes, l'Okéanos est déjà un grand fleuve au rapide courant. De là viennent, je crois, les épithètes βαθυδίνης, « aux tourbillons profonds », et βαθύῤῥοος, « au courant profond », que le poète applique

1. Strab., XVI, p. 845.

à l'Okéanos italien, au *Sinus Lucrinus*. Ces épithètes ne sauraient exactement convenir au Lucrin. Ce n'est pas que le Lucrin soit partout une nappe sans profondeur, ni qu'il n'ait aucun courant : ses émissaires se déversent dans la mer par des chenaux d'eau courante et tourbillonnante. Quand Strabon nous dit que les plans d'Agrippa échouèrent à cause de l'interposition, entre l'Averne profond et la mer libre, du Kolpos Locrinos « marécageux et nombreux ». προσβραχῆ καὶ πολύν, il faut bien noter d'abord qu'en ce passage mutilé ou gâté. une correction s'impose : *nombreux*, πολύν, ne veut rien dire. Même si on la prend dans le sens de *large, grand, spacieux* (πολὺς πόντος, dit Hésiode), cette seconde épithète ne concorde pas avec le reste du texte; donc, une correction s'impose, telle que ἄπλουν, *non navigable*. Il faut noter ensuite que cette indication de Strabon ne concorde pas avec les renseignements de nos marins :

Environ deux milles et demi du fort de Baye, dit Michelot, est la ville de Pouzzole. Entre les deux, il y a un grand enfoncement... et une plage de sables, derrière laquelle est un petit étang qu'on appelle le lac de Lucrine, au milieu duquel il y a trente brasses de profondeur d'eau[1].

Le lac Lucrin a des profondeurs de 5 mètres[2]. Il est possible que le voisinage et les alternatives des volcans Phlégréens aient souvent fait varier cette profondeur. Ces volcans, en particulier le Monte Nuovo, ont, depuis l'antiquité, gravement altéré l'aspect extérieur et l'architecture de cette région. Et de ceci découle la grosse difficulté que nous ne rencontrions pas dans l'explication des autres aventures odysséennes. Partout ailleurs, depuis les âges homériques jusqu'à nos jours, nous avons pu constater que nul changement profond, radical, ne s'était produit dans la nature même des sites ni dans les grandes lignes des paysages décrits par le périple odysséen. Ici, au contraire, nous savons de science certaine qu'une montagne tout entière a poussé au milieu de cette plaine, où jadis le Lucrin étendait peut-être son marécage. Avant l'éruption de ce Mont Neuf, la plaine abondait en sources chaudes et froides. Le petit village de Tripergole, qui s'élevait en cet endroit, était rempli d'étuves et peuplé de baigneurs[3]. Durant l'antiquité romaine, toute cette région de l'Averne « fumait de sources sulfureuses »,

is locus Cumas apud, acri sulphure montes
oppleti, calidis ubi fumant fontibus aucti[4].

Aujourd'hui, sur la rive occidentale du Lucrin, jaillit encore une énorme source chaude, qui forme aussitôt un petit fleuve et déverse dans le Lucrin une « rivière de feu », un *pyriphlégéthon*, comme dit le poète odysséen. Durant l'an-

1. Michelot, *Portulan*, p. 270.
2. Sur tout ceci. cf. Beloch, *Campanien*. p. 172.
3. Cf. Beloch, *Campanien*. p. 174.
4. Lucret.. VI. 748-749.

tiquité, les Pyriphlégéthons abondaient sur tout le pourtour du Lucrin. Ils couvraient le pays de leurs buées et de leurs épaisses fumerolles :

ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι.

Sous l'ombre des forêts, que Virgile et Strabon nous décrivent encore,

tuta lacu nigro nemorumque tenebris[1],

et sous le voile pesant de ces fumées volcaniques, cette région de l'Averne était une terre d'obscurité et d'ombre, « que jamais le soleil brillant n'inonde de ses rayons ; sur les malheureux mortels, règne toujours la nuit pernicieuse ».

... οὐδέ ποτ' αὐτοὺς
ἠέλιος φαέθων καταδέρκεται ἀκτίνεσσιν,
ἀλλ' ἐπὶ νὺξ ὀλοὴ τέταται δειλοῖσι βροτοῖσιν.

En ce pays obscur, dit le poète odysséen, « habite le peuple des hommes Kimmériens »,

ἔνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε.

Dans les langues sémitiques, la racine כמר, *k. m. r.* désigne *l'obscurité, la noirceur*, et le substantif pluriel (à l'état construit) כמרירי, *kimeriri*, se rencontre dans l'Écriture pour signifier les *éclipses de jour, les soudaines ténèbres*. A sa mode ordinaire, notre poète odysséen a personnifié les Ténèbres que son périple lui décrivait : de la région des *kimeriri*, il a fait le pays des *Kimmériens*; d'une part, il a transcrit le vocable sémitique en *kimmerioi*, et il l'a traduit, d'autre part, en « nuit pernicieuse », νὺξ ὀλοή. C'est bien là son habituelle façon de procéder : auprès du vocable étranger, il nous en donne toujours la traduction grecque.

En ce pays de vapeurs,

vaporiferas, blandissima littora, Baias[2],

où le feu mélangé aux eaux couvre le rivage de ses exhalaisons,

littora, qua mediis alte permixtus anhelat
ignis aquis, et operta domos incendia servant[3],

Strabon et les Anciens retrouvaient sans peine le Pyriphlégéthon des Enfers, τὸν δὲ Πυριφλεγέθοντα ἐκ τῶν θερμῶν ὑδάτων ἐτεκμαίροντο[4]. Ils retrouvaient aussi les eaux froides du Styx et du Kokytos. Nous voyons par là que Strabon avait déjà sous les yeux notre texte actuel de l'*Odyssée* : dans son Pays des Morts odysséen, coulaient déjà un Styx et un Kokytos auprès du Pyriphlégéthon. En ce texte pour-

1. Virg., *Aen.*, VI, 238.
2. Stat., *Silv.*, III, 5, 97.
3. Stat., *Silv.*, V, 3, 169.
4. Strab., V, p. 244.

tant, je serais disposé à supprimer les trois vers où ces fleuves sont énumérés. Ces trois vers me semblent interpolés. Ces trois vers ne se trouvent que dans la description faite d'avance par Kirké du Pays des Morts : quand Ulysse et ses compagnons abordent « à la plage étroite et aux demeures humides d'Hadès », le poète ne nous parle pas de ces fleuves. Que l'on étudie, en outre, ce passage dans le discours de Kirkè.

Kirkè explique le chemin que devra suivre Ulysse : « Quand tu auras en bateau franchi l'Océan, au point où sont une plage étroite et les bois de Perséphone et de longs peupliers et des saules, en cet endroit tire ton vaisseau au bord de l'Océan torrentueux et, toi-même, va dans la maison humide d'Hadès. Là ensuite, ô héros, étant venu tout près comme je te l'ordonne, creuse une fosse..., etc. » Ce fragment de discours est parfaitement clair. J'en ai pourtant retranché trois vers, car le texte actuel nous dit : « Toi-même va dans la maison humide d'Hadès. [Là, dans l'Achéron, roulent le Pyriphlégéthon et le Kokytos, qui est un déversoir de l'eau du Styx, et la Pierre et le confluent de deux fleuves tumultueux.] Là ensuite, ô héros, étant venu tout près, etc. » Voici le texte :

Ἀλλ' ὁπότ' ἂν δὴ νηὶ δι' Ὠκεανοῖο περήσῃς,
ἔνθ' ἀκτή τε λάχεια καὶ ἄλσεα Περσεφονείης
μακραί τ' αἴγειροι καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι,
νῆα μὲν αὐτοῦ κέλσαι ἐπ' Ὠκεανῷ βαθυδίνῃ,
αὐτὸς δ' εἰς Ἀΐδεω ἰέναι δόμον εὐρώεντα.
[Ἔνθα μὲν εἰς Ἀχέροντα Πυριφλεγέθων τε ῥέουσιν
Κώκυτός θ' ὃς δὴ Στυγὸς ὕδατός ἐστιν ἀπορρώξ,
πέτρη τε ξύνεσίς τε δύω ποταμῶν ἐριδούπων.]
Ἔνθα δ' ἔπειθ', ἥρως, χριμφθεὶς πέλας, ὥς σε κελεύω,
βόθρον ὀρύξαι[1].

Les trois vers, que je propose de supprimer, outre qu'ils sont inutiles dans la suite du discours, sont en eux-mêmes incompréhensibles. Le mot *Pierre* manque du qualificatif qu'il faudrait restituer d'après un autre passage du poème : c'est la Pierre *Blanche*, Λευκάδα Πέτρην, que le poète nomme au chant XXIV, quand Hermès emmène les âmes des prétendants « au long des cours de l'Océan et de la Pierre Blanche..., vers la Prairie d'Asphodèle où habitent les âmes ».

πὰρ δ' ἴσαν Ὠκεανοῦ τε ῥοὰς καὶ Λευκάδα Πέτρην....
... αἶψα δ' ἵκοντο κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα[2].

Ce chant XXIV de l'*Odyssée* fait partie de la *Mnestérophonie* : il n'a rien à voir avec notre *Nostos*. Je crois que, pareillement, ce séjour des âmes, cette « Prairie d'Asphodèle » n'a rien à voir avec notre « maison d'Hadès ». Car il faut prendre ces derniers mots « maison d'Hadès » au pied de la lettre. Près de l'Averne, en

1. *Odyss.*, X, 508-517.
2. *Odyss.*, XXIV, 11-13.

effet, Ulysse trouve une *maison*, une *chambre* d'Hadès. On la peut voir encore aujourd'hui. Les guides nous disent :

Au Sud du lac Averne, on remarque des grottes et des galeries pratiquées dans le tuf. L'une d'elles, à quelques centaines de pas de l'endroit où aboutit le chemin du lac Lucrin, s'appelle *Grotte de la Sibylle* ou *Grotte de l'Averne*. On y pénètre par une porte en briques et l'on traverse d'abord une longue galerie humide taillée dans le roc et pourvue de soupiraux perpendiculaires. A peu près à mi-chemin entre les deux lacs, une galerie étroite conduit à une petite chambre carrée où se trouve, dit-on, la *Porte des Enfers*. Près de là on remarque une autre chambre : le sol est couvert d'un pied d'eau tiède, qui prend sa source dans le voisinage[1].

C'est à cette maison humide d'Hadès, εἰς 'Αΐδεω δόμον εὐρώεντα, qu'Ulysse vient à pied, après avoir traversé l'isthme étroit et plat, « la petite plage », ἀκτὴ λάχεια, qui sépare le Lucrin de l'Averne, l'Okéanos du Bois de Perséphone. Ulysse n'entre pas en cette maison : il se tient auprès de l'entrée, ἔνθα χριμφθεὶς πέλας. Ulysse ne descend pas aux Enfers : ce sont, au contraire, les âmes qui sortent de l'Érèbe, par la Porte des Enfers, pour monter jusqu'à lui :

ψυχαὶ ἐλεύσονται νεκύων κατατεθνηώτων...,
... αἱ δ' ἀγέροντο
ψυχαὶ ὑπὲξ ἐρέβευς νεκύων κατατεθνηώτων...,

Les âmes, attirées par l'odeur du sang, accourent auprès de la fosse que le héros a creusée. Cette fosse n'est pas dans l'Enfer; elle est au dehors, devant la maison d'Hadès. On ne saurait trop insister là-dessus. Une fois qu'Ulysse a traversé l'isthme entre le Lucrin et l'Averne, il est arrivé à destination; il s'arrête; il ne va pas plus loin; il ne descend pas au séjour souterrain des morts; il reste sur cette terre des ténèbres, dans le pays des Kimmériens. Les âmes montent de l'Enfer pour venir jusqu'à lui, puis s'en retournent dans la maison d'Hadès :

ὣς φαμένη ψυχὴ μὲν ἔβη δόμον Ἄιδος εἴσω
Τειρεσίαο ἄνακτος.

Ulysse ne voit donc et ne peut voir ni la Prairie d'Asphodèle, ni la Pierre Blanche, puisqu'elles sont dans l'Enfer, ni les Fleuves, Achéron, Styx et Kokytos, puisqu'ils coulent au séjour des âmes, et qu'ils n'ont rien à faire avec notre pays réel des Ténèbres, avec notre terre des Kimmériens.

Voilà pourquoi je supprimerais du texte primitif les trois vers signalés plus haut. Et je serais enclin à supprimer de même les autres passages de notre *Nekyia* où la Prairie d'Asphodèle est mentionnée. Dans la *Nekyia* actuelle, cette Prairie n'est mentionnée que deux fois : une fois dans le catalogue des héros, dans un couplet des τὸν δὲ μετ',

τὸν δὲ μετ' Ὠρίωνα πελώριον εἰσενόησα
θῆρας ὁμοῦ εἰλεῦντα κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα,

1. Baedeker, *Italie mérid.*, p. 94.

une autre fois dans l'épisode d'Achille,

ὣς ἐφάμην· ψυχὴ δὲ ποδώκεος Αἰακίδαο
φοίτα μακρὰ βιβᾶσα κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα.

Le premier de ces passages tombe de soi : il me semble évident que ces catalogues n'ont jamais appartenu au *Nostos* primitif. Je croirais volontiers qu'il faut aussi couper le second : cette rencontre d'Ulysse et d'Achille n'est qu'un fragment ou la continuation de l'une de ces *Érides*[1], de ces *Disputes*, que nous connaissons bien; à côté des *Nostoi*, des *Retours*, dont l'*Odyssée* est un modèle ou une collection, ces *Érides*, ces *Disputes*, formaient un genre littéraire, tout à fait distinct, mais aussi répandu, dont l'*Iliade* est le type.

On devine sans peine comment les aèdes postérieurs furent entraînés à ces interpolations, non seulement par la mode littéraire du jour et pour flatter le goût ou l'érudition de leur auditoire, mais surtout pour satisfaire à la conception nouvelle qu'eux-mêmes et leur public se faisaient de la *Nekyia*. Par l'exemple et par l'imitation de Virgile, nous voyons en effet que les Anciens interprétaient d'une étrange façon ce voyage au Pays des Morts. Pour eux, ce voyage réel vers une région terrestre se transforma en une miraculeuse descente dans l'Enfer : Virgile croit imiter le poète odysséen en envoyant Énée jusqu'au séjour des Mânes. Guidé par la Sibylle, Énée s'enfonce donc sous terre; il parcourt une longue route ténébreuse, souterraine; il franchit toute une série de portes et de vestibules, avant d'atteindre les enfers. Énée refait ainsi le voyage que la légende hellénique prêtait à nombre de ses héros, à Orphée, à Pollux, à Thésée, à Héraklès, à tous ceux qui descendirent au séjour des Mânes pour en ramener une amante ou un ami. Énée lui-même nous dit qu'il va renouveler l'exploit de ces héros :

si potuit Manes arcessere conjugis Orpheus...,
si fratrem Pollux alterna morte redemit
itque reditque viam toties; quid Thesea magnum,
quid memorem Alciden[2]*?*

Dans la légende ordinaire des Hellènes, ces descentes aux Enfers sont fréquentes en effet. Mais ces descentes légendaires n'ont rien de commun avec le voyage réel dont le périple sémitique fournissait l'itinéraire à notre poète odysséen. Ce n'est pas la légende des Hellènes qui peut nous expliquer notre *Nekyia* odysséenne. Le voyage d'Ulysse n'a rien de commun avec les expéditions de Thésée ni d'Héraklès. C'est aux Sémites, à l'Écriture, que nous devons recourir si nous voulons trouver un texte de comparaison :

Samuel mourut. Tout Israël le pleura. On l'ensevelit à Rama, dans sa ville. Saül supprima les magiciens et sorciers du pays.

1. Cf. P. Girard, *Revue des Études Grecques*, 1902, n° 65-66.
2. *Aen.*, VI, 120-123.

Les Philistins se rassemblent et viennent camper à Sonam. Saül rassemble tout Israël et campe à Gilboa.

Saül, ayant vu le camp des Philistins, craignit et son cœur s'épouvanta.

Saül consulta le Seigneur. Le Seigneur ne répondit ni par des songes, ni par des présages, ni par des prophètes.

Saül dit à ses gens : « Cherchez-moi une femme nécromancienne, et j'irai l'interroger ».

Ses gens lui répondirent : « Il y a une femme nécromancienne à Aïn-Dor ».

Saül se travestit et se couvrit de vêtements étrangers. Il alla avec deux hommes. Il vint chez cette femme la nuit et lui dit : « Prophétise-moi par la nécromancie et fais-moi monter [de l'enfer] celui que je te dirai ».

La femme répondit : « Ne sais-tu pas ce qu'a fait Saül et comme il a supprimé les magiciens et sorciers ; pourquoi séduis-tu mon âme pour me mettre en péril? »

Saül lui jura par le Seigneur et lui dit : « Dieu vive, si quelque mal sortira pour toi de ces paroles ».

La femme lui dit : « Qui te ferai-je monter? » Saül répondit : « C'est Samuel qu'il faut me faire monter ».

La femme vit Samuel et poussa un grand cri et dit : « Pourquoi me tromper? Tu es Saül ».

Saül dit : « Ne crains rien. Mais qui as-tu vu? » Elle dit : « Je vois des dieux qui montent de la terre ».

Saül dit : « Qui aperçois-tu? » Elle dit : « Un vieillard qui monte : il est couvert de la robe ». Saül reconnut Samuel et se prosternant à terre, il l'adora.

Samuel dit : « Pourquoi m'as-tu troublé en me faisant monter? » Saül dit : « Je suis dans l'angoisse. Les Philistins combattent contre moi. Le Seigneur s'est détourné de moi ; il ne me répond plus, ni par des prophètes, ni par des songes. J'ai crié vers toi pour que tu me fasses connaître ce que j'ai à faire[1]. »

Dans ce texte biblique, il est des mots d'une explication difficile. Cette femme, qui fait « monter » les morts, est appelée par l'Écriture une בעלת־אוב, *baalat-ob*; j'ai traduit par « nécromancienne »; les Septante et la Vulgate disent « ventriloque », ἐγγαστρίμυθος, *ventriloqua*. On aperçoit les raisons de cette traduction : אוב, *ob*, signifie *l'outre*; בעלת אוב, *baalat-ob, la femme à l'outre, au ventre*, devient *la ventriloque*. Il est probable qu'au temps des Septante ces vieilles pratiques de magie avaient disparu et que ces termes anciens n'étaient plus compris : cette traduction de *baalat-ob* me paraît un simple calembour. En arabe, la racine אוב, *oub*, signifie *retourner, revenir*; אוב, *ob*, serait *le retour*, et la nécromancienne, la *baalat-ob*, serait *la femme du revenant*[2]. Quant au mot qui signifie *consulter les morts*, c'est dans l'Écriture le verbe דרש, *d. r. s* : si le poète odysséen a choisi *Tiresias* pour intermédiaire entre Ulysse et les morts,

ψυχῇ χρησομένους Θηβαίου Τειρεσίαο,

je ne puis m'empêcher de croire que peut-être le *d. r. s.* sémitique ne fut pas étranger à ce choix.

Il est bien regrettable que nous connaissions si mal les pratiques des nécro-

1. I *Samuel*, XXVIII, 5-15.
2. Gesenius, *Thesaurus*, s. v.

mants hébreux ou phéniciens : je crois que bien d'autres détails en notre conte odysséen nous ramèneraient à ces pratiques sémitiques. De même, si nous connaissions mieux les rites particuliers de l'Averne, nous verrions peut-être que les sacrifices d'Ulysse en cet endroit se rapprochent singulièrement des vieux rites italiques. Les textes latins ne font que nous mentionner la « lustration sur le chemin de l'Averne », *lustratio ad iter Averni*[1]. L'un des sacrifices les plus employés pour la lustration italique est le sacrifice du porc, du mouton et du taureau, *suovetaurilia*[2]. C'est précisément le sacrifice que Tirésias recommande à Ulysse pour expier le meurtre de Polyphème :

ῥέξας ἱερὰ καλὰ Ποσειδάωνι ἄνακτι
ἀρνειὸν ταῦρόν τε συῶν τ' ἐπιβήτορα κάπρον.

Ce sacrifice du porc, du mouton et du taureau n'est pas dans les mœurs homériques; il n'est mentionné qu'en ce passage du chant XI de l'*Odyssée* et en un autre passage du chant XXIII (v. 277) : en ces deux passages, ce n'est toujours que la même lustration, recommandée par Tirésias, pour expier le meurtre de Polyphème.

Malgré l'insuffisance de nos moyens de comparaison, une conclusion apparaît, je crois : c'est une *évocation* à la mode des Sémites que décrivait le périple original et que copia fidèlement le poète odysséen; ce n'était pas une *descente* à la mode des Hellènes. Les aèdes postérieurs, qui sans doute n'avaient plus devant les yeux ni dans l'esprit l'exacte représentation de ces évocations sémitiques, retouchèrent, développèrent, dénaturèrent le poème original et le mirent en l'état où nous le voyons aujourd'hui : de ce pèlerinage d'Ulysse vers les nécromants de l'Averne, ils firent un singulier mélange d'*évocation* et de *descente*. En ce mélange, certains éléments restent distincts, facilement discernables. Je crois, pour mon compte, que tout le début de notre chant XI appartient au poème primitif : les 225 premiers vers (voyage d'Ulysse; sacrifice; Elpénor; Tirésias; Antikléia) me paraissent n'avoir subi aucune altération. Par contre, du vers 225 au vers 635, il me semble que le texte actuel n'a rien de commun avec le texte primitif; ici, tout ou presque tout me semble d'invention postérieure : je crois du moins impossible de faire la part certaine des interpolations : ces quatre cent dix vers me sont tous presque également suspects. Au fond, ne poursuivant qu'un but précis, l'identification du Pays des Morts odysséen avec l'Averne, j'estime que ces vers rejetés ou acceptés n'ont pas grande importance. L'incertitude du texte fait seulement que, pour la *Nekyia*, nous ne saurions pousser cette identification des lieux dans le même détail que pour les autres aventures odysséennes. Mais l'ensemble subsiste : l'Averne nous rend, en ses grandes lignes notre Pays des Morts odysséen. Et peut-être. en ce nom même de l'Averne, trouverions-nous un dernier argument.

1. Cf. Beloch, *Campanien*, p. 169.
2. Cf. Daremberg-Saglio, l'admirable article *Lustratio* par Bouché-Leclercq.

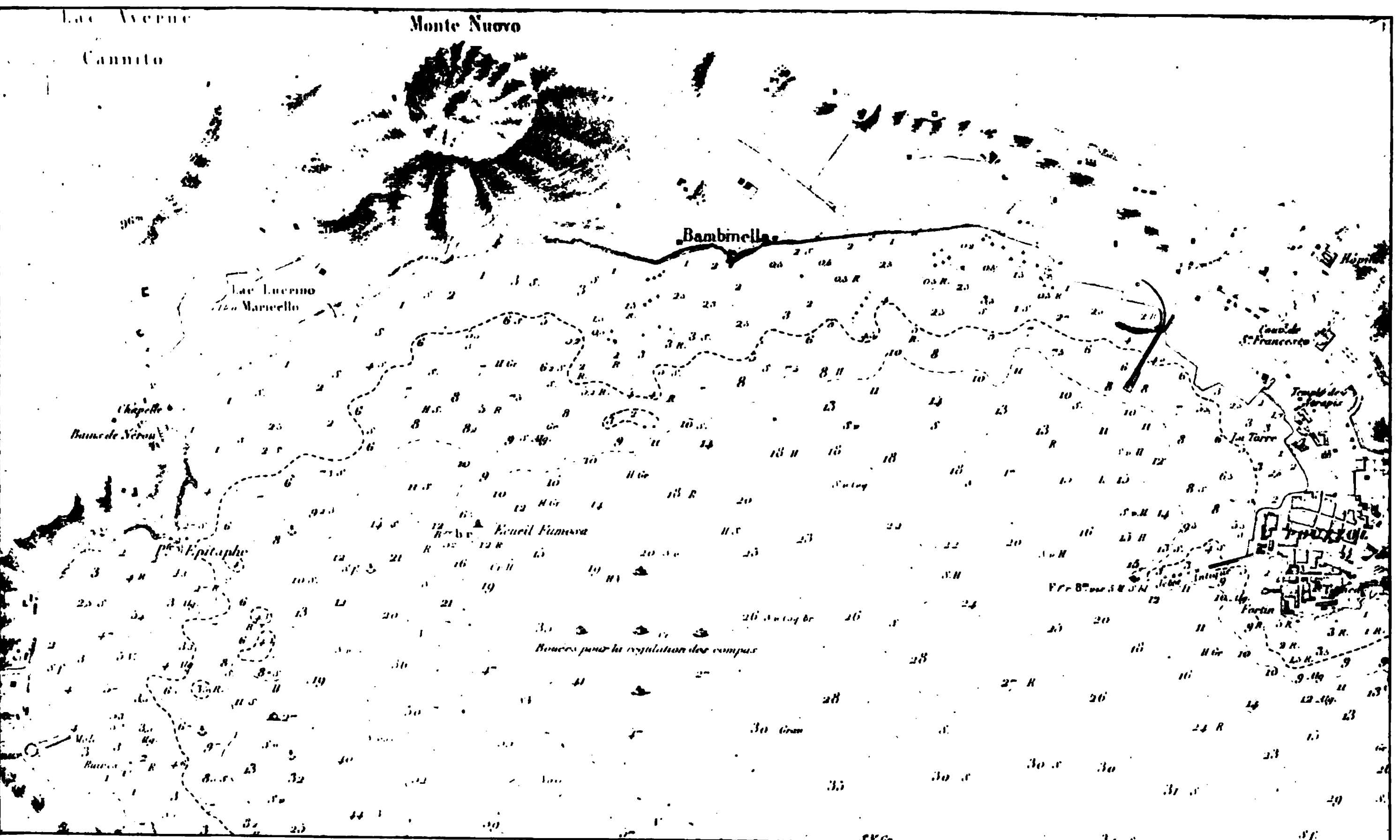


FIG. 66. — LE LUCRIN ET L'AVERNE
Photogravure de la carte marine n° 1931.

Avernus, disaient les indigènes; *Aornos*, dirent les Hellènes qui firent ici encore un de leurs jeux de mots : l'Averne devint le lac *sans oiseaux*, ἀ-ὄρνις. Les Romains adoptèrent ce calembour et les indigènes eux-mêmes le répétèrent :

principio, quo Averna vocantur nomine, id ab re
impositumst, quia sunt avibus contraria cunctis[1].

En réalité, les volatiles n'ont jamais déserté ces forêts : les canards, oies, sarcelles et oiseaux de passage couvrent à certaines époques les eaux du lac. *A-ornos* n'est sûrement qu'un jeu de mots : Dion Cassius transcrit plus exactement *avernus* en *aouernis*, Ἀουερνίς[2]. Il faut reporter, je crois, ce nom d'*avernus* à la même couche onomastique que beaucoup d'autres vocables de cette région kuméenne : *Oinotria*, *Kumè*, etc., nous avons, dans l'épisode des Kyklopes, retrouvé maintes traces sémitiques. L'Averne n'est qu'un Kyklope, un Œil Rond, un Œil rempli de forêts et d'eau : au bout de l'isthme étroit, c'est le bois sacré de Perséphone (cf. le texte de Diod. Sic., IV, 22, τὴν Ἄορνον ὀνομαζομένην λίμνην, ἱερὰν δὲ Περσεφόνης), ἄλσεα Περσεφονείης, dit le poète odysséen qui, parmi les arbres de cette région, nomme le peuplier et le saule :

ἔνθ' ἀκτή τε λάχεια καὶ ἄλσεα Περσεφονείης
μακραί τ' αἴγειροι καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι.

Ces deux arbres, en effet, saule et peuplier, sont caractéristiques de ce paysage napolitain. Mais il est un autre arbre que nous avons rencontré déjà près de la caverne de Polyphème et dont la silhouette, encore plus caractéristique, se profile sur toutes les pentes de ces collines : le pin-parasol. L'Écriture donne le nom de *aorn* ou *aworn* à un arbre élancé, qui sert à fabriquer les mâts de navires; les traducteurs l'identifient au pin. C'est de ארן, *aorn*, ou אורן, *aworn*, que les Anciens, je crois, tirèrent *Avernus*, *Aouernis*, *Aornos*. Je crois que le *lacus avernus* était primitivement le *lac des pins*; mais, faute de doublet, je ne saurais certifier cette étymologie.

* * *

20 *avril* 1901[3]. — Le tramway, qui va de Naples à Pouzzoles, puis à la Plage de Cuma, longe jusqu'au Lucrin le pied des collines Phlégréennes. La route est bordée d'étuves, de bains chauds et d'établissements thérapeutiques, qui utilisent les innombrables sources thermales ou jets de vapeurs de cette côte volcanique. Avant cette exploitation industrielle, la rive déserte devait offrir aux premiers navigateurs une succession presque ininterrompue de ruisseaux bouillonnants et fumants, de jets vaporeux, de buées et de fumerolles.

1. Lucret., VI, 741-742.
2. Cf. Pauly-Wissowa, s. v. *Avernus*.
3. Notes de voyage.

C'était bien le pays de brumes et de nuées, dont parle le poème odysséen :

ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι.

Hannon le Carthaginois nous décrit dans son *Périple* une côte toute pareille, « une côte de flammes et de vapeurs, laissant tomber à la mer des ruisseaux de feu et opposant aux marins un sol inabordable à cause de sa chaleur », χώραν διάπυρον θυμιαμάτων μεστήν· μέγιστοι δ' ἀπ' αὐτῆς πυρώδεις ῥύακες ἐνέβαλλον εἰς τὴν θάλατταν· ἡ γῆ δ' ὑπὸ θέρμης ἄβατος ἦν[1].

Le tramway longe ensuite le lac Lucrin. Les rails sont posés sur la jetée qui sépare de la mer les eaux du lac. Cet isthme, disaient avec raison les Anciens, était une œuvre artificielle. Cette œuvre était antérieure sans doute à la colonisation grecque : Hérakles, bien avant les temps helléniques, avait construit cette chaussée pour le passage de son troupeau de bœufs géryoniens. Entre le Lucrin et la mer, cette chaussée fort étroite est percée de canaux pour déverser le trop-plein du lac. Des barrages et de petites écluses régularisent ce courant. Des filets et des claies retiennent le poisson. Avant ces travaux de l'homme, — on le peut bien voir sur place, — la mer pénétrait librement dans ce Golfe Lucrin.



Fig. 67. — Le Lucrin[2].

Une route plate contourne le Lucrin à l'Est et conduit à l'autre isthme qui sépare le Lucrin et l'Averne. Au long de cette route, nous longeons la rive boueuse du Lucrin et les pentes abruptes du Monte Nuovo. L'Averne ouvre devant nous la grande brèche de son sourcil. C'est par cette brèche que la route plate, sans une montée, unit le bord plat du Lucrin au bord plat de l'Averne : voilà bien, au fond du Lucrin, « aux termes de l'Okéanos », la petite plage, ἀκτὴ λάχεια, du poème odysséen. Le lac de l'Averne, ceinturé d'une margelle de pierres, dort parmi les bouquets de saules[3] et de peupliers ; en couronne, au sommet des pentes abruptes de son « sourcil », les pins-parasols lui font un diadème. Ulysse, ayant laissé son navire au fond du Lucrin, est venu jusqu'à cette rive de saules et de peupliers. Au pied du sourcil, voici la Porte des Enfers, devant laquelle, ayant creusé sa fosse, il a fait le sacrifice rituel. Les guides plus haut nous ont décrit avec une parfaite exactitude cette Porte des Enfers et

1. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 12-13.
2. Les fig. 67 et 68 sont des photographies de Mme V. Bérard.
3. A propos des saules, je ne sais comment traduire l'épithète ὠλεσίκαρποι : elle me semble susceptible de deux interprétations, *aux fruits qui avortent* ou *aux fruits de mort*.

cette maison humide d'Hadès. De point en point, la description odysséenne peut s'appliquer à notre site.

Les navigateurs primitifs venaient ici consulter l'oracle des morts et demander aux nécromants le « chemin du retour ». C'était peut-être une femme, une *baalat-ob*, qui servait ici, comme à Aïn-Dor, d'évocatrice. La légende indigène n'oublia jamais qu'une prophétesse, une sibylle, vivait jadis en ces parages kuméens. Peut-être est-il plus vrai qu'on ne croit, le rapprochement que firent les auteurs chrétiens entre cette Sibylle de Kume et la Sibylle d'Aïn-Dor. C'est par quelque substantif tiré de la racine *d.r.s*, que les navigateurs sémitiques désignaient peut-être cette Sibylle. Que l'on imagine un substantif féminin de la forme *dires'a* ou *deres'a*, et l'on apercevra comment le poète odysséen prit *Tirésias* pour intermédiaire entre Ulysse et les âmes des morts. Dans la légende thébaine de Tirésias, on trouverait de nombreux détails, qui nous ramèneraient à la même hypothèse. Tirésias, durant sa vie, avait plusieurs fois changé de sexe; tantôt homme, tantôt femme, il portait, comme un roi d'Orient, un sceptre de *kyanos*. Si nous avions le loisir d'étudier ici cette légende de Tirésias, je crois que, dans la Béotie de Kadmos aussi bien qu'en notre chant de l'*Odyssée*, ce devin apparaîtrait comme un proche parent de la Sibylle sémitique....



Fig. 68. — Le Pyriphlégéthon.

Nous sommes revenus au tramway en achevant le tour du Lucrin par sa rive occidentale. Dans un recoin des collines, une source chaude bouillonne en un grand œil fumant : c'est le Pyriphlégéthon de Strabon. Par un ruisseau d'eau tiède, il se déverse dans le Lucrin; avec force signes de croix, des paysans viennent y baigner un pauvre cheval étique : ces eaux sacrées restent toujours miraculeuses.

LIVRE DIXIÈME

LES SIRÈNES — CHARYBDE ET SKYLLA
L'ILE DU SOLEIL

Charybdis an respondeat fabulis, perscribi mihi desidero.

SENEC., *Epist.*, LXXIX.

CHAPITRE I

LES SIRÈNES

καὶ φωνὴν αὐλῶν ἠκούομεν καὶ κραυγὴν μυρίαν.
Peripl. Hannon., 15.

Ulysse revient de l'Averne, à travers la plage basse. Il retrouve son bateau au fond du Golfe Lucrin. Il se rembarque. A la rame d'abord, puis à la voile, il sort du Golfe et regagne la mer libre :

... ἀπὸ δ' ἵκετο κῦμα θαλάσσης εὐρυπόροιο.

Un jour de navigation le ramène à l'île de Kirkè. Il tire son bateau sur la grève d'Aiaiè. On installe à nouveau le campement dans la Cala dei Pescatori. Une escouade remonte chez Feronia pour chercher le cadavre d'Elpénor, resté là-bas sans sépulture :

δὴ τότ' ἐγὼν ἑτάρους προΐειν ἐς δώματα Κίρκης
οἰσέμεναι νεκρὸν, Ἐλπήνορα τεθνηῶτα.

Kirké apprend ainsi le retour des navigateurs. Aussitôt elle descend à la plage, avec ses chambrières qui apportent des provisions. Elle offre à nos gens un grand festin qui dure tout le jour. Il est entendu que, le lendemain, on reprendra la mer et que la déesse enseignera le chemin du retour : Feronia avait, elle aussi, un oracle que venaient consulter les Peuples de la mer. Toute la journée donc, on mange, on boit, on fait la fête. Le soir Kirkè prend Ulysse à l'écart et le met en garde contre les périls qui vont l'assaillir, Sirènes, Charybde et Skylla, ou contre les tentations qu'il devra surmonter dans l'île du Soleil. Le lendemain, Ulysse reprend la mer. A la rame, ils sortent de la Cale. Puis le même « bon garçon » de vent, envoyé par Kirkè, les pousse encore sur la même route que lors du premier départ vers le Pays des Morts : ils descendent à nouveau vers le Sud; ils voguent au long des côtes italiennes vers le détroit de Messine. La brise et le pilote mènent le navire. Ulysse répète alors à ses hommes les conseils de Kirkè touchant les Sirènes.



Tu arriveras d'abord aux Sirènes, qui charment tous les hommes. Quiconque les approche sans défiance et prête l'oreille à leur chant, ne revoit plus sa femme ni ses enfants accourir à sa rencontre; il ne rentre plus en sa demeure; les Sirènes le charment de leur voix perçante, dans la prairie où elles sont assises : autour d'elles, gît un amas d'ossements humains et de peaux corrompues.

Depuis longtemps, on a fait remarquer avec justesse que nulle étymologie grecque ne peut nous expliquer le nom des *Sirènes*, Σειρῆνες.

Par contre, une étymologie sémitique se présente aussitôt pour ces chanteuses, pour ces « filles du chant », comme dirait l'Écriture, בנות־השיר, *benot-ha-sir*[1]. Le mot hébraïque שיר, *sir, chant, cantique*, serait exactement transcrit par le début du mot grec *Sir-ènes*, Σειρ-ῆνες. Pour la fin de ce mot grec, on propose d'ordinaire d'y reconnaître le mot sémitique חן, *hen, grâce* : שיר־חן, *sir-hen*, serait le *chant de grâce*, comme אבן־חן, *eben-hen*, est la *pierre de grâce*, la *pierre précieuse*. Cette étymologie ne me semble pas inacceptable. Pourtant elle ne me satisfait pas : je crois que, du texte même odysséen, une autre explication peut ressortir, qui s'imposera avec plus de certitude. Nous savons en effet comment le poète met en œuvre les noms et les données de son périple. Toutes les fois qu'il transcrit un vocable sémitique, il s'arrange pour nous le commenter aussi ou pour nous le traduire en son contexte : le plus souvent, en outre, — nous en avons eu l'exemple le plus typique dans la *fuite* d'Ulysse au pays des *Fuyards*, — le plus souvent l'aventure entière ne semble imaginée que par un développement poétique ou anthropomorphique de tel ou tel vocable du périple original. Or voyez, d'une part, ce que le poète nous dit des Sirènes et voyez, d'autre part, l'aventure qu'il imagine en leurs parages.

Les Sirènes sont des chanteuses; mais ce sont aussi des magiciennes, des fascinatrices, en prenant ce mot en son sens primitif et complet, c'est-à-dire des femmes qui *lient* par leurs *enchantements* : tel est le sens du latin *fascinare, fasciare*, ou du grec θέλγω. Les Sirènes *charment* les hommes, elles les *enchaînent*, elles les *retiennent* par leurs chants magiques :

ἀνθρώπους θέλγουσιν, ὅ τέ σφεας εἰσαφίκηται·
ἀλλά τε Σειρῆνες λιγυρῇ θέλγουσιν ἀοιδῇ.

L'aventure d'Ulysse dans les parages des Sirènes n'est aussi qu'un *enchaînement* : « Bouche les oreilles de tes compagnons, lui a dit Kirkè; quant à toi, écoute les Sirènes, si tu veux; mais que ton équipage t'enchaîne pieds et mains, sur le croiseur,

δησάντων σ' ἐν νηὶ θοῇ χεῖράς τε πόδας τε,

1. Cf. H. Lewy, *Semit. Fremdw.*, p. 205; Muss-Arnolt, p. 54.

et si tu supplies tes compagnons, si tu leur commandes de te délier, qu'ils te chargent de liens plus nombreux »,

εἰ δέ κε λίσσηαι ἑτάρους λῦσαί τε κελεύῃς
οἱ δέ σ' ἔτι πλεόνεσσι τότ' ἐν δεσμοῖσι διδέντων.

Ulysse répète à son équipage les conseils de Kirkè :

ἀλλά με δεσμῷ
δήσατ' ἐν ἀργαλέῳ ὄφρ' ἔμπεδον αὐτόθι μίμνω.

Les choses se passent ainsi. Ulysse se fait attacher pieds et poings :

οἱ δ' ἐν νηί μ' ἔδησαν ὁμοῦ χεῖράς τε πόδας τε.

Puis vainement, pour accepter l'invitation des Sirènes, il demande qu'on le détache :

ἤθελ' ἀκουέμεναι λῦσαί τ' ἐκέλευον ἑταίρους.

Ses compagnons le lient plus étroitement et le serrent :

πλείοσί μ' ἐν δεσμοῖσι δέον μᾶλλόν τε πίεζον.

Ils ne le détachent que lorsque la voix des Sirènes a disparu dans le lointain :

... ἐμέ τ' ἐκ δεσμῶν ἀνέλυσαν.

Si l'épisode des Lestrygons dans le pays des Sardes, des *Fuyards*, est la *Fuite* d'Ulysse, si l'épisode de Kirkè dans le sanctuaire de l'affranchissement est la *Libération*, on voit que l'épisode des Sirènes est, avant tout, l'*Enchaînement*. Aussi, pour rendre compte de cette aventure et, d'autre part, pour expliquer mot à mot la formule du poète « les Sirènes fascinent par le chant », θέλγουσιν ἀοιδῇ, je crois qu'une étymologie de *Sir-ènes* s'impose : c'est שיר־ען, *sir-en*, *chant de fascination*. Le mot ען, *en*, viendrait de la racine ענן, *'n. n*, comme חן, *hen*, vient de la racine חנן, *h. n. n.* Cette racine ענן, *'n. n*, existe dans toutes les langues sémitiques. Les Arabes en font un usage fréquent pour signifier d'une part *attacher*, *retenir* (surtout *tenir et gouverner un cheval par les rênes*), et d'autre part *nouer par des maléfices* (en particulier *nouer l'aiguillette*, comme disaient nos pères) : de cette racine, les Arabes ont tiré les mots *corde*, *rênes*, et les mots *ensorcellement*, *impuissance sexuelle*; ils en ont aussi tiré le mot *nuage* (les Latins emploient pareillement *fascia*). Les Hébreux usent moins fréquemment de cette racine ענן, *'n. n* : ils en ont pourtant tiré, eux aussi, le mot *nuage*, ענן, *anan*, et un verbe, de sens plus obscur, qui paraît signifier *se livrer à des opérations magiques*, soit de *divination* (suivant les uns), soit de *fascination* (suivant les autres). Les Sirènes tout ensemble fascinent les hommes et révèlent l'avenir : « Arrête ton navire, afin d'entendre notre voix. Jamais personne n'est passé sur son noir bateau, sans écouter la voix harmonieuse

de nos bouches et sans avoir été charmé et instruit de ce qu'il ignorait, car nous savons tous les exploits des Argiens et des Troyens sous la vaste Troie et nous savons tout ce qui se passe sur la terre habitable »,

ἴδμεν δ' ὅσσα γένηται ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ.

Il est un autre détail en ce texte odysséen qu'il ne faut pas négliger si l'on veut retrouver l'onomastique originale de ces îles : les Sirènes sont assises dans une prairie,

ἥμεναι ἐν λειμῶνι.

Nous connaissons par l'Écriture plusieurs noms de lieu de la forme : *Prairie des Acacias, Prairie des Vignes, Prairie de la Danse.* C'est un équivalent de ce dernier nom אבל מחולה, *Abel-Mehol'a, Prairie de la Danse,* que je restituerais à l'origine de notre légende odysséenne : les premiers navigateurs appelèrent cette île אבל שיר־ען, *Aben Sir-en, Prairie de l'Enchantement* ou *du Chant Magique*; les Hellènes traduiraient en *Leimon Épodès*, Λειμὼν Ἐπῳδῆς, et les Latins en *Pratum Carminis.* Car le grec et le latin nous peuvent fournir la traduction exacte du *chant magique, sir-en*, des Sémites : c'est *incantare, incantamenta carminum*, ἐπ-ῳδή ou ἐπ-αοιδή. Les Septante appellent *chanteurs d'épode*, ἐπαοίδοντες ἐπαοιδήν, ceux que l'Écriture appelle les *lieurs de liens, hober habarim*, חבר חברים : Eschyle nous donne une exacte définition de *épodè*, quand il nous parle du *chant lieur*, ὕμνος δέσμιος[1].

* * *

Le nom des Sirènes resta, durant toute l'antiquité, attaché à un petit archipel de roches et d'îlots, qui se trouvent sur la côte italienne, au Sud de la presqu'île sorrentine, dans le golfe actuel de Salerne et d'Amalfi, dans l'ancien golfe de Paestum, à la porte du détroit de Capri que les marins appellent les Petites Bouches. Ces îlots s'appellent aujourd'hui (on ne sait pourquoi) *les Coqs*, Galli. Les *Instructions* nous disent :

A un mille 1/2 dans l'Est de Vivara, on trouve le groupe des trois îlots Galli, considérés autrefois comme le séjour des Sirènes. Le plus grand et le plus Est du groupe a 1/4 de mille de longueur ; il est couvert de broussailles et porte une tour à son sommet. Les deux petits, nommés Castellucia et Rotonda et situés à petite distance dans l'Ouest, sont sains, surtout dans le Sud.

Ulysse passe devant les Sirènes sans débarquer. L'*Odyssée* ne nous donne aucun détail caractéristique sur cette Prairie de l'Enchantement. Nous ne pouvons donc pas nous livrer à notre travail habituel de comparaison entre le texte

1. Esch., *Eum.*, 296. Cf. Smith. *Dict. of the Bible.* s. v. *Divination*, p. 191.

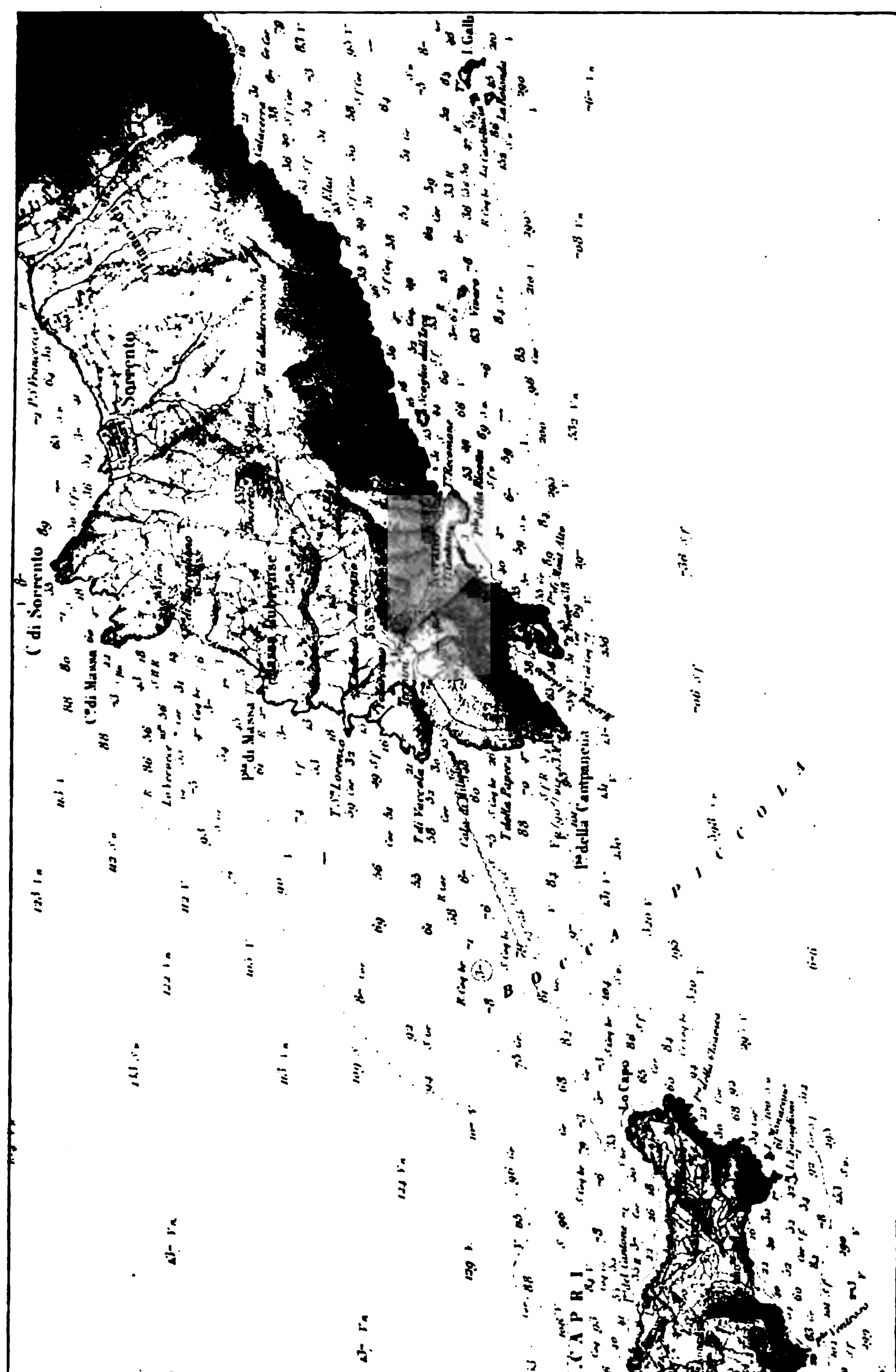


FIG. 69. — LES SIRÈNES
Photogravure d'après la carte marine n° 2058.

homérique et la réalité. Mais, par leur situation, les Galli conviennent bien à la place que doivent occuper les Sirènes dans l'itinéraire d'Ulysse. Sur la route qui mène de Kirkè à Charybde et Skylla, c'est-à-dire au détroit de Sicile, les navigateurs rencontrent cet archipel quand ils ont traversé le golfe des Kyklopes et franchi le détroit de Capri. Pour les premiers thalassocrates, cet archipel des Sirènes marquait une étape assez importante. Car il faut, ici comme ailleurs, ne pas négliger la différence des temps : les Galli n'ont pour nous aujourd'hui, les Sirènes n'avaient déjà pour les Gréco-Romains durant l'antiquité classique aucune importance; les premiers thalassocrates y devaient au contraire posséder une relâche presque indispensable.

Pour les thalassocrates étrangers, en effet, ces îlots étaient la clef des Bouches de Capri : ici, leurs corsaires pouvaient surveiller l'entrée ou la sortie du détroit; ici, leurs marchands pouvaient attendre un vent favorable quand, venus du Sud, ils rencontraient un coup de mistral, qui leur fermait les Bouches, ou quand, venus du Nord, ils avaient la descente fermée par quelque coup de sirocco. Nous avons longuement étudié le rôle de ces îlots gardiens de détroits : Astéris, dans le détroit d'Ithaque, nous fournira l'occasion d'y revenir. En ces parages italiens, les Bouches de Capri sont l'une des grandes routes de la navigation. De tout temps, les navigateurs eurent en ces parages quelque grande relâche. Quand les indigènes naviguent (c'est le cas aujourd'hui) ou quand les thalassocrates sont en même temps marins et colons (ce fut le cas des Hellènes), les uns et les autres installent leurs guettes et leurs reposoirs au long de la côte continentale : Paestum, Salerne, Amalfi bordent le pourtour du golfe voisin. Mais nous n'avons pas à répéter, une fois encore, comment et pourquoi les premiers thalassocrates de Sidon ou de Kume préféraient aux ports continentaux l'abri d'îlots côtiers, ou même de simples roches insulaires. Les Sirènes, pour eux, tenaient la place de Paestum ou d'Amalfi. Si l'on veut mesurer l'importance à leurs yeux de cette relâche, que l'on relise seulement quelques récits de voyageurs. Quand le temps est beau, la sortie des Bouches de Capri n'offre aucun danger :

> Au déclin du jour, nous sommes sortis du golfe de Naples par l'étroit canal, qui sépare de Caprée l'ancien promontoire de Sorrente autrement dit *Cap Minerve* et plus communément appelé aujourd'hui la *Punta della Campanella*.... Après avoir doublé le Cap Minerve, nous tournâmes à l'Est, laissant sur notre gauche trois petits îlots que la muse d'Homère avait daigné célébrer et qui, de nos jours, n'ont pas même un nom. Virgile les désigna encore sous le nom de *Scopuli Sirenum*[1].

Mais souvent, à la sortie des Bouches, les navigateurs rencontrent des vents contraires ou des menaces de tempête, qui les forcent à des relâches et à de longs séjours dans n'importe quel refuge :

1. De Foresta, *Lettres sur la Sicile*, I, p. 12.

L'île de Caprée et le Cap della Campanella resserrent la mer et ne laissent au pilote qu'un passage étroit et dangereux. Cependant, grâce à l'habileté de nos mariniers et à la connaissance qu'ils ont de toute cette côte, nous avons doublé le Cap sans accident et nous avons débarqué, après avoir fait trente milles, en un endroit assez chétif nommé Donna Overa, servant de retraite à quelques misérables occupés de la pêche du thon.

N'allez pas croire que ce soit l'agrément du lieu qui nous ait engagés au débarquement : rien moins que cela; c'est la prévoyance de notre patron, qui, lisant dans les cieux une tempête prochaine, nous a exilés sur ce rivage. Que le mot d'exil ne vous paraisse pas trop fort : nous nous trouvons dans un endroit vraiment désert, sans pain, sans viande, avec de mauvais vin, point de lit et forcés de coucher sur le spéronare. La prédiction de notre patron a été accomplie. Nous avons eu toute la nuit une tempête effroyable. Un moment la mer était si grosse et ses vagues s'élevaient si fortement, que nos mariniers ont été obligés de tirer leur bâtiment encore plus haut sur le rivage de huit à neuf pieds.

Le *schiroc*, qui souffle avec violence, relâche nos fibres et nos nerfs au point qu'on se sent une espèce de dégoût général pour toute espèce de travail. D'après le voyage et la relation de M. Brydonne, je croyais que ce vent destructeur et malfaisant ne régnait que dans le fort des chaleurs; mais sur ces parages on est accoutumé à le sentir dans toutes les saisons. Le désagrément même de ces mers, en hiver, est de voir subitement naître ce courant dans les airs et étendre sa puissance avec la plus grande violence pendant quinze ou vingt jours; il enchaîne, pour ainsi dire, à une côte souvent inculte le voyageur surpris tout à coup par cet ouragan. Voici déjà trois jours qu'il nous retient ici : qui sait pour combien nous en avons?

Tout le long de la côte, à la distance d'un mille l'une de l'autre, sont élevées des tours en maçonnerie, dont chacune renferme quatre invalides et un sergent, destinés à épier les descentes que les Turcs pourraient faire et à en avertir aussitôt les garnisons voisines par des signaux placés à cet usage au haut de ces tours.

Nous avons été obligés de nous arrêter à Donna Overa depuis le 25 novembre jusqu'au 28. Nous en sommes enfin partis le 29 avec un vent favorable, qui nous a fait traverser en peu de temps le golfe de Salerne, qu'on regarde comme très périlleux, à cause des courants d'eau qui y règnent et qui auraient pu facilement faire chavirer notre bâtiment. Mais sur les huit heures du soir, le 29, le vent devint si violent, que nous fûmes obligés de relâcher et d'aborder à Garouffle, l'ancienne Agropolis, qui n'est plus qu'un misérable bourg. La triste apparence de ce nouveau séjour nous effraya beaucoup d'abord, lorsque notre patron nous annonça le soir que de quelques jours nous ne pourrions nous remettre en mer. Nous nous consolâmes bientôt de ce contretemps en apprenant qu'à quatre milles seulement d'Agropolis, étaient situés les fameux temples de Paestum....

Ayant achevé notre tournée de Paestum, et le vent s'étant déclaré favorable, nous nous sommes remis le 2 décembre en mer. Mais une petite bourrasque nous a obligés d'aborder de crainte de chavirer.... Enfin après avoir trois fois descendu sur le rivage, nous sommes enfin arrivés aujourd'hui (5 décembre) à la rade de Messine [1].

Si les bateaux, qui descendent vers Messine, trouvent aux Bouches de Capri les rafales contraires du *sirocco* (vent du Sud), inversement les bateaux qui montent vers Naples y trouvent les interminables courants de mistral : aux uns et aux autres, il faut un reposoir. Faute de prévoir les coups de vent, le capitaine

1. De Borch, *Lettres sur la Sicile*, I. p. 11-43.

inexpérimenté risquerait d'essuyer quelque tempête terrible; un ouragan soudain jetterait son bateau contre les rocs des îlots ou de la côte sauvage : « les peaux de ses matelots iraient pourrir, et leurs os blanchir » autour des Sirènes, sur la Prairie de l'Enchantement.

Pour les premiers thalassocrates, les Sirènes tenaient donc le rôle qui échut plus tard à la Paestum des Hellènes, à la Salerne ou à l'Amalfi des Italiens. Venues du détroit de Sicile, les barques phéniciennes arrivaient ici, soit en cabotant au long de la grande terre, soit en courant tout droit à travers la mer, depuis l'Ile Haute, *Ai-oliè*. Tel de ces îlots, Gallo Lungo ou Castellucia, leur offrait l'aiguade, auprès des ruines qui marquent aujourd'hui l'emplacement des anciennes forteresses byzantines et normandes. Car, au Moyen Age et jusqu'à nos jours, les maîtres de la côte italienne, pour défendre ces îlots contre les corsaires de Sicile ou d'Afrique, durent construire des guettes et entretenir dans chacune « quatre invalides et un sergent » : les Arabes et Barbaresques se faisaient volontiers de ces îles une station, un point d'appui. C'est que ce détroit de Capri et cette presqu'île sorrentine marquent une division naturelle dans les côtes et mers italiennes. On peut dire que le climat, les vents et les flottes de l'Afrique montent jusqu'aux palmiers d'Amalfi. Sur la façade Nord de la presqu'île, le golfe de Naples est européen. Sur la façade Sud, le golfe de Salerne est semi-africain : Salerne fut une université arabe, fondée par Constantinus Africanus; toute l'histoire d'Amalfi n'est qu'une lutte contre Pise pour garder le monopole commercial de l'Afrique et du Levant.

Je n'ai pas visité l'archipel des Sirènes. Mais M. Attilio Mori a bien voulu fouiller pour moi les archives cartographiques de l'Institut géographique de Florence, et M. N. Mansi (de Ravello), très familier avec les pêcheurs et chasseurs de cette côte, m'a fourni de minutieux détails sur ces trois îlots. Les Galli sont au nombre de trois. Deux ne sont que des roches coniques, élevées de 50 à 54 mètres au-dessus de la mer : elles se nomment *la Castelluccia* et *la Rotonda*. La troisième, *il Gallo Lungo*, beaucoup plus grande, a la forme d'une longue faucille, dont la concavité, tournée vers *la Castelluccia* et *la Rotonda*, détermine une rade assez bien close par ces deux îlots. Sur la face convexe de *Gallo Lungo*, se creuse une petite anse, nommée la Praja, qui offre un mouillage assez commode, avec une plage très courte, au pied d'un morne de 54 mètres : une maisonnette moderne est contruite au fond de cette anse; les ruines d'une ancienne tour occupent le sommet du morne.

« Ces rochers, m'écrit M. Mansi, sont couverts d'herbe et de taillis rabougris : par endroits, c'est un véritable pré de narcisses. En 1848, la famille des comtes de Guissi essaya de construire une ferme pour l'élevage des lapins : la tentative réussit d'abord; mais, en 1873, une tempête terrible balaya tout l'archipel et noya les lapins. Aujourd'hui, les îlots ne sont guère visités qu'au mois de mai par les nombreux chasseurs de la côte, qui y viennent pour le passage des cailles. »

Ce « pré de narcisses » est tout semblable au pré de persil et de violettes que nous avons rencontré sur le rocher de Kalypso; de part et d'autre, le poète odysséen a traduit en *prairie*, λειμών, le mot sémitique אבל, *abel* : les Sirènes habitent dans une prairie de fleurs, λειμῶν' ἀνθεμόεντα, dans un pré de narcisses.

*
* *

Au delà des Sirènes, Kirkè laisse à Ulysse le choix entre deux routes. Deux routes, en effet, s'ouvrent aux navigateurs qui, venus des Bouches de Capri, veulent gagner les mers du Sud en contournant la Sicile. Suivant qu'ils se dirigent vers Carthage ou vers la Grèce, vers les mers levantines ou vers les mers africaines, les vaisseaux doivent aller à droite ou à gauche, passer à l'Ouest ou à l'Est de la Sicile, devant Trapani ou devant Messine :

Lorsque tes compagnons t'auront fait dépasser les Sirènes, je ne te dirai pas, de point en point, laquelle des deux routes tu devras choisir : c'est à toi de voir. Mais je te les décrirai toutes deux.

De ces deux routes, c'est la seconde que choisit Ulysse. Pour gagner au plus tôt les mers grecques, il prend le chemin de Messine, la route entre Charybde et Skylla : nous allons suivre le héros sur ce chemin. Mais Kirkè nous décrit aussi l'autre route; du moins elle nous en indique le principal repère, avec assez d'exactitude pour que nous puissions le retrouver :

De ce côté, se dressent les Pierres en dôme, autour desquelles mugit la grande houle d'Amphitrite au regard bleu. Les dieux bienheureux les appellent *Planktai*. Jamais les oiseaux ni les colombes, qui portent à Zeus le père l'ambroisie, ne dépassent la première; mais, chaque fois, la pierre chauve enlève une de ces colombes et Zeus en doit renvoyer une autre pour refaire le nombre intégral. Près de l'autre pierre, jamais un vaisseau n'est passé sans naufrage : planches de navires et corps de matelots, tout succombe sous les flots de la mer et sous les rafales du feu dévastateur [1].

Depuis les Bouches de Capri, quand on navigue vers le Sud, Spallanzani nous racontait plus haut (p. 182) comment, sur l'Ile Haute, *Ai-oliè*, le cône et le panache de Stromboli offrent un repère certain aux navires qui veulent atteindre Messine. Si l'on veut au contraire descendre vers Trapani, il faut appuyer un peu à droite : ce n'est plus Stromboli qui sert de guide; mais une autre des îles Lipari dresse plus haut encore son profil aussi caractéristique. Car à droite de Stromboli, un peu derrière, les navigateurs, qui viennent du Nord, aperçoivent l'île Salina dont l'altitude dépasse 960 mètres, alors que Stromboli n'atteint guère que 940 mètres. Cette île s'appelait dans l'antiquité *Didymè*, la Jumelle, ou *Didymoi*, les Jumeaux, Δίδυμοι. Ses deux hautes montagnes, en forme de

1. Les quatre vers qui suivent, et où il est question de Jason, sont, je crois, une interpolation qu'il faut retrancher. Pour nos études, d'ailleurs, ces vers n'entrent pas en ligne de compte (XII, 69-72).

dômes ou de mamelles, lui méritent bien ce nom. Les *Instructions nautiques* nous disent[1] :

Salina (*Didyme* ou *les Jumeaux*). — Cette île, reconnaissable à deux hauts sommets coniques, paraît être d'origine entièrement volcanique ; on y voit encore les traces des cratères qui ont dû s'éteindre dans les temps préhistoriques et qui sont maintenant les endroits les plus riants et les plus fertiles de tout le groupe des îles Lipari. Entre le mont *dei Porri*, élevé de 860 mètres et situé dans la partie Ouest, et le mont *San*



Fig. 70. — L'Ile Salina[2].

Salvatore, haut de 960 mètres et situé dans la partie S.-E., une vallée s'étend de chaque côté vers la mer : elle est riche et productive et mérite le nom qui lui est donné de *Fossa Felice* ou Vallée Heureuse.

Voilà, je crois, l'un des plus jolis calembours que jamais aient inventés les navigateurs. L'île Salina a bien deux montagnes, que sépare une riante et fertile vallée. Mais cette vallée s'appelle le Val de l'Église, *Val di Chiesa*. Le nom *Fossa Felice*, la « Vallée Heureuse », est une faute de transcription pour *Fossa delle Felci*, le « Trou des Fougères ». C'est, non pas la vallée, mais la plus haute des montagnes qui porte ce dernier nom à cause de son cratère éteint, tout rempli de fougères. Nous allons trouver dans notre texte odysséen un calembour presque aussi joli.

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 228.
2. Photogravure d'après la carte de l'État-Major italien.

Les deux sommets coniques de Salina sont les deux Pierres en dôme, Πέτραι ἐπηρεφέες, que décrivait Kirkè : les Pierres Jumelles, Πέτραι Δίδυμοι, diront les navigateurs grecs. Pour comprendre tous les détails de notre description odysséenne, il suffit de transposer ce nom grec dans la langue des premiers thalassocrates. Si l'on suppose que ce nom grec Πέτραι Δίδυμοι eut un précédent sémitique, ce devait être טורים תאמים, *thourim tamim*, les « Roches Jumelles ». Nous avons étudié déjà le mot *thour*, *thourim* : nous savons comment les Hellènes ailleurs le transcrivirent en *thourion*, θούριον, et le traduisirent en *roche droite*, ὀρθόπαγος [1] : *thourim* serait donc un bon équivalent des *pierres*, πέτραι, de notre texte odysséen. Quant au mot hébraïque תאמים ou תמים, *tamim*, il peut être soit le pluriel de תאם, *tam*, signifiant *jumeaux*, soit le singulier d'une forme adjective תמים, *tamim*, signifiant *parfait*, *complet*, *intégral* : au sens matériel et au sens moral, תמים, *tamim*, désigne un nombre *intégral* ou un homme *intègre*, une victime *sans défaut* ou une année *complète* ; c'est l'exact équivalent du latin *integer*. C'est ce mot *tamim*, je crois, que notre poète odysséen a traduit par *intégral*, ἐναρίθμιος, dans cette petite histoire d'oiseaux et de colombes, qu'il inventa à sa mode ordinaire pour expliquer ce nom de lieu :

ἀλλ' ἄλλην ἐνίησι Πατὴρ ἐναρίθμιον εἶναι.

Notez que cette histoire d'oiseaux et de colombes, prise en elle-même, est aussi peu compréhensible que, chez les Lestrygons, l'histoire du « bouvier qui interpelle le berger ». Que viendraient faire ici ces colombes, dont la Pierre chauve enlève toujours l'une ?

τῇ μέν τ' οὐδὲ ποτητὰ παρέρχεται οὐδὲ πέλειαι
τρήρωνες ταί τ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν,
ἀλλά τε καὶ τῶν αἰὲν ἀφαιρεῖται λὶς Πέτρη ·
ἀλλ' ἄλλην ἐνίησι Πατὴρ ἐναρίθμιον εἶναι.

Mais, si en hébreu notre mot טור, *thour*, טורים, *thourim*, veut dire la *Pierre*, les *Pierres*, Πέτρη, Πέτραι, c'est le mot similaire תור, *tour*, תורים, *tourim*, qui désigne la *colombe*, les *colombes*, πέλειαι. D'ailleurs la racine טור, *thour*, d'où les Hébreux et Araméens ont tiré *thour*, *le rocher*, signifie proprement *voler*, *voltiger*, *s'élancer* : c'est de cette racine que les Arabes ont tiré un nom générique pour tous les oiseaux, *thaïroun*, *le volatile*, — ποτητά, dirait le poète odysséen, — et un nom particulier pour le *pigeon de poste*, *thaairoun*, πέλειαι. On entrevoit comment l'onomastique des *Roches Jumelles*, *Thourim Tamim*, put fournir au poète odysséen son histoire de la *colombe intégrale*, *tour* ou *thour tamim*. Après l'histoire d'*Antiphatès-Korsos*, qui est tout à la fois le « Mordeur » et le « Contradicteur », cette histoire des colombes n'a rien qui puisse nous surprendre. Quand nous traiterons de la *Composition de l'Odyssée*, nous

1. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 363-364.

reviendrons longuement à ces jeux de mots et allitérations. Déjà les *Instructions nautiques* nous ont montré comment le calembour fleurit parmi les navigateurs. En veut-on un autre exemple? Près du cap Misène, une lagune, que les Italiens nomment *Mare Morto* (voir plus haut, p. 137), devient pour nos Provençaux le Port de *Mala Morte*[1]. En notre texte odysséen, voici encore un exemple tout semblable. Le poète nous dit : « Les Pierres se nomment *Planktai*, dans la langue des dieux bienheureux »,

Πλαγκτὰς δή τοι τάς γε θεοὶ μάκαρες καλέουσιν.

Ce mot de *planktai* présente un sens, et même plusieurs sens, en grec; il peut signifier les *Errantes* ou les *Choquées* (πλάζω, πλήσσω). Si l'on prend le sens de *Pierres Errantes*, il est possible d'imaginer une explication : ce volcan de Salina (nous allons voir qu'il était alors en pleine activité) put être une « île errante », une île de ponce et de pierres flottantes, au même titre que l'île Aiolie était une île qui nage, πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ. Mais les poètes et rhéteurs des âges suivants préférèrent le sens de *Pierres Choquées* et ils assimilèrent ces *Planktai* odysséennes aux *Sym-pleg-ades* argonautiques, aux deux Pierres du Bosphore qui se choquaient l'une contre l'autre et qui s'étaient fixées après le passage du navire Argo[2]. C'est pourquoi les interpolateurs introduisirent dans le texte odysséen les quatre vers sur Jason :

οἴη δὴ κείνη γε παρέπλω ποντοπόρος νηῦς
Ἀργὼ πᾶσι μέλουσα, παρ' Αἰήταο πλέουσα·
καί νύ κε τὴν ἔνθ' ὦκα βάλεν μεγάλας ποτὶ πέτρας,
ἀλλ' Ἥρη παρέπεμψεν, ἐπεὶ φίλος ἦεν Ἰήσων.

Ces derniers quatre vers sont assurément interpolés. Je crois, néanmoins, que les roches *Planktai* figuraient dans le texte primitif. Le nom même de *Planktai* me paraît un sûr garant de l'authenticité de ce passage. Ce nom n'est pas une invention du poète : c'est la simple transcription d'un mot étranger, que le poète rencontra dans le périple original et qu'il ne fit qu'habiller à la grecque. Car, ici comme plus haut, pour *planktai* comme pour *molu*, le poète nous prévient que ce sont là, non des vocables helléniques, « humains », mais des vocables étrangers, « divins » :

μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί....,
Πλαγκτὰς δή τοι τάς γε θεοὶ μάκαρες καλέουσιν.

Molu peut être expliqué par les langues sémitiques; il semble que *planktai* pourrait avoir une pareille étymologie. Tous les Sémites possèdent la racine פלך, *p. l. k.*, avec le sens *être rond* ou plutôt *conique*, *pointer à la façon des mamelles* : de cette racine, les Hébreux ont tiré leur mot פלך, *pelek*, qui

1. Cf. Michelot, *Portulan*, p. 265.
2. Cf. Buchholz, *Homer. Real.*, I, p. 270.

désigne le bout arrondi du fuseau; les Arabes en ont tiré les noms *palakoun*, *globe*, *sphère* et *colline arrondie*, *palkatoun*, *bout du fuseau* et *colline arrondie au milieu d'une plaine*[1], etc. Les deux cônes volcaniques de Salina, dressant leurs mamelles au milieu des flots, méritent à coup sûr une semblable appellation : l'épithète ἐπηρεφέες que le poète grec donne à ses Pierres « en dôme » ne serait que l'exacte traduction du mot sémitique dont πλαγκταί serait la transcription. Comme nos marins transforment Fossa delle *Felci* en Fossa *Felice*, je crois que le poète odysséen tira ses *planktai* de quelque פלך, *pelek*, פלכה, *pelek'a*, ou (pluriel) פלכות, *pelekot*, ou (état construit) פלכת, *peleket*, que lui fournissait son périple. Dolomieu nous décrit ainsi les montagnes de Salina :

La montagne de l'Ouest se nomme Malaspina. Sa forme est le cône le plus parfait que j'aie encore vu; sa hauteur perpendiculaire est de plus d'un mille; son sommet est presque pointu; à peine s'aperçoit-on qu'il soit tronqué; il porte cependant, m'a-t-on dit, une fosse ou cratère peu apparent. Sa pente est extraordinairement roide et on est étonné que les matières dont elle est formée puissent se soutenir sur aussi peu de talus. Son pied même est trop escarpé pour être susceptible de culture. Je ne fus pas tenté de la gravir, parce que je n'y voyois qu'une fatigue extrême, peut-être même l'impossibilité de parvenir jusqu'en haut....

L'autre montagne se nomme Monte della Fossa Felice. Lorsque j'entrepris de la gravir, je ne la jugeai pas aussi haute que le centre de Lipari; elle ne me parut pas fort rapide et je ne crus pas l'accès de son sommet difficile. Mais lorsque j'eus traversé les vignes qui enveloppent son pied et que je fus arrivé au milieu des genêts, la difficulté de la marche et le temps que j'employai m'apprirent que je m'étois trompé. Je crois que cette montagne est la plus haute des îles Æoliennes et qu'elle s'élève, de plus d'un tiers, au-dessus du plus haut sommet de Lipari. J'eus une peine inouïe pour arriver jusqu'à son sommet. [C'est un ancien cratère] rempli de fougères, qui ont donné à la montagne le nom de Fossa Felice, Cratère aux Fougères[2].

Ces dômes, ces *mamelles*, sont des volcans qui peut-être, aux temps odysséens, étaient en pleine activité; leurs coulées descendaient jusqu'à la mer bouillonnante : « Le flot et les rafales de feu dévorant emportent les planches des navires et les corps des équipages »,

ἀλλά θ' ὁμοῦ πίνακάς τε νεῶν καὶ σώματα φωτῶν
κύμαθ' ἁλὸς φορέουσι πυρός τ' ὀλοοῖο θύελλαι.

Salina, dit Spallanzani, est ainsi nommée de nos jours, à cause du muriate de soude que l'on y recueille dans un coin du rivage. Elle portait autrefois le nom de *Didumè*, c'est-à-dire *Jumelle*, qu'elle devait à deux montagnes, qui de loin lui donnent l'apparence de deux îles voisines l'une de l'autre, quoique réellement elle contienne une troisième montagne distincte des deux autres. C'est après Lipari la plus grande des îles Æoliennes, car elle a quinze milles de circonférence. J'en fis le tour. Je la traversai dans sa région moyenne et dans sa région supérieure. J'examinai sa charpente formée de laves courantes. Je portai mon attention principalement sur celles qui

1. Cf. Kazimirski, *Dict. Arab.*, s. v.
2. Dolomieu, *Voyage aux îles Lipari*, p. 91-93.

plongent dans la mer du côté du Sud. Je vis qu'elles avaient coulé du sommet des montagnes, en parcourant un espace de plus d'un mille et qu'elles s'étaient précipitées presque perpendiculairement dans les flots. Je reconnus en même temps que ces courants avaient des époques distinctes.... La lave supérieure recouvre une autre lave, celle-ci est placée sur une troisième et ainsi des suivantes[1].

Les périples anciens que copie ou résume Diodore disent : « Toutes ces îles eurent de grands épanchements de feu, dont les cratères et les bouches subsistent, visibles jusqu'à ce jour », αὗται δὲ πᾶσαι πυρὸς ἐσχήκασιν ἀναφυσήματα μεγάλα, ὧν κρατῆρες οἱ γεγενημένοι καὶ τὰ στόμια μέχρι τοῦ νῦν εἰσι φανερά[2]. Strabon (VI, 277) nous rapporte de son côté un récit de Posidonios, qui pourrait ne sembler que le développement de nos deux vers odysséens. Le fait raconté par Posidonios est historique. Il s'est passé dans les parages de nos Jumeaux, entre les îles actuelles de Panaria (?) et Vulcano, *Hiera* et *Euonymos*, disaient les Hellènes :

Posidonios raconte qu'un jour à l'aube, vers le solstice d'été, on vit entre Hiéra et Euonymos la mer se gonfler tout à coup à une formidable hauteur et, quelque temps, elle se tint ainsi comme soulevée par quelque souffle en une nappe continue, puis elle retomba. Ceux qui osèrent approcher en barque virent des cadavres de poissons entraînés par le flot; la chaleur et l'odeur insupportable incommodèrent ces navigateurs et les mirent en fuite. Une barque, qui s'était trop approchée, perdit une partie de son équipage et ne ramena les survivants qu'à grand'peine vers Lipari : les survivants furent atteints de crises semblables à l'épilepsie, d'où brusquement ils revenaient à l'état de santé. Quelques jours après, on put voir la mer couverte d'une sorte de boue flottante, d'où montaient des flammes, des fumées et d'épaisses vapeurs; puis cette boue se solidifia et donna naissance à une sorte de croûte, toute semblable à la pierre à meule. Le préteur de Sicile, T. Flaminius, ayant averti le Sénat, une députation vint dans l'îlot et à Lipari pour sacrifier aux dieux infernaux et aux dieux de la mer.

Il est probable que les premiers thalassocrates, dont le poète odysséen copie le périple, avaient assisté à quelque phénomène aussi terrifiant, soit que les volcans de Salina fussent alors en activité, soit qu'une éruption sous-marine eût subitement soulevé les flots et projeté les rafales du feu dévastateur. A serrer de près les vers odysséens, il semblerait que la première hypothèse fût la plus conforme à certains détails du texte : c'est de l'une des deux montagnes, semble-t-il, que les navigateurs ne peuvent approcher et que tombent les rafales. Il se pourrait alors que l'histoire des colombes eût une autre origine que le seul calembour onomastique. Par leur situation entre la Sicile et la Sardaigne, sur la grande route que suivent les oiseaux migrateurs, quand ils passent d'Europe en Afrique, les îles Éoliennes ont toujours été un lieu de refuge et de rendez-vous pour les oiseaux de passage :

1. Spallanzani, *Voyage*, etc., II, p. 115-116.
2. Diod. Sic., V, 7.

Les oiseaux sédentaires à Lipari, dit Spallanzani[1], sont la perdrix, le verdier, le pinson, le chardonneret, la chouette et le corbeau. Ce dernier habite pour l'ordinaire les champs cultivés et niche sur les rochers les plus escarpés, qui ne le sont pas assez pour qu'on ne puisse leur enlever quelquefois leurs petits.

Quant aux oiseaux errants, je n'en ai pas vu un seul. On met dans ce nombre les diverses espèces de lari et le pélican charbonnier qui vont et viennent en quête de leur pâture et quittent indifféremment l'eau salée des mers pour l'eau douce des rivières et des étangs. Rarement ils se montrent dans les îles Æoliennes, ainsi que les autres oiseaux aquatiques.

Il n'en est pas de même des oiseaux de passage. Les tourterelles et les cailles arrivent en avril et s'arrêtent pendant quelques jours : elles reviennent en septembre pour quelque temps encore. Les hirondelles font plus; elles nichent.... Quand je quittai Lipari, c'était le 15 octobre; il restait encore quelques hirondelles. Je dois observer que, deux jours auparavant, il était survenu une tempête accompagnée de pluie et de grêle et que le lendemain, au point du jour, j'avais vu une centaine d'hirondelles se rassembler au-dessus du château et partir avec un vent du Sud-Ouest.

Les îles Lipari sont donc pourvues de nombreux oiseaux, quand les éruptions et gaz volcaniques ne chassent pas ces volatiles. Mais les volcans en activité sont désertés par les oiseaux : « Stromboli, ajoute Spallanzani, n'est habité par aucun oiseau stationnaire : on a essayé d'y faire nicher des perdrix sans succès. » L'onomastique actuelle des îles Lipari traduit assez fidèlement cette différence. Sur les îles éteintes, Ustica, Éricusa, Panaria, etc , les *Secca di Colombaia*. *Falconara*, *Punta Palumba*, etc., font face aux îles et caps *della Colombaia*, *Palumbo*, etc., de la Sicile occidentale[2], où les colombes tenaient une grande place dans le culte phénicien d'Astartè, sur le mont Éryx. Mais autour des volcans actifs, Vulcano ou Stromboli, ces noms d'oiseaux et de colombes ne se retrouvent pas :

τῇ μέν τ' οὐδὲ ποτητὰ παρέρχεται οὐδὲ πέλειαι.

1. Spallanzani, *Voyage*, IV, p. 76-78.
2. *Instruct. naut.*, n° 732, p. 227, 228, 271, 272.

CHAPITRE II

CHARYBDE ET SKYLLA

αὐλών ἐστιν οὐ μακρὸς ὁ συνάγων καὶ εἰς στενὸν ἀποκλείων τὸ πέλαγος.

Peripl. Mar. Erythr., 25.

Ulysse a choisi la route de Messine. Après les Sirènes, laissant à droite les deux roches en dôme, il aperçoit les deux autres pointes que lui a décrites Kirkè :

L'une touche le vaste ciel de son sommet pointu; une sombre nuée l'enveloppe.... La pierre est chauve et comme polie : au milieu de la falaise s'ouvre à la face Nord-Ouest une caverne tournée vers le couchant.... Là, habite Skylla, la terrible aboyeuse.... Elle a douze pieds, six cous démesurés, une tête horrible au bout de chaque cou avec trois rangées de dents.... Cachée jusqu'à mi-corps dans la caverne et dardant ses têtes hors du terrible trou, elle explore les alentours du rocher et pêche dauphins, chiens et autres monstres....

A l'entrée du détroit de Sicile, les *Instructions nautiques* nous décrivent la ville et la forteresse de Scylla, perchées sur une pointe aiguë de la côte italienne :

Cette ville est bâtie en amphithéâtre sur les falaises escarpées d'une pointe saillante au Nord. Elle contient plusieurs belles constructions et de belles fontaines; mais ses rues sont étroites et à pic. De juillet à septembre, on fait sur la côte la pêche de l'espadon. Un château fort, élevé de 65 mètres au-dessus de la mer, est construit sur la pointe de la ville. Scylla a beaucoup souffert pendant le tremblement de terre de 1783, qui a jeté dans la mer une partie de sa pointe extrême[1].

Le tremblement de terre de 1783 a en effet coupé la pointe de Skylla. Ici donc, comme auprès du Lucrin, nous serons quelque peu embarrassés pour retrouver dans la réalité actuelle tous les détails de la description odysséenne. La plupart de ces détails pourtant subsistent encore.

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 112.

Tout d'abord, à travers l'antiquité classique et jusqu'à nos jours, le vieux nom de *Skylla* s'est conservé. Nous avons déjà vu comment ce nom, antérieur à la thalassocratie grecque, nous était expliqué par une étymologie sémitique : סקולה, *skoula*, de la racine סקל, *s. k. l*, est *la pierre*[1]. Les vers odysséens nous donnent, à leur mode ordinaire, la vérification de cette étymologie par l'épithète qu'ils accolent à Skylla « la pierreuse », Σκύλλην πετραίην : cette épithète πετραίη ne se retrouve nulle part ailleurs dans les poèmes homériques. Cette *pierre* marque l'entrée du détroit sicilien, comme une autre *pierre* en marque la sortie : au Sud, en effet, sur la même côte italienne, le détroit sicilien finit à la *Pierre Blanche, Leukopetra*. Comme cette Pierre « Blanche », Skylla devait avoir un déterminatif, qui la distinguât des mille autres pierres semées autour des mers phéniciennes. Le poème odysséen nous a gardé, je crois, ce déterminatif dans le nom de la mère de Skylla : c'était la *Pierre Coupée*, סקולה־כרתה, *Skoul'a Krat'a*, disaient les Sémites; à sa mode ordinaire, le poète grec a fait de *Skoula* un personnage et de *Krat'a* un autre personnage, et il a lié ces deux êtres par les mêmes liens de parenté qu'il établissait plus haut entre l'Épervière, l'Aigle et le Vautour : *Kratais* est devenue la mère de *Skylla*, Κράταϊν μητέρα τῆς Σκύλλης.

Que notre Pierre italienne mérite le nom de *Coupée*, les *Instructions* nous l'ont dit assez clairement. Mais, dans le texte odysséen, nous trouvons encore la vérification de cette étymologie : c'est l'épithète sémitique *krat'a* qui, développée, a donné au poète ses vers sur le « sommet aigu », sur la « pierre chauve et comme rabotée »,

> ὀξείῃ κορυφῇ....
> πέτρη γὰρ λίς ἐστι, περιξέστῃ εἰκυῖα.

L'Écriture emploie le mot *kroutot* pour les poutres équarries et polies. Toutes les autres caractéristiques de Skylla sont pareillement sorties du périple original. Si une transcription exacte fit de Kratais la mère de Skylla, un calembour fit de Skylla la terrible aboyeuse et lui donna la voix d'une jeune chienne, *skylax*:

> ἔνθα δ' ἐνὶ Σκύλλη ναίει δεινὸν λελακυῖα·
> τῆς ἤ τοι φωνὴ μὲν ὅση σκύλακος νεογιλῆς.

Un autre calembour en fit un monstre horrible, *pelor* :

> ... αὐτὴ δ' αὖτε πέλωρ κακόν.

En face de Skylla, en effet, la côte sicilienne projette un long promontoire qui, durant toute l'antiquité et jusqu'à nos jours, a porté le nom de *Peloros*, *Pelorus*, *Peloro*. Ce nom paraît n'avoir présenté déjà aucun sens aux navigateurs classiques, qui lui cherchèrent et lui trouvèrent d'admirables étymologies. On mon-

1. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 212.

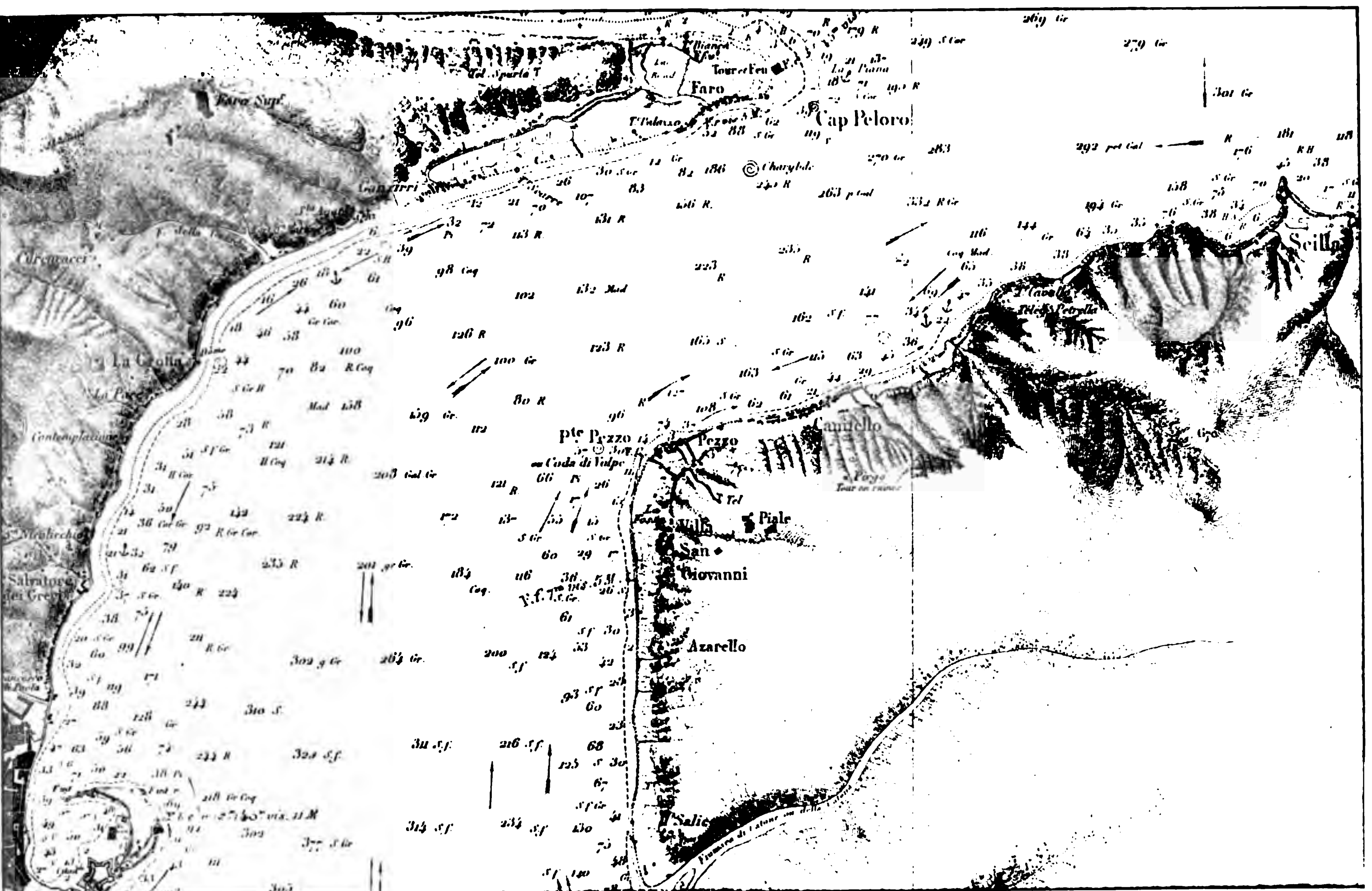


FIG. 71. — CHARYBDE ET SKYLLA
Photogravure de la carte marine n° 2115.

trait sur ce cap le tombeau d'un certain Peloros, Πέλωρος, dont les Romains firent un pilote d'Annibal[1]. Ce nom de lieu doit remonter aux Sémites, en effet, mais bien plus haut qu'Annibal et que les premières marines grecques. Il est de même époque et de même origine que Skylla. Le poète odysséen le connut; il en fit un attribut de Skylla ; mais il ne nous dit rien qui puisse nous en indiquer le véritable sens.

Il faut noter que ces inventions verbales du poète pouvaient cadrer, d'ailleurs, avec certaines données fort exactes de son périple et que ces données correspondent encore à la réalité présente :

Curieux de connaître ces écueils fameux par tant de naufrages, je pris une barque et la dirigeai d'abord vers Scylla. C'est un rocher très élevé, situé à douze milles de Messine sur les côtes de la Calabre, au delà duquel est bâtie la petite ville qui porte son nom. Quoiqu'il ne fît point de vent et que j'en fusse encore à la distance de deux milles, je commençai à entendre un frémissement, un murmure et je dirai presque un bruit semblable à des hurlements de chien, dont je ne tardai pas à découvrir la véritable cause. Ce rocher, *coupé* à pic sur le bord de la mer, renferme à sa base plusieurs cavernes, dont la plus spacieuse est appelée *Dragara* par les habitants de l'endroit. Les ondes, entrant avec impétuosité dans ces cavités profondes, se replient sur elles-mêmes, se brisent, se confondent, écument de toutes parts et produisent tous les bruits divers que l'on entend au loin [2].

Ces cavernes hurlantes se rencontrent tout le long du détroit sicilien. La plupart sont au ras des flots :

Le beau cap ou plutôt le rocher, que les Siciliens baptisent du nom de Cap Saint-Alexis, interrompt la route. Ce cap est formé par un rocher à pic de cinq à six cents pieds au-dessus du niveau de la mer.... Taillé en forme de cône concave, on remarque sur toute sa surface cinq cavernes aussi élevées que profondes, cavernes assez grandes pour qu'une légère barque puisse y entrer et en faire le tour; les eaux de la mer s'y engouffrent avec un bruit semblable à celui du tonnerre. Malheureusement pour nous, la grosseur de notre navire ne nous permettait pas de les suivre sous ces voûtes retentissantes. Nous eûmes assez de peine à résister aux vagues qui s'y portaient et à ne pas nous briser contre le roc rougeâtre [3].

Il est une caverne plus curieuse encore, que nous signalent les *Instructions nautiques* : elle n'est pas au bord de la mer, mais au sommet d'une montagne. Pourtant cette caverne aboie, elle aussi : « La ville d'Ali, renommée par ses eaux minérales, s'élève en dedans du cap, sur la pente du mont Scuderi, qui a 1250 mètres de hauteur. Auprès du sommet aplati de cette montagne, il existe une caverne d'où le vent sort en soufflant avec une certaine violence[4]. »

Semblable à cette grotte du mont Scuderi, une caverne s'ouvrait jadis, non

1. Cf. Pape-Benseler, *Wört. Eigenn.*, s. v.
2. Spallanzani, *Voyage*, etc., IV, p. 113-114.
3. A. de Gourbillon, *Voyage critique de l'Etna*, p. 293-294.
4. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 249.

pas au ras du flot, mais au flanc de la falaise, sur la façade nord-occidentale de Skylla, πρὸς ζόφον, et sa bouche s'ouvrait à l'Ouest, εἰς ἔρεβος. Le poète odysséen nous la décrit :

> μέσσῳ δ' ἐν σκοπέλῳ ἔστι σπέος ἠεροειδές
> πρὸς ζόφον, εἰς ἔρεβος τετραμμένον.

Cette caverne n'existe plus aujourd'hui. Les tremblements de terre ont, nous le savons, bouleversé cette façade de Skylla. Mais l'exactitude des autres renseignements que le poète nous donne nous force d'admettre qu'avant ces tremblements de terre, la façade occidentale du rocher était percée à mi-hauteur d'une grande caverne. De là, Skylla « pêche les dauphins, chiens de mer et autres monstres que nourrit par milliers la gémissante Amphitrite »,

> αὐτοῦ δ' ἰχθυάᾳ, σκόπελον περιμαιμώωσα
> δελφῖνάς τε κύνας τε καὶ εἴ ποθι μεῖζον ἕλῃσιν
> κῆτος, ἃ μυρία βόσκει ἀγάστονος Ἀμφιτρίτη.

La « gémissante mer » du détroit nourrit en effet par milliers les dauphins, chiens et autres monstres. Les *Instructions* nous ont déjà dit que Skylla pêche les espadons. Voici d'autre part ce que racontent les voyageurs :

Avant de quitter le détroit de Messine, j'ai pensé que le lecteur verrait avec plaisir quelques détails sur deux pêches qui y sont en usage : l'une de l'espadon, l'autre du chien de mer.

Les chiens de mer appartiennent au genre des squales : ce n'est qu'accidentellement qu'on en prend dans le détroit de Messine, soit parce qu'ils n'ont pas de passages réguliers et périodiques, soit parce que leur chair coriace n'est pas bonne à manger et qu'il y a toujours du danger à les attaquer. Leur hardiesse est si grande qu'ils vont assaillir les hommes jusqu'à l'intérieur du port. Un pêcheur, s'y baignant un jour, fut surpris par un de ces poissons qui lui trancha net la cuisse. Peu de temps après, le vorace animal fut tué aux environs du phare et l'on retrouva dans son corps cette cuisse entière, telle qu'il l'avait engloutie. Pendant mon séjour à Messine, n'ayant eu l'occasion d'assister à la capture d'aucun chien de mer, je ne puis rien dire de la façon dont on s'y prend pour les attaquer. Je me bornerai à décrire un de ces poissons.... Je m'arrêterai principalement à ses divers ordres de dents. Les dents de la mâchoire inférieure sont au nombre de soixante-quatre, laissant au milieu un espace vide. Elles forment des groupes séparés. Chaque groupe résulte de quatre rangées de dents, à la réserve de ceux qui avoisinent l'espace vide, lesquels sont composés de cinq rangées.

[La « chienne » Skylla a, elle aussi, de multiples « rangées de dents, serrées et nombreuses, toutes pleines de noir trépas »,

> ... ἐν δὲ τρίστοιχοι ὀδόντες
> πυκνοὶ καὶ θαμέες, πλεῖοι μέλανος θανάτοιο.]

On prend l'espadon, tantôt avec la lance, tantôt avec la *palimadara*, espèce de filet à mailles très serrées.... La pêche à la lance tirait à sa fin. Voici comment elle se pratique. Les pêcheurs sont pourvus d'une barque qu'ils appellent *luntre*. Sa longueur est de dix-huit pieds sur huit de largeur et quatre de hauteur. Sa proue est plus spacieuse



FIG. 72. — LA ROCHE ET LA VILLE DE SKYLLA

que sa poupe pour donner plus d'aisance à celui qui tient la lance.... La lance est faite de bois de charme qui se plie difficilement. Sa longueur est de douze pieds. Le fer qui la termine a sept pouces de long; il est armé latéralement de deux autres fers, appelés *oreilles.*

Sur la proue de la *luntra,* le lancier épie l'espadon et le frappe dès qu'il apparaît. En arrivant devant Skylla, Ulysse revêt ses armes, prend deux longues lances et quitte le château d'arrière pour venir sur le château d'avant, sur la proue du navire, afin de surveiller, comme fait le lancier de la *luntre,* l'apparition du monstre :

αὐτὰρ ἐγὼ καταδὺς κλυτὰ τεύχεα καὶ δύο δοῦρε
μάκρ' ἐν χερσὶν ἑλὼν εἰς ἴκρια νηὸς ἔβαινον
πρῴρης· ἔνθεν γάρ μιν ἐδέγμην πρῶτα φανεῖσθαι
Σκύλλην πετραίην, ἥ μοι φέρε πῆμ' ἑτάροισιν.

Ici encore, nous retrouvons le procédé de notre poète et son habituelle transposition de faits réels en événements merveilleux. Mais ici encore nous retrouvons aussi les renseignements exacts, précis, que le poète avait puisés dans son périple sémitique.

*
* *

En face de Skylla, Kirkè décrit la pointe de Charybde :

L'autre rocher, Ulysse, est beaucoup plus bas, tu verras. Il porte un grand figuier couvert de ramure. Au-dessous, Charybde engloutit l'eau noire : chaque jour, elle rejette trois fois le flot et trois fois l'engloutit. Ne te trouve pas là quand elle engloutit : Poseidon lui-même ne saurait te tirer du péril.

Ulysse aperçoit Charybde :

La divine Charybde engloutissait terriblement l'eau salée de la mer. Quand elle la vomissait, c'était comme un chaudron bouillonnant et murmurant sur un grand feu : d'en haut, l'écume retombait sur la tête des deux roches. Quand elle avalait, c'était à l'intérieur une grande agitation, dont tout autour la pierre mugissait et jusqu'au fond on pouvait voir le sol de sable noir.

Voici quelques pages de nos *Instructions nautiques* [1] :

Le détroit de Messine (*Fretum Siculum*), qui sépare la Sicile de l'Italie, a une largeur qui varie de 1 mille $\frac{2}{10}$ à son entrée Nord à 8 milles entre les caps Pellaro et Scaletta. La navigation de ce passage si redouté des anciens demande quelques précautions, à cause de la rapidité et de l'irrégularité des courants, qui produisent des remous ou tourbillons dangereux pour les navires à voiles. En outre, devant les hautes terres les vents jouent et de fortes rafales tombent des vallées et des gorges, de sorte que, sans

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 238-243.

une brise favorable et bien établie, un navire peut arriver à ne plus être maître de sa manœuvre, même étant sous vapeur.

COURANTS. — Les courants du détroit de Messine sont variables et atteignent parfois 5 nœuds de vitesse. Ce sont en grande partie des courants de marée, qui acquièrent leur plus grande force le lendemain de la pleine et de la nouvelle lune (sauf les perturbations dues aux vents)[1]. Le flot porte au Nord, le jusant au Sud; mais près des côtes, il existe des contre-courants dont on peut tirer parti. Ceux-ci se font sentir entre 1 heure et 2 heures après le commencement du courant principal et sont appelés *refoli* quand ils sont produits par le jusant, *bastardi* quand ils sont produits par le flot.

1. Ces renseignements sur le régime des courants dans le détroit de Messine sont dus aux hydrographes français, à la suite des travaux exécutés en 1858 sous la direction de M. B. Darondeau.

Nous croyons devoir reproduire les indications portées, relativement à ces courants, sur la carte italienne n° 47, à la suite des travaux hydrographiques effectués par le navire de la marine royale italienne *Washington*, sous le commandement de M. le capitaine de frégate Rossi. Nous les faisons suivre de quelques mots au sujet de l'influence des vents sur le régime des courants d'après le pilote Longo: « Les courants du détroit de Messine peuvent être considérés comme de véritables courants de marée, le courant principal produit par le flot se dirigeant vers le Nord, celui de jusant vers le Sud. Ils varient de force et parfois même de direction, selon la saison ou le vent régnant. Quatre heures avant le passage de la lune au méridien du phare de Peloro, le courant de jusant commence à se faire sentir à cette pointe, d'où il parvient à la pointe Pezzo et, deux heures après, à la pointe de San Ranieri; il s'infléchit alors vers la pointe de Reggio et, après avoir longé la côte de Calabre jusqu'à *Torre Lupo*, il s'incline vers la côte sicilienne et s'élargit en perdant notablement de sa force. A l'heure du passage de la lune au méridien, le courant de jusant règne dans tout le canal.

« A la pointe Pezzo, deux heures après le passage de la lune au méridien, le courant de flot se manifeste, tandis que celui de jusant règne encore dans la partie méridionale du détroit. A la pointe de San Ranieri, le courant de flot se fait sentir deux heures après qu'il a commencé à la Pointe Pezzo, et il est complètement établi dans le canal quatre heures après sa première apparition. A la sortie du détroit, il longe la côte de Calabre vers Scilla et Bagnara, d'où il se dirige au large. Il convient de faire remarquer que le changement des courants de marée ne se produit pas d'une manière régulière et que les heures indiquées ci-dessus ne représentent qu'une moyenne de l'instant de leur changement. Les courants les plus rapides d'une lunaison correspondent aux jours des syzygies, les plus faibles aux quadratures. La plus grande vitesse observée a été de 5 milles à l'heure. Sur les côtés des courants principaux, une heure environ après leur passage, il se produit des contre-courants, appelés communément *bastardi;* ces bastardi, que l'on utilise pour la navigation du canal, commencent très près de terre, et, à mesure que les courants principaux perdent de leur force, ils s'élargissent jusqu'à atteindre une largeur d'un kilomètre. Ils sont faibles si les courants de flot et de jusant sont faibles, et forts si les courants principaux sont rapides.

« Les principaux bastardi ou contre-courants, qui portent au Nord pendant le jusant, s'établissent près de la côte de Sicile : entre la tour du Faro et le cap Peloro; entre les Grottes (la Pace) et la rivière de *Santa Agata;* entre *San Francesco di Paola* et le couvent de *San Salvatore dei Greci;* entre *Mili* et la citadelle de Messine; entre le cap *Sant' Alessio* et le cap *Scaletta*. Sur les côtes de Calabre, le jusant donne aussi lieu à des contre-courants entre la pointe *Calamizzi* et le village de *Catona*, et entre la pointe *Pellaro* et la tour Lupo. Il y a des eaux presque calmes entre Catona et la pointe Pezzo. Les bastardi qui prennent naissance avec le flot se produisent, sur la côte sicilienne : entre le cap Peloro et la tour du Faro, entre San Francesco di Paola et l'entrée du port de Messine et, du côté de la Calabre, entre l'*Alta Fiumara* et la Pointe Pezzo ; ce dernier s'étend jusqu'au milieu de l'entrée du détroit. La rencontre des deux courants produit des agitations de la mer et y occasionne une suite de forts *refoli* ou tourbillons, que l'on nomme *scale di mare*. Les *garofali*, ainsi que les appellent les pratiques locaux, sont ces *refoli* ou tourbillons qui se forment aux points de rencontre des courants opposés; cependant, lorsque ceux-ci rencontrent des différences notables de fond, ils trouvent des obstacles à leur développement. Les principaux garofali sont ceux qui se forment près de Scilla et de la tour du Faro; ces derniers sont appelés *cariodi* (ou *carioddi*). De moindre importance sont ceux de Santa Agata, de la pointe des Grottes, de Salvatore dei Greci, de la pointe Pezzo et de Catona. Les courants de marée dans l'intérieur du port de Messine durent trois heures chacun, avec un intervalle de calme de trois heures. Avec le flot, ils entrent en côtoyant la péninsule de San Ranieri; avec le jusant au contraire, ils longent la côte Est, au nord de l'entrée, et alors les eaux sont très agitées auprès de la Santé. Le courant est plus rapide près de terre que dans le milieu du port. Le courant de flot s'établit une heure avant le passage de la lune au méridien; celui de jusant cinq heures après ce passage; les irrégularités sont cependant très fréquentes. »

Postérieusement aux travaux italiens, il a paru à Messine une brochure intitulée: *Il canale di Messina e le sue correnti*, par M. Francesco Longo, chef pilote, dans laquelle l'auteur insiste sur les variations que font subir au régime des courants, dû aux phases de la lune, ainsi qu'à la montée et à la baissée de l'eau, les vents qui soufflent ou qui ont soufflé, les coups de vent et les mouvements du baromètre. Il cite entre autres phénomènes le fait qu'avec le courant qu'il désigne par *scendente* (descen-

Sur la côte de Sicile les principaux contre-courants de jusant se font sentir entre la tour Palazzo (à l'extrémité S.-O. du village de Faro) et la pointe *Sottile* (extrémité Sud du cap Peloro), entre la Grotta et la rivière *Guardia*, entre San Francesco di Paola et San Salvatore dei Greci. La largeur de ces contre-courants augmente en proportion de la durée du courant principal, et devient importante aux vives-eaux où ils s'étendent jusqu'à 1 mille du rivage. Sur la côte de Calabre, le contre-courant de jusant ne se produit pas au Nord de la pointe Pezzo, mais de là jusqu'à Catona, en face de Messine, il a environ 1 mille de largeur. Avec le flot ou courant Nord, le seul contre-courant important, ou bastardo, se fait sentir sur la côte de Sicile entre le phare de Peloro et la pointe Sottile; les autres sont insignifiants. Toutefois, sur la côte de Calabre, après 2 heures de flot, entre l'Alta Fiumara et la pointe Pezzo, il y a un contre-courant portant au Sud et atteignant sa plus grande largeur devant Canitello, où il s'étend à $\frac{1}{2}$ mille de terre.

Les jours de pleine et de nouvelle lune, le jusant commence à 9 heures du matin dans le détroit de Messine et porte vers Alta Fiumara (Calabre); de là, il se dirige vers la pointe Pezzo et la Grotta (Sicile), ensuite vers San Salvatore dei Greci, et il arrive vers 11 heures devant le phare N.-E. de Messine; après cela, il se dirige vers Reggio (Calabre). Les jours de pleine et de nouvelle lune, le flot commence à 3 heures à la pointe Pezzo et paraît ainsi être la continuation du contre-courant de jusant qui existait déjà en ce point; il s'élargit graduellement et va s'unir au contre-courant Nord s'étendant de la tour de Palazzo à la pointe Sottile, et toute la masse des eaux s'écoule au N.-E. dans la direction du passage.

Au bout de deux heures, le flot incline vers Scilla; mais en même temps il vient du Nord un courant, appelé *Rema di Bagnara*, qui en s'unissant à celui portant vers Scilla produit un courant portant au large. A Messine, le courant Nord ne commence que vers 5 heures. Aux mortes-eaux, le courant Sud suit la même direction qu'aux vives-eaux et produit les mêmes contre-courants, mais ceux-ci sont moins rapides. Il commence au Faro à midi 45 minutes, et devant Messine à 3 heures 45 minutes. Au cap du Faro la montée de l'eau est à peine sensible; à Messine elle est au-dessus de $0^{m},25$ à $0^{m},50$; mais elle est très influencée par les vents.

La rencontre des deux courants opposés produit, en divers points du détroit, des tourbillons et de grands remous, appelés *garofali* dans la localité. Les principaux *garofali* sont : sur la côte de Sicile, entre le cap du Faro et la pointe Sottile, avec le jusant, et devant la tour de Palazzo, avec le flot : ce dernier garofalo est très fort (c'est le *Charybde* des anciens). Il existe un autre *garofalo*, également violent et dangereux avec le vent de S.-E., devant la pointe Secca, extrémité N.-E. du Braccio di San Ranieri. A la pointe Pezzo, sur la côte de Calabre, il y en a un autre très fort, dangereux avec le vent de S.-E. Les autres grandes agitations sans tourbillons, produites par le courant sur les inégalités du fond, sont appelées *scale di Mare*.

Pilotes. — Comme les variations des courants rendent difficile la navigation à la voile dans le détroit, il serait imprudent, de la part d'un navire à voiles étranger, de chercher à le franchir de nuit sans pilote. Si l'on vient du Nord, on trouve des pilotes à quelques milles au Nord du phare du Faro; si l'on vient du Sud, on en ren-

dant), c'est-à-dire celui qui porte au Sud, l'élévation des eaux dépasse de 45 centimètres le niveau le plus bas produit par celui qui porte au Nord. D'après l'auteur, les eaux qui courent vers le Sud sont toujours moins froides que celles qui se dirigent vers le Nord. Le courant Nord part toujours du fond et porte à la surface des herbes et des débris végétaux, tandis que celui qui se dirige au Sud n'a pas cette force. Enfin, d'après M. Longo, les contre-courants, remous et tourbillons que l'on désigne sous le nom de *refoli* au Faro et à Messine, sont appelés *garofali* par les Napolitains et *bastardi* par les Calabrais.

contre à 3 ou 4 milles au Sud de Messine. La caractéristique des bateaux pilotes consiste en une ancre peinte sur la voile, et un pavillon bleu, marqué de la lettre P en blanc, hissé à l'avant.

La carte marine, dont je donne une reproduction (fig. 70), indique par des spirales les points où d'ordinaire tourbillonnent ces *bastardi* et *garofali*. Le plus important de ces remous, auquel nos marins gardent le nom de Charybde, est juste en face de Skylla sur la rive opposée du détroit, un peu au Sud du cap Peloro. Ulysse, ayant franchi Skylla, échappe au tourbillon de Charybde. Il débarque sans difficulté dans le « port creux » de Messine. Mais, après le massacre des bœufs sacrés, il reprend la mer. Alors une tempête de Nord-Ouest, de Zéphyre, l'entraîne d'abord vers le Sud, puis un coup de Sud-Est, de Notos, le rejette vers Charybde :

Quand nous eûmes quitté l'île, quand aucune terre n'apparut à nos yeux, mais, seuls, le ciel et la mer, alors le fils de Kronos dressa une nuée noirâtre sur le vaisseau creux : la mer en fut tout assombrie. Le navire ne courut pas longtemps encore, car une rafale de Zéphyre hurlant cassa les deux étais du mât, qui tomba en arrière et tous les agrès tombèrent dans la sentine. Le mât frappa sur la tête le pilote assis au château d'arrière et lui mit le crâne en bouillie. Comme un plongeur, il fut précipité du château et succomba. Zeus tonne; la foudre frappe le bateau qui vire entièrement et se remplit de soufre. Mes hommes tombent à l'eau.... Moi j'allais et venais sur la coursie. Mais une vague ouvre les flancs du bateau, qui dérive désemparé. Le mât est cassé net. Un faux étai lui restait attaché. Je prends cette courroie de peau de bœuf pour lier ensemble le mât et la quille. Alors le Zéphyre cesse. Un rapide Notos survient... qui toute la nuit me ballotte et me rejette à l'aube vers le rocher de Skylla et la terrible Charybde.

Les *Instructions nautiques* nous décrivent aussi les vents du détroit :

VENTS LOCAUX. — En hiver, les vents les plus forts et les plus fréquents sont ceux de l'E.-S.-E. et de l'O.-S.-O., ces derniers accompagnés d'une très grosse mer. Dans cette saison la lutte entre les vents opposés est fréquente, surtout avec les grands frais de N.-O. qui viennent de la mer Tyrrhénienne. Les vents d'Ouest ne durent pas autant que ceux de S.-E. et de S.-O.; ils peuvent souffler fort, mais ils mollissent bientôt. Le vent de S.-E., au contraire, devient de plus en plus fort et souffle parfois quinze jours consécutifs. Le S.-O. lui succède généralement, mais dure peu, puis le vent tourne à l'Ouest et au Nord et le beau temps se rétablit. Le retour du S.-O. au S.-E. est un indice de mauvais temps ; de même la giration du S.-E. au Nord par l'Est.

En été, le beau temps est accompagné de vents de N.-O. et de Nord. Lorsque le vent souffle du Nord, il fait toujours presque calme dans le détroit, tandis qu'à Messine et à Reggio la brise est quelquefois très fraîche; mais généralement elle tombe le soir et n'occasionne pas de mer. Dans la belle saison, le détroit est la ligne de séparation des vents d'Est et de S.-O. Les nuages apportés par les derniers s'accumulent alors sur le détroit, où il fait calme plat, tandis qu'il souffle une forte brise en dehors. Parfois, le vent de Nord [c'est le Zéphyre d'Ulysse] soufflant dans le détroit rencontre à 20 milles dans le Sud, devant le cap Spartivento, un vent de Sud [c'est le Notos d'Ulysse], ou un vent venant de l'Adriatique; il en résulte une grande perturbation atmosphérique; c'est

ce qu'on appelle *golfo di Cantara*, sur la côte de Sicile, entre Taormina et Mascali. On doit se précautionner contre les lourdes rafales qui tombent quelquefois des vallées et qui sont dangereuses pour des petits bâtiments.

On peut voir que, de point en point, ces *Instructions* concordent avec tous les détails de notre description odysséenne. La tempête d'Ulysse n'est que cette rencontre des vents du Nord et du Sud dont nous parlent les *Instructions*. Si l'on veut mieux encore apprécier l'exactitude de tels et tels vers odysséens, il faut reprendre les récits des voyageurs modernes. L'exact et consciencieux Spallanzani visite Charybde :

Quoique la marée soit presque insensible par toute l'étendue de la Méditerranée, elle se fait apercevoir dans le détroit de Messine, à raison de son étrécissement, et elle y est réglée comme ailleurs par les élévations et dépressions périodiques des eaux. Quand le vent souffle dans la direction du flux et du courant, les navires n'ont point de dangers à courir; car, si ces deux forces leur sont contraires, ils sont dans la nécessité absolue de s'arrêter et de jeter l'ancre à l'entrée du canal; si elles leur sont favorables, ils passent à pleines voiles avec la rapidité de la flèche.

[Cf. le premier passage d'Ulysse et les conseils de Kirkè :

ἀλλὰ μάλα Σκύλλης σκοπέλῳ πεπλημένος ὦκα
νῆα παρεξελάαν.]

Mais lorsque le vent est opposé au courant et que le pilote inexpérimenté ou trop confiant lui abandonne ses voiles pour franchir le détroit, son navire combattu par deux forces contraires va se briser contre le rocher de Scylla ou échouer sur les bancs voisins.

[Cf. les conseils d'Ulysse à son pilote : « Veille au rocher, de peur que le bateau, sans même que tu t'en aperçoives, ne s'élance contre le rocher; tu nous mettrais à mal » :

... σὺ δὲ σκοπέλου ἐπιμαίεο, μή σε λάθησιν
κεῖσ' ἐξορμήσασα καὶ ἐς κακὸν ἄμμε βάλησθα.

Les *Instructions nautiques* nous traduisent ces vers plus exactement encore : « Sans une brise favorable et bien établie, un navire peut arriver à ne plus être maître de sa manœuvre, même étant sous vapeur ».]

Voilà pourquoi vingt-quatre matelots des plus hardis et des plus robustes se tiennent jour et nuit sur la plage de Messine. Au premier coup de canon d'un navire en perdition, ils accourent et le remorquent avec leurs barques. Comme le courant n'occupe jamais toute la largeur du détroit, qu'il serpente et fait plusieurs détours, ces matelots, qui connaissent parfaitement sa marche, savent l'éviter et soustraire le vaisseau aux dangers qui l'environnent. Mais si le pilote, qui en a le gouvernement, dédaigne ces secours ou néglige de les demander, quelqu'habile qu'il soit, il court le plus grand risque de faire naufrage. Au milieu des tournoiements et du bouillonnement des ondes,

[cf. les vers odysséens :

λέβης ὣς ἐν πυρὶ πολλῷ
πᾶσ' ἀναμορμύρεσκε κυκωμένη]

occasionnés par la rapidité du courant et par la violence du vent, qui souffle en sens contraire, l'usage de la sonde devient inutile, les plus gros câbles se rompent et les

ancres ne prennent point parce que le fond est rocailleux. Enfin tous les expédients ne sont ici d'aucun secours; l'unique moyen de salut est de se confier aux soins, au courage et à l'expérience des matelots messinois.

J'en donnerais plusieurs exemples que m'ont rapportés des personnages dignes de foi, si je n'avais été témoin moi-même d'un événement qui montre que ce parti est en effet le seul à prendre. Je me promenais sur les collines qui dominent le détroit, lorsque je vis entrer par la bouche du Nord un bâtiment marseillais voguant à pleines voiles et ayant pour lui le vent et le courant. Il avait déjà fait la moitié du chemin et s'avançait heureusement vers le port, lorsque tout à coup le ciel se couvre d'épais nuages; un tourbillon de vent soulève la mer contre la direction du courant et l'agite dans tous les sens.

[δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων
νηὸς ὕπερ γλαφυρῆς, ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς.]

A peine les matelots ont-ils le temps d'amener les voiles; de toutes parts les vagues entourent et assaillent leur malheureux navire.... Ils donnent le signal de détresse. Aussitôt une barque se détache du rivage de Messine et vient les prendre à la remorque[1].

Spallanzani nous décrit longuement les efforts des pilotes messinois, qui réussissent à sauver ce bateau marseillais. Toutes les aventures en ce détroit ne se terminent pas aussi heureusement. Le même Spallanzani ajoute :

Les bâtiments légers que le vent ou le courant entraîne, vacillent, tournoient, mais ne sont point engloutis: ils ne coulent à fond que dans le cas où les vagues, en se précipitant sur eux, les remplissent d'eau.

[Cf. le vaisseau d'Ulysse, qui, après avoir tournoyé, ne sombre que « frappé par la foudre et rempli de soufre »,

ἡ δ' ἐλελίχθη πᾶσα Διὸς πληγεῖσα κεραυνῷ,
ἐκ δὲ θεείου πλῆτο.]

Quant aux gros navires, ils s'y trouvent arrêtés tout à coup et restent comme immobiles; ni le vent ni les voiles ne les peuvent tirer de là; après avoir été tourmentés et battus des flots, ils sont poussés contre la plage voisine. Voici à ce sujet, une lettre que m'a écrite l'abbé Grano de Messine : « Il n'y a pas vingt jours, nous avons été témoins de la submersion d'une polacre napolitaine, venant de Pouille avec une provision de grains. Il s'était élevé un vent de Sud-Est très impétueux.

[ἦλθε δ' ἐπὶ Νότος ὦκα, φέρων ἐμῷ ἄλγεα θυμῷ]

Le navire s'efforçait de gagner le port à pleines voiles; mais la tête ou la queue du courant, pour me servir de l'expression de nos mariniers, étant déjà entrée par le phare, saisit le navire et l'entraîna dans le Calofaro. Là, ne pouvant faire usage de ses voiles, il resta quelque temps exposé à toute la furie des flots, qui finirent par l'entrouvrir et le couler à fond :

[ὄφρ' ἀπὸ τοίχους
λῦσε κλύδων τρόπιος, τὴν δὲ ψιλὴν φέρε κῦμα]

la moitié de l'équipage (seulement) fut sauvée. »

1. Spallanzani, *Voyage*, etc., IV, p. 116 et suiv.

On voit que tous les détails de la description odysséenne se retrouvent dans les périples ou les voyageurs récents. Si cette description présente quelque inexactitude, c'est en un point seulement. Elle nous représente Charybde avalant dans son tourbillon le mât et la quille du vaisseau naufragé, puis les vomissant quelques heures après. Le poète se figure Charybde comme un entonnoir profond, avec des tourbillons voraces. C'est ainsi d'ailleurs que l'imagination populaire se figure tous les gouffres marins : c'est ainsi que nous nous figurons le Malstroem norwégien; les spirales, que portent encore nos cartes marines, ne font que traduire aux yeux cette fausse idée de tourbillons. Spallanzani nous met en garde contre une telle représentation :

On entend par tourbillon d'eau ce mouvement circulaire qu'elle prend lorsqu'elle est mue par deux impulsions contraires. Au centre de ce mouvement, il se forme une cavité dont les parois intérieures tournent sur elles-mêmes en forme de spirale. Mais dans le détroit je n'observai rien de semblable : c'était un espace de mer ayant tout au plus cent pieds de circonférence, où l'onde bouillonnait, s'élevait, s'abaissait, se heurtait, sans produire le moindre tourbillon.... Je m'étais muni de différents corps, les uns plus pesants que l'eau, les autres plus légers. J'observai que les premiers allaient au fond et ne reparaissaient plus, que les seconds surnageaient, mais que l'agitation les repoussait hors de la sphère de son activité. Cette dernière observation m'indiquait assez qu'il n'existait aucun gouffre en cet endroit, car ce gouffre aurait produit un tourbillon qui aurait attiré et englouti les corps légers nageant à la surface de l'eau.

Le poète odysséen est, comme on voit, d'une exactitude parfaite quand il compare cet espace de mer, où « l'onde bouillonne, s'élève, s'abaisse et se heurte sans produire le moindre tourbillon », à une marmite d'eau bouillante. Si son imagination d'un tourbillon profond, d'une cavité avec spirales descendantes et remontantes. est plus fantaisiste, il ne faut pas encore se hâter de l'inculper. Les hydrographes italiens nous disaient plus haut : « Dans le détroit, les eaux qui courent vers le Sud sont toujours moins froides que celles qui se dirigent vers le Nord. Le courant Nord part toujours du fond et porte à la surface des herbes et des débris végétaux, tandis que celui qui se dirige au Sud n'a pas cette force. » Ces débris arrachés du fond et rejetés à la surface ont dû faire naître l'idée et l'image de tourbillons qui avalent, puis vomissent. Il se peut que le périple ait déjà mis cette image devant les yeux du poète, par le nom même que les Sémites donnaient aux remous du détroit. Je crois en effet que H. Lewy a raison de chercher une étymologie sémitique au nom de *Charybde*, qui se retrouve dans le pays syrien et qui ne veut rien dire en grec: H. Lewy propose חר־אובד, *khar* (ou *khor*) *oubed* (ou *obd*), le *Trou de la Perte*. Comme pour Skylla « la pierreuse », Σκύλλα πετραίη, le texte odysséen nous donne la vérification de cette étymologie : Charybde est « la pernicieuse, la cause de perte », Χάρυβδις ὀλοή, et le poète imagine cette pernicieuse comme un « trou », *khar*, qui, tour à tour, engloutit les eaux de la mer et les rejette. L'antiquité classique connut deux autres Charybdes. L'une était dans les parages de Gadès :

nous n'en savons que le nom. L'autre était en Syrie : c'était, entre Apamée et Antioche, un trou, χάσμα, dans lequel l'Oronte s'engouffrait, c'était la Perte de l'Oronte, καθάπερ Ὀρόντης ἐν τῇ Συρίᾳ καταδὺς εἰς τὸ μεταξὺ χάσμα Ἀπαμείας καὶ Ἀντιοχείας ὃ καλοῦσι Χάρυβδιν[1].

On a signalé, dans le texte odysséen, une autre inexactitude touchant la distance qui sépare Charybde de Skylla : une portée de flèche, dit le poète ; il y a en réalité près de deux milles. Spallanzani se demandait en conséquence si depuis les temps de l'*Odyssée* Charybde ne s'était pas un peu déplacée. Ce n'est pas dans la réalité, je crois, qu'il faut avec Spallanzani faire la correction, mais dans le texte. Après nous avoir décrit la roche sur laquelle habite Skylla, le poète entame la description de la Pointe du Figuier, sous laquelle Charybde engloutit la mer : « La seconde pointe est bien plus basse, tu verras, Ulysse : elle a un grand figuier, tout couvert de ramure ; c'est sous cette pointe que Charybde engloutit l'eau noire »,

τὸν δ' ἕτερον σκόπελον χθαμαλώτερον ὄψει, Ὀδυσσεῦ·
τῷ δ' ἐν ἐρινεὸς ἔστι μέγας, φύλλοισι τεθηλώς·
τῷ δ' ὑπὸ δῖα Χάρυβδις ἀναρροιβδεῖ μέλαν ὕδωρ.

Dans cette description, très complète et très bien suivie, j'ai retranché un vers du texte actuel : « La seconde pointe est bien plus basse, tu verras, Ulysse, [voisine les unes des autres, tu pourrais traverser d'une flèche] ; elle a un grand figuier, etc. ». Ce vers,

πλησίον ἀλλήλων· καί κεν διοϊστεύσειας,

est à peine correct : διοϊστεύω signifie *transpercer* (un obstacle) *d'une flèche* et non *traverser* (une distance) *d'un jet de flèche*. Ce vers en cette place est inintelligible. Ce n'est, je crois, qu'une interpolation pour faire pendant et contraste aux deux vers sur Skylla, « qu'un homme robuste ne saurait atteindre, même d'un jet de flèche »,

οὐδέ κεν ἐκ νηὸς γλαφυρῆς αἰζήιος ἀνὴρ
τόξῳ ὀιστεύσας κοῖλον σπέος εἰσαφίκοιτο.

1. Cf. Pape-Benseler, *Griech. Eigenn.*, s. v. ; Strab., VI, 275 ; Eustath., *ad Dion. Perieg.*, 919.

CHAPITRE III

L'ILE DU SOLEIL

πρὸς ἠϊόνα τῆς Ταυρομενίας ἣν καλοῦσιν Κοπρίαν.

STRAB., VI, p. 268.

Quand nous eûmes évité les Pierres, la terrible Charybde et Skylla, nous arrivâmes aussitôt dans l'île admirable du dieu, où étaient les beaux bœufs au large front et les nombreux moutons gras du Soleil. Du vaisseau noir, étant encore au large, j'entendais le mugissement des vaches parquées et le bêlement des brebis....

Tirésias et Kirkè ont recommandé de ne pas toucher aux troupeaux du dieu; sinon l'équipage ne connaîtra jamais le jour béni du retour. Ulysse voudrait donc ne pas aborder en cette île du Soleil. Mais le chef de l'opposition, Euryloque, le force à relâcher pour donner à l'équipage une nuit de repos :

Nous arrêtons donc le vaisseau dans le Port Creux, à l'aiguade; mes hommes débarquent, préparent le repas; on mange et boit à satiété; puis nous pleurons au souvenir des chers compagnons enlevés par Skylla, et le sommeil survient au milieu de ces larmes.

Dès qu'on a franchi Charybde, on trouve en effet un « port creux » ou plutôt recourbé, dont la cavité circulaire représente tout à fait la courbure d'un vaisseau creux, νηῦς γλαφυρή :

στήσαμεν ἐν λιμένι γλαφυρῷ εὐεργέα νῆα
ἄγχ' ὕδατος γλυκεροῖο.

Ce port est Messine. Les Anciens nous disent que ce port reçut aux temps helléniques le nom de *Messènè*, *Messana* ou *Messina*, d'une colonie de Messéniens, mais que, jadis, il s'appelait en réalité *la Faucille*, Zanklè, Ζάγκλη : « Son nom originel était Zanklè, dit Thucydide; ce nom lui avait été donné par les Siciliens, à cause de la forme de ce lieu qui représente une faucille : *faucille* en sicilien se dit *zanklon*[1]. » Les *Instructions nautiques* nous disent encore :

1. Thuc., VI, 4.

Le port de Messine est formé par une langue de terre qui se recourbe en forme de faucille et qu'on appelle *Braccio di San Ranieri*. L'entrée du port a environ 325 mètres de largeur entre les petits fonds qui bordent à peu de distance ses côtés et qui ne s'étendent qu'à une trentaine de mètres.... On trouve à Messine des provisions de tous genres et l'on fait de l'eau à une fontaine de la ville[1].

Cette fontaine, que nos cartes marines indiquent auprès de la cathédrale, était célèbre déjà parmi les navigateurs antiques. Certains auteurs classiques prétendent que ce fut cette source Zanklè, cette source de la Faucille, qui aurait donné son nom à tout le port, Ζάγκλη πόλις Σικελίας, οἱ μὲν ἀπὸ Ζάγκλου γηγενοῦς ἢ ἀπὸ κρήνης Ζάγκλης[2]. Auprès de cette aiguade,

ἄγχ' ὕδατος γλυκεροῖο,

le port de Messine marque l'étape médiane du détroit sicilien : c'en est le principal ou plutôt l'unique refuge. Mais des courants, qui parfois ont une grande violence, ne permettent pas d'y entrer par tous les temps :

Les navires à voiles à destination de Messine doivent profiter du courant. Comme les courants sont souvent très forts et variables, il serait imprudent avec un navire à voiles d'entrer dans le port sans pilote; à l'intérieur du port, il y a peu de courant.... Quand les navires ont à louvoyer, ils ne pourront gagner s'ils ont le vent contraire; dans ce cas, ils devront mouiller pour attendre que la renverse leur devienne favorable. Ainsi qu'il vient d'être dit, il serait imprudent à ces navires de tenter l'entrée sans l'assistance du pilote, notamment en cas de brise fraîche et lors des marées de vive-eau[3].

Les bateaux, qui viennent du Sud et que le courant empêche d'entrer dans le Port Creux, trouvent facilement des mouillages tout proches, un peu au Nord de Messine :

Entre la tourelle de Ganzirri (auprès de laquelle il faut éviter de mouiller) et la pointe de la Grotta, les navires de commerce peuvent mouiller par 8 à 32 mètres : toutefois le fond est composé d'algues avec quelques roches. Auprès de la Grotta, le fond est meilleur et l'on est plus abrité du sirocco. Entre la Grotta et Messine, on peut mouiller pendant toute la saison d'été et pendant le beau temps en hiver : dans cet espace, les abords du Paradiso sont ceux où le fond est le meilleur[4].

Pour ces bateaux, qui viennent du Sud, on voit de quelle importance est le cap de la Grotta. C'est tout près de la Grotte qu'ils doivent se réfugier, si les courants leur ferment le « port creux ». Plus près de Messine, ils ne trouveraient que des mouillages moins assurés : « Près du couvent de San Francisco, le fond est bon; mais à ce mouillage, comme dans le port de Messine, on éprouve sou-

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 246 et suiv.
2. Steph. Byz., *s. v.*
3. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 245.
4. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 246.

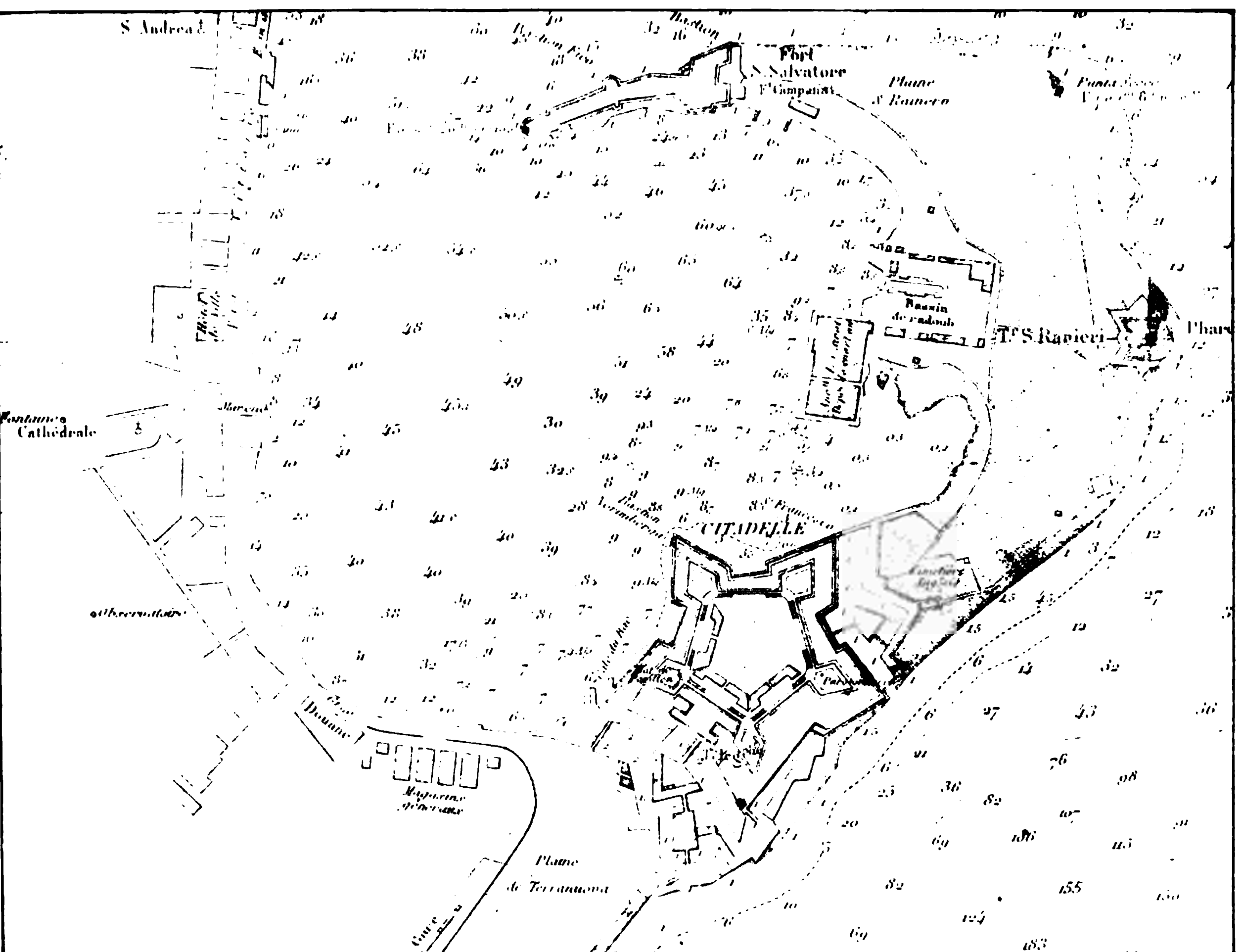


FIG. 73. — LE « PORT CREUX » DE MESSINE
Photogravure d'après la carte marine n° 1919.

vent des remous de courant et il est difficile, sinon impossible de tenir l'ancre dégagée si l'on y reste plus de quelques heures. » Nos cartes marines, pour bien indiquer ce mouillage de la Grotta, ne manquent pas de signaler le repère du dôme au bord de la pointe avançante. Le périple sémitique devait signaler aussi ce refuge de la grotte. De ce détail du périple, le poète odysséen fit, à sa mode ordinaire, un épisode de son aventure :

La nuit était passée aux deux tiers et les astres marchaient : Zeus, assembleur de nuages, souleva un vent furieux en terrible rafale et couvrit de nuées terre et mer tout ensemble ; du ciel tombait la nuit. Quand l'aurore aux doigts de rose parut et sortit de la brume, nous remisâmes notre bateau en le halant dans une vaste grotte.... Pendant un mois entier, le Notos souffla invariablement : pas d'autre brise que l'Euros et le Notos.

Ulysse voudrait descendre le détroit pour gagner les mers helléniques : ce sont bien les vents du Sud, Euros et Notos, qui peuvent lui fermer la route. Repoussé par ces vents du Sud, Ulysse remonte à la Grotta. Nos marins vont aujourd'hui mouiller près du dôme. Les premiers thalassocrates « tiraient leur vaisseau dans la vaste grotte »,

νῆα μὲν ὡρμίσαμεν κοῖλον σπέος εἰσερύσαντες.

Voilà pour les bateaux qui, venus du Sud, ne peuvent pas entrer à Messine. Pour les bateaux qui viennent du Nord, le refuge est beaucoup plus lointain, et le chemin jusqu'au mouillage le plus proche, beaucoup plus difficile. Car, après Messine, la rive sicilienne est inhospitalière : sur 50 kilomètres environ, depuis Messine jusqu'à la baie de Taormina ou de Giardini, la côte droite n'offre aucun abri : pas une anse, pas la moindre baie foraine ; à peine, de loin en loin, quelque haut promontoire, Capo di Scaletta, Capo S. Alessio, Capo S. Andrea. Les *Instructions* nous disent :

De Messine au cap Scaletta, pointe rocheuse qui, surmontée d'une vieille tour, est distante de 10 milles au S.-S.-O., court une plage de sable raide, à une encablure de laquelle on a des fonds de 18 à 90 mètres. La chaîne de montagnes, à partir de Messine, se rapproche de plus en plus du rivage et atteint à quatre milles une altitude de 900 à 1200 mètres ; elle est coupée par de nombreux cours d'eau aux rives généralement boisées. Au Sud du cap Scaletta, la plage se continue sur une longueur de 5 milles jusqu'au Capo d'Ali, pied d'un morne escarpé avec quelques rochers à sa base. Au Sud du cap d'Ali s'étend une plage escarpée et saine, coupée par de nombreux torrents. La plage se termine au cap San Alessio, falaise accore et escarpée portant une tour et une redoute. A 4 milles au S., la côte présente un promontoire avancé dont les deux caps St-Andrea et de Taormina sont les pointes les plus saillantes. Au Nord du cap St-Andrea, à peu de distance, est la pointe de Castellucio, qui forme avec lui l'anse de ce nom. L'*Isola*, petite presqu'île placée entre les caps St-Andrea et Taormina, fait avec ceux-ci deux autres anses. On voit dans ces trois petites anses plusieurs curieux rochers de marbre rouge grossier, percées de grandes grottes dans lesquelles s'abritent d'innombrables pigeons sauvages. Le cap Taormina est une saillie rocheuse, prolongée à très petite distance par l'ilot Agonia. La baie de Taormina est comprise entre les caps

Taormina et Schiso. Sur le rivage, au milieu de la baie, se trouve le village de Giardini, dans la partie Sud duquel est érigée la statue en marbre de saint Pancrace, le premier évêque de Sicile. Le chemin de fer de Messine, qui borde la baie, passe en arrière et près du village.

C'est en cette baie de Taormina ou de Giardini que les navigateurs venus du Nord trouvent enfin le premier mouillage après Messine. Dans l'intervalle, la plage, raide et balayée des vents, dominée par de hautes montagnes et coupée de falaises, est dangereuse aux bateaux comme aux hommes. Les coups de vent y font rage; du Sud et du Nord, de l'Ouest et de l'Est, de la mer et des montagnes, les rafales accourent; en ce couloir du détroit, les courants d'air se succèdent et se contrarient. Et sur toutes les pointes, les indigènes ont toujours eu des guettes, des embuscades ou des forteresses menaçantes pour l'étranger. Il faut donc aller en droite ligne, sans relâche, de Messine jusqu'aux parages de Taormine :

La route de Messine à l'ancienne Tauromenium n'offrant pas le moindre objet qui soit digne de la fatigue qu'elle coûte, nous louâmes une de ces barques que les Siciliens nomment *spéronares*, sorte de petit bâtiment d'autant plus convenable à un semblable voyage que, comme ils vont à la rame et à la voile, on est à peu près certain d'avancer contre vent et marée. Notre projet était donc de franchir dans notre esquif les dix ou douze lieues qui séparent Messine de la moderne Taormine, de débarquer dans cette ville et d'aller ensuite par terre jusqu'à Catane même, où le spéronare devait transporter notre gros bagage.

Nous partîmes de Messine vers la fin du mois de septembre à neuf heures du matin. Le vent nous fut d'abord assez favorable et, dans l'espace de quatre à cinq heures, nous nous trouvâmes à la hauteur de la petite ville d'Ali, c'est-à-dire, à environ quatre à cinq lieues du point de notre départ.

Ici, les vents qui nous avaient si bien servis semblent vouloir s'opposer à notre marche et bientôt nous deviennent si contraires que nous en sommes réduits à carguer notre voile et à fendre, à force de rames, une mer houleuse et de mauvaise humeur. A la hauteur de la petite ville de Rocca Lumara, nos matelots exténués s'approchent du rivage le plus près possible et, à notre grande surprise, l'un d'eux saute à la mer et nage vers la rive. A peine eut-il gagné la terre, qu'au moyen d'une corde qu'il avait entraînée avec lui, nous le vîmes attacher la barque à quatre énormes bœufs, chargés de suppléer ici au caprice du vent et à l'inutilité de la rame....

Après douze heures de marche, pendant lesquelles nous avons fait un peu plus de dix lieues, ce n'est qu'à la nuit close que nous gagnons la ville de Taormina. Pour comble de malheur, le bureau de santé est fermé : nous ne pouvons mettre pied à terre, ni rester dans le port, vu le peu de sûreté du refuge. La crique où nous nous jetons est à une lieue au delà... : nous sommes maintenant entre l'ancien port de Vénus et l'autel d'Apollon Archagétès[1].

C'est, en effet, dans cet ancien port de Vénus que la baie de Taormina offre son ancrage le plus assuré, ou plutôt son seul mouillage constant. La baie est

1. A. de Gourbillon, *Voyage critique à l'Etna*. I. p. 289 et suiv.

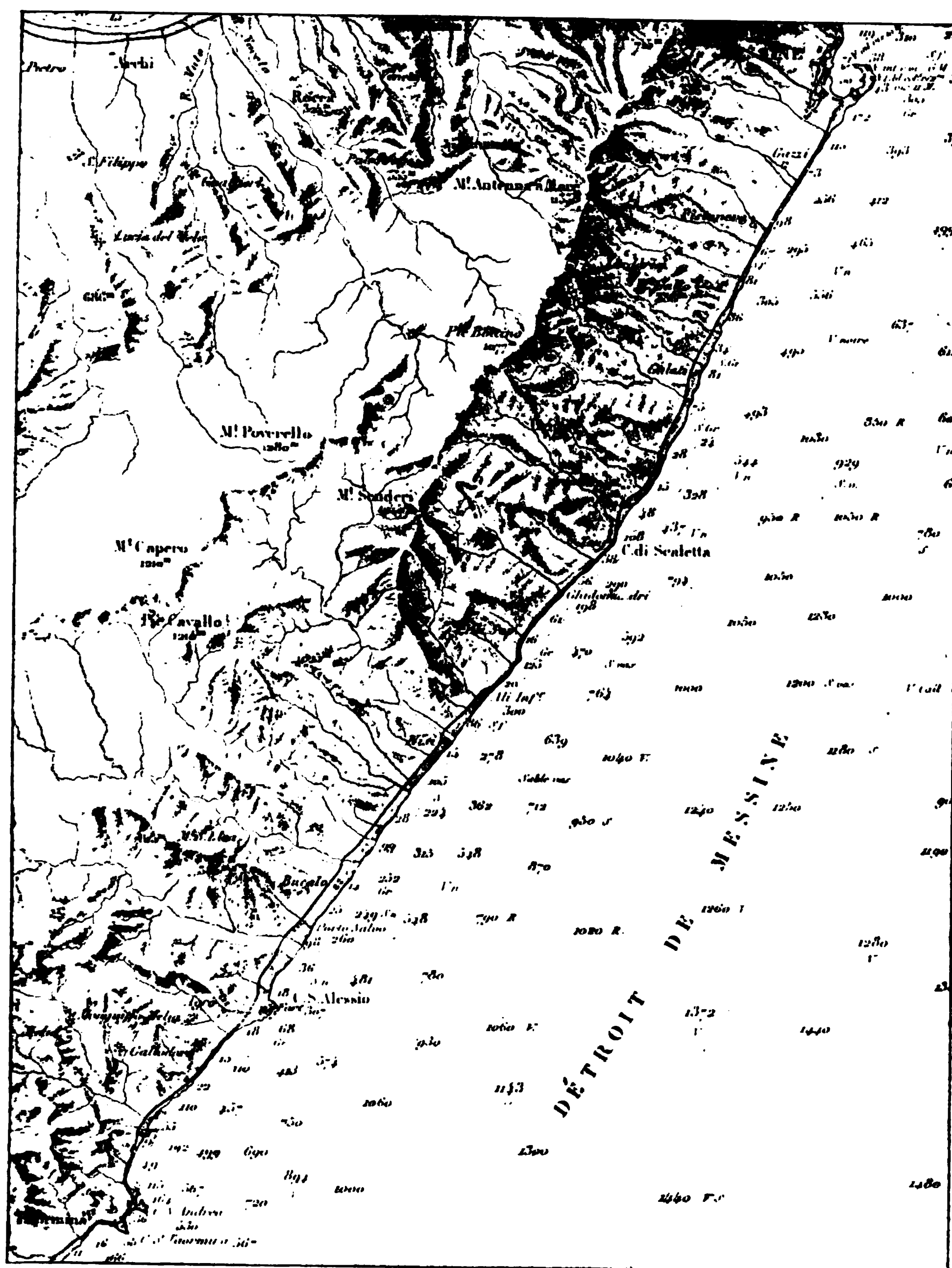


FIG. 74. — DE MESSINE A TAORMINE
Photogravure d'après la carte marine n° 3790.

comprise entre le cap de Taormine, au Nord, et le cap Schiso, au Sud. Autour du cap de Taormine, il existe bien quelques mouillages. Mais, encombrés de rochers et de hauts fonds, bordés de falaises menaçantes que couronnent les forteresses et guettes des indigènes, ces mouillages présentent aux navigateurs tous les risques et tous les dangers. Sur la plage sablonneuse de Giardini, qui fait suite, « il est encore dangereux de débarquer avec les vents d'Est », disent les



Fig. 75. — La baie de Taormine[1].

Instructions. Les roches du cap Schiso offrent au contraire une station commode et couverte, et ce promontoire avancé est conforme, surtout, aux besoins des premiers navigateurs :

Le cap Schiso, bas et noir, a été formé par le plus ancien et le plus grand torrent de lave connu; il porte un vieux château et d'autres ruines : c'est l'emplacement de l'ancienne ville de Naxos. Son extrémité est bordée de roches. Mais, en dedans, à

1. Photogravure d'après la carte marine n° 3790.

l'extrémité de la plage de Giardini, en face des restes du château, il y a un enfoncement où l'on peut toujours débarquer[1].

C'est sur ce cap Schiso que les premiers colons hellènes fondèrent leur ville de Naxos : tout au bout de la pointe, ils eurent leur autel d'Apollon Archégétès. Mais, bien avant les Hellènes, les premiers thalassocrates fréquentaient ce refuge. Le poète odysséen connut par son périple ce mouillage du Soleil, comme il connut le mouillage de la Grotte. Au Sud de Messine, cette anse d'Apollon est une autre dépendance, un complément nécessaire du Port Creux: les vents du Nord et les courants y portent tout droit les voiliers : « Au-devant de Messine, dit Strabon, on montre dans le détroit le gouffre de Charybde où les courants entraînent les barques, les font tourbillonner et les engouffrent : les débris rejetés sont balayés jusqu'à la côte tauroménienne, qui pour cette raison se nomme *Kopria*, le Tas de Fumier[2]. » C'est en ce mouillage encombré de fumier que le poète plaça, je crois, les étables du Soleil Dominateur. Les Hellènes disent : *Apollon Archégétès*, Apollon le Grand Chef. Le poète odysséen dit : le Soleil Dominateur, *Hélios Hypérion*. C'est le même dieu et c'est, au fond, le même vocable, car ces deux épithètes grecques ne sont que deux traductions synonymes d'une seule et même épithète étrangère. Le mouillage et les cultes de Naxos ont gardé les souvenirs, faciles à retrouver, du séjour et de la religion des flottes phéniciennes.

*
* *

Pour une étude topologique de ce mouillage du Soleil, il est un texte très important. Appien[3] nous raconte comment Auguste vint débarquer ici, quand il attaquait la Sicile pompéienne. Sextus Pompée, qui détenait l'île tout entière, avait fait de Messine sa grande place militaire et navale. Auguste envoie l'une de ses flottes et l'une de ses armées attaquer l'île par la façade du Nord : Agrippa, qui commande cette divion césarienne, défait une partie des forces pompéiennes de terre et de mer, dans les eaux des Lipari; puis il débarque sur la côte sicilienne du Nord et s'installe à Milazzo. Auguste, en même temps, projette d'attaquer en personne la façade du détroit : avec son autre flotte et son autre armée, il descend les côtes ioniennes de la Calabre et arrive à Leucopetra.

Parvenu à Leucopetra, César voulut franchir le détroit et atterrir à Tauromenium. Les sentinelles, postées au sommet des monts, lui ayant signalé que la passe était libre, il chargea sur sa flotte tout ce qu'il put de troupes et il vint aborder sous Tauromenium, espérant que la place se rendrait. Mais la garnison refusa de recevoir ses envoyés. Il côtoya donc [la rive], le fleuve Onobala et l'Aphrodision, et vint jeter l'ancre à l'Archégétès, le dieu des Naxiens, avec l'intention d'y établir son camp et

1. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 251. Cf. P. Rizzo, *Naxos Siceliota*, Catane, 1894.
2. Strab., VI, p. 268.
3. Appien, *Bell. Civ.*, V, 109-115.

d'attaquer d'ici Tauromenium : l'Archégétès est une petite statue d'Apollon, que dressèrent les colons naxiens à leur arrivée en Sicile[1].

Ce promontoire de l'Archégétès est notre cap Schiso. Auguste y débarque. Ses troupes commencent à y dresser leur camp. Mais les Pompéiens surviennent : infanterie, cavalerie et flotte, trois forces pompéiennes marchent contre les Césariens, dont la flotte est battue. Auguste doit s'enfuir en Italie. Il laisse son infanterie à Cornificius qui, sur les rochers de Naxos, tient bon. Derrière les levées de son camp, Cornificius peut sans peine repousser tous les assauts. Mais il risque d'être pris par la famine. Il se décide donc à rejoindre Agrippa. A travers les Pompéiens et les montagnes, il s'ouvre une retraite jusqu'à Milazzo. Après son départ, les Pompéiens occupent le camp de Naxos.

Tous les détails de ce texte concordent à nous expliquer la topologie de cette baie. Taormine au Nord et Naxos au Sud, les deux promontoires ont vu tour à tour s'installer deux villes également importantes, mais d'origine et de vie toutes différentes. Au temps d'Auguste, Naxos est déserte : il ne reste sur le promontoire qu'une statue de l'Archégétès et, dans l'enfoncement de la baie (au point, sans doute, où les *Instructions nautiques* nous disent que « l'on peut toujours débarquer), un Aphrodision. Taormine, au contraire, est déjà la haute ville et la forteresse que nos *Instructions* nous décrivent encore aujourd'hui :

La ville de Taormina (ancienne Tauromenium) est construite à la partie Nord de la baie, sur un terrain élevé et accidenté, présentant un front de falaises escarpées, hautes de 170 mètres : elle est en partie entourée de hautes murailles. Outre plusieurs édifices, couvents et autres édifices, elle est couronnée par les belles ruines d'un château sarrasin. Au-dessus de Taormina, sur un escarpement de 550 mètres de hauteur, s'élève la petite ville de Mola avec des murs et un château en ruines[2].

En une pareille situation, sur ce promontoire escarpé qui tient aux montagnes de la grande terre et qui, lui-même, est dominé, surveillé, menacé par les montagnards, Taormine ne peut être qu'une ville d'indigènes, de terriens. Les textes nous apprennent qu'elle fut, en effet, une fondation, non pas des navigateurs grecs ou autres, mais des montagnards. « Les Sikèles occupèrent la butte que l'on nommait Tauros. Ils étaient une foule compacte, mais sans chef. Trouvant ce lieu naturellement fort, ils y restèrent après avoir construit une muraille et ils le nommèrent *Tauro-menium*, parce qu'ils avaient séjourné là, διὰ τὸ μεῖναι τοὺς ἐπὶ τὸν ταῦρον ἀθροισθέντας[3]. » Naxos est une fondation des navigateurs. Son cap.

1. Appien, *Bell. Civ.*, V. 109 : ὁ δὲ Καῖσαρ ἤδη μὲν ἐς Λευκοπέτραν ἐκ τοῦ Σκυλλακίου διεπεπλεύκει· ἐκ δὲ Λευκοπέτρας ἔμελλε περᾶν ὑπὲρ τὸν πορθμὸν ἐς τὸ Ταυρομένιον... Κατασκεψάμενος γοῦν τὸ πέλαγος ἐκ τῶν ὀρῶν, ἐπεὶ καθαρὸν ἔγνω πολεμίων, ἔπλει στρατὸν ἔχων ὅσον αἱ νῆες ἐδέχοντο. Ἐλθὼν δὲ ἐπὶ τὸ Ταυρομένιον, προσέπεμψε ὡς ὑπαξόμενος αὐτό· οὐ δεξαμένων δὲ τῶν φρουρῶν, παρέπλει τὸν ποταμὸν τὸν Ὀνοβάλαν καὶ τὸ ἱερὸν τὸ Ἀφροδίσιον καὶ ὡρμίσατο ἐς τὸν Ἀρχηγέτην Ναξίων τὸν θεόν, ὡς χάρακα θησόμενος καὶ ἀποπειράσων τὸ Ταυρομένιον. Ὁ δὲ Ἀρχηγέτης Ἀπόλλωνος ἀγαλμάτιόν ἐστιν, ὃ πρῶτον ἐστήσαντο Ναξίων οἱ ἐς Σικελίαν ἀπῳκισμένοι.

2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 250.

3. Diod. Sic., XIV, 59.

bas et effilé, tient à peine à la grande terre. Vu du haut de Taormine, il apparaît comme une langue projetée. C'est un promontoire parasitaire qu'une muraille dressée en travers de l'isthme permettrait facilement de couper de la grande terre. Au Nord, la baie de Giardini et le petit fleuve que les Anciens nommaient Onobalas, au Sud la plaine d'Alcantara et le petit fleuve que les Modernes nomment Santa Venera font les glacis et les fossés de cette forteresse péninsulaire (fig. 75). Les ruines d'un château et d'un fort, portées sur nos cartes marines,



Fig. 76. — Le promontoire de Naxos[1].

couronnent encore le promontoire et montrent que jusqu'à nos jours ce lieu de débarquement dut être défendu contre les coups de main des thalassocrates.

Une pareille topographie explique l'histoire de ces villes. A si proche distance l'une de l'autre, elles n'ont jamais pu coexister. Suivant les états de civilisation, elles se remplacent et se succèdent. Naxos, la ville des navigateurs, ne fleurit que durant les premiers siècles de barbarie sicilienne, quand les étrangers exploitent cette terre sauvage. Naxos disparaît au début du ve siècle avant notre ère.

1. Photogravure d'après la carte marine n° 3652.



FIG. 77. — NAXOS VUE DU HAUT DE TAORMINE

dès que les Sikèles à demi civilisés fondent Tauromenium : depuis vingt-deux siècles, Naxos est déserte en face de Taormine florissante.

La fondation de Naxos par les Hellènes vers 750 av. J.-C. est l'une des dates presque certaines de la plus vieille histoire grecque. Naxos fut la première colonie hellénique en Sicile. Ce fut sûrement à ce promontoire que les Hellènes, après avoir caboté tout au long des côtes italiennes, vinrent débarquer, juste en face du dernier promontoire italien de Leucopetra : Naxos est en effet la première pointe sicilienne qui s'offre aux navires venus par ce chemin; c'est à Naxos que l'expédition des Athéniens touchera plus tard la terre sicilienne[1]. Thucydide nous dit que les théores partant de Sicile viennent d'abord sacrifier à cet autel d'Apollon Archégétès, Ἀπόλλωνος Ἀρχηγέτου βωμόν, ἐφ' ᾧ, ὅταν ἐκ Σικελίας θεωροὶ πλέωσι, πρῶτον θύουσι[2]. Il semble donc que ce dieu solaire fût en même temps un dieu du voyage. Il faut noter qu'il n'a pas un temple à la mode hellénique, mais un simple autel. Et cet autel n'est pas dans la ville, mais à l'extrémité du promontoire, en dehors du rempart, ὅστις νῦν ἔξω τῆς πόλεώς ἐστιν, ajoute Thucydide. Enfin, si les Hellènes donnent ordinairement à ce dieu le nom d'Apollon, il semble qu'en réalité ce soit tout simplement, comme dit Appien, le dieu Archégétès, ὁ θεὸς Ἀρχηγέτης.

Cette épithète *archégétès* est celle qui, dans l'inscription bilingue de Malte, servit aux Hellènes à traduire les titres de Notre Seigneur Melkart, Dieu de Tyr, *Adon Melkart Baal Sour*, Héraklès Archégétès[3]. Ce Seigneur des Tyriens, ce Roi de la Ville, ce Grand Chef est un dieu solaire à la robe étoilée, ἀστροχίτων, et c'est un dieu de la navigation. Je crois que Melkart fut le prototype de l'Archégétès naxien et je crois que, jusqu'à nous, à travers les religions successives, ce culte s'est transmis en s'adaptant toujours aux croyances nouvelles. Aujourd'hui, la statue du Grand Chef ne se dresse plus à la pointe du cap Schiso. Mais, sur la plage de Giardini, les *Instructions* et les cartes nous signalent la statue d'un autre Tout-Puissant, d'un certain *Pancratios*, en qui les indigènes saluent le premier apôtre chrétien de la Sicile. Ce Pancratios aurait été un disciple de saint Paul. Il semble bien n'avoir jamais existé. C'est le Grand Chef, l'Archégétès des marins, qui est devenu le Saint Tout-Puissant des terriens; jadis il protégeait les rochers du promontoire contre les flots de la mer; aujourd'hui, il défend les champs de la plaine contre les flots de la lave : « Les habitants ont érigé la statue du saint qui a empêché la lave de s'étendre sur la campagne de Tauromenium et de détruire le pays adjacent. Ils sont persuadés que cela serait arrivé sans son intercession : il conduisit la [lave] avec autant de sagesse que d'humanité le long d'une vallée basse, à la mer[4]. » Les Siciliens ont l'imagination et la foi promptes. L'Aphrodite-Vénus des Naxiens leur a donné sainte Venera, dont un village, une montagne et un petit fleuve voisins de

1. Thucyd., VI, 50.
2. Thucyd., VI, 3.
3. *C. I. S.*, n° 122 et 122 bis.
4. Cf. Demeunier, *Voyage en Sicile*, I, p. 124.

Giardini portent le nom : l'ancien mouillage d'Aphrodite est aussi devenu le port de Ste-Venera. Les gens de Messine montrent encore aujourd'hui la fameuse lettre que la Vierge Marie leur écrivit en hébreu et qui, traduite en grec par saint Paul, puis retrouvée miraculeusement dans les archives de Messine en 1467, fut traduite en latin par Constantin Lascaris, *Maria Virgo, Joachim filia, serva Dei humillima, etc., Messanensibus omnibus salutem*, etc.

Je rapporterais donc volontiers au panthéon phénicien cet Archégétès de Naxos. J'avoue que, pour l'origine de ce premier culte, l'hypothèse peut sembler incertaine. Mais, auprès de l'Archégétès, Naxos avait gardé un autre culte plus caractéristique. Dans l'enfoncement de la baie où l'on peut toujours débarquer, près de l'aiguade, l'antiquité connut un sanctuaire d'Aphrodite, un *Aphrodision*, dit Appien, un *téménos*, une *aula* d'Aphrodite, disent les autres. Les *ex-voto* de ce sanctuaire avaient donné lieu à un célèbre dicton sur les *gerres de Naxos*, γέρρα Νάξια : « Les Siciliens nomment *gerres* les phallus et triangles sexuels, les *aidoia*; à Naxos de Sicile, dans l'enclos d'Aphrodite qui est sur la mer, de grands *gerres* étaient consacrés », γέρρα οἱ Σικελοὶ λέγουσι τὰ ἀνδρῷα καὶ γυναικεῖα αἰδοῖα· ἦν δὲ ἐν τῇ σικελικῇ Νάξῳ τέμενος ἐπιθαλάσσιον Ἀφροδίτης, ἐν ᾧ μεγάλα αἰδοῖα ἀνέκειτο[1]. Le mot *gerre* avec cette acception n'est pas grec. En grec *gerron*, γέρρον, désigne seulement les objets et instruments d'osier tressé : paniers, boucliers, fascines, etc. Les Syracusains, assiégés par les Athéniens et entendant ces Hellènes de la métropole se demander entre eux des fascines, des *gerres*, se moquaient d'une demande aussi incongrue et traduisaient le *gerre* grec par le *gerre* sicilien : les fascines devenaient des *aidoia*. De la langue sicilienne ce mot passa chez les comiques : Plaute l'emploie couramment en exclamation ironique pour dire *bêtises! sornettes!* « La politique! des *gerres*! » Notre langue populaire nous fournirait sans peine l'exacte traduction de cette expression malsonnante : « La politique! des *aidoiades*! »

Ce mot, qui n'est pas grec, est d'origine sémitique. Tous les Sémites tirent des racines עור, ערה, ערר, *g. ou. r*, *g. r.'*, *g. r. r*, etc. (qui signifient *dépouiller, mettre à nu*) les mots qui désignent les *nudités*, les parties sexuelles, les *aidoia* virils ou féminins : l'hébreu nous offre le mot *ger(ou)a*, ערוה, qui, par la chute du *wav*, du digamma, nous donnerait le *gerron* ou *gerra* sicilien. Dans notre enceinte naxienne d'Aphrodite, la chose et le mot sont à leur place[2]. Les grands *aidoia* consacrés ici nous reportent aux symboles sexuels qu'Hérodote a vus sur les stèles de Palestine, τὰς στήλας... ἐν τῇ Παλαιστίνῃ Συρίῃ καὶ τὰ γράμματα ἐνέοντα καὶ γυναικὸς αἰδοῖα. Nous voyons encore ces symboles sur les nombreuses stèles carthaginoises, et les parois des cavernes sacrées de l'ancienne Phénicie en sont couvertes : telle cette caverne que les Arabes nomment la *Caverne des Aidoia* et que Renan décrit auprès de Byblos[3].

1. *Prov. App. Vatic.*, I, 40, p. 266.
2. Sur tout ceci, consulter mon article *Gerres de Naxos*, Mélanges Perrot, p. 5-7.
3. Hérod., II, 107. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 647 et suiv.

Au bord de ce mouillage naxien, nous avons donc sûrement un vieil enclos de l'Astartè phénicienne. Naxos fut l'une de ces « pointes sur la mer », que les Phéniciens occupèrent sur tout le pourtour de la Sicile pour le service de leur commerce avec les indigènes : il faut toujours revenir au texte de Thucydide, ᾤκουν δὲ καὶ Φοίνικες περὶ πᾶσαν μὲν τὴν Σικελίαν ἄκρας τε ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ ἀπολαβόντες καὶ τὰ ἐπικείμενα νησίδια ἐμπορίας ἕνεκεν τῆς πρὸς τοὺς Σικελούς[1]. Cette pointe de Naxos était indispensable aux flottes phéniciennes. C'était pour elles la clef du détroit. C'était une station principale de leurs cabotages au long des côtes siciliennes et italiennes. Venus du Sud, les Phéniciens arrivaient ici après avoir longé toute la façade orientale de la Sicile. Quand les Hellènes survinrent, ce fut cette façade qui, sur le bord des mers grecques, devint grecque la première, reçut les premières colonies grecques et garda toujours les grandes villes helléniques. Mais, à travers toute l'antiquité, jusqu'à nos jours, cette façade conserva aussi les noms de lieux que lui avaient imposés les premiers thalassocrates venus de Sidon ou de l'Afrique phénicienne.

La pointe la plus méridionale de la Sicile s'appelait dans l'antiquité *Pachynos*, Πάχυνος : les géographes s'accordent à y reconnaître un vieil *observatoire*, *bakhun*, בחון, sémitique[2]. En montant vers le Nord, le premier mouillage assuré qui s'offre après le Pachynos vit la fortune de la Syracuse hellénique. Le site de cette ville est trop connu. Je n'ai pas besoin d'insister sur les avantages offerts aux premiers thalassocrates par cette Ile aux Cailles, *Ortygia*. Attachée à la grande terre, séparée pourtant par un chenal, l'île était pourvue d'une excellente aiguade, de cette source Aréthuse qui, jusqu'à nous ou peu s'en faut, conserva ses poissons sacrés. *Aréthuse* est un nom qui ne signifie rien en grec et qui pourtant se retrouve assez fréquemment dans les mers helléniques. L'étude d'Ithaque va nous conduire au bord d'une autre Aréthuse, qui sourd près de la Roche au Corbeau. Je crois que l'Aréthuse sicilienne sourdait aussi près d'une Roche aux Mouettes : *Sour-ha-koussim*, disaient les Sémites, צור־הכסים ; *Syrakoussai*, Συράκουσσαι, dirent les Grecs. Car les Hellènes n'oublièrent jamais que ce nom propre à l'origine était fait de deux vocables juxtaposés : à leur mode ordinaire, ils métamorphosèrent ces deux vocables en deux personnages, en deux femmes, et ils dirent que le fondateur de la ville, Archias, avait eu deux filles, *Syra* et *Koussa*[3]. Nous avons étudié déjà[4] d'autres *Roches* sémitiques, *Sour*, *Syros*, *Syria*, etc., et nous avons étudié aussi les *koux* ou *kouss* (étant donnée l'équivalence en grec du ξ = σσ), les mouettes ou alcyons que connut le poète odysséen. Les Hellènes en firent le couple légendaire Kéux-Alkyonè. Ce couple mythique habitait sur le détroit d'Eubée une *Roche*, que les Hellènes nommaient Τραχίς, *Trachis* ; le nom grec complet eût été *Trachis Alkyonès*, Τραχὶς Ἀλκυώνης : le nom sémitique complet serait *Sour-ha-kouss*. La Sicile n'a pas

1. Thucyd., VI, 2.
2. Cf. H. Lewy, *Semit. Fremdw.*, p. 15.
3. Cf. Pape-Benseler, *Wört. Eigenn.*, s. v.
4. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 358 et 467.

le monopole des *Syrakoussai* : sur notre détroit des Lestrygons, la côte corse eut aussi sa Roche aux Mouettes, *Syrakoussion* ou *Syrakossion*, en face de *Lais-Trugonié*, la Pierre Colombière[1].

Après Syracuse, les bateaux phéniciens, longeant cette côte orientale de la Sicile, trouvaient leur seconde étape à Mégare, dans le mouillage de la *Caverne*, *Megara*, מערה, dont la tradition fit aussi l'un des premiers établissements helléniques : en ces parages, les *Instructions* signalent de nombreuses grottes et « un rocher de *Grotta Santa*, percé d'un trou à la base[2] ». Après Mégare, le promontoire Xiphonion (ספון, *xiphon*), puis la plaine des Embouchures, Hybla (אובלה, *oubla*, *cours d'eau*, αἱ τῶν ποταμῶν ἐκβολαὶ συνελθοῦσαι εἰς εὐλίμενα στόματα, dit Strabon[3]), puis Katane (קטנה, *Katan'a*, *la Petite*; cf. dans les Septante Κάτανάθ) marquent les étapes de cette route phénicienne. Je n'ai pas le loisir en ce volume d'étudier chacune de ces étapes; mais j'y reviendrai en un autre ouvrage : à défaut de doublets, je crois que l'on peut fournir quelques bonnes preuves de ces différentes étymologies.

A travers l'antiquité grecque, cette côte resta donc semée de noms phéniciens, comme elle reste aujourd'hui semée de noms arabes : l'Etna est, pour les indigènes actuels, le *Djebel*, le *Mont*, *Monte Gibello*, et telle rivière, voisine de l'ancienne Naxos, est toujours le *Fleuve du Pont*, *Al-Kantara*. Il ne faut donc pas nous étonner de trouver sur notre cap Schiso le nom sémitique de *Naxos*, נס, *nax*. Ce nom de Naxos, que l'on rencontre dans toute la Méditerranée antique, est aussi le nom d'une île de l'Archipel. Située au centre de l'Archipel, cette île de Naxos se reconnaît au loin par la forme caractéristique de ses hautes montagnes qui dessinent un fronton régulier. Elle a toujours servi de repère aux navigateurs : d'où le nom de *Signal*, *Lanterne*, *Fanari*, que les marins actuels donnent à l'un de ses monts. נס, *nax*, est l'exact équivalent de *fanari* : pour les Sémites, *nax* désigne tous les signaux érigés au sommet des monts, surtout les signaux de guerre; dans la légende hellénique, le héros Naxos est un Karien, fils du *Guerrier* Polémon[4]. Sur notre côte sicilienne, la pointe de Naxos était un signal naturel ou peut-être, à l'extrémité de cette pointe, les Sémites avaient-ils érigé un signal pour guider les passeurs du détroit : à l'époque romaine, quand la navigation fut en quelque façon renversée, quand le détroit fut exploité par les thalassocrates du Nord, c'est sur l'autre rive, sur la côte italienne, qu'ils érigèrent leur signal de la Colonne Rhégienne, *Columna Rhegia*, ἡ Ῥηγίνων Στύλις. Un peu au Nord de Rhegium, ce Signal marquait l'endroit où les navigateurs, venus du Nord et ayant suivi jusqu'en ce point la côte calabraise, pouvaient se risquer en travers du détroit sans rien craindre des tourbillons, *bastardi*, *garofali*, etc., qui bordent la côte sicilienne[5].

1. Ptol., III, 2, 4.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 261.
3. Strab., VI, p. 267.
4. Diod. Sic., V, 52. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 350 et suiv.
5. Cf. Pauly-Wissowa, s. v. *Columna Regia*.

Au bout du *Signal*, les Phéniciens eurent le haut lieu du Roi de la Ville, *bam'a Melkart*, במה־מלקרת, dont les Hellènes firent l'autel du Grand Chef, *bomos Archegetou*, βωμὸς Ἀρχηγέτου. Au débarcadère, dans l'enfoncement de la baie, les Phéniciens eurent l'enclos d'Astartè, dont les Hellènes firent leur téménos d'Aphrodite.

Cette déesse marine des Sémites était aussi une déesse lumineuse, une parèdre de l'Archégétès. Dans le pays de Kirkè, nous avons rencontré un jeune dieu, parèdre de Feronia, dont le poète odysséen a fait un Hermès imberbe. Tout pareillement, le poète fit de la déesse de Naxos une parente, fille ou épouse du dieu Soleil, car il donna pour gardiennes aux troupeaux du dieu « les nymphes bouclées, Lampétiè et Phaéthousa, que la déesse Néaira enfanta au Soleil Dominateur »,

... θεαὶ δ' ἐπὶ ποιμένες εἰσίν
νύμφαι εὐπλόκαμοι, Φαέθουσά τε Λαμπετίη τε,
ἃς τέκεν Ἠελίῳ Ὑπερίονι δῖα Νέαιρα.

Les noms de Phaéthousa et de Lampétiè, *la Rayonnante* et *la Brillante*, sont grecs et se comprennent sans peine. Mais la déesse Néaira, δῖα Νέαιρα, est inconnue du panthéon hellénique. Dans toutes les langues sémitiques, les racines נור, *n-ou-r*, et ניר, *n.i.r*, signifient *briller*, *rayonner*, *éclairer* : נר, *ner*, ou ניר *neir*, désigne en hébreu la lampe (cf. Lampétiè) à sept branches. Les inscriptions palmyriennes nous fournissent des noms théophores *Nour-bal*. Je crois que la déesse Néaira du poète, δῖα Νέαιρα, ne fut que la transcription exacte de נירה בעלת, *baalat neira*, titre rituel de cette Astarté naxienne : Astarté était ici la Déesse de la Lumière, comme elle était ailleurs la Reine des Cieux. A sa mode ordinaire, le poète, qui transcrivait le nom étranger *Néaira*, nous l'expliqua par *Phaéthousa* et *Lampétiè*, dont il fit les filles de la *baalat*. Chez les Hébreux, la lampe de Dieu, le *neir Elohim*, a *sept* branches : dans le poème odysséen, Lampétiè, fille de Néaira et d'Hélios, garde *sept* troupeaux de bœufs et *sept* troupeaux de moutons de *cinquante* têtes chacun :

ἑπτὰ βοῶν ἀγέλαι, τόσα δ' οἰῶν πώεα καλά,
πεντήκοντα δ' ἕκαστα.

Nous connaissons bien cette combinaison des rythmes septénaire et cinquantenaire. Nous allons voir les compagnons d'Ulysse banqueter *six* jours en cette île du Soleil, et partir le *septième* :

ἑξῆμαρ μὲν ἔπειτα ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι
δαίνυντ' Ἠελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας·
ἀλλ' ὅτε δὴ ἕβδομον ἦμαρ....

J'ai dit qu'à mon sens, cette double série de sept troupeaux devait traduire, à la mode ordinaire de notre poète, quelque indication de son périple sur la

semaine des jours et des nuits[1]. Si nous connaissions les rites de ce sanctuaire sicilien, je soupçonne que nous retrouverions, ici encore, quelque explication réaliste de cette merveilleuse histoire des bœufs (en hébreu בקר, *bakar* et *boker*, signifie tout à la fois *bœuf* et *matin*), qui ne naissent et ne meurent jamais :

γόνος δ' οὐ γίγνεται αὐτῶν
οὐδὲ φθινύθουσι.

Nous comprendrions aussi le présage des peaux agitées, des broches et des viandes parlantes, qui effraie les compagnons d'Ulysse :

τοῖσιν δ' αὐτίκ' ἔπειτα θεοὶ τέραα προύφαινον·
εἷρπον μὲν ῥινοί· κρέα δ' ἀμφ' ὀβελοῖσι μεμύκειν.

L'Écriture nous renseigne trop peu clairement sur les différents modes sémitiques de consulter les oracles : il nous est impossible de reconnaître si ce présage des viandes et des broches n'était pas habituel peut-être aux navigateurs phéniciens. L'Astartè de Naxos avait peut-être, elle aussi, quelque oracle, où les navigateurs venaient demander le chemin du retour. C'est pour chercher une telle consultation divine qu'Ulysse s'éloigne un instant du Port Creux et s'enfonce dans l'île :

δὴ τότ' ἐγὼν ἀνὰ νῆσον ἀπέστιχον ὄφρα θεοῖσιν
εὐξαίμην εἴ τίς μοι ὁδὸν φήνειε νέεσθαι.

Ulysse, pour obtenir cette consultation, s'endort d'un sommeil envoyé par les dieux :

ἠρώμην πάντεσσι θεοῖς οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν·
οἱ δ' ἄρα μοι γλυκὺν ὕπνον ἐπὶ βλεφάροισιν ἔχευαν.

Nous savons le rôle que tenaient les songes dans certains oracles.

Aphrodite, dit Bouché-Leclercq[2], ne semble pas, à ne considérer que ses attributs, avoir de titre immédiat à la prescience. Mais comme ses sanctuaires orientaux étaient pleins de songes fatidiques, elle conserva en Grèce ses habitudes acquises. Nous l'avons vue associée, sous la forme à demi pélasgique de Dionè, à Zeus Naios dans les rites divinatoires de Dodone. Dans les légendes de Troade, elle prophétise les destinées du fils qu'elle tient de ses amours avec Anchise; elle communique à Anchise lui-même le don de divination[3]. Nous devons reléguer, parmi les oracles d'Aphrodite institués en dehors de l'influence grecque, celui d'Aphaca dans le Liban, qui a conservé ou repris le caractère sémitique. Mais nous accepterons [parmi les] oracles helléniques le manteion cypriote de Paphos, qui subit pourtant l'influence phénicienne, et nous ferons semblant d'ignorer que la mère des amours était représentée, à Paphos, sous la forme barbare d'un bloc conique ou même avec les traits d'un androgyne barbu.

1. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 464.
2. Bouché-Leclercq, *Hist. Divinat.*, II, p. 301 et suiv.
3. *Hymn. hom.*, *in Vener.*, 196 sqq. ; Dion., I, 48.

[Tacite (*Hist.*, II, 3), qui nous décrit ce cône de la déesse, *simulacrum deae non effigie humana, continuus orbis latiore initio tenuem cubitum metae modo exsurgens*, ajoute que la raison de cette image est obscure, *et ratio in obscuro* : je crois que nos *gerres* naxiens nous pourraient rendre ce cône de Paphos].

L'oracle de Paphos n'avait point conservé la méthode oniromantique qui convenait, pour plusieurs raisons, à Aphrodite, déesse orientale et proche parente des divinités telluriques de la Grèce. Les desservants y préféraient l'inspection des entrailles. On prétendait que cette science avait été apportée de Cilicie à Paphos par un certain Tamiras, dont les descendants s'associèrent à la dynastie théocratique issue de Kinyras, qui était le fils ou l'amant et, en tout cas, le premier prêtre-roi d'Aphrodite. On sait par les inscriptions que les Kinyrades formaient à Paphos une caste hiérarchiquement constituée [et que] le service de l'oracle [était] organisé d'une façon régulière : le titre *mantiarque*, μαντιάρχος, μαντιάρχης, est attribué à un fonctionnaire. Les dernières fouilles n'ont guère enrichi l'histoire de l'oracle aphrodisiaque. Nous apprenons seulement par des documents épigraphiques qu'Aphrodite était associée à Zeus Polieus.

[Nous avons retrouvé auprès de notre déesse sicilienne un Dieu de la ville, Archégétès-Melkart].

Tout compte fait, on ne connaît, des annales de l'oracle cypriote, que la consultation de Titus. C'est à cette occasion que Tacite nous indique les procédés divinatoires des Kinyrades. C'étaient dans les entrailles des victimes, lesquelles devaient toujours être des animaux mâles, de préférence des chevreaux, que les prêtres lisaient l'avenir. Titus revenait de Rome où il était allé complimenter Galba : « Titus consulta d'abord sur sa navigation, *de navigatione primum consulit.* Quand il eut appris que la route s'ouvrait devant lui et que la mer était propice, *postquam pandi viam et mare prosperum accepit,* il sacrifia un grand nombre de victimes et fit sur lui-même des questions enveloppées. Le prêtre Sostratus, voyant un accord parfait des signes les plus heureux, et sûr que la déesse tenait pour agréable cette haute consultation, répond en peu de mots dans le style ordinaire et demande un entretien secret pour dérouler l'avenir[1]. »

Par l'exemple de Kirkè-Feronia, nous voyons que le périple décrivait au poète les rites locaux des sanctuaires maritimes. Nous savons le parti que le poète tirait de ces renseignements. Dans son île du Soleil, il procéda, je crois, comme en son île de l'Épervière. En cette anse où plus tard les théores grecs viendront sacrifier avant leur embarquement, le poète imagina quelque aventure analogue à la *libération* des Achéens dans le sanctuaire des affranchis. Si nous connaissions le rituel de l'Astartè-Néaira et de l'Archégétès, nous apercevrions bientôt en ce texte odysséen quelque mot, quelque allusion qui nous reporterait aux pratiques de ces cultes : le meurtre et la cuisson des bêtes sacrées nous sont décrits trop minutieusement, je crois; j'y soupçonne quelque transposition toute pareille à celle qui produisit l'affranchissement des porcs chez Kirkè. Et l'ensemble même de cette aventure dut être imaginée, comme l'ensemble de chacune des autres histoires odysséennes, à seule fin de développer quelque formule rencontrée par le poète en son périple original.

1. Tacit., *Hist.*, II, 4.

Si la terre des Lestrygons, des Fuyards, des Sardes, voit la *Fuite* d'Ulysse, si la terres des Sirènes, des Enchanteresses, des Lieuses, voit son *Enchaînement*, voici que la terre du Soleil, la rive sicilienne, voit son *Isolement*, son *Abandon*. Ulysse ne débarque en Sicile que pour obéir aux réclamations de ses hommes « qui le violentent puisqu'il est *seul* de son avis ».

Εὐρύλοχ' ἦ μάλα δή με βιάζετε μοῦνον ἐόντα.

Le héros se promène dans l'île *à l'écart*, loin de tous ses compagnons :

ἀλλ' ὅτε δὴ διὰ νήσου ἰὼν ἤλυξα ἑταίρους.

L'aventure se termine par la perte de tout l'équipage. Ulysse reste *seul*, privé de tous ses compagnons. En somme, l'épisode ne fut imaginé qu'à seule fin de nous expliquer pourquoi, *seul*, Ulysse a survécu. Kirkè et Tirésias lui avaient bien prédit que ses compagnons périraient et que, *seul*, il pourrait échapper :

εἰ δέ κε σίνηαι, τότε τοι τεκμαίρομ' ὄλεθρον
νηί τε καὶ ἑτάροις· αὐτὸς δ' εἴ πέρ κεν ἀλύξῃς
ὀψὲ κακῶς νεῖαι ὀλέσας ἄπο πάντας ἑταίρους[1].

C'est en Sicile, Σικελία, que le héros perd ainsi tous ses compagnons et reste seul, *orbus* diraient les Latins, *orphelin*, ὀρφανός, diraient les Hellènes. Car les Latins et les Grecs emploient les mots *orbus* et *orphanos*, *orphelin*, pour désigner l'enfant privé de ses parents, les parents privés de leur enfant ou l'ami privé de son ami : ὀρφανὸς παίδων καὶ ἑταίρων, dit Platon[2]. Dans les langues sémitiques, c'est la racine *s.k.l*, שכל, qui désigne cette privation des parents, des fils ou des amis : dans l'Écriture שכול, *sekoul*, et שכולים, *sikoulim*, désignent l'état d'un homme ou d'un pays abandonnés, quittés de tous. A tort ou à raison, le périple devait enseigner à notre poète que l'île des Sikèles était la terre de l'Abandon et de l'Isolement, l'*Orphelinat*. Nous ne savons pas si tel fut vraiment le sens primitif du mot *Sikelia* ou si nous n'avons ici qu'un calembour des thalassocrates phéniciens : sur la côte d'Italie, qui fait face, les Romains découvrirent que *rhegium* était la ville des rois, *regum*; il est possible que l'étymologie sémitique de *sikelia* ait été de même valeur. Mais le fait certain est qu'Ulysse revient *seul* de cette île de l'*abandon* :

ἀλλ' ἐμὲ τὸν δύστηνον ἐφέστιον ἤγαγε δαίμων
οἶον[3].

* * *

16-18 *avril* 1901[4]. — Giardini, au pied des monts de Taormine, n'est qu'une longue rue étirée entre la plage de sable et la pente abrupte des monts. Le che-

1. *Odyss.*, XI, 112-114.
2. Plat., *Lois*, V, p. 730.
3. *Odyss.*, VII, 247-248.
4. Notes de voyage.

min de fer traverse Giardini dans toute sa longueur. Par ses portes et ses fenêtres, sur ses balcons, sur ses terrasses, ce village de pêcheurs étale au soleil du printemps la splendeur de ses oripeaux, de ses couvertures, de ses matelas, de ses oreillers crasseux et de ses lessives claquant au souffle du mistral. Mais cette défroque est embaumée de citrons et de myrtes, et la mer du détroit danse et scintille sous le chant de la brise, dans la joie du grand soleil.

La plage de Giardini est une grève admirable de sables fins, de sables moelleux, de sables dorés, qui, des falaises de Taormine, s'épandent sans une roche jusqu'au promontoire du cap Schiso. Près du village et près de la statue de saint Pancrazio, les pêcheurs de Giardini ont tiré leur flottille de « barques à la double corne. » Ulysse reconnaîtrait ses embarcations. Entre la statue et le cap Schiso, la plage est semée de plus grands navires, que le vent du Nord empêche de monter à Messine et que les équipages ont halés sur le sable. En attendant le vent propice, les hommes dorment à l'ombre, sous la courbure du vaisseau creux; d'autres s'étirent au soleil, recousent leurs hardes ou surveillent la marmite et la soupe de poisson qui cuit sur deux pierres :

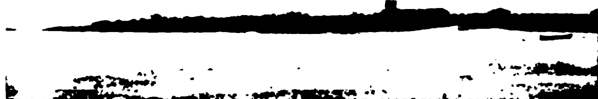


Fig. 78. — La plage de Giardini[1].



Fig. 79. — Le sommeil près du vaisseau creux.

....ἔπειτα δὲ δόρπον ἐπισταμένως τετύκοντο.

La plupart de ces bateaux viennent des villages de l'Etna. Ils sont chargés des agrumes qu'ils portent à Messine. Mais quelques-uns viennent aussi de la côte italienne. L'un d'eux, le plus grand, est encore à flot : quatre hommes le tirent au sec, sous les premières roches du cap Schiso.

Vu de loin, ce cap se détache très nettement de la plage, moins par sa hauteur que par la couleur sombre de ses roches. Son échine de laves noires s'avance

1. Les fig. 78-87 sont des photographies de Mme V. Bérard.

dans la mer, qui la mord de son écume. Elle s'enracine dans la grève de sables presque blancs. Elle apparaît comme une longue épave, échouée et demi-submergée, ou comme un morceau de terre étrangère, que le flot du détroit aurait fait dériver au bord de ce golfe. Sur les roches et dans les verdures, une ferme carrée et le clocher de St-Pantaleone mettent leur tache blanche.

La grève se poursuit jusqu'au chemin de sable qui monte sur le socle de lave et qui conduit à l'église de St-Pantaleone. Les cartes marines indiquent un puits et un château ruiné. Le puits existe à la plage même, tout près de St-Pantaleone; ce bon saint fut sans doute installé en cet endroit désert par les marins qui fréquentaient son aiguade et son refuge, ἄγχ' ὕδατος γλυκεροῖο. C'est près d'ici, peut-être, que les premiers thalassocrates eurent leur enclos marin d'Aphrodite.



Fig. 80. — Le halage du bateau.

Par le chemin de sables, on monte sur le plateau du cap Schiso. Ce plateau très uni est sans grande hauteur; il ne dépasse que de cinq ou six mètres le niveau de la mer. Mais, entouré de trois côtés par la vague ou par le torrent de Sainte Venera, il offre une assiette facile à défendre. Deux fermes l'ont couvert de leurs jardins, de leurs orangers, de leurs olivettes et de leurs prairies. La terre est ici d'une merveilleuse fertilité. Nous entrons dans la région volcanique de l'Etna, qui de Naxos à Catane va déployer ses pentes ou ses champs de lave : « Le cap Schiso, disent les *Instructions*, fut formé par le plus ancien et le plus grand torrent de lave connu. » Cette lave, une fois défoncée par le travail de l'homme ou désagrégée par l'usure des éléments, porte toutes les récoltes et tous les fruits. Les enclos d'orangers alternent avec les champs de trèfle incarnat. Jamais je n'ai vu champs de fleurs comparables à ceux-ci : de grands bœufs aux cornes en lyre disparaissent dans le trèfle jusqu'à l'échine. Les fermes ont, toute l'année, leurs troupeaux de bœufs qui servent ici à tous les transports. Dès la gare de Giardini, nous avons rencontré « ces grands



Fig. 81. — Naxos.

bœufs lents aux cornes recourbées, qui paissent à deux pas de la grève »,

> ἐγγύθεν, οὐ γὰρ τῆλε νεὸς κυανοπρώροιο
> βοσκέσκονθ' ἕλικες καλαὶ βόες εὐρυμέτωποι.

Pour les navigateurs qui viennent de la trop chaude Afrique ou de la Grèce rocailleuse, ces grands bœufs, ces beaux bœufs siciliens semblent plus admirables encore. Les navigateurs qui viennent du Nord en descendant le détroit sont aussi frappés du contraste, quand ils rencontrent ces pâturages verdoyants et fleuris de l'Etna après les pentes arides, brûlées, des montagnes côtières. Au long des monts Neptuniens, qu'ils viennent de côtoyer, des jardins de Messine aux bosquets de Giardini, la rive est désolée :



Fig. 82. — Les bœufs du Soleil.

Nous suivîmes toute la nuit un sentier raboteux, tracé sur le rivage de la mer, au pied des monts Neptuniens, dont la longue chaîne court du Nord-Est au Sud-Ouest, depuis le cap Pelore jusqu'aux racines de l'Etna... Mes regards apercevaient très distinctement les côtes de Calabre, assez rapprochées de celles de Sicile pour que je puisse entendre le tintement des cloches des monastères de Reggio.

> [δὴ τότ' ἐγὼ ἔτι πόντῳ ἐὼν ἐν νηὶ μελαίνῃ
> μυκηθμοῦ τ' ἤκουσα βοῶν αὐλιζομενάων
> οἰῶν τε βληχήν.]

De Messine jusqu'au bourg de Tremisteri, la campagne est aussi fertile que pittoresque : de jolis *casins*, des champs de vignes, des vergers d'oliviers, des bosquets d'orangers, des plantations de mûriers couvrent tout ce rivage sur une étendue de cinq milles. Plus loin les cultures s'éclaircissent, les habitations disparaissent, le pays devient stérile et sauvage.... Nous avons traversé pendant la nuit les villages de Cammari, Tremisteri, Lardaria, Galati, etc. Nous avons franchi le cap della Scaletta, défendu par une vieille tour. Au point du jour, nous nous sommes trouvés sur une plage déserte, absolument inculte. Nous avançions péniblement à travers des flots de sable. Quelques chétifs figuiers d'Inde, tout souillés de poussière, s'élevaient çà et là parmi les varechs ou les égragropiles marines.... De temps en temps nous traversions des ravins bordés de lauriers-roses, de myrtes, de genêts d'Espagne et d'agnus-castus. L'aspect asiatique de ces jolies solitudes, espèces d'oasis au milieu du désert, la suavité de l'air qu'on y respire, transportaient mon imagination dans les plaines de l'heureuse Arabie. Vers six heures nous avons fait halte devant la cabane d'un pêcheur. Nous nous sommes remis en route à travers un pays toujours plus triste et par une chaleur tou-

jours plus ardente... : les orages du printemps dernier ont déchiré la surface des monts et les ardeurs de la canicule achèvent de détruire toute végétation.... Comme six heures sonnaient, nous entrions dans les murs de Taormina : il m'a fallu gravir péniblement une colline escarpée, aride, couverte de cailloux roulés [1].

A Taormine, finissent les pentes arides et caillouteuses des monts Neptuniens. Au pied de Taormine, commence la région de vallées et de plaines, qui s'ouvrent entre le pied de ces monts et le pied de l'Etna. Fleuves ou rivières, cours d'eau constants ou torrents capricieux, sources chaudes ou froides, cette région bien arrosée présente aux navigateurs un pays riant, une terre de bucolique, une suite de vallées fleuries, de petites embouchures, de deltas verdoyants, de villages et de villes.

Le cap Schiso, bas et noir, a été formé par le plus ancien et le plus grand torrent de lave connu. La rivière Alcantara se jette à la mer dans une baie sablonneuse à un mille environ dans le S.-S.-O. du cap Schiso; en été, elle est presque à sec, mais à l'époque de la fonte des neiges, elle devient un torrent rapide et considérable. Près de cette rivière, on voit plusieurs villages.... A un mille plus au Sud, débouche la rivière Minessale et, à un demi-mille de celle-ci, la rivière Fiume Freddo, cours d'eau permanent, profond et clair, provenant de diverses sources situées à environ un mille et demi de la côte; il diffère à cet égard des autres cours d'eau voisins, dont le lit dessèche en été. A six milles et demi environ du cap Schiso, se trouve la ville de Riposto, dont la population est d'environ 10 000 habitants. La ville de Giarre (18 000 hab.) est à peu de distance dans l'intérieur et, pour ainsi dire, contiguë à Riposto [2].

Grâce aux prairies verdoyantes qui bordent la mer, et grâce aux montagnes qui, toutes proches, étagent leurs doubles et triples zones de cultures, de forêts et d' « alpes » estivales, cette région de l'Etna est un paradis pour les troupeaux. Les bœufs, toute l'année, peuvent rester dans la plaine. Les moutons trouvent, à quelques kilomètres d'intervalle, leur pâturage d'été et leur pâturage d'hiver. Chose rare sur le pourtour de la Méditerranée : on élève ici, tout à la fois, le mouton et le bœuf.

Taormina n'est qu'un grand village sans police, sans industrie et fort pauvre, je ne sais trop pourquoi, car les campagnes d'alentour sont extrêmement fertiles. Je me suis donc hâté d'en partir pour me rendre aux *Giardini*, situés sur le littoral, petit village où du moins le voyageur n'est point condamné à une disette aussi austère.... En quittant les *Giardini*, j'ai traversé les belles campagnes qu'arrose le Cantara. Ce fleuve coule sous les murs de Randozzo, de Francavilla, etc.... Sur ses bords couverts de gras pâturages, paissent de nombreux troupeaux aux cornes monstrueuses. Nulle part, surtout, je n'ai vu autant de taureaux, et d'une espèce aussi belle, ce qui mieux que Diodore pourrait donner l'étymologie de Tauromenium [3].

1. De Foresta, *Lettres sur la Sicile*, I, p. 93 et suiv.
2. *Instruct. naut.*, n° 731, p. 251.
3. De Foresta, *Lettres sur la Sicile*, I, p. 122 et suiv.

L'explication que notre voyageur nous donne du mot *Tauro-menium* n'a que la valeur d'un mauvais calembour. Elle doit pourtant nous arrêter, car les voyageurs et périples de tous les temps ont procédé par calembour. Avant la fondation de Tauromenium, la falaise portait le nom de *Tauros*, τὸν λόφον τὸν καλούμενον Ταῦρον, et les Anciens lui gardèrent toujours ce nom : ils prétendirent que, pour avoir séjourné sur le Tauros, les fondateurs de la ville l'appelèrent *Séjour du Tauros*, Tauro-ménion, διὰ τὸ μεῖναι ἐπὶ τὸν Ταῦρον Ταυρομένιον ὠνόμασαν[1]. C'est peut-être un jeu de mots tout semblable qui décida notre poète à mettre les troupeaux du Soleil sous cette Roche du Taureau, au long de cette Plage du Fumier :

... ἔνθα δ' ἔσαν καλαὶ βόες εὐρυμέτωποι.

Non loin des rives du Cantara, le *Fiume Freddo* roule tumultueusement ses ondes sur un lit de rochers, de cailloux et de lave. Alimentées par les neiges de l'Etna, elles conservent une fraîcheur glaciale qui les rend, dit-on, très dangereuses à boire. Les pâtres ont grand soin d'éloigner leurs troupeaux des funestes rivages de ce petit fleuve.... Le pays de Mascali s'étend des rives du Fiume Freddo jusqu'au pied de la région moyenne de l'Etna et comprend onze quartiers ou paroisses. Les clochers, au milieu des vignobles, des jardins, des vergers et des prairies, forment un tableau aussi riche que pittoresque. Ici, d'immenses draperies de pampres tapissent le coteau; là, ce sont de vastes champs de pastèques et de melons. Les lianes grimpent au sommet des sycomores. Ailleurs, vous apercevez comme une pépinière inextricable de jeunes peupliers. Approchez-vous-en, vos regards étonnés verront une plantation de chanvre dont les tiges vigoureuses s'élancent à plus de six pieds. Partout d'énormes mûriers d'Espagne ombragent les chemins, décorent les avenues, entourent les habitations, séparent les cultures. Un pasteur conduit-il près de vous son riche troupeau pour l'abreuver dans le courant d'une eau limpide? à l'aspect de ces grosses brebis noires, habillées d'une épaisse toison, vous concevez facilement comment Ulysse, pour s'échapper de la caverne du Cyclope, put s'attacher sous le ventre d'un bélier[2].

C'est en ce pays de l'Etna, près des eaux sacrées de l'Akis, que Théocrite fait chanter ses bouviers et ses bergers :

Θύρσις ὅδ' ὡξ Αἴτνας....,
οὐδ' Αἴτνας σκοπιὰν οὐδ' Ἄκιδος ἱερὸν ὕδωρ[3].

Nous sommes revenus vers la station de Giardini à travers les sables. Toute une flottille vient encore d'y chercher un refuge contre le vent du Nord qui fraîchit de plus en plus. La plage est encombrée de cargaisons que les matelots débarquent et que les indigènes viennent marchander. Aux temps odysséens, cette plage voyait déjà de pareils bazars temporaires. Non loin du village, un chargement d'amphores est à vendre. Dans la verdure de leurs orangers, de

1. Diod. Sic., XIV, 59.
2. De Foresta, *Lettres*, etc., I, p. 128.
3. Theocr., *Idyl.*, I, 65 et 69.

leurs cyprès et de leurs vergers, les Jardins, *Giardini*, méritent vraiment leur nom. Derrière la ligne de leurs maisons blanches, qui bordent les sables, la falaise de Taormine s'élance, abrupte : une autre ligne de maisons blanches et de remparts la couronne; d'autres montagnes plus hautes encore s'étagent par derrière, et le fond du paysage est fait du cône régulier, à la pointe duquel la petite ville de Mola perche ses créneaux, à 635 mètres d'altitude. Taormine est par excellence une « ville haute » des terriens : les Peuples de la mer, Arabes ou Français, parvinrent à s'en emparer quelquefois; mais jamais ils ne purent s'y maintenir. Aussi longtemps que les corsaires et les flottes ennemies ont rendu la mer et la plage dangereuses, Taormine est restée la ville, la forteresse, le lieu de culte et de marché. Aujourd'hui Giardini, grâce à la station du chemin de fer, renaît sur la plage et grandit de jour en jour. Taormine n'est plus qu'une ville morte : elle vit de ses ruines, de son théâtre et des archéologues, touristes et autres pèlerins de cimetières.



Fig. 83. — Giardini et Taormine.

De Giardini à Messine, la voie ferrée n'est qu'une successions de tunnels, de ponts ou de brusques passages au bord de la grève. Poussée par le vent du Nord, la mer semble couler comme un fleuve entre les deux rives du détroit. Vue d'ici (c'est la vue que les premiers thalassocrates, arrivant au long de ce rivage sicilien, avaient devant les yeux), la côte italienne du détroit ressemble à un grand fronton régulier, dont la plus haute pointe est faite, au-dessus de Reggio, par les sommets de l'Aspromonte et dont les deux cornes reposent sur la mer à Leucopetra et à Scylla. A Leucopetra, la corne du Sud descend régulière jusqu'au ras du flot, à peine entaillée d'un léger ressaut par les falaises de la Pierre Blanche. A Scylla au contraire, la corne du Nord est brusquement cassée, coupée à pic, et l'on



Fig. 84. — Le fronton de Leucopetra.

comprend mieux encore le nom de *Pierre Coupée* que les premiers navigateurs donnèrent à ce haut cap.

A Messine, sur le port ou dans la gare, on retrouve aussitôt les attelages de grands bœufs lents aux cornes recourbées : ce sont eux qui font ici presque tous les charrois. Ce port de Messine, avec sa forme en croissant ou en faucille, nous rend bien le Port Creux du poète odysséen. Les Hellènes l'ont appelé *Messène* par calembour, je crois. Ici, comme à Kume, ils inventèrent une légende de colonisation et une arrivée de Messéniens pour expliquer le vieux nom de *Messana* qu'ils ne comprenaient plus. Si nous connaissions le sens réel de ce vocable, peut-être verrions-nous qu'il n'est pas grec : comme le nom de Kume, *Messana* est peut-être l'un des termes, sémitique ou sicilien, du doublet dont le *Port Creux* est le terme hellénique : *Messana-Zanklon-Limen Glaphyros*, peut-être ces trois mots sont-ils synonymes. Mais, grec, sicilien ou sémitique? je ne vois pas à quelle étymologie il faudrait rapporter ce premier nom de *Messana*.



Fig. 85. — Le quai de Messine.



Fig. 86. — La Grotta.

Entre Messine et le Phare, la côte presque droite est une grève accueillante au pied de collines fleuries : toute cette banlieue de Messine est peuplée de villas. La pointe de la Grotta et son dôme bien dégagé déterminent seulement deux courbes très ouvertes. La Grotta offre ainsi deux mouillages aux bateaux qui viennent du Nord et du Sud. Sur le côté Nord, la courbure plus prononcée et la plage plus basse purent avoir plus d'attrait pour les barques primitives qui, sans peine, se halaient sur cette grève comme sur la plage de Giardini. La Grotta n'a plus de caverne : les habitations d'un gros village ont entièrement recouvert le promontoire; mais une fontaine abondante sourd au bord de la mer.

Après la Grotta, la côte jusqu'au Phare est un peu moins peuplée. Les jardins

et les verdures, descendant jusqu'au bord de la mer, ne laissent qu'une étroite plage de sables où des troupeaux de chèvres gambadent parmi les chardons et les fleurs marines. Les arbres en fleurs, les pins et les figuiers arrivent parfois jusqu'à la vague. Il ne faut pas mettre en doute, je crois, l'exactitude du renseignement que nous a transmis le poète odysséen. Les premiers navigateurs devaient signaler sur cette rive basse un grand figuier sauvage qui leur servait à reconnaître et à éviter Charybde. Ce figuier avait poussé à l'extrême lisière de la plage ; ses branches s'avançaient au-dessus du flot :

> τὸν δ' ἕτερον σκόπελον χθαμαλώτερον ὄψει, Ὀδυσσεῦ,
> τῷ δ' ἐν ἐρινεὸς ἔστι μέγας, φύλλοισι τεθηλώς.

Tout le long des côtes italiennes ou provençales, nos marins ont de pareilles pointes du Figuier. Dans les parages d'Ithaque nous allons trouver un cap Agriosyko, qui n'est qu'un autre cap du Figuier Sauvage ou, comme dit le poète odysséen, de l'Érineos.



Fig. 87. — Les arbres en fleurs.

A mesure que l'on approche du Phare et de la bouche du détroit, les collines côtières s'écartent un peu de la plage et laissent à leurs pieds une plus large bande de sables, de lagunes et de fourrés. Cette bande du rivage sicilien, voisine du cap Peloros, fut célèbre dans l'antiquité sous le nom de *Pelorias*. On vantait sa fertilité et ses terrains de chasse et de pêche tout ensemble :

> La Pelorias est unique par la qualité de son terrain, qui n'est jamais humide au point de devenir de la boue, et qui n'est jamais sec au point de s'effriter en poussière. A l'endroit où elle s'élargit et s'épand, elle contient trois lacs. Le premier est fort poissonneux, rien d'étonnant en cela. Mais le second est enclos de fourrés tellement épais qu'il nourrit dans ses taillis un gibier nombreux : les chasseurs y parviennent à pied sec et y trouvent à la fois, double volupté, le plaisir de la pêche et le plaisir de la chasse, *duplicem piscandi venandique præbeat voluptatem*[1].

Les compagnons d'Ulysse ne goûtent pas cette double volupté. Ils chassent et pêchent pourtant en cette Pelorias. Mais c'est par nécessité, non par plaisir, car toujours, dans le poème, les indications du périple deviennent matière à récits décourageants et lamentables. Ayant donc épuisé toutes leurs provisions, près de mourir de faim, nos gens ont dû se livrer à la chasse et à la pêche :

> καὶ δὴ ἄγρην ἐφέπεσκον ἀλητεύοντες ἀνάγκῃ,
> ἰχθῦς ὄρνιθάς τε, φίλας ὅ τι χεῖρας ἵκοιτο.

1. Solin. éd. Mommsen. p. 52.



FIG. 88. — LE LAC, LE DÉTROIT ET SKYLLA

Après la traversée du village de Ganzirri, nous avons longé la rive continentale des lacs. Puis, à travers les vignes et les vergers en fleurs, nous sommes montés sur les collines couvertes d'arbousiers, de chênes et de figuiers. Nous dominons la Pelorias. Sous nos pieds, le lac rond miroite dans son cadre de verdures profondes. Au delà, les maisons blanches du village de Faro bordent la plage de sables fins et le détroit, qui bouillonne de *garofali*. En face, sur la rive italienne, se dresse escarpée, coupée à pic, la haute pierre de Scylla avec sa double ville de la plage et du sommet : ses maisons et sa forteresse semblent accrochées au flanc abrupt de l'Aspro-Monte. D'ici encore, on vérifie la justesse de l'expression *Pierre Coupée* : ce promontoire est taillé à pic ; sa façade marine semble rabotée, περιξέστῃ εἰκυῖα. Et d'ici toute la côte italienne du détroit, entre Scylla et Leucopetra, présente encore le même profil de fronton, dont le sommet couronne Rhegium et dont les deux cornes reposent sur la mer : la corne de Leucopetra descend régulière et droite jusqu'au niveau des flots; la corne de Scylla cassée, coupée, tombe brusquement dans la vague.

Le lac rond est couvert de barques qui pêchent au filet. Ces eaux grouillent de vie : de la surface, jaillissent en éclairs les poissons qui sautent hors de l'eau pour happer les insectes. Entre le lac rond et la mer, le village de Faro n'est qu'une longue ruelle de pauvres cases. Les hommes sont en mer ou sur le lac, en train de pêcher. Des nuées d'enfants sortent de tous les coins pour nous offrir des hirondelles vivantes. Cette pointe du Faro est un grand reposoir des oiseaux de passage. Les premiers thalassocrates avaient déjà noté peut-être cette abondance « de poissons et d'oiseaux qui tombent sous la main »,

ἰχθῦς ὄρνιθάς τε, φίλας ὅ τι χεῖρας ἵκοιτο.

Le nouveau phare est construit à l'extrémité de la plage. Sa dernière plateforme offre une admirable vue sur l'entrée du détroit. Le temps est clair. Une faible brise souffle du Nord-Ouest. La mer Tyrrhénienne étincelle de petites vagues; mais sans houle, sans moutons, sans écume, cette grande mer s'étend calme et plate jusqu'au dernier horizon. Dans le détroit, au contraire, les flots contrariés dansent et chevauchent. Tout le long de la côte sicilienne, depuis le Phare jusqu'à la Grotte, de grands remous bouillonnent çà et là. La plage est bordée de bas-fonds et de roches submergées. Quelques têtes d'écueils apparaissent sous l'eau claire. Voici la roche basse, σκόπελον χθαμαλώτερον, sous laquelle gronde Charybde. Sa tête émerge à peine, à quelques mètres de la rive, dans le Sud du phare. Avant la construction de la grosse lanterne actuelle, cette tête de roche portait une tourelle de briques et un fanal. Sur la plage même, le flot vient mourir sans écume et sans bruit. C'est à une certaine distance de la terre, presque au milieu du passage, parmi les roches basses, que les remous sautent, écument et tourbillonnent « comme une marmite d'eau bouillante ». Cette comparaison odysséenne est la première qui vienne à l'esprit. S'il en fallait une autre, on devrait penser au véritable fleuve de vagues tour-

noyantes, qui signale l'entrée et la sortie de la marée dans le Morbihan : ce sont les mêmes « courants de foudre », comme disent nos marins.

Un vapeur anglais renouvelle, sous nos yeux, à l'entrée du détroit, la manœuvre que Kirkè recommandait à Ulysse. Ce vapeur, qui vient de Palerme, se rend à Malte, en relâchant à Messine. Il a suivi la côte Nord de Sicile jusqu'à la hauteur du cap Peloro. Là, au lieu de tourner vers le Sud, pour enfiler le détroit, il a continué sa route vers l'Est comme s'il voulait aborder Scylla et la côte italienne :

ἀλλὰ μάλα Σκύλλης σκοπέλῳ πεπλημένος ὦκα
νῆα παρεξελάαν.

C'est à quelques encablures seulement des rochers de Scylla que, brusquement, il change de route. Côtoyant alors la rive italienne, il évite la région des *garofali*. Puis, coupant à nouveau le détroit, il revient à la côte de Sicile pour entrer dans le Port-Creux. Sur la mer calme, son sillage moiré dessine longtemps la courbe savante que le pilote a décrit autour des bouillonnements de Charybde. C'est la manœuvre d'Ulysse :

τούτου μὲν καπνοῦ καὶ κύματος ἐκτὸς ἔεργε
νῆα.

Michelot, dans son *Portulan*, nous dit : « On appelle Fare de Messine un détroit ou canal de mer resserré par la côte de Calabre et par le prochain terrain de l'isle de Sicile; il n'a environ qu'une lieue de largeur; la côte de Calabre est fort haute,

[οἱ δὲ δύω σκόπελοι· ὁ μὲν οὐρανὸν εὐρὺν ἱκάνει
ὀξείῃ κορυφῇ.]

et celle de Sicile fort basse en cet endroit[1]. »

[τὸν δ' ἕτερον σκόπελον χθαμαλώτερον ὄψει, Ὀδυσσεῦ.]

J'ai souvent descendu ou remonté ce détroit de Messine pour me rendre au Levant ou pour en revenir, au début de l'été, en plein mois d'août ou même à la fin d'octobre. J'ai toujours vu la côte de Sicile ensoleillée, riante, et la côte de Calabre brumeuse, couverte de gros nuages noirs ou de longues pannes blanches. Aujourd'hui, de nouveau, il en est ainsi. La sortie méridionale du détroit, à partir de Messine, s'ouvre sur un grand ciel dégagé. A l'entrée septentrionale au contraire, tandis que la côte sicilienne est éclairée du même soleil, sous le même azur pommelé, la côte calabraise est chargée de nues et de pluie. La figure 88 (c'est une photographie que je n'ai pas faite ce jour-là; je l'ai achetée

1. Michelot, *Portulan*, p. 283.

à Messine) nous montre encore cette couronne de brouillards et de nuées au-dessus de Scylla. Le poète a raison de nous dire « qu'un noir nuage entoure constamment le sommet de la roche, sans que jamais, [durant toute la saison navigante], été ni automne, l'azur n'y vienne paraître ».

.... νεφέλη δέ μιν ἀμφιβέβηκεν
κυανέη· τὸ μὲν οὔ ποτ' ἐρωεῖ, οὐδέ ποτ' αἴθρη
κείνου ἔχει κορυφὴν οὔτ' ἐν θέρει οὔτ' ἐν ὀπώρῃ.

Sur place, cette description odysséenne dépouille toute apparence légendaire; les détails les plus « poétiques » reprennent un air de vraisemblance. Il y reste quelques embellissements sans doute, quelques arrangements « littéraires », soit dans le choix des mots, soit dans la disposition des épisodes. Mais il y reste bien plus encore de vérité géographique, scientifique, précise. En un seul point, le poète semble tourner le dos à cette vérité : dans son récit, il ne maintient pas toujours les intervalles exacts, les distances réelles qui, sur le terrain, existent entre les différents théâtres d'une même aventure. Je reviendrai là-dessus quand je traiterai la *Composition de l'Odyssée.* Ce détroit de Charybde, comme le détroit de Lestrygons, comme le détroit de Kalypso, nous montre bien que le poète n'a pas vu en place, de ses yeux vu les sites qu'il décrivait : il n'a pas franchi à la voile ou à la rame la distance qui séparait, par exemple, l'Ours du Puits, Perejil du Cap de la Vigne, ou le Port-Creux de l'Anse du Soleil. En ses vers donc les distances s'effacent et disparaissent, comme elles s'effacent aujourd'hui encore et disparaissent aux yeux d'un lecteur qui, pour connaître ces parages, prendrait, non pas « les chemins de la mer nébuleuse », mais les descriptions des *Instructions nautiques*. Comparez donc les vers odysséens, non pas directement à la réalité matérielle, à la réalité des choses même, mais à la réalité décrite, à la réalité des livres et portulans : vous verrez qu'en ce *Nostos* d'Ulysse il n'est pas un détail entièrement imaginé, faux; les moindres expressions, quand nous pouvons les comprendre et quand nous avons quelque texte à quoi les comparer, redeviennent à nos yeux ce qu'elles étaient dans l'esprit du poète ou dans les oreilles de ses auditeurs, des expressions exactes, précises, techniques, et non pas des « tératologies » poétiques....

Le soleil s'est couché. Brusquement le crépuscule tombe. Nous revenons vers Messine au long du détroit qui peu à peu se couvre d'ombre. Les dernières lueurs du couchant incendient les nuages qui couronnent Scylla de leurs masses cuivrées. Nous rentrons à Messine « quand toutes les rues sont pleines d'ombre ». Sur le vaisseau, qui doit nous conduire à Lipari, nous dormirons dans le Port-Creux. Messine pour Ulysse était déjà le port du sommeil. Le sommeil tient une grande place dans cet épisode du *Nostos*. A peine arrivé au mouillage, l'équipage achéen s'est endormi :

κλαιόντεσσι δὲ τοῖσιν ἐπήλυθε νήδυμος ὕπνος.

Puis c'est Ulysse qui a succombé au sommeil, à l'heure même où sa présence éveillée eût été le plus nécessaire pour empêcher le massacre des troupeaux sacrés. Mais les dieux versèrent le sommeil sur les paupières du héros :

οἱ δ' ἄρα μοι γλυκὺν ὕπνον ἐπὶ βλεφάροισιν ἔχευαν.

Notre poète aurait-il dans son périple rencontré quelque mot qui lui fit imaginer en ces parages ce rôle prépondérant du sommeil ? Toutes les langues sémitiques ont le verbe ישן, *i. s. n*, pour signifier *dormir* : la forme *piel* se rencontre dans l'Écriture pour signifier *faire dormir* ; le participe de cette forme nous donnerait מישן, *messan*. Je soupçonne en cette dernière histoire du *Nostos* quelque explication du mot *Messana* ou *Messènè*, toute semblable aux explications de *Sikelia*, *Sardoi*, *Korsoi*, etc., que nous avons rencontrées plus haut.

A mesure que l'on étudie plus minutieusement ce texte odysséen, il semble que la broderie poétique y devienne plus légère, moins compacte, et que, par derrière, la trame solide et continue du périple réel transparaisse à de plus nombreux endroits. Bien avant l'arrivée des colons messéniens, le nom de *Messana* devait être attaché à ce Port Creux. La tradition voulait que la ville eût été fondée d'abord par des pirates venus de Kume. Thucydide nous dit que cette première fondation avait été antérieure à la colonisation chalcidienne sur cette façade orientale de la Sicile : Ζάγκλη δὲ τὴν μὲν ἀρχὴν ἀπὸ Κύμης τῆς ἐν Ὀπικίᾳ Χαλκιδικῆς πόλεως λῃστῶν ἀφικομένων ᾠκίσθη : ὕστερον δὲ καὶ ἀπὸ Χαλκίδος καὶ τῆς ἄλλης Εὐβοίας πλῆθος ἐλθὸν ξυγκατενείμαντο τὴν γῆν[1]. Nous savons que le poète odysséen connut cette Kume des Opiques sous le nom d'Hypérie. Nous savons que des gens d'Hypérie aux Vastes Campagnes, des Kuméens de Campanie, « fuyant les Kyklopes qui les tracassaient » sont venus à la côte de Corfou fonder la ville d'Alkinoos. Entre Kume et la Phéacie, nous avons retrouvé quelques traces onomastiques ou légendaires qui, sur le contour des terres italiennes, nous gardaient, semble-t-il, un souvenir de ce passage des Phéaciens[2]. Messine dut être l'un des points principaux de cet itinéraire.

*
* *

Nous voici maintenant au terme du *Nostos*. De Kalypso chez Alkinoos, du détroit de Gibraltar à l'entrée de l'Adriatique, on voit que le récit d'Ulysse nous fournit cinq ou six grandes étapes. Il est à noter que la plupart de ces étapes sont à quelque porte de la Mer Occidentale : les Phéaciens gardent le Canal d'Otrante ; les Lotophages ouvrent le passage entre la Sicile et l'Afrique ; Charybde et Skylla veillent au Fare de Messine, les Sirènes aux Bouches de Capri, les Kyklopes au détroit de Nisida, les Lestrygons aux Bouches de Bonifacio et Kalypso aux Colonnes d'Hercule. Dans la mer redoutable, qui s'ouvre au delà d'Ithaque, le poète connaît en résumé *sept* grandes portes, qui toutes présen-

1. Thuc., VI, 4, 5.
2. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 588-589.

tent quelques risques aux navigateurs (je reviendrai longuement à ce sujet, quand nous traiterons la *Composition de l'Odysseia*). Dans les mers civilisées, d'autre part, sur les routes achéennes qui rejoignent Ithaque à l'Archipel et aux côtes d'Asie Mineure, le poète connaît trois autres portes dangereuses : l'îlot et les guetteurs d'Astéris barrent le canal d'Ithaque; les Roches Pointues encombrent le canal de Zante; les coups de vent, les courants et la houle ferment le plus souvent les Bouches de Cérigo. En résumé, il semblerait que depuis les côtes d'Asie Mineure, où le poète est installé, jusqu'aux extrémités de la Grande Mer, où demeure Kalypso, la *Télémakheia* et le *Nostos* nous décrivent *dix* portes redoutées. Nous savons comment la Méditerranée phénicienne avait *sept* grandes îles et comment la Méditerranée grecque en eut *dix*. Nous connaissons les *sept* sages de la Grèce primitive et les *dix* orateurs de l'Athènes classique.

Mais pour mieux comprendre le rôle des « portes » en notre poème odysséen, il faut revenir à la dernière, à la principale, à celle qui tout au bout des mers achéennes ouvre véritablement aux navigations ou aux rêveries des Achéens le chemin des mers inconnues, à la porte d'Ithaque.... Ulysse a terminé son récit dans l'assemblée des Phéaciens. Alkinoos lui donne un « transatlantique » pour revenir dans son royaume[1].

1. Au sujet de l'oracle du Soleil et des troupeaux sacrés, il est un texte de périple que j'ai oublié de mentionner plus haut et qui pourtant nous rend toutes les particularités de notre récit odysséen : terre déserte, bestiaux divins, sommeil prophétique, etc. C'est, dans le *Périple du Pont Euxin* d'Arrien, la description de l'Ile d'Achille (*Geog. Graec. Min.*, I, p. 398) : Ἡ δὲ νῆσος ἀνθρώπων μὲν ἐρήμη ἐστὶν, νέμεται δὲ αἰξὶν οὐ πολλαῖς.... Οἱ δὲ καὶ τάδε ἱστοροῦσιν...· τοὺς δέ τινας ὑπὸ χειμῶνος ἐξαναγκασθέντας προσέχειν καὶ τούτους παρ' αὐτοῦ τοῦ θεοῦ αἰτεῖν ἱερεῖον, χρωμένους ἐπὶ τῶν ἱερείων εἰ λῷον σφίσι καὶ ἄμεινον θῦσαι ὅ τι περ αὐτοὶ τῇ γνώμῃ ἐπιλέξαιντο νεμόμενον, τιμὴν ἅμα καταβάλλοντες τὴν ἀξίαν σφίσι δοκοῦσαν.... Φαίνεσθαι δὲ ἐνύπνιον τὸν Ἀχιλλέα τοῖς μὲν προσσχοῦσι τῇ νήσῳ, τοῖς δὲ καὶ πλέουσιν, ἐπειδὰν οὐ πόρρω αὐτῆς ἀπόσχωσι, κ.τ.λ.

LIVRE ONZIÈME

ITHAQUE

οὐδ' Ἑλλάνικος ὁμηρικὸς, Δουλίχιον τὴν Κεφαλληνίαν λέγων.

STRAB., X, 456.

CHAPITRE I

LE ROYAUME D'ULYSSE

Δουλιχίῳ τε Σάμῃ τε καὶ ὑλήεντι Ζακύνθῳ
ἠδ' ὅσσοι κραναὴν Ἰθάκην κάτα κοιρανέουσιν.

Odyss., I, 246-247.

Ulysse termine son récit dans l'assemblée des Phéaciens :

Charybde rejeta enfin le mât et la quille [de mon vaisseau naufragé]. Je m'assis sur les longues poutres. Neuf jours, je fus porté par les flots. A la dixième nuit, les dieux m'approchèrent de l'île Ogygiè, où demeure la divine Kalypso aux cheveux bouclés.... Mais pourquoi répéter cette fin de mon histoire? je vous l'ai déjà racontée, ô roi, à toi et à ta vaillante épouse dans ton palais.

Nous avons, nous aussi, raconté la fin des aventures d'Ulysse. Nous avons suivi le héros dans l'île de Kalypso et chez les Phéaciens. Nous avons décrit sa dernière journée dans le palais d'Alkinoos. Après la descente et l'arrimage des présents au fond du vaisseau creux, après le banquet et les toasts, nous savons l'adieu d'Ulysse à ses hôtes et son embarquement quand la nuit est venue, quand le vent de terre s'est levé. Sur le vaisseau phéacien, qui se balance à l'entrée de la rade, à la pointe Sud-Est, ἐν νοτίῳ, Ulysse vient prendre place. Il monte au château d'arrière. Il se couche. Il s'endort d'un sommeil « sans interruption, d'un sommeil de volupté, voisin de la mort » : on avait banqueté tout le jour et bu du « claret » de sénateur, γερούσιον αἴθοπα οἶνον. On part avec le vent de terre. Toute la nuit, le vaisseau court sur la mer. A l'aube, quand parait l'astre brillant qui annonce l'aurore, voici que le transatlantique des Phéaciens, ποντοπόρος νηῦς, aborde à l'île du héros.

Récemment encore, nombre de géographes, archéologues, philologues et voyageurs croyaient savoir en quelle île moderne on devait chercher l'Ithaque odysséenne. Il se trouvait sans doute quelques dissidents. Hercher affirmait que, seule, l' « hallucination » des archéologues leur permet de reconnaître quelque part l'île d'Ulysse, et Wilamowitz proclamait que l'étude de l'*Odyssée* prouve clairement l'ignorance de son auteur touchant les îles Ioniennes[1]. Mais la majorité des érudits pensaient aborder à l'île d'Ulysse quand ils arrivaient dans

1. Hercher, *Hermes*, I, 263-280; Wilamowitz, *Homer. Unters.*, 27.

la moderne Ithaque ou, comme disent les Italiens, Théaki. Aujourd'hui, la mode est à d'autres pensées. Nous avons changé tout cela. Des quatre îles, Doulichion, Samè, Ithaque et Zakynthos, qui, dans le poème, sont les quatre organes principaux du royaume odysséen,

Δουλιχίῳ τε Σάμῃ τε καὶ ὑλήεντι Ζακύνθῳ,
ἠδ' ὅσσοι κραναὴν Ἰθάκην κάτα κοιρανέουσιν,

il faut, paraît-il, brouiller les noms et les sites, et mettre le cœur, — je veux dire Ithaque — à droite, Samè à gauche, Doulichion en bas, Zakynthos en haut, ou réciproquement.... Je ne m'arrêterais même pas à énoncer pareille théorie, si elle n'avait été émise par le professeur Doerpfeld, dont l'ingéniosité souvent est plus louable que la critique, mais dont je crois impossible, en une question homérique, de ne pas examiner l'opinion. M. Doerpfeld a résumé sa théorie dans un article des *Mélanges Perrot* : « das Homerische Ithaka ». En voici les grandes lignes et les arguments principaux.

L'*Odyssée* connaît quatre îles dans le royaume d'Ulysse : Doulichion, Samè, Ithaque et Zakynthos. Nous connaissons aujourd'hui quatre îles en cette région : Leucade (ou Sainte-Maure), Ithaque, Képhalonie et Zante.

Zakynthos est Zante.

Doulichion est Képhalonie.

Samè est Ithaque-Théaki.

L'Ithaque véritable, l'Ithaque odysséenne est Leucade (ou Sainte-Maure).

Pourquoi Zakynthos est-elle Zante et pourquoi Doulichion est-elle Képhalonie? aucun indice probant n'est invoqué par M. Doerpfeld, sauf que les choses lui plaisent ainsi ou que les noms modernes concordent avec les noms anciens, car Zante s'appelle en grec moderne Zakynthos, et Képhalonie a une région nommée Dolicha ou Douliko. Mais, à ce compte, Ithaque-Théaki devrait rester Ithaque. Pourquoi Ithaque-Théaki devient-elle Samè et pourquoi Leucade devient-elle Ithaque? M. Doerpfeld a deux sortes d'arguments, qu'il veut tirer les uns du texte odysséen, les autres de la réalité géographique. En expliquant le texte à sa façon, il croit démontrer que l'Ithaque odysséenne doit être :

1° la plus occidentale des îles Ioniennes;

2° la plus proche de la terre ferme.

Il croit trouver ces deux conditions de site dans la description qu'Ulysse fait de son royaume aux Phéaciens :

ναιετάω δ' Ἰθάκην εὐδείελον· ἐν δ' ὄρος αὐτῇ
Νήριτον εἰνοσίφυλλον, ἀριπρεπές· ἀμφὶ δὲ νῆσοι
πολλαὶ ναιετάουσι μάλα σχεδὸν ἀλλήλῃσιν,
Δουλίχιόν τε Σάμη τε καὶ ὑλήεσσα Ζάκυνθος·
αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτη εἰν ἁλὶ κεῖται
πρὸς ζόφον, αἱ δέ τ' ἄνευθε πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε.

FIG. 89. — LE ROYAUME D'ULYSSE

Photogravure d'après la carte marine n° 3853[b].

M. Doerpfeld traduit ces vers ainsi : « J'habite Ithaque visible au loin; le mont Nériton, couvert de feuillage, y est remarquable. Tout autour, de nombreuses îles se pressent les unes près des autres, Doulichion, Samè et la forestière Zakynthos. Elle-même est basse dans la mer; elle est la dernière vers le couchant; les autres sont à l'écart, vers l'aurore et le soleil. » Et M. Doerpfeld commente : « *Basse dans la mer* signifie *éloignée de la haute mer*, donc toute voisine de la côte ». Quelle est parmi les îles Ioniennes la plus voisine de la côte? C'est Leucade. Et quelle est aussi la plus occidentale? C'est encore Leucade, si l'on veut bien tenir compte de ce fait que, jusqu'à nos jours, les géographes anciens et modernes ont toujours attribué une direction Est-Ouest à la façade du continent hellénique, qui s'étend depuis le golfe de Corinthe jusqu'au canal d'Otrante. De l'Étolie à l'Adriatique, cette côte d'Épire a réellement une direction Sud-Sud-Est-Nord-Nord-Ouest; mais tous les géographes et navigateurs anciens s'y étaient trompés. Pour eux, Leucade, étant la dernière des îles sur la côte acarnanienne, était la plus « occidentale ».

Donc Leucade est l'Ithaque odysséenne et l'on comprend alors qu'Eumée puisse dire à Ulysse : « Sur quel bateau es-tu venu jusqu'ici? car je ne pense pas que tu sois venu à pied? » Notre « île » de Leucade est si proche du continent qu'à vrai dire elle n'en fut séparée que par l'œuvre des hommes : c'est une presqu'île plutôt qu'une île; des ponts ou des chaussées l'unirent de tout temps à la côte toute proche du continent voisin : on pouvait venir à pied dans Ithaque-Leucade.

Leucade étant l'Ithaque odysséenne, c'est l'Ithaque-Théaki des modernes qui doit être la Samè d'Ulysse. Voici pourquoi.

Entre son Ithaque et Samè, le poète homérique connaît dans le détroit une petite île pierreuse, Astéris, pourvue de bons ports et de guettes éventées, où les prétendants vont attendre le retour de Télémaque. D'ordinaire, on identifie cette Astéris avec l'îlot Daskalio qui se trouve dans le canal entre Ithaque-Théaki et Képhalonie. Mais Daskalio n'est qu'un écueil sans ports et sans guettes, un dos de roche au ras des flots, qui ne correspond en rien à la description odysséenne. Il faut chercher Astéris ailleurs. Sans peine, M. Doerpfeld retrouve Astéris dans l'île Arkoudi, qui se dresse entre Leucade et Théaki. Donc, Leucade étant l'ancienne Ithaque, Théaki doit être l'ancienne Samè, si l'on veut qu'Astéris-Arkoudi se trouve entre Ithaque et Samè.

Je ne discuterai pas, point par point, cette théorie. En exposant ce que je crois être la vérité, je réfuterai par là même, au fur et à mesure, chacun des arguments de M. Doerpfeld. Je ne puis taire cependant l'étrange impression que me causent les traductions de cet archéologue. Soit pour l'explication matérielle des mots, soit pour l'interprétation rationnelle des faits, il semble que M. Doerpfeld ait moins l'habitude de manier les textes que les monuments et qu'il mérite un peu trop souvent la critique adressée par Strabon « à ceux qui traitent le Poète comme un simple terrassier », οἱ δ' οὕτως ἀγροίκως ἐδέξαντο τὴν ἐπιχεί-

ρησιν τὴν τοιαύτην ὥστε ...τὸν ποιητὴν σκαπανέως ἢ θεριστοῦ δίκην ...ἐξέβαλον[1]
Je ne prendrai que deux exemples dans l'argumentation de M. Doerpfeld, — un exemple de traduction et un exemple d'interprétation.

Le poète décrivant les mouillages de l'ilot Astéris nous dit :

Ἀστερίς, οὐ μεγάλη· λιμένες δ' ἔνι ναύλοχοι αὐτῇ
ἀμφίδυμοι.

M. Doerpfeld traduit : « Astéris petite île avec deux ports », et il retrouve ces deux ports sur les deux façades orientale et occidentale d'Arkoudi. Le poète est bien plus précis : dans son île d'Astéris, il connaît *des ports*, λιμένες, *capables d'offrir des refuges*, ναύλοχοι, en leurs *deux compartiments*, ἀμφίδυμοι. Astéris n'a pas *deux* ports, mais *un* ou *plusieurs* ports dont chacun présente cette particularité remarquable qu'il n'est pas entièrement ceinturé de mouillages ou de grèves à haler les vaisseaux, — il n'est pas *panormos*, πάνορμος, dirait le poète ; — il n'est même pas pourvu de plusieurs grèves ou mouillages, — il n'est pas *euormos*, εὔορμος, dirait le poète ; — mais, divisé par une pointe rocheuse en *deux* compartiments, il n'offre que *deux* endroits où le vaisseau puisse être remisé, — il est *amphidumos*, ἀμφίδυμος. Ce ne sont pas *deux* ports, mais des ports *doubles*, ἀμφίδυμοι, des « ports jumeaux » semblables à ces « pierres jumelles », πέτραι δίδυμοι, que nous avons rencontrées ailleurs. Ces Pierres Jumelles formaient une seule île : nos Ports Jumeaux peuvent ne former qu'une baie. Ils peuvent n'être en réalité que le refuge unique des Ports *Amphidumoi*, comme Salinas était la terre unique des Pierres *Didumoi*. Et comme le nom de *Pierres Jumelles*, Πέτραι Δίδυμοι, est devenu parmi les navigateurs le nom propre, le nom particulier de cette terre, il est possible que *Ports Jumeaux*, Λιμένες Ἀμφίδυμοι, soit devenu le nom propre de cette baie. Pour cette épithète, il faut noter ce que nous avons signalé déjà pour d'autres épithètes odysséennes. Ce qualificatif ἀμφίδυμοι ne se trouve nulle part ailleurs dans les poèmes homériques. Il est caractéristique de ce mouillage comme l'épithète « pierreuse », πετραίη, est caractéristique de Skylla. Le canal de Samè a donc ses Ports Doubles, comme le canal de Zante a ses Iles Pointues ou comme la Kyklopie a sa Petite Ile. Or, dans son île d'Astéris-Arkoudi, M. Doerpfeld trouve bien *deux* ports ; mais il chercherait en vain des Ports Doubles. Son île Astéris-Arkoudi est en cela aussi peu « homérique » que l'autre île, dont M. Doerpfeld ne veut point, Astéris-Daskalio.

Exemple d'interprétation. Télémaque dit à Mentès :

πῶς δέ σε ναῦται
ἤγαγον εἰς Ἰθάκην; τίνες ἔμμεναι εὐχετόωντο;
οὐ μὲν γάρ τί σε πεζὸν ὀίομαι ἐνθάδ' ἱκέσθαι.

1. Strab., III, 157.

« Comment des matelots t'ont-ils amené à Ithaque? qui se vantaient-ils d'être? car ce n'est pas à pied, bien sûr, que tu es venu chez nous. » Télémaque pose la même question au mendiant qu'est Ulysse; il la répète à son père quand une fois il l'a reconnu. Eumée a déjà posé la même question à son maître. En quatre passages de l'*Odyssée*, nous retrouvons cette formule moitié ironique, moitié polie. M. Doerpfeld la prend au pied de la lettre. Si donc il avait à commenter telle question semblable dans un autre poème ou récit de matelots; s'il avait, par exemple, à expliquer le voyage des Égyptiens au Pouanit et la première question que les sauvages de ce pays adressent aux navigateurs : « Comment avez-vous atteint cette terre inconnue aux hommes d'Égypte? êtes-vous descendus par la voie du ciel ou avez-vous navigué par eau sur la mer de Tonoutri? », il est probable que M. Doerpfeld s'en irait emprunter l'échelle de Jacob pour établir une communication possible, réelle, matérielle, entre le ciel des dieux et la terre de Pouanit[1].

*
* *

Le royaume d'Ulysse comprend de nombreux îlots et les quatre îles de Doulichion, Ithaque, Samè et Zakynthos. Durant toute l'antiquité et jusqu'à nos jours, trois de ces îles ont conservé leurs noms homériques. Jusqu'à nous, *Zakynthos* est restée Zakynthos ou, par une légère abréviation due aux thalassocrates italiens, Zante. Durant l'antiquité, *Samè* ou *Samos* était tout à la fois le nom d'une ville dans l'île Képhallènie (nous disons Képhalonie) et le nom de l'île tout entière. Enfin Ithaque, qui fut toujours *Ithaque* pour les navigateurs des marines classiques, est encore reconnaissable sous son léger déguisement italien de *Théaki*.

Il faut noter que ces trois noms insulaires, *Zakynthos*, *Samè* et *Ithakè*, ne présentent en grec aucun sens : malgré tous les calembours et allitérations des lexicographes, il est impossible de leur trouver une étymologie hellénique. Ce phénomène n'a rien qui nous doive étonner. Dans l'Archipel comme dans la mer Ionienne, nous savons que la plupart des îles grecques portent des noms de même sorte, des noms étrangers, antérieurs à la thalassocratie hellénique. Nous n'avons pu expliquer les vocables *Kasos*, *Siphnos* ou *Kythèra*, comme les vocables *Kerkyra* ou *Paxos*, qu'en recourant au vocabulaire sémitique. La valeur de ces étymologies sémitiques nous fut certifiée par le nom grec dont ces îles helléniques ont parfois redoublé leur nom étranger. Grâce aux doublets gréco-sémitiques, *Kasos-Akhnè* ou *Paxos-Plateia*, nous pouvons affirmer la succession en ces parages de marines et d'onomastiques phéniciennes et grecques. Or, parmi nos trois îles Ioniennes, il en est une au moins qui nous offre un pareil doublet gréco-sémitique : c'est *Samè-Képhallènia*.

1. Cf. plus haut, p. 86. Dans son mémoire sur la *Véritable Ithaque* (en grec moderne), M. N. Paulatos cite avec raison des phrases plaisantes qui correspondent, en grec moderne, à cette plaisanterie homérique : Δέν πιστεύω νὰ ἦλθες μὲ τὸ ἀερόστατον.... Μήπως ἦλθες τηλεγραφικῶς... κ.τ.λ.

Nous avons longuement étudié les noms de la forme *Samos* ou *Samè*[1] : ce vocable sémitique signifie *la hauteur* ou *la haute*. Nous avons expliqué le doublet *Samè-Képhallènia* : cette île, qui était *Samè, la Haute*, pour les premiers thalassocrates, devint *la Tête, Képhalè*, ou *la Têtière, Képhallènè* pour les Grecs; dans la légende locale, les héros *Samos* et *Kranios* devinrent les fils de *Képhalos*. L'île tout entière mérite bien ce nom. Aux yeux des navigateurs elle s'impose. Sa hauteur la distingue de toutes les terres voisines : « Le mont Néro, disent les *Instructions nautiques*, est la plus haute montagne de Képhalonie. Haut de 1590 mètres, le mont Néro est visible de 80 milles : *c'est ordinairement la première terre que l'on aperçoive en venant de l'Ouest*[2]. » Cette île est donc pour les navigateurs l'Ile Haute de ces parages. Auprès de la *haute* Képhalonie, il ne faut pas nous étonner si les terres voisines, Ithaque en particulier, semblent basses aux yeux des marins. Ithaque, malgré ses rochers et malgré ses deux pics du Nériton et du Neion, n'a pas 800 mètres d'altitude; elle est deux fois moins haute que Képhalonie : elle est « l'île basse » à côté de « l'île haute ». C'est ce que nous dit le poète, qui ne fait en ses vers que reproduire les vues et descriptions des navigateurs. Comparée aux autres îles du royaume, Ithaque, *elle*, est *basse*, αὐτὴ δὲ χθαμαλή.

Pour expliquer cette épithète parfaitement juste, il faut seulement tenir compte de ce fait qu'ici encore le poète parle comme un périple : il nous décrit cette île, non seulement pour elle-même et en elle-même, mais aussi par comparaison avec les terres voisines, dont le navigateur doit savoir la distinguer. Il est donc inutile de recourir aux imaginations de M. Doerpfeld. L'épithète *basse*, χθαμαλή, n'a jamais eu, ni dans la langue homérique ni dans aucune langue grecque, le sens que M. Doerpfeld lui voudrait donner. Quand le poète nous décrivait la porte de Sicile, il opposait le rocher *plus bas* de Charybde,

τὸν δ' ἕτερον σκόπελον χθαμαλώτερον ὄψει,

à la pierre droite de Skylla qui touche le ciel. Dans les vers qui, maintenant, nous décrivent la porte d'Ithaque ou, comme dit le poète, la porte du Nord Ouest, nous n'avons pas sans doute la même opposition textuelle entre la *haute* Samè et la *basse* Ithaque. Mais cette opposition, implicitement contenue déjà dans le nom de Samè, était matériellement formulée, je crois, dans le texte même du périple que le poète ou ses prédécesseurs avaient devant les yeux : dans le périple de Skylax, nous avons rencontré la même opposition pour le détroit de Kalypso, entre la Colonne d'Europe et la Colonne de Libye, celle-ci étant basse, celle-là étant haute, ἡ μὲν ἐν τῇ Λιβύῃ ταπεινή, ἡ δὲ ἐν τῇ Εὐρώπῃ ὑψηλή[3]. Car, ici comme ailleurs, nous pouvons trouver mille indices nous montrant que le poète n'a pas connu d'expérience personnelle les sites qu'il

1. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 155 et 347.
2. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 17 et 64.
3. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 91; cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 259.

nous décrit. Il n'a pas vu, de ses yeux vu, Ithaque, — pas plus qu'il n'a vu la grotte du Kyklope, dans la mer occidentale, ni la plage, l'acropole et le sanctuaire de Pylos, sur la côte péloponésienne. Mais il avait devant les yeux ou dans la mémoire des textes scientifiques ou littéraires, Périples ou *Nostoi*, qui lui donnaient une description aussi exacte de cette Porte du Nord-Ouest que de la Porte de Sicile ou de la Porte des Lestrygons. Les *Instructions nautiques* nous disent :

Lorsqu'on vient du N.-O. pour faire le chenal d'Ithaque, on apercevra d'abord la haute terre de Sainte-Maure, puis le remarquable pâté blanc du promontoire de Leucate (cap Dukato), le morne élevé de la pointe Oxoi d'Ithaque et enfin la pointe Nord de Céphalonie, qui est relativement basse. Les navires sous voile n'entreront pas dans le chenal d'Ithaque sans un bon vent, car il y a trop de fond pour mouiller ; si le vent tombe, les courants sont incertains et quelquefois des grains d'une violence extrême tombent de la haute terre.

Nos *Instructions* sont faites pour nos marines qui, venant du Nord-Ouest, vont au Sud-Est, en passant de l'Adriatique dans les eaux grecques. On voit que, pour elles l'entrée du canal a aussi sa rive basse et sa rive haute : « quand on vient du N.-O », c'est l'extrémité méridionale de Leucade qui est la « haute terre », et c'est la pointe Nord de Képhalonie qui est la terre relativement basse ». Pour les marines primitives qui, naviguant en sens opposé, venaient du Sud-Est vers le Nord-Ouest, c'était la pointe méridionale de Képhalonie avec son mont Néro (1590 m.) qui était la terre haute, *Samè*, et la terre « relativement basse », χθαμαλή, c'était Ithaque avec ses collines de deux à trois cents mètres (Partsch ne donne que 280 mètres au plateau de Marathia qui termine Ithaque dans le Sud). Consultez nos cartes. Vous verrez qu'à nos marins actuels, la « rive haute », la terre de Leucade, présente les 1200 mètres du mont Stavrotas, et que la « rive relativement basse », la terre de Képhalonie, offre des collines abruptes dépassant trois et quatre cents mètres (Partsch donne 120, 242, 318 et 618 mètres aux collines qui se succèdent, sans interruption, sur cette pointe Nord de Képhalonie). Les rapports et contrastes d'altitude sont, on le voit, les mêmes de part et d'autre.

Ce sont les mots *vers le zophos*, πρὸς ζόφον, que je traduis par *Nord-Ouest*. J'ai donné plus haut les raisons de cette traduction, quand, dans l'épisode de Kirkè, nous avons expliqué « les maisons de l'Aurore[1] ». Nous savons que le poète divise son horizon en quatre demeures : l'*aurore* tient la façade entre le Nord et l'Est ; le *soleil* (nous disons le *midi*) tient la façade entre l'Est et le Sud ; le *couchant* (le poète dit aussi l'*érèbe*) tient la façade entre le Sud et l'Ouest ; le *zophos* enfin, c'est-à-dire les ténèbres et l'ombre, σκιά, σκότος, occupe entre l'Ouest et le Nord la quatrième et dernière façade que jamais ne visite le soleil

1. Cf. plus haut, p. 261 et suiv.

des vivants, φαεσίμβροτος, mais que longe, par derrière les limites de nos terres, invisible à nos yeux, visible seulement pour les défunts, le soleil des morts. Le détroit entre Ithaque et Képhalonie est pour les navigateurs de ce temps la dernière porte du Nord-Ouest. Quand les gens de Pylos s'aventurent vers la région de l'ombre, vers le *zophos*, ils font le voyage que nous a décrit la *Télémakheia*. Ayant d'abord côtoyé les plages boueuses de l'Élide, ils traversent, comme Télémaque, la porte de Zakynthos, le canal entre Zante et le Péloponnèse : dans cette porte, le poète nous a prévenus que les Iles Pointues sont un dangereux écueil. Puis ils gagnent le cap Monda, l'extrême pointe méridionale de Képhalonie. Côtoyant ensuite la rive sud-orientale de Képhalonie, ils s'engagent dans le canal entre Samè et Ithaque. Mais, pour être à couvert des vents du Nord qui font rage en ce couloir, ils quittent bientôt la côte de Képhalonie et viennent caboter au long même d'Ithaque. Cette île « basse » (par contraste avec Samè, l'île *haute*) est donc, après Zante et Képhalonie, la dernière, πανυπερτάτη, qu'ils rencontrent dans la mer, εἰν ἁλί, vers le Nord-Ouest, πρὸς ζόφον[1] :

αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτη εἰν ἁλὶ κεῖται
πρὸς ζόφον.

Les deux îles Samè et Ithaque ne forment pas seulement les deux montants de cette porte du Nord-Ouest : elles en offrent encore les deux reposoirs dans leurs deux villes nommées, elles aussi, Samè et Ithaque.

A l'entrée méridionale du détroit, la côte de Képhalonie est échancrée d'une double baie aux deux côtés du cap Dekalia : baie de Samos et baie d'Anti-Samos, disent nos cartes, et les *Instructions nautiques* ajoutent[2] :

Le cap Dekalia forme la côte Est de la baie de Samos; il est rocheux, escarpé et nu, et facilement reconnaissable à un petit pic remarquable qui le surmonte. Ce pic, élevé de 160 mètres, est partiellement couvert de buissons. Le cap forme avec la pointe S. Andrea, extrémité Sud d'Ithaque, l'entrée Sud du canal d'Ithaque, large de près de 2 milles, avec des rivages escarpés des deux côtés et de grands fonds.

1. Il est une autre épithète que le poète applique constamment à Ithaque et dont je ne tiens pas compte. C'est εὐδείελος. Personne ne peut nous dire exactement ce que cette épithète signifie. Elle est appliquée à d'autres îles. Elle semble parfois être réservée aux îles, leur servir de caractéristique (XIII, 234-235) :

ἤ πού τις νήσων εὐδείελος ἠέ τις ἀκτή

Les lexicographes et commentateurs, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ont proposé trois ou quatre traductions également acceptables, qu'Ebeling, dans son *Lexicon Homer.*, nous énumère à la queue leu-leu :

1° *bene conspicuus, illustris, qui bene cernitur* (καθὸ νησός ἐστι· πᾶσαι δὲ αἱ νῆσοι συγκρινόμεναι ἠπείροις εὐδηλότερα ἔχουσι τὰ ὅρια);

2° alii ad δείλη referentes de *situ occidentali* interpretantur;

3° *apricus*, esse enim δείελον solis calorem;

4° denique Schreiber *meridiem versus declivis atque minus asper*, quod probat Volcker etsi nunc mutata sit insulae natura.

De toutes ces interprétations, s'il fallait choisir, je préférerais encore la seconde : δείελος dans les poèmes homériques désigne *le couchant*. Ithaque est bien l'Ile du Couchant sur la porte du *zophos*. Mais cette explication me paraît aussi peu certaine que les trois autres : elle est probable; les autres le sont aussi.

2. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 67 et suiv.



FIG. 50. — SAMOS ET SAINT ANDRÉ
Photogravure de la carte marine n° 3210.

Baie d'Anti-Samos. — Directement dans l'Est du cap Dekalia, se trouve la baie d'Anti-Samos, profonde d'environ $\frac{3}{4}$ de mille, mais sans importance. Un navire mouillera dans cette baie par 18 à 22 mètres d'eau, à environ 2 encablures de la plage qui se trouve au fond de la baie; mais comme celle-ci est ouverte au N.-E., d'où soufflent quelquefois de violentes rafales, on ne l'utilisera que comme relâche momentanée pendant l'été.

Baie de Samos. — Cette baie, qui se trouve entre le cap Dekalia et le rivage qui lui fait face dans l'Ouest, a 2 milles $\frac{1}{2}$ d'ouverture et 1 mille $\frac{1}{2}$ de profondeur. Elle est demi-circulaire et abritée de tous les vents, excepté de ceux du Nord; même avec les vents de cette partie, la mer n'y serait pas dangereuse, car la tenue au fond de la baie est bonne, vase et sable. Les navires peuvent mouiller par des fonds de 22 à 27 mètres. Il y a bon mouillage pour les petits bâtiments par 22 à 24 mètres d'eau. Les grands navires mouilleront plus au large. Un petit môle, aboutissant auprès de la grande maison, s'avance dans l'Ouest jusqu'aux fonds de 3^{m},6 et sert d'abri aux caboteurs. Pendant les gros vents, il faut être prêt à recevoir les violentes rafales qui tombent de la haute terre.

Juchée sur les falaises terrestres du cap Dekalia, l'antique Samè ou Samos était vraiment une « haute ville » avec une plage à ses pieds pour tirer les vaisseaux. Sur cette plage, aujourd'hui, un petit village est venu relever ses maisons, depuis que le canal n'est plus la proie des corsaires de toute religion et de toute nationalité. Les *Instructions* nous disent :

Le village de Samos, dans l'angle S.-E. de la baie, est petit et ses maisons sont éparses. Sur le sommet d'une colline, dans l'Est, il y a les ruines de l'antique ville de Samos et l'on peut voir encore les restes bien conservés de belles fortifications helléniques. Une grande plaine, richement cultivée et bien arrosée, s'étend dans le Sud du fond de la baie.

Cette relâche de Samos est utile en cas de nécessité. Elle est loin d'être bonne : elle est ouverte en plein aux vents du Nord; elle est balayée par « les violentes rafales qui tombent de la haute terre »; il a fallu construire un petit môle, s'avançant dans l'Ouest, pour donner un sûr abri aux caboteurs. Ce n'est donc pas en cette baie que les marines fréquentant le détroit auront leur station principale. Grâce à sa « plaine richement cultivée et bien arrosée », Samos a pu devenir jadis et pourra redevenir demain une assez grande ville des insulaires, des terriens. Mais les marins, surtout les voiliers primitifs, ont besoin d'un autre refuge en ces parages dangereux que les *Instructions nautiques* nous décrivaient plus haut.

Venant du N.-O., nos voiliers « n'entrent pas dans le chenal d'Ithaque sans un bon vent », c'est-à-dire sans un vent du Nord; mais, entrés par un bon vent qui les porte droit vers le Sud, ils descendent d'une haleine tout le chenal, sans autre arrêt que, parfois, une relâche de cabotage pour le service des insulaires. Sur ce chenal d'Ithaque, nos voiliers n'auront donc besoin ni d'un grand refuge ni même d'un reposoir. Pour les rameurs primitifs qui, venant du S.-E., devaient lutter contre les vents du Nord dominants en ce couloir, il en allait

tout différemment. Par la navigation de Télémaque, nous voyons encore la façon dont en usent ces rameurs. Arrivés à la première pointe d'Ithaque vers le Sud, les gens de Télémaque abordent au port S. Andrea (nous reviendrons sur cette navigation). En ce port S. André, ils laissent leur passager. A la rame, non plus à la voile (afin d'éviter les risques des brusques rafales à chaque tournant de cap ou de montagne), ils remontent le détroit : ils se tiennent sous l'abri d'Ithaque, dont la direction générale N.-N.-O. les couvre du Borée et les protège un peu contre le Zéphyre. Ils gagnent ainsi leur plage de remise au fond d'une anse bien abritée, sous la ville odysséenne d'Ithaque.

Tout à l'autre bout du canal, cette Ithaque (ville) odysséenne étage ses maisons et ses ruelles autour de la petite rade que nous appelons aujourd'hui encore le Port de la Ville, *Port Polis*. Nous étudierons longuement ce mouillage. Nous légitimerons point par point cette identification. Du côté de la mer et du côté de la terre, nous verrons que Port Polis satisfait à toutes les nécessités des premiers navigateurs. Bien protégé des vents du Nord; cerclé de plages sablonneuses qui descendent lentement sous l'eau profonde; pourvu sur la rive même d'une aiguade abondante et commode en ce Puits, que nos cartes marines indiquent encore à la plage orientale : c'est vraiment un port excellent au gré des marins homériques.

Les galères tout autour trouvent des remises de halage. Les rameurs, sans craindre vents du large ni rafales de la haute terre, s'y peuvent rafraîchir. Au fond du port, la terre s'élève lentement vers le milieu de l'île : par une autre pente, on redescend vers un autre mouillage de la côte opposée. Entre Port Polis sur le détroit et Port Frikais sur la mer du large, nous verrons que la ville d'Ulysse gardait l'une de ces routes isthmiques, dont nous avons étudié le rôle : dans la petite île d'Ithaque, cette route isthmique est fort courte; elle n'en est pas moins — nous le verrons — très importante. En pareille situation, Port Polis devient pour les navigateurs la grande relâche dans la porte du Nord-Ouest : c'est, pour les Achéens, le dernier reposoir sur la route du *zophos*. La ville d'Ulysse, capitale de ce royaume maritime, est bien la « dernière » ville à l'orée du monde barbare.

Le poète ajoute que les nombreuses îles du royaume « entourent Ithaque, toutes proches les unes des autres »,

ἀμφὶ δὲ νῆσοι
πολλαὶ ναιετάουσι μάλα σχεδὸν ἀλλήλῃσιν.

Ces autres îles donc sont tout autour d'Ithaque, ἀμφί. Elles sont nombreuses, πολλαί. Mais il en est trois principales, Samè, Doulichion et Zakynthos, que le poète cite nominativement. Ce sont les plus grandes, sans doute, ou les mieux peuplées. Ces trois îles sont moins voisines d'Ithaque que telles ou telles autres terres de moindre importance. Elles sont un peu à l'écart, ἄνευθε : tout près d'Ithaque, en effet, il est d'autres îlots ou d'autres îles, Atoko, Arkoudi.

FIG. 91. — LA VILLE D'ITHAQUE ET LA PORTE DU NORD-OUEST
Photogravure d'après la carte marine n° 3210.

Daskalio, etc., bien plus proches que Doulichion et, surtout, que Zakynthos. Ces trois grandes îles, en outre, ne sont pas au Nord-Ouest d'Ithaque, πρὸς ζόφον : elles sont dans les deux « maisons » de l'aurore et du soleil,

... αἱ δέ τ' ἄνευθε πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε.

Pour employer une expression homérique qui nous est familière, elles ne sont pas *derrière* Ithaque, sur la route de l'ombre et de la nuit : elles sont toutes *devant* Ithaque, sur la route de la lumière et du jour. Mais les unes sont dans la partie droite du *devant*, au soleil, au midi; les autres sont dans la partie gauche, à l'aurore, à l'Est. Nous avons retrouvé deux de ces îles, Samè et Zakynthos. Ces deux-là sont au midi, au *soleil* d'Ithaque, πρὸς ἠέλιον. Reste à découvrir la troisième, Doulichion, qui, seule par conséquent, peut et doit se retrouver dans la maison de l'aurore, πρὸς ἠῶ, c'est-à-dire entre le Nord et l'Est.

* * *

Les Anciens déjà hésitaient sur le site véritable de cette « Ile Longue », *Doulichion*, δούλιχος, δόλιχος : les marins de l'époque classique ne fréquentaient plus cette île odysséenne ou lui donnaient un autre nom; les géographes cherchèrent Doulichion dans tout le voisinage d'Ithaque. Les Modernes n'ont fait que reprendre les hypothèses des Anciens.

Parmi ces hypothèses, il en est une que nous écarterons tout d'abord. Sous prétexte qu'en face d'Ithaque et de Port Polis, la côte septentrionale de Képhalonie a un lieu dit Douliko, certains Modernes ont remis en vogue une théorie énoncée par Strabon, qui la rapportait à Hellanikos[1]. Profondément entamée par de longs golfes qui se font face, presque traversée de part en part, Képhalonie, disent-ils, est une double île, une paire d'îles plutôt qu'une île unique : nos vieux géographes parlent souvent des deux Képhalonies. A l'époque homérique, Samè et Doulichion seraient cette double Képhalonie : Samè serait la Képhalonie du Sud-Est, autour de la baie et de la plaine de Samos; Doulichion serait la Képhalonie du Nord-Ouest, la longue presqu'île où nous trouvons aujourd'hui le lieu dit Douliko.

Il suffit, je crois, d'exposer cette théorie pour en voir les incompatibilités avec le texte homérique, d'une part, avec les réalités géographiques de l'autre. Le texte nous apprend que Doulichion doit être *à l'aurore* d'Ithaque, c'est-à-dire entre le Nord et l'Est : la presqu'île de Képhalonie est juste à l'opposé, non pas *devant* Ithaque, mais *derrière*, non pas à l'aurore ou au soleil, mais au couchant et même au *zophos*. Dans la réalité homérique, comme dans la réalité de tous les temps, Képhalonie ne pouvait pas être une double île : les naviga-

1. Strab., X, 456. Cf. Partsch, *Kephallenia*, p. 46.

teurs, parlant des deux Képhalonies, entendent la Grande et la Petite[1], Ithaque et Samé, dirait le poète homérique. Les géographes, quand ils ont une carte sous les yeux, peuvent bien voir ces golfes profonds qui, des deux parts, pénètrent l'île et semblent vouloir se rejoindre pour la couper en deux. Mais sur la mer, non plus sur la carte, les navigateurs ont une vue toute différente, une vue exactement contraire. Sur la mer, Képhalonie borde le canal de sa haute chaîne continue. Le mont Néro, de ses seize cents mètres, domine l'extrémité méridionale; les collines septentrionales de Douliko, plus basses, dépassent encore trois cents mètres. Dans l'intervalle, le navigateur, loin d'apercevoir une coupure, ne voit au contraire qu'un front de muraille abrupte, s'abaissant régulièrement mais continûment. Partout, au long de ce rempart, la mer sans fond borde la côte escarpée. En un seul point, autour de la baie de Samos, les navigateurs aperçoivent une plaine et, dominant cette plaine, la ville dont les premiers thalassocrates appliquaient le nom à l'île tout entière : Samè. Mais cette plaine, profonde de quelques cents mètres seulement, est encore cerclée des mêmes montagnes abruptes. Elle ne s'étend pas d'une mer à l'autre, par le travers de l'île. Elle forme, non pas un isthme, mais un cirque. Ce n'est pas une coupure ni même une fente : ce n'est qu'un simple coude de la barrière montagneuse. Doulichion ne saurait donc être Képhalonie.

Autre théorie : au N.-N.-E. d'Ithaque, l'île que les Anciens nommaient Leukas, les Vénitiens Santa Maura, et que nous appelons indifféremment Leucade ou Sainte-Maure, darde vers Ithaque une longue pointe; parmi les premiers navigateurs, cette pointe aurait porté le nom de Doulichion. Cette seconde hypothèse, émise elle aussi dès l'antiquité, reprise elle aussi par les Modernes, ne me semble pas moins inacceptable. Leucade, je crois, ne peut pas être l'Ile Longue du poète pour la bonne raison qu'aux temps homériques elle n'était pas une île; aujourd'hui encore, nous ne pouvons lui donner le nom d'île que par une singulière liberté de langage. Le vieux périple de Skylax a raison de nous dire que Leucade est une presqu'île, ἀκτὴ καὶ πόλις Λευκάς, qui tient à l'Acarnanie et s'avance dans la mer jusqu'au Promontoire Blanc, au cap Leucade, sur le canal d'Ithaque : αὕτη ἀνέχει ἐπὶ τὸν Λευκάταν, ὅ ἐστιν ἀκρωτήριον πόρρωθεν ἐν τῇ θαλάττῃ[2].

Sur leurs cartes, en effet, lès marins nous montrent exactement ce qu'est Leucade, — non pas une île, mais un promontoire de la côte acarnanienne. Toute cette côte d'Acarnanie, entre le golfe d'Arta au Nord et les embouchures de l'Achélòos (Aspro-Potamo) au Sud, présente le même aspect et la même

1. Cf. Michelot, *Portulan*, p. 343 et suiv. : « Avant de sortir du canal des deux Céphalonies, du côté du Sud de la Grande, il y a une vaste rade. La petite Céphalonie met toute la rade à couvert (c'est notre rade de Samos); on y fait de l'eau sur le côté Sud, où on trouve une fontaine au bord de la mer : il faut prendre garde aux bandits. L'isle de la petite Céphalonie est à deux lieues de la grande : on y trouve un port nommé Itaque. »

2. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 36.

nature. Ce n'est qu'un pâté d'îlots montagneux, reliés les uns aux autres par une boue d'alluvions ou par des chapelets de lacs et de marécages. Dans le Sud, autour des bouches de l'Achélôos, nous voyons bien comment les apports de ce fleuve boueux, de ce *Fleuve Blanc*, Aspro-Potamo, ont tout récemment encore soudé à la rive continentale des îles et des îlots, qui, durant l'antiquité, devaient être ceinturés d'eau de mer ou d'eaux saumâtres. Dans le Nord, pareillement, tout au fond du golfe d'Arta, les apports d'un autre fleuve boueux, — l'Arachthos des Anciens, l'Arta des Modernes —, ont pu modifier le tracé des côtes antiques. Les *Instructions* nous disent :

L'Aspro-Potamo ou Rivière Blanche n'a que $0^m,6$ d'eau sur la barre. C'est la plus considérable des rivières de la Grèce. Comme elle descend d'une chaîne de hautes montagnes, elle grossit beaucoup en hiver, inonde toute la plaine dans les environs de la mer et produit des dépôts considérables. La barre brise par les vents de S.-O. ; le fond est petit jusqu'à $\frac{3}{4}$ de mille au large, puis il augmente brusquement. Quelquefois l'eau est décolorée à près de 2 milles du rivage.

[Dans le golfe d'Arta], la côte Nord est formée par une succession monotone de marécages, de tourbières, de lagons, que sépare seulement des eaux du golfe une étroite bande de sable et de vase, submergée en hiver, et qui font paraître le golfe plus grand qu'il ne l'est en réalité, car ils s'avancent au loin jusqu'au terrain plus élevé. C'est à ces grands marais et à ces terrains humides que l'on doit attribuer les pernicieux effets de la malaria qui rend ce pays insalubre, en été surtout, pendant les mois d'août et de septembre. Ces lagons abondent en poissons et en langoustes et sont les rendez-vous d'une immense quantité d'oiseaux aquatiques, surtout de nombreuses bandes de pélicans qui se nourrissent des poissons du golfe. L'Ambracicus sinus était autrefois célèbre par ses poissons; il en serait encore ainsi aujourd'hui; mais la pêche y est peu active. Les rivières Luro et Arta coulent à travers les grandes plaines et les marais, qui se sont formés entre le golfe et les montagnes où elles prennent leur source.

Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, nous voyons donc les causes actives et puissantes qui ont certainement modifié cette côte acarnanienne, soit au Nord dans le golfe d'Arta, soit au Sud dans les parages de l'Achélôos. Mais dans l'intervalle de ces deux fleuves, et particulièrement autour de Sainte-Maure, nous ne voyons ni rivières ni même torrents assez « travailleurs » pour nous faire supposer que les Anciens connurent ces parages très différents de ce que nous les voyons aujourd'hui. On peut admettre avec Partsch[1] que les courants marins et la houle, jetés par les vents du Nord contre les falaises occidentales de Leucade, ruinent ces falaises et, de leurs débris pulvérisés, construisent le grand épi de sable qui va du cap Zuana au Port S. Nikolo, en bordant la façade septentrionale de notre île[1]. Mais ce ne sont pas ces courants marins qui, dans les âges historiques, ont comblé l'intervalle entre les masses rocheuses du continent et les masses rocheuses de Leucade : en cet endroit, la plaine

1. Cf. Partsch, *Leukas*, tout le chapitre intitulé *die Lagune*.

isthmique est faite de boue; elle n'est pas faite de sables comme l'épi septentrional; le courant maritime, d'ailleurs, porte vers le Nord.

Entre les masses rocheuses de Sainte-Maure et les masses rocheuses (monts Lamiah et Saussi) du continent voisin, les Anciens voyaient déjà le pays tel que nous l'apercevons de nos jours. Un canal artificiel traverse aujourd'hui cette plaine basse, marécageuse, que recouvre en partie une lagune profonde à peine de deux pieds. Ces terres diluées et ces eaux épaisses font un isthme véritable qui toujours empêcha toute communication maritime entre la mer du Nord et la mer du Sud. Cette plaine ressemble de tous points à l'autre étendue de champs, de marais et de lacs, qui, un peu plus à l'Est, sépare des monts Lamiah et Saussi l'Acarnanie proprement dite. Nos marins n'établissent aucune différence entre ces deux couloirs marécageux. A leurs yeux, dans leurs descriptions, le couloir oriental, à demi noyé sous les eaux du lac Vourlia, s'étend de la baie Zaverda au *port* San Nikolo; le couloir occidental, notre plaine de Sainte-Maure, va de la baie Demata au *port* Drepano. Nos marins, entre Sainte-Maure et la terre ferme, ne connaissent donc pas un détroit, mais un port en cul-de-sac :

Port Drepano, formé entre Sainte-Maure et la terre ferme, a 3 milles de profondeur et une largeur moyenne de 1 mille ½. Le mouillage est au fond du port, par des fonds de 22 à 13 mètres, bonne tenue, dans le S.-O. du fort de San Giorgio, de couleur blanche et situé sur une colline du continent, à 45 mètres d'élévation. Un petit îlot de roche de couleur blanche, situé au pied de la colline, projette un môle noyé dans l'Ouest; en face, sur Sainte-Maure, les restes d'un ancien môle s'avancent dans l'Est. A l'extrémité de chaque môle une petite bouée *noire* marque le chenal qui mène à un mouillage intérieur.

Ce mouillage intérieur est employé par les petits bâtiments qui viennent charger le sel des grandes salines du voisinage. De l'intérieur de ce mouillage un étroit chenal d'embarcations, avec 1 mètre d'eau, conduit au môle de Sainte-Maure, dans le Nord. Une belle route mène à la capitale de l'île où il y a un télégraphe. Un vapeur venant de Patras fait escale à Port Drepano toutes les semaines.

Les vapeurs venant de Patras à Port Drepano ne sauraient monter jusqu'à Santa Maura par « cet étroit chenal d'embarcations avec un mètre d'eau ». Mais, par leur belle route, les gens de Santa Maura, descendant vers ce port du Sud, viennent à la rencontre des vapeurs de Patras, comme ils vont par une autre route à la rencontre des vapeurs de Prévésa ou de Corfou, sur la rade septentrionale. Leur ville isthmique a deux échelles, l'une sur la rade du Nord, l'autre dans le port méridional. Le chenal qui coupe l'isthme marécageux n'est pas et n'a jamais été un passage des marins : ce n'est et ce ne fut jamais, à vrai dire, qu'une fortification des insulaires contre les pillages des montagnards continentaux, un fossé que les colons ou thalassocrates étrangers, maîtres de Leucade, avaient creusé, entretenu et jalonné de forteresses (Forts Sainte-Maure, Alexandros, Constantin et Saint-Georges) pour se défendre contre les indigènes de la grande terre.



FIG. 92. — L'ISTHME DE LEUCADE
Photogravure de la carte marine n° 3210.

Les textes des Anciens sont formels là-dessus. Hérodote et Thucydide signalaient déjà les alluvions et les atterrissements que nous avons indiqués en certains points de la côte acarnanienne. Les bouches de l'Achélôos, surtout, furent célébrées par tous les auteurs de l'antiquité pour ce travail de construction « qui transformait les îles en continents », comme dit le versificateur,

νῆσοι
ἅς ὁ Ἀχέλωος προσχωνύνων ἤπειρον ποιεῖ.

Hérodote pensait déjà que la moitié des anciennes Iles Échinades (nous allons étudier ce petit archipel) avait été reliée à la terre ferme, τῶν Ἐχινάδων νήσων τὰς ἡμισέας ἤδη ἤπειρον πεποίηκε, et Thucydide mesurait qu'au train de l'Achélôos et de son delta, toutes ces îles avant peu seraient devenues montagnes côtières, ἐλπὶς δὲ καὶ πάσας οὐκ ἐν πολλῷ τινι ἂν χρόνῳ τοῦτο παθεῖν[1]. Mais pour Leucade, loin de constater un pareil travail de soudure avec la côte voisine, les Anciens nous disent unanimement que, dès l'origine, c'était une presqu'île rattachée à la grande terre. Ils connurent ici un isthme comparable, toutes proportions gardées, à l'isthme de Suez · c'était la même absence de terres montagneuses, la même étendue semi-fluide de sables, de boues, de lagunes et de marais. Mais c'était bien un isthme et, loin de supposer que Leucade autrefois ait pu être une île, tous les Anciens affirment qu'avant l'arrivée des colons doriens elle faisait déjà partie du continent. En travers de cette bande isthmique, ce furent, disent-ils, les colons doriens qui creusèrent un chenal artificiel[2]. Thucydide et Skylax nous parlent de l'*isthme* des Leucadiens. Strabon et les géographes s'accordent avec Polybe et les historiens pour appeler Leucade une ancienne péninsule : *Leucadia nunc insula est*, dit Tite-Live qui copie Polybe, *vadoso freto, quod perfossum manu est, ab Acarnania divisa : tum paeninsula erat*[3], et Strabon nous donne la date exacte où le chenal artificiel fut creusé :

Leukas était jadis une péninsule de la terre des Acarnaniens, αὕτη δ' ἦν τὸ παλαιὸν μὲν χερρόνησος τῆς Ἀκαρνάνων γῆς. Aussi Homère l'appelle-t-il une pointe du continent, καλεῖ δ' ὁ Ποιητὴς αὐτὴν ἀκτὴν ἠπείροιο. Il en fait une *pérée* d'Ithaque et de Képhallènie, un morceau d'Acarnanie, τὴν περαίαν τῆς Ἰθάκης καὶ τῆς Κεφαλληνίας ἤπειρον καλῶν· αὕτη δ' ἐστὶν ἡ Ἀκαρνανία. Ce furent les Corinthiens envoyés par Kypsélos et Gorgos qui s'installèrent sur cette presqu'île et, coupant d'un canal l'isthme péninsulaire, firent une île de Leukas, τῆς χερρονήσου διορύξαντες τὸν ἰσθμὸν ἐποίησαν νῆσον τὴν Λευκάδα[4].

Si l'on pensait à mettre en doute le renseignement transmis par Strabon et confirmé par tous les auteurs, il faudrait prendre garde que l'étude attentive

1. Hérod., II. 10; Thucyd., II, 102. Cf. là-dessus l'excellent livre d'Oberhümmer, *Akarnanien*, auquel je renvoie une fois pour toutes.
2. Après le livre d'Oberhümmer (1887), dont je viens de parler, Partsch a publié sa monographie *Insel Leukas* dans le fascicule supplémentaire n° 95 des *Petermann's Mitteilungen*; tous les renseignements et bibliographies sur Leucade s'y trouvent résumés.
3. Tite-Live, XXXIII, 17, 6. Cf. Oberhümmer, *Akarnanien*, p. 9.
4. Strab., X, 451. Cf. là-dessus le chapitre *die Lagune* dans Partsch, *Leukas*.

des faits et des noms géographiques nous conduisent aux mêmes assertions. Voici trois sortes d'arguments fournis par l'ethnographie, la topologie et l'onomastique.

Par l'ethnographie antique, d'abord, nous voyons que Leucade diffère entièrement des autres îles Ioniennes. Les premiers colons grecs, de race et de langue éoliennes, occupèrent Zakynthos, Samè et Ithaque, qui étaient des îles et où ils n'avaient rien à craindre des sauvages terriens. Ils délaissèrent Leucade d'où les écartait sans doute la crainte des Épirotes : par l'histoire moderne de Leucade et par les incursions valaques, albanaises ou turques, dont elle eut à souffrir douze siècles durant, nous voyons les dangers du continent trop proche. Longtemps après les Éoliens, aux temps historiques, de nouveaux colons grecs plus hardis, mieux armés et appuyés de la force corinthienne, vinrent installer à Leucade leurs familles et leur langue doriennes : encore prirent-ils le soin de creuser entre leur ville et les tribus du continent barbare le fossé que nous savons.

On a longuement discuté, parmi les Modernes, sur le site et la longueur réelle de ce fossé corinthien. Quelques-uns pensent que, la lagune actuelle existant déjà, les Corinthiens coupèrent seulement la langue de sables septentrionale qui porte aujourd'hui la citadelle. Je croirais plus volontiers, — à cause du texte d'Arrien que nous allons voir, — que le canal corinthien traversait aussi les boues fluides de la lagune. Mais la longueur de ce fossé nous importe peu. Son existence seule nous est une preuve suffisante que les bateaux homériques, avant ce travail, ne pouvaient pas user de ce cul-de-sac comme d'un détroit. Ce fossé lui-même m'apparaît sans doute comme un chenal de petite navigation, mais, plus encore, comme une œuvre de défense. Il put servir de passage aux petits bateaux. Durant l'antiquité, nous voyons même des flottes emprunter ce chemin. Mais à travers ces terres coulantes et ces eaux pâteuses, il semble bien que ce canal sans largeur et sans profondeur ne pouvait servir, comme aujourd'hui, qu'aux très petites embarcations : quand les grands vaisseaux le voulaient emprunter, c'était moins comme un bras de mer navigable que comme une route de halage, un *diolcos* plus encore qu'un *dioryktos*. Ce détroit artificiel était si peu large, si malaisé à reconnaître et si changeant, qu'il avait fallu le jalonner de pieux et de signaux pour éviter les échouages : πασσάλοις δὲ ἔνθεν καὶ ἔνθεν πεπηγόσιν ἀπεδηλοῦτο τὰ βραχέα κατάπερ ἐν τῷ μεσσηγὺς Λευκάδος τε νήσου ἰσθμῷ καὶ 'Ακαρνανίας ἀποδέδεικται σημήια τοῖς ναυτιλλομένοισι τοῦ μὴ ἐποκέλλειν ἐν τοῖσι βραχέσι τὰς νέας[1]. A prendre au pied de la lettre certains textes, il pourrait sembler même que ce chenal de barques était sans cesse menacé, durant l'antiquité déjà, de comblement ou d'interruption. Au XIX[e] siècle, il a fallu les travaux des Anglais pour lui rendre sa profondeur de

1. Arrien, *Indic.*, 41 ; *Geog. Graec. Min.*, I, 365-366.

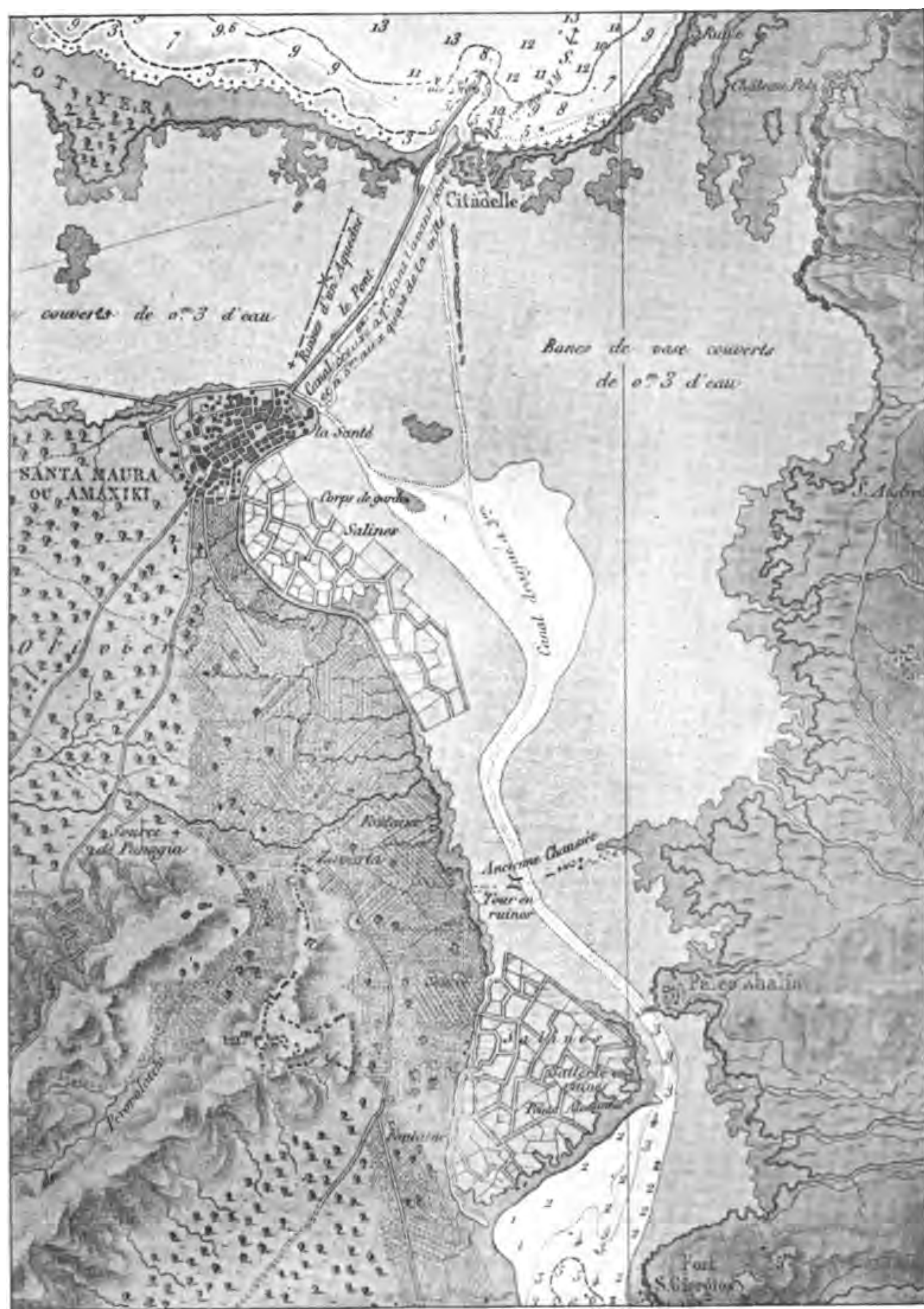


FIG. 95. — AMAXIKI ET LEUKAS
Photogravure de la carte marine n° 3297.

trois pieds et sa largeur de quelques mètres : les Hellènes, en ces dernières années, se remettant à l'œuvre, l'ont amené, avec grand'peine, à trois mètres de profondeur.

Au bord de leur fossé, les colons corinthiens installèrent leur ville sur les premières collines insulaires, entre deux vallées d'olivettes, auprès de sources abondantes. La capitale actuelle, Santa Maura des Vénitiens, Amaxiki des Grecs, n'occupe pas le site de la ville antique. Nous retrouvons ici encore l'alternance des capitales insulaires que nous avons signalée partout. Ici, les deux capitales successives répondirent pourtant aux mêmes besoins. C'étaient moins des villes de navigateurs, de rameurs, que des villes de colons, de *charretiers, amaxa, amaxikè*. Toutes deux s'établirent à portée de la mer, mais non sur le rivage. Toutes deux, dans la grande plaine de l'île, parmi les champs et les olivettes, vécurent ou vivent de la vente de leurs produits agricoles, non pas de la navigation. Toutes deux, pour la commodité de ce commerce, creusèrent un canal permettant à leurs propres barques d'atteindre la mer libre ou aux embarcations des navigateurs de remonter jusqu'à leurs agoras. Mais toutes deux restèrent des villes isthmiques, continentales, bien plutôt que des ports.

La seule différence entre leurs deux sites tint à la différence de leurs temps et de leurs thalassocraties. Sainte-Maure vénitienne s'est fondée aussi près que possible de la rade septentrionale, parce que les thalassocrates lui venaient et lui viennent encore du Nord, de l'Adriatique, de Corfou. Leukas dorienne[1] s'était fondée aussi près que possible du port méridional, parce que les thalassocrates venaient alors du Sud, des mers grecques, de Corinthe. Leukas avait juché son acropole et ses murailles sur une haute butte, d'où elle faisait front aux Barbares de la côte opposée : Sainte-Maure, établie dans la plaine, eut soin de construire une citadelle en travers de l'épi de sable qui lui amenait les incursions des terriens[2]. Leukas, sous ses murs ou même à l'intérieur, avait sans doute un port, des quais, des bassins et des entrepôts bâtis de main d'homme, — comme Sainte-Maure aujourd'hui. Leukas pouvait avoir son avant-port sur la mer du Sud, comme Sainte-Maure a son avant-port à la côte septentrionale. Leukas avait aussi creusé un canal de communication directe entre son port intérieur et l'ancrage forain, pour permettre aux grands bateaux de monter jusqu'à elle : par les dernières corrections de nos cartes marines, nous voyons comment

1. Les ruines de Leukas sont indiquées sur notre carte marine : à 121 mètres d'altitude, sur la rive insulaire du chenal, elles font face à la moderne Paleo-Khalia.

2. Cf. Bellin, *Descript. du Golphe de Venise*, p. 157 et suiv. : Cette isle est l'ancienne Leucade. Les Grecs modernes l'appellent encore Leucada et n'appellent proprement Sainte-Maure que la citadelle où il y a une église de ce nom. La situation de cette forteresse est singulière, étant entourée d'eau de tous les côtés et assez bien fortifiée. Mais ce qui contribue à sa sûreté, c'est qu'on n'y peut aborder que par de petits bateaux plats, qui ne tirent qu'un pied d'eau, que les Grecs appellent *monoxyla* : ils sont faits d'un tronc d'arbre creusé. Cette isle a été successivement sous la domination des Vénitiens et sous celle des Turcs. Ensuite, elle devint une retraite de scélérats odieux à toute la chrétienté par leurs brigandages [cf. les Taphiens de l'*Odyssée*]. En 1684, les Vénitiens résolurent de détruire ces corsaires et ils y réussirent en se rendant maîtres de l'île et de la forteresse, qu'ils ont gardée depuis.

les Grecs aujourd'hui ont, depuis Amaxiki jusqu'à la mer libre, creusé un canal qui a 7 mètres de profondeur dans l'avant-port et 5 mètres aux quais de la ville. Mais nous voyons aussi qu'avec toutes les ressources de nos ingénieurs modernes, les Grecs n'ont pas encore réussi à creuser, en travers de l'isthme tout entier, de la rade du Nord au port méridional, un véritable passage de navigation : ils se sont contentés d'approfondir un peu le chenal boueux des Anglais, le draguant à trois mètres de fond.

La topologie de Leukas, comme la topologie de Sainte-Maure, ne se peut donc expliquer que si les colons corinthiens trouvèrent ici les mêmes conditions déjà que les colons vénitiens, la même lagune sans profondeur, le même isthme marécageux, la même interruption entre la mer du Nord et la mer du Sud, la même continuité entre la masse insulaire et la rive continentale. Le nom que les colons corinthiens donnèrent à leur ville nous est un nouvel indice.

Les colons doriens appelèrent leur ville *la Blanche*, Leukas. Les Anciens ajoutent que ce nom, emprunté d'un autre site, fut sans raison appliqué par les Doriens à leur site nouveau. Les premiers navigateurs, en effet, n'avaient donné le nom de *Blanche* qu'à la Pierre qui termine la pointe extrême de cette même « île » sur la mer méridionale, sur la porte homérique du Nord-Ouest, en face d'Ithaque et de Képhalonie. Les *Instructions* nous décrivent « le remarquable pâté blanc » de ce promontoire *Leukatas*, dont un beau calembour italien a fait aujourd'hui le cap *Dukato*. Strabon nous dit : « *Leukas* était d'abord la Pierre Blanche, le Cap Leukatas. La pierre mérite vraiment ce nom par sa couleur, πέτρα γάρ ἐστι λευκὴ τὴν χρόαν. On transporta plus tard le nom à la ville[1]. » De la Pierre, en effet, il est probable que le nom fut étendue à la région voisine, puis à l'île tout entière. Les colons corinthiens, survenant, donnèrent à leur ville nouvelle le nom de l'île dont elle devenait la capitale. Ce sont là opérations onomastiques qui nous sont familières : nous savons comment la plupart des îles grecques prennent le nom de leur capitale ou inversement. Sans même sortir de nos îles odysséennes, nous voyons comment, à l'époque homérique, les vocables *Zakynthos*, *Ithaque* et *Samè* sont tout à la fois les noms des îles et des villes. Mais la comparaison même avec *Zakynthos*, *Ithaque* et *Samè*, peut nous apprendre quelque chose de plus sur la date et l'origine de notre nom *Leukas*.

Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, à travers les changements de conquêtes et de civilisations, ces noms insulaires eurent des sorts très différents : *Zakynthos* est toujours le nom de l'île et de sa capitale; *Samè* (ou son équivalent grec Képhalonie) et *Ithaque* ne sont plus que les noms des deux îles qui, pour capitales modernes, ont l'une Argostoli, l'autre Port Vathy. Cette différence de destinées onomastiques nous est expliquée par les différences des sites. A travers

1. Strab., X, 451.

tous les changements d'exploitation, Zante conserve sa capitale au même point : c'est que le site répond tour à tour à tous les besoins des exploitants, qu'ils soient thalassocrates ou colons, navigateurs ou paysans. L'île de Zante a pour les navigateurs une grande importance; elle est située au long de la porte éléenne, sur le détroit qui borde le Péloponnèse : la capitale des navigateurs sera donc sur ce détroit. Pour les colons, l'île n'a de valeur que par la fertile plaine qui s'étend au pied des montagnes; mais cette plaine est sur la même façade du détroit, tandis que les montagnes occupent la côte opposée[1] : la capitale des colons sera donc au même point que la capitale des navigateurs; sémitique, grecque, romaine, byzantine, vénitienne ou anglaise, la même baie de Zante verra toujours subsister la même capitale insulaire. Les *Instructions nautiques* nous disent :

Zante (ancienne *Zakynthos*) est séparée de Céphalonie par un chenal profond et sain, large de 8 milles. L'île a 20 milles de longueur du N.-O. au S.-E. et une largeur maxima de 9 milles. Sa partie Ouest est montagneuse; sa plus grande élévation, située à peu près au tiers de sa longueur à partir du Nord, est de 829 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa partie Est forme en général une grande plaine avec des plantations d'oliviers et de riches vignobles.

Baie de Zante. — Cette baie, comprise entre la pointe Krionero au N.-O. et la pointe Davia au S.-E., a 3 milles de largeur, 1 mille de profondeur, et la forme d'un demi-cercle. Lorsqu'on a doublé la pointe Krionero en venant du Nord, on aperçoit, sous un bel aspect, la ville et le château de Zante. La ville s'étend en fer à cheval le long du rivage de la baie sur une longueur de 1 mille $\frac{1}{2}$; elle est bien bâtie, propre, avec plusieurs églises et de belles constructions vénitiennes. La Santé, la douane et la poste sont situées près de la place à l'origine du môle, dans une position commode pour les affaires. La population, de mœurs avenantes, est d'environ 22 000 habitants. Il y a un service régulier de paquebots, un télégraphe électrique, etc.... Zante, le seul port d'exportation de l'île, est particulièrement animé en septembre et octobre, saison du raisin de Corinthe.

A partir de la colline du Château, une grande plaine cultivée forme avec les pentes couvertes de verdure du mont Skopo un splendide panorama. Au pied de cette montagne, se trouve la pointe Davia, morne bordé de roches, terminant la plage de sable qui s'étend le long du rivage de la baie dont il est l'extrémité S.-E. On peut se procurer à Zante des provisions et des ressources de toutes sortes, ainsi que de l'eau douce à une aiguade située un peu dans le Sud de la pointe Krionero; mais la quantité d'eau est limitée et insuffisante pour une escadre.

A Képhalonie et Ithaque, nous n'avons rien de pareil. A travers les siècles, ces deux îles changent d'occupations et de villes. Toutes deux sont aussi bordières d'un détroit. Mais il se trouve que leurs plaines ou vallées cultivables tournent

1. Cf. O. Riemann, *Zante*, p. 2 : L'île de Zante se partage en deux régions bien différentes :
1° La région occidentale, formée par une grande chaîne de montagnes, qui traverse l'île dans toute sa longueur du N. au S. et dont le sommet le plus élevé est le mont Vrachiona;
2° La région orientale, qui est une grande plaine, bordée du côté de l'E. par deux groupes de collines : l'une se termine au S. par la citadelle de la ville actuelle; l'ancienne ville de Zacynthe devait être sur le même emplacement.

le dos à ce canal. Aux mains des thalassocrates, donc, les deux îles auront leurs deux capitales sur le détroit (c'est ce que nous voyons aux temps homériques) et les noms donnés par les premiers thalassocrates s'appliquent tout à la fois aux îles elles-mêmes et à leurs vieilles capitales, Samè et Ithaque. Mais, des colons survenant, le détroit et ses rives escarpées perdent leur importance : les plaines ou vallées de l'autre façade et leurs champs cultivables prennent leur revanche. C'est là que, tournant le dos au détroit, les villes nouvelles des terriens viennent se fixer. A la Samè (ville) homérique, succède, sur l'autre côté de Képhalonie, la Krania des Hellènes ou l'Argostoli des Vénitiens. A l'Ithaque (ville) odysséenne, succède le Port Vathy actuel. Dans les deux îles conservant toujours leurs noms primitifs d'Ithaque et Samè-Képhalonie, les noms des capitales nouvelles Krania ou Argostoli et Port Vathy appartiennent à une autre couche onomastique.

Nous pouvons suivre pour le vocable *Leukas* une histoire analogue, avec cette différence que les colons corinthiens n'inventèrent pas un nouveau nom pour leur capitale nouvelle : ils transportèrent seulement ce vieux nom *Leukas*, du site primitif où il était bien placé, à leur site où il n'avait que faire. Aujourd'hui, nous appelons Sainte-Maure cette île que les colons vénitiens dotèrent de leur château et de leur capitale Sainte-Maure, dans la plaine septentrionale, au milieu ou à portée des champs et des olivettes[1] : en face de l'Acarnanie, à l'opposé de notre route homérique du Nord-Ouest, cette plaine était, pour les colons vénitiens, la façade principale, la région habitable et vivante de leur île. Durant l'antiquité, les colons corinthiens avaient agi de semblable façon. Mais, avant les Corinthiens, les premiers occupants ou exploitants de cette terre en usaient tout différemment. C'était, à l'autre extrémité de l'île, une pointe abrupte, un rocher blanc, la Pierre Blanche, *Petra Leukas*, que, seule, ils connaissaient et dénommaient, — pourquoi? Sans hésitation, nous pouvons répondre : parce que ces premiers exploitants étaient, non pas des colons, mais des navigateurs, que ces thalassocrates se souciaient, non de champs cultivés, mais de routes maritimes, et que cette Pierre Blanche leur était un repère, le dernier repère de leur grand'route vers le Nord-Ouest. Après Ithaque, dernière île et dernière ville vers le *zophos*, la Pierre Blanche leur marquait l'entrée véritable

1. Les *Instructions nautiques*, n° 691, p. 58, nous disent : L'île de Sainte-Maure (ancienne *Leucada*) a un peu moins de 19 milles de longueur, 8 milles dans sa plus grande largeur et une superficie estimée à 180 milles carrés. Une haute chaîne de montagnes, avec plusieurs contreforts s'avançant dans l'Est, suit toute la longueur de l'île. La hauteur la plus considérable, située dans le Sud, est le mont Stavrotas, à double sommet, élevé de 1128 mètres et bien visible du Nord et de l'Ouest. Pendant l'hiver, les montagnes les plus élevées sont couvertes de neige. La végétation est généralement belle, mais elle est rare auprès du sommet des hauteurs. Il y a plusieurs plaines fertiles dont la principale s'étend dans l'Ouest et dans le Sud de la ville de Sainte-Maure et produit des olives en abondance. Le climat est bon; cependant le rivage N.-E. est soumis à l'influence des fièvres intermittentes qui règnent pendant les mois d'été. Les tremblements de terre, qui ont lieu surtout pendant la saison des chaleurs, sont faibles et à peine perceptibles; leur fréquence est probablement la cause de leur peu d'effet. La population de l'île dépasse 25 000 habitants; laborieuse, paisible et hospitalière, elle se livre surtout à l'agriculture et un peu à la pêche. Les principales productions sont l'huile, le vin, le blé, le maïs en petite quantité, et le sel. On a trouvé des traces de mercure auprès du mont Stavrotas.

de l'océan des ombres et de la nuit. C'est ce que nous dit en propres termes l'un des poèmes odysséens. Au chant XXIV, Hermès emmène vers la Prairie d'Asphodèle, près des courants d'Okéanos, vers les Portes du Soleil et vers le Peuple des Songes, les âmes des prétendants : la Pierre Blanche est une étape de ce voyage :

πὰρ δ' ἴσαν Ὠκεανοῦ τε ῥοὰς καὶ Λευκάδα Πέτρην
ἠδὲ παρ' Ἠελίοιο Πύλας καὶ Δῆμον Ὀνείρων
ἤισαν· αἶψα δ' ἵκοντο κατ' Ἀσφοδελὸν Λειμῶνα[1].

L'étude de la *Nekyia* nous a déjà conduits à ce texte. J'ai dit qu'à mes yeux cette Prairie d'Asphodèle n'a rien de commun avec le Pays des Morts kuméen, avec la Kimmérie odysséenne, car ce chant XXIV de l'*Odyssée* doit être séparé du *Nostos* proprement dit. Mais s'il n'est pas du même auteur, il est du même temps et, s'il ne décrit pas le même Pays des Morts, pourtant nous donne-t-il, lui aussi, des renseignements exacts sur un autre Pays des Morts aussi réel que le précédent. Au delà d'Ithaque et de la Pierre Blanche, les Hellènes eurent à la côte des Thesprotes, dans la vallée de l'Achéron, un Pays des Morts, célèbre dès la première antiquité. Pour les premiers Hellènes, c'était là qu'en vérité les morts, partis sur la route du *zophos* ténébreux, atteignaient la Prairie d'Asphodèle. Avant les Hellènes, il est probable que les premiers thalassocrates déjà fréquentaient en ces parages un oracle des Morts tout semblable à notre oracle de l'Averne. Hérodote nous décrit les cérémonies d'évocation qui se faisaient en cet endroit : Périandre le Corinthien avait envoyé des messagers à cet oracle des Thesprotes, au bord de ce fleuve Achéron, consulter l'ombre de sa femme Mélissa, πέμψαντι γάρ οἱ ἐς Θεσπρωτοὺς ἐπ' Ἀχέροντα ποταμὸν ἀγγέλους ἐπὶ τὸ νεκυομαντήιον[2]. Pour atteindre la Prairie, les morts devaient doubler la Pierre.

La Pierre Blanche est donc la grande borne du couchant. C'est par là, et par là seulement, que les navigateurs primitifs peuvent sortir des mers grecques, des mers « farinières », pour entrer dans les ténèbres de la barbarie anthropophage. Ces navigateurs ne connaissent pas d'autre porte du *zophos*. Nous-mêmes, nous n'en connaissons pas d'autre aujourd'hui. C'est à tort que le nom de « île » Leucade nous ferait croire à la possibilité d'une autre route. Trompés par cette appellation, notre public et nos géographes de cabinet imaginent volontiers qu'un détroit navigable sépare de cette « île » l'Acarnanie. Mais les marins nous disent et leurs cartes nous montrent que ce détroit n'existe pas. Il n'existait pas davantage aux temps homériques. Strabon a raison de nous dire que Leucade n'était déjà pour le poète qu'une pointe du continent, ἀκτὴ ἠπείροιο.

Ce détail est d'une capitale importance pour nous bien expliquer le rôle d'Ithaque et d'Ulysse dans les *Nostoi* achéens. Si les thalassocrates d'alors eussent connu un chenal vraiment navigable entre l' « île » de Leucade et la grande terre, ils auraient de préférence adopté ce passage, car ces timides caboteurs

1. *Odyss.*, XXIV, 11-13.
2. Hérod., V, 92.

eussent trouvé tout avantage à longer jusqu'au bout les rives du continent et à ne pas s'aventurer, comme ils faisaient, dans la mer libre et les chenaux insulaires. Du golfe de Corinthe au golfe d'Ambracie, puis au long de la côte des Thesprotes vers les eaux de Corfou, leur route du Nord-Ouest eût prudemment côtoyé le rivage de la grande terre : elle n'eût pas fait d'Ithaque leur dernier reposoir vers le *zophos* ténébreux; elle n'eût pas fait d'Ulysse le grand aventurier dans la mer occidentale. Mais leur route du Nord-Ouest vint frôler Ithaque; ils adoptèrent vers le *zophos* la direction que notre poète fait suivre à Télémaque dans son retour de Pylos; de l'Élide vers Zante, puis vers Képhalonie, vers Ithaque et vers la Pierre Blanche, les premiers thalassocrates naviguèrent déjà, comme nous naviguons, d'île en île, de portes en portes : ce n'est pas que cette route insulaire fût la plus commode, sans risques ni dangers (elle est au contraire semée de pirates et de Roches Pointues, balayée de rafales et de tempêtes); mais c'est, en vérité, qu'il n'existait déjà aucun autre chemin.

Apercevons donc bien la réalité. De la Pierre Blanche aux Bouches de l'Achélôos, les rives continues de Leucade et de l'Acarnanie décrivent un golfe entièrement clos, sans détroit dans le fond, sans porte de derrière. Leucade n'est pas une île : c'est la presqu'île de la Pierre Blanche. De cette presqu'île, les premiers navigateurs ne connaissent que cette Pierre Blanche, ce cap Leukatas : rien à leurs yeux ne distingue du continent le reste de cette terre qui n'est qu'une péninsule avancée, ἀκτὴ ἠπείροιο. En ces conditions, il est trop évident que notre « île » Leucade n'est pas l'Ile Longue, la Doulichion, du poète odysséen : elle n'a pas fait partie intégrante du royaume insulaire d'Ulysse; elle en a pu être seulement une dépendance, une métairie, une *pérée*.... Mais peut-être, ayant désormais une vue plus juste de ces mers, allons-nous plus facilement découvrir notre Ile Longue. L'étendue dans laquelle nous la devons chercher est maintenant circonscrite et fort limitée. Doulichion est à l'*aurore*, au Nord-Est d'Ithaque; elle ne peut être qu'en ce golfe acarnanien dont la courbure de roches et de marais alternés va de la Pierre Blanche aux bouches de l'Achélôos, de la porte du Nord-Ouest à l'entrée du golfe de Corinthe.

***

Sur nos cartes marines, le golfe d'Acarnanie entre Leucade et l'Achélôos est peuplé d'îles innombrables. Durant l'antiquité, beaucoup d'autres îles encore existaient, que les alluvions de l'Achélôos ont aujourd'hui soudées à la rive continentale. Parmi cet archipel, Strabon cherchait non seulement l'Ile Longue du royaume odysséen, mais encore l'île ou les îles du royaume taphien, que le Poète connaît en ces parages. Au temps de Strabon, les noms de Taphos et de Doulichion sont déjà tombés en désuétude et, déjà, les érudits discutent sans trêve sur le gîte exact de ces deux terres. Strabon[1] décide que Doulichion est à

1. Strabon, X, 458.

l'embouchure de l'Achélôos, parmi les Échinades, et que le royaume des Taphiens est l'une ou l'ensemble des îles qui surgissent un peu plus au Nord, au-devant de Port Drepano, entre Leucade et l'Acarnanie (aujourd'hui, nous appelons ces dernières îles Meganisi, Kalomo et Kastos). La décision de Strabon est généralement admise par les Modernes : Partsch et Oberhümmer, en particulier, ne mettent pas en doute que Meganisi soit l'ancienne Taphos. Je ne puis partager cette opinion. Je vois bien les raisons ou les apparences de raisons qui décidèrent le choix du géographe ancien. Mais j'aperçois plus clairement encore les incompatibilités entre cette théorie de Strabon et le texte homérique.

Strabon décide que Doulichion est parmi les îles Échinades parce que, de son temps, les marins connaissent dans cet archipel côtier un îlot nommé *Dolicha*, ὧν τό τε Δουλίχιόν ἐστι· καλοῦσι δὲ νῦν Δολίχαν. C'est pour une raison toute pareille que le même Strabon retrouvait déjà parmi les mêmes Échinades les Iles Pointues de la Télémakheia : ces Iles Pointues, que le Poète nomme *Nèsoi Thoai*, dit Strabon, sont les *Iles Oxeiai* des géographes plus récents; car *oxeiai* et *thoai* sont termes synonymes. Nous savons que cette dernière hypothèse de Strabon est tout à fait fantaisiste. Nous avons retrouvé les véritables Iles Pointues, les Roches *Montague*, sur la route maritime que Télémaque et les navigateurs suivent réellement entre l'Élide et Ithaque, dans le canal de Zante. L'erreur du géographe au sujet de l'île Longue me paraît aussi évidente.

Les cartes de nos marins connaissent encore parmi ces îles de l'Achélôos, l'*Ile Large*, Petala, l'*Ile Pointue*, Oxia, et l'*Ile Longue*, Makri. Mais Large, Pointue ou Longue, toutes ces îles Échinades ne sont que de pauvres rochers. Strabon nous le disait déjà : toutes sont rocheuses et stériles, πᾶσαι λυπραὶ καὶ τραχεῖαι. Ouvrez les *Instructions nautiques* :

L'île de Petala, longue de 2 milles $\frac{3}{4}$, haute de 260 mètres en son milieu, rocheuse et stérile, est séparée des plateaux et des marais du continent par un chenal étroit, n'offrant passage qu'à un canot. Sa côte Ouest est irrégulière, accore et rocheuse. Devant son extrémité Nord gît le rocher Shag et plus loin, dans le N.-N.-E., le haut-fond signalé plus haut.

L'île Makri a 2 milles de longueur du N.-O. au S.-E., 3 encablures environ comme plus grande largeur; elle est montagneuse, haute de 127 mètres et cultivée. A environ 1 encablure dans l'Est de son extrémité Sud, gît l'îlot Kunelli, de roche, accore, haut de 30 mètres et long d'environ $\frac{1}{3}$ de mille. L'eau est profonde autour de ces deux dernières îles, dont on peut s'approcher à distance raisonnable.

L'île Oxia a près de 2 milles $\frac{1}{4}$ de longueur du Nord au Sud; sa forme est irrégulière, car elle est coupée en son milieu par un isthme baigné par une baie des deux côtés. Cette île se reconnaît facilement à son aspect sauvage et accidenté et, de plus, elle paraît coupée en deux parties : celle du Nord, de beaucoup la plus haute, est formée par un pic élevé de 426 mètres, presque aussi haut que le mont Kutzulari. Sur le côté Nord de l'île, se trouve une petite baie, profonde de $\frac{1}{3}$ de mille avec une plage, offrant mouillage aux caboteurs par 20 mètres d'eau. L'île Oxia, habitée seulement par des bergers, est accore tout autour, et séparée du continent par un chenal profond, large de $\frac{1}{2}$ mille.

Ces îles rocheuses et sauvages sont, comme on voit, incapables de nourrir une nombreuse population agricole : quelques troupeaux dans Oxia, quelques champs dans Makri et le désert dans Petala, voilà tout ce qu'elles peuvent offrir. Or, la Doulichion odysséenne est une terre de culture et d'élevage : elle est « riche en froment », πολύπυρος; elle est « herbue » ποιήεις. Les gens de Doulichion vivent de leurs terres et non de leurs vaisseaux. Ils n'ont pas dû partir à la croisade avec Ulysse. Mais, restés chez eux pendant que les marins du royaume s'en allaient à Troie, ils ont pu fournir cinquante-deux beaux fils à la troupe des prétendants. Samè n'en a fourni que vingt-quatre, Zakynthos vingt, et Ithaque elle-même douze : ces trois îles de navigateurs avaient envoyé leurs princes à l'armée d'Ulysse[1]; Doulichion avait gardé les siens pour ces galantes aventures.

Parmi les autres îles qui entourent Ithaque *à l'aurore*, dans le golfe acarnanien, il en est qui ressemblent aux Échinades par leur stérilité[2] :

L'île Arkoudi est séparée de la pointe Lipso par un passage large de 2 milles $\frac{1}{4}$, et de l'extrémité Nord d'Ithaque par un passage large de 3 milles. Elle a près de 2 milles de longueur du Nord au Sud, 1 mille de largeur et 133 mètres d'élévation dans sa partie Ouest. Elle s'abaisse dans sa partie Est. Les rivages sont rocheux et accores, mais une roche noyée se trouve, dit-on, à environ 2 encablures devant sa pointe S.-E. L'île a du pâturage pour quelques chèvres.

D'autres moins désolées nourrissent quelques troupeaux :

L'île Atoko, de forme triangulaire et accore tout autour, a 2 milles de longueur du N.-E. au S.-O. et 1 mille $\frac{1}{4}$ comme plus grande largeur, dans sa partie S.-O., où l'un des trois pics qui s'y trouvent atteint 304 mètres d'élévation. Cette île est couverte de buissons et cultivée çà et là. Des chèvres et des moutons y trouvent un excellent pâturage. Sur la côte S.-E., il y a une baie avec un puits d'eau et une petite église. On rencontre sur la plage beaucoup de corail brisé.

D'autres enfin ont un peu de vignes et quelques champs bien cultivés :

L'île Kalomo a 6 milles de longueur du N.-E. au S.-O. et une largeur maxima de 2 milles $\frac{1}{4}$; mais à 1 mille $\frac{3}{4}$ de son extrémité Sud, elle est presque coupée en deux parties par un isthme étroit. La partie du Nord, de forme ovale, est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes s'élevant, dans sa partie centrale, à 600 mètres au-dessus de la mer. La partie située au Sud de l'isthme n'est haute que de 200 mètres. La côte est escarpée et accore tout autour, si l'on excepte un pâté de

1. Dans le Catalogue des Vaisseaux (*Iliad.*, II, 625-639), il est question de Mégès qui commande les quarante vaisseaux « venus de Doulichion et des Échinades sacrées »,

.... ἐκ Δουλιχίοιο Ἐχινάων θ' ἱεράων,

tandis qu'Ulysse commande les douze vaisseaux de Képhallènie, d'Ithaque, de Krokyleia, d'Aigilips, de Zakynthos, de Samos, etc. Tout ce passage est sûrement apocryphe : il n'en faut tenir aucun compte. Dans toute l'*Odyssée*, Ulysse est roi de Doulichion aussi bien que de Samè, de Zakynthos et d'Ithaque.

2. Toutes les citations suivantes sont empruntées aux *Instructions nautiques*, n° 778, p. 53 et suiv.

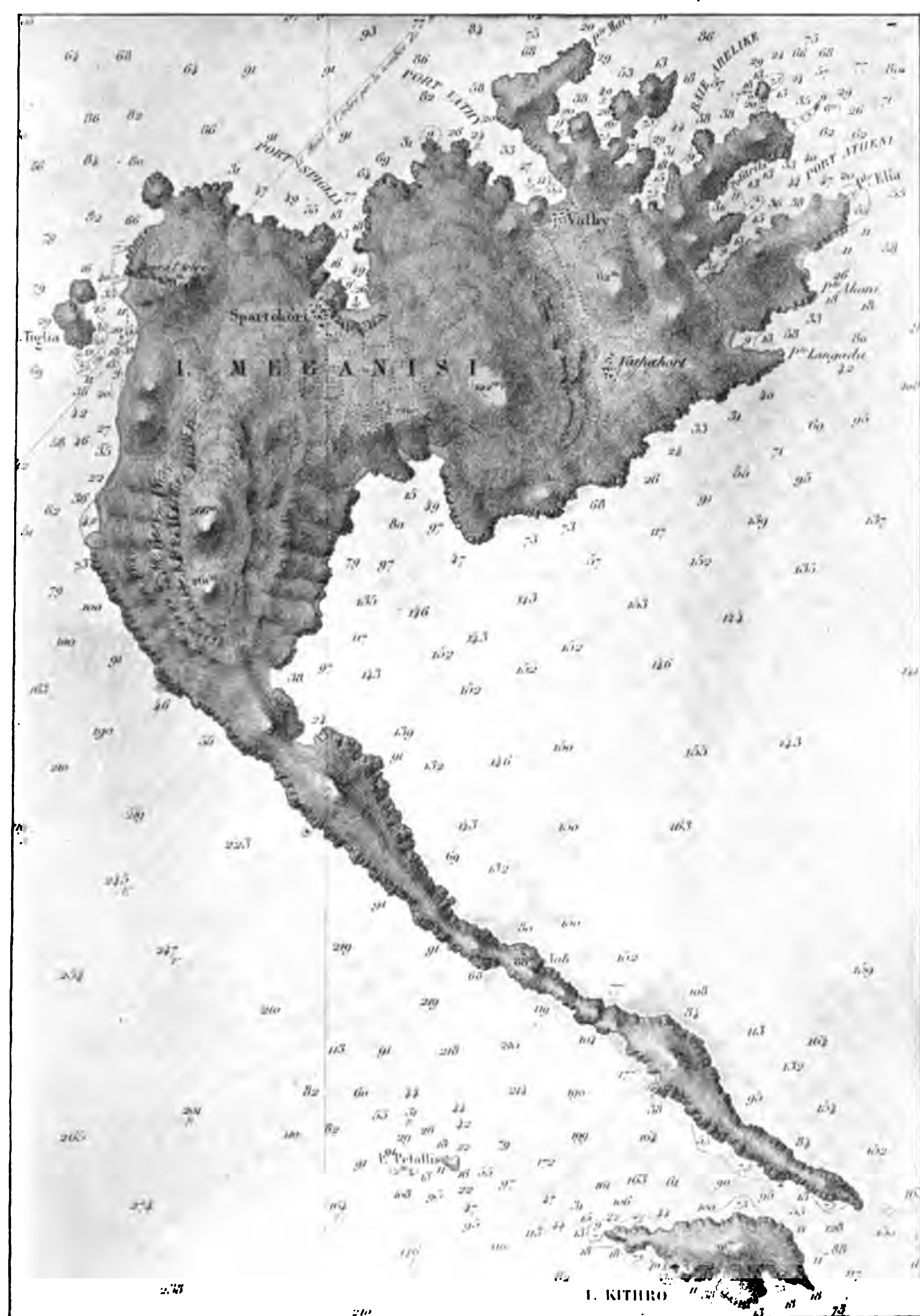


FIG. 94. — L'ILE LONGUE

Photogravure de la carte marine n° 3297.

5m,5 qui gît à toucher le coude N.-O. de l'île et un pâté de 9 mètres, un peu plus dans l'Est. L'île est cultivée et produit d'excellent vin. La ville de Kalomo se trouve sur sa côte Est; un môle, en dedans duquel il y a 5m,5 d'eau, abrite commodément les petits navires.

L'île Kastos, étroite, boisée, bien cultivée, a 4 milles de longueur, une côte irrégulière et 106 mètres de hauteur à son extrémité Nord. Il y a un petit village sur l'île, qui est peu habitée. Sur sa côte Ouest, se trouve une petite crique s'avançant de 3 encablures dans les terres, ouverte au Nord, avec un rocher découvert au milieu de l'entrée, en dedans de laquelle les petits caboteurs mouillent par 5m,5 d'eau. Dans l'Est de l'entrée, il y a un moulin.

Mais, cultivées ou désertes, aucune de ces îles ne peut encore mériter les épithètes homériques « riches en froment », πολύπυρος, et « herbue », ποιήεις, — aucune, sauf pourtant la dernière, Meganisi, *l'Ile Grande :*

L'île Meganisi a une forme très irrégulière. Sa partie principale a 3 milles ¾ de longueur de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O. et une largeur moyenne de 2 milles; mais, à son extrémité S.-O., une bande de terre, longue et étroite, qui s'avance à près de 4 milles dans le S.-E.-q.-E., va se terminer au cap Kephali et forme avec la partie principale de l'île une baie profonde. L'île est couverte de collines, avec des vallées cultivées; les collines ont environ 140 mètres d'élévation dans la partie N.-E., 265 mètres dans la partie S.-O. et une centaine de mètres dans la partie centrale. Sur les côtes Nord et N.-E., il y a plusieurs criques profondes, bonnes pour les caboteurs. Les deux points principaux sont les ports de Spiglia et de Vathy, au fond desquels se trouvent les villages de Spartokori et de Vathy; il y a sur le côté S.-E. un autre village qui contient un millier d'habitants. L'eau est rare.

L'île Kithro a 1 mille de longueur, 4 encablures dans sa plus grande largeur et une élévation de 91 mètres. Sa côte est irrégulière, accore et entourée par un banc, qui s'avance à ¼ de mille devant sa pointe Ouest, et sur lequel on a des fonds de 9 à 30 mètres. L'île produit un peu de blé.

Cette page des *Instructions nautiques* nous montre bien, je crois, que cette Ile Grande est, en réalité, une Ile Longue. Sur la carte marine, on aperçoit mieux encore « cette bande de terre longue et étroite, qui s'avance à près de 4 milles dans le Sud-Est ». S'il est une terre qui mérite l'épithète *dolichos*, δόλιχος, — la même épithète que la lance homérique, — c'est assurément celle-là, grâce au long bras dont elle est pourvue. Sur la carte marine aussi, l'on peut voir que Meganisi, comme l'île Kithro, est une terre à blé. A la différence des autres roches que nous venons de passer en revue, Meganisi n'est pas encombrée de montagnes abruptes. Doucement ondulée de collines sans raideur et de vallées bien ouvertes, Meganisi offre vraiment de grandes étendues cultivables. La carte nous montre les vallées carrelées de cultures, autour des villages Vathy et Spartokhori, et le nom même de ce dernier village, *le Bourg des Moissons*, nous en dépeint la situation au bord des terres ensemencées. Les blés de Meganisi ou de Kalomo, sa voisine, ont toujours été réputés parmi les insu-

laires. Dodwell pense que les blés de Kalomo sont « les plus beaux du monde ». Mais Leake donne la préférence aux blés de Meganisi[1].

Voilà, je crois, la Doulichion homérique. Strabon et la plupart des géographes y veulent reconnaître l'île des Taphiens. Apte à nourrir une population agricole, Meganisi me semble mal située pour servir au commerce ou aux pirateries de ces navigateurs célèbres que sont les Taphiens de l'*Odyssée*. Les Taphiens[2] vivent de la rame, φιλήρετμοι. Ils sont corsaires, ληίστορες ἄνδρες. Mais ils sont convoyeurs aussi, et convoyeurs de matières premières; ils vont chercher à Témésa du cuivre et ils y portent du fer :

ἐς Τεμέσην μετὰ χαλκόν· ἄγω δ' αἴθωνα σίδηρον.

Un pareil métier implique un certain genre d'établissement. A cette époque, les communautés commerçantes s'installent soit aux détroits, soit aux bouches des fleuves. L'Achélôos est le plus grand fleuve de la Grèce. Sa longue vallée ouvre un chemin commode jusqu'au cœur des montagnes. Cette vallée fut toujours la voie du commerce entre les gens de la mer et les paysans ou pâtres de l'intérieur. Aujourd'hui, c'est Missolonghi, en face de Patras, qui détourne vers l'Est tout le trafic de cette vallée. J'imagine qu'aux temps homériques déjà, l'Achélôos devait avoir son port, son grand port. A la mode de ces temps, ce port pouvait et devait être quelque Tyr, Milet, Syracuse ou Marseille, je veux dire quelque ilot côtier, dont les thalassocrates avaient fait une ville bien bâtie,

οἵ κέ σφιν καὶ νῆσον ἐυκτιμένην ἐκάμοντο[3].

En face des bouches de l'Achélôos, parmi les îles Échinades, les *Instructions* nous signalent l'île Dragonière, *Dragonara* :

Dragonara, la plus grande du groupe, avec 1 mille $\frac{1}{3}$ de longueur, 137 mètres d'élévation et des bords irréguliers et accores, est bien plantée d'oliviers et forme à son extrémité N.-O. une petite anse pour les bateaux. Elle forme, avec l'ilot Kaloyero, le côté Sud de l'entrée Nord de la baie de Dragamesti.

Dragonara dans la mer fait face à deux ou trois mouillages continentaux que nos marines fréquentent aujourd'hui en ces bouches occidentales de l'Achéloos. Au rebord du delta, en dehors des alluvions, ces mouillages se creusent et s'abritent entre les promontoires rocheux d'anciennes îles soudées aujourd'hui à la côte :

Dans le S.-S.-E. de la baie de Dragamesti, et protégé dans l'Ouest par les îles Échinades, on rencontre le port de Platea, commode, enfoncé dans les terres et ouvert au

1. Dodwell, *Classical Tour*, I, p. 61 : « Kalomo, which is the next in size, is well peopled and cultivated, and produces the finest flour perhaps in the world, which is sent to Corfu and sold as a luxury. Near it, is the small island of Arkodi, which produces corn and a few sheep, but has no fixed inhabitants. »

2. Les Anciens assimilent ces Taphiens aux Téléboens; mais le poète odysséen ne connaît que les Taphiens et je ne parlerai de ceux-ci que d'après le poète odysséen.

3. *Odyss.*, IX, 130.

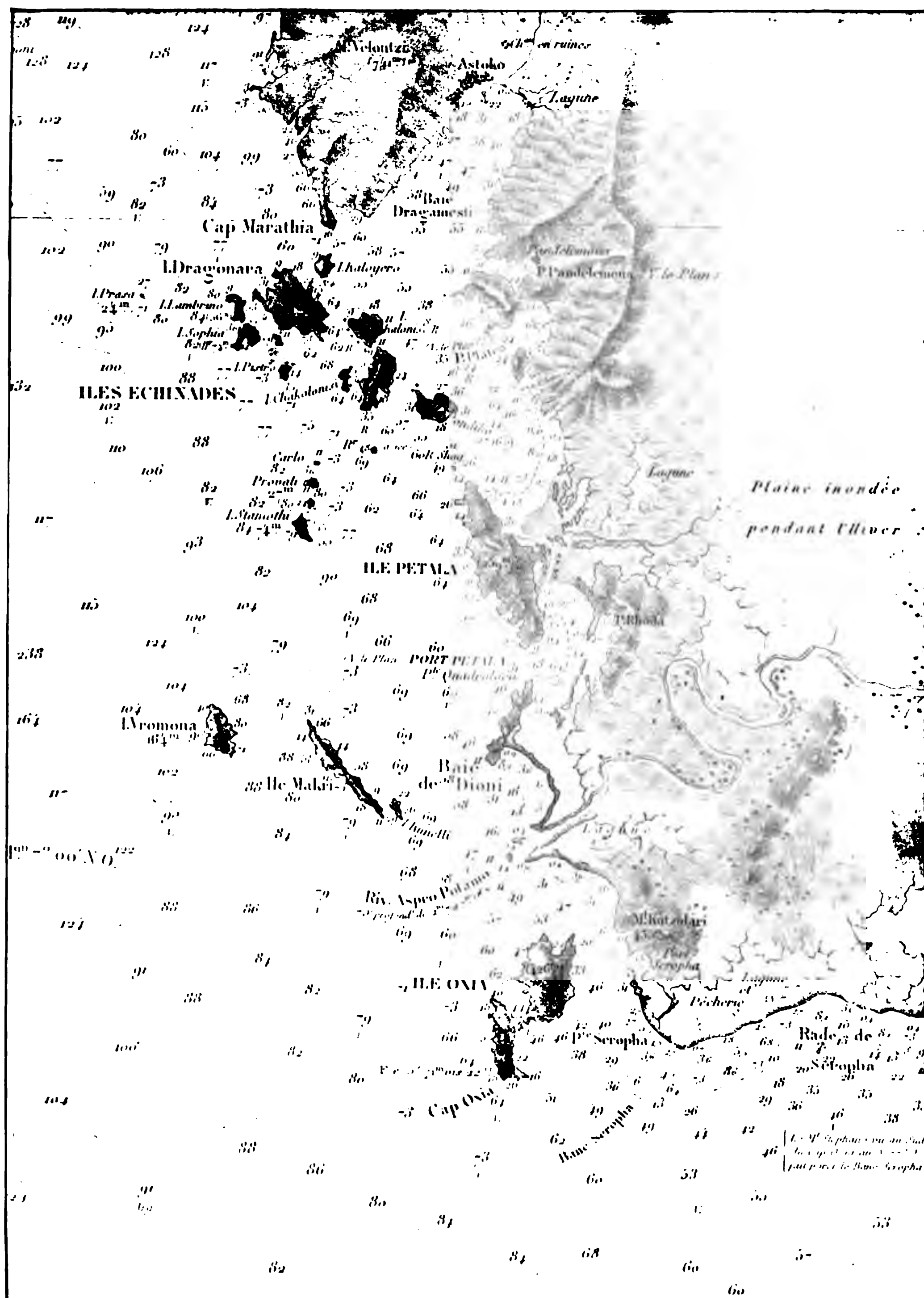


FIG. 95. — LE ROYAUME DES TAPHIENS
Photogravure de la carte marine n° 3210.

S.-O., avec $\frac{1}{3}$ de mille de largeur à l'entrée et une profondeur de $\frac{3}{4}$ de mille. Il est entouré de collines ondulées fortement boisées, et forme le mouillage le plus abrité de cette côte, avec des fonds de 16 à 22 mètres d'eau, vase d'excellente tenue. Il n'y a ni village ni eau douce; par conséquent il est peu fréquenté. Le lac de Platea se trouve à 1 mille $\frac{1}{3}$ dans l'intérieur.

Le port de Petala est presque entouré par les terres; il a peu d'eau; mais, pendant la saison des pluies, sa profondeur augmente par suite de la crue de la rivière Aspro-Potamo. L'entrée du port, large d'environ 3 encablures, est formée par l'extrémité Sud de l'île de Petala et par l'extrémité Nord d'une étroite presqu'île, longue d'environ 1 mille $\frac{1}{3}$, ayant trois collines, dont celle du milieu est haute de 90 mètres environ. Cette presqu'île est couverte de buissons; elle a été autrefois séparée complètement du continent auquel elle est reliée actuellement par un étroit isthme de sable. Comme ce port est à l'entrée du golfe de Patras, il est le refuge des navires marchands qui rencontrent les violents coups de vent de S.-O. près de Céphalonie et de Zante; il sert également de point de relâche par les gros vents de N.-E. qui descendent du golfe de Patras pendant l'hiver.

J'imagine facilement une ville de navigateurs installée sur cette île Dragonière, au-devant de ces mouillages continentaux, où les gens de l'intérieur viennent vendre leurs produits agricoles, leurs bois, leurs minerais, et où les peuples de la mer viennent étaler leurs ustensiles et leurs manufactures. Aujourd'hui, Patras est le grand acheteur et le grand fournisseur de cette région. Chaque semaine, ses paquebots arrivent dans ces mouillages de l'Acarnanie occidentale, où les indigènes apportent leurs bêtes, cuirs, bois et céréales :

Derrière la pointe Mytika basse, sablonneuse et accore, on voit le village qui a des communications régulières par paquebots avec Patras. Dans le fond de la baie, il y a une plaine cultivée. Les bords de la baie Dragamesti sont escarpés. A gauche d'Astoko, riche village d'environ 1 800 habitants, situé au fond de la baie, le pays s'élève très rapidement jusqu'au mont Veloutzi (741 mètres), qui n'est qu'à 1 mille $\frac{1}{2}$ de terre. La ville de Dragamesti est un peu plus haut dans la vallée. Un service régulier de vapeurs relie chaque semaine Patras et Astoko. L'eau est de bonne qualité : on la fait près du wharf. Il ne faut compter ni sur la viande fraîche ni sur les légumes. Les habitants exportent du vin, du raisin, du blé, des bestiaux[1].

On voit clairement sur la carte marine quel rôle la Dragonière pouvait jouer en face de ces échelles continentales, au temps où les thalassocrates aimaient à s'installer sur des îlots côtiers : devant les bouches de l'Achélôos, Dragonara tenait alors le même rôle que la vieille Milet aux bouches du Méandre ou la vieille Marseille aux bouches du Rhône. La tradition semi-légendaire représentait les Taphiens comme des étrangers[2], — des Phéniciens, disaient quelques-uns, αὐτοὶ δὲ ἀνέκαθεν Φοίνικες τῶν μετὰ Κάδμου σταλέντων[3]. Dans l'onomastique et dans les cultes de cette côte acarnanienne, E. Oberhümmer a cru découvrir

1. *Instruct. naut.*, n° 778, p. 659-61.
2. Cf. là-dessus tout le chapitre d'Oberhümmer, *Akarnanien*, p. 47 et suiv.
3. *Etym. Magn.*, s. v. Τάφιοι.

maints souvenirs du passage ou de l'établissement des Phéniciens. Son étude, *Phoenizier in Akarnanien*, contient plusieurs remarques intéressantes, mais, à mon gré, peu ou pas de preuves certaines. Les cultes n'ont ici ni pratiques ni invocations indiscutablement sémitiques. Les noms de lieux n'offrent aucun doublet sémito-grec. Le seul nom de Taphos peut-être mériterait une attention minutieuse.

Ce nom insulaire, s'il n'est pas grec, peut rentrer dans la classe des *Paros*, *Paxos*, *Pharos*, *Naxos*, *Kasos* et autres noms insulaires dont le sens nous est expliqué par une étymologie sémitique. Si *Taphos* n'est pas grec, s'il ne veut pas dire l'*Ile du Tombeau* (et je croirais volontiers que le *tombeau*, τάφος, grec n'a rien à voir ici), je ne vois qu'une racine sémitique où le rapporter, c'est צבב, *t.b.b.*, qui signifie *ramper* et dont un dérivé צב, *tab*, désigne un genre de reptile, crocodile ou dragon, à demi fabuleux. La transcription grecque de *tab* en *taph-os* serait conforme à tous les exemples que nous avons rencontrés : le צ initial de ce mot est rendu par les Arabes en un *dad*, d'où la dentale, et non la sifflante, que les Hellènes ont employée; quant à l'équivalence ב = φ, elle est d'usage courant, — sans compter qu'un calembour populaire put incliner le *tab*, *dragon*, des Phéniciens vers le *taphos*, *tombeau*, des Hellènes. Dès la première antiquité, Taphos, l'île Dragonière de nos marines, aurait été l'*Ile du Dragon*.

Pour nous expliquer la persistance de ce nom à travers les âges, je crois que le vocable grec, *Echinas*, dont les Hellènes, entre les Phéniciens et nos matelots, saluèrent cette même île, n'était qu'un équivalent, un synonyme de Taphos et de Dragonara. Notre Dragonière fut pour les Hellènes une des *Échinades*, Ἐχινάδες, ou *Échines*, Ἐχῖναι, une des *Iles des Serpents* ou *des Dragons* : ἔχις, *vipère*, ἔχιδνα, *vipère* et *dragon fabuleux*; *Échion*[1] est l'un des géants kadméens, l'un des Spartes, nés des dents du dragon.

*
* *

Si l'on adopte les sites que je propose pour Taphos et pour Doulichion, on comprendra sans peine tous les passages de l'*Odyssée* qui font mention de ces deux îles.

Ulysse règne sur Zakynthos, Samè, Ithaque et Doulichion. Le poète cite les Quatre Iles de ce Royaume-Uni. Le royaume comprend d'autres îlots (nous étudierons par la suite l'îlot Astéris entre Ithaque et Samè). Mais le poète connaît surtout les quatre grandes îles, qui, seules, ont une population fixe et qui, toutes quatre d'ailleurs, doivent leur renommée à leur même situation bordière de détroits. Car Doulichion, elle aussi, borde un chenal. Nos *Instructions nautiques* consacrent encore de longues pages à ce chenal de Meganisi qui

1. Cf. Roscher, *Lexic. Myth.*, s. v. *Echidna* et *Echion-Echinos*.

FIG. 96. — TAPHOS ET LE PORT RHEITRON

Photogravure de la carte marine n° 3210.

permet aux navires de passer entre la rive orientale de Leucade et notre Ile Longue, pour pénétrer jusqu'au fond du golfe acarnanien dans le Port Drepano. Ce chenal de Meganisi n'a pas aux temps odysséens l'importance internationale, — nous dirions aujourd'hui : mondiale — des autres chenaux de Zante, d'Ithaque ou de la Pierre Blanche : ce n'est pas la route des thalassocrates entre le Levant achéen et le Couchant barbare. Mais ce passage doit grandement servir encore aux barques indigènes pour rayonner des ports et entrepôts d'Ithaque vers les champs et la clientèle de la terre ferme.

Doulichion figure dans l'une de nos histoires odysséennes[1]. Ulysse chez Eumée, avant de se faire reconnaître, raconte une histoire de naufrages et de brigands dans laquelle des marins thesprotes le devaient conduire à Doulichion. Nous avons étudié le début de ce conte. C'est l'histoire du corsaire crétois : fait prisonnier, puis demeuré sept ans en Égypte, notre homme devient l'associé, puis la victime d'une canaille phénicienne qui l'embarque vers la Libye : tempête, naufrage, sauvetage sur le mât flottant; le prétendu Crétois est poussé aux rivages des Thesprotes. Accueilli et vêtu par le roi, il est embarqué sur un navire thesprote qui fait voile vers Doulichion :

τύχησε γὰρ ἐρχομένη νηῦς
ἀνδρῶν Θεσπρωτῶν ἐς Δουλίχιον πολύπυρον.

Mais, à peine en mer, les matelots le dépouillent et l'attachent sous les bancs avec l'intention de le vendre comme esclave. Le soir, ils débarquent dans une anse d'Ithaque,

ἑσπέριοι δ' Ἰθάκης εὐδειέλου ἔργ' ἀφίκοντο,

pour préparer le repas sur le rivage. Notre Crétois parvient alors à s'enfuir et à se cacher dans les taillis de la forêt côtière :

ἔνθ' ἀναβάς, ὅθι τε δρίος ἦν πολυανθέος ὕλης

Car ce n'est pas à la côte habitée de l'île, au pied et dans le port de la capitale, que nos Thesprotes ont débarqué. La capitale odysséenne est sur la rive du détroit, à la côte nord-occidentale. Allant vers Doulichion, à l'*aurore* d'Ithaque, les Thesprotes, venus du *zophos*, ont doublé la Pierre Blanche, puis sont venus relâcher en quelque refuge de la côte orientale. Cette façade d'Ithaque est alors déserte, abandonnée aux troupeaux de cochons et aux forêts de chênes. C'est bien cette côte forestière que longeaient les bateaux pour aller vers Doulichion-Meganisi.

A cette côte orientale, viennent aussi les Taphiens et leur roi Mentès, dont Athèna prend la figure : « Je suis Mentès, fils du sage Anchialos (le Côtier). J'ai relâché ici avec mon navire et mon équipage. J'allais à Témésa chercher du

1. *Odyss.*, XIV, v. 200-359.

cuivre et porter du fer. J'ai remisé mon vaisseau loin de la ville, dans la campagne, au Port Rheithron sous le Neion forestier »,

> νηῦς δέ μοι ἥδ' ἕστηκεν ἐπ' ἀγροῦ νόσφι πόληος,
> ἐν λιμένι Ῥείθρῳ ὑπὸ Νηΐῳ ὑλήεντι.

Nous allons retrouver ce port Rheithron, ce Port du Courant, à la côte orientale d'Ithaque, dans le mouillage que nos marins appellent Port Frikais. Nous verrons que ce port est à l'écart de la ville odysséenne, νόσφι πόληος, dans les olivettes et les champs, ἐπ' ἀγροῦ. La ville odysséenne entoure la rade de Port Polis sur le détroit : Port Frikais, baigné par la mer du large, lui est symétrique sur l'autre façade de l'isthme insulaire, si bien que, Port Polis étant le mouillage de la ville, Port Frikais est le mouillage de la banlieue. De Port Frikais, les marins montent facilement à la ville; mais les citadins peuvent ignorer quels sont les bateaux mouillés à Port Frikais : Athèna peut donc, avec toute vraisemblance, raconter à Télémaque son prétendu voyage et la relâche de son vaisseau taphien. Port Frikais est d'ailleurs le mouillage tout désigné pour les vaisseaux qui, partis de Dragonara, veulent gagner les mers occidentales de Témésa (Témésa semble bien être une ville italienne), en franchissant la porte du couchant, en doublant la Pierre Blanche : de Dragonara à Port Frikais, le rocher Atoko jalonne le chemin.

CHAPITRE II

PÉRIPLES ET RÉALITÉS

Les habitants, au nombre de 13 000, sont marins pour la plupart.
Instruct. naut., n° 778, p. 75.

Dans ce royaume des Quatre Iles, Ithaque[1] est le centre de la politique et des affaires. Ulysse, roi d'Ithaque, est le chef souverain de ce Royaume-Uni. Durant son absence, tous les vassaux des Quatre Iles viennent courtiser sa femme et dévorer sa succession.

Ce n'est pas qu'Ithaque soit la plus grande ni la plus fertile[2]. Télémaque donne à Ménélas une exacte description de son patrimoine : « O roi, je n'emmènerai pas à Ithaque les chevaux que tu me veux offrir. Tu règnes, toi, sur une plaine ouverte où le fourrage et les foins, les grains et l'orge croissent en abondance. Dans Ithaque, je n'ai ni champs d'entraînement, ni prairie. C'est une île de chèvres; je la préfère pourtant à toutes les terres de chevaux. Toutes les îles de nos mers manquent de haras et de prairies, mais Ithaque plus que toutes les autres »,

ἐν δ' Ἰθάκῃ οὔτ' ἂρ δρόμοι εὐρέες οὔτε τι λειμών·
αἰγίβοτος καὶ μᾶλλον ἐπήρατος ἱπποβότοιο·
οὐ γάρ τις νήσων ἱππήλατος οὐδ' εὐλείμων
αἵ θ' ἁλὶ κεκλίαται· Ἰθάκη δέ τε καὶ περὶ πασέων[3].

Ithaque est par excellence, en effet, une île de chèvres, αἰγίβοτος, un bloc de rochers, τρηχεῖα, qui nourrit sans doute de vaillants pallikares, ἀγαθὴ κουροτρόφος, et qui a des coins de fertilité en quelques vallées humides, Ἰθάκης ἐς

1. Ici encore, pour la bibliographie, je renvoie aux livres de Partsch, *Kephallenia*, et d'Oberhümmer. *Akarnanien*.
2. Cf. Bellin, *Descript. du Golphe*, p. 175 : « Zante est l'isle la plus riche que les Vénitiens possèdent dans ces cantons et la mieux située pour le commerce et l'abord des étrangers. On m'a assuré qu'il y avoit près de quarante mille habitants de tout sexe, qu'elle rendoit plus de deux cent mille piastres à la République, que le pays étoit fertile et abondant, son principal commerce étant en raisin de Corinthe, dont ils ont pour charger sept à huit vaisseaux anglois par année. »
3. *Odyss.*, IV, 605-608.

πίονα δῆμον[1]. Bellin, dans sa *Description du Golphe de Venise,* nous dit (p. 171) : « Quoique le terrein de cette isle soit fort inégal, il est en général assez fertile et passablement cultivé ». Mais, si malgré sa petitesse Ithaque n'est pas trop misérable, si le grain par endroits et la vigne ailleurs rendent bien, si les pluies et la rosée donnent quelques ruisseaux constants et toutes sortes d'arbres, il ne faut pas oublier que la richesse agricole de ces insulaires leur vient avant tout de leurs chèvres et de leurs cochons :

ἦ τοι μὲν τρηχεῖα καὶ οὐχ ἱππήλατός ἐστιν
οὐδὲ λίην λυπρή, ἀτὰρ οὐδ' εὐρεῖα τέτυκται·
ἐν μὲν γάρ οἱ σῖτος ἀθέσφατος, ἐν δέ τε οἶνος
γίγνεται· αἰεὶ δ' ὄμβρος ἔχει τεθαλυῖά τ' ἐέρση.
Αἰγίβοτος ἀγαθὴ καὶ ⟨σύ⟩βοτος· ἔστι μὲν ὕλη
παντοίη· ἐν δ' ἀρδμοὶ ἐπηετανοὶ παρέασιν[2].

En ce dernier passage, j'ai fait une correction qui pour moi s'impose. Nos textes actuels s'accordent à écrire au vers 246 βούβοτος, *nourricière de bœufs*. C'est, pour le lecteur attentif, une véritable absurdité : Télémaque nous a dit que son île n'a pas de pâturages.

Eumée, faisant l'énumération des troupeaux royaux, parle de bœufs, de moutons, de chèvres et de porcs. Mais les bœufs, nous dit-il, ne sont pas dans l'île : ils sont à la côte en face, dans quelqu'une des plaines humides du continent (comme toutes les îles grecques, Ithaque possède un morceau de *pérée* sur la côte en face). Les douze troupeaux de bœufs royaux sont donc sur le continent : jusqu'à nos jours, toutes les communautés des îles Ioniennes, de Corfou même, ont tiré leur gros bétail de la terre voisine. Bellin, dans sa *Description du Golphe de Venise,* nous dit à propos de Zante : « On peut trouver dans ce mouillage des rafraîchissements, comme quelques volailles en petites quantités et à un prix honnête, des fruits excellents; *les bœufs y viennent de la terre ferme* ». Et les *Instructions* ajoutent au sujet de Képhalonie : « Les principales productions de l'île sont les raisins de Corinthe, l'huile, le vin et les melons, ces derniers, renommés pour leur grosseur et leur saveur. Les provisions sont abondantes. On n'y élève que quelques moutons et quelques chèvres à cause du manque de pâturages, car la vigne est cultivée presque jusqu'au sommet des collines. *Le bétail vient du continent*[4]. »

Quant au petit bétail d'Ulysse, il est partie dans Ithaque sous la surveillance de bergers insulaires, partie dans le reste du royaume sous la garde d'étrangers

1. *Odyss.*, V, 27; I, 247; XIV, 329.
2. *Odyss.*, XIII, 242-247.
3. Cf. Bellin, *Descript. du Golphe*, p. 160 : Le terrein de Leucade, quoique pierreux et plein de montagnes assez hautes, est bon et bien cultivé.... [A Képhalonie,] le terrein est fort pierreux, mais assez fertile : il produit du bled pour la nourriture de ses habitants et quelques autres grains au delà de la consommation qu'ils en peuvent faire; beaucoup de vignes, oliviers et autres fruits. Leur commerce est en vin, qui a de la réputation et du débit.
4. Bellin, p. 176; *Instruct. naut.*, n° 691, p. 50.

(actuellement encore, les gens d'Ithaque ont quelques troupeaux sur Arkoudi, Atoko et les autres îlots de leur voisinage)[1] :

δώδεκ' ἐν ἠπείρῳ ἀγέλαι· τόσα πώεα οἰῶν,
τόσσα συῶν συβόσια, τόσ' αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν
βόσκουσι ξεῖνοί τε καὶ αὐτοῦ βώτορες ἄνδρες[2].

Eumée ajoute que, dans Ithaque même, sont les porcs et les chèvres, séparés d'ailleurs en deux troupeaux tout à fait distincts, dans deux districts particuliers. Dans le canton qu'Eumée surveille, sont les porcs :

αὐτὰρ ἐγὼ σῦς τάσδε φυλάσσω.

Dans l'île aussi, ἐνθάδε, mais tout à l'autre bout, ἐσχατιῇ, sont les onze troupeaux de chèvres :

ἐνθάδε δ' αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν ἕνδεκα πάντα
ἐσχατιῇ βόσκοντο.

Cette même division va se retrouver dans les aventures d'Ulysse. Le héros débarqué se dirige d'abord vers les enclos du *porcher* Eumée : il ne trouvera là que des porcs et leurs gardiens. Puis il traversera l'île entière pour s'en aller à l'autre bout, ἐσχατιῇ, vers la ville et le palais : c'est aux portes de la ville qu'il rencontrera le *chevrier* Mélanthios. Le *porcher* Eumée et le *chevrier* Mélanthios représentent, dans ce dernier chapitre du *Nostos*, les deux types de serviteurs, — le porcher vertueux, hospitalier et fidèle à son maître; le chevrier malhonnête, insolent et vorace. Le poète, ici comme en ses autres histoires, n'a pas inventé ce contraste. Dans la réalité, l'Ithaque odysséenne était partagée en deux régions de pâture, canton des chèvres et canton des pourceaux. Nous verrons qu'au centre, l'île rocailleuse, τρηχεῖα, semée de monts abrupts, κραναή, est une terre de chèvres. Dans le Sud, au contraire, Athèna nous dépeint les plateaux forestiers et les sources à l'eau noire, qui, sous la Roche du Corbeau, près de la fontaine Aréthuse, donnent leur onde fraîche et leurs glands nourriciers aux bandes de cochons; c'est là qu'Ulysse ira trouver Eumée :

δήεις τόν γε σύεσσι παρήμενον· αἱ δὲ νέμονται
πὰρ Κόρακος Πέτρῃ ἐπί τε Κρήνῃ Ἀρεθούσῃ
ἔσθουσαι βάλανον μενοεικέα καὶ μέλαν ὕδωρ
πίνουσαι, τά θ' ὕεσσι τρέφει τεθαλυῖαν ἀλοιφήν[3].

1. H. Smyth, *The Mediterranean*, p. 54 : Ithaca is a rugged, broken, calcareous mountain, yet carefully cultivated in all places of promise, and producing excellent currants, wine and oil which are embarked at the secure and — as implied by the name — deep port of Vathy. Between Ithaca and the mainland, there are numerous little uninhabited islets which afford pasturage for the sheep and goats of the Ithaca peasants; the principal of these islands are Atoko, Provati, Pondico, Modi, Makri and Oxoi.
2. *Odyss.*, XIV, 100-102.
3. *Odyss.*, XIII, 406-409.

Voilà bien, je crois, la forêt de toute essence, παντοίη ὕλη, et les ruisseaux constants, ἀρδμοὶ ἐπηετανοί, dont le poète nous parlait plus haut, dans le texte que je veux corriger : ces eaux et ces forêts du Sud font d'Ithaque une « nourricière de porcs », σύβοτος, — et non pas une « nourricière de bœufs », βούβοτος. D'autre part, les roches du centre en font une « nourricière de chèvres », αἰγίβοτος. Ithaque, parmi les marins d'alors, est une terre *chevrière* et *cochonnière*, toute semblable à ces îles Cochonnières, *Sybota*, Σύβοτα, que les marines de tous les temps, et les nôtres encore, connaissent en ces mêmes parages de la Grèce occidentale.

Malgré cette richesse en petit bétail, il est trop évident que, dans le royaume des Quatre Iles, Ithaque ne doit pas sa prééminence à ses ressources agricoles ni à son étendue. Auprès de la spacieuse, fertile et riche Képhalonie, le rocher d'Ithaque serait sans valeur à des yeux de paysans : depuis les temps homériques jusqu'à nous, les colons helléniques ou vénitiens, méprisant cette pauvre terre, n'ont vu en elle que la *petite* Képhalonie. Comparée à Zante, à « l'île d'or » des Vénitiens, à la « fleur du levant » des Francs, Ithaque, dans l'estime des laboureurs, est encore bien moins importante. Aujourd'hui, après trois mille ans d'obscurité, si le nom d'Ithaque et le rôle des Ithaciens reparaissent au jour, c'est grâce à leur marine. Aux temps odysséens, déjà, il en était ainsi. Ulysse est le chef souverain du Royaume-Uni, parce que tout ce royaume, sauf les laboureurs de Doulichion, laboure surtout les champs humides. Ithaque, au bord de son canal, est la mieux située des Quatre Iles pour l'exploitation des passages du Nord-Ouest, comme elle est aussi la mieux pourvue de mouillages s'ouvrant vers les quatre coins de l'horizon.

* * *

Sur le pourtour d'Ithaque, nos cartes marines et nos *Instructions nautiques* connaissent un golfe, deux ou trois baies et quatre ports. Prenons bien garde à ces différents mots : dans notre langue de terriens, ils sont à peu près synonymes et nous irions volontiers chercher un port dans toutes les échancrures, anses, baies ou golfes d'une côte. Les marins sont payés par l'expérience pour être plus circonspects dans le choix de leurs mouillages, et plus précis dans l'onomastique de leurs descriptions. Un golfe pour eux n'est pas toujours un port. Les *Instructions nautiques*[1] nous décrivent Ithaque de la manière que voici :

Ithaque a 13 milles de longueur du Nord au Sud et une largeur maxima de 4 milles. Elle est montagneuse et presque divisée en deux parties par le golfe de Molo qui s'enfonce dans sa côte Est : la partie Nord a [8]30 mètres de hauteur et la partie Sud, 650 mètres. Les raisins de Corinthe, qui y croissent en abondance, forment, avec le vin

1. N° 691, p. 60.

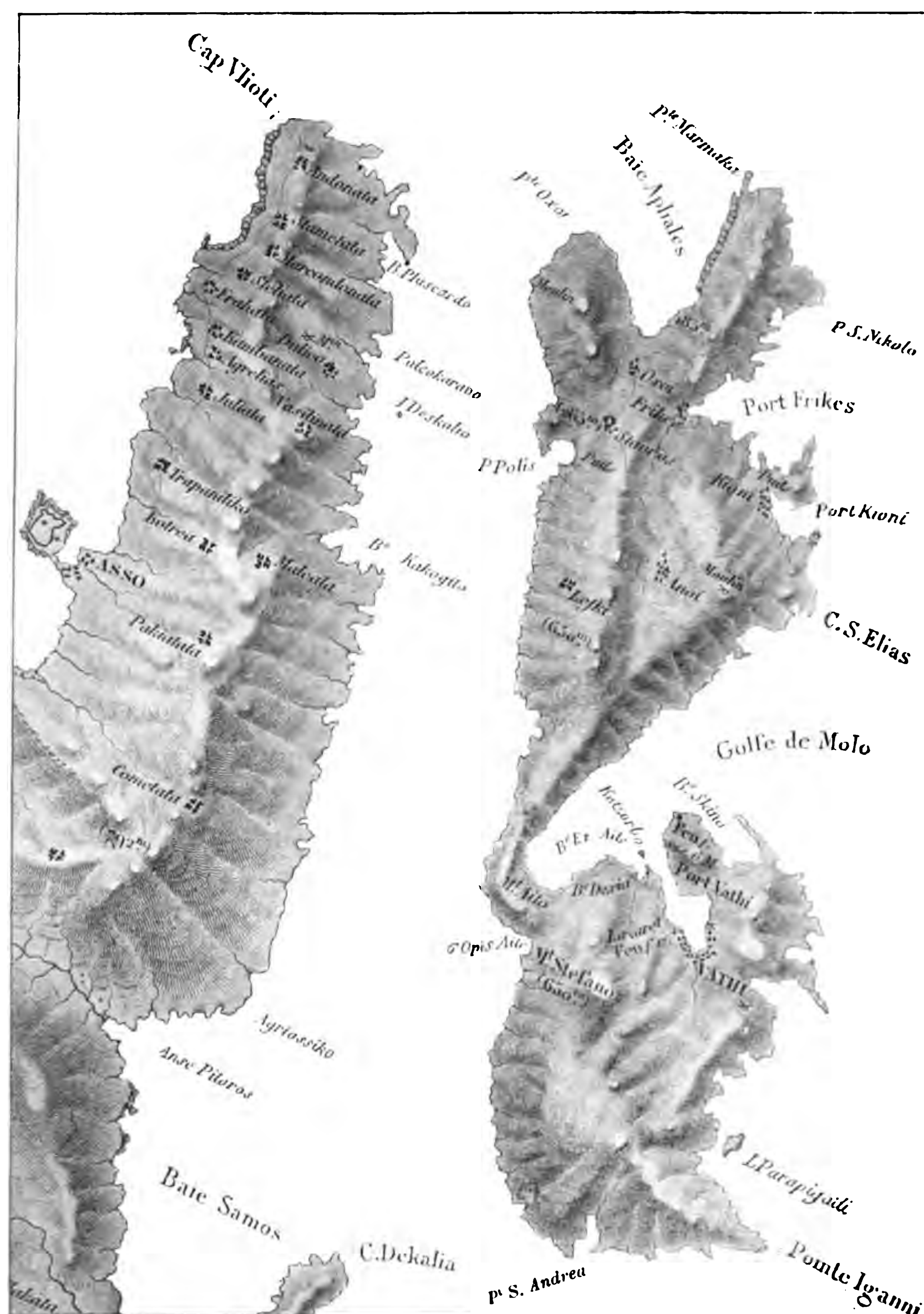


FIG. 97. — ITHAQUE
Photogravure d'après la carte marine n° 3210.

qui est excellent, les seuls objets d'exportation. Les habitants, au nombre d'environ 13 000, sont marins pour la plupart.

En général, les côtes sont rocheuses et offrent plusieurs enfoncements où les bateaux du pays trouvent d'excellents abris. La côte Ouest court presque en ligne droite et parallèlement à la côte N.-E. de Céphalonie, dont elle est séparée par le chenal d'Ithaque qui varie en largeur de 1 mille ½ à 2 milles ½. La côte Est est irrégulière; à peu près en son milieu, le golfe de Molo s'enfonce environ 3 milles ½ au S.-O., partageant l'île presque en deux parties réunies par un isthme large de $\frac{1}{10}$ de mille.

Les rives du golfe de Molo sont accores et rocheuses; l'eau y est profonde. Par les coups de vents du S.-E. au N.-O., les grains tombent à travers les coupures de la haute terre avec une violence extrême. Pendant ces grains, les navires qui ne peuvent entrer à Port Vathy trouveront mouillage dans la baie Ex-Aito, dans le fond du golfe où les coups de vent sont moins violents.

Par le golfe de Molo et par l'isthme déprimé, qui sépare ce golfe du détroit de Samè, l'île d'Ithaque est coupée, comme on voit, en deux blocs montagneux. A nos marins, l'île apparaît double, faite de deux montagnes jumelles. La montagne du Sud a 650 mètres. La montagne du Nord a plus de 800 mètres. Pour les marins homériques déjà, deux montagnes, les deux monts Nériton et Neion, dominaient la masse insulaire : parmi les mouillages de l'Ithaque odysséenne, les uns étaient au-dessous du Nériton, les autres au-dessous du Neion.

Le golfe de Molo, lui-même, n'est pas un mouillage. Ouvert, comme nous disent les *Instructions*, à tous les coups de vent entre le Sud-Est et le Nord-Ouest, il est sans utilité pour les navires qui, dans ces parages, redoutent précisément les rafales de Zéphyre (N.-O.), de Boréas (N.-E.) et de Notos (S.-E.). Les marins en ce golfe resteraient exposés à toutes les tempêtes, et la côte rocheuse, aiguë, réserverait un triste sort aux bâtiments qui s'y laisseraient porter. Au fond du golfe seulement, un cul-de-sac, nommé baie Ex-Aito, peut servir de mouillage temporaire, provisoire, aux navigateurs qui, par un beau temps, ne veulent pas ou ne peuvent pas gagner le vrai refuge de cette région, le Port Profond, *Port Vathy*. Les *Instructions* décrivent ces dangers du golfe de Molo : « La côte Est du golfe est haute, rectiligne et partout accore et s'élève en collines avec des ravins profonds. » Elles ajoutent : « Sur la côte Sud, il y a trois mouillages distincts : la baie de Skino, le port de Vathi et la baie Ex-Aito ».

Ces trois mouillages n'ont pas la même valeur. La baie d'Ex-Aito est célèbre par une colline en forme de cône sur laquelle les explorateurs croient avoir retrouvé le *Château d'Ulysse* : d'où la renommée de cette baie parmi nos marins. Mais nous en savons le peu de sûreté :

Cette baie d'Ex-Aito, troisième mouillage du golfe de Molo, se trouve à son extrémité S.-O., au pied d'une colline circulaire haute de 122 mètres, s'élevant au milieu de l'isthme qui réunit les deux parties de l'île. Au fond de la baie règne une grande plage de sable, à 2 encablures ou 2 encablures ½ au large de laquelle il y a mouillage par 26 à 35 mètres d'eau, sable; plus au large, les fonds sont grands. Sur le sommet de la colline, se trouvent les ruines du *château d'Ulysse*.

De même, la baie Skino reste ouverte aux vents du Nord, au Zéphyre et au Borée, comme à la grande houle du large qu'ils soulèvent. Bellin, dans sa *Description du Golphe de Venise*, nous dit :

L'isle, que nous nommons la petite Céphalonie, est appelée par les Grecs *Tiachi* et par les Turcs *Phiachi*. Elle a eu presque autant de noms qu'il y a eu d'auteurs qui en ont parlé.... Cette isle est plus longue que large et d'une figure irrégulière. Elle est fort peuplée et l'on y compte près de 15 000 habitants, dont la plupart sont des gens qui ont été bannis de Zante, de Corfou et de Céphalonie.

Il y a quelques ports dans cette isle, ou plutôt dans ce mouillage; [mais] ce sont des endroits fort ouverts où l'on court risque d'être retenu longtemps sans pouvoir appareiller pour en sortir, étant sujets à des raffales fort violentes qui en empêchent. Ce mouillage est dans la partie de l'Est de l'isle. C'est une grande baie [notre golfe de Molo] ouverte aux vents d'Est, du N.-E. et de Nord, dans laquelle il y a deux enfoncements. Le premier en entrant est ce qu'on appelle le port de *Squino* ou *Squinosa*[1].

En réalité, dans ce golfe de Molo, le seul Port Vathy « est un petit bassin commode et entouré par les terres ». Derrière l'îlot de Katzurbo-nisi, il se compose d'un double refuge : à droite, tout près de l'entrée, est une petite anse, mal fermée, que l'on nomme baie Dexia; à gauche, au bout d'un long couloir très reserré, en une sorte de lac triangulaire, est Port Vathy. La baie Dexia, comme la baie Skino, n'est qu'un médiocre reposoir : les vents et la houle du Nord y fatiguent les navires; ce n'est qu'un avant-port presque forain, si peu utile aux navigateurs que, jusqu'en ces derniers temps, leurs cartes même détaillées ne le mentionnaient pas : ni Bellin, ni Grasset Saint-Sauveur ne le dessinent sur leurs plans à grande échelle. Dans Port Vathy même, il faut pénétrer assez avant pour être tout à fait au calme. Les *Instructions* nous disent :

Mouillage. — Les bâtiments de guerre mouillent ordinairement par 24 à 27 mètres d'eau, dans le N.-E. du lazaret. Les petits bâtiments mouillent plus près, par des fonds de 5^{m},5 à 7^{m},5. A certains moments, on reçoit à ce mouillage des rafales de N.-O. d'une violence extrême et contre lesquelles un navire doit être en garde.

Voilà donc un premier port des Ithaciens : le Port Profond.

Au Nord du Golfe de Molo, cette même côte orientale d'Ithaque offre aux caboteurs un second refuge, beaucoup moins sûr, mais composé lui aussi de plusieurs mouillages. Port San Nicolo, Port Frikais, Port Kioni : nos cartes et nos *Instructions* donnent le nom de ports aux trois anses de ce refuge, dont l'ensemble forme la baie de Frikais. En réalité, Port Nicolo et Port Kioni n'offrent, comme les baies de Skino et Dexia, que des anses ouvertes, des abris médiocres en étendue et plus médiocres encore pour la sécurité : ce ne sont, à vrai dire, que des avant-ports cloturés de roches abruptes et communiquant difficilement avec le reste du pays. Le port véritable, le mieux abrité de tous ces mouillages,

1. Bellin, *Description du Golphe*, p. 169-170.

le Port de Frikais proprement dit, n'est même devenu, en ces dernières années, un assez bon reposoir de caïques et de petits voiliers que grâce à une jetée artificielle qui le ferme aux houles du large et aux rafales de l'Est et du Nord. Mais ce port de Frikais a toujours eu quelque importance à cause de plusieurs vallées insulaires qui y descendent : l'un des ruisseaux, le plus grand ruisseau ou plutôt le seul torrent de l'île tout entière, y aboutit. Nos cartes marines nous indiquent ce « courant » de Frikais, dans lequel il y a d'ordinaire moins d'eaux courantes que de pierres roulées. Mais c'est là ce que tous les Grecs ont toujours appelé un « courant : *rhevma*, ῥεῦμα, disent les Grecs modernes; nous voyons que les Achéens disaient *rheithron*, ῥεῖθρον. « Courant » au temps des pluies ou après les orages, ce couloir est en temps ordinaire, durant la belle saison, une route commode entre le port et l'intérieur.

La côte Nord d'Ithaque présente la baie d'Aphalais qui s'enfonce au loin entre la Pointe Marmaka et la Pointe Oxoi. Cette baie n'a aucun mouillage. Elle est ouverte en plein aux rafales du Zéphyre et aux lointaines houles du large. Les tempêtes de l'Adriatique poussent ici, par le détroit du Nord-Ouest, par la porte de la Pierre Blanche, de violentes rafales et des vagues irritées : même en calme plat, un courant « appréciable », disent les *Instructions*, balaie ce détroit. Le pourtour de la baie d'Aphalais est en outre inhospitalier; sauf une toute petite plage de sable qui occupe le fond, ce ne sont partout que pierres aiguës et roches accores.

Sur le canal de Samè, « la côte Ouest d'Ithaque court presque en ligne droite et parallèlement à la côte de Képhalonie », disent les *Instructions*. Tout du long, c'est une muraille ou plutôt un talus rectiligne. Symétrique au golfe de Molo et à la baie d'Ex-Aito, une petite baie, la baie d'Opis-Aito, « a une petite plage de sable »; mais, ouverte à tous les vents de terre et de mer, comme à tous les courants du détroit, elle ne peut être d'aucun service pour les marins. Elle n'a d'utilité que pour les insulaires actuels qui ont ici leur passage, leur « gué », vers Képhalonie. Les gens de Vathy viennent ici pour passer à Pylaros ou Samos sur de frêles barques, quand le temps est tout à fait beau. C'est un peu plus au Nord, sur ce même détroit, qu'Ithaque a son port véritable dans une anse commode : nous l'avons décrit plus haut; les indigènes l'appellent toujours le Port de la Ville, Port Polis. Nous avons énuméré les avantages que ce Port de la Ville, bien couvert, bien pourvu de plages et muni d'une aiguade, peut offrir aux navigateurs, — surtout aux navigateurs primitifs. Ils y trouvent en outre une route isthmique pour passer en travers de l'île, de la côte du détroit à la côte du large, du Port de la Ville au Port du Courant, de Port Polis à Port Frikais.

Reste la dernière façade d'Ithaque, la façade méridionale, et le dernier port que nous y décrivent les *Instructions*. Au Sud, en effet, nos marins signalent un refuge fort important à connaître pour les voiliers qui, venus du S.-E., de Patras et des côtes péloponnésiennes, trouvent des vents contraires, à cette

entrée méridionale du canal d'Ithaque. C'est le « Port S. Andrea », disent les uns, « Port Andri », disent les autres :

La pointe S. Andrea, extrémité Sud d'Ithaque, forme la pointe Ouest de l'entrée du petit port de S. Andrea, large de 1 encablure et s'enfonçant de 4 encablures vers le Nord jusqu'à une petite plage de sable. Les petits caboteurs trouvent mouillage dans ce port qui a 66 mètres d'eau à l'entrée : les profondeurs diminuent jusqu'à 5^{m},5 près du fond du port.... La pointe S. Andrea forme avec le cap Dekalia de Céphalonie l'entrée Sud du canal d'Ithaque, qui a près de 2 milles de largeur, des bords élevés des deux côtés et de grands fonds.

En résumé, sur tout le pourtour d'Ithaque, nos marins ne connaissent que quatre ports à peu près assurés : Port Vathy et Port Frikais à la côte du large, Port Polis sur le détroit, et Port S. Andrea ou Andri à la côte méridionale.

*
* *

Dans son Ithaque odysséenne, le poète homérique connait quatre mouillages et il nous raconte quatre histoires, dont chacune se déroule en l'un de ses ports :

Télémaque, partant pour Pylos, s'embarque au pied de la ville.

Télémaque, revenant de Pylos, débarque en pleine campagne, à la première pointe du Sud.

Ulysse, ramené par les Phéaciens, débarque, lui aussi, loin de la ville, dans le port de Phorkys.

Enfin, nous avons vu Mentès, roi des Taphiens, débarquer au Port du Courant, à Port Rheithron.

Un par un, les quatre mouillages du poème correspondent, je crois, aux quatre ports de nos *Instructions*. Si l'on compare en effet le texte homérique aux cartes et descriptions de nos marins, il me semble que nous pouvons à coup sûr retrouver pour chacune de ces histoires le théâtre décrit par l'*Odyssée*.

1. — Sur nos cartes, le plus facile à reconnaître est le mouillage où Télémaque aborde en revenant de Pylos. Athèna, prévoyant les embûches des prétendants, a conseillé au jeune homme de ne pas s'engager dans le détroit, mais de débarquer à la première pointe de l'île : « Les prétendants te guettent dans le détroit qui sépare d'Ithaque Samè la rocailleuse,

ἐν πορθμῷ Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης.

Navigue de nuit : le dieu qui te protège et veille sur toi t'enverra un bon vent arrière. Quand tu auras atteint la première pointe d'Ithaque,

αὐτὰρ ἐπὴν πρώτην ἀκτὴν Ἰθάκης ἀφίκηαι,

expédie vers la ville ton navire et ton équipage; mais toi, va chez le porcher.

qui est homme de bon conseil[1] » Télémaque suit de point en point les ordres de la déesse. Parti le soir de Pylos, il vogue toute la nuit, en prenant bien garde aux Iles Pointues qui sont dans le canal de Zante. Quand vient l'aurore, il est en vue d'Ithaque. A la première pointe, ses compagnons carguent les voiles et démâtent rapidement :

οἱ δ' ἐπὶ χέρσου
Τηλεμάχου ἕταροι λῦον ἱστία κὰδ δ' ἕλον ἱστὸν
καρπαλίμως.

Puis, saisissant leurs rames, ils entrent dans le port et poussent jusqu'au mouillage du fond, où ils jettent l'ancre, portent l'amarre à terre et viennent eux-mêmes débarquer sur une plage :

τὴν δ' εἰς ὅρμον προέρεσσαν ἐρετμοῖς·
ἐκ δ' εὐνὰς ἔβαλον, κατὰ δὲ πρυμνήσι' ἔδησαν·
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βαῖνον ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης[2].

Prenez la carte avec les *Instructions*. Elles nous ont décrit déjà la pointe méridionale d'Ithaque : c'est la première que l'on rencontre en venant du Péloponnèse et des ports péloponnésiens, de Patras aujourd'hui, de Pylos aux temps homériques. Les *Instructions* nomment cette pointe Cap S. Andrea : si c'est là son nom véritable, il faut savoir que saint André est le grand protecteur des gens de Patras : « La pointe S. Andrea, extrémité sud d'Ithaque [πρώτην ἀκτήν] forme l'entrée du petit port de S. Andrea, large d'une encablure [en ce couloir étroit tout vent tombe : il faut démâter], et s'enfonçant de quatre encablures vers le Nord [puis il faut pousser le navire à la rame], jusqu'à une plage de sable [ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης]. Les petits caboteurs trouvent mouillage dans ce port [εἰς ὅρμον προέρεσσαν]. » Toujours respectueux des ordres d'Athèna, Télémaque renvoie par mer son équipage vers la ville :

ὑμεῖς μὲν νῦν ἄστυ δ' ἐλαύνετε νῆα μέλαιναν.

Sans mâter à nouveau, les rameurs poussent le vaisseau hors du mouillage, puis ils rament dans la direction de la ville, en remontant le canal de Samè, où les guettent les prétendants. Quant à Télémaque, il va « monter » aux champs, près des bergers; il ne redescendra en ville que le soir, après sa tournée d'inspection :

αὐτὰρ ἐγὼν ἀγροὺς ἐπιείσομαι ἠδὲ βοτῆρας·
ἑσπέριος δ' εἰς ἄστυ ἰδὼν ἐμὰ ἔργα κάτειμι[3].

Télémaque « monte » chez les bergers; il va chez Eumée, qui garde les

1. *Odyss.*, XV, 25-40.
2. *Odyss.*, XV, 495 et suiv.
3. *Odyss.*, XV, 503-507.

cochons près de la fontaine Aréthuse, sous la Pierre du Corbeau. Les *Instructions* nous disent : « Dans le voisinage [de Port S. Andrea], sur le penchant d'une colline à falaise, se trouve la célèbre fontaine Aréthuse. » Télémaque a remis les belles sandales, ἐδήσατο καλὰ πέδιλα, qu'il avait quittées pour s'allonger et dormir sur les divans du gaillard d'arrière. Les pierres de ces chemins rocailleux sont aiguës. Mais la route ne doit pas être longue. Parti de Port St André après le déjeuner de l'équipage, le jeune homme arrive près d'Aréthuse, quand Eumée et Ulysse viennent en s'éveillant de prendre aussi leur repas du matin et d'envoyer les gardiens de porcs à la glandée[1] : Télémaque semble n'avoir mis que quelques instants, une toute petite heure, à faire le trajet.

2. — Ulysse, déguisé en mendiant, vient chez Eumée par une autre route. Il a débarqué au port de Phorkys .

Il est dans le dème d'Ithaque un port de Phorkys, le vieillard de la mer. Là deux pointes avançantes, faites de roches accores et qui descendent vers le port, en écartent la grande houle des vents à rafales. A l'intérieur, les galères restent au calme, même sans amarres, pourvu qu'on les fasse entrer jusqu'au vrai mouillage :

Φόρκυνος δέ τις ἔστι λιμὴν ἁλίοιο γέροντος
ἐν δήμῳ Ἰθάκης· δύο δὲ προβλῆτες ἐν αὐτῷ
ἀκταὶ ἀπορρῶγες λιμένος ποτιπεπτηυῖαι,
αἵ τ' ἀνέμων σκεπόωσι δυσαήων μέγα κῦμα
ἔκτοθεν· ἔντοσθεν δέ τ' ἄνευ δεσμοῖο μένουσιν
νῆες ἐύσσελμοι ὅτ' ἂν ὅρμου μέτρον ἵκωνται[2].

En nous décrivant leur *Port Profond*, Port Vathy, les *Instructions* nous ont signalé déjà, mot pour mot, tous les détails de site que nous rencontrons en ce port de Phorkys. La carte marine ne fait que mettre en leur place ces différentes particularités. Dans le golfe de Molo, aux rives « accores et rocheuses, où les grains tombent avec une violence extrême par les coups de vent du Sud-Est au Nord-Ouest » (cf. le vers du poète sur la grande houle des vents à rafales, ἀνέμων δυσαήων μέγα κῦμα : pour les navigateurs odysséens, le vent à rafales est par excellence le vent de N.-O., le Zéphyre, Ζέφυρος δυσαής), le Port Profond s'ouvre entre ces deux pointes avançantes, δύο προβλῆτες ἀκταί, de roches aiguës, ἀπορρῶγες, qui dévalent sur le port, λιμένος ποτιπεπτηυῖαι : « La pointe Skino, disent les *Instructions*, est l'extrémité d'une langue de terre formée par une chaîne de collines basses. La colline qui domine la baie a 168 mètres d'élévation. » Toutes les pointes voisines ressemblent à cette pointe Skino.

Pour les distinguer les unes des autres et reconnaître chacune, nos *Instructions* ne manquent pas de signaler les repères naturels ou artificiels, que le navigateur peut apercevoir de la mer : « Sur le côté Nord, il y a une colline

1. *Odyss.*, XVI, 1-5.
2. *Odyss.*, XIII, v. 96 et suiv.

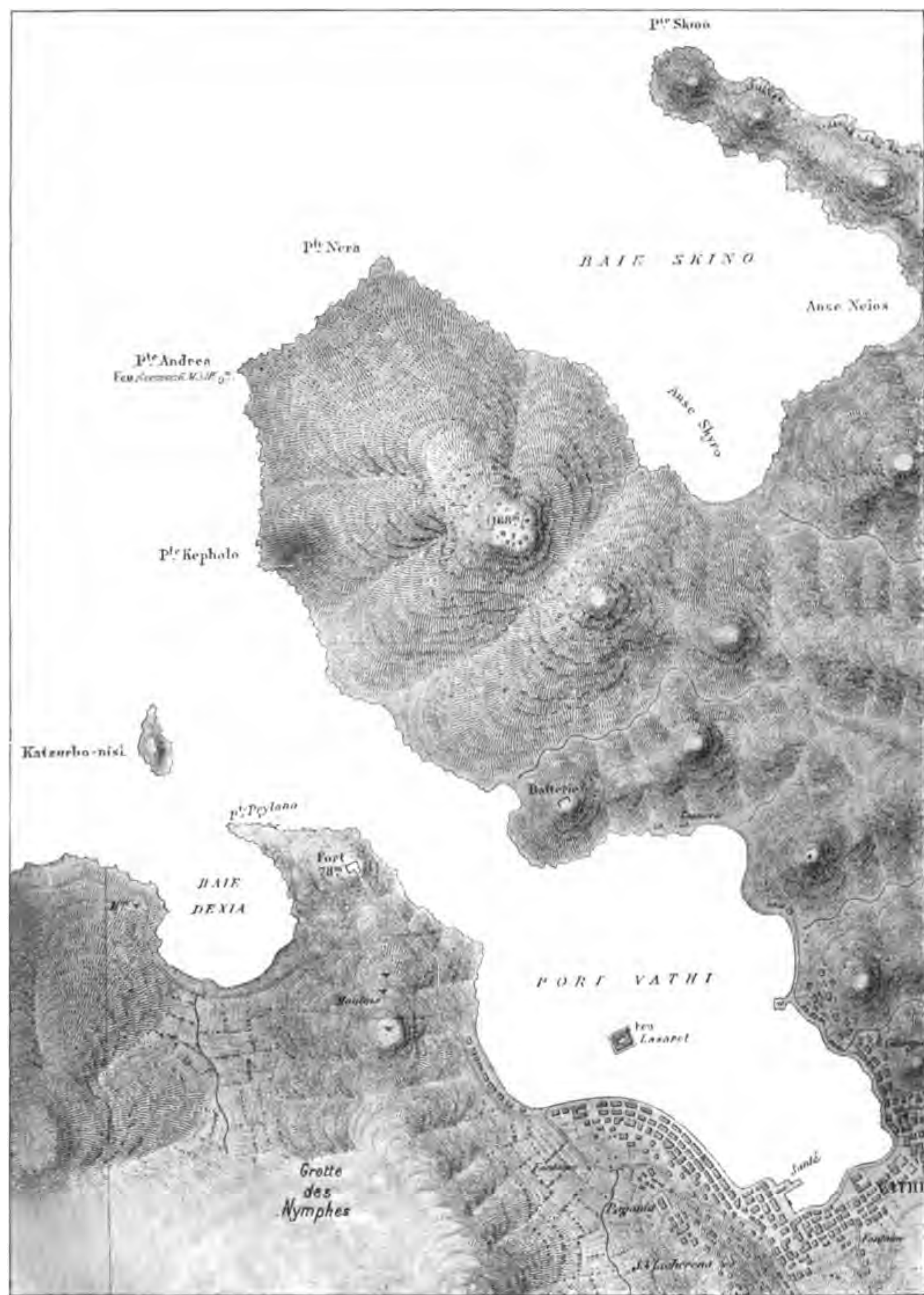


FIG. 98. — LE PORT PROFOND
Photogravure d'après la carte marine n° 3297.

remarquable, et sur la pointe Sud se trouvent deux moulins à vent, qui servent à reconnaître le port.... Ce cap est accore et montre un peu au-dessus de la mer une chapelle de couleur blanche; plus loin, dans l'intérieur, sur la haute mer, on voit un moulin à vent..., etc. » Faute de chapelle et de moulin à vent, les premiers thalassocrates signalaient à leurs pilotes « un grand olivier au large feuillage, à l'entrée même du port »,

αὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος τανύφυλλος ἐλαίη.

Ce n'est pas autrement qu'aujourd'hui encore, dans le canal de Képhalonie, nos pilotes reconnaissent l'entrée du port de Pylaros par le morne du Figuier Sauvage, Agriosiko, ou, dans la mer de Leucade, l'entrée septentrionale du chenal de Meganisi par le Mont à l'Arbre. Ouvrons les périples anciens : « La pointe est rocheuse, ἄκρα ἐστὶ τραχεῖα, elle a au sommet une falaise, ἔχουσα ἐπὶ τοῦ ὑψηλοῦ σκόπελον, à terre on voit un arbre, ἐπὶ δὲ τῆς γῆς δένδρον : il y a mouillage et aiguade sous l'arbre, ὅρμος ἐστὶ καὶ ὕδωρ ἔχει ὑπὸ τὸ δένδρον: prendre garde au Notos, φυλάσσου Νότον. » — « On voit au-devant un haut et grand cap, ὄψει παρεμφαίνουσαν ἄκραν ὑψηλὴν καὶ μεγάλην: à gauche est un port artificiel, ἐκ δὲ τῶν εὐωνύμων χειροποίητος ὅρμος ἐστίν : il y a de l'eau douce sous le figuier, ἔχει δὲ ὕδωρ ὑπὸ τὴν συκῆν, d'où le nom de Figuier donné à ce lieu, διὸ καὶ ὁ τόπος Συκῆ καλεῖται[1] ».

Ayant doublé leur cap de l'Olivier, les navigateurs gagnent le port de Phorkys, en enfilant « le chenal qui mène dans le port de Vathy. Ce chenal a 6 encablures de longueur, une largeur qui tombe à 1 encablure 1/4, et des fonds de 66 à 58 mètres. En dedans de l'entrée, le port a 5 encablures 1/2 de profondeur. 4 encablures de largeur.... C'est un petit bassin commode, entouré par les terres. » On peut mouiller partout dans ce bassin. Mais il vaut mieux y pénétrer le plus profondément possible : « A certains moments on reçoit à ce mouillage des rafales de N.-O. d'une violence extrême, et contre lesquelles un navire doit être en garde. » Un ilot (qui porte aujourd'hui le lazaret) fournit dans le fond une excellente couverture : c'est là que véritablement les galères rencontrent un mouillage, ὅτ' ἂν ὅρμου μέτρον ἵκωνται, où, toutes rafales cessant, elles n'ont même plus besoin de porter leurs amarres à terre, ἔντοσθεν ἄνευ δεσμοῖο μένουσιν. Les *Instructions* ajoutent : « Les ressources sont restreintes. L'eau est rare ». Et nos cartes signalent avec soin une petite fontaine qui se trouve à droite, presque au fond. Les premiers thalassocrates signalaient aussi, non loin de l'Olivier, « une grotte ténébreuse et secourable des Nymphes, que l'on appelle Naïades, où toujours on trouve de l'eau »,

ἀγχόθι δ' αὐτῆς ἄντρον ἐπήρατον ἠεροειδές,
ἱρὸν Νυμφάων, αἳ Νηιάδες καλέονται·
ἐν δ' ὕδατ' αἰενάοντα.

1. *Stad. Mar. Magn.*, *Geog. Graec. Min.*, I, p. 432-438.

Une grotte existe, en effet, dans les collines qui bordent à droite Port Vathy, et cette grotte — nous le verrons — présente toutes les particularités signalées par le poète, qui nous en donne une très minutieuse description.

Dans le fond et sur le pourtour de Port Vathy, s'est bâtie la capitale actuelle de l'île. Elle occupe, au pied des collines, la plage basse qui limite vers l'intérieur une petite vallée : « La ville, disent les *Instructions*, borde toute la partie Sud et S.-E. du port de Vathy : sa partie principale ne se trouve que peu au-dessus du niveau de la mer; mais, dans sa partie Ouest, de nombreuses maisons sont bâties sur le penchant de la colline. Derrière la ville, il y a de grands jardins et des plantations de raisin de Corinthe. » Aux temps odysséens, la capitale n'était pas ici. Nous savons déjà les causes de cette différence. Les sujets d'Ulysse, vivant surtout de la mer, avaient construit leur ville sur le grand passage des navires, sur le canal de Samè, à la porte du Nord-Ouest, pour le service des marins et la surveillance des détroits. Aujourd'hui, les insulaires naviguent aussi : « La population de Port Vathy peut s'élever à 5500 habitants; la plupart sont marins. » Mais, toutes leurs relations d'affaires étant avec Patras et le royaume grec, c'est en face de Patras et de la terre hellénique qu'ils ont installé leurs quais et leurs entrepôts, au fond de ce port bien tranquille, au bout de cette petite vallée intérieure qui, pourvue de terres alluviales et de ruisseaux intermittents, s'est couverte « de grands jardins et de vignes ».

Dans l'Ithaque odysséenne, ceci était la « campagne, le dème », ἐν δήμῳ Ἰθάκης, par opposition à « la ville » : le poète nous parle toujours d'Ithaque *ville* et d'Ithaque *dème*, comme nous disons Bâle-ville et Bâle-campagne. Le port de Phorkys est dans le *dème*, loin de la ville, au pied du Nériton tout vêtu de forêts :

τοῦτο δὲ Νήριτόν ἐστιν, ὄρος καταειμένον ὕλῃ.

Au-dessus de Port Vathy, en effet, surgit l'une des deux montagnes insulaires que nos marins connaissent encore. C'est le Mont qu'ils appellent Stefano et auquel ils attribuent 650 mètres d'altitude; Partsch lui donne 671 mètres et l'appelle Merovigli : les Achéens le nommaient Nériton.

Cette montagne Merovigli-Nériton est complètement chauve aujourd'hui. Les *Instructions* nous disent au sujet de Képhalonie : « L'île est montagneuse. Elle atteint sa plus grande élévation à la Montagne Noire ou Mont Néro (ancien mont Aenos), haute de 1590 mètres et située dans la partie Sud-Est. Le sommet de cette montagne était autrefois couvert d'une belle forêt de pins, dont quelques portions existent encore, mais dont la plus grande partie fut incendiée jadis par les habitants. » Zante, la forestière Zakynthos du poète, ὑλήεσσα Ζάκυνθος, a subi le même sort : « L'île de Zante, aujourd'hui dépouillée de forêts, ne produit point de bois à brûler. On tire de la Morée et de l'Albanie celui dont on se sert pour le chauffage, pour bâtir et fabriquer les ustensiles de ménages; les gens pauvres emploient au chauffage le bois d'olivier. Je n'ai trouvé dans mes excursions que fort peu de myrtes et de lauriers, mais parfois des grenadiers qui, en

Morée, sont encore plus communs[1]. » Au sommet de notre Nériton, Partsch signale les restes de l'ancienne forêt[2].

Du fond de Port Vathy, une route, se dirigeant vers le S.-E., traverse les jardins et les vignes de la vallée, monte lentement au flanc des pentes méridionales, puis, dominant les collines côtières, gagne le plateau de Marathia, d'où elle redescend vers Port St André. Ce plateau de Marathia tombe brusquement dans la mer orientale par « une colline à falaises », au flanc de laquelle nos *Instructions* connaissent la fontaine Aréthuse. En cet endroit, en effet, sous une roche taillée à pic, dans un couloir de pierre qui dévale à la petite anse Ligia ou Lia, en face du rocher insulaire que nos marins appellent Ile Parapigadi (son nom véritable est *Ligia*), sourd une fontaine nommée Parapigadi. On s'accorde généralement à reconnaître dans cette roche la Pierre du Corbeau et dans cette fontaine l'Aréthuse homérique[3].

Il est certain que le gîte (nous explorerons plus tard le site en ses moindres détails) est conforme aux données de l'*Odyssée*. Débarqué à Port St André, Télémaque monte ici : il y parvient en quelques minutes. Il y rencontre son père venu de Port Vathy. Les Phéaciens avaient déposé le héros, encore tout endormi, sur la grève de Phorkys, où l'élan des rameurs avait fait entrer leur navire jusqu'à mi-cale; familiers de ce mouillage, les Phéaciens en connaissaient les rives de sable ou de vase :

ἔνθ' οἵ γ' εἰσέλασαν πρὶν εἰδότες· ἡ μὲν ἔπειτα
ἠπείρῳ ἐπέκελσεν, ὅσον τ' ἐπὶ ἥμισυ πάσης.

Au fond du port de Phorkys, les Phéaciens avaient donc déposé le héros dans le sable :

κὰδ δ' ἄρ' ἐπὶ ψαμάθῳ ἔθεσαν δεδμημένον ὕπνῳ.

Mais ils avaient porté ses richesses, trépieds et manufactures, un peu à l'intérieur, au pied de l'Olivier, loin de la route, pour les soustraire aux regards des passants cupides :

καὶ τὰ μὲν οὖν παρὰ πυθμέν' Ἐλαίης ἀθρόα θῆκαν·
ἐκτὸς ὁδοῦ.

Après leur départ, Ulysse réveillé avait suivi les conseils d'Athèna et transporté ses richesses dans la Grotte des Nymphes. Puis il était monté du port, à travers les collines et la forêt, par un sentier rocheux, jusqu'à la Pierre du Corbeau.

1. Ch. Müller, *Voy. en Grèce*, trad. L.-A., p. 146.
2. Partsch, *Kephallenia*, p. 6 : Im Westen aber steigt aus dem Kampos das hohe Massiv des Merovigli (670 m.) empor. Der Gipfel ist von der Tiefe nicht sichtbar. Seine niedrigen Felsenzacken liegen auf einer ausgedehnten unebenen Hochplatte, einem wilden Karstfeld mit kleinem Winterseen.... Dort haftet zwischen 400 u. 500 m. Meereshöhe über dem Dorfe Perachorio (300-350 m.) noch ein kleiner kümmerlicher Waldrest, ein lichter Bestand von Erdbeerbäumen, Lorbeer, Stecheichen mit dichtem Unterholz.
3. Cf. Partsch, *Kephallenia*, p. 54 et suiv.

Près de la Source Aréthuse, il avait rencontré Eumée et les étables des porcs :

αὐτὰρ ὁ ἐκ λιμένος προσέβη τρηχεῖαν ἀταρπὸν
χῶρον ἀν' ὑλήεντα δι' ἄκριας.

Sur la carte, nous pouvons aisément tracer les « rocailleux lacets » de ce sentier, τρηχεῖαν ἀταρπόν, qui va de Port Vathy à Parapigadi. Les voyageurs nous le décrivent. Gell, à la sagace et précise description duquel il faut toujours revenir[1], avait déjà vu que Télémaque et son père ne pouvaient se rencontrer qu'en cet endroit d'Ithaque, à l'extrémité méridionale. Par rapport à la capitale odysséenne, le poète nous dit, en effet, qu'Eumée demeure à l'autre bout de l'île. Eumée nous raconte lui-même que les chevriers, voisins de la ville, sont là-bas, tout à l'extrémité. Inversement, les citadins estiment qu'Eumée habite tout au bout de la campagne :

ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιήν, ὅθι δώματα ναῖε συβώτης[2].

« On dit que la ville est très loin », dit Ulysse, le faux mendiant :

... ἕκαθεν δέ τε ἄστυ φάτ' εἶναι[3].

De fait, Eumée emploie une journée à faire le voyage d'aller et retour, quand Télémaque le charge de porter à Pénélope la nouvelle de son heureuse arrivée. Télémaque a donné l'ordre d'aller vite, de ne faire aucun détour et de ne perdre aucun temps à bavarder. Eumée a respecté la consigne. Il est allé et, la commission faite, revenu le plus vite possible :

οὐκ ἔμελέν μοι ταῦτα μεταλλῆσαι καὶ ἐρέσθαι
ἄστυ καταβλώσκοντα· τάχιστά με θυμὸς ἀνώγειν
ἀγγελίην εἰπόντα πάλιν δεῦρ' ἀπονέεσθαι[4].

Mais, parti le matin, il n'est rentré que le soir (les périples devaient estimer la longueur d'Ithaque à une demi-journée de marche « pour un homme bien ceinturé ») :

ἑσπέριος δ' Ὀδυσῆι καὶ υἱέι δῖος ὑφορβὸς
ἤλυθεν.

Le lendemain, Télémaque rentre en ville dès l'aurore. Eumée et Ulysse restent aux étables jusqu'au milieu du jour, puis se mettent en chemin pour arriver avant le froid du soir. Ils suivent une route en corniche,

ἀλλ' ὅτε δὴ στείχοντες ὁδὸν κάτα παιπαλόεσσαν[5],

qui les conduit à la capitale.

1. Gell, *Ithaka*, 1807.
2. *Odyss.*, XXIV, 150.
3. *Odyss.*, XVII, 25.
4. *Odyss.*, XVI, 465-467.
5. *Odyss.*, XVII, 204.

3. — Cette capitale odysséenne est une ville haute à la mode du temps, avec une échelle à ses pieds. La ville est en haut. L'échelle est en bas, déserte ou peuplée seulement des équipages étrangers qui y ont halé leurs navires. Télémaque, pour méditer à l'aise, vient sur cette plage se promener seul, à l'écart :

Τηλέμαχος δ' ἀπάνευθε κιὼν ἐπὶ θῖνα θαλάσσης[1].

A la pointe du Sud, nous avons étudié déjà[2] l'embarquement de Télémaque lorsqu'il se met en mer pour aller à Pylos. Ce port est orienté exactement comme celui des Phéaciens, la bouche vers le Sud. Quand on veut partir, on tire les vaisseaux à flot, on les amène à la rame jusqu'à la pointe de la rade, dans le Sud-Est, dans la partie du Notos, ἐν νοτίῳ. Là, on les mouille en mer libre,

ὑψοῦ δ' ἐν νοτίῳ τήν γ' ὥρμισαν[3],

afin de pouvoir user du vent de terre aussitôt qu'il se lèvera. Ainsi fait Télémaque. Ainsi font les prétendants quand ils vont dans le détroit, entre Ithaque et la rocailleuse Samè, guetter le retour du jeune homme. Cette orientation se retrouve dans le Port de la Ville, Port Polis, de nos contemporains.

Le soir venu, le vent de terre une fois levé, Télémaque et les prétendants mettent à la voile. Télémaque part à l'étranger. Les prétendants restent dans le royaume d'Ulysse. Ils vont croiser autour d'un îlot qui barre le détroit, l'îlot Astéris. De là, ils surveillent tout le canal et l'entrée du Port de la Ville. Les *Instructions* nous disent : « Port Polis, de forme circulaire, avec 3 encablures de diamètre et 1 encablure de largeur à l'entrée, est ouvert au Sud-Ouest et gît directement dans l'Est de l'îlot Deskalio. Il y a 31 mètres de fond dans le milieu du port; mais les petits bâtiments mouillent près du rivage. » Voilà, ce me semble, notre port odysséen. Il a 31 mètres de fond. Le poète nous dit, lui aussi, que le port est très profond,

οἱ δ' ὅτε δὴ λιμένος πολυβενθέος ἐντὸς ἵκοντο,

et que les petits bateaux de son temps ne mouillent jamais en pleine rade, mais viennent s'échouer aux grèves du pourtour :

νῆα μὲν οἵ γε μέλαιναν ἐπ' ἠπείροιο ἔρυσσαν[4].

Le poète nous décrit cette manœuvre aussi bien pour le vaisseau qui ramenait Télémaque de Pylos que pour le vaisseau qui ramènera d'Astéris les prétendants. Ayant laissé Télémaque à Port St André, l'équipage a remonté le canal à la rame. N'ayant pas de voiles, leur navire, qui se cache sous la côte insulaire, a échappé aux guetteurs d'Astéris. Ceux-ci ne l'ont reconnu qu'au moment où il tournait l'entrée de Port Polis. Il était trop tard pour le couler :

1. *Odyss.*, II, 260.
2. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 64 et suiv.
3. *Odyss.*, IV, 785.
4. *Odyss.*, XVI, 324-325.

on les eût aperçus de la ville. Ils ont alors quitté Astéris-Daskalio et sont rentrés à toutes voiles vers Port Polis, eux aussi. Les deux vaisseaux ont été tirés à la grève.... Sur la carte marine, nous pouvons dessiner sans peine toutes ces allées et venues, entrées et sorties de bateaux, si nous plaçons à Port Polis la capitale odysséenne et si nous reconnaissons Astéris dans l'îlot Daskalio.

4. — Reste alors le quatrième mouillage dont parle l'*Odyssée* : le port Rheithron.

Ce dernier mouillage odysséen trouve sa place dans le dernier port que nous décrivent les *Instructions*. A Port Frikais, nous avons déjà rencontré ce Port du Courant, et nous avons décrit la route commode qui peut amener le prétendu Mentès de la grève de Rheithron à la capitale d'Ulysse. Ce port Rheithron est sous le Neion forestier, ὑπὸ Νηΐῳ ὑλήεντι, comme le port de Phorkys est sous le Nériton. Des « deux montagnes », en effet, qu'aperçoivent les marins sur le socle de l'île rocheuse, l'une est au Sud du golfe de Molo : c'est le Nériton qui domine Port Vathy; l'autre, plus large et plus compacte, couvre, au centre de l'île, tout l'intervalle entre le golfe de Molo et la baie de Frikais : c'est le Neion. Cette seconde montagne est moins un pic qu'un grand bastion triangulaire dont le plus haut sommet dépasse, suivant Partsch, 800 mètres (les *Instructions* ne donnent que 630 mètres) et dont les pentes descendent abruptes sur Port Polis et Port Frikais. Le Port du Courant est donc bien sous cette autre montagne, sous ce Neion qui jadis était couvert de forêts et qui maintenant est, lui aussi, complètement déboisé.

Au Nord de l'isthme déprimé, qui unit Port Polis à Port Frikais, la partie septentrionale d'Ithaque est encore très rocheuse, τρηχεῖα, et très bosselée, κραναή. Mais entre le Neion et les deux collines allongées, dont l'extrémité va former en mer la baie d'Aphalais, une fertile région nourrit aujourd'hui neuf ou dix villages et près de 2500 cultivateurs. Vignes de Corinthe, oliviers, jardinets de céréales : c'est ici vraiment la plus grande, la seule région agricole de l'île tout entière[1]. Si dans la montagne du Sud, sous le Nériton, l'Ithaque odysséenne avait ses cochons autour d'Aréthuse et quelques champs au fond du port de Phorkys; si, dans le centre, sur la haute table broussailleuse et sèche du Neion, elle avait quelques forêts, mais surtout de pierreux pâturages à chèvres: c'est ici, dans les trois vallées descendant vers Port Polis, vers Port Frikais et vers la baie d'Aphalais, qu'elle pouvait avoir sa vraie campagne, à vrai dire ses seuls paysans, le reste de sa population ne vivant que de la mer ou des troupeaux. Pendant qu'Ulysse navigue au loin et que les prétendants dévorent à la ville les bêtes envoyées chaque jour par les chefs des porchers et des chevriers, Laerte s'est retiré à la campagne, à l'écart; il traîne ses vieux

1. Cf. Partsch, *Kephallenia*. p. 62.

jours sur les pentes de son enclos de vignes; il ne descend même plus en ville :

πατὴρ δὲ σὸς αὐτόθι μίμνει
ἀγρῷ, οὐδὲ πόλινδε κατέρχεται...,
ἀλλ' ἀπάνευθεν ἐπ' ἀγροῦ πήματα πάσχειν...,
ἑρπύζοντ' ἀνὰ γουνὸν ἀλωῆς οἰνοπέδοιο[1].

Cet enclos de Laerte devait être au Nord de la capitale : il n'était pas sur la route entre la ville et la cabane d'Eumée. Quand Télémaque, arrivé chez Eumée, l'envoie porter à sa mère la nouvelle de son retour, Eumée demande s'il poussera jusque chez Laerte :

εἰ καὶ Λαέρτῃ αὐτὴν ὁδὸν ἄγγελος ἔλθω.

« Reviens de suite, répond Télémaque; ne fais pas le crochet jusqu'à lui dans les champs,

ἀλλὰ σύ γ' ἀγγείλας ὀπίσω κίε μηδὲ κατ' ἀγροὺς
πλάζεσθαι μετ' ἐκεῖνον,

dis à ma mère d'envoyer une servante en cachette pour donner la nouvelle au vieillard[2]. »

*
* *

Sur les cartes de nos marins, avec leurs *Instructions*, il semble donc que nous retrouvions dans l'Ithaque d'aujourd'hui tous les gîtes, intervalles et distances réciproques des scènes, embarquements, débarquements, voyages et rencontres du récit odysséen. En regardant de loin et de la mer, avec les yeux, les habitudes, les préjugés et l'onomastique des navigateurs, il semble que l'on chercherait vainement à découvrir une discordance entre la réalité actuelle et les descriptions homériques. L'île à la double montagne, aux quatre ports, aux trois régions de pourceaux, de chèvres et de champs cultivés, se profile encore sur nos mers et dans nos *Instructions nautiques*, telle que le poète odysséen la put apercevoir dans les récits ou périples des premiers navigateurs, à la dernière extrémité des mers achéennes, aux portes du *zophos*. Comment se fait-il que, depuis un siècle, les érudits soient en querelle sur cette identification?

Je ne parle pas seulement de la discussion récente, soulevée par les dernières théories de M. Doerpfeld[3]. En géographie et topographie de la Grèce ancienne,

1. *Odyss.*, I, 191-193; XI, 187.
2. *Odyss.*, XVI, 135-153.
3. Pour cette discussion des théories de Doerpfeld, voir l'article de K. Reissinger, dans les *Blätter für das Gymnasial-Schulwesen* (von J. Melber, Munich), V et VI Heft du XXXIXe volume, mai-juin 1903. L'auteur donne la bibliographie complète :
P. Draheim, *Die Ithaka-Frage*, Jahresbericht K. W. Gymnas., Berlin, 1903.
H. Michael, *Das homerische und das heutige Ithaka*, Programm von Iauer, 1902.
U. v. Wilamowitz, *Berliner philolog. Wochenschrift*, 1903, n° 12, p. 381.
N. Paulatos, Ἡ ἀληθὴς Ἰθάκη τοῦ Ὁμήρου, Patras, 1902.
M. Reissinger apprécie en quelques mots fort équitables l'attitude de Wilamowitz : « Diese in wenig

je sais que M. Doerpfeld fait toujours profession de novateur : il eût suffi, je crois, que tout le monde reconnût dans l'Ithaque de nos jours la patrie et le domaine d'Ulysse pour que M. Doerpfeld entreprît de les découvrir en quelque autre région. Je m'étonne seulement que M. Doerpfeld ne soit pas allé plus loin, à Paxos, Corfou, Malte, dans les Lipari ou les Baléares, chercher sa ville odysséenne. Leucade est vraiment trop proche encore de l'Ithaque réelle, et l'on pouvait trop facilement prédire qu'à Leucade, comme en n'importe quelle autre des terres grecques, les fouilles finiraient bien par donner aux archéologues quelques débris de pots mycéniens. En tout point du globe, on retrouvera le terrain primaire, si l'on creuse à la profondeur convenable. Il n'est pas un site de la Grèce primitive qui n'ait aussi, à quelque profondeur, son sous-sol mycénien.

Mais bien avant M. Doerpfeld, la foi en Ithaque-Théaki avait eu ses hérésiarques. Durant le XIX[e] siècle, la querelle déjà s'était poursuivie. W. Gell avait été, en 1807, le fondateur de l'orthodoxie odysséenne par son admirable mémoire *The Geography and Antiquities of Ithaka*, auquel, après cent ans, il faut toujours recourir. W. Wölcker, en 1830, dirigea contre les assertions de Gell son *Homerische Geographie und Weltkunde*. Mais c'est R. Hercher, qui, en 1866, fut le grand hérésiarque en cet article de l'*Hermès* (I, 263-280) où il niait toute concordance possible entre « Homère et l'Ithaque de la réalité ». Derrière ces chefs de file, les érudits, depuis quarante ans, se sont partagés en deux armées irréconciliables : on trouvera dans le beau mémoire de Partsch, *Kephallenia und Ithaka* (*Petermann's Mitteilungen*, Ergänzungsband XIII, 1889-1890, n° 98) l'historique et toute la bibliographie de la querelle (p. 54 et suiv.). D'où vient cette discordance et cette guerre sans fin, alors que la vérité nous a paru si facile à découvrir? Nous nous sommes contentés, il est vrai, de vues lointaines et de vues maritimes : est-ce à dire que nos cartes marines et nos *Instructions* nous auraient fourni une certitude tout illusoire? La réalité et la vue « terrienne » de Théaki nous réservent-elles quelques surprises? Le plus simple est encore, à notre mode ordinaire, d'aller voir.

* * *

Dimanche 28 *avril* 1901[1]. — De Corfou, ayant exploré la ville d'Alkinoos et la terre des Phéaciens, j'aurais voulu prendre un voilier et refaire de point en point la traversée d'Ulysse vers Ithaque. Par un bon vent de Nord bien établi, sur un voilier bien manœuvré, on peut espérer faire cette traversée en onze ou douze

schönem Ton gehaltene Entgegnung auf Doerpfeld's Aufsatz wird nicht viel Eindruck machen; sie ist reich an Verdrehungen und Unrichtigkeiten. » Si l'on veut juger de ce « wenig schönen Ton » dont les hobereaux de Berlin aggravent encore les discussions archéologiques, voici le début d'un paragraphe de Wilamowitz : « Dörpfeld ignoriert eben alle Grammatik, alle Kritik, alle Geschichte. » On a beau différer d'avis avec M. Doerpfeld : il semble toujours étrange que ses compatriotes puissent oublier les services rendus par lui à la critique et à l'histoire homériques.

1. Notes de voyage.

heures[1] : Ulysse avait un excellent bateau qui fit le voyage en une courte nuit d'été. Mais, comme au temps d'Ulysse déjà, les communications ne sont point aisées entre Corfou et le reste des îles Ioniennes. Corfou est toujours à l'écart des hommes fariniers. Entre Corfou et les îles grecques, malgré les deux jalons de Paxos et d'Anti-Paxos, le grand abîme de mer, aujourd'hui encore, fait une séparation. Zante, Képhalonie, Ithaque et même Sainte-Maure (celle-ci moins bien reliée pourtant, comme nous allons voir) sont réunies à la terre grecque par le va-et-vient de mille petits bateaux, voiliers ou vapeurs, qui chaque jour mettent les Quatre Iles en communications avec la Pylos moderne, je veux dire Patras. Dans la Grèce actuelle, Patras tient, à la façade occidentale du Péloponnèse, le rôle que tenait Pylos dans la Grèce des Achéens : c'est le grand port de l'Occident. De Patras donc, il n'est pas de jour où plusieurs bateaux à voile et à vapeur ne partent vers quelqu'une ou vers chacune des Quatre Iles. Corfou au contraire n'est rattachée qu'aux terres et ports des thalassocrates européens par les lignes nombreuses et régulières des bateaux autrichiens, italiens ou anglais. Corfou, gouvernée par les Grecs, reste toujours une « île d'Épire et non de Grèce », suivant le mot d'un consul anglais, ou, comme disait déjà le vieux périple de Scymnus de Chio (v. 446), « une île de Thesprotie » :

Κόρκυρα νῆσος δ'ἐστὶ κατὰ Θεσπρωτίαν.

Son mouillage est fréquenté surtout des marines occidentales : c'est comme un avant-port de Brindisi, de Venise et de Trieste.

Les transatlantiques des thalassocrates poursuivent, il est vrai, de Corfou jusqu'à Patras, mais tout droit, sans relâche intermédiaire. Inversement certains vapeurs de Patras montent jusqu'à Corfou, mais sans relâcher davantage en ce canal d'Ithaque, dans cette porte du Nord-Ouest, que pourtant ils empruntent. La séparation existe toujours entre Corfou et les Quatre Iles. Les voiliers ne franchissent que rarement ce grand abîme de mer. Seuls, parfois, quelques vapeurs des thalassocrates vont de Corfou à Sainte-Maure ou de Corfou à Képhalonie et Zante. Nous avons pris ce matin le bateau du *Lloyd* qui, tous les quinze jours, suit le premier de ces itinéraires.

S'il en est encore ainsi après un siècle de paix anglaise et d'indépendance grecque, mesurez ce que pouvait être cet intervalle quand les corsaires, pirates et bandits s'ajoutaient à la distance des lieux pour décupler les risques de ce passage. Dans toutes les mers grecques, la piraterie depuis Minos jusqu'à nos jours fut un mal endémique qu'engendrait presque forcément, sur le pourtour de ces mers aux mille refuges et cachettes, la présence de populations dressées par la pâture à la vie de brigandage : le berger sur terre devient un *klephte*, un voleur; il se transforme en corsaire quand, chaque année, ses moutons transhumants le ramènent au long de ces baies semées d'îles et d'embuscades,

1. Leake, *Northern Greece*, III, p. 32.

barrées de détroits et de coupe-gorges. Ajoutez que la piraterie trouva toujours un champ plus lucratif au point où les races, les langues, les civilisations et les richesses différentes devaient naviguer pour commercer entre elles, — πλέων ἐπ' ἀλλοθρόους ἀνθρώπους, dit l'*Odyssée* en parlant du roi des Taphiens. Ce fut toujours aux limites barbares des mers helléniques que les pirates cariens, crétois ou psariotes exercèrent avec le plus de profit, comme avec le moins de remords, leur traditionnel métier. Nos îles Ioniennes, en cela, ont toujours eu leurs Taphiens, ληίστορες ἄνδρες. Que ce fût Taphos, Ithaque ou Paxos, à deux ou trois mille ans de distance, la piraterie trouvait en ces parages quelque station de choix. Au sortir du canal de Corfou, voici Paxos et Anti-Paxos qui devant nous dressent leur petit archipel. Les *Instructions* nous disent :

Paxo, la plus petite des îles Ioniennes, a près de 5 milles ¼ de longueur du N.-O. au S.-E., un peu moins de 2 milles de largeur et une hauteur maxima de 245 mètres; ses rives, généralement élevées, surtout sur le côté Ouest, sont formées de falaises blanches et à pic. En général, l'île est plate et couverte d'une épaisse plantation d'oliviers qui donnent la meilleure huile des sept îles. On y trouve plusieurs villages, situés au milieu des plantations d'oliviers et qui ont un aspect de richesse que l'on ne rencontre pas dans ceux des autres îles. Sa population est d'environ 5 000 habitants. Les exportations consistent en huile, bois à brûler et pierres plates.

Port Laka, à l'extrémité Nord de l'île, est une rentrée de la côte. Il y a quelques maisons dans le fond de la baie, où se rendent les bateaux pendant les mois d'été; mais les caboteurs mouillent rarement dans cette baie, car elle est ouverte aux vents du N.-E. Le port de Gayo est formé par deux îlots qui bordent une rentrée dans la côte Est de l'île : sur l'îlot de la Citadelle, le plus grand des deux, il y a un fort, et sur l'îlot de la Madonna, le plus petit, dans le N.-E. du précédent, se trouve un phare. Ces deux îlots sont réunis à la terre et entre eux par des petits fonds, qui bordent également le côté N.-E. de l'îlot de la Madonna où se trouve une grande roche, la roche Zouane. Ils forment avec le rivage une crique bien abritée avec des fonds de 2 à 18 mètres. Comme cette crique est étroite, les petits navires doivent ranger la côte de très près une fois en dedans de l'entrée et s'amarrer par l'avant et par l'arrière. La ville de Gayo s'élève en demi-cercle sur le bord de la crique et contient environ 2000 habitants. Elle possède un wharf. On peut s'y procurer quelques provisions; mais l'eau est rare.

Anti-Paxo, longue de 2 milles, large de 1 mille et généralement plate, s'élève dans sa partie Nord jusqu'à 107 mètres de hauteur. Elle a la même orientation que Paxo dont elle est séparée par un chenal à grands fonds dans lequel se font sentir de forts courants. Sa côte est bordée par un banc étroit, avec quelques rochers, mais sain de dangers, si l'on excepte un pâté de $5^m,6$ à son extrémité Nord. Plusieurs petits îlots ou rochers, nommés rochers Plakka, gisent devant son extrémité Sud. Sur le côté Est de l'île, il y a une petite baie, voisine de l'unique village, dans laquelle se rendent les embarcations de pêche. L'île n'a que peu d'habitants; elle est peu cultivée, mais produit d'excellents fruits.

Ce Port de Gayo ou Port Gai, comme disent les voyageurs francs, fut toujours renommé par les facilités que donnaient aux pirates sa cachette à double fond, les difficultés de ses passes accessibles aux seuls habitués, et l'abondance des

navires qui fréquentent ce canal. Au XVI[e] siècle, le célèbre corsaire turc Dragut en fit l'un de ses reposoirs. La présence habituelle des pirates, jointe à la sécheresse du sol, empêchait aux temps vénitiens les Paxinotes d'avoir le moindre troupeau. Nous savons que le premier soin des pirates débarqués est d'écorcher et de rôtir quelque dizaine de chèvres ou de moutons pour manger de la viande à leur appétit :

Ces Paxinotes sont réduits (1800) à quelques chèvres dont l'entretien n'est ni difficile ni dispendieux, et à quelques mulets nécessaires pour le transport. La terre ferme voisine fournit à leur consommation [de viandes], très limitée par leur sobriété et l'habitude de vivre de légumes et de racines; ils y vont également chercher les blés et autres grains dont ils sont privés dans l'île.... Au Sud de Paxo, est une petite île nommée Anti-Paxo, susceptible de culture; elle est restée longtemps en friche : on n'y voyoit que quelques arbres sauvages peu élevés qui, pour le chauffage, étoient de quelque ressource aux Paxinotes. Elle est toujours inhabitée. Quelques Paxinotes avoient tenté de s'y établir. Ils furent obligés de renoncer à ce projet, qui pouvoit avoir une utilité réelle, par les incursions fréquentes des brigands qui, de terre ferme et des îles voisines, venoient les dépouiller impudemment. Il ne seroit pas difficile de les arrêter et de tirer avantage du sol d'Antipaxo.

Tous les voyageurs du XVIII[e] siècle encore nous parlent de ces pirates qui, pillant les insulaires, rançonnaient aussi les navigateurs. Leurs incursions ou embuscades ne les éloignaient guère de leurs ports d'origine, tant qu'ils restaient livrés à eux-mêmes et à leur seule expérience de la mer. Cette expérience était fort courte : bergers ou brigands embarqués de la veille sur de mauvaises barques, ils ne s'aventuraient pas au loin. Mais que des navigateurs étrangers leur fournissent de grands bateaux, quelques bons officiers et un pilote : nos gens, tout à coup, étendaient leurs opérations; bientôt, des côtes italiennes au fond de la Méditerranée levantine, ils transportaient partout leurs escadrilles. Ce fut au XVI[e] siècle l'histoire de Dragut, durant la thalassocratie turque. Ce fut à la fin du XVIII[e] siècle l'histoire de Lambro Kasdoni. Je ne puis m'empêcher de revoir en Ulysse quelque Dragut ou Kasdoni « mycénien ». Grasset de Saint-Sauveur, en son *Voyage dans les isles ci-devant Vénitiennes* (1800), consacre un chapitre aux « facilités qu'ont trouvées les armateurs russes pour former de nombreux équipages dans les possessions et les isles ci-devant vénitiennes du Levant[1] » :

La Russie, en faisant la paix qui termina la pénultième guerre avec la Porte Ottomane, n'avoit point perdu de vue les avantages qu'elle pouvoit toujours, en cas d'une nouvelle rupture, retirer des Grecs. Le voisinage des isles vénitiennes du territoire ottoman étoit une circonstance qui facilitoit les intelligences. L'impératrice Catherine plaça dans ces isles, en qualité de consuls et vice-consuls, des Grecs et des Albanois qui avoient toujours eu un parti puissant dans leur patrie. Un nommé Benadis, dont la

1. Vol. II, p. 287.

capacité étoit connue, fut nommé consul général à Corfou. A Céphalonie on plaça, en qualité de consul, un Grec de l'Archipel qui ne manquoit pas d'adresse et d'intrigue [l'Odyssée dirait : ἄνδρα πολύτροπον]. Le vice-consulat de Zante fut donné à un Albanois d'un caractère extrêmement rude, mais doué d'une certaine adresse qui suppléoit en partie à la plus grande ignorance.

Les Grecs de Morée, établis à Trieste, se cotisèrent et formèrent des fonds suffisants pour armer sous pavillon russe un certain nombre de corsaires, dont le commandement fut donné à Lambro Cazzoni. Ce Grec, d'un courage et d'une intrépidité dont il est peu d'exemples, ne savoit ni lire ni écrire. Mais ces défauts de connoissances étoient compensés chez lui par une fermeté, une activité et une vigilance sur tout ce qui l'environnoit, qui ne se démentit jamais. Celui qui le trompoit, en perdant sa confiance, n'échappoit pas à son ressentiment : il l'a prouvé en plusieurs occasions. Il avoit le grade de major de marine au service de l'impératrice. Il partit de Trieste, montant une vieille frégate marchande, armée de trente canons, et sept ou huit barques hydriotes portant les unes six, les autres quatre canons. Ses équipages étoient faibles et composés du peu de Grecs qu'il avoit pu réunir à Trieste. Il se rendit d'abord en Épire, où un bon nombre d'Albanois s'embarqua sur sa petite flotte. Il passa ensuite dans les différentes isles vénitiennes dont une grande partie de Grecs s'empressa d'augmenter ses forces....

Lambro Cazzoni envoyoit les prises qu'il pouvoit faire à Trieste pour être vendues: plusieurs le furent dans les isles vénitiennes. Les sommes.... servoient à payer en partie les équipages; mais elles étoient insuffisantes. Le nombre des armements s'étoit augmenté. Les insulaires, surtout ceux de Céphalonie, avoient mis en mer plusieurs corsaires et s'étoient rendus sous ses ordres. Ces corsaires, armés et équipés contre les lois adoptées dans toutes les marines, ne pouvoient être considérés que comme des pirates.... Les besoins de Lambro s'augmentoient. Le général [russe] Tamara fut envoyé pour diriger les opérations des Grecs. Il passa à Théaqui où il attendit longtemps des ordres et des moyens pour agir. Cependant la flottille de Lambro ne bornoit plus ses courses aux bâtiments turcs : elle gênoit singulièrement le commerce et la navigation des étrangers dans le Levant. Les Vénitiens étoient les seuls pour qui l'on avoit des égards : Lambro vouloit se ménager l'entrée des ports des isles et les secours qu'il en tiroit. La paix se conclut enfin entre la Russie et la Porte. Le général Tamara, avant de quitter Théaqui, fit signifier à Lambro de cesser toutes hostilités et de se retirer à Trieste pour y désarmer. Celui-ci refusa d'obéir et répondit fièrement que, si l'impératrice avoit fait sa paix, il n'avoit point encore conclu la sienne. Dès ce moment, il rassembla ses armements et [alla] s'établir à Port-aux-Cailles, port de Maïna....

Grasset nous décrit ensuite les « coursières » que, durant plus de dix ans, Lambro, posté à cette entrée de l'Archipel, dirige contre toutes les marines.... Entre Lambro et Ulysse ou Mentès le Taphien, je n'imagine pas grande différence. Ce que les gens de Trieste ont fait pour recruter, ravitailler et surtout dresser à la navigation les Albanais ou insulaires de Lambro, j'imagine que les gens de Sidon l'avaient pu faire jadis pour les gens de Taphos ou d'Ithaque. Les Phéniciens, nous dit l'*Odyssée*, fréquentaient alors ces parages de l'Élide et de la Thesprotie. Au-devant de la côte des Thesprotes, Paxos a gardé jusqu'à nous le vieux nom que lui donnèrent ces étrangers et que, seul, le doublet gréco-sémitique *Paxos-Plateia* peut expliquer : *Paxos* était l'*Ile Plate* des thalassocrates phéniciens. On a cherché une étymologie grecque à ce vocable et l'on a trouvé

Paxos = [*E*]*p-axos* : par le même jeu de mots, on a dit *Naxos* = [*E*]*n-axos*. La racine *axa* ou *ak* signifiant *eau*, Paxos serait l'île *sur l'eau*, et Naxos l'île *dans l'eau*[1]. On m'a reproché de n'avoir pas tenu compte de ces étymologies[2]. Si j'avais discuté toutes les sornettes de cette façon, dix volumes n'eussent pas suffi. L'île *Sur l'Eau* et l'île *Dans l'Eau* satisfont peut-être les philologues. Mais jamais navigateurs n'imaginèrent pareils noms propres. Le nom d'une île, devant servir à la distinguer de ses voisines, est toujours tiré de quelque particularité caractéristique. Toutes les îles sont *dans* ou *sur* l'eau : toutes devraient s'appeler *Paxos* ou *Naxos*.

De Corfou à Patras, les navires, en longeant Paxos et Anti-Paxos, vont enfiler le canal d'Ithaque. Nous avons laissé Paxos sur notre droite pour caboter au long de la côte des Albanais, — des Thesprotes, dirait le poète odysséen. Côte mystérieuse et sauvage, faite de collines escarpées, que double au second plan une ligne de montagnes aiguës, et que couronnent à l'horizon les pics neigeux du Tomaros et des monts de Dodone. Côte abrupte, avec quelques deltas de cailloux roulés, quelques plainettes de sables et de boues, et quelques embouchures de torrents ou de rivières qui poussent dans la mer leurs triangles d'alluvions et de marécages. Côte déserte, sans un village maritime ni montagnard, sans un arbre, sans un champ cultivé. Sur tout le pourtour de la Méditerranée, on chercherait vainement, je crois, pareille solitude préhistorique, pareille barbarie désolée. De loin en loin, une brèche dans les collines et une échancrure dans les monts amènent jusqu'à une plage boueuse quelque route de l'intérieur, qui vient aboutir à une douane turque : trois maisons de bois, une forteresse ruinée, et, parfois, les briques neuves d'un cabaret composent toute l'échelle. Telle Hagia Sayada, où nous avons quelques minutes jeté l'ancre pour mettre à terre le harem et la suite d'un magistrat turc, et pour embarquer du beurre, des fromages et des bœufs à destination des îles grecques. Telles encore les échelles de Levitazza et de Gomenizza, que nous brûlons. Un îlot poudré de verdure, une roche aux falaises éclatantes de blancheur interrompent parfois la monotonie de cette muraille : île Prasoudi, îles Sybota. Nous séjournons quelques heures dans le petit port de Parga :

L'île de Syvota, remarquable à sa couleur noire, est un amer important pour la navigation du canal, surtout de nuit : les fonds sont grands à $\frac{1}{2}$ mille au large. A 11 milles environ dans le S.-E. de l'île de Syvota se trouve le cap Keladio, pointe Ouest du port de Parga. Entre l'île et le cap, la côte, qui s'élève en hautes chaînes de montagnes, accidentées et partiellement boisées, est bordée par un rivage de roche avec quelques petites baies de sable ; elle est saine de dangers et a de grands fonds à $\frac{1}{2}$ mille au large. De hautes montagnes, qui atteignent 500 mètres, longent la côte en arrière-plan. Comme celle-ci peut devenir obscure pendant la nuit, on devra faire bonne veille.

1. J. Baunach, *Stud. Nicol.*, 34.
2. H. Lewy, *Berliner phil. Woch.*, 1903, p. 819.

Parga est une ville de 500 habitants, qui se trouve, avec la citadelle et ses fortifications, sur une roche de forme conique, haute de 80 mètres; la citadelle, bâtie en avant de la ville, tombe en ruines; elle s'aperçoit au loin. La contrée environnante est fertile: elle produit en abondance du tabac, des fruits, des olives et du vin, qui sont les objets d'exportation. Le petit port de Parga est divisé en deux baies par la saillie de côte sur laquelle se trouve la citadelle[1].

On sait le rôle que cette ville de Parga tint à l'époque vénitienne. Nous avons étudié cet établissement des thalassocrates étrangers au-devant de cette côte barbare, sur une pointe presque détachée du continent, ἄκρα ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ[2]. C'était pour les Vénitiens l'une des portes de l'Albanie. Par ici, les indigènes fournissaient aux marins leurs bois, viandes, beurres et peaux[3], et les marins fournissaient aux indigènes leurs tissus et manufactures. Les Anciens avaient leur porte et bazar de la Thesprotie un peu plus au Sud, dans la vallée du fleuve Achéron. Ce fleuve aujourd'hui pousse jusqu'à la mer les boues de son delta : au flanc de ce delta, nos marines actuelles fréquentent les échelles de Phanari et de San Giovanni. Durant l'antiquité, et surtout la première antiquité, le fleuve aboutissait au fond d'un golfe intérieur qu'il n'a qu'imparfaitement comblé et dans lequel il laisse encore un lac profond avec de grands marécages. Ce golfe, cette embouchure et la vallée supérieure du fleuve Achéron permettaient aux marins primitifs d'atteindre, à travers les défilés des montagnes, les hautes plaines de l'intérieur et le sanctuaire de Dodone. L'Achéron a un affluent que les Anciens appelaient Cocyte. Les *Instructions* nous disent :

Le mouillage de Phanari se trouve à 1 encablure ½ dans le N.-E. de la pointe Nord, par 10 mètres d'eau. Les bateaux du pays hivernent ici, en mouillant sur le rivage ci-dessus et en se halant à toucher les roches. Il y a aussi mouillage temporaire par beau temps, l'été, à 3 encablures dans le S.-O., par 18 mètres d'eau, les fonds augmentant rapidement au large. La rivière Gourla (ancien *Achéron*) se jette dans la partie S.-E. du port; c'est un cours d'eau considérable qui n'a que 0m,6 d'eau sur la barre, mais les canots peuvent le remonter à quelque distance et y faire de l'eau qui est potable. Le Vouvo (ancien *Cocyte*) se jette dans la rivière Gourla à environ 2 milles ½ de son embouchure. Un courant d'environ 1 mille ½ sort, en général, du port de Phanari; il est beaucoup plus fort pendant la saison des pluies.

Ici les premiers Hellènes avaient localisé leur Pays des Morts, au delà de la Pierre Blanche et de la Porte du Zophos. Les gens d'Ithaque venaient ici débarquer chez le roi des Thesprotes pour gagner, à travers les montagnes, l'oracle de Zeus Dodonaios. Les Thesprotes étaient en relations de commerce et d'amitié avec le Royaume-Uni des Quatre Iles : ils allaient y vendre leurs bœufs ou leurs

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 12.
2. Cf. le premier volume de cet ouvrage, p. 565 et suiv.
3. Ph. du Fresne-Cassaye, *Voyage du Levant*, éd. Hauser, p. 189 : « Parga [est] le seul village qui soit resté aux seigneurs vénitiens dans toute l'Épire. De ce village, on transporte des bœufs et d'autres viandes à Corfou. »

bois, et charger du vin, des cochons, du blé et, sans doute, des manufactures, vases, tissus et trépieds. Cette amitié subissait bien des éclipses. Le père du prétendant Antinoos avait un jour servi de pilote aux corsaires de Taphos pour une descente chez les Thesprotes, bien que ceux-ci fussent les alliés d'Ithaque :

> οὕνεκα ληιστῆρσιν ἐπισπόμενος Ταφίοισιν
> ἤκαχε Θεσπρωτούς· οἱ δ' ἡμῖν ἄρθμιοι ἦσαν[1].

D'ordinaire, pourtant, les marins n'avaient qu'à se louer de l'hospitalité thesprote. Dans son histoire du corsaire crétois, Ulysse raconte à Eumée comment il fut jeté par le naufrage à cette côte de Thesprotie, d'où un navire thesprote le devait ramener à Doulichion : « Là, j'entendis parler d'Ulysse. On me raconta qu'on l'avait accueilli et hospitalisé sur le chemin de son retour. On me montra les richesses qu'il rapportait.... Quant à lui, il était allé, me dit-on, à Dodone consulter la volonté divine dans le grand chêne de Zeus, »

> τὸν δ' ἐς Δωδώνην φάτο βήμεναι.

Le vieux périple attribué à Scymnus de Chio nous dit (v. 446-450) : « Korkyra est une île de Thesprotie. Après les Thesprotes, habitent les Molosses, qui firent leur descente sous Pyrrhus, fils de Néoptolème; chez eux, est Dodone, l'oracle de Zeus. » Un jour, je suis allé, moi aussi, par cette route de Souli, consulter à Jannina, sinon la volonté de Zeus, du moins le bon plaisir des autorités turques. La route aujourd'hui est dangereuse : les cols et vallées des monts sont d'un accès commode; mais les Thesprotes actuels sont de terribles brigands, et la loi turque ne fait que les dresser au pillage.

Au Sud de l'Achéron, les Vénitiens avaient encore deux petits mouillages, Reniassa et Gomaros, d'où ils tâchaient de prévenir les incessantes incursions albanaises sur Corfou et sur Sainte-Maure. Nous avons employé tout un jour à caboter lentement au long de cette Thesprotie.

Vers le soir, derrière les sables dorés de la pointe Hiéro-Tripa, apparaissent enfin les marais et les oliviers de Sainte-Maure. Une grève où le flot vient briser; un môle en avancée; un canal où les barques filent en se croisant et en froissant leurs blanches voiles; une forteresse échouée dans le marais; une petite ville aux maisons basses s'aventurant avec son escorte de platanes et d'oliviers jusqu'au milieu des lagunes boueuses : telle est Sainte-Maure. Vieilles petites maisons de bois aux volets verts: vérandas et galeries bordant la rue de leurs arcades basses; aucune de ces hautes bâtisses de pierre, de ces grands magasins, de ces beaux « établissements » — καταστήματα —, dont les Hellènes peuplent leurs villes neuves : Sainte-Maure est encore une pauvre échelle vénitienne. Nulle part, on ne peut mieux sentir combien une ancienne ville levantine diffère des nouveaux ports grecs. La saleté et la barbarie règnent encore dans

1. *Odyss.*, XVI, 426-427.

ces ruelles, sous ces vieux platanes, dans ce bazar de bois. Partsch, au début de son mémoire sur *Leukas*[1], fait remarquer avec raison combien cette ville et cette île, malgré leur proximité de la Grèce, restent en dehors des itinéraires et des études. Elle reste aussi en dehors du progrès qui entraîne vers la civilisation européenne toutes les autres communautés insulaires. Dès les premiers pas, on constate que ceci n'est pas un port dans une île hellénique, mais un bazar dans une plaine albanaise. Les marais, qui ferment le détroit et rejoignent Leucade au continent, en font toujours un prolongement de la terre barbare. Les indigènes sont des terriens qui ne naviguent pas. Alors que les gens d'Ithaque et de Képhalonie émigrent et vont chercher fortune aux quatre coins du monde, le Leucadien reste chez lui à greffer ses oliviers. Les routes grecques passent toujours à l'écart de cette péninsule acarnanienne.

De la capitale actuelle, Amaxiki, à travers les platanes et les vieilles olivettes, nous sommes allés jusqu'à l'acropole de la capitale antique. De là, on aperçoit la mer du Sud, le Port Drepano et la grande lagune qui remplit tout le détroit de ses flaques, de ses bancs de sable et de ses marais salants. L'étroit canal à embarcations coupe du Sud au Nord cette lagune isthmique : son clair ruban d'eaux plus profondes coupe très nettement les écumes et les boues; quelques barques maniées à la perche s'y traînent, évoquant aux yeux un souvenir de Marais Pontins.

Nous avons passé à Sainte-Maure une terrible nuit de saleté et de vermine. Ces terriens de Leucade sont toujours les Épirotes crasseux qui de loin admiraient le linge blanc d'Alkinoos et les lessives de Nausikaa. Vivant dans l'huile, le beurre, le fromage aigre, le vin et les troupeaux, puant l'ail et le laitage, ils n'envoient pas, comme les marins de Phéacie, leurs vêtements à la fontaine. ils n'ont, comme le pauvre Eumée, qu'une misérable garde-robe :

οὐ γὰρ πολλαὶ χλαῖναι ἐπημοιβοί τε χιτῶνες
ἐνθάδ' ἔννυσθαι,

ou plutôt chacun d'eux ne possède que le vêtement qu'il a sur le dos :

μία δ' οἴη φωτὶ ἑκάστῳ[2].

Dans les îles de navigateurs, Ithaque ou Képhalonie, nous allons trouver une propreté relative, un luxe de vêtements à la mode de Londres et de cravates à la mode de Paris, qui n'est qu'un visible témoignage de l'influence étrangère; mais Sainte-Maure, encore en cela, reste à l'écart du monde grec

De Sainte-Maure, un charmant petit vapeur grec, le *Pylaros*, doit nous emmener vers Ithaque par le canal de Képhalonie. Ce petit yacht fut acheté en Angleterre où les Hellènes d'aujourd'hui se fournissent de bateaux et de modèles :

1. *Petermann's Mitteil.*, Ergänzungsheft, nº 100.
2. *Odyss.*, XIV, 513-514.

aux temps de l'*Odyssée*, c'est à Sidon qu'ils allaient chercher leurs maîtres et fournisseurs. A l'heure où l'agora commence à se remplir, vers sept heures du matin, nous avons quitté les platanes d'Amaxiki pour descendre sur une embarcation jusqu'à la rade foraine. Dans les sables, entre les vagues clapotantes et les lagunes empestées, sous la vieille citadelle échouée, qui semble achever de mourir en cette atmosphère de fièvre, nous avons attendu notre bateau. Il apparaît enfin, débouchant du détroit de Prévésa. Il n'aborde pas à quai. Il se tient à distance prudente, malgré les derniers dragages. Il repart presque aussitôt, sachant le peu de sécurité de cette rade où brises et courants. même par un temps presque calme, ont tôt fait de jeter un navire à la grève.

Nous partons. Nous descendons la côte occidentale de Leucade. C'est une falaise abrupte, poudrée de verdure au sommet. De loin en loin, une route descend à quelque plage de galets ou de sable par les lacets d'un zig-zag ou par la trouée d'un ravin. A mesure que l'on avance vers le Sud, les plages diminuent, puis disparaissent. La blancheur et l'âpreté de la falaise augmentent. Tout au bout, le cap Dukato des Italiens méritait vraiment son nom antique de *Leukas*, la Pierre Blanche, par l'éclatante candeur de ses roches verticales. Au détour de ce cap, le double canal d'Ithaque s'ouvre devant nous : canal du Nord entre Ithaque et Arkoudi; canal du Sud entre Ithaque et Képhalonie. C'est ce dernier passage que nous allons prendre : nous contournerons Ithaque tout entière par l'Ouest et par le Sud pour remonter ensuite la façade orientale jusqu'à Port Vathy.

Mais, avant d'enfiler le canal, nous allons relâcher d'abord sous l'extrême pointe septentrionale de Képhalonie, à Porto Viscardo. Ce port, où vint mourir Robert Guiscard, — d'où son nom de *Guiscardo, Wuiscardo, Viscardo, Phiscardo*, etc., — a toujours eu son importance et sa renommée parmi les marines qui durent emprunter ce chenal de Képhalonie, cette porte odysséenne du Nord-Ouest. Le nom même de Viscardo fut appliqué au canal entier. Tous les voyageurs au Levant signalent ou décrivent ce refuge :

Nous entrâmes dans le détroit de Viscardo, qui sépare l'île de Céphalonie de celle de Thiaki : en beaucoup d'endroits, elles ne sont qu'à un mille de distance l'une de l'autre. Ces deux îles, Ithaque surtout, ne laissent voir ici que les flancs escarpés de leurs montagnes, sans aucune sorte de cultures ni d'arbres. De tristes et maigres arbustes dispersés çà et là sont les seuls ornements de cette haute muraille. Un vent favorable, qui s'était élevé, nous avait déjà portés à plus de quinze milles, lorsqu'une violente tempête vint nous menacer. Le batelier, ne voulant pas exposer sa petite barque sur le canal dangereux de Viscardo, s'empressa de gagner la baie située au bas du promontoire de ce nom. Cette précaution nous garantit des fureurs d'un ouragan terrible, qui se contenta de nous ballotter durement. Si notre frêle esquif fût resté dans le canal, la violence du courant l'eût jeté inévitablement contre les brisans d'Ithaque.

Le jour suivant, un vent de Nord violent ne permit point au batelier de lever l'ancre. Je profitai de cette circonstance pour faire une petite excursion sur les côtes voisines, dont les collines sont assez riantes. Au Nord de la baie, s'élève une petite colline par-

semée de grosses pierres; on voit sur son sommet les ruines du castel de Viscardo, détruit par les tremblements de terre. C'est là ce fameux cap Viscardo, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire des guerres sur la mer Adriatique. Le chemin escarpé, qui conduit au castel, est roide et fatiguant. Mais je fus amplement dédommagé de mes fatigues par la vue magnifique qui s'offrit à mes regards sur l'emplacement même des ruines. Au delà du détroit, on aperçoit l'île d'Ithaque : le bruit effrayant de ses brisans se fait entendre, pareil aux mugissemens d'un orage lointain. Sur la gauche, est Leucade ou Sainte Maure : sur son sommet, s'élève le fameux rocher.... La baie de Viscardo se découvre, ainsi que les charmantes collines qui l'environnent : au S.-O., on voit une petite chapelle entourée de cyprès, et plus haut un petit village; à l'Ouest, la vue est bornée par une montagne entièrement couverte de myrtes et d'oliviers.... Après trois jours d'attente, le vent s'apaisa et nous permit de quitter la baie de Viscardo[1].

Mieux que tous les commentaires, ce récit nous montre le rôle de ce reposoir pour les navigateurs, et de cette guette pour les insulaires. D'ici, l'on peut surveiller l'entrée septentrionale des deux canaux d'Ithaque, ainsi que la haute mer de l'Ouest et toute l'enfilade du « chenal Viscardo » entre Ithaque et Képhalonie. Aux yeux des marins, ce refuge est caractérisé par une longue pointe de rochers qui, à l'intérieur, le divise en deux mouillages :

Le 22 avril, nous partîmes [de Port Vathy] à deux heures du matin, afin de pouvoir doubler le cap méridional de Sainte Maure [cap Leucade], avant le retour du vent de Nord-Ouest auquel nous nous attendions.... Nous étions déjà à plus d'une lieue de la côte la plus septentrionale d'Ithaque lorsque nous vîmes tirer un coup de canon par un très petit navire auquel nous n'avions pas fait attention jusqu'alors. Nous ne voyions pas bien le pavillon de ce corsaire. Mais comme il ne nous parut pas être français et que tout corsaire étranger nous devait être suspect, nous prîmes le parti de virer de bord et de nous diriger sur Céphalonie, d'autant plus que le vent était déjà contraire. Dans moins d'une heure, nous vînmes jeter l'ancre au port Fiscardo ou Viscardo, situé au Nord-Est de Céphalonie : l'île d'Ithaque n'était qu'à une lieue de distance. Ce port est petit et assez sûr; il est formé de deux anses ouvertes au vent d'Est et à celui de S.-E., mais garanties par l'île d'Ithaque[2].

En cette baie unique, le poète odysséen reconnaîtrait des ports jumeaux, un port à mouillages jumeaux :

λιμένες δ' ἔνι ναύλοχοι αὐτῇ
ἀμφίδυμοι.

Nos *Instructions* semblent avoir copié ou commenté le vers odysséen :

Le Cap Vlioti, pointe Nord de Céphalonie, est à 5 milles du cap Dukato, extrémité Sud de Sainte Maure. La haute terre de l'extrémité Nord de l'île finit à ce cap qui est bas, à falaises, et accore avec un rivage de roche.

La baie de Phiscardo, petite rentrée de la côte, à environ 2 milles dans le S.-E. du cap Vlioti, a environ 3 encablures de longueur avec 1 encablure de largeur dans sa

1. Ch. Müller, *Voyage au Levant*, trad. L. A., p. 240.
2. Ollivier, *Voy. dans l'Empire Othoman*, VI, p. 482.

partie la plus étroite. Le mouillage habituel est dans le fond de la baie, par des fonds de 3 à 7 mètres. Le village renferme une église et une trentaine de maisons habitées entièrement par des marins, auxquels appartiennent les parcelles cultivées environnantes. Par les coups de vents d'Ouest et de N.-O., les navires trouveront un abri par 26 mètres d'eau, en relevant le phare au N.-1/2-E. En 1872, le lieutenant Lobb, du navire de guerre anglais *Rapid*, écrivait : « Phiscardo est un petit port complètement abrité de tous les vents, avec bon mouillage sur fond vaseux [λιμένες ναύλοχοι]. Une pointe, qui se projette sur le côté Ouest, divise le port en deux parties [ἀμφίδυμοι], une partie extérieure et une partie intérieure. Le *Rapid* a mouillé dans le port intérieur par des fonds de 16 à 15 mètres, mais n'avait pas trop d'espace à ménager. Il y a place dans le port extérieur pour un grand navire qui affourcherait. Le village est sur la côte Ouest. Quelques navires viennent charger ici des raisins de Corinthe, dont l'exportation annuelle se monte à environ 1 million 1/2 de livres[1]. »

Voilà, je crois, les « Ports Jumeaux » du poète homérique. Λιμένες Ἀμφίδυμοι : ce nom pluriel, appliqué à une seule baie, est tout semblable à celui de « Bons Ports », Καλοὶ Λιμένες, que nous pourrions trouver ailleurs. A nous en tenir à la lettre de l'*Odyssée*, ces Ports Jumeaux devraient être dans l'île d'Astéris. λιμένες δ' ἔνι ναύλοχοι αὐτῇ. Depuis l'antiquité, tous les géographes ont signalé l'inexactitude de ce détail. Le seul argument solide, à première lecture et en dernière analyse, que l'on puisse invoquer à l'appui des théories de M. Doerpfeld, est précisément ce détail inexact. Dans le détroit entre Ithaque et Samè,

μεσσηγὺς Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης,

nous allons côtoyer un îlot que les marins actuels nomment *Daskalio*. Cet îlot seul peut et doit être l'Astéris homérique. Ilot rocheux, au milieu du chenal, il correspond à certaines expressions du poète :

ἔστι δέ τις νῆσος μέσσῃ ἁλὶ πετρήεσσα.

Mais sans abri, sans la moindre crique, ce n'est qu'une langue de roches calcaires, aux bords aigus, au profil effilé. Toutes les descriptions des voyageurs concordent. Il est impossible de trouver les Ports Jumeaux *dans* cette île. Le texte du poète est indiscutablement inexact. Est-ce à dire que Daskalio ne soit pas Astéris et qu'il faille, à l'exemple de M. Doerpfeld, bouleverser toute la géographie antique et moderne de ces parages, à seule fin de mettre en accord la parole homérique et la réalité?

Mais cette parole homérique, sommes-nous bien sûrs de la posséder exacte et de la traduire fidèlement? Au lieu de λιμένες ἔ[ν]ι, si nous lisions λιμένες ἔ[π]ι, une seule lettre changée rétablirait déjà l'accord. Car ἐπὶ avec le datif s'emploie couramment dans l'*Odyssée* pour signifier *auprès*. Donc, *près* de l'île Astéris et non plus *dans* l'île Astéris, nous aurions les Ports Jumeaux, ce qui correspondrait exactement à la réalité. Les marins, en effet, qui, venant du Sud, remon-

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 50.

tent le canal (c'était le cas des premiers thalassocrates), trouvent les Ports Jumeaux *à la suite, auprès, au-dessus*, ἐπί, de l'îlot Astéris. Nos marins, aujourd'hui, descendent le canal : ils établissent pourtant le même lien étroit entre le port Viscardo et l'îlot rocheux. Il suffit d'ouvrir les vieux portulans italiens, tel C. Constantini, *Guida Pratica della Navig. del mare Adriatico* (p. 141) :

Circa un miglio e 3/4 in Ostro del porto Viscardo e un miglio da Cefalonia, è la piccola isola Discaglio, sulla quale vi è un' antica torre. Fuori dell' estremità settentrionale di questa isola vi è una piccola roccia sotto aqua, ma vi sono da venti a 25 passi vicino ad essa, e 36 passi fra essa è il porto Viscardo.

De portulans en voyageurs, le renseignement se transmet à travers les âges. Dans tous les périples et *Instructions*, le lien entre Daskalio et Viscardo est non seulement maintenu, mais de plus en plus resserré. Grasset Saint-Sauveur, dans son *Voyage dans les Isles Vénitiennes*, résume les *miroirs* et *guides de la mer*, en nous disant (III, p. 15) :

Après le mouillage nommé Samos..., en continuant de ranger la côte orientale de Céphalonie et allant au N., on trouve un autre mouillage nommé Fiscardo. C'est une petite anse qui ne peut recevoir que des bâtiments marchands de peu de portée, des galères et des galiotes. A un tiers de lieue, il y a un petit écueil nommé Dascalio. On mouille très près de la côte, portant même des amarres à terre pour empêcher les ancres de chasser. L'inclinaison du fond rend ce mouillage peu sûr, et l'on risque en dérapant d'être jeté à la côte de Thiaqui. On voit sur le sommet et à la pente de la montagne de l'île un village assez considérable.

Cette description, fort exacte dans la langue et avec les habitudes des marins, deviendrait, je crois, une source de faciles erreurs pour les terriens et géographes de cabinet. Car il est impossible, sans la carte marine ou la réalité devant les yeux, de mettre bien en place chacun des éléments du site fidèlement décrit par notre auteur. A lire ce texte, en effet, Daskalio semble faire partie du mouillage lui-même : c'est à Daskalio, pourrait-on croire, que l'on doit porter les amarres; la carte seule nous peut montrer que « le village assez considérable » n'est pas « sur le sommet et la pente » de Daskalio. Entre leur île Astéris et leurs Ports Jumeaux, les premiers thalassocrates établissaient déjà le même lien : pour eux, les Ports Jumeaux étaient *auprès, au-dessus* d'Astéris, puisqu'ils étaient *au delà*, du côté de la *haute mer*, ὑψοῦ, *in altum*. Si l'on veut une autre explication de ce mot ἐπί, les Ports Jumeaux étaient *auprès, sur* le chenal d'Astéris, exactement comme les villes sont *sur* les fleuves,

ἔστι πόλις τηλοῦ ἐπ' Ἀλφείῳ,

ou, comme Eumée et ses porcs sont auprès de la Roche du Corbeau, *sur* la source Aréthuse :

πὰρ Κόρακος Πέτρῃ ἐπί τε Κρήνῃ Ἀρεθούσῃ.

Cet emploi de *epi*, ἐπί, se rencontre à chaque page des poèmes homériques.... Et pourtant je préférerais à cette correction de mot une tout autre explication. Car nous voyons par Strabon que, dès l'antiquité classique, on discutait déjà sur ce texte : les Anciens lisaient comme nous ἔνι et non ἔπι, *dans* et non *sur*; ils s'étonnaient que le poète eût ainsi parlé d'une île « qui n'a même pas un ancrage naturel », νυνὶ δὲ οὐδ' ἀγκυροβόλιον εὐφυές[1]. Conservons donc le texte des Anciens; admettons que le poète dit bien ce que nous lui faisons dire, et concluons qu'il s'est trompé en mettant les Ports Jumeaux *dans* l'île Astéris. Mais ce n'est point de sa part erreur volontaire, ni même invention ou déformation fantaisistes. C'est l'une de ces inexactitudes habituelles que nous avons rencontrées au long de ce voyage. Nous en savons, par d'autres exemples, la provenance et la raison. Ces inexactitudes ne sont pas imputables à l'imagination ou à la volonté du poète : elles sont inhérentes, presque essentielles à l'œuvre qu'il entreprenait. Quand il donne à Kalypso les attributs de la côte voisine, les sources du rivage et les vignes du cap; quand il fait de l'île de Kirkè une « île océanienne », et de Nisida une « île aux chèvres », en leur attribuant comme épithètes les noms des îles voisines, Capri et Ponza; quand, au détroit de Messine, il fait du Port Creux et de l'anse du Soleil deux mouillages à peine distincts : nous savons que ces défaillances apparentes ne proviennent encore que d'une exacte fidélité au texte même du périple. Car il en faut toujours revenir à cette conception fondamentale et juger la vérité de ces descriptions odysséennes, non pas d'après la seule réalité, mais en interposant toujours le langage d'un périple entre la description et le site décrit : le poète n'a pas *vu;* il a *lu*[2]. Lisons quelques périples grecs.

Voici un passage de Skylax[3] qui serait en faveur de la correction proposée plus haut : « Puis deux îles sont au-dessus, ἔπεισι, nommées Gadeira », καὶ νῆσοι ἐνταῦθα ἔπεισι δύο αἷς ὄνομα Γάδειρα[4]. Voici un second passage du même Skylax qui nous donnerait l'exact équivalent de notre texte odysséen : « Puis la ville de Phara, puis, en face, est l'île d'Ithaque et [sa] ville et [son] port, μετὰ δὲ ταῦτα νῆσός ἐστιν Ἰθάκη καὶ πόλις καὶ λιμήν ». Cette traduction est indiscutablement la bonne : la ville et le port en question sont *dans* l'île d'Ithaque; nous le comprenons à première lecture, bien que le périple ne nous le dise pas explicitement. Mais si je dois ou puis traduire ainsi cette première phrase, comment traduirai-je la suivante? « Après cela, est la ville Alyzia et, en face, l'île Karnos et la ville Astakos et le port..., etc. » Pourrait-on me reprocher un contre-sens

1. Strab., I, 59.

2. En tout ceci, pour la commodité de l'exposition et pour simplifier le problème, je raisonne comme si, du périple au poème odysséen, il n'y avait eu sûrement aucun intermédiaire. En étudiant la *Composition de l'Odysseia*, nous allons découvrir d'autres hypothèses : avant notre poète odysséen, il est possible que d'autres *Nostoi* aient déjà mis en œuvre les périples, et que l'erreur soit le fait de ces devanciers; à défaut de *Nostoi*, on peut supposer une première mise en vers grecs (cf. Scymnus de Chio et Aviénus) du périple étranger.

3. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 15.

4. Cf. dans le même Skylax, *Geog. Graec. Min.*, I, p. 37 : καὶ ὁ Δελφικὸς Κόλπος... καὶ ἐπ' αὐτοῦ ἱερὸν καὶ Ναύπακτος πόλις καὶ ἐπ' αὐτῇ πόλεις εἰσὶν ἄλλαι.

si, ne connaissant les lieux que par le texte du périple, je traduisais comme plus haut « l'île Karnos et [sa] ville d'Astakos et [son] port »? μετὰ ταῦτα πόλις Ἀλυζία καὶ κατὰ ταύτην νῆσος Κάρνος καὶ πόλις Ἄστακος καὶ λιμήν. La ville et le port d'Astakos n'ont pourtant rien à faire avec l'île Karnos : ils sont au continent d'en face. Mettez sous les yeux de notre poète odysséen un texte de périple décrivant en termes tout pareils le détroit d'Ithaque : « Après cela, la ville de Samè..., puis, en face, la ville d'Ithaque..., puis, en face, l'île Astéris, petite, pierreuse, et les Ports Jumeaux, avec un bon mouillage », μετὰ ταῦτα πόλις Σάμη..., καὶ κατὰ ταύτην πόλις Ἰθάκη..., καὶ κατὰ ταύτην Ἄστερις νῆσος οὐ μεγάλη, πετρήεσσα, καὶ Λιμένες Ἀμφίδυμοι ναύλοχοι. Le poète ne pourra-t-il pas nous dire que les Ports Jumeaux sont *dans* l'île Astéris?

Il faut avoir devant l'esprit, sous les yeux, ces façons de décrire les sites et de les grouper, qui sont habituelles aux périples. Il suffit de poursuivre la lecture de Skylax pour en découvrir vingt exemples pareils :

Ἐν δὲ τῷ μέσῳ Πέτραντος καὶ Χερρονήσου εἰσὶ νῆσοι Ἀηδωνία καὶ Πλάτεια· ὕφορμοι δὲ ὑπ' αὐταῖς εἰσίν.

« Entre Pétras et Cherronèsos, sont les îles Aédonia et Plateia, *sous* lesquelles il y a des mouillages temporaires. » Ces mouillages sont *sous* les îles côtières, au long du continent; mais on voit quelle minime faute de transcription, ἐν au lieu de ὑπ', *dans* au lieu de *sous*, suffirait pour dénaturer ce renseignement très exact. Autre passage du même Skylax :

ἐντεῦθεν... Ἀφροδισιὰς νῆσος· ὕφορμος. Νάυσταθμος λιμήν.

Ici, notre seule ponctuation réussit à mettre un écart, une séparation entre le mouillage insulaire, ὕφορμος, d'Aphrodisias et le port continental, λιμήν, de Naustathmos.... Pour l'exacte description de notre canal de Képhalonie, Skylax nous fournirait un dernier texte :

καὶ ἄλλαι δὲ καταφυγαὶ ὑπὸ νησιδίοις καὶ ὕφορμοι καὶ ἀκταὶ πολλαὶ ἐν τῇ μεταξὺ χώρᾳ[1].

Entre Viscardo et Samè, la côte de Képhalonie va nous présenter nombre de ces pointes, ἀκταί, de ces mouillages temporaires, ὕφορμοι, et de ces refuges sous roches ou îlots, καταφυγαὶ ὑπὸ νησιδίοις. En cabotant au long de cette côte, nous verrons bien que ces refuges et mouillages sont parfois *sous* le vent, *sous* le couvert d'Astéris, mais qu'ils tiennent en réalité au rivage de Képhalonie. Au lieu de la réalité, si nous n'avions devant les yeux qu'un texte de périple, ne nous arriverait-il pas d'imaginer que tels de ces refuges et mouillages appartiennent à Astéris, qu'ils sont à la côte insulaire et non pas à la côte en face? J'ai pris tous mes exemples dans ce périple dit de Skylax. C'est l'un des plus

1. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 83.

vieux portulans de la Grèce classique. Mais, dans les périples plus récents, nous trouverions à chaque pas les mêmes expressions ambiguës. Les périples des mers nouvelles surtout — tel ce Périple de la Mer Rouge, que l'on attribue parfois à Arrien — nous donneraient mot pour mot des fragments prosaïques de notre poème odysséen : nous ferons à ce Périple de multiples emprunts quand nous voudrons expliquer la *Composition de l'Odysseia*. Les périples des mers les plus fréquentées — tel le *Stadiasme de la Grande Mer* (Méditerranée) — fourmillent aussi de pareils exemples :

Ἀπὸ Ζύγρεως εἰς Λαδαμαντίαν στάδιοι κ'· νῆσος ἱκανὴ παράκειται· αὐτὴν ἔχων δεξιὰν κατάγου· λιμήν ἐστι παντὶ ἀνέμῳ· ὕδωρ ἔχει[1].

« A droite de cette île assez grande », sur quel rivage se trouve au juste « ce port couvert de tous les vents, avec une aiguade »? est-il à la côte insulaire? est-il à la rive continentale? Pour toutes les îles côtières, à lire les périples grecs, on doit se poser la même question : chaque lecteur peut à son gré trancher l'alternative. Il est assez piquant de retrouver, au sujet de notre île Astéris, un texte tout pareil dans un périple des Grecs modernes. Les Grecs modernes, vers le début du XVIIe siècle, quand ils se remirent sérieusement à naviguer, étaient sous l'influence des Vénitiens « qui possédaient alors la plupart des îles », οὗτοι γὰρ δὴ τὰς πλείστας τῶν νήσων ᾤκησαν, comme dit Thucydide au sujet de la Grèce primitive et des Phéniciens[2]. Les Grecs modernes imitèrent donc ou même copièrent les portulans de Venise, et tel de ces portulans grecs n'est qu'une exacte traduction, toute farcie encore de mots italiens. Voici le *Portulan de tous les Ports*, Πορτολάνο ὀλούνων τῶν Λιμένων, imprimé en 1619 à Venise chez Antonio Pinelli (sans nom d'auteur), τυπωθὲν ἐν Βενετίαις παρὰ Ἀντωνίῳ τῷ Πινέλλῳ. Et, dans ce Portulan, voici la description de Képhalonie :

Ἡ Κεφαλωνία ἔναι νησὶ μπιτάδο, καὶ ἔχει πόρτο καλὸ τόσο ἀπὸ μέσα ὡσὰν καὶ ἀπόξω....

Ἀπὸ τὸν σρᾶ ὁποῦ ἔναι ὁ κάβος τοῦ Πισκάρδο ὡς ὁ πόρτο τοῦ Πισκάρδο, ἔναι μῆλλια β'. Τὸ πόρτο τοῦ Πισκάρδου ἔναι καλὸ διὰ ξύλα μικρὰ καὶ διὰ ἀρματωμένα[3], καὶ ἔναι διὰ τὸν λεβάντι ὄχι διὰ τὸν πουνέντι.

Ἀπὸ τὸ Πισκάρδο ὡς τὸν Ἀθέρα, ἔναι μῆλλια ιβ'. Ὁ Ἀθέρας ἔναι πόρτο καὶ ἔχει ἕνα νησὶ ὁμαρὸς καὶ ἔναι καλὸ πόρτο διὰ τὸν πουνέντι....

Τὸ Θιάκη ἔναι μπίταδο καὶ ἀνάμεσα τῶν Κεφαλονία καὶ τὸ Θιάκη ἔναι ἕνα νησόπουλο χουμηλὸ καὶ ἔχει ἕναν πύργον καί μία στέρνα ἀπάνω τοῦ καὶ λέγουν τοῦτο τὸ Διδασκαλεῖον.

1. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 433.
2. Thuc., I, 8.
3. Il est curieux de retrouver ici, à dix-huit siècles de distance, une phrase du *Périple de la Mer Érythrée* (*Geog. Graec. Min.*, I, p. 370) : ἔστι δὲ ἐν αὐτῇ πλοιάρια ῥαπτὰ καὶ μονόξυλα, οἷς χρῶνται πρὸς ἁλίαν καὶ ἄγραν χελώνης.

En ce texte, laissons de côté notre baie de Viscardo; mais prenons les deux îles côtières. L'une est Daskalio. Le grec moderne nous dit exactement de Daskalio ce que le grec homérique nous disait d'Astéris : c'est un petit îlot bas entre Ithaque et Képhalonie, ἀνάμεσα τῶν Κεφαλονία καὶ τὸ Θιάκη ἔναι ἕνα νησόπουλο χουμηλό :

> ἔστι δέ τις νῆσος μέσσῃ ἁλὶ πετρήεσσα
> μεσσηγὺς Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης
> Ἄστερις οὐ μεγάλη.

Le grec moderne ajoute ce que nous dit aussi le grec homérique : cet îlot est une bonne guette dans le passage; les guetteurs y ont élevé une tour et installé une citerne, ἔχει ἕναν πύργο καὶ μία στέρνα ἀπάνω τοῦ. Le grec moderne ne connaît pas de mouillage sur cette île et il ne connaît pas d'autre refuge en ces parages que notre port Viscardo, lequel, à n'en pas douter, est le Port Double, les Ports Jumeaux du grec homérique. Mais le grec moderne, au paragraphe précédent, nous montre aussi d'où vint l'erreur du poète odysséen : « La [baie] Atheras [c'est une baie à la côte occidentale de Képhalonie] est un port et elle a une île au-devant et c'est un bon port pour le ponent ». Ce « bon port pour le ponent » est-il *dans* l'île, *sur* l'île, *sous* l'île côtière? est-il sur la grande terre, en face de la petite île? Si nous consultons la carte, nous ne pouvons pas hésiter : le port est *sous* l'île, non *dans* l'île. Mais le poète homérique, faute de carte, aurait pu tirer de ce texte ce qu'il tira vraisemblablement d'un texte tout pareil. Quand il nous dit que les Ports Jumeaux sont *dans* l'île côtière, il interprète mal son périple, mais il ne songe pas à le fausser. Il se trompe à coup sûr, mais ce n'est pas de propos délibéré. Il nous induit en erreur, mais non en pleine fantaisie. M. Doerpfeld a donc eu grand'raison de ramener l'attention des critiques sur ce détail de la description odysséenne. Il me semble avoir eu tort seulement de recourir aux moyens violents, aux bouleversements révolutionnaires ou, tout au moins, aux réformes subversives, pour supprimer cette difficulté au lieu de la résoudre, et pour la remplacer par d'autres difficultés bien plus irrationnelles : ce sont là, comme dirait Strabon, opérations « tératologiques ».

Nous sommes restés une heure en ce port de Viscardo. Partsch y veut reconnaître le port *Panormos*, dont font mention quelques textes byzantins et une douteuse inscription trouvée en Italie. A travers l'histoire, ce port fut une station nécessaire à toutes les marines. Il est vraisemblable que les Grecs classiques l'ont connu et dénommé. Le nom de *panormos* seulement ne me semble pas convenir à cette baie qui n'a que *deux* mouillages, ἀμφίδυμος, et qui n'est pas un port à *tout* mouillage, πάνορμος[1]. Sur les ruines byzantines, normandes, vénitiennes

1. Cf. Partsch, *Kephallenia*, p. 64.

et anglaises qui parsèment le pourtour, les Grecs construisent aujourd'hui une de leurs villes nouvelles. Ce sera quelque jour peut-être une station des marines étrangères, à l'entrée de ce canal que les thalassocrates se remettent à fréquenter, — station de ravitaillement et dépôt de charbon entre les ports de l'Adriatique et le canal de Suez.

Car nos grands vapeurs désertent, en ces parages, la route que, depuis mille ans bientôt, les Vénitiens avaient tracée à la navigation. De l'Adriatique, les canaux de Corfou et de Paxos amenaient les Vénitiens au long de la côte albanaise et des falaises de Sainte-Maure jusqu'à l'entrée de notre porte du Nord-Ouest. Là, au lieu de s'engager en ce nouveau détroit, dont ils redoutaient tout à la fois les tempêtes, les pirates et les refuges mal assurés, les Vénitiens continuaient tout droit vers le Sud, au long de la rive extérieure de Képhalonie. Par Assos, Lixouri et Argostoli, ils côtoyaient cette façade de l'Ouest et du Sud. Ils gagnaient ainsi les larges chenaux entre Zante et Képhalonie d'abord, puis entre Zante et la Morée. Ils atteignaient leurs escales de Modon et Coron au Sud du Péloponnèse. Les bouches de Cérigo leur ouvraient ensuite l'Archipel ou les mers crétoises.

Cette route des Vénitiens était la moins dangereuse. Ce n'était pas la plus courte. Tirez sur la carte une ligne droite entre le canal d'Otrante et le Sud du Péloponnèse. Vous verrez que, passant en dehors de Corfou et de Paxos, — non plus entre les îles et le continent, mais dans « la mer sauvage », devant la ville d'Alkinoos, — cette route la plus courte enfile ensuite le chenal d'Ithaque. Vous retrouverez du même coup notre vieille route odysséenne par les bouches de Samè, par la Pierre Blanche et par la côte extérieure de Paxos et de Corfou. C'est que la ligne tirée sur votre carte est aussi tracée dans la réalité par les vents du Nord (alternant ici entre le N.-O. et le N.-E.) et les vents du Sud qui dominent en ces parages : de Pylos, ces vents mènent tout droit les voiliers aux villes d'Ulysse et d'Alkinoos, ou inversement. De là, vinrent la fortune d'Ithaque et la célébrité d'Ulysse. Rien ne fait mieux comprendre la place de l'île et du héros dans la géographie et la légende homériques que la rencontre en ce canal de Viscardo de nos transatlantiques anglais, italiens et autrichiens. Entre l'Adriatique et la Crète, nos vapeurs aujourd'hui reprennent la route que les voiliers crétois ou phéniciens suivaient aux temps décrits par l'*Odyssée.* Demain, pour les torpilleurs et petits navires de guerre, Viscardo va reprendre le rôle que tenait la ville d'Ulysse. Cette ville d'Ulysse répondait mieux aux besoins des marines primitives, qui, usant de la rame, se mettaient sous le couvert d'Ithaque pour remonter le chenal contre les vents du Nord.

Nous descendons lentement ce canal de Viscardo. Notre capitaine est un homme érudit qui, plusieurs fois, a porté M. Doerpfeld à Sainte-Maure. Il est converti aux idées nouvelles. Pour nous démontrer qu'Astéris aux deux ports n'est pas Daskalio, il a mis son *Pylaros* à toute petite vapeur : lentement, nous

descendons le canal en prenant la passe la plus étroite entre la roche de Daskalio et la rive de Képhalonie.

Cette rive de Képhalonie est une falaise assez haute, mais toute découpée de criques, d'anses et de petits ports, que nos cartes marines rendent fort exactement. Ce que la baie de Viscardo est en grand, chacune de ces criques l'est en réduction. Dans un cercle de collines, une pointe avançante divise en deux mouillages un petit port plus ou moins clos. Les *Instructions* nous disent : « De Phiscardo, pendant 9 milles, jusqu'au morne d'Agriosiko, sur presque toute la distance, la côte est irrégulière et présente plusieurs petites anses, qui n'ont d'importance que pour les bateaux qui y déchargent ou y chargent leurs cargaisons de fruits ou de grains[1]. »

Ces petits ports ont toujours obligé les insulaires à tenir des guetteurs sur les



Fig. 99. — Le passage entre Astéris et Képhalonie[2].

collines voisines, tant pour exercer eux-mêmes le métier de naufrageurs que pour surveiller les corsaires du détroit ou les bateaux pestiférés, car les fraudeurs de quarantaine essayaient de mouiller en ces criques désertes. En 1830, A. Findlay vit encore les collines semées de ces guetteurs[3]. Le périple primitif décrivait de pareilles habitudes. Le poète installa donc sur cette côte du détroit la guette des prétendants. Partis de la ville d'Ulysse, les prétendants sont venus à Astéris : « J'irai, disait Antinoos, guetter la rentrée de Télémaque ».

ὄφρα μιν αὐτὸν ἰόντα λοχήσομαι ἠδὲ φυλάξω[4].

« Durant tout le jour, les guetteurs se tenaient sur les promontoires éventés. Nous les relevions constamment. Au coucher du soleil, nous ne sommes jamais

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 50.
2. Les figures 99-106 sont des photographies de M. F. Boissonnas.
3. A. Findlay, *Sailing Directory*, p. 243 : In the channel [between Cephalonia and Ithaca], is an islet, Dascaglio, having a tower on it which serves as a beacon. The length of the channel is 4 leagues : on sailing through it, the hills on each side have a beautiful appearance. Along the coast of Cephalonia, tents may be seen regularly spaced, where the inhabitants watch boats and enforce the quarantine.
4. *Odyss.*, IV, 670.

restés à la côte pour la nuit ; mais en mer, naviguant avec le croiseur, nous attendions l'aurore divine »,

ἤματα μὲν σκοποὶ ἵζον ἐπ' ἄκριας ἠνεμοέσσας
αἰὲν ἐπασσύτεροι· ἅμ δ' ἠελίῳ καταδύντι
οὔ ποτ' ἐπ' ἠπείρου νύκτ' ἄσαμεν, ἀλλ' ἐνὶ πόντῳ
νηὶ θοῇ πλείοντες ἐμίμνομεν Ἠῶ δῖαν[1].

Pas plus que les Ports Jumeaux, ces « promontoires éventés » ne se peuvent trouver dans notre île Astéris, notre rocher bas, notre écueil de Daskalio. Le poète semble bien nous dire qu'ils sont ἐπ' ἠπείρου, « sur la grande terre » (par



FIG. 100. — Astéris.

opposition à la mer, mais aussi à l'ilot). La seule grande terre, en effet, peut offrir des collines de guette. Astéris n'est qu'un banc de roche à fleur d'eau. Le voici sous nos yeux. Nous le pouvons bien voir et mesurer en tous sens. Nous le dominons tout entier. Le bon capitaine, pour nous gagner aux saines doctrines, ralentit encore sa marche. De la passerelle, il nous montre les moindres anfractuosités de cette roche minuscule. Pas le plus petit port. Pas une anse. Pas une élevation. La description des *Instructions nautiques*[2] est exacte en tous ses points : « L'ilot Daskalio, à 4 encablures de la côte de Képhalonie et à près de 2 milles dans le S.-S.-E. du phare de Phiscardo, est long d'environ 1 encablure, plat, bas (3 mètres de hauteur), de couleur rougeâtre et surmonté par les ruines d'une vieille tour. » Daskalio[3] est bien la petite île, οὐ μεγάλη, pierreuse,

1. *Odyss.*, XVI, 364-367.
2. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 51.
3. Je n'ai pas mis le pied sur Daskalio. Depuis mon voyage de 1901, j'ai trouvé des collaborateurs inattendus, aux services desquels je n'avais aucun droit, mais qui, lecteurs de mon premier volume, sont venus m'offrir leur aide pour le second. M. N. Paulatos (d'Ithaque), auteur de la dissertation Ἡ ἀληθὴς Ἰθάκη, m'a envoyé tous les renseignements que j'ai pu lui demander. M. et Mme F. Bois-

πετρήεσσα, dont parle le poète. La pierre est blanche, toute nue sur le pourtour. Son éclatante blancheur se détache sur l'azur de la mer profonde. Haute de quelques mètres à peine, l'île présente partout une bordure de roches déchiquetées et de brisants, dont les plus petites embarcations n'approchent qu'avec prudence. L'extrémité Sud est entaillée d'une double brèche aux flancs d'une langue projetée. Cette double brèche ne saurait nous rendre les Ports Jumeaux du poète. Sans largeur, sans profondeur, sans grèves, chacun de ces culs-de-sac ne peut accueillir qu'une ou deux barques à flot. Le seul débarcadère de l'île est



Fig. 101. — Les rives d'Astéris.

en face de Képhalonie, à la côte occidentale du rocher. Là, une étroite pente de sables descend à la mer. Ce n'est assurément pas un abri de marins. Le mot de « refuge », appliqué à ce trottoir de roche, serait exact, si l'on pensait aux refuges installés sur nos boulevards ou dans nos carrefours pour donner quelque sécurité aux piétons et couper le flot des voitures : Astéris ne peut servir qu'à couper aussi le flot des navires en ce chenal.

Sur la roche, longue de 150 mètres, large de 35 à 40 (chiffres maxima), deux ruines d'églises parmi les broussailles, une tour croulante, une citerne taillée dans le roc et une sorte de tumulus ou de tertre en cailloux amoncelés témoi-

sonnas (de Genève), s'étant rendus en Grèce au printemps de 1903, ont pris la peine de visiter, de décrire et de photographier tous les sites d'Ithaque sur lesquels il me manquait des notes ou des documents. C'est grâce à leurs belles photographies que je puis donner nombre des illustrations de ce livre. C'est grâce à leur navigation et à leur séjour dans ces parages que je puis décrire Daskalio avec quelque détail.

gnent cependant que l'îlot, aujourd'hui désert, fut longtemps fréquenté des hommes. La tour pouvait servir de guide aux navigateurs, plus souvent encore de guette aux pirates. D'ici, l'on surveille tout le canal de Viscardo et la mer libre des deux entrées. Vers le Nord, l'horizon n'est borné que par la Pierre Blanche de Leucade. Vers le Sud, par temps clair, il s'ouvre sans limite jusqu'aux monts côtiers du Péloponnèse. Le seul inconvénient de cette guette est sa hauteur insuffisante au-dessus de la vague. Par une mer un peu agitée, surtout par les fortes houles que l'Adriatique pousse en ce détroit, la vigie



Fig. 102. — Une tour croulante....

d'Astéris ne distingue plus les embarcations ni même les petits voiliers. A ses yeux, les coques et les mâtures disparaissent dans les creux de la houle ou se détachent à peine au long des côtes sombres. Le vaisseau de Télémaque, une fois démâté et remorqué par ses rameurs, se faufile sous la masse ombreuse d'Ithaque et échappe aux guetteurs d'Antinoos. Il faut, pour compléter cette vigie d'Astéris, des guetteurs sur la grande terre voisine, ἐπ' ἠπείρου, au sommet de ces collines éventées, ἄκριας ἠνεμόεσσας, que balayent tout à la fois les brises du canal et les grands souffles de la mer libre sur l'autre façade de Képhalonie.

La côte d'Ithaque sur le canal est presque rectiligne, sauf l'échancrure et le recul des terres à Port Polis. Elle est très haute, mais non pas abrupte. Elle a des talus fort raides, mais pas de falaises droites. Elle est pierreuse et rocailleuse; mais nulle part le rocher n'est accore ni tout à fait chauve. En maints

endroits, des terrasses de vignes et d'oliviers, ailleurs, quelques bouquets de cyprès et de grands arbres descendent jusqu'à la mer. Partout des broussailles et des buissons en fleurs, dont le vent nous apporte les senteurs balsamiques, revêtent cette façade où vainement on chercherait un site que les marins pussent dénommer la Pierre du Corbeau. Il n'y a pas de « roche en falaise » sur cette façade. La côte de Képhalonie est bien plus escarpée. « Semée de mornes et de falaises remarquables », disent les *Instructions*, elle est brusquement entaillée de la spacieuse, longue et large baie où les deux villes de Pylaros



Fig. 105. — Les talus d'Ithaque (Port Polis).

aujourd'hui, de Samè dans l'antiquité, ont pu vivre de leur commerce et de leurs champs.

Sainte-Euphémie ou Pylaros — dont notre vapeur porte le nom — est dans la partie Nord de la baie. C'est la ville moderne, ou plutôt la ville future, car elle commence à peine à se bâtir. Sous la domination vénitienne, toute la vie insulaire s'était réfugiée à l'autre façade de Képhalonie, autour des murs d'Assos, de Lixouri et d'Argostoli, sur la route des flottes : le détroit et ses plainettes côtières étaient entièrement délaissés. Sous les Anglais, les Grecs des îles renouèrent leurs plus habituelles relations de commerce avec leurs frères de la Morée et de l'Épire. Les gens de Képhalonie eurent alors besoin d'une échelle sur cette façade orientale de leur île, en face de Patras et de Missolonghi. Un bureau de douane s'ouvrit en cette baie de Sainte Euphémie[1], au pied de cette

1. A. Findlay, *Sailing Directory*, p. 245 : S. Euphemia, situated on a small creek on the N. W. side

« Guette de Jour » Ἡμεροβιγλιά, dont les indigènes actuels ont fait *Merovigli*. (Nous allons retrouver à Ithaque ce nom de lieu. Il est fréquent en ces parages. Durant des siècles, les malheureux insulaires ont passé leurs jours, comme les guetteurs des prétendants, au sommet des collines éventées.) Puis une grand'route, grâce au long défilé que la riante vallée de Pylaros ouvre à travers l'île, d'une mer à l'autre[1], mit cette échelle du levant en communication facile avec les capitales insulaires de la façade occidentale. Pylaros devient aujourd'hui le grand



Fig. 104. — Au long d'Ithaque.

emporion des navigateurs grecs, tandis qu'Argostoli et Lixouri restent les villes des colons, des cultivateurs gréco-italiens.

Durant la première antiquité, c'était Samè et non Pylaros qui tenait ce rôle. Les sites comparés des deux villes montrent suffisamment les raisons que les premiers thalassocrates avaient alors de préférer Samè. Si Pylaros, grâce à la vallée et à la route qui l'unissent aux villes et plaines de l'île, s'impose au choix

of the bay of Samos, appeared (in 1830) but a miserable village and was the only port on this side of Cephalonia allowed to have communication with the neighbouring continent. It has a customhouse and a small party of military to enforce the observance of the quarantine laws. It is chiefly resorted to by small coasting vessels from the Morea and opposite coast of Greece, which bring over cattle of every description for the consumption of the island.

1. O. Riemann, *Céphalonie*, p. 5: La riante vallée de Pylaros coupe en deux la chaîne de montagnes et sépare la presqu'île d'Ériso du reste de l'île. Cette coupure naturelle a donné lieu de supposer que peut-être cette presqu'île formait à l'origine une île distincte, la Doulichion d'Homère. Mais il suffit de voir la vallée de Pylaros, dont le haut est encore assez élevé au-dessus de la mer, pour se rendre compte que cette hypothèse est tout à fait inadmissible.

des insulaires, Samè et sa « hauteur » isolée, sa plage, sa source au bord de la mer et sa plainette fertile répondaient mieux aux besoins des premiers navigateurs. Les voiliers, qui descendent le canal avec les vents du Nord favorables, arrivent tout droit à cette plage tournée vers le Nord-Est, comme les voiliers qui remontent le canal vont tout droit, grâce aux vents du Sud, relâcher sur la côte d'Ithaque, dans Port Polis tourné vers le Sud-Ouest. Pour les premiers thalassocrates, Samè et la ville d'Ulysse se faisaient ainsi pendant. Aux deux extrémités de ce couloir, elles se complétaient l'une l'autre. Leurs intérêts et leur destinée étaient unis par leurs rôles complémentaires. Ulysse d'Ithaque, roi du port principal, était aussi le chef souverain de Samè. Sur place, cette géographie odysséenne s'éclaire et s'anime. Il est trop visible qu'en cette porte du Nord-Ouest, les voiliers et galères primitifs avaient besoin d'un reposoir :

L'île de Céphalonie commence au cap Fiscardo et forme, avec celle de Thiaqui, un canal d'environ sept lieues, courant S.-S.-E. et N.-N.-O. On ne peut y mouiller à cause de la grande profondeur du fond : les ancres ne prendroient pas et l'on seroit, de plus, exposé à des rafales extrêmement violentes que l'on éprouve avec tous les vents. Il ne passe guère dans ce canal que de petits bâtiments, qui attendent même, pour cette traversée, un vent favorable et bien établi. Si cependant on étoit obligé d'y naviguer, il faudroit alors ranger la côte de Céphalonie sur laquelle il y a deux ports, Fiscardo et le Val d'Alexandrie (Samos) [1].

Il est non moins visible que nos reposoirs actuels en ces baies ouvertes de la grande île de Képhalonie avaient moins d'attrait pour les premiers navigateurs que la rade fermée de la petite île d'Ithaque. Sur place, à Port Polis, nous saisirons mieux encore les raisons de cette préférence; mais par le récit de la *Télémakheia*, nous avons déjà vu les galères odysséennes « ranger la côte » d'Ithaque et non celle de Képhalonie. Cette côte d'Ithaque n'a que le reposoir de Port Polis. Juste en face de Pylaros, cependant, une petite anse échancre la rive. C'est au pied d'une haute colline en dôme, que les insulaires appellent Aétos, l'anse Derrière-Aétos, *Opiso-Aétos*. La colline couvre de sa masse conique l'isthme étroit qui sépare le canal du golfe de Molo. Ce mont Aétos est couronné de ruines cyclopéennes. Certains voyageurs et les *Instructions* y veulent retrouver le château d'Ulysse. C'est en réalité l'ancienne citadelle classique d'Alalkomenai. Au pied de cette citadelle, l'anse d'Opiso-Aétos n'a jamais tenu le rôle et ne mérite aucunement le nom de port. Dans une brèche des rochers, les arbres et les buissons descendent jusqu'au bord d'une mer semée d'écueils. Aucun abri ne couvre cette plage contre les vents ni la houle. Aucune grève ne peut accueillir ici les navires tirés à sec. L'anse d'Opiso-Aétos ne sert qu'aux embarcations des passeurs du détroit, qui amènent les gens d'Ithaque au port de Pylaros, quand ils veulent commercer avec les insulaires de Képhalonie ou

1. Grasset Saint-Sauveur, *Voyage dans les Isles*, etc., III. p. 2.

quand, de Pylaros, ils vont à travers l'île s'embarquer à Argostoli sur les vaisseaux des thalassocrates autrichiens.

Au Sud d'Opiso-Aétos, comme au Nord, la côte d'Ithaque prolonge ses talus de cailloux ou ses pentes de broussailles. L'extrémité méridionale de l'île est beaucoup plus basse. L'ancien Nériton, — autre *Guette de Jour* des insulaires actuels, *Merovigli*, — culmine à l'intérieur jusqu'à 671 mètres. Mais, par gradins, de terrasses en terrasses, il aboutit sur la mer en un plateau dont le



FIG. 105. — Le rivage d'Opiso-Aétos.

dernier escalier, quoique assez raide, est peu élevé. La rive est toujours habillée de verdure et de broussailles.

De Pylaros, nous sommes venus à l'échelle de Samos. A la limite d'une plainette marécageuse, un quai étroit borde une ligne de maisons neuves. Par derrière, surgit presque à pic le morne rocheux de 275 mètres, sur lequel la *haute* Samè s'était juchée. Nombre de voyageurs ont décrit l'enceinte et les ruines qui subsistent en haut de ce morne : Partsch en donne un plan et un inventaire détaillés[1]. C'est le type même des « hautes villes » à la mode homérique[2].

Le cap Dekalia, qui ferme la baie de Samos, s'avance tout près de l'extrémité méridionale d'Ithaque. Pour contourner cette extrémité et gagner Port Vathy sur

1. Partsch, *Kephallenia*, p. 69 et suiv.
2. Grasset Saint-Sauveur, *Voyage dans les Isles*, etc., III, p. 14 : A l'Est de l'île de Céphalonie, on

la façade de l'orient, nous traversons le détroit. Nous venons reconnaître le cap et le port Saint André. Dans le talus assez raide, qui continue la rive d'Ithaque, Port Saint André creuse son long couloir : une grève de sable, dans le fond, blanchit les pieds des vertes collines. Ici Télémaque et son équipage vinrent débarquer à la première chaleur du matin, à l'heure où le calme plat succède aux brises de terre nocturnes et précède les brises maritimes du jour[1]. Ici, de tout temps, les voiliers venus du Sud ont cherché un refuge en cas de tempête ou de vents contrariés. Cette entrée du canal d'Ithaque est fort souvent obstruée par les vents du Nord. Il y faut un refuge ou, du moins, un reposoir même pour les petits vaisseaux qui, voiles carguées, essaieraient de lutter contre la brise et de remonter le détroit à la rame :



Fig. 106. — Le Cap Hagios Ioannis[2].

Nous levâmes l'ancre (de Missolonghi) à dix heures du matin et fîmes route, par un vent de N.-O. assez frais, vers le canal qui sépare l'île de Céphalonie et celle d'Ithaque. Nous passâmes au Sud des îles Oxiae : ce sont deux rochers inhabités, où se trouvent trois ports que l'on dit être fort bons et où se réfugient les pirates, dont la côte d'Étolie est infestée. [Ces pirates] montent au nombre de dix, douze ou quinze tout au plus, des bateaux fort légers, qui vont à la rame et à la voile, et ils attaquent avec audace les navires qu'ils voient mal armés [ou] qu'ils jugent n'être pas sur leur garde.

Le vent ne nous permettant pas d'entrer dans le canal [de Céphalonie], nous louvoyâmes toute la journée et revînmes vers les deux rochers pour y mouiller. Ne pouvant les atteindre, nous gagnâmes la côte et jetâmes l'ancre un peu au-dessus du cap que nous avions devant nous le matin, de sorte qu'après avoir resté en mer toute la journée, nous n'avions fait le soir que deux lieues.

Le 20, avant le jour, nous levâmes l'ancre et nous nous dirigeâmes une seconde fois vers le canal de Céphalonie. A trois heures après midi, nous étions à une heure seule-

rencontre un mouillage nommé Samos. Ce n'est proprement qu'une rade couverte uniquement au Sud par un promontoire qui s'avance en mer. La tenue y est bonne et de gros bâtiments peuvent y mouiller; mais on ne doit prendre ce mouillage que dans la belle saison,... les vents de S.-E. et de N.-O. soufflant dans ce port avec de très fortes rafales. On n'a de ressource pour l'eau que les puits, qui ne sont pas abondants. Assez près du rivage, il y a un village qui est dominé par une colline avec une église desservie par dix-huit religieux. Ces moines habitent un couvent auprès duquel est une tour [avec] un pont-levis... et une terrasse garnie d'embrasures de canons, où est placée une batterie de quatre petites pièces. Cette tour est le refuge des religieux contre les brigands et les Barbaresques, qui quelquefois font des incursions dans l'île. Le chemin qui conduit au monastère est très difficile.

1. Cf. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 30 : La brise de terre et la brise de mer sont très régulières en été. La première souffle de dix heures du soir à cinq heures du matin. La seconde commence à se faire sentir vers dix heures du matin et cesse vers sept heures du soir. Le calme règne pendant l'intervalle.

2. Photographie de Mme V. Bérard.

ment de l'extrémité méridionale de l'île d'Ithaque, quand tout à coup nous fûmes ballottés par des bouffées qui nous venaient en divers sens. Le vent de N.-O. continuait de souffler entre Ithaque et la Romélie, ainsi que nous en jugions par deux bateaux qui se trouvaient à quelques milles de nous vers l'écueil de Dragonneau. Nous passâmes près d'une heure sans pouvoir avancer et avec une mer qui nous fatiguait beaucoup. Enfin nous essayâmes à force de rames de nous porter sur Céphalonie; mais le vent d'Ouest, qui venait du canal, nous en écarta. Nous voulûmes alors nous diriger sur Dragonneau : le vent du Nord s'y opposa. Nous prîmes le parti d'aller vers Ithaque : le vent de N.-O. nous empêcha constamment de nous en approcher. Nous luttâmes de cette manière contre le vent jusqu'à la nuit. Comme il tomba alors, nous profitâmes du calme



Fig. 107. — Port Ligia[1].

pour gagner à la rame le port de Lia, situé à la partie la plus orientale d'Ithaque : il était onze heures [du soir] lorsque nous pûmes jeter l'ancre.

Ce port [de Lia] est étroit, un peu sinueux, fort profond, ouvert à l'Est et au N.-E., mais assez sûr quelque temps qu'il fasse, même pour les plus gros vaisseaux. La côte est élevée, calcaire, toute couverte d'arbrisseaux; elle était inculte, quoiqu'elle fût partout propre à la culture de la vigne et de l'olivier[2].

Lia ou *Ligia* est le nom véritable de la petite île que notre carte marine appelle Parapigadi. Grâce à une rentrée de la côte et grâce à la présence de cet îlot, Port Ligia offre un abri, sinon très sûr et permanent, du moins satisfaisant

1. Les fig. 107-111 sont des photographies de M. F. Boissonnas.
2. Cf. Ollivier, *Voy. dans l'Empire Othoman*, VI, p. 475-479.

et temporaire, aux bateaux qui ne peuvent pas atteindre le vrai refuge d'Ithaque sur cette côte de l'orient, Port Vathy. C'est ici que Gell, venu de Patras, fut obligé de débarquer. Port Ligia est à la côte sud-orientale de l'île. Nous le découvrons quand, la côte méridionale longée et la pointe Iganni ou Hagios Ioannis contournée, nous reprenons la route vers le Nord. Port Ligia offre aux caboteurs quelques plages assez spacieuses, entre les roches avançantes que le travail des vagues avive au pied des collines. Les broussailles odorantes, cystes, arbousiers et thyms, vêtent toujours les pentes. Mais, au fond de Port Ligia, le couloir rocheux d'un torrent tombe en cascades. Une haute falaise de roches abruptes supporte dans le ciel un plateau de grands arbres. C'est dans le couloir



Fig. 108. — La côte Est d'Ithaque.

de ce torrent, à mi-pente, que sourd la fontaine Parapigadi, dont nos marins ont transporté le nom à l'îlot Ligia.

Avec raison, je crois, Gell et les homérisants « orthodoxes » reconnaissent en cette falaise la Pierre du Corbeau, et en cette fontaine la source Aréthuse. Sur le pourtour de l'île, on chercherait vainement une autre Pierre Coupée. Tout le long du canal, nous avons suivi les talus plus ou moins raides, mais jamais abrupts, qui forment la rive insulaire. Au Sud, nous avons retrouvé la même vue de côtes rocailleuses, pierreuses, mais sans falaises taillées à pic. A l'Est, on voit encore les mêmes pointes avançantes, où d'étages en étages, par une pente ininterrompue, les hautes montagnes de l'intérieur descendent vers la mer. Jamais des roches sourcilleuses ne surplombent le flot. Les calcaires déchiquetés et blanchis par la vague cerclent toute l'île au ras ou à quelques mètres au-dessus du rivage. Mais nulle part la côte n'offre à la vue des navigateurs une muraille de pierre, — sauf en ce fond de Port Ligia. En continuant le périple d'Ithaque vers le Nord, on poursuivrait les mêmes constatations. Nulle part le marin n'aperçoit de falaise verticale, de roche abrupte, de Pierre Coupée. Autour des golfes, surgissent des collines en dômes presque réguliers, de longues



FIG. 109. — LA PIERRE DU CORBEAU ET LE PORT LIGIA

pointes ou des talus très raides, semés de broussailles et de cailloux roulants. Entre ces pointes, ces dômes et ces talus, quelques criques s'enfoncent vers des plages sablonneuses : de petits vallons verdoyants pénètrent vers l'intérieur; les olivettes montent en terrasses et en pentes douces jusqu'au sommet des collines. Les descriptions des *Instructions nautiques* concordent avec les photographies : « Côtes rocheuses, aiguës, élevées, irrégulières, accores sur des eaux profondes,... collines rondes remarquables,... collines basses, collines circulaires » sont les mots qui alternent dans les *Instructions* pour décrire les rivages d'Ithaque. La première vue que nos marins, venus du Nord-Ouest, aper-



Fig. 110. — La côte Nord-Est d'Ithaque.

çoivent à la pointe Oxoï, au Nord de l'île, se poursuivra sur tout le pourtour : « La pointe Oxoï, à trois milles dans le Nord de Port Polis, forme l'entrée Nord du chenal d'Ithaque. Elle est haute et escarpée. Lorsqu'on se trouve dans l'Ouest, on l'aperçoit avant la terre du cap Vlioti de Céphalonie, qui est beaucoup moins élevée, sous l'aspect d'un gros morne rond. » Les navigateurs venus du Sud aperçoivent, inversement, la côte de Képhalonie avant la rive d'Ithaque, « qui est beaucoup moins élevée »; mais leur vue de côtes est toute semblable. Même aux endroits où les *Instructions* nous parlent de rive escarpée, ce n'est encore que mornes ronds, dômes ou talus inclinés. La seule roche de Ligia est vraiment une Pierre verticale, une façade de roche semblable à la Pierre Blanche qui termine l'île de Leucade plus au Nord. Les navigateurs de toutes les époques durent noter cette Pierre. En bas, l'îlot de Ligia offrait, aux barques primitives surtout, un très utile abri, et la source de Para-

pigadi une aiguade inappréciable en ces parages mal pourvus de fontaines. Outre l'aiguade, auprès de cette source constante, les navigateurs étaient assurés de trouver toujours des bergers, des provisions et de la viande[1] : ils devaient monter ici, comme Ulysse monte chez le Kyklope. Gell, débarqué à cette grève, gagna par ce ravin la fontaine Aréthuse. On peut reconnaître la fontaine, depuis la mer, à la verdure plus haute et plus intense des arbustes qui l'environnent.

Entre Port Ligia et Port Vathy, la côte d'Ithaque est encore pierreuse; mais elle pourrait être cultivée, plantée de vignes et d'oliviers, si les insulaires,



Fig. 111. — L'île Ligia ou Parapigadi.

adonnés à la navigation, ne l'abandonnaient pas aux troupeaux de chèvres. Partout où l'homme a bien voulu la défricher, elle porte aujourd'hui de fertiles olivettes. Ce travail de défrichement ne s'éloigne guère des faubourgs de Port Vathy. A travers un isthme étroit, les olivettes atteignent pourtant la mer du large au fond de la petite anse de Karelata, qui pourrait être une succursale en mer libre de Port Vathy. Partout ailleurs, les collines rondes, les anses découpées et les pointes aiguës ne sont embroussaillées que de maquis très bas, où la chèvre seule trouve aujourd'hui sa subsistance. Avant le déboisement, qui transforma toutes les terres grecques, on imagine sans peine la forêt primitive, couvrant ce rivage et nourrissant les pourceaux d'Eumée.

1. Grasset Saint-Sauveur, *Voyage dans les Isles Vénitiennes*, III, p. 2 : Divers écueils avoisinent l'île de Théaki. Ils sont cultivés. Mais leur principale utilité est pour les bestiaux, qu'on y met au pâturage. Dans les chaleurs de l'été, on est obligé de les retirer, n'ayant aucune source d'eau. Celle qui s'y trouve dans les autres saisons est le produit des pluies, dont l'eau est réunie dans des creux, les uns naturels, les autres faits exprès par les insulaires.

Le golfe de Molo ouvre enfin devant nous son grand cercle de hautes terres, qui partout présentent à la vague les mêmes dents de rocs avivés. Les seuls rivages du Sud peuvent offrir quelques refuges, soit dans leur baie ouverte de Skino, soit dans leur cirque fermé du Port Profond, Port Vathy.

Entre la pointe Skino et la pointe Nera (fig. 99), la baie Skino s'ouvre dans les rochers. Elle n'offre que des rivages rocailleux. Les deux anses Skino et Neios, qui la terminent au fond, ont seulement une courte grève qui permet aux embarcations le déchargement ou le chargement des caïques mouillées dans la baie. Les voiliers viennent ici quand le gros temps les empêche d'enfiler le goulet de Port Vathy ou quand ils ont à bord quelques passagers désireux d'abréger la traversée. Du fond de la baie, une route conduit rapidement à Port Vathy. Gell, rentrant de visiter le Nord de l'île et ne pouvant à cause des mauvaises voiles de son bateau lutter contre les rafales du Nériton, vint débarquer ici et gagna la ville à pied[1]. Skino n'est pas un mouillage, mais à peine un ancrage temporaire.



Fig. 112. — Port Vathy et le Lazaret[2].

Quant à Port Vathy, ce Port Profond correspond trait pour trait aux descriptions que nous en donnaient plus haut les *Instructions nautiques*. Mais visiblement il n'est aussi que le port odysséen de Phorkys.

A droite, en entrant, se creuse le petit avant-port de Dexia, — αὐτὴν ἔχων δεξιὰν κατάγου, dirait le périple[3]. Le petit îlot de Katzurbo le protège un peu de la houle. Mais il reste ouvert à toutes les brises du large et aux rafales de la terre. Entre les deux longues presqu'îles avançantes, nous pénétrons dans le goulet rocheux. Des moulins à vent et des oliviers jalonnent la passe à droite et à gauche. Au milieu du port, le petit îlot du Lazaret peut servir de marque et de borne au mouillage assuré, ὅτ' ἂν ὅρμου μέτρον ἵκωνται. Au delà de cet îlot, le fond de la baie est ceinturé des quais de la ville neuve, dont les maisons, d'année en année, referment leur anneau plus complet tout autour du Port. Les voiliers viennent aujourd'hui accoster au bord de ces quais : sur l'eau

1. Gell, *Ithaka*, p. 118 : The sails and ropes of the boats being entirely made of cotton, we met with some difficulty after entering Port Molo, because ours were incapable of resisting the violence of the wind, which blows in frightful squalls from the sides of Neritos. Being therefore unable with our tattered sails to reach the port of Bathy, we landed in that called Schœnus and walked to the city.
2. Les fig. 112-119 sont des photographies de Mme V. Bérard.
3. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 433.

calme, sans une houle, sans une ride, ils restent immobiles. Au dehors, soufflait un vent de Nord-Ouest, un Zéphyre assez frais[1]. Dans le golfe de Molo, la vague soulevée mordait partout les rocs de son écume. Dans le goulet encore, la houle entrait clapotante et venait briser aux quais du lazaret. Mais dans le fond de Port Vathy, tout est calme et silencieux. On ne peut deviner ici le grand vent qui souffle au large que par les ailes des moulins fleuronnant les collines de leurs voiles tournantes. Une fois mouillés au fond de ce cirque bien clos, c'est à grand'peine que nous pourrons reconnaître la place exacte du goulet que nous venons de franchir, tant la muraille de collines uniformes entoure ce mouillage d'une enceinte continue.

Port Vathy, capitale actuelle d'Ithaque, est une ville neuve, qui achève seulement de s'établir. Il y a un siècle à peine, ce n'était encore que l'échelle presque déserte du haut bourg de Pérachorio. Perché aux pentes du Nériton-Merovigli, Pérachorio avait été fondé par les nouveaux colons que Venise amena dans l'île déshabitée, au début du XVI[e] siècle. Car sur la route maritime de tous les croisés, pirates et corsaires, sous la main de tous les brigands, janissaires et stradiots de la terre ferme, Ithaque avait été complètement désertée durant le moyen âge. En 1504, la République décida que les terres en seraient distribuées aux colons qui s'y voudraient fixer[2]. Des insulaires de Leucade et des terriens d'Acarnanie vinrent s'y établir. Pour la commodité et la sécurité de la vie quotidienne, ces paysans construisirent leurs villages à portée des champs cultivables, mais loin de la mer, hors de portée des incursions, razzias et débarquements soudains, auprès des « Guettes de Jour », des *Meroviglia*, d'où leurs sentinelles surveillaient les navires suspects[3]. Propriétaires de la vallée fertile qui fait le fond de Port Vathy, les gens de Pérachorio avaient accroché leur village sous les roches faîtières du Nériton, tout



FIG. 113. — Le goulet vu de l'intérieur.

1. Grasset Saint-Sauveur, *Voyage dans les Isles*, etc., III, p. 3 : L'île de Thiaqui offre un excellent mouillage; c'est ce qu'on appelle la rade de Thiaqui. En entrant avec les vents de N.-O., la côte occasionne des rafales si fortes que l'on ne peut tenir les huniers. L'embouchure du port de Thiaqui est fort étroite et on ne saurait donner trop d'attention à la bien relever. On est, dans ce port, à couvert de tous vents et on y jouit un tel calme que l'on peut y caréner en toute sûreté. Ce port est environné de tous côtés de montagnes. Sur leur pente est bâti le village le plus considérable, dont les dernières habitations sont placées sur le rivage. A peu de distance, on trouve une source d'eau qui sert à l'approvisionnement des vaisseaux.
2. Leake, *Northern Greece*, III, p. 25.
3. Sur tout ceci, cf. Partsch, *Kephallenia*, p. 54 et suiv.

au haut des pentes en talus. Leur village prospéra grâce aux champs de céréales, aux vignes et aux olivettes du bas pays, et grâce aux chèvres de la montagne.

Ithaque presque tout entière n'est composée que de montagnes nues et sauvages. Sur toute la côte de l'Ouest, le long du canal de Viscardo, on ne voit ni traces de cultures, ni vestiges d'habitation.... Cependant non seulement la petite quantité de grain qu'on récolte [dans l'île] suffit à la consommation de ses habitants, mais même on en exporte quelque peu à Céphalonie et à Zante, où on le préfère à celui de Morée. Ithaque produit environ 4 millions de livres de raisin de Corinthe par an : ce raisin, un peu d'huile et du bon vin, voilà en quoi consiste son commerce qui fournit à l'achat du [gros] bétail, car l'île n'en possède pas et le tire de Morée[1].

Port Vathy devint la grande relâche des insulaires pour leurs relations avec la Morée : partis de Missolonghi ou de Patras, les voiliers venaient à cette rade la plus proche et la plus sûre. Tant que la Morée restait au pouvoir des Turcs, ces relations amenaient à Port Vathy plus de pirates et de brigands que de trafiquants honnêtes. Cette rade devint même un refuge attitré des écumeurs de mer. C'est ici que la grande Catherine envoya son général Tamara diriger les opérations de Lambro Kasdoni et de ses émules à la fin du XVIII[e] siècle. Mais du jour où la paix et la civilisation se rétablirent en ces eaux levantines; du jour où la Morée, remise aux mains des Grecs, devint le marché de plus en plus fréquenté des Ioniens; du jour surtout où le grand port de la Morée occidentale, Patras, devint le centre des transactions, les Ithaciens allèrent y porter le raisin sec, qui faisait toute leur richesse, et rencontrer les courtiers anglais, qui leur fournissaient, en échange, tous les produits européens. Le rôle de Port Vathy grandit subitement. La capitale nouvelle d'Ithaque s'installa en ce Port Profond en face des mers de Patras et des terres helléniques, — exactement comme dans une autre île la nouvelle capitale de Samos, Vathy, est venue s'installer en un pareil Port Profond, en face des plaines hellénisées de l'Anatolie et sur la route des vaisseaux smyrniotes. La comparaison entre Ithaque et Samos est instructive : de part et d'autre, la capitale antique des deux îles s'était installée sur le détroit, pour la commodité du transit international; les capitales modernes se sont transportées sur la mer libre, en un port profond, pour l'exploitation des champs cultivables et pour le service du trafic insulaire.

Le Port Vathy d'Ithaque conquit toute son importance au temps de la domination anglaise. Quand les thalassocrates étrangers prirent en mains le gouvernement de l'île, leur présence et leurs leçons dressèrent les indigènes aux entreprises maritimes. A la solde ou à la suite des Anglais, les équipages et les vaisseaux d'Ithaque se mirent à fréquenter tous les ports du Levant. Déjà leurs

1. Ch. Müller, *Voy. en Grèce*, trad. L. A., p. 255. Cf. Grasset Saint-Sauveur, *op. laud.*, p. 4 : L'île de Thiaqui est couverte de rochers qui mettent des entraves insupportables à l'agriculture. Les terrains cultivés donnent aux insulaires en blé et autres grains une quantité plus que suffisante pour leur consommation. Le surplus, joint au produit des petits écueils que l'on cultive, fournit un article, très borné, il est vrai, d'exportation pour les îles de Céphalonie et de Zante. Ces blés sont d'une qualité bien supérieure à ceux de la Morée, et les Céphaloniens et Zantiotes aisés sont jaloux d'en faire leur provision.... Les habitations sont, pour la plupart, sur le haut des montagnes.

relations avec Trieste et Odessa les avaient conduits dans les parages lointains de la Méditerranée. Mais, avec les Anglais, les gens d'Ithaque apprirent le chemin de l'autre hémisphère. Ils vont aujourd'hui chercher fortune jusqu'en Australie et jusqu'au Transvaal. Sydney et le Cap n'ont pas pour eux plus de secrets que n'en avaient Thèbes d'Égypte ou Sidon pour Ulysse. Leurs chefs savent l'anglais. Tous, ils en apprennent quelques mots en leurs lointaines « absences ». Pour s'enrichir, ils partent et restent dix et vingt années loin de leurs Pénélopes. Riches, ils reviennent au pays et cherchent à y acclimater la civilisation et les mœurs des thalassocrates. Par la propreté de ses places et de ses rues, par la coquetterie et la grandeur de ses maisons, Port Vathy au premier coup d'œil se distingue de Sainte-Maure. Port Vathy est une petite ville européenne; Sainte-Maure n'est toujours qu'un village levantin. Sur la place de Port Vathy, un buste de sir Th. Maitland, le premier gouverneur anglais des îles Ioniennes, témoigne de la reconnaissance des insulaires envers les thalassocrates étrangers.



Fig. 114. — L'entrée de la caverne..

Durant les quatre jours que nous restons à Port Vathy, tout nous confirme en cette première impression. Après la vermine, la saleté et la barbarie de Sainte-Maure, Ithaque réjouit et réconforte. Nous avons passé quatre jours heureux dans cette ville propre, saine, fraîche, où la fièvre n'est jamais à craindre, où les brises de mer tempèrent les hivers et les étés, où les gens de Patras et de Missolonghi viennent passer les chaleurs. Ithaque offre aux terriens le sanatorium estival que les montagnes trop sauvages encore de l'Étolie ou de l'Arcadie ne peuvent leur donner. Ithaque est toujours la « bonne nourricière de pallikares », ἀγαθὴ κουροτρόφος, du poète homérique.

Notre première visite est pour la Grotte des Nymphes. Un peu à l'Ouest de Port Vathy, en dehors du chemin qui contourne la rade, ἐκτὸς ὁδοῦ, non loin des moulins à vent, qui, sur le haut des collines, remplacent pour nos marins actuels le grand olivier du périple odysséen, nous allons à la grotte :

αὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος τανύφυλλος ἐλαίη·
ἀγχόθι δ' αὐτῆς ἄντρον ἐπήρατον ἠεροειδές
ἱρὸν Νυμφάων, αἳ Νηϊάδες καλέονται.

Sur nos cartes, — comme dans le texte du poème, — tous ces détails du site

apparaissent très proches les uns des autres. Dans la réalité, la distance semble bien plus grande, — le sentier du port à la grotte étant très ardu. Il faut une demi-heure de marche pour escalader les collines, monter aux moulins, puis redescendre vers la grotte, dont l'entrée fort étroite serait, sans un guide, impossible à trouver. La voici devant nous. Chaque vers de l'*Odyssée* s'applique de lui-même à quelque détail du site réel. La porte de la caverne, qui s'ouvre à la descente des humains, est tournée vers le Nord :

αἱ μὲν πρὸς Βορέαο καταιβαταὶ ἀνθρώποισιν.

Cette porte est de forme triangulaire et de dimensions si restreintes, — 1 m. 20 de haut, 60 centimètres de large, — qu'un homme de corpulence moyenne ne s'y glisse qu'avec effort. Une grosse pierre suffirait à l'obstruer et, dans le champ de rochers qui couvre toute cette pente de la colline, l'entrée deviendrait introuvable : la grotte serait donc une cachette excellente où déposer provisions et trésors. La sage Athèna fait transporter ici les cadeaux des Phéaciens :

ἀλλὰ χρήματα μὲν μυχῷ ἄντρου θεσπεσίοιο
θείομεν αὐτίκα νῦν, ἵνα περ τάδε τοι σόα μίμνῃ.

Ulysse bouche ensuite l'entrée en y roulant une pierre :

καὶ τὰ μὲν εὖ κατέθηκε, λίθον δ' ἐπέθηκε θύρῃσιν.

On descend dans la grotte par une pente glissante de terres grasses et de roches humides : c'est la « descente » des mortels, καταιβαταὶ ἀνθρώποισιν. A l'intérieur, une grande salle conique est aujourd'hui éclairée d'un trou rond qui perce le sommet de la voûte et laisse pénétrer la lumière du ciel. Ce trou au temps d'Ulysse n'existait pas : la grotte était obscure, ἠεροειδές, éclairée seulement par la « porte des hommes ». Mais pour produire ce trou, il a suffi de déplacer quelques pierres au flanc de la colline, car le sommet de la voûte affleure presque le sol rocailleux. Le plancher de la salle est jonché de cailloux humides, de boue gluante et de stalactites brisées. Les parois sont tapissées d'eaux suintantes, qui devaient être plus abondantes encore, aux temps odysséens, quand les forêts du Nériton couvraient les alentours, ἐν δ' ὕδατ' αἰενάοντα. En stalactites, en coulées de miel blanc,

... ἔνθα δ' ἔπειτα τιθαιβώσσουσι μέλισσαι

en ressauts, vasques et bénitiers,

ἐν δὲ κρητῆρές τε καὶ ἀμφιφορῆες ἔασιν
λάινοι,

en longs fils parallèles, séparés ou soudés, en nappes plissées ou droites,

ἐν δ' ἱστοὶ λίθεοι περιμήκεες, ἔνθα τε Νύμφαι
φάρε' ὑφαίνουσιν ἁλιπόρφυρα,

les dépôts calcaires ont vêtu les parois de leurs merveilleuses broderies,

... θαῦμα ἰδέσθαι,

véritables ouvrages des Nymphes, que l'on appelle Naiades, — je veux dire : des eaux coulantes et suintantes. Le marteau des pâtres et des touristes a saccagé cette blanche dentelle et jonché le sol de blocs et de fils enchevêtrés. Au fond de la grotte, vers le Sud, un redan terminé par une fente étroite figure « cette porte divine où les mortels ne sauraient pénétrer, mais qui est le chemin des dieux »,

αἱ δ' αὖ πρὸς Νότου εἰσὶ θεώτεραι· οὐδέ τι κείνῃ
ἄνδρες ἐσέρχονται, ἀλλ' ἀθανάτων ὁδός ἐστιν.

Au dehors, parmi les roches éboulées, le flanc du coteau pierreux est couvert de moissons. Sur le sommet, les olivettes espacent leurs grands arbres. Nous nous sommes assis à l'ombre d'un vieil olivier, à la place peut-être où, si tendrement, Ulysse fut secouru et conseillé par Athèna : « Je ne puis t'abandonner en ton malheur; tu es trop habile, trop sensé, trop vaillant ». La jolie parole d'un dieu grec, qui n'aime ni les faibles de cœur ni les simples d'esprit! Et comme ici, sur cette pente de la rocailleuse Ithaque, la vaillante et intelligente déesse semble bien à sa place! Pour tirer quelque parti de cette terre ardue et pierreuse, il faut de l'ingéniosité et de la ruse. Pour entrer dans ce Port Profond qui s'ouvre sous nos pieds, il faut de l'audace et de l'adresse. Ulysse est vraiment le fils de cette terre, où nos dieux ne sont pas à leur place. Ici la Grèce affranchie devra relever quelque jour le grand olivier d'Athèna.



Fig. 115. — Le Port Profond et la baie Dexia.

Sous nos pieds, le Port Profond s'enfonce entre les roches de la passe. Les deux bords de ce goulet étroit semblent presque se rejoindre. Le port, sans autre ride que le sillage d'un petit vapeur, dort comme un lac alpestre au pied des monts sourcilleux. Le périple odysséen disait très exactement au poète que l'olivier d'Athèna était en dehors du chemin, ἐκτὸς ὁδοῦ, non pas sur la grève où débarquent les navigateurs et où les Phéaciens déposent le héros,

κὰδ δ' ἄρ' ἐπὶ ψαμάθῳ ἔθεσαν δεδμημένον ὕπνῳ,

mais à l'écart des passants :

> ἐκτὸς ὁδοῦ, μή πώ τις ὁδιτάων ἀνθρώπων,
> πρὶν Ὀδυσῆ' ἔγρεσθαι, ἐπελθὼν δηλήσαιτο.

Sur place, on mesure exactement la distance : dans le texte du poète, elle n'apparaît qu'au lecteur attentif et coutumier des tournures odysséennes. Pourtant l'on aurait tort d'accuser le poète. Il faut nous remémorer les exemples pareils que nous avons rencontrés en chacun des épisodes du *Nostos*. Qu'il s'agisse de Kalypso, de Kirkè, des Lestrygons, de l'Ile du Soleil ou d'Astéris et des Ports Jumeaux, toutes les descriptions odysséennes se ressemblent par une précision littérale, d'une part, et par une sorte d'inexactitude topographique, d'autre part. Elles sont précises dans l'énumération complète de tous les détails caractéristiques d'un site. Elles nous semblent inexactes par la juxtaposition trop intime de ces différents détails. Il manque en ces peintures les justes intervalles qui existent dans la réalité. Tous les épisodes du *Nostos* se ressemblent en ce point. Mais il ne faut pas attribuer à l'imagination du poète la cause de ces légères erreurs. Cette cause unique, toujours la même, saute aux yeux du lecteur de périples et d'*Instructions*. Car ces textes, scientifiquement précis, manquent toujours un peu d'exactitude par le seul fait qu'énumérant à la queue leu leu tous les détails d'une côte ou d'un mouillage, ils groupent ces détails dans l'esprit du lecteur plus étroitement que la réalité ne le voudrait. Faute de comparer la description homérique à quelque texte de périple, et non pas à la seule réalité, Gell et nombre de modernes ont cherché tout près de la mer une autre caverne de Nymphes. Gell crut découvrir la grotte véritable sur la plage même de la baie Dexia, et il fit de cette baie le Port de Phorkys[1]. Nous avons déjà vu que cette baie minuscule et trop ouverte n'est pas un port à vrai dire : les périples et *Instructions* ne lui ont jamais donné ce nom ; longtemps les navigateurs ne l'ont même pas signalée sur leurs cartes à grande échelle; aujourd'hui encore, nos *Instructions* énumèrent trois mouillages dans le golfe de Molo, Ex-Aito, Skino et Port Vathy, mais ne voient en Dexia qu'un avant-port de Vathy.

Auprès de Port Vathy, cette baie Dexia s'ouvre devant nous. Un large vallon y descend de la Grotte. A travers les champs et les vignes de ce vallon, nous regagnons la mer. Sur le rivage de la baie Dexia, on montre encore les ruines d'une bâtisse engagée sous le roc et rappelant vaguement une grotte semi-artificielle. C'est là que Gell voyait la caverne des Nymphes. Sans guide expérimenté, il ne sut pas découvrir l'ouverture de la grotte véritable — : « il faut un guide sûr pour indiquer cette ouverture, car elle est fort étroite et tout à fait dissimulée dans les rochers[2] ».

Une fine pluie marine nous a ramenés plus vite que nous n'aurions voulu à

1. Cf. Gell, *Ithaka*, p. 40-47.
2. E. Seillière, *Excursion à Ithaque*, p. 40.

l'hôtel de Vathy. Puis un « grain » est survenu, violent, mais court. Les *Instructions* nous disent qu'en ces parages « les orages sont fréquents, surtout aux environs des équinoxes; on doit s'attendre alors à de gros grains tombant des collines et des montagnes[1] ». La plupart des voyageurs aux îles Ioniennes signalent ces pluies que l'Adriatique et les vents du N.-O., les Zéphyres, amènent avec fréquence. Elles font à ces îles occidentales un climat très différent des autres terres grecques. Ulysse chez Eumée essuiera l'un de ces orages :

νὺξ δ' ἄρ' ἐπῆλθε κακὴ σκοτομήνιος· ὗε δ' ἄρα Ζεὺς
πάννυχος· αὐτὰρ ἄη Ζέφυρος μέγας, αἰὲν ἔφυδρος[2].

Ces pluies dans le sol de la rocailleuse Ithaque entretiennent une humidité, dont les grands arbres des forêts profitaient jadis, dont les olivettes et les vignes profitent aujourd'hui.



Fig. 116. — Le fond de la rade.

Après une nuit d'orage, de rafales et de grosse pluie, une aube radieuse se lève derrière les collines et peu à peu envahit de ses tendres lueurs la rade et la vallée de Port Vathy. Le jour paraît. Les falaises verticales, qui crénèlent le sommet du Nériton-Merovigli, s'éclairent, puis le haut village de Pérachorio, puis les pentes de vignes et d'olivettes. Une à une, les ruelles de Vathy s'emplissent de lumière; « quand toutes les rues sont pleines de soleil », nous nous mettons en route vers la Pierre du Corbeau et la Source Aréthuse.

Les maisons de Port Vathy ne font qu'un mince anneau autour de la rade. Les vignes et les olivettes commencent à quelques pas du quai. Le fond du cirque est un grand jardin où, ravivée par la pluie nocturne, la verdure printanière éclate sur le rouge sombre de cette terre ferrugineuse. Les gens riches de Port Vathy possèdent ces enclos de roches défrichées. Aux pentes des collines qui ferment la rade vers le Sud, la chaux blanche des murailles et des petites chapelles, parmi les touffes de figuiers, auprès des grands cyprès immobiles, donne à toute cette campagne un air propret de miniature, et la route repliée, dont les lacets montent à travers les arbres, ressemble à ces jolis chemins, bien

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 39.
2. *Odyss.*, XIV, 457-458.

nets et bien dessinés, que les peintres de Toscane font zigzaguer au fond de leurs tableaux.

Tout en ce gai pays respire l'aisance. Ces enclos bien entretenus sont propriétés de luxe autant que de rapport. Les orangers en fleurs embaument le vallon. Les fruits commencent d'apparaître aux branches des amandiers. Enrichis par le commerce et la navigation, les gens de Port Vathy mettent leur orgueil à ces jardins, qu'eût admirés Alkinoos, et leur piété à ces chapelles, où chacun veut avoir son saint particulier : ils lui offrent, non plus de riches hécatombes, — les Ithaciens n'ont plus la généreuse piété d'Ulysse, — mais des cierges et quelques fumées d'encens.

D'enclos en chapelles, la route gagne le faîte des collines, puis s'accroche aux falaises du Merovigli pour atteindre le plateau de Marathia. Mais nous quittons la route afin d'aller à la source Aréthuse, dont le ravin en cascades de pierre tombe du haut des falaises à la mer. Adieu la route commode, les olivettes et les vergers proprets ! Voici le rocailleux sentier, à travers les broussailles, au flanc des collines, que suivait Ulysse, pour monter chez Eumée :



Fig. 117. — Ithaque, Arkoudi et Leucade.

αὐτὰρ ὁ ἐκ λιμένος προσέβη τρηχεῖαν ἀταρπὸν
χῶρον ἀν' ὑλήεντα δι' ἄκριας.

Ces hauteurs, éventées par les souffles du large, sont coiffées aujourd'hui de moulins à vent. Ce matin, le Borée siffle et hurle sous le grand ciel clair. La forêt d'autrefois a disparu. Des troupeaux de chèvres promènent leurs sonnailles à travers les fourrés de cystes et de caroubiers. Du sommet des collines, rien ne ferme la vue de la mer, qui s'étend jusqu'aux lointaines montagnes de Leucade et jusqu'aux îles de l'Achélôos. Derrière nous, la rade de Port Vathy n'est plus qu'un œil d'eau reluisante, dans un cercle d'olivettes, qui lui font des « sourcils » verdoyants.

Devant nous, les bosses de collines embroussaillées alternent avec les coupures des torrents, sous la haute muraille verticale qui supporte le plateau de Marathia. En croupes rondes, toutes frisottées de buissons, les collines descendent à la zone de pierre nue, rongée par la vague clapotante.

La rade et l'îlot Ligia s'étendent sous nos pieds. Leurs plages dorées inter-

rompent la ceinture de calcaire. Brusquement, à un tournant de roche, le ravin d'Aréthuse apparait. Du haut de Marathia, trois ou quatre gradins énormes de roches en falaise cascadent jusqu'à la grève. Le gradin du sommet est le plus abrupt et le plus haut. Muraille verticale de vingt ou trente mètres, cette Pierre du Corbeau dessine en façade un demi-cercle régulier, que la brèche d'un torrent entaille en son milieu. Le torrent n'a de l'eau qu'après les grandes pluies de l'hiver. Tombé du Corbeau, il traverse une pente de broussailles, qui le conduit à une nouvelle cascade de roches nues. Moins verticale et moins élevée, cette nouvelle paroi est creusée d'une sorte de grotte, dans laquelle sourd Aréthuse. Cette grotte ou plutôt cette niche contient un bassin rempli « d'eau noire », μέλαν ὕδωρ, qu'entretiennent les incessantes gouttelettes, tombant de la voûte, et les maigres filets ruisselant des parois.



Fig. 118. — Les collines et Port Vathy.

La citerne naturelle devait être doublée jadis d'un réservoir en pierres de tailles, construit au-devant du rocher. Les ruines subsistent. Avant la fondation de Port Vathy, les marins fréquentaient cette aiguade : de Port Ligia, à travers les roches en escalier, un sentier les amenait ici. C'est par là que Gell, débarqué à Port Ligia, commença l'exploration de l'île. Leake vint aussi débarquer à Port Ligia pour visiter Aréthuse[1]. Le nom même d'*Aréthuse* dut monter de la mer, apporté par les étrangers. Ce nom, qui ne présente en grec aucune signification, fut conservée par les Hellènes à



Fig. 119. — Le Corbeau.

1. Leake, *Northern Greece*, III, p. 54 : The port of Lia is well sheltered from the north by an island on either side of which there is a convenient access to the harbour and a considerable depth of water near the shore, as in every part of the coast of Ithaca. This island is covered with brushwood and is upwards of a mile in circumference : it is called Parapigadhi from its position with respect to the fountain, of which the pure and never failing supply is as useful to ships as to the shepherds.

trois ou quatre aiguades maritimes. Nous avons rencontré la plus célèbre des Aréthuses au bas de cette Pierre aux Mouettes, que les Phéniciens nommèrent *Sour-ha-Koussim* : les Hellènes en ont tiré *Syracuse*, Σουραχοῦσσάι. Voisine de la Pierre du Corbeau, l'Aréthuse odysséenne est en situation toute pareille. Mais aucun doublet n'est demeuré, nous permettant de retrouver le sens véritable de ce nom sémitique.



Fig. 120. — La grotte d'Aréthuse.

Aujourd'hui les sources et citernes de Port Vathy offrent à nos grands bateaux des provisions plus abondantes et plus assurées. Mais Aréthuse, qui jamais ne tarit et jamais ne se trouble, reste toujours pour les insulaires un point de



Fig. 121. — Aréthuse et les ruines de la citerne[1].

1. Photographie de M. F. Boissonnas.

ravitaillement. De fort loin, les femmes des bergers et les paysans de Marathia y viennent emplir leurs tonnelets. Plateau calcaire, tout fissuré de trous et de couloirs souterrains, Marathia n'offre que de loin en loin quelques puits vite asséchés durant la saison chaude.



Fig. 122. — La provision d'eau[1].

Les étables d'Eumée étaient *au-dessus* de la Source Aréthuse, *au long* de la Pierre du Corbeau :

πὰρ Κόρακος Πέτρῃ ἐπί τε Κρήνῃ Ἀρεθούσῃ.

Tous les mots du poète homérique prennent ici leur juste valeur. C'est dans la pente embroussaillée, qui unit le pied du Corbeau à la falaise d'Aréthuse, *sous* le Corbeau, mais *au-dessus* d'Aréthuse, qu'Eumée avait installé ses étables, en cet endroit bien dégagé, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ, d'où l'on peut surveiller les débarquements au port de Ligia. Par ce temps de corsaires toujours affamés, la proximité d'un bon mouillage était dangereuse pour les troupeaux : vingt histoires racontées plus haut nous ont appris à connaître ces dangers. Le mouillage de Ligia avec son îlot côtier était trop commode et, dans le voisinage de l'aiguade, la présence des troupeaux trop visible de la mer pour que les bergers pussent dormir en toute sécurité. La garde de chiens féroces ne leur suffisait même pas. Eumée avait construit une enceinte élevée, αὐλὴ ὑψηλὴ δέδμητο, une sorte de muraille circulaire, très belle et très grande, καλή τε μεγάλη τε περίδρομος, faite de larges pierres et crénelée d'épines,



Fig. 123. — Ligia vue d'Aréthuse[2].

ῥυτοῖσιν λάεσσι καὶ ἐθρίγκωσεν ἀχέρδῳ,

1. Photographie de Mme F. Boissonnas.
2. Photographie de Mme V. Bérard.

que remparait au dehors une palissade de pieux serrés :

> σταυροὺς δ' ἐκτὸς ἔλασσε διαμπερὲς ἔνθα καὶ ἔνθα
> πυκνοὺς καὶ θαμέας[1].

A l'intérieur de ce bastion, douze étables pouvaient contenir six cents porcs. Chaque soir, les femelles et leurs petits y étaient enfermés à l'abri des fauves et du froid. Les mâles d'ordinaire couchaient dehors, sous la garde des chiens « pareils à des bêtes sauvages ». Mais à la moindre alerte, tout le troupeau et les bergers, réfugiés dans l'enceinte, pouvaient soutenir une attaque et même



Fig. 124. — Le lieu découvert[2].

un siège derrière ce rempart. Une seule porte s'ouvrait au bout d'un couloir resserré, πρόδρομος, qui pouvait être défendu par les chiens et les pâtres.

Les gens de mer connaissaient, et leurs périples décrivaient, au-dessus de Port Ligia et d'Aréthuse, ce campement de bergers, où l'on était sûr de trouver des ressources et même l'hospitalité. Tel périple grec nous décrit une montagne toute pareille, avec les falaises verticales du sommet, ὄρος κατὰ μὲν τὴν κορυφὴν πέτρας ἀποτομάδας ἔχον καὶ τοῖς ὕψεσι καταπληκτικάς, avec les ravins tombant à la mer et les grottes de la base, ὑπὸ δὲ τὰς ῥίζας σπιλάδας ὀξείας καὶ πυκνὰς ἐνθαλάττους καὶ κατόπιν αὐτῶν φάραγγας ὑποβεβρωμένας καὶ σκολιάς..., et les indigènes hospitaliers à l'extrême, οἱ δὲ τὸν τόπον οἰκοῦντες φιλόξενοι εἰς ὑπερ-

1. *Odyss.*, XIV, 5-12.
2. Les fig. 124-126 et 129 sont des photographies de M. F. Boissonnas.

βολήν[1]. Les marins venaient chez Eumée acheter des petits cochons à rôtir. Ils payaient en manufactures, en cuirs de bœuf teints, comme celui dont Eumée se faisait des sandales :

τάμνων δέρμα βόειον εὔχροές.

Dans les bazars grecs, on voit encore aujourd'hui ces beaux cuirs rouges ou jaunes, dans lesquels les Grecs modernes taillent leurs babouches à pompons. Parfois, les gens de mer payaient en esclaves. Eumée a, de ses deniers, acheté aux Taphiens Mésaulios qui le sert à table :

πὰρ δ' ἄρα μιν Ταφίων πρίατο κτεάτεσσιν ἑοῖσιν.

Quant aux naufragés, fugitifs et mendiants, ils payaient en histoires des contrées lointaines, en nouvelles, vraies ou fausses, des îles d'alentour. Eumée connaît ces hâbleurs[2] : « Je ne trouve plus de plaisir à ces questions et échanges de nouvelles, depuis qu'un Étolien m'a berné de ses contes. Ayant tué son homme, il avait erré en bien des pays; il vint enfin à mon campement; je l'accueillis :

ἦλυθ' ἐμὸν πρὸς σταθμόν· ἐγὼ δέ μιν ἀμφαγάπαζον.

Il ne me fit que des mensonges. » Mais Ulysse proteste : « Si je mens, fais moi jeter par tes hommes du haut de la Grande Pierre, afin qu'un autre mendiant hésite à te tromper » :

δμῶας ἐπισσεύας βαλέειν Μεγάλης κατὰ Πέτρης
ὄφρα καὶ ἄλλος πτωχὸς ἀλεύεται ἠπεροπεύειν.

Au-dessus des étables, la grande Pierre du Corbeau dresse sa paroi verticale, toute trouée de grottes et d'abris sous rocher. Eumée, cédant son lit au mendiant Ulysse, est allé dormir dehors, près des pourceaux; mais la nuit est pluvieuse et les rafales de Borée ne permettent pas de coucher en plein air; Eumée s'installe sous la roche creuse, où les porcs se sont réfugiés :

βῆ δ' ἴμεναι κείων ὅθι περ σύες ἀργιόδοντες
πέτρῃ ὑπὸ γλαφυρῇ εὗδον Βορέω ὑπ' ἰωγῇ[3].

Eumée a bien eu soin de prendre ses armes, glaive et javelot, pour se défendre tout à la fois des chiens et des hommes :

εἵλετο δ' ὀξὺν ἄκοντα, κυνῶν ἀλκτῆρα καὶ ἀνδρῶν.

Durant l'insurrection crétoise (1897), dans les monts de Lakkous et de Lassithi, — la Crète est encore une nourricière de cochons, σύβοτος, toute pareille en ce

1. Cf. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 181-184.
2. *Odyss.*, XIV, 375 et suiv.
3. *Odyss.*, XIV, 532-533.

point à l'Ithaque odysséenne, — j'ai connu cette vie et cette hospitalité des gardiens de pourceaux, leurs festins de porc rôti, leurs grillades saupoudrées de farine et servies à même la brochette,

θέρμ' αὐτοῖς ὀβελοῖσιν· ὁ δ' ἄλφιτα λευκὰ πάλυνεν,

et les nuits dans les huttes, sur le banc de pierre et le matelas de broussailles



Fig. 125. — Les abris sous la Roche.

qu'une couverture de laine, une toison fraiche ou un cuir de bœuf rendaient plus moelleux :

χεῦεν ὕπο χλωρὰς ῥῶπας καὶ κῶας ὕπερθεν [1].

Tous les détails de la description odysséenne correspondent à des réalités encore présentes.

Sous l'abri de la roche, nous avons dû nous-mêmes séjourner quelque temps, pour laisser crever une ondée qui montait de la mer. Puis contournant le Corbeau par une raide pente de buissons et d'arbustes, au long d'un sentier en échelle que descendent les femmes de Marathia pour remplir leurs tonnelets à la source Aréthuse, nous avons atteint le rebord de la falaise et le plateau de Marathia.

1. *Odyss.*, XVI, 47.

Sur la falaise du Corbeau, Marathia est une grande table calcaire de roches bleuies et de terres rougeâtres, où de vieilles olivettes alternent avec des enclos de vignes et de céréales. Les blés, les ceps et les grands arbres poussent ici avec vigueur. La forêt odysséenne couvrait cette table. Les troupes de pourceaux y pouvaient vaguer et chercher leur nourriture en demi-liberté. Cette table est aujourd'hui cultivée, mais non pas habitée. Pendant les semailles ou pendant les récoltes, les gens de Port Vathy et de Pérachorio y viennent camper sous des huttes de branchages, auprès de quelques maigres puits. Un village trouverait ici sa subsistance : Aréthuse lui fournirait son eau. Quelque jour, les campements



Fig. 126. — Les olivettes de Marathia.

temporaires se fixeront à demeure. Tout près d'Aréthuse, un hameau prendra l'ancienne place des étables d'Eumée. Mais ce plateau n'est habitable que si la mer est pacifiée. Aux temps des corsaires et pirates, le lieu n'est pas de défense commode. La Pierre du Corbeau lui offre un rempart assuré contre les débarquements de Port Ligia. Mais c'est de Port Andri ou Saint André que, par une route facile, les gens de mer peuvent monter à l'improviste. Vers le port Saint André, en effet, les olivettes et les vignes descendent en un couloir fort étroit, mais sans raideur, qui vient aboutir à la grève du rivage, tout au fond du port. Voici la route que suivit Télémaque pour monter chez Eumée, en quittant son bateau.

Cette route, depuis le fond de Port Saint André jusqu'au bord du plateau, emprunte un couloir pierreux entre deux collines rocailleuses. Ce couloir est

étroit, mais sans raideur[1]. Il faut compter une demi-heure de route pour un piéton. Les mulets d'ailleurs passent sans difficulté. Au fond de Port Saint André, les marins trouvent une belle plage de cailloux, de graviers et de sables, qui lentement s'enfonce sous l'eau, si bien qu'à quinze ou vingt mètres de la plage la profondeur est d'un mètre à peine. Quelques maisons autour d'un puits et de récentes olivettes animent un peu le fond du port. Les promontoires du goulet et, dans le Sud lointain, les monts de Képhalonie abritent ce mouillage.



Fig. 127. — Port Saint André.

Sur cette plage, les gens de Télémaque poussèrent leur bateau et vinrent prendre pied :

... τὴν δ' εἰς ὅρμον προέρεσσαν ἐρετμοῖς,
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βαῖνον ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

A cette aiguade, ils vinrent préparer le repas du matin et mélanger le vin noir :

δεῖπνον τ' ἐντύνοντο κέρωντό τε αἴθοπα οἶνον.

Puis Télémaque, ayant noué ses belles sandales, a gravi la pente de cailloux et de rochers. Les deux versants du couloir commencent aujourd'hui à se défricher. Quelques oliviers bordent le chemin. De petites terrasses soutiennent quelques vignes et quelques sillons de céréales. Une blanche maison s'est déjà

1. Je n'ai pas suivi cette route. Je ne fais que transcrire les renseignements que M. N. Paulatos a bien voulu me fournir avec les présentes photographies, fig. 127, 128 et 130.

construite. Un hameau quelque jour pourra s'installer non loin de ce reposoir des marins. Sur tout le pourtour des côtes grecques, depuis trente ou quarante ans, c'est la même descente des cultures et des petites fermes jusqu'au bord de la mer infestée jadis par les corsaires : autour de l'Attique, on pourrait faire de curieuses études à ce sujet. Il est probable qu'au temps de Télémaque la forêt et les pourceaux d'Eumée emplissaient encore ce couloir. Le héros avait pris sa lance pour se défendre des chiens et lui servir de canne. « Ses pieds le portaient dans cette rapide montée vers les étables »,

τὸν δ' ὦκα προβιβάντα πόδες φέρον, ὄφρ' ἵκετ' αὐλήν.

Un dernier coude du sentier dans le couloir très élargi l'amène enfin sur le bord du plateau.



Fig. 128. — La montée de Télémaque.

Gell décrit admirablement toute cette région de l'Ithaque odysséenne. Sur place, j'ai vérifié les moindres détails de son récit. Mot à mot, j'aurais pu me contenter de le traduire. De Port Ligia, Gell est monté à la fontaine par le couloir de la cascade : *we proceeded up a very rugged path towards the precipice, till we arrived at a spot where the strata of the rocks, disposed in steps, present a curious and singular natural descent to a fountain called Pegada or the « well », frequented by the shepherds of the vicinity; a stream rushes, in the winter, from the mountain above, having precipitated itself from the rock.* Puis Gell a visité le « lieu découvert », l'esplanade embroussaillée qui domine la source. Il a vu les abris sous la Pierre du Corbeau : *under the crag we found two caves of inconsiderable extent, the entrance of one of which, not difficult of access, is seen in the view of front; they are still the resort of sheep and goats.* Au sommet du Corbeau, un berger guettait l'ascension des étrangers et Gell, qui vivait en pleine piraterie, apprécia mieux que nous encore l'utilité de cette

guette. De son temps, les Ithaciens commençaient à peine d'habiter autour de Port Vathy. Leur village principal du Sud était toujours perché à Pérachorio. Les pirates des Échinades les tracassaient, comme jadis les Taphiens tracassaient les insulaires de l'*Odyssée*.

Gell nous dit avec raison : *Convenience, as well as safety, seems to have pointed out the lofty situation of Amarathia as a fit place for the residence of the herdsmen of this part of the island from the earliest ages. A small source of water is a treasure in these climates, and if the inhabitants of Ithaka now select a rugged and elevated spot to secure them from the robbers*



Fig. 129. — La guette du Corbeau.

of the Echinades, it is to be recollected that the Taphian pirates were not less formidable and that a residence in a solitary part of the island, far from the fortress and close to a celebrated fountain, must at all times have been dangerous without some such security as the rocks of Korax.

Au temps de Gell, — c'est son compagnon de voyage, Dodwell, qui nous le raconte[1], — la Roche du Corbeau portait la marque des thalassocrates étrangers. Les Français, conquérants des îles vénitiennes, avaient couvert ces rochers de leurs inscriptions révolutionnaires : « Liberté, Égalité, Fraternité! » — « Vive la République! » De tout temps, les thalassocrates ont dû connaître et signaler ce rocher caractéristique au-dessus de l'aiguade. Ici encore, notre

1. Dodwell, *A Classical Tour*, II, p. 70.

poète homérique ne fait que reproduire une exacte description des gens de mer, qui fréquentaient les sentiers glissants de ces collines rocailleuses,

... ἐπεὶ ἦ φάτ' ἀρισφαλέ' ἔμμεναι οὐδόν[1].

Sur les pierres polies par le pied des troupeaux et la sandale du pâtre, à travers ces taillis très bas, tout gluants de résine et d'exsudations balsamiques, nous sommes revenus à la route de Port Vathy. C'est le chemin que prennent Ulysse et le porcher, quand ils s'en vont à l'autre bout d'Ithaque, à la ville odysséenne. La belle route actuelle n'était alors qu'un sentier malaisé : Ulysse a besoin d'une canne solide pour ne pas trébucher sur ces pierres.



Fig. 130. — Le sentier rocheux.

Nous revenons aux vergers, aux chapelles, aux blancs enclos de la banlieue de Port Vathy. Au fond du cirque, où le soleil concentre ses rayons, la rade et la ville s'endorment sous le midi brûlant. Rien ne doit égaler, semble-t-il, le tranquille bonheur de cette petite communauté, en cette vallée riante, parmi ces jardins et ces orangers, au bord de ce golfe tiède. Et pourtant que de rivalités et de luttes! Il y a cent cinquante ans, Bellin, dans sa *Description du Golphe de Venise*, écrivait à propos de Képhalonie :

Le peuple est pauvre. Presque tout le terrein est possédé par quelques riches habitants, de sorte que toutes les années il va quatre ou cinq mille paysans pour cultiver les terres de la Morée, quoiqu'appartenant aux Turcs, et en rapportent de l'argent; ils sont presque tous libertins, bandits et armés. Quatre ou cinq des plus puissants de l'isle en entretiennent la plus grande partie à leur solde pour se faire une guerre qui ne finit point entre eux et qui est entretenue plus par leur haine et leur jalousie mutuelle que

1. *Odyss.*, XVII, 196.

par ambition : ils se rendent par ce moyen extrêmement malheureux et pauvres, quoiqu'on donne à ces principaux chefs de parti jusqu'à quatre-vingt mille livres de rente.

Ithaque, alors presque déserte, ne connaissait pas ces guerres intestines. Le commerce maritime commença de l'enrichir au XVIIIe siècle finissant. Il eut pour premier effet d'amener une concorde encore plus grande : les habitants formèrent de petites sociétés de navigation. Il amena aussi un avilissement du prix des terres, dont personne ne voulait plus, tous les bras s'en allant à la culture des « champs humides ». Au temps de Gell,

... le nombre des marins et des vaisseaux a fait baisser la valeur des terres avec le nombre des cultivateurs. Pourtant depuis l'occupation française de Naples et la ruine du commerce napolitain, les marins italiens sont venus prendre service sur les bateaux d'Ithaque. Dans quelques années, le manque de bras se fera moins sentir. Quelques auteurs, supposant qu'Homère était originaire d'Ithaque, pensent qu'il n'introduisit en son *Odyssée* tant d'expressions terrifiantes et une peinture si rebutante des misères et dangers du marin qu'à seule fin de combattre en ses compatriotes le goût irrésistible des choses de la mer. Ils sont revenus à ce penchant. Jusqu'aux bergers et chevriers des monts, tous veulent quitter leurs travaux ordinaires ; c'est avec un étrange enthousiasme qu'ils entrent tous dans la marine marchande.



Fig. 131. — Les collines rocailleuses[1].

A l'école des gens de Trieste, puis en compagnie des Napolitains (les Phéaciens d'Ulysse venaient de Kume), puis sous la bannière de tous les thalassocrates, Russes, Français et Anglais, les gens d'Ithaque au XIXe siècle se sont enrichis. Quelques familles d'armateurs ont pris la tête. Chacune s'est fait un parti. La politique a remplacé la guerre. Mais, entre Pétalas et Karavias, la lutte pour la prééminence n'a pas été moins chaude.

Aujourd'hui même, l'arrivée de M. le Préfet de Leukade met en jeu toutes les intrigues. Sur son petit vapeur de guerre, avec son médecin de l'armée qui traîne un grand sabre d'or, M. le Préfet est venu de Sainte-Maure en tournée de révision. Chacun s'efforce d'éviter, pour soi-même, pour son fils ou pour ses clients, le ruineux et ennuyeux service du roi. Au temps d'Agamemnon déjà,

1. Les fig. 131-133 sont des photographies de Mme V. Bérard.

nos insulaires n'allaient pas d'enthousiasme à l'armée : Ulysse contrefaisait le fou pour avoir une cause d'exemption. M. le Préfet est entouré d'Ulysses aussi ingénieux à frauder les recruteurs du roi Georges. Presque tous les conscrits, d'ailleurs, sont absents, partis depuis quelques années déjà, en Angleterre, en Amérique, au Cap, en Australie. Sur la place des cafés, où les bateaux s'amarrent au bord du petit quai, un ami de rencontre nous explique en détail ces excursions lointaines, — le poète dirait : ἀποδημία, — des Ithaciens.

Ce fut Trieste d'abord, puis Odessa et la Roumanie qui les attirèrent : ils firent dans la Mer Noire le commerce des blés. Mais la domination anglaise sur les îles Ioniennes les tourna bientôt vers les pays anglo-saxons. D'Ithaque à Corfou, de Corfou à Malte, de Malte à Londres, ils sont allés en Angleterre où, marchands d'éponges, de raisins secs, d'huile ou de corail, ils ont installé dans la Cité et sur les places de Liverpool et de Manchester leur trafic de commissionnaires. Échangeant leurs produits grecs contre les manufactures, tissus, instruments, quincaillerie et mobiliers anglais, ils ont rétabli avec les thalassocrates actuels les relations de commerce qu'Ulysse, aux temps achéens, avait avec les thalassocrates de Sidon. Puis, de Londres, ils passèrent sur les vaisseaux anglais dans les comptoirs anglais de l'Amérique ou dans les colonies anglaises de l'autre hémisphère : de même, le Crétois d'Ulysse passait de Sidon aux comptoirs phéniciens de l'Égypte ou dans les colonies phéniciennes de la Libye et de l'autre monde occidental.

Aujourd'hui, les gens de la Morée et particulièrement les gens de Sparte leur faisant en Amérique une trop rude concurrence, c'est en Australie surtout et dans le Sud-Afrique que les insulaires vont louer leurs bras. Ils y font tous les petits métiers urbains, car ils restent toujours des « animaux de ville », πολιτικὰ ζῷα. Le travail des champs n'est pas de leur goût. Ils arrivent au Cap, à Sydney, à Melbourne, sans le moindre argent : un frère, un parent ou un ami, installés déjà, leur ont envoyé le prix du passage et leur fournissent à l'arrivée les frais de premier établissement. Frais minimes : ils n'ont besoin que d'un petit éventaire et de quelques fruits. A vendre dans les rues leurs pistaches, oranges, amandes et citrons, ils trouvent moyen de vivre. Il faut la sobriété de ces mangeurs d'olives pour économiser quelques sous, puis quelques francs sur ces bénéfices dérisoires.

Au bout d'une année pourtant, ayant remboursé leur voyage et leur mise de fonds, ils se trouvent à la tête d'un petit capital qu'ils engagent aussitôt en quelque spéculation. Alors, passant l'éventaire à quelque nouveau venu, ils achètent de quelque plus ancien, qui rentre au pays, un fonds de petit commerce sédentaire. Ils deviennent boulangers, restaurateurs, cafetiers. Les métiers de bouche surtout leur conviennent : pendant huit ou dix ans, ils restent cuisiniers ou traiteurs là-bas, afin de pouvoir rentrer ici et de devenir orateurs.

Ils reviennent tous, — comme Ulysse, — après huit ou dix ans : les uns, fortune faite (ils se contentent de peu), s'établissent pour ne plus repartir ; les

autres, ayant une petite aisance qui leur permet le mariage, cherchent seulement quelques Pénélopes qu'ils remmènent avec eux. Tous retrouvent au pays le coin de terre qu'ils ont fait acheter en leur absence. Car, régulièrement, ils envoient quelque argent à leur famille tant pour subvenir aux besoins des enfants et des vieux que pour acheter l'arpent de vigne ou l'olivette si longtemps convoités. En ces années dernières, le mouvement de départ s'est accentué en 1900, plus de cinq cents émigrants, entre quinze et vingt ans, sont partis. Le mouvement de retour s'est ralenti : la guerre sud-africaine a subitement entravé bien des fortunes, et tel comptait revenir aujourd'hui que les entreprises de M. Chamberlain vont retarder de cinq ou six ans peut-être.

Inutile de dire que, rentrés au pays, ces « Australiens » — au temps d'Ulysse, Ithaque avait des « Égyptiens », — grâce à leur fortune et à leurs illustres aventures, jouissent d'une légitime popularité. Ils parlent au café, et le peuple les écoute. Ils parlent aux élections, et le peuple les nomme administrateurs de l'église ou de la commune, démarques, députés même. « Ayant vu les villes et connu l'esprit de beaucoup d'hommes », ils acclimatent dans leur île la civilisation des thalassocrates. C'est à eux que Port Vathy doit sa propreté, ses maisons confortables, sa salle de lecture, où les Ithaciens d'aujourd'hui viennent lire surtout les romans français, — au temps d'Ulysse, dans leurs *megara*, ils s'intéressaient aux contes d'Égypte, — ses hôtels et ses restaurants « européens ». Les thalassocrates anglais ne sont plus les maîtres de cette île : l'influence et la civilisation anglaises y subsistent pourtant. Aux temps d'Ulysse ou de Minos, Ithaque ou la Crète étaient pareillement indépendantes; mais les mœurs, les idées, les inventions, les noms et langues des thalassocrates pénétraient encore toute la vie « égéenne ».

M. le Préfet en gants blancs et son médecin au grand sabre doré auront quelque peine à trouver des conscrits pour le roi Georges : l'Australie et le Cap, terres de l'or, offrent aux gens d'Ithaque une trop haute paye.

Ce n'est pas à Port Vathy seulement que l'influence des « Australiens » se fait sentir. Ils ont transformé l'île tout entière. Ils l'ont pourvue de routes carrossables. Ils y ont amené deux landaus et quelques coursiers. Les landaus se ressentent un peu du long voyage et des stations qu'ils durent faire en bien des places de louage avant d'arriver jusqu'ici. Les coursiers aussi donnent raison aux sages paroles de Télémaque : en cette île rocailleuse, ils manquent un peu de fourrage; ils n'ont aucun champ d'entraînement; pour les faire courir, le cocher doit sauter du siège et trotter à leur tête....

De grand matin, une couple de ces rosses nous emmène de Vathy vers Port Polis. Nous avons contourné le Port Profond, puis la baie Dexia, puis le fond du golfe de Molo. Tout au bord du rivage hérissé de cailloux et frangé de pierre blanche, nous suivons la mer qu'endort le calme du matin : pas un souffle, pas une ride. Au fond du golfe de Molo, la colline d'Aétos dresse son

cône régulier, qui porte une couronne de ruines cyclopéennes. C'est là que les explorateurs ont longtemps cherché la ville d'Ulysse : le nom de *Château d'Ulysse* reste encore à ces ruines que Gell, Schliemann et Partsch[1] ont longuement décrites. Mais elles sont d'époque bien plus récente que nos temps achéens : avec raison, les géographes y reconnaissent aujourd'hui la forteresse classique d'Alalkomenai, qui défendait l'isthme insulaire au point où un passage très bas unit la baie d'Ex-Aétos sur le golfe oriental à la baie d'Opiso-Aétos sur le détroit.

Au bas d'Aétos, les olivettes dévalent jusqu'à la mer. Nous laissons les ruines d'Alalkomenai sur notre gauche. Par une brusque montée de lacets en corniche, la route escalade et contourne le flanc sud-occidental du Neion. Ce grand triangle montagneux couvre tout le centre de l'île entre le golfe de Molo et la baie de Frikais. Sur le golfe de Molo, il tombe par un talus abrupt, embroussaillé de thyms, de cystes, de menthes et d'arbousiers. Nos coursiers montent péniblement. Malgré l'heure matinale, la chaleur est déjà lourde; toute brise tombée, un calme absolu règne sur la mer : c'est à pareille heure que, voiles rentrées, les compagnons de Télémaque ramaient vers le port de la Ville.

Un dernier lacet nous amène au sommet de l'isthme insulaire qui plonge, d'un côté, dans le golfe de Molo et, de l'autre, dans le détroit de Képhalonie. Nous perdons la vue du golfe. Le détroit s'allonge devant nous. A deux cents mètres d'altitude, au flanc du Neion, la route en corniche va suivre cette rive occidentale. Route en corniche, large de trois mètres à peine, soutenue tout du long par des murs de pierres sèches, sans garde-fous, et dominant de deux cents mètres les flots immobiles. Le même calme pèse lourdement sur ces eaux du détroit. Au long de Képhalonie, une barque se traîne à la rame. Jusqu'à Port Polis, six ou sept kilomètres durant, la même route se poursuit au flanc du même talus, surplombée par les mêmes éboulis de roches et de cailloux, dominant les mêmes pentes embroussaillées et désertes, qu'interrompent seulement de-ci de-là quelques terrasses de cultures. Les plus grandes de ces terrasses nourrissent de leurs blés, de leurs vignes et de leurs olivettes un petit hameau, Hagios Ioannis, et un assez gros village, Levkè.

Hagios Ioannis est au-dessous de la route, tout au bord de la mer, dans une petite anse du rivage. Ses vignes montent jusqu'à la route, aux deux flancs d'un long ravin pierreux. Ses chèvres paissent dans les arbustes odorants jusqu'au haut de la montagne. Toute cette façade d'Ithaque résonne de leurs grelots. Voilà bien le pays du chevrier Mélanthios.

Levkè est sur la route. Comme son nom l'indique, c'est le village du *Peuplier Blanc*. Au milieu des pierres et des broussailles, un filet d'eau a créé cette oasis verdoyante. De la mer jusqu'à la route, Levkè étage ses maisons dispersées, ses terrasses d'oliviers, ses cultures prospères, ses blés vigoureux, ses vignes

1. Sur tout ceci, cf. Partsch, *Kephallenia*, p. 54 et suiv.

et ses caroubiers énormes, que des peupliers et des cyprès fleurissent de leurs hautes lances. Levkè est un gros village vivant sans peine de ses récoltes et de ses cueillettes. Sur la route en corniche,

ἀλλ' ὅτε δὴ στείχοντες ὁδὸν κάτα παιπαλόεσσαν,

Ulysse et le porcher s'en allaient à la ville. Un bois de peupliers nourrissons de la source s'offrit à leurs regards :

ἀμφὶ δ' ἄρ' αἰγείρων ὑδατοτρεφέων ἦν ἄλσος.

Ce bois entourait la fontaine, où les citadins venaient chercher de l'eau. Il était tout voisin de la ville :

ἄστεος ἐγγὺς ἔσαν καὶ ἐπὶ κρήνην ἀφίκοντο
τυκτὴν καλλίροον, ὅθεν ὑδρεύοντο πολῖται[1].

Levkè est à plusieurs kilomètres de Port Polis. La fontaine homérique n'était point ici. Cette fontaine artificielle, τυκτή, avait été créée par les seigneurs d'Ithaque, et l'eau venait de loin peut-être. Mais la source de Levkè est vraiment trop éloignée : il faudrait supposer un trop long aqueduc.

Sur la route en corniche, Ulysse et le porcher franchissent aussi la Colline d'Hermès qui, elle, est assez éloignée de la ville, mais d'où l'on peut apercevoir l'entrée du port. C'est de là qu'Eumée vit rentrer au mouillage le vaisseau des prétendants, chargé de lances et de boucliers :

ἤδη ὑπὲρ πόλιος ὅθι θ' Ἕρμαιος λόφος ἐστὶν
ἦα κιών, ὅτε νῆα θοὴν ἰδόμην κατιοῦσαν
ἐς λιμέν' ἡμέτερον[2].

En sortant des verdures de Levkè, la route toujours haut perchée contourne au flanc du Neion plusieurs collines arrondies. Ces dômes de cailloux embroussaillés ne servent qu'à la libre pâture des chèvres.

Port Polis apparaît sous nos pieds. Son fer à cheval presque régulier est ceinturé de longues pentes sans raideur, sauf au côté Sud-Est, *vers le Notos*, ἐν νοτίῳ, par où nous arrivons. Ici, la corniche de la route surplombe encore un talus très raide, dont les cailloux cascadent à la mer. Jusqu'au hameau de Stavros qui domine le fond de la rade, les pentes du Neion, abruptes et rocailleuses, font à la mer une rive inhospitalière. Mais ce hameau de Stavros marque l'entrée d'un nouveau pays. L'horizon se dégage. Le terrain s'aplanit un peu. Au Nord de Stavros, toute l'extrémité septentrionale d'Ithaque, entre le mont Neion et les collines d'Oxoï et de Marmaka, est une triple vallée, une sorte d'étoile à trois branches inégales, qui descendent vers Port Polis, vers Port Frikais et vers la baie d'Aphalais. Si l'on excepte le vallon de Port Vathy et le petit plateau

1. *Odyss.*, XVII, 204-210.
2. *Odyss.*, XVI, 471-473.

de Marathia à l'autre bout de l'île, voici les seuls champs de quelque étendue, les seules terres vraiment cultivables que puisse offrir Ithaque.

Dans ces vallées du Nord, malgré son aspect rocailleux, le sol est d'une admirable fertilité. Sous ces cailloux à fleur de terre, une argile rougeâtre, conservant bien l'humidité, nourrit de belles céréales, des vignes prospères, des olivettes, des caroubiers, des bosquets de myrtes et d'amandiers. Toute cette campagne pierreuse et verdoyante, hérissée de cailloux et fleurie de roses, de peupliers et de cyprès, faisait déjà l'étonnement de Gell : *we were astonished to find vines or currants flourishing in the greatest luxuriance among loose stones...; cypresses and gardens among the dwellings give an agreeable effect to the village...; the wines of the district are excellent and we were regaled with some of that.*



Fig. 132. — Port Polis.

Dès que les pirates leur ont permis de reconquérir ces pentes, les paysans ont défriché tout le pays. Mais longtemps encore leurs maisons s'éloignèrent des rivages et des échelles. Le haut bourg d'Oxoï ou Exoï (Exogè) tenait ici le rôle de Pérachorio dans la vallée de Port Vathy. Loin de la mer, Oxoï s'était bâtie sous une roche, presque au haut des collines nord-occidentales. Deux raisons de commodité et de défense avaient déterminé le choix de son emplacement. Pour la commodité de la vie quotidienne, Oxoï était toute voisine de l'aiguade. Dans le flanc d'un rocher, sourd une fontaine « à l'eau noire », *Melanhydros*, semblable à l'Aréthuse de Marathia. Cette source abondante et claire donnait jadis naissance au « Courant » qui descend vers Port Frikais : aujourd'hui, prise tout entière par le village ou par les champs, Mélanhydros n'envoie plus d'eau au Rheithron que durant la saison des grosses pluies[1]. Pour la défense, Oxoï s'était plantée sur une guette aussi loin que possible de Port Frikais et de Port Polis, d'où les corsaires la pouvaient inquiéter : presqu'à l'extrémité de l'île, Oxoï surplombe à pic la baie d'Aphalais, où les gens de mer ne sauraient relâcher. Gell nous dit avec raison que, dans cette baie ouverte et cerclée de précipices, aucun bateau de quelque type que ce soit ne peut trouver un mouillage, *the bay is notoriously unsafe for every species of vessel, and the view from the monastery of Archangeli will*

1. Gell, *Ithaka*, p. 115 : The brook Melainudros, the largest in Ithaca, runs near the ruins and pours itself into the sea at the Frichies. There are beautiful gardens ornamented with cypresses in the vicinity of the spring.

sufficiently show the difficulty in getting on shore from a wreck in an enraged sea, dashing against such perpendicular precipices[1].

En cette « haute ville » d'Oxoï, les paysans groupés eurent longtemps leurs seules demeures fixes. A mesure pourtant que les cultures et les olivettes redescendaient plus près de la mer, quelques hameaux d'été, des *kalyvia* (huttes), se construisaient dans la campagne pour le temps des récoltes. La piraterie supprimée, ces hameaux temporaires devinrent peu à peu des villages constants. Tout le pays est couvert aujourd'hui de ces petits villages et de leurs fermes dispersées. De la guette d'Oxoï, les habitations descendent aujourd'hui jusqu'à l'échelle de Frikais : Frikais tient dans ce Nord



Fig. 133. — L'échelle de Frikais.



Fig. 134. — Le môle et les moulins[2].

d'Ithaque le rôle de Vathy dans le Sud. Pour les mêmes relations de commerce avec Patras et Missolonghi, avec les terres helléniques du levant, Oxoï comme

1. Gell, *Ithaka*, p. 116.
2. Les fig. 134-135 sont des photographies de M. F. Boissonnas.

Pérachorio dut avoir son échelle sur la côte orientale de l'île, sur la mer du large et non sur la côte du détroit : Port Polis est déserté.

De Stavros, la route carrossable tourne le dos à Port Polis et descend vers Frikais. Elle suit ou même emprunte le lit du « Courant ». Elle traverse les petites terrasses d'olivettes qui viennent aboutir sur la plage même. Tout au fond d'un long cul-de-sac rocheux, la plage de Frikais s'est peuplée de quelques maisons neuves, d'entrepôts et de cabarets. Ce petit port est mal défendu contre les brises du large. Des moulins à vent tournent au haut de ses promontoires et sur les roches même qui dominent sa courte grève.

Au temps où les vaisseaux se tiraient à la plage, cette grève pouvait être un



Fig. 135. — L'entrée du Rheithron sous le Neion forestier.

abri suffisant, un refuge plutôt qu'une échelle, un port, non de capitale, mais de banlieue. Pour le rendre aujourd'hui tenable à nos plus petits bateaux, il a fallu construire un môle artificiel contre les rafales et les houles du large. Sous les pentes du Neion qui tombent fort abruptes, ὑπὸ Νηΐῳ ὑλήεντι, le pourtour de la baie est fait de roches acérées. Port Frikais a seulement quelques barques de pêche. Il ne sert aux indigènes que pour le petit cabotage vers Port Vathy. Grâce à la route qui conduit à Vathy les insulaires, grâce aux vapeurs qui amènent à Vathy les étrangers, c'est en ce Port Profond que se traitent aujourd'hui presque toutes les affaires de l'île.

Récemment encore, cette extrémité Nord d'Ithaque avait un autre mouillage assez fréquenté. A droite de Port Frikais, vers la haute mer, entre deux pointes

de roche, Port Kioni, échelle d'Anoï (ou Anogè) s'était fondé. Tout au haut de la table embroussaillée du Neion, dans la petite plaine rocailleuse qui en couronne le sommet, Anoï s'était enfuie loin de la mer. C'était le bourg du centre de l'île, comme Oxoï en était le bourg du Nord et Pérachorio le bourg du Sud. Mais sans autres ressources que ses pâturages de chèvres et quelques terrasses de blé, Anoï ne connut jamais la richesse des autres bourgs insulaires. Sa plus grande sécurité faisait toute sa valeur : on n'imagine pas corsaires assez audacieux pour escalader ces pentes. Anoï eut son échelle à Port Kioni, dès que la paix maritime vint à renaître. Mais la croissance et la prospérité de Port Vathy ont aussi ruiné le commerce de ce mouillage. C'est aussi vers le Port Profond que les gens d'Anoï descendent aujourd'hui. Une seule capitale et un seul marché suffisent aux Ithaciens : ils n'ont toujours besoin que d'une ville; le reste de l'île est le « dème », la campagne, la banlieue de cette capitale.

De Port Frikais, laissant la route, nous avons suivi le lit même du Courant pour remonter vers le monastère des Archanges, dont l'esplanade s'élève entre les deux collines du Nord. Nos cartes marines (dont je donne une reproduction, fig. 97, sans y rien corriger) représentent avec peu d'exactitude le tracé du Courant : elles le font descendre du Neion et couler du Sud au Nord. Le Neion est bien entaillé d'une gorge à peu près dirigée dans ce sens. Mais c'est d'Oxoï et de Mélanhydros que vient en réalité notre Courant : il descend d'Ouest en Est, de la « Source Noire », à la baie de Frikais. Son lit de cailloux est mal discernable parmi les olivettes qui l'envahissent, le détournent ou l'obstruent même entièrement. C'est à peine si sa traînée de pierres et, de loin en loin, quelques trous de lauriers roses en dessinent la pente générale. Tout ce vallon est défriché, peuplé de fermes et de vignes. Partsch compte huit villages et 2 500 habitants dans cette campagne, que certains voyageurs comparent avec justesse aux plus jolis coins de la *Riviera* provençale ou génoise. Sous l'ombre des olivettes et des caroubiers, s'étendent les enclos de vignes et les jardinets de céréales. Auprès des maisons blanches, les pommiers et poiriers en treille, les néfliers du Japon et les amandiers se mêlent aux buissons de roses et de myrtes.

Nous atteignons le monastère des Archanges. Sur son esplanade, la petite chapelle domine le rivage d'Aphalais au fond de la baie. Un chemin en couloir, à peine praticable pour les ânes, tombe plutôt qu'il ne descend vers ce rivage. La côte insulaire n'est faite ici que de schistes croulants et de roches étagées. La baie munie d'une courte et raide plage n'offre en réalité aucun débarcadère. Les genêts en fleurs, suspendus au flanc de la rive escarpée, lui font une haute ceinture, qu'interrompent seulement les trouées de quelques sentiers à chèvres. Entré par la porte de la Pierre Blanche, le vent du N.-O. retrousse les flots et balaie la rade déserte : pas un caïque; pas une hutte de pêcheurs; pas la moindre barque.

Pour nous conduire à travers les vignes vers Oxoï et vers la source Mélanhydros, le kaloyer des Archanges nous donne un garçonnet aux pieds nus, qui

bientôt nous étale son savoir en anglais et ses rêves d'avenir. Il a douze ans. Il sait lire, écrire et calculer. Il sait même compter en anglais jusqu'à dix et dire *good morning*. Il a quatre oncles et deux frères là-bas, en Afrique et en Australie, à *Sidnais*, *Melifournais* et à l'Akrotiri. C'est à l'Akrotiri ou au Limani de Natalia que, lui-même, il voudrait s'en aller, parce que l'Akrotiri et le Limani sont tout près du pays de l'or, du Transvaal : l'*Akrotiri*, c'est le Cap; le *Limani*, c'est Port Natal. Ulysse n'en usait pas autrement avec les onomastiques étrangères. Il traduisait les noms qu'il comprenait : de l'île de Spania, il faisait l'île de Kalypso; du pays d'Oinotrie, il faisait la terre des Kyklopes. Mais il inclinait aussi les noms qu'il ne comprenait pas à de vagues calembours : Melbourne serait devenue, pour lui aussi, les *Fours du Miel*, Melifournais, comme le Pays du Lotos était la terre du Léthè, de l'Oubli.

Donc, notre futur émigrant attend la lettre chargée que lui adressera l'un de ses frères et qui lui permettra le voyage. Il ira au Cap, « montera » au Transvaal, vendra des fruits, achètera ou fondera un « établissement de manger », κατάστημα τοῦ φαγητοῦ, et reviendra avec beaucoup de richesses, comme ce vieux qui se promène, là, dans son jardin, de l'autre côté de la haie, et qui a toute sa fortune placée à la banque d'Athènes. Ils sont, dit l'enfant, plus de mille dans Ithaque qui voudraient ou qui doivent partir; mais le voyage coûte cher. Oxoï n'est peuplée que de futurs ou d'anciens émigrants. Le prix des terres a doublé depuis une génération. Bien des Laertes, retirés des affaires, viennent finir leurs jours en ce vallon paisible, un peu loin de la mer qu'ils ont trop fréquentée.

Les gens d'Oxoï montrent une fontaine à l'Eau Noire, *Melanhydros*, sous un rocher qu'ils nomment la Pierre du Corbeau, et près de ruines qu'ils nomment l'École d'Homère. Tous ces noms furent imaginés au dernier siècle pour localiser en ce point le récit odysséen. Oxoï, siège des autorités ecclésiastiques, fut dès le XVIIIe siècle pourvue d'une école et de savants. Gell y connut comme professeur un « protopapas », qui avait séjourné en Italie, à Naples, et dont le patriotisme local inventait mille histoires « plus homériques », à seule fin d'illustrer les sites de son canton[1]. Les gens d'Oxoï veulent donc reconnaître ici la source Aréthuse : tous les mots du texte odysséen contredisent cette prétention. Si l'on veut à tout prix localiser en ce point quelque aventure odysséenne, on y peut retrouver la ferme de Laerte. Elle était sûrement en cette région de l'île, dans l'un de ces vallons, sur quelque pente de ces collines. Les « mishomériques » ont à ce sujet bruyamment triomphé d'une contradiction, qu'ils relèvent dans le poème odysséen. Au chant XI, le poète nous dit que jamais Laerte ne *descend* à la ville :

πατὴρ δὲ σὸς αὐτόθι μίμνει
ἀγρῷ οὐδὲ πόλινδε κατέρχεται[2],

1. Gell, *Ithaka*, p. 109 et suiv.
2. *Odyss.*. XI, 187-188.

et nous lisons au chant XXIV qu'Ulysse et Télémaque *descendent* de la ville chez Laerte :

οἱ δ' ἐπεὶ ἐκ πόλιος κατέβαν, τάχα δ' ἀγρὸν ἵκοντο[1].

Voilà, en effet, une terrible contradiction! et qui montrerait bien que les deux chants ne sont pas de la même main, — si nous ne savions déjà que le premier fait partie de l'*Odysseia* proprement dite, et le second de la *Mnestèrophonia*, et si le texte même du chant XXIV ne nous donnait d'autre part une marque évidente de sa modernité. Au chant XXIV, Laerte vit dans son enclos, avec une vieille servante *sicilienne* :

ἐν δὲ γυνὴ Σικελὴ γρηῦς πέλεν[2].

Ce détail ne put être inventé qu'après la découverte et la colonisation grecques de la Sicile. Ithaque devint alors une des escales de la route sicilienne. Mais les Grecs homériques ne connaissaient pas encore le nom de la Sicile. Les mots *Sikaniè* ou *Sikélè* ne se rencontrent que dans les derniers chants de l'*Odyssée* : une fois au chant XX, v. 383, et quatre fois au chant XXIV, v. 211, 307, 365 et 389. Il est trop visible que cette fin de la *Mnestèrophonia* est un ornement d'époque très récente et qu'elle n'a rien de commun avec le *Nostos* du héros.



Fig. 136. — Port Polis[3].

Il ne faut garder que le renseignement du chant XI. La capitale odysséenne devait être en réalité *plus bas* que la ferme de Laerte. D'Oxoï, nous redescendons vers Port Polis. C'est en cette rade seulement que pouvait se trouver la capitale d'Ulysse, au temps où le détroit était le grand chemin des flottes, où les insulaires vivaient surtout de la navigation et de la mer, où leurs relations principales étaient avec Pylos. J'ai trop longuement commenté et localisé la navigation de Télémaque pour qu'il me soit encore besoin de montrer la route de Pylos aboutissant tout droit à cette rade de Port Polis.

Revenus au hameau de Stavros, nous avons maintenant cette rade sous nos pieds. Sauf au côté du S.-E., que les talus du Neion surplombent, et à la pointe

1. *Odyss.*, XXIV, 205.
2. *Odyss.*, XXIV, 211.
3. Les fig. 136-140 sont des photographies de Mme V. Bérard.

du N.-O., qui surgit presque à pic, le pourtour offre un cirque de pentes assez douces, que les cultures ont recouvertes, que les lignes de cyprès et les carrés de vignes ou de céréales découpent en damier. Stavros occupe le sommet du dos d'âne qui descend vers Port Frikais d'une part et vers Port Polis de l'autre. Vers Port Frikais nous avons suivi déjà le « Courant » et ses olivettes. Voici les vignes et les cultures qui descendent à la grève de Port Polis.



Fig. 137. — La grève de Port Polis.

Au bout d'une longue pente de terres rougeâtres et de cailloux, la grève spacieuse dessine son fer à cheval régulier. Un canot de pêcheurs est à flot. Deux ou trois autres sont à la plage. Deux huttes sont construites auprès du puits, où les marins ont une bonne aiguade. Une équipe de matelots débarqués hale à la terre un assez grand caïque. La plage doucement inclinée est faite de graviers sablonneux et de petits galets. Elle se prête bien aux opérations du halage. Sans roches aiguës, sans vases trop molles, elle offrait aux flottes achéennes un refuge de choix.



Fig. 138. — Le halage.

Où retrouver la place exacte du palais et de la ville? Aucun indice humain ne paraît subsister. Les cultures ont tout effacé : il faudrait des fouilles; mais où les commencer?

Certains emplacements sont exclus par le texte du poème ou par la nature des lieux. La « ville haute » n'est sûrement pas à la plage. Au Sud et à l'Est, les pentes trop abruptes du Neion ne se prêtent pas à l'érection d'une ville. Le poète nous raconte d'ailleurs comment, au bas de la ville, les marins descendent à la plage, mettent le navire à flot et le conduisent, à la rame, vers la pointe du S.-E., ἐν νοτίῳ. Cette pointe S.-E. semble par conséquent être à l'écart, à l'opposé de la ville. Cette pointe S.-E. sous le talus du Neion s'avance

dans la mer et forme une sorte de môle naturel, au long duquel les navires ancrés peuvent aisément recevoir passagers et chargement.

Je ne vois que deux sites possibles pour la ville odysséenne, soit les pentes du fond de la rade, dans le voisinage de Stavros, soit les pentes du Nord, sous une double butte de 150 et 265 mètres, qui servirait de guette et d'acropole et qui serait en face du Neion la « polis » proprement dite. Ces deux emplacements auraient chacun ses avantages naturels. Au fond de la rade, la ville eût dominé, comme Stavros aujourd'hui, la double descente vers Port Polis et vers Port Frikais : le commerce isthmique y eût trouvé sa commodité. Au flanc de l'acropole, la défense eût été plus facile, et le refuge contre toutes les incursions plus proche. Le texte homérique ne fournit aucun indice pour décider notre choix. Avant d'entrer dans la ville, Ulysse et le porcher rencontrent une fontaine : l'eau tombe d'une pierre. Mais cette fontaine — nous le savons — est artificielle. Sur le pourtour de la rade, il est plus d'une source que, par des tuyaux de bois ou par quelque autre moyen, on pourrait facilement canaliser et amener où l'on voudrait.



Fig. 139. — La pointe Sud-Est.



Fig. 140. — La double descente.

Au temps de Gell, quelques ruines apparaissaient encore sur la pente du Nord, au pied de l'acropole. C'est là que Partsch localise la cité homérique et le palais. En attendant que des fouilles vérifient ou condamnent cette hypothèse, je m'y rallie entièrement. Tout ici peut concourir au bonheur d'une « haute ville ».

Abritées des vents du Nord par les collines; tournées vers la brise de mer; doucement inclinées et formant un demi-cercle; à proximité des hauteurs de l'acropole et toutes voisines cependant de la plage; pourvues de quelques

sources qu'un peu de travail capterait et augmenterait sûrement : ces pentes verront quelque jour un village les occuper à nouveau, quand le détroit aura repris toute son importance. Qu'une complication turque, albanaise ou grecque surgisse demain : les torpilleurs des nations accourront en ces refuges de Polis ou de Viscardo, et les insulaires d'Oxoï trouveront leur intérêt à descendre vers Port Polis et non plus vers Port Frikais.

Du haut des collines qui dominent l'ancienne ville et la rade, la vue embrasse l'entrée septentrionale du détroit de Viscardo et la haute mer jusqu'à la Pierre



Fig. 141. — L'Acropole[1].

Blanche de Leucade. La mer d'Atoko et des Échinades apparait aussi par la trouée de Frikais. Une vigie placée là pouvait signaler tous les bateaux qui pénétraient dans le détroit par le Nord et tous ceux qui voguaient dans la mer orientale. Mais vers le Sud, la vue n'est pas aussi dégagée. Si le détroit lui-même, la côte de Képhalonie et la baie de Samè s'ouvrent et se déploient à droite ou juste en face, la côte d'Ithaque, sur la gauche du spectateur, empêche de voir la porte méridionale du détroit. Remontant le canal au long de cette côte, les bateaux échapperaient sans peine au guetteur le plus attentif : à l'entrée même du port, le dernier promontoire insulaire les couvrirait encore.

La guette et l'acropole de Polis ont donc besoin d'un complément pour sur-

1. Photographie de M. F. Boissonnas.

veiller les bateaux qui viennent du Sud, du Péloponnèse, de Pylos. D'ici, l'on comprend mieux la manœuvre des prétendants et l'installation de leur embuscade sur cet îlot que le poète nommait Astéris et que les Italiens nommèrent sans doute l'*Écueil*, *Scoglio*, d'où les Grecs actuels par un beau calembour ont dû tirer *Didaskalio, Daskalio*, *l'École*. Et d'ici, l'on comprend mieux encore l'intime relation qui, pour les gens d'Ithaque et les périples des navigateurs, unit cette roche basse et inhospitalière d'Astéris, tant aux collines éventées qu'aux Ports Jumeaux de la côte képhalonienne. Derrière Daskalio, la côte de Képhalonie allonge sa haute échine, chargée de blancs villages et de moulins à vent; dans l'échancrure de sa rade profonde, Viscardo tend son double mouillage.



Fig. 142. — Le Guette et l'Acropole[1].

*
* *

Voici donc la dernière étape, le terme du *Nostos*. Après dix ans de combats



Fig. 143. — Le goulet de Port Vathy.

et dix ans d'aventures, le héros y revient. Dix ans d'études m'y ramènent aussi. Hélas! c'était la fin prochaine de toutes ses épreuves : voici que les miennes

1. Photographie de Mme V. Bérard.

vont commencer! Par la protection d'Athèna secourable, il triompha tout aussitôt des prétendants injustes : combien de temps n'aurai-je pas à lutter encore? Sur la route déjà, avant d'atteindre la Ville, j'ai rencontré quelques Mélanthios au langage injurieux et grossier. Maintenant, que d'escabeaux vont pleuvoir sur ma tête! que de ruades me meurtriront les côtes!

πολλά [μ]οι ἀμφὶ κάρη σφέλα ἀνδρῶν ἐκ παλαμάων
πλευρὰ ἀποτρίψουσι δόμον κάτα βαλλομένοιο[1].

Allons notre chemin. Athèna quelque jour saura bien reconnaître ses fidèles :

οὐ γάρ τι πληγέων ἀδαήμων οὐδὲ βολάων·
τολμήεις μοι θυμός.

1. *Odyss.*, XVII, 231-232.

LIVRE DOUZIÈME

LA COMPOSITION DE L'ODYSSEIA

τῆς γὰρ Ὀδυσσείας μικρὸς ὁ λόγος ἐστίν·
... τὸ μὲν οὖν ἴδιον τοῦτο, τὰ δ' ἄλλα ἐπεισόδια.

Aristot., *Poét.*, XVIII.

CHAPITRE I

LES SOURCES DU POÈME

οἱ γὰρ Φοίνικες ἐδήλουν τοῦτο.
STRAB., III, p. 156.

A la fin de ce long voyage sur les traces du héros, après cette explication détaillée de chacune des Aventures, il faudrait maintenant étudier l'ensemble du poème et chercher à comprendre, — ou tout au moins à imaginer, — comment cette œuvre a pu se produire, par quelle union du génie grec et de la science sémitique, à quel carrefour des civilisations achéennes et levantines, en quelle rencontre des Muses et des Phéniciens, — bref quelles furent les sources, la composition, la patrie et la date de cette *Odysseia*.

Sources, composition, patrie et date : quatre questions obscures et de réponse toujours incertaine, quand il s'agit d'œuvre d'art, d'art littéraire, de littérature fort ancienne et de poète inconnu, — car c'est dans l'œuvre seule que je voudrais chercher d'abord ces hypothèses, sans tenir grand compte, au préalable, des traditions plus ou moins fantaisistes que les Anciens nous ont pu transmettre.

En imaginant la réponse la plus rationnelle à chacune de ces questions, on ne saurait trop ménager la part des possibilités contradictoires, des illogismes, des rencontres fortuites. La seule logique nous peut conduire à quelques hypothèses et conclusions vraisemblables. Bien que notre poème soit grec et qu'en toute œuvre grecque la part de la logique, de la pure raison, soit toujours dominante, les seules méthodes rationnelles n'ont pas présidé à la naissance de cette œuvre d'art : préférences ou caprices de l'auteur, habitudes ou nécessités du métier, inspiration du moment ou exigences de l'auditoire, sentiments ou fantaisies de la Muse, combien d'éléments, secondaires il est vrai, ont pu et dû intervenir ici !

Pour réserver dans l'esprit du lecteur la place et le rôle de ces illogismes, pour maintenir en ces chapitres comme une atmosphère, non de certitude, mais d'hypothèse, j'aurais voulu commencer toutes mes phrases par les formules : *Il semble que...*, *On peut imaginer...*, *Il est plus logique de croire...*, etc., et glisser, entre chaque mot, quelques *peut-être*, *sans doute* et autres adverbes

dubitatifs. La seule crainte m'a retenu, de compliquer, sans grand bénéfice, ces déductions fort complexes déjà. En multipliant du moins les coupures et astérisques, je tâcherai de laisser le plus de flottement et d'intervalle entre les divers membres de ces raisonnements. Dans leurs reconstitutions de monuments ruinés ou disparus, les architectes ont à leur disposition des lignes différentes, interrompues, pleines ou ponctuées, et des encres polychromes pour traduire aux yeux du lecteur la certitude variable de leurs calculs et restaurations : ils ne mettraient ici que des lignes ponctuées et des encres poétiques d'azur ou de carmin.

I

A l'origine de tout, il y eut un périple ou des fragments de plusieurs périples. J'entends par là : des descriptions de mer, de côtes et de pays, faites par des navigateurs pour les besoins de la navigation, avec les habitudes, les visions, les termes et les idiotismes des gens de mer. L'existence de ce périple originel nous est prouvée, je crois, tant par le fond même et la matière des récits odysséens que par leur texte, formules et expressions.



Pour le fond, nous ne saurions être trop affirmatifs. Après avoir examiné toutes les Aventures, nous savons qu'elles ne contiennent pas de descriptions imaginaires, ni même, dans chacun de leurs paysages, de détail purement fantaisiste. C'est de Strabon et des Plus Homériques que nous devons nous réclamer : on doit ajouter foi à toutes ces histoires et croire à l'érudition du poète, αὐταῖς τε ταύταις ταῖς ἱστορίαις πιστεύσαντες καὶ τῇ πολυμαθίᾳ τοῦ Ποιητοῦ. J'ai consacré mille pages à la démonstration de cette vérité. En attachant un sens réel à tous les mots du texte, en bannissant les explications dites poétiques, nous sommes parvenus à localiser les moindres détails du *Nostos*. Sur nos cartes marines, avec l'aide des *Instructions nautiques* et des voyageurs, nous avons constaté l'exactitude minutieuse et la véracité fidèle de toutes ces descriptions. Le *Nostos* proprement dit, aussi bien que la *Télémakheia*, nous a rendu, en fin de compte, une galerie de tableaux géographiques, et non pas un musée de « tératologies ».

Mais ces tableaux ne sont pas dessinés à la mode des géographes « terriens ». Ils trahissent la main des navigateurs, par la vision même qu'ils supposent des réalités. Ithaque ne peut être une île « basse », χθαμαλή, qu'aux yeux des marins qui la comparent à la « haute » Képhalonie. Aux yeux des terriens, Ithaque présente deux sommets de 600 à 800 mètres et partout des collines ou des plateaux élevés; l'absence complète de deltas et de plaines en fait le contraire d'une île basse : c'est une haute terre, déclarent tous les voyageurs. — Le

Monte Circeo n'est une « île » que vu de la mer. — Kumè n'est une « hauteur », une Hypérie, que pour les gens qui débarquent à la plage : les indigènes n'y voient qu'une humble colline, beaucoup moins élevée que les « Champs » Phlégréens du voisinage. — L'Ile Haute, *Ai-oliè*, ne dresse que pour les marins sa muraille infrangible : pour les colons, elle étale sur la mer sa circonférence d'île ronde, *Strongylè*.

Et non seulement la vision particulière de chaque réalité, mais encore le groupement, en un même tableau, de réalités voisines ne se peut expliquer sans recourir aux visions et habitudes des navigateurs. Si Kirkè-l'Épervière, Aiétès-l'Aiglon et Persè-le-Vautour deviennent les membres d'une seule et même famille, les repères essentiels d'une côte ou d'un pays, ce n'est pas que, du point de vue des terriens, ces promontoires apparaissent comme indissolublement unis. Tout au contraire : ils sont fort éloignés les uns des autres ; dans la géographie terrestre, ils appartiennent à deux ou trois « pays » très différents : Kirkè est latine ou volsque, Aiétès est aurunce, le Vautour est campanien. A travers l'histoire, jusqu'à nos jours, ils restent ennemis. Les terriens établissent leurs barrières politiques entre ces frères et sœurs de la géographie odysséenne : il y a quarante ans encore, l'Épervière obéissait au Pape, et le Vautour au roi de Naples. Mais les navigateurs, négligeant ces nomenclatures et divisions terriennes, n'ont toujours vu, entre les bouches du Tibre et le golfe de Naples, qu'une suite ininterrompue de roches et de repères, tous pareils, tous égaux, tous frères, au long d'une seule et même « côte », toujours semblable à elle-même.

Dans tous les épisodes de l'*Odyssée*, on retrouve cette différence fondamentale entre les vues de « côtes », telles que les *Instructions* et cartes marines les aperçoivent, et les vues de « pays », telles que les terriens les distinguent en leurs géographies, nomenclatures et frontières.

*
* *

S'il est parfois des inexactitudes ou des erreurs en quelques-uns de ces portraits, nous savons que, pour les rectifier ou les comprendre, il suffit encore de remonter à un texte de périple. Faute de recourir à ce moyen de correction, l'exemple de M. Doerpfeld nous montre à quelles étranges pratiques il faudrait nous livrer.

Parmi ces inexactitudes, aucune ne peut aussi clairement nous instruire que les vers touchant Astéris. Il est bien certain qu'Astéris-Daskalio n'a pas les Ports Jumeaux, ni les Guettes éventées, dont parle le poète. Il est non moins certain cependant que, dans le détroit qui sépare d'Ithaque Samè-la-Rocheuse, en face du Port de la Ville, le seul rocher Daskalio peut être l'îlot Astéris. Mettez à l'origine un texte de périple et, tout aussitôt, les difficultés disparaissent. En face du Port de la Ville, l'îlot rocheux couvre les Ports Jumeaux et longe les Guettes éventées :

Ports, Guettes et Rocher ne forment plus que les trois membres d'un seul et même mouillage.

En presque tous les épisodes du *Nostos*, nous avons retrouvé quelques-unes de ces erreurs. Nous savons qu'elles sont inhérentes au texte même d'un périple. En lisant nos *Instructions*, aujourd'hui encore, nous en commettons de toutes pareilles. La cause en est moins dans l'esprit du lecteur que dans les procédés mêmes du texte. Par la monotonie de leurs énumérations, les périples arrivent à ne plus donner au lecteur le sentiment des distances : ils ne fournissent presque jamais l'exacte mesure des intervalles qui dans la réalité séparent les différentes particularités d'une côte, d'un mouillage ou d'un site.

Un périple est comme un chapelet de grains indépendants et mobiles que le lecteur rapproche ou sépare au gré de son imagination. Chacun de ces grains représente une réalité matériellement exacte; mais, dans le chapelet, l'inexactitude naît presque forcément de l'union trop intime ou de la séparation trop grande que le lecteur peut établir entre deux ou trois grains consécutifs.

Les sources et vignes de Kalypso, les grèves et plaines des Kyklopes, l'Anse du Soleil au flanc du Port Creux nous ont montré que le poème trahit partout ces lectures de périple. Prenez Skylax comme texte de comparaison et voyez ce qu'un lecteur attentif, mais inexpérimenté, pourrait tirer de telle énumération fort exacte, — trompeuse néanmoins :

Attique. Après Mégare, les villes des Athéniens. Premier point de l'Attique, Éleusis, avec le temple de Déméter, et forteresse. En face, il y a Salamine, île, ville et port. Ensuite, le Pirée, les Longs Murs et Athènes. Le Pirée a trois ports. [Puis] Anaphlystos, forteresse et port. Sounion, cap et forteresse, temple de Poseidon. Thorikos, forteresse et deux ports. Rhamnonte, forteresse. Il y a de nombreux autres ports en Attique. Le périple du pays athénien est de 1140 stades.

N'est-ce pas là comme un chapelet véritable, dont les grains se peuvent déplacer, unir, séparer sous le jeu du lecteur? De ce texte scientifique, ne pourrions-nous pas, si nous n'avions pas la réalité ou la carte devant les yeux, tirer une description toute romanesque de l'Attique? qui nous empêcherait de supprimer les distances, de rétrécir ou d'agrandir les intervalles entre les différents points de cette côte? A nous en tenir le plus étroitement du monde aux mots du texte, rien ne peut brider ou guider notre fantaisie quand il s'agit de mettre en sa place chacun des sites énumérés.

* * *

Toutes nos descriptions odysséennes sont donc exactes, mais exactes à la façon des seuls périples. Habitué au langage des *Instructions*, un navigateur ne s'étonnera pas de rencontrer ici telle alliance de sites que nos yeux de terriens aperçoivent désunis, séparés même par d'assez longues distances.

C'est une notion sur laquelle j'ai longuement insisté. Il importe de l'avoir toujours présente à l'esprit, afin d'éviter les objections inutiles que certains m'ont déjà faites, touchant les criantes inexactitudes, disent-ils, de telle ou telle description odysséenne : « Perejil n'a pas d'aiguade et pas de vignes aujourd'hui. Perejil n'est qu'un rocher, fort distant de l'Espagne. Perejil n'est donc pas l'Ile aux sources de Kalypso. Perejil n'est pas Ispania, l'Ile de la Cachette. »

Que l'on ouvre le périple de Skylax : dans ces mêmes parages, on verra l'histoire et le rôle d'une île toute pareille, symétriquement disposée sur l'autre rive du détroit. Les pilotes de Skylax, qui passent d'Europe en Libye, des côtes espagnoles aux côtes africaines, décrivent les îles de Gadès, — toutes voisines pourtant de la rive d'Europe, νῆσοι αὗται πρὸς τῇ Εὐρώπῃ, — en même temps que la côte d'Afrique[1]. Ces îles européennes sont la porte hellénique du continent libyen. Aux yeux et dans l'esprit des Hellènes, elles commandent et possèdent, en quelque mesure, toute la façade occidentale de ce continent opposé. Elles ne lui ont pas transmis leur nom. Mais nous avons rencontré mille autres cas de cet échange onomastique entre un îlot ou même un rocher et la grande terre voisine. Si tour à tour notre île de Corfou fut la terre de la *Serpe*, Drépanè, ou la terre du *Croiseur*, Kerkyra, c'est que, venus de l'Est ou de l'Ouest, les navigateurs transportaient tour à tour à la grande île le nom du pauvre écueil, *Serpe* ou *Croiseur*, qu'ils devaient doubler avant d'atteindre le mouillage : la *Serpe* ou le *Croiseur* leur servait d'*amer* et de guide. Quand les navigateurs sémitiques fréquentaient le détroit espagnol, ils arrivaient au long du continent libyen : Perejil était pour eux la porte de l'Espagne puisque, de Perejil, le passage vers les côtes espagnoles leur était le plus court; et Perejil était pour eux la grande aiguade et le grand refuge du détroit, puisque là, et là seulement, un reposoir commode et couvert leur assurait la jouissance des sources et des vignes de la côte libyenne.

Si quelques archéologues et même des géographes viennent aujourd'hui nous parler des imaginations homériques, c'est que leur science livresque n'est pas de mise pour bien juger la véritable exactitude de ces tableaux marins.

*
* *

Cette même science livresque n'en mesure pas mieux la précision. Toutes les descriptions du *Nostos* sont précises et complètes, mais à la manière encore des seuls périples, — et cette précision parfois est toute contraire à ce que nos yeux et nos habitudes de terriens nous feraient prévoir.

Nous ouvrons le périple de Skylax pour connaître Lacédémone. A nos yeux et dans nos conceptions de terriens, dans notre langue même, Lacédémone est

1. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 90-91.

avant tout synonyme de Sparte : c'est d'abord la description, c'est tout au moins le gîte de Sparte que nous souhaiterions de connaître.

Lacédémone est un peuple et elle a les villes d'Asinè, Mothonè, Port d'Achille, Port Psamathous; entre ces deux ports, la pointe du Taygète et le sanctuaire de Poseidon; puis Las, ville et port, Gytheion, arsenal et forteresse; puis le fleuve Eurotas, la ville de Boia, et le cap Malée. En face, l'île de Kythère, île, ville et port; en face de Kythère, la Crète. Après le susdit cap de Malée, Sidè, ville et port, Épidaure, ville et port, Prasia, ville et port, Méthana, ville et port. Il y a en outre beaucoup d'autres villes des Lacédémoniens. A l'intérieur, il y a Sparte et beaucoup d'autres villes.

On voit la méticuleuse précision avec laquelle ce périple décrit tout le rivage, pointes, golfes, villes et ports. Mais on voit aussi que la seule ligne des côtes, la seule frange maritime, est ainsi traitée. L'intérieur des terres n'apparaît qu'en un lointain fort indécis, dans une sorte de brume. Le grand nom de Sparte arrive à peine jusqu'aux oreilles du navigateur. Ce nom, pour les gens de la terre ferme, anime, peuple tout ce pays : en un périple, il tient moins de place que la dernière venue des bourgades côtières, Méthana, Boia ou Las.

Encore le nom de Sparte est-il cité par notre auteur. Mais il se peut faire que telle grandeur terrienne, qui seule attire nos regards et remplit notre horizon, disparaisse entièrement aux yeux du marin. La Sicile pour nous est la terre de l'Etna. Aux yeux de nos géographes, depuis Strabon jusqu'à Élisée Reclus, l'Etna domine, surplombe, envahit toute description des côtes siciliennes : « L'Etna domine surtout la rive du détroit et du pays de Catane, mais aussi la mer Tyrrhénienne et les îles des Liparéens. La nuit, une lueur brillante s'échappe du sommet; le jour, c'est une fumée et une nuée qui le couronne », ὑπέρκειται δ' ἡ Αἴτνη μᾶλλον μὲν τῆς κατὰ τὸν Πορθμὸν καὶ τὴν Καταναίαν παραλίας, ἀλλὰ καὶ τῆς κατὰ τὸ Τυρρηνικὸν πέλαγος καὶ τὰς Λιπαραίων νήσους. Ouvrez Skylax :

En face de Rhégion, est l'île Sikélia, séparée de l'Europe par douze stades.... En Sicile, il y a comme peuples barbares des Élymes, des Sikanes, des Sikèles, des Phéniciens, des Troyens. Voilà pour les Barbares : il y a aussi des Grecs. Le premier cap sicilien est la Pélorias. En partant de ce cap, villes grecques : Messine, avec port, Tauroménion, Naxos, Catane, Léontini ; vers Léontini, on remonte le fleuve Térias durant vingt stades; puis le fleuve et la ville Symaithos Mégaris et son port, le [promontoire] Xiphoneios. Adjacente à Mégaris, la ville de Syracuse, et ses deux ports, l'un à l'intérieur, l'autre en dehors du mur. Puis la ville Éloron et le cap Pachynos[1]....

Notre auteur continue le périple de la Sicile. Il fait le tour de l'île. Il en note les moindres villes côtières, les caps et les ruisseaux. Il ne mentionne pas l'Etna. Est-il besoin de faire remarquer, après notre étude de Charybde, du Port Creux et de l'Anse du Soleil, que le poète odysséen décrit les mêmes

1. *Geog. Graec. Min.*, I, p. 21.

parages à la façon de Skylax, et non pas de Strabon? De la Pointe du Monstre, Πελωριάς, à la Plage du Fumier et des Bœufs, le poète nous donne mille détails circonstanciés sur la topographie, les abris, les ressources, les cultes, les oracles, la vie côtière et maritime, la pêche, la chasse, etc., de cette rive sicilienne. Mais l'Etna, qui domine le détroit de ses neiges ou de sa flamme, apparait-il au fond de ces peintures odysséennes, comme il apparaît en toutes les peintures, photographies et descriptions de nos voyageurs, savants ou simples touristes?

En chacune des Aventures, éclate le même contraste : au premier plan, la précision minutieuse des vues de côtes; en arrière-plan, l'indécision brumeuse des vues de pays. La frange maritime est partout décrite avec abondance de détails, surabondance même de particularités. Mais on dirait un portant de théâtre qui ferme tout horizon lointain : masquant le fond de la scène, il ne laisse qu'une ou deux entrées vers quelques arrière-scènes mal éclairées et mal connues.

Reprenez en cet esprit l'étude des Lestrygons ou l'étude des Kyklopes. Voyez si les seuls vers odysséens ne pourraient pas encore aujourd'hui suffire à la description complète de telles fractions de nos côtes sardes ou napolitaines. Mais voyez aussi quelle absence de notions sur le pays intérieur, sur les régions, les peuples et les villes qui ne sont même qu'à quelques kilomètres du rivage. Nous avons pu contrôler et prouver la réalité de ces terres odysséennes, en prenant les chemins de la mer, et non ceux de l'intérieur, en cabotant au long des rives, et non pas en circulant par vaux et par monts. Il était, — nous le voyons mieux aujourd'hui, — inutile de nous engager en quelque exploration de l'*hinterland* le plus proche : une inspection des bords suffisait. Il eût été même, il aurait pu du moins nous être dangereux d'aborder cette inspection par l'intérieur et non par le rivage, par les routes et guides des touristes, et non par les débarcadères et *Instructions* des marins.

En face des réalités continentales, la précision de nos peintures odysséennes n'aurait pu que se brouiller ou s'évanouir. Du point de vue des terriens, en effet, cette précision se brouille et s'obscurcit par le manque d'équilibre et de proportions entre les moindres saillies ou particularités de la côte, — qui apparaissent en pleine lumière, qui sont rendues par le poème en mille formules et mots expressifs, — et les plus grandes, les plus caractéristiques architectures de l'*hinterland*, que le poème passe entièrement sous silence ou qu'il ne mentionne que d'un mot parfois inexact.

Chez les Kyklopes, les « yeux ronds », leurs sourcils de forêts, leurs plages verdoyantes, leurs explosions et leurs colères nous sont amplement, minutieusement, presque scientifiquement décrits : c'est que les navigateurs, pour abriter leurs vaisseaux, pénétraient dans l'Œil de Porto Pavone, au cœur de Nisida, ou, pour consulter les Morts, dans l'Œil des Pins, au bout du Golfe du Lucre, dans l'Averne. En premier plan, derrière cette côte phlégréenne, le mont du Borgne,

le *Gauros*, se laisse peut-être deviner : c'est que, visible de toutes parts, son piton pouvait servir de guide aux caboteurs du golfe et de la grande mer. Mais au second plan de la terre ferme nous chercherions vainement la haute et puissante masse du Vésuve, qui, sans doute, n'était pas encore un volcan en période d'activité, mais qui déjà était une montagne imposante, de forme rare, d'aspect original, de nature très remarquable, de profil exceptionnel : « Toute cette région est dominée par le Vésuve, — écrit Strabon avant le réveil du monstre, — montagne toute cerclée de champs admirables, à l'exception du sommet : en bien des endroits, ce sommet encore a des terrasses, mais il est entièrement stérile et d'un aspect de cendre, avec des grottes et des crevasses très visibles et des roches de couleur brûlée, que l'on croirait sorties du feu..., etc.[1] »

Au pays de Kirkè, même étroitesse de l'horizon terrestre. Derrière l'île côtière, les forêts et maquis apparaissent, puis, au second plan, avec un relief très net encore, le sanctuaire et les rites de la Déesse des Fauves. C'est qu'en ces temps reculés la mer ou, du moins, les navigateurs montaient jusqu'aux abords de l'enceinte sacrée. La Déesse habitait à la jonction des forêts terriennes et des plages marines, au carrefour des caravanes indigènes et des marins étrangers. Mais derrière ce temple, rien ne fait soupçonner au lecteur une vaste contrée de plaines et de montagnes, l'étendue des Marais Pontins, le cône du Monte Cavo, l'échine des Monts Lepini, les forteresses de Setia, de Norba et de Velitrae, et les murs d'Albe-la-Longue, qui devaient exister déjà, et le Tibre et le gué fréquenté des marchands, où plus tard Romulus installera sa bande de voleurs.

A nos yeux, comme dans l'esprit et les vers mêmes du poète odysséen, ce pays de Kirkè ne tient qu'à la mer. Nulle part, il ne semble toucher au reste du monde : « C'est une île que la mer couronne, la mer infinie »,

νῆσον, τὴν πέρι πόντος ἀπείριτος ἐστεφάνωται.

Toutes les terres odysséennes s'offrent à nos regards avec cet aspect d'îles presque errantes ou de bandes, de franges maritimes. La mer sur une façade les découpe très nettement en mouillages, ports et promontoires. Mais leurs autres façades ne semblent tenir qu'à de vagues contrées, à des continents presque irréels. Les Lestrygons, derrière l'Ours et le Puits, ont bien une ville continentale et, sans doute, quelque plaine que limitent à l'horizon des montagnes chargées de forêts. Mais ces montagnes, et ces champs, et cette ville elle-même, le poète, qui nous les indique d'un mot, les connaît fort peu. Son érudition, si précise et si complète sur le bord de cette mystérieuse rive, s'arrête aux premières pentes des collines côtières; ses connaissances détaillées ne dépassent jamais la portée des guettes marines.

1. Strab., V, p. 247.

*
* *

En ce premier point, la *Télémakheia* ne diffère pas du *Nostos* proprement dit. Par le voyage de Télémaque, nous avons pu voir avec quelle exactitude et quelle précision le poète connaît la rive triphylienne, les monts, les mouillages et les sanctuaires de Pylos. Il connaît encore, mais d'une façon plus vague déjà, les dieux et les rites de la première étape arcadienne, Phères-Aliphéra. Au delà de ce premier bazar, sur la route de Sparte, tout se brouille ou plutôt tout s'enténèbre : d'un saut, en un jour de route, Télémaque et son cocher « volent » de Phères chez Ménélas.

*
* *

Les périples anciens et nos *Instructions* encore me procurent les mêmes visions. Derrière une côte aux mille saillies, dont le moindre détail m'apparaît avec une précision grossissante, je n'aperçois en les lisant qu'un *hinterland* de brumes ou de montagnes :

GOLFE DE CORINTHE OU DE LÉPANTE. — Ce golfe est long de 70 milles et sa largeur varie de 2 à 11 milles. Ses côtes dans le Nord sont coupées par des baies profondes, tandis que sur le rivage de la Morée elles sont droites et n'offrent point d'abri aux navires. Il est entouré par de hautes terres montagneuses, s'élevant à 1520 et 2380 mètres de hauteur.

CÔTE OUEST DE MORÉE. — La côte s'élève en collines arrondies, de couleur sombre, dont la plus haute, Mavro Vouno, située à 3 milles du cap, atteint 243 mètres et tombe à pic sur la plaine du côté du Sud, puis une plage de sable, basse, bordant une terre basse et très boisée.... A partir de la pointe Kounoupeli, le rivage bas, sablonneux, boisé et cultivé dans l'intérieur, se continue,... etc.

Les cartes marines nous traduisent fort exactement cette vision des périples : leurs écritures et dessins s'arrêtent à quelques mètres du rivage. Si j'ai tenu dans cet ouvrage à donner tant de reproductions de ces cartes marines, c'était pour habituer mes lecteurs à cette vision « plus homérique » des choses.

Il faut noter que le périple égyptien de Deir-el-Bahari est accompagné, commenté de dessins, qui nous présentent des vues de côtes toutes semblables à nos représentations odysséennes : le rivage, les embouchures de fleuves, les forêts et les huttes du premier plan sont fidèlement reproduits; mais, derrière, c'est le vide, l'horizon dépeuplé.

*
* *

Négligeons maintenant le fond du récit : le texte même de l'*Odysseia* laisse transparaître le langage d'un périple. Nomenclature de la toponymie, idiotismes des tournures : les marins emploient une autre langue que les « terriens » et ils ne décrivent pas les mêmes traits et caractères des régions qu'ils aperçoivent.



Voyez pour la nomenclature comment s'y prennent les terriens. Les diverses régions de la France actuelle ont été baptisées et dénommées par les terriens de Paris. Elles sont *Jura* ou *Pyrénées*, *Aude* ou *Somme*, *Loires* ou *Saônes*, *Alpes* ou *Vosges*, etc., parce que les fleuves et les monts sont d'une capitale importance en l'estime des terriens. Elles sont *Pas-de-Calais* et *Finistère*, parce que ces mêmes terriens trouvent au bout de leurs routes la mer ou le gué marin. Elles sont *Morbihan* et *Landes*, à cause des obstacles maritimes et terrestres que l'on rencontre en travers de ces routes. Toute la nomenclature officielle de la France trahit une vision de terriens. En un seul point, un nom venu de la mer s'est conservé : une ligne d'écueils a fait du continent voisin le département du *Calvados*. Des marins n'eussent pas mieux dit. Et pourtant ce n'est pas à vrai dire la nomenclature des marins qui passa dans nos terres. L'écueil ne fit qu'indirectement la fortune de son nom. Si l'invincible *Armada* n'était venue s'y briser, il est probable que la mémoire des terriens n'eût jamais enregistré ce vocable : notre *Calvados* serait une *Orne-Inférieure*, une *Touques* ou une *Dive*.

Inversement, on peut dire que la nomenclature des pays méditerranéens est, dans l'ensemble et le détail, une nomenclature maritime, venue de la mer. Pour quelques-uns de ces pays, l'origine est évidente : Tripolitaine, Algérie, Tunisie, etc., ne sont que les contrées des ports d'Alger, de Tunis et de Tripoli. La *Sidonie* d'Homère est pareillement le pays de Sidon. La *Syrie* des Anciens est le pays de *Sour* ou *Tour*, de Tyr. Il est probable que l'*Égypte* est encore le pays d'*Aikouptah*, vieille relâche et vieux bazar phéniciens de Memphis. La *Palestine* n'est aussi que la région des Philistins : familier aux oreilles des navigateurs, le nom de cette tribu côtière a fini par recouvrir cinq ou six régions de l'hinterland, Chanaan, Moab, Aram, etc. Sur tout le pourtour de la Méditerranée, les marins ont ainsi annexé à leurs côtes et à leurs relâches les vastes régions de l'intérieur. Un canton minuscule du rivage ou de son voisinage prochain a fourni le nom de tout un continent : l'Asie n'était, à l'origine, qu'une prairie lydienne, célébrée par les gens de la côte.

Mais, dans la plupart des contrées méditerranéennes, il semblerait que, venus de la mer, ces noms participent néanmoins de la nature terrienne, j'entends par là qu'ils semblent avoir été donnés, non par des navigateurs de passage ne s'intéressant qu'aux particularités maritimes, mais par des colons ou des marchands fixés à demeure et liés à la vie des indigènes, à leurs villes, à leur commerce, à leur terre ferme. Des terriens, eux aussi, pourraient dénommer *Tunisie*, une région dont Tunis est la capitale effective, et *Candie* une île dont la Forteresse, *Kandak*, *Kastro*, est le bazar principal.

L'*Odysseia*, par contre, nous révèle une nomenclature plus maritime encore.

une nomenclature plus caractéristique de marins, de caboteurs, de navigateurs errants, et non de colons, de *conquistadores*, de navigateurs fixés. La Pierre Colombière est un écueil au ras des flots. Nos seules cartes marines la connaissent, ou celles de nos cartes terriennes qui ont copié les travaux des hydrographes et des marins. Sur place, même aux barques qui l'évitent, la Pierre n'apparaît qu'en mer accalmée. La moindre houle la peut couvrir. Vingt autres roches, toutes voisines, lui ressemblent. Aux seuls caboteurs, que le vent d'Ouest arrête au seuil des Bouches, elle est familière et connue : elle leur marque l'entrée du refuge, du Port-Creux, du Puits. L'*Odyssée* pourtant donne le nom de cet écueil à tout un territoire. C'est un *Calvados* odysséen. Mais le rocher français du Calvados avait eu son rôle dans l'histoire des terriens. Il ne semble pas que les Sardes, au temps de l'*Odyssée*, aient pu répandre ainsi le renom de leur Pierre. Elle ne doit sa gloire qu'aux gens de mer. Les seuls voiliers des Bouches et leurs périples ont pu créer cette Laistrygonie.

En cette Laistrygonie même, examinez quelques détails. Si la source de Palau devient la Fontaine de l'Ours, *Artakiè*, c'est que, montant de l'Orient, les navigateurs primitifs découvraient l'aiguade derrière le promontoire et reconnaissaient l'aiguade à ce promontoire de l'Ours. Nos marines occidentales, voguant en sens contraire, n'auraient pas l'idée d'unir à l'Ours la Fontaine. Sur leur route vers le Levant, la Fontaine se présente avant l'Ours, assez loin de l'Ours : c'est à l'île de la Maddalena que nos *Instructions* unissent aujourd'hui l'aiguade. Elles nous disent que les gens de la Maddalena, non pas l'Ours, s'y viennent abreuver. Elles nomment cette source *Aiguade de Palau*. Durant l'antiquité, des colons, fixés à demeure, l'auraient nommée sans doute *Fontaine de Télépylos*, à cause de la ville voisine, dont les filles y venaient emplir leurs cruches.

Chaque aventure odysséenne nous fournirait matière à ces études de minutieuse toponymie. Partout s'affirme le caractère marin de cette nomenclature primitive, dont les évocations et les termes diffèrent entièrement de l'onomastique des Hellènes.

Quand ils vinrent se fixer plus tard en ces mêmes régions, les Hellènes, colons et propriétaires, firent, dans leur onomastique, une juste part aux qualités, richesses ou défauts des champs, collines et terrains que l'*hinterland* leur offrait. Les *Opiques*, pour eux, devinrent les habitants de la Campagne : leur *Opikia* ne fut qu'une région de la Campanie, comme la *Hauteur*, Kumè-Hypérie, était une ville de cette Campanie, Κύμη τῆς Καμπανίας. Derrière les Yeux et derrière la Butte, l'onomastique grecque nous fait donc entrevoir la plaine continentale dont les Yeux et la Butte deviennent une dépendance. Dans la nomenclature odysséenne, les rôles sont en quelque façon retournés : une seule épithète, εὐρύχορος, nous indique vaguement qu'une grande plaine est dans la banlieue de Kumè-Hypérie.



Si, jusqu'à nous, jamais les géographes n'étaient encore parvenus à localiser sûrement les Aventures du héros : si, depuis Ératosthène, la véracité des descriptions homériques était mise en doute, c'est, je crois, ce contraste des toponymies grecque et odysséenne qui, plus que tout le reste, dérouta les chercheurs et sema la défiance.

En bonne et due place, la toponymie des Hellènes avait conservé tels et tels noms de l'*Odyssée* : *Kirkè*, *Sirènes*, *Charybde*, *Skylla*, etc.. Nous n'avons eu nous-mêmes qu'à en retrouver la signification probable. Mais en cette toponymie des Hellènes, quel rang secondaire, obscur, tenaient ces gloires odysséennes! Elles n'étaient plus en première ligne. Elles émergeaient à peine dans une foule de vocables que les Hellènes avaient inventés, mis en belle lumière, et qui s'imposaient tout d'abord à l'attention des géographes. Les noms odysséens avaient perdu leur importance. Les vocables grecs les avaient partout couverts de leur ombre. Étaient-ce bien là ces vieux noms presque divins qui brillaient au fronton de l'épopée? Quelques-uns même s'étaient entièrement effacés de la mémoire des hommes. Les nouveaux maîtres de la mer ne fréquentaient plus certains parages. Du jour où la navigation proprement dite — caravane et course — avait cédé le premier rôle à la colonisation, — conquête et exploitation des champs —, telle route jadis célèbre (Bouches de Bonifacio) avait été négligée. Les vieux noms, qui la jalonnaient, étaient tombés de l'usage. Où se trouvait cette Pierre Colombière, qui jadis marquait une grande station des pirates et marchands? elle n'avait plus de nom dans la Sardaigne des colons. Avait-elle jamais existé? n'était-ce point un mythe, une invention du poète? cette Laistrygonie tout entière, n'était-ce pas un pays fabuleux? « C'est là un merveilleux inutile, purement artificiel, dit un commentateur moderne..... Cet épisode [des Lestrygons] n'est qu'une variante de celui du Cyclope, mais une variante sans valeur originale[1] ». Les Anciens ne raisonnaient pas d'une autre façon.

Par la qualité même de ses vocables, cette nomenclature de l'*Odyssée* est une onomastique de navigateurs et de périple : elle l'est aussi par les combinaisons et arrangements de ces vocables. Les unions et alliances de noms propres y présentent le même caractère marin que, plus haut, les unions ou alliances de sites. Ici encore, pareille contradiction avec l'onomastique des Hellènes.

Les Anciens ne purent s'expliquer la fraternité de Kirkè et d'Aiétès qu'en faisant de Kirkè une princesse de Colchide. Pour eux, Aiétès était d'abord un roi terrien, un souverain de Colchide. Ils connaissaient un autre Aiétès, un principicule de la mer, qui aurait, disaient-ils, régné sur Gaète, non loin de la Kirkè italienne. Mais ils ne pouvaient imaginer que la glorieuse Kirkè du poète

1. M. Croiset, *Hist. Litt. Grecque*, I, p. 290.

fût vraiment alliée à ce roitelet marin, et non pas au grand empereur du Levant, au noble et puissant seigneur du Caucase et du Phase.

*
* *

Je crois que la langue même de l'*Odyssée* fleure encore son périple. Au cours de cette longue étude, je me suis efforcé de traduire ou de commenter chaque page du poème par quelque page de nos *Instructions* : la seule langue des marins m'a semblé pouvoir rendre en leur plénitude et en leur minutie toute la pensée et tous les mots du texte. Que l'on se reporte aux nombreux exemples rencontrés. Il faudrait reprendre ici la plupart de mes traductions. Un ou deux exemples cependant peuvent suffire.

En sa description des ports de Phéacie et d'Ithaque, le poète nous parlait de la « partie Sud-Est », νότιον. Cette expression est très claire et très précise dans la langue des périples. Elle se retrouve à chaque page de nos *Instructions*. Pourtant les commentateurs essayaient vainement de la comprendre. Le *Lexicon Homericum* d'Ebeling nous dit encore : « *notion* signifie la mer humide et, dans cette mer, la partie qui est la plus voisine de la plage », *umidum mare atque ea ejus pars quae prope littus est*. Par malheur le texte odysséen ajoute que cette « partie du Sud-Est », ἐν νοτίῳ, est « dans la haute mer », ὑψοῦ :

ὑψοῦ δ' ἐν νοτίῳ τήν γ' ὥρμισαν.

Les philologues expliquent aussitôt cette apparente contradiction : *haute mer*, disent-ils, signifie en réalité *mer profonde*, ἐν βάθει τοῦ ὕδατος, et cette mer profonde se peut trouver au long du rivage. Mais un commentateur ancien avait déjà vu que *notion*, c'est en réalité « la partie du Sud-Est », τῷ πρὸς νότον μέρει. Pour avoir une exacte équivalence de ce terme, ouvrez seulement les *Instructions* : « L'entrée Sud du port de Sigri se trouve entre l'îlot Sidoussa et le cap Sigri *dans le Sud-Est*. » L'entrée du port d'Ithaque, tourné vers le Sud, était de même entre la butte de Polis et la côte de l'île, *dans le Sud-Est*. C'est à cette partie Sud-Est du goulet que les compagnons de Télémaque amènent, en ramant, leur bateau mis à flot, et c'est là qu'ils embarquent marchandises et passagers.

Autre exemple. Le poète nous parle de ports *klutoi*, κλυτοί :

ἔνθ' ἐπεὶ ἐς λιμένα κλυτὸν ἤλθομεν...,
ἡμεῖς δ' ἐς λιμένα κλυτὸν ἤλθομεν[1]...,

Les littérateurs traduisent par « port célèbre », en rapportant ce mot κλυτός au verbe κλείω et aux analogues ὀνομακλυτός, δουρικλυτός, etc. Épithète banale, s'il en fut : pourquoi les ports de Syra et des Lestrygons (c'est à ces deux mouillages

1. *Odyss.*, XV, 472 ; X, 87.

que le poète applique l'épithète) seraient-ils plus « célèbres » que tels et tels autres? Dans les périples anciens, il est des ports « fermés », κλειστοί :

> Πάρος ἔχουσα λιμένας δύο, ὧν τὸν ἕνα κλειστόν...,
> Φαλάσαρνα καὶ λιμὴν κλειστός...,
> Θάσος νῆσος καὶ πόλις καὶ λιμένες δύο· τούτων ὁ εἷς κλειστός...,
> Νῆσος Κῶς καὶ πόλις καὶ λιμὴν κλειστός[1]....

Je ne sais s'il ne faudrait pas, dans nos deux passages de l'*Odyssée*, donner ce même sens au mot κλυτός, soit en corrigeant κλυτός en κλειστός, soit en dérivant cette forme ou quelque forme semblable des verbes κλείω, κλῄω, qui signifient *fermer*. Nous aurions alors une explication très satisfaisante, conforme au langage des navigateurs et à la réalité des lieux : le port des Lestrygons est bien une rade close, — nos Achéens ne s'en aperçoivent que trop, — et le port de Syra est, lui aussi, fermé par l'avancée des promontoires et par un îlot côtier; les périples nous décrivent ainsi le port de Samos, Σάμος ἐστὶ νῆσος πόλιν ἔχουσα καὶ λιμένα κλειστόν.

A bien examiner le poème odysséen, on rencontrerait à chaque vers quelque expression idiomatique, dont le sens véritable ne saurait nous être donné que par les seuls périples. Récits d'embarquements ou de naufrages, descriptions de mers ou de côtes, histoires de tempêtes ou de « coursières » : la seule langue des marins nous permet de rendre toutes les intentions du texte.

*
* *

On peut dire, il est vrai : « Le poète n'eut qu'à puiser ces descriptions et expressions dans les récits et dans le parler même de son auditoire ou dans son expérience personnelle. Il est superflu d'imaginer un périple à la source de ces formules, métaphores et idiotismes de la langue « matelote », comme à la source de ces histoires et tableaux de marine, si le poète vécut parmi les matelots et s'il fit en personne tout le voyage ». De ses propres yeux, du pont de son navire, le poète aurait donc vu les sites qu'il décrivait; il les aurait peints d'après nature, sans l'aide d'un périple, mais à la mode et suivant les visions d'un navigateur :

> Et d'abord sache bien à ma louange, ami,
> Que je ne suis pas, comme on dit, marin d'eau douce ;
> De tanguer et rouler, j'ai connu la secousse :
> Sur un pont que les flots balayaient, j'ai blêmi.
>
> . . . .
>
> J'ai vu les ouvriers du large et ses bohèmes.
> J'ai chanté leurs refrains et vécu leurs poèmes.
> Et tu verras ici des vers, en maint endroit.

1. *Geog. Graec. Min.*, I. p. 42, 47, 54, 72, 73, 77, 78, etc.

Lesquels furent rythmés au claquement des voiles
Cependant que j'étais de quart sous mon suroit,
Le dos contre la barre et l'œil dans les étoiles[1].

*
* *

L'hypothèse d'un Homère-Ulysse, d'un seul homme, poète et héros des Aventures, a trouvé quelques partisans. Je ne crois pas que l'on puisse longtemps y demeurer. Déjà nous avons quelques clairs indices qui y sont contraires. Le poème est exact à la façon des périples : cette exactitude serait imputable à l'expérience directe d'un témoin oculaire. Mais le poème est inexact aussi à la façon des mêmes périples, et des seuls périples. Or un témoin eût évité sans peine telles et telles de ces erreurs. Homère-Ulysse, citoyen ou familier d'Ithaque, aurait su que les Ports Jumeaux ne sont pas *dans* Astéris. Un caboteur de la Porte du Zophos ne se fût jamais trompé aussi grossièrement. Seul, un lecteur de périples ou d'*Instructions* a toujours risqué et risque aujourd'hui même d'interpréter ainsi les descriptions — non les réalités — qu'il a devant les yeux.

Mais il est une objection bien plus forte à l'hypothèse d'Homère-Ulysse : c'est que visiblement le poème est l'œuvre d'un Hellène, tandis que le périple porte, je crois, la marque de l'ouvrier sémitique. Le poète — Homère, si l'on veut, — était Grec; le navigateur — Ulysse, pour lui donner un nom, — était Phénicien.

II

C'est un périple sémitique, en effet, qu'il faut supposer comme source originelle du Nostos. Ici encore, examinez le fond et la forme, la matière et les mots. L'hypothèse d'un périple grec ne nous expliquerait ni l'ensemble ni le détail de la navigation, ni certains termes techniques, ni certains noms propres.

*
* *

Il est des parages odysséens que jamais les Hellènes n'ont connus, des sites que jamais ils n'ont fréquentés. Parages des Lestrygons, côte de Perejil : jamais les navigateurs hellènes ne poussèrent de ce côté leurs explorations de la Sardaigne et de la Libye, ou, plutôt, jamais leurs périples ne se donnèrent la peine de décrire minutieusement ces rivages que leurs flottes ne longeaient pas.

Durant toute l'antiquité, à travers tous les périples, géographes, historiens et commentateurs classiques, il est impossible de trouver mention de Perejil.

1. J. Richepin, *La Mer*, sonnet III.

Silence fort explicable : cette côte de Libye ne fut d'aucun usage aux marines grecques et romaines. Le vieux périple de Skylax, décrivant ces parages des Colonnes, nous dit seulement qu'en Europe les côtes sont peuplées d'établissements carthaginois, et boueuses, et balayées de marées, et bordées d'une mer sans limite, ἀπὸ Ἡρακλείων Στηλῶν ἐν τῇ Εὐρώπῃ ἐμπόρια πολλὰ Καρχηδονίων καὶ πηλὸς καὶ πλημμυρίδες καὶ πελάγη : en Libye, Skylax ne connaît que la colonne Abila sur ce rivage « entièrement carthaginois », πάντα ἐστὶ Καρχηδονίων.

Du pays des Lestrygons, le même Skylax ne connaît rien : il sait pourtant que la Sardaigne est près de la Corse, à 1/3 de jour de navigation, ἀπὸ δὲ Κύρνου νήσου εἰς Σαρδὼ νῆσον πλοῦς ἡμέρας τρίτον μέρος, et que dans l'intervalle est une île inhabitée, καὶ νῆσος ἐρήμη ἐν τῷ μεταξύ. Les Hellènes ne connurent jamais Télépylos. C'est par un autre chemin qu'ils trafiquèrent avec les montagnards de la Gallura. Au fond de notre rade de Terranova, sur la mer du Levant, ils avaient établi leur comptoir d'Olbia. Leurs caravanes prenaient la route que suit actuellement le chemin de fer de Terranova à Tempio. Elles faisaient d'Olbia le grand emporium de la Sardaigne du Nord. Les Hellènes délaissaient donc les mouillages du détroit et « la route par où les chars amenaient les bois des montagnes » vers le port odysséen de la Pierre Colombière.

Il faut noter que la plupart des régions odysséennes nous offrent la même opposition entre le site décrit par le poète et quelque site tout proche, où les marines classiques eurent plus tard leur embarcadère. Ce n'est pas sur l'île de Kirkè, mais à Anxour-Terracine, que les Hellènes viendront trafiquer. Ils ne feront pas de la Petite Ile (Nisida) une relâche ni « une ville bien bâtie », ils ne monteront pas à la Caverne du Kyklope; mais, installés à Naples, ils exploiteront tout à la fois les « sourcils » des Yeux et les champs de la Plaine. A quoi bon les Iles des Sirènes pour les maîtres et seigneurs de Paestum? Aiolos perd son sceptre, l'île Haute perd sa suprématie, du jour où les Hellènes font de Lipari le grand bazar des Sept-Iles. Depuis les Phéaciens, Palaio-Kastrizza n'a jamais retrouvé le rôle que la Kerkyra des Hellènes lui fit perdre.

Partout, nous avons ainsi l'opposition du site grec et du site odysséen. Sites tout différents, répondant à des besoins contraires. Le site grec convient toujours à des colons ou des marchands fixés à demeure, en pays allié ou conquis. Le site odysséen n'est jamais qu'un passage, une relâche, une aiguade, un reposoir en pays sauvage, hostile ou inconnu.

* * *

On dira : « Les descriptions odysséennes furent la première vision qui s'offrit aux yeux des Hellènes quand pour la première fois leurs flottes pénétraient en ces parages occidentaux. Les établissements grecs n'existaient pas encore. Les relâches des thalassocrates antérieurs subsistaient. L'*Odyssée* vient du premier périple grec, dressé par ces premiers explorateurs. Rien n'empêche donc que le

poète ait pu nous décrire, non pas une Méditerranée hellénique, mais une Méditerranée plus ancienne et très différente. »

*
* *

Loin de fournir au poème la matière de ses descriptions, les premiers explorateurs grecs lui empruntèrent, je crois, la nomenclature de leurs découvertes. Ce n'est pas sur un périple de ses nationaux que l'auteur du *Nostos* modela ses vers. C'est aux vers du *Nostos* que les premiers périples grecs essayèrent de rapporter, d'ajuster leur géographie.

Le *Nostos* existait en sa forme présente avant le départ des *conquistadores* helléniques vers la Sicile et vers l'Italie. Car, en partant à la conquête de cette mer Occidentale, les Hellènes emportèrent avec eux certains noms, certaines idées géographiques, que le seul *Nostos* avait pu leur fournir et qu'ils s'efforcèrent de localiser sur les rivages de leurs explorations. Ils cherchèrent la terre des Kyklopes, l'île de Kalypso, la côte des Lestrygons, le palais d'Aiolos, la prairie des Sirènes, la roche de Kirkè. Ils voulurent retrouver chaque pays odysséen.

Tantôt ils réussirent. Tantôt ils échouèrent. Toujours et partout, ils essayèrent. Cette préoccupation de leur esprit ne les abandonna jamais. Le Poète présida à toutes leurs aventures, et les Aventures d'Ulysse à tous leurs récits. Et même dans les mers orientales, où le *Nostos* ne nous a point fait pénétrer, jusqu'au fond de la mer Noire, les gens de Milet crurent marcher sur les traces du Malin. De la Colchide aux rives de Sicile, les Hellènes pensèrent à chaque pas retrouver la nomenclature et les réalités homériques. Ils crurent avec raison qu'Aiolos était un roi des îles autour de Lipari, τὸν Αἴολον δυναστεῦσαί φασι τῶν περὶ τὴν Λιπάραν νήσων. Ils imaginèrent que Charybde et Skylla symbolisaient les pirates du détroit sicilien, τὴν Χάρυβδιν καὶ τὸ Σκύλλαιον ὑπὸ λῃστῶν κατέχεσθαι. Ils affirmèrent que tous ces lieux décrits par Homère se devaient retrouver dans leur histoire véridique, οὕτω δὲ καὶ τοὺς ἄλλους τῶν ὑπὸ Ὁμήρου λεγομένων ἐν ἄλλοις τόποις ἱστοροῦμεν. Les Kimmériens du poète durent habiter leur Bosphore Kimmérien, vers le Nord, dans la nuit polaire, et la Kirkè odysséenne devint la sœur de leur Médée, puisque toutes deux devaient être les filles ou les sœurs d'Aiétès, roi de leur Colchide[1].

Les moindres analogies leur suffirent. L'*Odyssée* leur enseignait que le Kyklope est un lanceur de rochers, « moins semblable à un homme qu'à une montagne chevelue, isolée des autres ». Dès qu'ils connurent l'Etna, ils découvrirent à ses pieds les rochers de Polyphème : disciples des Hellènes, c'est encore en cet endroit que nos marins retrouvent ces rochers, et nos *Instructions* ne manquent pas de signaler, aux voiliers qui descendent vers Catane, ces « Écueils des Cyclopes ». — Les Lestrygons leur semblèrent,

1. Strab., I, p. 20.

comme nous le disait plus haut un commentateur moderne, proches parents de ces Kyklopes : ce fut donc en ces mêmes régions de l'Etna, dans la campagne de Léontini, que les Hellènes sans autre raison découvrirent la Laistrygonie. — L'île de Kalypso leur apparut, on ne sait pourquoi, sur la côte italienne, en face de Krotone et du promontoire d'Hèra Lakinia. Déjà le vieux périple de Skylax la signale en ce point : Κρότων, Λακίνιον ἱερὸν Ἥρας καὶ νῆσος Καλυψοῦς ἐν ᾗ Ὀδυσσεὺς ᾤκει παρὰ Καλυψοῖ.

Ces localisations erronées, cette géographie tout imaginaire, eussent-elles été possibles ou du moins eussent-elles été admises sans conteste, si quelque périple grec eût enseigné aux navigateurs grecs, comme au poète, le gîte véritable de ces pays odysséens?

Ne se comprennent-elles pas au contraire, si le poète servit de guide aux navigateurs, si le *Nostos* préexistait à leurs périples?

On sait la place que tenaient les poèmes homériques dans l'éducation populaire des Hellènes. Les histoires d'Ulysse étaient présentes à la mémoire de tous les compagnons-matelots. En arrivant dans les mers du Couchant, les premiers explorateurs grecs retrouvèrent quelques « témoins » de la Méditerranée décrite par le *Nostos*. Pour localiser certaines Aventures, ils eurent parfois les sûrs indices de cette nomenclature subsistante : en bonne place, les noms de Charybde, de Skylla, d'Aiolos, des Sirènes et d'Aiaiè leur donnèrent l'habitat de ces monstres et demi-dieux. Mais quand leurs navigations ne les conduisirent pas aux gîtes véritables, ils n'en localisèrent pas moins l'onomastique odysséenne : ils l'appliquèrent à des sites qu'elle n'avait jamais désignés. Ils avaient donc emporté cette onomastique de leurs ports d'attache. Le Poète était leur guide : il ne fut pas leur disciple.

Il faut prendre au pied de la lettre certains vers de l'*Odyssée*. A cette époque, les marines achéennes ne dépassent guère le reposoir d'Ithaque. L'île d'Ulysse est alors la dernière étape à l'entrée des mers inconnues. Elle est « la dernière dans la mer vers le zophos ». Après la Pierre Blanche, s'ouvre le royaume des Morts. Les mers « farinières » ne vont que jusqu'au bout du chenal d'Ithaque. Les mers sauvages, peuplées de monstres et d'anthropophages, commencent au delà. Si les Achéens n'ont pas encore pénétré dans cette mer Occidentale, comment leurs périples l'auraient-ils pu décrire fidèlement?

*
* *

Étudiez maintenant la nomenclature odysséenne. Vous pouvez, en certains points, la comparer à l'onomastique des Hellènes. Les navigateurs grecs retrouvèrent et reproduisirent certains noms primitifs, que le Poète avait connus, mais qu'il avait transcrits d'une autre façon : en certains points, l'onomastique des Hellènes et la nomenclature de l'*Odyssée* s'offrent à nous comme la double traduction d'une seule et même toponymie. De l'une à l'autre, vous remarquerez

pourtant une différence essentielle : la traduction odysséenne est une traduction savante, « écrite » ; la traduction des Hellènes est une traduction populaire, « parlée ».

Voici le Pays des Yeux Ronds. Les Sémites l'avaient baptisé d'un nom que les Anciens nous ont transmis sous la forme *Oinotria*. Ce terme sémitique, formé de deux vocables, fut exactement, complètement, littéralement traduit par le poème odysséen en *Kukl-Opia*. Les Hellènes, au contraire, ne nous ont rendu que le sens général, global, résumé, dans le nom postérieur de *Opikia*. Kuklopia-Opikia, double traduction grecque d'un seul et même terme. Mais est-il inexact de dire que la première de ces traductions sent son « auteur », son savant, et que la seconde, au contraire, trahit son origine populaire?

Le peuple, en transcrivant ou traduisant, simplifie toujours un peu. Il prend l'essentiel et néglige le reste. Il dit le Pays des Yeux, *Opikia*, l'île du Croiseur, *Kerkyra*, la Pointe Blanche, *Iapygia*, et non pas le Pays des Yeux Ronds, *Kyklopia*, l'île du Croiseur Noir, *Kerkyra Scheria*, la Pointe de la Guette Blanche, *Messapia Iapygia*, etc. ; ou, quand il transcrit les deux vocables d'un même terme, il est enclin à les séparer pour faire de la *Messapie* et de la *Iapygie* deux choses, deux côtes, deux régions.

Comparez encore la traduction « Ile Petite » *Nèsos Lacheia*, que nous donne l'*Odyssée*, et la traduction « Ilot », *Nèsis*, que nous a conservée l'usage populaire, pour ce nom d'île kyklopéenne dont nous ignorons l'original sémitique.

Comparez le Port Creux du poème, *Limen Glaphyros*, et la Faucille des périples grecs, *Zanklon*.

Les Hellènes appelèrent *Sirenousai*, Sirénuses, des îles que le poème nomme la Prairie des Sirènes. Dans toute la nomenclature grecque, nous n'avons aucune de ces *Prairies*, qui se trouvent fréquemment dans l'onomastique de la Bible : Prairie de la Danse, Prairie des Acacias.

*
* *

Examinez enfin la langue même du *Nostos*. Voyez combien de mots, de tournures, d'idiotismes sémitiques y restent discernables. A chaque pas, nous avons dû recourir aux vocabulaire, notions et théories des Sémites ou de leurs maîtres égyptiens, pour comprendre les formules et métaphores de cette navigation. « Devant » et « derrière » désignant le Levant et l'Occident; « maisons » de l'aurore, du soleil, du couchant et du *zophos*; « piliers » du monde : les Sémites et Égyptiens parlaient ainsi.

Il est vrai que, pour mesurer cette influence étrangère sur la langue de notre poète, il nous faudrait peut-être quelques textes de comparaison. Il se peut que tous les Hellènes ses contemporains aient alors usé d'une langue pareille : dans la bouche du peuple grec, les mots et expressions sémitiques tenaient peut-être à cette époque la place que les expressions et mots français y tiennent aujourd'hui.

Prenons garde, cependant. Le *Nostos* nous a conservé quelques mots dont les Hellènes semblent n'avoir jamais connu l'usage. *Gaulos* est une transcription du sémitique *g-ou-l*; les Hellènes l'employèrent pour désigner un *vaisseau*: le poète s'en sert pour désigner une sorte de *cruche* : ceci est le vrai sens, le sens primitif tout au moins, du terme sémitique.

Mieux encore : le *Nostos* peut nous rendre quelques mots sémitiques dont le poète, lui-même, paraît avoir ignoré la signification. *Molu* n'a jamais rien voulu dire aux oreilles des Hellènes, et le poète nous prévient que ce n'est pas un terme de la langue des hommes; les dieux seuls le connaissent :

μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί.

Voilà, je crois, un mot transcrit de texte à texte, et non passé de peuple à peuple.

***

« Je dis que les Phéniciens lui fournirent des renseignements. Car, avant les temps homériques, ils occupaient déjà la majeure portion de l'Ibérie et de la Libye », τοὺς δὲ Φοίνικας λέγω μηνυτάς· καὶ τῆς Ἰβηρίας καὶ τῆς Λιβύης τὴν ἀρίστην οὗτοι κατέσχον πρὸ τῆς ἡλικίας τῆς Ὁμήρου. « Le poète connut donc leurs multiples expéditions jusqu'aux extrémités de l'Espagne; il sut les richesses et les autres avantages de ce monde occidental : les Phéniciens l'en avaient instruit », ὁ τοίνυν Ποιητὴς τὰς τοσαύτας στρατείας ἐπὶ τὰ ἔσχατα τῆς Ἰβηρίας ἱστορηκώς, πυνθανόμενος δὲ καὶ πλοῦτον καὶ τὰς ἄλλας ἀρετάς· οἱ γὰρ Φοίνικες ἐδήλουν τοῦτο[1].

Strabon mérite d'être cru. Je ne vois pas comment les Plus Homériques peuvent expliquer la science et la langue même du poème, s'ils ne supposent pas à l'origine quelque périple ou fragments de périples phéniciens.

1. Strab., III, p. 150-151.

CHAPITRE II

PROCÉDÉS ET INVENTION

τὸν σκυτέα τὸν συρράψαντα τὸν τῶν ἀνέμων ἀσκόν.
Eratost. ap. Strab., I, p. 24.

Du périple au poème, il peut sembler d'abord que le passage se fit directement, par quelques simples procédés. Tout périple est un chapelet de noms propres. Notre poème est une galerie de personnages. Ce sont les noms du périple qui sont devenus les personnages du poème. Comme le Pirée se fit un homme dans la bouche du singe de la fable, l'Œil Rond dans les vers de l'*Odysseia* se fit un géant, l'Épervière une déesse, la Cachette une nymphe, le Pilier un porteur du ciel. Ces noms personnifiés ont pris les mœurs, la parole et la vie d'hommes véritables ou de héros presque divins : ils mangent et boivent, parlent et se meuvent, s'irritent et s'apaisent, discutent et injurient.

Ils ont pris les affections humaines et se sont groupés en familles. La Cachette est devenue la fille du Pilier : Atlas est père de Kalypso. Le Vautour est devenu le frère de l'Épervière : Kirkè est sœur d'Aiétès. Ils se sont aussi groupés en communautés : dans chaque région, un chef a subordonné ses voisins et s'en est fait des serviteurs ou des comparses.

Autour de ce nom principal, les noms secondaires sont devenus des personnages de second rang. Parfois même, ils se sont mués en simples attributs : l'Épervière a pris le pouvoir magique et les prisons d'Anxour, du Cap de la Prison et de l'Enchantement, ainsi que les fauves de Feronia; la Pierre, Skylla, est devenue un monstre, *pelor*, en face du cap Peloros.

* * *

Chaque Aventure même n'a pour ressort que la mise en action de la toponymie. Le Pays des Sardes, des Fuyards, voit la fuite d'Ulysse; le Pays des Sikèles, des Orphelins, voit son Isolement. Auprès des Sirènes lieuses, Ulysse est attaché. Il disparaît sept ans, caché dans l'Ile de la Cachette, prisonnier de Kalypso.

Quand l'Aventure entière ou tel de ses détails ne sortent pas des noms de lieux, nous pouvons soupçonner encore que le poète n'a presque rien inventé. C'est

alors au texte même et aux renseignements du périple qu'il fait emprunt. La pêche du thon sur les côtes de Sardaigne devient en ses vers le massacre des Achéens. La pêche de l'espadon et du chien de mer sur les côtes de Sicile nous vaut la pêche horrible de Skylla la chienne. Pour fuir la grotte de Kalypso, si le héros construit un radeau plat, — non pas un navire, — c'est qu'en ces parages du détroit espagnol les indigènes usent de pareilles embarcations. Le héros vient deux fois dans l'Ile Haute, à seule fin d'expérimenter d'abord la douceur accueillante d'Aiolos par les vents du Nord, puis sa fureur inhospitalière par les vents du Sud. A la fin de chaque Aventure, j'ai tâché de mettre en regard le texte probable du périple et les accommodations du poème. J'y renvoie le lecteur. On peut dire, je crois, que toute l'invention se résume en un seul procédé : de la statique du périple, le poème tira la dynamique du *Nostos*; il mit en actions humaines ce que le périple donnait en descriptions géographiques.

Que l'on relise pour l'Aventure de Kalypso les pages 295-297 de mon premier volume et pour l'Aventure des Phéaciens les pages 581 et suivantes; que l'on prenne dans le second volume la conclusion de chacun des chapitres : on retrouvera partout en œuvre la même force agissante, vivifiante, qui donne le mouvement aux choses et le sentiment aux pierres elles-mêmes.

Nous voyons tout à coup surgir des flots la Roche du Croiseur. En vérité, de tout temps, cette Roche existait au Nord de Corfou. Ce Vaisseau de pierre valut à la grande île son nom de *Croiseur Noir*, Kerkyra Scheria; le poète nous cite le nom de *Scheria* avant la pétrification du vaisseau phéacien : la Roche existait donc avant cette pétrification. Mais de cette Roche immobile, enracinée, le poète fait d'abord, par son procédé habituel, un être vivant, marchant, presque doué d'humanité, — car les vaisseaux phéaciens sont presque des êtres, — puis il l'enracine et le pétrifie par la main toute-puissante du dieu de la mer.

Nous voyons surgir de même la montagne circulaire, qui de tout temps couvrait la rade des Phéaciens. Cette montagne seule avait permis l'établissement d'une ville étrangère au fond de cette baie. Cette montagne seule mettait les Phéaciens à couvert des terriens et des attaques indigènes. Mais le poète prend cette montagne, la soulève ou la nivelle pour le besoin de son histoire, — comme il fait décrire dans le ciel de la Kyklopie une merveilleuse trajectoire aux deux Pierres du Devant et du Derrière. Fixées dans le périple, toutes ces Roches se meuvent dans le poème.

En certaines Aventures, nous pouvons suivre étape par étape la mise en train et la marche de cette « animation ». Nous en voyons les différents stades. Le Kyklope n'est pas entièrement dégagé de sa gangue montagneuse. Cet homme, qui pourtant se meut, parle, mange et souffre, reste semblable « au sommet chevelu d'une montagne isolée ».

En d'autres Aventures, le fil du périple demeure encore visible dans la trame des épisodes. Chez les Phéaciens, c'est la disposition topographique du Fleuve, de la Ville et du Croiseur de pierre, échelonnés du Sud au Nord, qui nous

explique la succession des faits et gestes d'Ulysse, de Nausikaa et d'Alkinoos : l'histoire commence au Fleuve, se poursuit à la Ville et se termine à la pétrification du Croiseur. Il semblerait ici que le poème a suivi le périple, paragraphe par paragraphe.

*
* *

Le procédé semble donc facile à surprendre et à reconnaître. Et, ce procédé reconnu, il pourrait sembler au premier abord qu'une explication très simple doit suffire à tout éclairer. Un périple sémitique, d'une part; un poème grec, de l'autre; dans l'intervalle, le procédé anthropomorphique : avec ces trois éléments, il semblerait que nous pussions tout comprendre. Sommes-nous bien sûrs pourtant que ce soit un poète grec qui, sur un périple exact, dénué de tout ornement et de tout merveilleux, ait mis en œuvre ce procédé anthropomorphique?

I

A première pensée, sans doute, les familiers des Hellènes reconnaîtront en cet anthropomorphisme la marque propre du génie grec. Notre monde est encore peuplé des innombrables personnages, divins ou humains, que l'Hellène tira de ses roches, de ses sources, de ses fleuves et de ses monts : Aréthuse vit toujours sur les monnaies siciliennes; l'hydre de Lerne épouvante encore notre enfance; l'Épervier marin, *Nisos*, et la Pierre, sa fille, *Skylla*, gardent toujours la rive mégarienne. Il semblerait que dans le *Nostos* cet anthropomorphisme soit l'œuvre propre, l'apport du poète grec : le Sémite aurait fourni le bloc; l'Hellène en aurait tiré la statue.

A l'appui de cette première hypothèse, la littérature grecque nous peut fournir quelques indices.

Strabon, continuant sur le *Nostos* le même travail que le poète aurait commencé sur le périple, arrive à donner une humanité plus complète encore à tel ou tel personnage odysséen, que le poème avait animé déjà, mais non doué de tous les attributs de l'homme. Skylla dans le *Nostos* est un monstre de la mer, et Charybde, une avaloire mystérieuse : Strabon en fait des pirates qui infestaient le détroit. Et pourtant ce même Strabon avait aperçu l'explication véritable de ces monstres homériques : « Les récits du poète au sujet de Skylla ne sont que la peinture des pêches qui se font au pied de ce rocher. Quand les thons descendent vers la Sicile, ils rencontrent aux portes du détroit les dauphins, chiens de mer et autres cétacés qui les guettent : les « galéotes » surtout, que l'on nomme aussi « épées » ou « chiens de mer », ξιφίας καὶ κύνας, s'engraissent à cette chasse[1]. »

1. Strab., I, p. 24.

Pline, mieux encore, nous peut fournir un bel exemple. Nous avons dans le périple d'Hannon une description précise, exacte, prosaïque de la côte occidentale d'Afrique. Si peut-être on y doit soupçonner en quelques passages un étalage trop complaisant de monstres et de dangers, l'ensemble pourtant reste un périple, non pas un conte. Voyez ce que les Hellènes et les Romains en firent. Voici d'une part le texte d'Hannon et d'autre part celui de Pline.

TEXTE D'HANNON	TEXTE DE PLINE
Le dernier jour, nous avons abordé à de grandes montagnes boisées. Il y avait là des arbres à bois de senteur et d'essences variées.	Du milieu des sables, l'Atlas surgit, âpre, dénudé vers l'Océan, ombreux, boisé, irrigué de sources vers l'Afrique : les fruits de toute espèce y naissent à l'état sauvage avec tant d'abondance que les désirs rencontrent toujours pleine satiété. Pendant le jour, pas trace d'humain : le silence, comme en l'horreur des déserts ; une muette terreur religieuse s'empare du voyageur, qui contemple ce sommet dans les nues, tout voisin du cercle lunaire.
Contournant durant deux jours ces montagnes, nous arrivons à une gigantesque baie, dont une plaine formait l'autre bord. De là, nous apercevons des feux qui se mouvaient de place en place durant la nuit et dont l'éclat variait d'instant en instant.	La nuit, il reluit de feux, s'emplit des folles danses des Aegipans et des Satyres, du chant des flûtes et des chalumeaux, et du retentissement des tambourins et des cymbales.
De là, ayant fait de l'eau,... nous trouvons une île boisée où rien n'était visible, sauf, la nuit, des feux en grand nombre, et nous entendions la voix des flûtes, le roulement des tambourins et des cymbales, et mille hurlements [1].	Voilà ce que racontent des auteurs renommés, sans parler des exploits d'Hercule et de Persée. Pour aller en ce point, l'intervalle est immense et mal défini. Il existe des commentaires d'Hannon, chef des Carthaginois, qui avait reçu l'ordre d'explorer cette côte africaine. La plupart des auteurs grecs et latins l'ont copié et, entre autres fables, racontent qu'il y fonda des villes nombreuses dont il ne reste ni traces ni souvenirs [2].

En présence de pareils textes, il semble que notre première hypothèse prenne

1. Hannon, *Peripl.*, *Geog. Graec. Min.*, I, p. 9-12.
2. Pline, V, 1, 6.

toute vraisemblance : le Sémite paraît avoir fourni le bloc; l'Hellène en tira la statue. Mais, d'abord, est-ce un bloc, un seul bloc, ou plusieurs blocs que notre artiste grec reçut de la carrière sémitique?

Ce n'est pas un périple continu que le poète semble avoir taillé et mis en œuvre : ce sont des fragments de périple qu'il dut ajuster bout à bout; il les a juxtaposés sans autre tenon que le vers monotone : « De là nous naviguons plus avant.... »,

ἔνθεν δὲ προτέρω πλέομεν....

Dans le périple d'Hannon, nous retrouverions pareille suture entre les récits de chaque étape : « Sortis de là, nous naviguons vers... »,

κἄπειτα πρὸς ἑσπέραν ἀναχθέντες... συνήλθομεν...,
κἀκεῖθεν δ' ἀναχθέντες ἤλθομεν ἐπί...,
ἐκεῖθεν πλέοντες ἤλθομεν...,
ἐκεῖθεν δὲ ἐπλεύσαμεν....

Mais, de ce périple d'Hannon au *Nostos* homérique, il faut remarquer trois ou quatre différences essentielles.

Première différence. Le périple d'Hannon nous donne presque toujours l'orientation de la marche : « De là, nous avons navigué vers le midi, ἐκεῖθεν ἐπὶ μεσημβρίαν ἐπλεύσαμεν.... De là nous allions devant, ἐκεῖθεν ἐπλέομεν εἰς τοὔμπροσθεν (*devant* me paraît ici la transcription du mot sémitique que nous connaissons bien et qui signifie *vers l'Est*). »

Dans le *Nostos*, la seule étape de Kirkè après celle des Lestrygons nous est logée à la « maison » de l'aurore. Partout ailleurs, il ne semble pas que le poète ait connu les positions respectives des contrées qu'il nous décrivait. Pour la Terre des Morts cependant, il sait que depuis Kirkè l'on y va par vents de Nord; il sait aussi que ces mêmes vents de Nord conduisent de Kirkè vers les Sirènes. Mais nulle part il ne nous donne l'orientation précise des marches et contremarches de son héros : la seule terre de Kalypso lui apparaît nettement dans le *Far West*, en plein couchant; Ulysse, pour en revenir, doit conserver toujours le Nord sur sa gauche.

Seconde différence. Le périple d'Hannon enregistre le plus souvent la longueur de l'étape : « Durant douze jours, nous côtoyons la terre, ἐπλεύσαμεν δώδεκα ἡμέρας τὴν γῆν παραλεγόμενοι.... Nous longeons le désert vers le Sud durant deux jours, παρεπλέομεν τὴν ἐρήμην πρὸς μεσημβρίαν δύο ἡμέρας.... Nous contournons ces monts durant deux jours.... Nous allons *devant* durant cinq jours..., etc. »

Les seules mesures de route que nous trouvions dans le *Nostos* sont chiffrées en nombres qui paraissent rituels. Exception faite du Pays des Morts, qui est à

une journée de l'île de Kirkè, c'est toujours *dix* journées ou *sept* journées qui séparent Aiolos des Lestrygons, Aiolos d'Ithaque, les Lotophages du Malée, Kalypso de Skylla, etc. Combinant ces deux nombres, Kalypso est à *dix-sept* journées d'Ithaque. J'ai catalogué les phénomènes et légendes de la Méditerranée primitive où ces deux chiffres *sept* et *dix* alternent tout pareillement. Il me semble inutile de revenir là-dessus. (Voir dans le premier volume, le chapitre *Rythmes et Nombres*, p. 461). D'ordinaire, le poète ne connaît pas les distances réelles entre les étapes de son héros.

Troisième différence. Le périple d'Hannon est continu : il nous décrit une côte — et tous les périples font ainsi — en partant d'un bout, en finissant à l'autre extrémité. Les périples marchent du même pas que les navigateurs, sans interruption, sans échappée, sans autres rebroussements que les erreurs ou les accidents du voyage.

Le premier caractère du *Nostos* est au contraire une interruption constante des routes adoptées. Des Lotophages aux Kyklopes pour revenir à Aiolos, pour sauter aux Lestrygons, pour revenir à Kirkè et à la Terre des Morts toute voisine des Kyklopes, ce n'est pas une ligne de périple : c'est un écheveau de marches et contremarches, qui n'ont au premier abord aucune raison logique, aucune explication rationnelle.

Quatrième différence. Le périple d'Hannon signale sans doute les risques et dangers, les monstres et ennemis, que l'on doit affronter au cours du voyage. Il parle « des hommes sauvages, vêtus de peaux de bêtes, qui cherchent à écraser les navires sous leurs jets de pierres », et « des feux nocturnes qui remplissent la plaine », et « des hurlements accompagnés de flûtes et de tambourins », et « des coulées de feu qui rendent la côte inabordable ». Je soupçonne même parfois quelque exagération dans le récit de ces terrifiantes rencontres. Mais ce périple ne contient pas seulement de pareilles histoires. Il nous décrit aussi des parages heureux, des rives pacifiques, hospitalières, des aventures sans douleur ou même des débarquements sans aventure.

L'*Odysseia* n'est d'un bout à l'autre qu'une anthologie d'abominations. Otez les Lotophages : partout ailleurs, ce n'est que meurtres, noyades, assommades, scènes d'anthropophagie ou de magie noire, gueules de monstres et trous de la mort, pour aboutir enfin au naufrage de toute l'expédition et à la survivance du seul capitaine. Il semblerait que le poète n'ait connu d'un périple que les épisodes et paysages terrifiants.

*
* *

Ce n'est pas un périple, ce ne sont que des morceaux de périple que le *Nostos* nous peut rendre, et ces morceaux ne semblent pas avoir été découpés,

puis recousus bout à bout sans quelque intention. Le refrain du *Nostos* conduit toujours le lecteur à la même conclusion : « De là nous naviguons, le cœur navré, contents d'échapper à la mort, mais pleurant nos chers compagnons. » J'ai dit plus haut (voir le tome II, p. 88 et suiv.) combien ce refrain geignard me semblait peu convenir à des récits et chansons de navigateurs. Dans le périple, le *Nostos* n'a choisi qu'une litanie d'horreurs.

Est-ce le poète grec lui-même qui fit ce triage parmi les documents qu'un ou plusieurs périples sémitiques lui mettaient sous la main?

Faut-il supposer au contraire que notre poète n'eût pas l'embarras du choix, les Sémites lui ayant fourni, non pas un périple ou des périples complets, mais une anthologie tendancieuse et comme une série de blocs déjà triés et dégrossis, d'où la statue ne pouvait sortir qu'en une certaine pose, avec un geste d'épouvante?

II

Sous le désordre apparent de cette anthologie, peut-être existe-t-il quelque unité profonde.

Nous avons cru remarquer déjà que nombre d'Aventures se passent en une « porte » ou, comme disent nos marins, en quelques « Bouches » de la mer du Couchant. Bouches de Gibraltar par Kalypso; Bouches de Bonifacio par les Lestrygons; Bouches de Nisida par le Kyklope; Bouches de Capri par les Sirènes; Bouches de Messine par Charybde et Skylla; Bouches de Libye par les Lotophages: Bouches de l'Adriatique par les Phéaciens : il semblerait que *sept* Aventures nous dépeignent les monstres, les peuples ou les dieux par qui sont fermées ces *sept* Bouches de la mer occidentale. Sans grand effort, il semble aussi que l'on pourrait rattacher toutes les autres Aventures à ces Bouches. Car l'île d'Aiolos est le grand signal à l'entrée des Bouches de Messine, et l'île de Kirkè est la guette, où les navigateurs viennent reconnaître les monts de Sardaigne avant de quitter le cabotage de la terre italienne et de se lancer en haute mer vers les Bouches des Lestrygons. Reste le Pays des Morts, qui n'est qu'une dépendance de la terre de Kirkè, l'épouvantail de cette terre : le héros part de Kirkè pour se rendre chez Tirésias et, de la Terre des Morts, il revient chez Kirkè.

Tout compte fait, il semblerait que, dans la mer Occidentale, le héros ayant eu *dix* grandes Aventures (Phéaciens, Lotophages, détroit de Messine, Aiolos, Sirènes, Kyklope, Kirkè, Pays des Morts, Lestrygons, Kalypso), *sept* prennent place en des Bouches, et toutes les *dix* se peuvent grouper autour de ces *sept* Bouches.

Ce chiffre *sept* correspond-il à la réalité?

La mer Occidentale n'a pas *sept* Bouches seulement. Au long de la côte italienne, les îles bordières, Ischia, Procida, Elbe, etc., forment des Bouches aussi. En pleine mer, les Baléares ont leurs doubles et triples Bouches. Dans l'Adria-

tique ou les mers siciliennes, sardes, ligures, espagnoles, etc., combien d'autres passages entre la grande terre et quelque îlot côtier!

Ce chiffre *sept* est-il grec ou sémitique?

Serait-ce donc, non pas un périple prosaïque et précis de la mer Occidentale, mais quelque histoire merveilleuse et, pour lâcher le mot, quelque poème ou roman des Sept Bouches, que les Sémites auraient fourni à notre poète grec?

Les Égyptiens, qui avaient des périples, en tiraient déjà des contes et romans de navigation. Les Assyriens avaient leurs épopées de batailles, mais aussi leurs *Voyages* de la déesse Ishtar à travers les *sept* Portes de l'Enfer, et leurs *Retours* du héros Gilgamesh à travers le monde occidental : un assyriologue de marque, M. P. Jensen, croit avoir retrouvé une parenté, des ressemblances tout au moins, entre l'*Odyssée* et cette épopée assyrienne de Gilgamesh[1]. Les Phéniciens semblent avoir eu pareillement des *Voyages* d'Astarté, qui « parcourut la terre, coiffée d'une tête de taureau », et des *Retours* de Melkart[2]. Astarté avait fait le *nostos* circulaire du monde, ἡ δὲ Ἀστάρτη περινοστοῦσα τὴν οἰκουμένην[3]. Le périple merveilleux d'Héraklès dans la mer Occidentale nous est connu par les mythes et légendes helléniques; mais les Anciens savaient que cet Héraklès voyageur, cet explorateur des côtes et ce dompteur des monstres dans la mer du Couchant, était l'Héraklès de Tyr.

Héraklès-Melkart semble avoir fréquenté les mêmes parages qu'Ulysse et usé parfois des mêmes instruments de navigation. La tradition voulait qu'il eût fabriqué des radeaux[4]. C'est monté sur un radeau que l'Héraklès de Tyr était arrivé à Érythrées[5]. Telle pierre gravée, que j'ai reproduite au frontispice de cet ouvrage et qui porte dans ses attributs célestes — étoile, sphère et croissant — comme une marque de fabrique phénicienne, nous représente Melkart naviguant sur un radeau, avec une provision de cruches toute semblable à la provision d'outres et d'amphores qu'Ulysse reçoit de Kalypso : je ne connais pas de meilleure illus-

1. *Zeitschrift für Assyriolog.*, XVI, I, p. 125-133 : Nachdem ich in den Anmerkungen zu *Keilinschr. Bibl.*, VI, I, auf einige merkwürdige Berührungen zwischen dem *Gilgamis*-Epos und der Odysseus-Fahrt hingewiesen hatte, hat sich mittlerweile eine so weit gehende Aehnlichkeit zwischen beiden herausgestellt, dass ich mich heute ausser Stande sehe, einen Zusammenhang zwischen beiden, und zwar eine Abhängigkeit der Odysseus-Fahrt von dem *Gilgamis*-Epos, zu leugnen. Daneben laufen Parallelen mannigfaltigster Art zwischen der babylonischen und der griechischen Mythologie und daran Grenzendem.... Die Annahme einer Parallelität zwischen *Gilgamis*-Epos und Odyssee bedingt durchaus nicht eine weitere, dass die Gestalten der Odyssee fremden, babylonischen Ursprungs sind. Vielmehr schliesst sie deren griechischen Ursprung in keiner Weise aus. Ich sage darum z. B. nur : die Kalypso entspricht der *Siduri*, sage aber nicht : die Kalypso ist aus der *Siduri* geworden, wenn dies auch recht wohl möglich ist. Wie Babylonisches durch echt Griechisches ersetzt worden ist, zeigt recht deutlich die Charybdis der Strasse von Messina, die einfach an die Stelle des einen Skorpionmenschen getreten ist, während in dem Phantasiegebilde der Skylla der zweite fortlebt.... Das griechische Pantheon, der griechische Cultus und damit Zusammengehöriges sind in erheblichem Maasse von den Babyloniern beeinflusst worden. Die Phönicier sind vermutlich die Vermittler aller dieser Entlehnungen gewesen. Doch mag deren Weg auch über Kleinasien gegangen sein. Die starke Wucherung und Differenzierung der *Gilgamis*-Sage auf griechischem Boden weist auf ein hohes Alter ihrer Entlehnung hin. Im Alten Testament enthalten die Moses- und Josua-Geschichten einen deutlichen Reflex des ganzen *Gilgamis*-Epos bis zu *Gilgamis*'s Ankunft auf der Insel der Seligen.

2. Cf. Movers, II, 58-125; G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 191.

3. Strab., I, p. 34.

4. Nonnos, *Dionys.*, XL, 443 et suiv.

5. Paus., VII, 5, 5-8.

tration au texte de l'*Odyssée* (Cf. le premier tome de cet ouvrage, p. 298). C'est dans les parages de Kalypso que l'Héraklès tyrien avait enlevé les troupeaux de Géryon et c'est de là qu'il était revenu, en faisant tout le tour de la mer Occidentale[1]. Il suivait, il est vrai, les routes de terre. Mais telles et telles de ses étapes figurent aussi parmi nos étapes odysséennes. Au pays des Kyklopes, Héraklès avait construit la digue du Lucrin pour le passage de ses bœufs et il avait chassé les Géants du pays kuméen[2].

***

Le texte même de l'*Odyssée* nous offre peut-être dans les mots et les inventions quelques fantaisies étranges. Nous avons, sur la côte sarde, deviné comment le nom sémitique des Korses a donné naissance tout à la fois au « Mangeur » et au « Contradicteur », au vorace Antiphatès, roi des Lestrygons. Pareillement, sur l'une des routes décrites par Kirkè, les Roches Jumelles sont devenues tout à la fois les « Deux Pierres » et les « Colombes Intégrales ».

Il est certain que ces calembours et jeux de mots sont fréquents dans toutes les toponymies empruntées, qu'elles soient transcrites de périple à périple ou passées de peuple à peuple. Dans la baie de Pouzzoles, le *Portulan* de Michelot nous dit qu'on « charge sur les vaisseaux la terre qu'on appelle *porcelaine* » : c'est une jolie explication de *pouzzolane*.

Mais si, à première rencontre, l'anthropomorphisme peut sembler le procédé favori des Hellènes et leur grande source de poésie, à première rencontre aussi on est tenté de se souvenir que l'allitération et le jeu de mots tiennent une place prépondérante dans la poésie de tous les Sémites. L'allitération et, pour l'appeler de son vrai nom, le calembour sont la marque essentielle de leurs vers, comme la rime est la marque essentielle des nôtres :

> Il est probable que les anciens Israélites n'ont jamais connu l'art métrique, tel qu'il était pratiqué chez les Grecs.... Pour la rime de même, la poésie hébraïque n'en a pas senti le besoin. Si la rime se rencontre par ci par là dans quelques vers, cela ne tire pas à conséquence.... Mais les poètes n'ont pas toujours dédaigné une autre forme musicale, savoir : l'assonance, c'est-à-dire la reproduction fréquente d'une même syllabe dans la composition d'une pièce. Ceux qui peuvent comparer l'original voudront bien relire ici le Psaume 124 et surtout le chapitre V des *Lamentations* où la syllabe rimante se rencontre quarante fois dans les vingt-deux distiques[3].

J'imagine un auteur sémitique jonglant ainsi avec les mots de sa langue, plus facilement qu'un poète grec jouant avec les termes d'une langue étrangère.

1. Cf. le récit de ce *nostos* dans Diod. Sic., IV, 17 et suiv.
2. Strab., V, p. 245; Diod. Sic., IV, 21-23.
3. E. Reuss, *La Poésie hébraïque*, p. 18.

Pareils jeux de mots supposent, je crois, l'usage de la langue maternelle, — à moins que le poète grec n'ait eu près de lui, comme saint Jérôme traduisant la Bible, son drogman (« mon Hébreu », dit saint Jérôme). Ce même saint Jérôme nous explique clairement, en tête de son opuscule *de Nominibus hebraïcis*, à combien de calembours ou contresens peut prêter la transcription des noms sémitiques dans les langues qui n'ont pas toutes les aspirées de l'hébreu : *unde accidit ut eadem vocabula, quæ apud illos non similiter scripta sunt, nobis videantur in interpretatione variari.* Et saint Jérôme nous donne en cet opuscule quelques beaux exemples de ces « variétés d'interprétation » :

Assur, dirigens, vel beatus, aut gradiens.
Bochor, primogenitus, vel in clitellis, aut ingressus est agnus.
Edom, rufus, sive terrenus.
Elisa, Deus meus, vel ejus salus, vel ad insulam, vel Dei mei salvatio.
Cades, sancta, sive mutata.
Naphes, refrigerium, vel anima.
Salem, pax, vel reddens, etc., etc.

* * *

Il est donc possible que, du périple sémitique au poème grec, le passage ne se soit pas fait aussi directement qu'il nous semblait d'abord. Il put y avoir un intermédiaire, peut-être même plusieurs intermédiaires, les uns sémitiques, les autres grecs.

On comprendrait que les Sémites aient communiqué aux Hellènes quelque poème ou conte terrifiant plus volontiers qu'un périple exact. De tout temps, les thalassocrates ont gardé secrets leurs renseignements de navigation. En son étude des *Premiers voyages des Néerlandais dans l'Insulinde*[1], le prince Roland Bonaparte nous montre le soin jaloux avec lequel les Vénitiens, puis les Portugais et les Hollandais à leur tour essayèrent de cacher les routes de leurs flottes vers l'Extrême-Orient. Il fallut aux Hollandais toutes les ruses de l'espionnage pour corrompre les archivistes et dessinateurs de Lisbonne :

L'histoire des Européens dans l'Insulinde est particulièrement instructive. Quand les premiers navigateurs portugais arrivèrent dans ces riches contrées, ce fut un grand émoi à Venise, qui avait partie liée avec les Arabes pour l'exploitation de l'Extrême-Orient. La diplomatie vénitienne réussit, pendant des années, à semer de difficultés la route [des Portugais], à leur susciter des guerres, à leur fermer des ports de relâche, à leur rendre impossibles les relations commerciales avec certains souverains indigènes. Les Portugais, de leur côté, afin de multiplier leurs découvertes et leurs prises de possession, imposèrent un capitaine européen à chaque bateau de commerce malais, javanais, chinois, trafiquant avec Malacca. En même temps, les itinéraires et les cartes, soigneusement cachés, étaient défendus contre toute indiscrétion, comme des documents

1. *Revue de Géographie*, 1884, I et II, p. 446 et 46.

d'État. Suivant, sur ce point, l'exemple de l'Espagne, le Portugal punissait de mort quiconque avait fourni à des étrangers le moindre renseignement à ce sujet.

Malgré les précautions de toute sorte dont on s'entourait en Portugal, un Hollandais, Van Linschoten, se glissa sur une escadre portugaise en avril 1583 et fournit à son pays les premiers renseignements. Puis le libraire Claesz, d'Amsterdam, parvint à se procurer des cartes. Les frères Houtmann, envoyés comme espions à Lisbonne pour compléter les pièces obtenues par Claesz, furent plus ou moins devinés et jetés en prison. Le Portugal commit la faute de laisser des marchands hollandais les racheter à prix d'or.

Une fois en possession des précieux documents, les Hollandais se gardèrent bien, eux aussi, de les publier. Chaque capitaine de vaisseau en reçut des copies dont il était responsable et qu'il devait au retour déposer dans les archives de l'Amirauté. En Hollande aussi, la peine de mort punissait la divulgation des itinéraires : les indiscrétions moindres entraînaient le fouet, la marque ou la prison. A la fin du XVIII[e] siècle, l'administration hollandaise refusait encore des pilotes et des secours aux navires étrangers en détresse dans les mers de la Sonde. Serait-il téméraire d'imaginer que parfois, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, certains agents portugais ou hollandais avaient poussé le zèle jusqu'à se faire naufrageurs?

En tout cas, pendant longtemps, des légendes à l'usage des étrangers grossissaient à plaisir les tempêtes du cap de Bonne-Espérance, les typhons de la mer des Indes, et les difficultés de la navigation dans les passes étroites des mers de corail[1].

« A l'origine, dit Strabon, les seuls Phéniciens faisaient le commerce des Kassitérides, en partant de Gadès et en cachant à tous leur navigation, κρύπτοντες ἅπασι τὸν πλοῦν. Des Romains s'étant mis dans le sillage d'un pilote phénicien afin de connaître ces *emporia*, le pilote échoua de plein gré son vaisseau et fit du coup échouer les Romains qui le suivaient. Il échappa au naufrage et reçut, par la suite, du trésor public, le prix des marchandises qu'il avait perdues[2]. »

Dans le périple phénicien, carthaginois, que les Hellènes ont connu sous le nom de Périple d'Hannon, il semble bien que les dangers et monstres aient une place un peu encombrante. Dans l'autre périple phénicien d'Himilcon que la traduction d'Aviénus nous a conservé, il semble pareillement que la longueur et les risques du voyage jusqu'aux îles Kassitérides soient quelque peu exagérés. Avant d'arriver aux mers océanes de l'Extrême-Occident, les Phéniciens avaient sans doute peuplé de pareilles fantaisies terrifiantes les extrémités de la mer Intérieure, dont ils gardaient jalousement les chemins : « Les Carthaginois coulaient tous les navires étrangers qu'ils rencontraient autour de la Sardaigne ou des Colonnes : d'où le manque de certitude des renseignements que l'on peut avoir sur le couchant[3]. »

Jusqu'à nous, telle de ces inventions terrifiantes plane encore sur des régions méditerranéennes que les Phéniciens ont découvertes et longtemps mo-

1. Ph. Champault, *la Science Sociale*, 1903, XXXV, p. 391 et suiv.
2. Strab., III, 175.
3. Strab., XVII, 802.

nopolisées. A la côte de notre Tripolitaine, ils avaient installé leurs *Emporia* : le trafic du Soudan leur était assuré par ces embarcadères où déjà venaient aboutir les caravanes du désert. Il semble qu'ils aient raconté mille fables sur les dangers de ces Syrtes, sur les tempêtes terribles et les sables mouvants et les bateaux engloutis et la vase vorace et les mirages du lac Triton : par les racontars des Grecs et des Romains, ces inventions phéniciennes ont passé jusqu'à nous. Dans son excellent mémoire sur *les Comptoirs des Syrtes* (de Syrticis Emporiis), A. Perroud a consacré tout un chapitre à ces terreurs dont les Carthaginois entouraient leur domaine, *terrores quos Syrti minori Carthago circumdat*. Depuis Skylax jusqu'à la fin du monde classique, la petite Syrte reste un lieu d'épouvante, et nos enfants, par leurs professeurs de belles-lettres, apprennent encore que « cette mer est sauvage, sans ports, pleine de tempêtes, de rochers et de sables mouvants », *mare sævum, importuosum...; limum arenamque et saxa ingentia fluctus trahunt*[1].

III

L'existence de romans ou poèmes de navigation sémitiques me paraît donc probable. Il me paraît plus difficile encore de nier l'existence de modèles grecs antérieurs à l'*Odyssée*. L'*Odysseia*, étant un chef-d'œuvre, ne dut pas être un coup d'essai : avant *le Cid*, les Français avaient durant un siècle acclimaté chez eux la tragédie; avant l'*Odyssée*, les Hellènes avaient acclimaté le *nostos*. Le *nostos*, avant le poète homérique, était déjà un genre littéraire. Il avait sa langue, son vers, ses lois, ses personnages et ses épisodes principaux. M. Paul Girard[2], voulant montrer « comment a dû se former l'*Iliade* », rétablit la longue série de *colères* et de *disputes* qui précédèrent la *Colère d'Achille* et la *Dispute d'Achille et d'Agamemnon*.

La querelle d'Achille et d'Agamemnon n'est pas le seul différend entre chefs achéens dont l'épopée grecque ait gardé le souvenir. L'*Odyssée* mentionne un désaccord qui avait éclaté entre Achille et Ulysse, et qui formait la matière de l'un des poèmes chantés par Démodocos au milieu des Phéaciens.

Une autre querelle, plus connue des modernes et plus fameuse dans l'antiquité même, est celle d'Ajax et d'Ulysse pour la possession des armes d'Achille. On sait comment Sophocle s'en est inspiré dans son *Ajax*. Avant lui, Eschyle avait eu recours au même mythe pour composer sa trilogie, aujourd'hui perdue, de l'*Attribution des armes*, des *Femmes thraces* et des *Femmes salaminiennes*. Les artistes aimaient à traiter ce sujet; les deux tableaux exposés à Samos, dans un concours, par Parrhasios et par Timanthe, prouvent, semble-t-il, les effets dramatiques qu'ils en savaient tirer. La querelle d'Ulysse et d'Ajax est rappelée dans la *Nékyia*. Le poète ne nous dit pas expressément si cette querelle formait la matière d'un poème épique : tel est pourtant,

1. Sallust., *Jug.*, 17 et 78.
2. *Revue des Études Grecques*, juillet-octobre 1902.

selon toute apparence, le sens de l'allusion contenue dans la *Nékyia*. Ce qui est certain, — le grammairien Proclos nous en instruit, — c'est qu'elle figurait dans l'*Aithiopis* d'Arctinos et dans la *Petite Iliade* de Leschès.

Nous savons, enfin, qu'après la prise de Troie, entre Agamemnon et Ménélas, deux querelles éclatèrent, dont l'*Odyssée* nous apporte l'écho. Le récit en est placé dans la bouche de Nestor contant à Télémaque les événements qui ont suivi la victoire. Voilà donc, en dehors de la querelle d'Agamemnon et d'Achille, quatre querelles dont l'existence littéraire n'est pas douteuse. On peut grossir cette liste d'un certain nombre d'exemples qui, bien que moins topiques, se rattachent encore à cette singulière littérature dont nous recherchons les spécimens. Voici, en suivant l'ordre des événements, la liste qu'on en peut dresser.

I. Querelle de Philoctète et des chefs achéens à Ténédos, à propos de la blessure faite à Philoctète par un serpent; sujet traité dans les *Chants cypriens*.

II. Inimitié d'Ulysse et de Palamède; sujet traité dans les *Chants cypriens*.

III. Querelle d'Achille et d'Agamemnon au sujet de Briséis; point de départ de l'*Iliade*.

IV. Querelle d'Ulysse et de Thersite dans l'assemblée qui suit l'épisode connu sous le nom d'*Épreuve*; sujet traité dans le deuxième chant de l'*Iliade*.

V. Querelle d'Ulysse et d'Achille après la mort d'Hector, relativement aux moyens de prendre Troie; matière de l'un des poèmes chantés par Démodocos à la cour d'Alkinoos; allusion à ce poème dans le huitième chant de l'*Odyssée*.

VI. Querelle d'Achille et de Thersite, suivie de la mort de ce personnage, à propos de l'Amazone Penthésilée et de la passion qu'Achille avait conçue pour elle; peut-être est-il fait allusion à cette querelle dans l'*Iliade*, II, 220-221; sujet traité dans l'*Aithiopis*.

VII. Querelle d'Ulysse et d'Ajax, fils de Télamon, pour la possession des armes d'Achille; allusion dans l'*Odyssée*, XI, 543 et suiv.; sujet traité dans l'*Aithiopis* et dans la *Petite Iliade*.

VIII. Querelle d'Ulysse et de Diomède à propos du Palladion; sujet traité, à ce qu'il semble, dans la *Petite Iliade*.

IX. Inimitié d'Ulysse et d'Ajax, fils d'Oïleus, après l'attentat contre Cassandre; allusion dans Pausanias, X, 31, 2; le jugement d'Ajax par les chefs achéens formait l'un des épisodes de l'*Ilioupersis*.

X. Querelle d'Agamemnon et de Ménélas après la prise de Troie, à l'occasion du départ de la flotte; allusion dans l'*Odyssée*, III, 130 et suiv.; sujet traité par Hagias de Trézène dans ses *Retours*.

XI. Querelle de Nestor et d'Ulysse à Ténédos au sujet du retour de l'armée; allusion dans l'*Odyssée*, III, 160 et suiv.

Il me semble que pour les *retours* nous pouvons être plus affirmatifs encore. *Nostos* d'Agamemnon, *nostos* de Ménélas, *nostos* d'Idoménée, *nostos* de Nestor : l'*Odyssée* elle-même nous fournit ou nous résume trois et quatre de ces *retours*. Quelques-uns semblent avoir été introduits après coup dans le texte primitif de notre poème. Je ne serais pas éloigné de croire que le *nostos* de Ménélas, le conte de Proteus, est une interpolation. Ce conte est à coup sûr du même temps que le reste : il n'est peut-être pas de la même main.

En chacun de ces *nostoi*, les épisodes ou péripéties et les personnages

principaux devaient être les mêmes. Parmi les épisodes, quelques-uns sont essentiels : telle la Reconnaissance du héros par son fils ou ses proches, tel encore le Récit des Aventures par le héros, etc. Parmi les personnages, quelques-uns sont aussi des types presque indispensables : la femme fidèle (Pénélope), coupable (Klytemnestre) ou repentie (Hélène) ; le fils secourable (Télémaque) ou vengeur (Oreste) ; le prétendant vainqueur (Égisthe) ou évincé (Antinoos) ; le bon et le mauvais serviteur (Eumée et Mélanthios) : l'aède qui par ses chants vertueux ou pervers soutient ou ruine la patience de l'épouse sans nouvelles, etc. Le *nostos*, comme la tragédie, comme tous les genres littéraires, avait ses « chefs d'emploi », avec leurs rôles déterminés. Pendant plusieurs générations, durant des siècles peut-être, ces chefs d'emploi parurent en d'autres *nostoi*, avant de figurer dans notre *Odysseia*.

M. Michel Bréal écrivait récemment au sujet de l'*Iliade* :

Pour expliquer cette merveille du genre narratif, ce n'est pas assez de supposer un rare génie poétique : on est obligé, en outre, d'admettre l'existence d'une forme depuis longtemps assouplie. Il faut, à la fois, le poète et la tradition. Au poète, est due la grandeur du cadre, la vérité des caractères, l'intérêt de l'action, l'harmonie de l'ensemble ; à la tradition, est due la mesure des vers, l'abondance du vocabulaire, la richesse des formes grammaticales, l'habitude des formules pour tous les actes de la vie, l'usage des épithètes invariables et des périphrases consacrées. Sans la tradition, une œuvre de cette envergure ne se peut concevoir, de même que, sans le génie, on aboutissait à la versification banale des poètes cycliques.

Une longue période d'essais épiques a dû précéder. On en a pour preuve ces locutions stéréotypées que roule le flot continu de la narration, ces façons de parler assez étranges dont l'habitude nous empêche de sentir l'apprêt....

Homère représente la maturité, et non l'enfance d'un âge poétique. Nous n'en pouvons douter, quand nous voyons l'hexamètre, du commencement à la fin, être la forme invariablement adoptée. Comme le fait observer M. Wilamowitz, entre les divers mètres que nous offre la poésie grecque, l'hexamètre est l'un des plus sévèrement réglés. La place des longues et des brèves y est fixée à l'avance, une assez petite part étant laissée à la liberté du poète. Non moins rigoureuses sont les lois de la prosodie. Le principe qu'une longue vaut deux brèves a évidemment quelque chose d'arbitraire. Non moins conventionnel est celui qui veut que deux consonnes consécutives allongent la syllabe. Si nous prêtons l'oreille à des poésies vraiment sorties du peuple, nous y rencontrons une variété de mesures et de rythmes, nous y trouvons des allongements, des raccourcissements, des suppressions de syllabes entières, qui nous transportent loin de la prosodie réglée de l'hexamètre épique. Comme l'alexandrin français, celui-ci a l'air d'être l'héritier d'une longue évolution[1].

* * *

Je croirais même assez volontiers qu'avant l'*Odysseia*, l'Hellade avait connu d'autres Ulysséides, d'autres *retours* d'Ulysse.

Prenez le début du poème : « Muse, dis-moi l'Homme Malin. » Le poète ne

1. *Revue de Paris*, 15 février 1905.

semble pas éprouver le besoin de nommer son héros. « Le Malin » suffit. Inutile de prononcer le nom propre. Ce nom d'Ulysse n'apparaîtra qu'au vingt et unième vers. L'auditoire achéen connaissait « le Malin », comme les gens du Moyen Âge connaissent la Vierge ou le Précurseur, comme les spectateurs de la comédie italienne connaissent le Jaloux ou le Balafré. Notre poète ne fait qu'entreprendre un nouveau portrait du Malin, un nouveau récit de quelques-unes de ses aventures; il prie la Muse de lui dire, *à lui aussi*, une partie de ces histoires :

τῶν ἁμόθεν γε, θεὰ θύγατερ Διὸς, εἰπὲ καὶ ἡμῖν.

La Muse en avait donc parlé à d'autres avant lui. On pourrait même souligner peut-être[1] ce mot si curieux de ἁμόθεν, qui ne se rencontre nulle part ailleurs dans les poèmes homériques et qui signifie, disent les scholiastes, « en commençant par où tu voudras ». « Des hauts faits du cycle d'Ulysse, dis-nous, à nous aussi, ô déesse fille de Zeus, quelque chose, ce que tu voudras, τῶν περὶ τὸν Ὀδυσσέα ὁπόθεν θέλεις πράξεων ἀπό τινος μέρους ἀρξαμένη διηγοῦ καὶ ἡμῖν[2]. » Dans le cycle complet des aventures que la tradition attribue au héros, notre poète ne choisira donc ou n'embellira que quelques épisodes.... Avant l'*Odysseia*, il existait d'autres Ulysses et d'autres Ulysséides, comme avant Michel-Ange il existait dans l'art italien d'autres Jugements, d'autres Prophètes et d'autres Sibylles. Mais après le poète homérique comme après Michel-Ange, un type, un modèle définitif était créé, fixé : personne n'essaya plus de recommencer l'*Odysseia*; personne n'essaie plus de recommencer le *Moïse*.

***

L'œuvre propre du poète homérique fut ce portrait définitif du héros : le genre littéraire existait avant lui; mais, grâce à lui, ayant porté son fruit parfait, son chef-d'œuvre, ce genre n'eut plus ensuite qu'à disparaître.

Ce chef-d'œuvre apparut au « recoupement », si je puis dire, de la tradition grecque et de l'influence sémitique : ainsi, dans presque tous les pays et presque tous les temps, les grandes œuvres d'art sont le double produit d'une tradition nationale et d'une influence étrangère.

Les Hellènes avaient leurs *nostoi*; les Sémites avaient leurs périples et, peut-être, leurs contes, romans ou poèmes de navigation : l'*Odyssée* homérique est le résultat d'un habile mélange ou croisement. Je la définirais volontiers « l'intégration dans un *nostos* grec d'un périple ou d'un poème sémitiques ». On peut constater, je crois, cette intégration, si l'on veut bien considérer l'*Odyssée* complète, en réunissant les deux premières parties du poème actuel, celles qui traitent de voyages et d'aventures, l'*Odysseia* proprement dite et la *Télémakheia*.

1. La remarque est de M. Paul Mazon.
2. Cf. Ebeling, *Lexic. Homer.*, s. v.

Entre l'*Odysseia* et la *Télémakheia*, je vois bien à coup sûr une séparation : la *Télémakheia*, pour reprendre le mot d'un critique, est une sorte « d'introduction[1] ». Mais cette introduction, tout pesé, me paraît nécessaire, indispensable à la composition et à la tenue de l'œuvre. Le rôle, le personnage et l'histoire de Télémaque me semblent le complément nécessaire du rôle, du personnage et de l'histoire d'Ulysse. Autant j'admets avec facilité que l'on peut, que l'on doit même retrancher de l'*Odyssée* la *Mnestèrophonia*, autant la coupure de la *Télémakheia*[2] me semblerait mutiler l'ouvrage — et ma plus forte raison est, comme toujours, un calcul géographique.

Car si l'*Odysseia* proprement dite, le *Nostos* pris séparément, est le poème des *Sept*-Bouches, il semble que l'*Odyssée* tout entière, *Odysseia* et *Télémakheia* réunies, soit le poème des *Dix*-Bouches. Aux *Sept*-Bouches de la mer Occidentale, de la mer des sauvages et des monstres, qui sont décrites par le *Nostos* et sans doute empruntées aux poèmes des Sémites, il faut ajouter en effet les trois Bouches que fréquentent les Achéens et qui de l'Archipel conduisent leurs marins jusqu'au bout de la mer « farinière », au seuil de la mer inconnue : Bouches de Cérigo, que la tempête ferme aux bateaux d'Ulysse; Bouches de Zante, que barrent les Iles Pointues; Bouches d'Ithaque, dernière porte du zophos, avec la guette et les pirates d'Astéris.

Trois Bouches dans les mers « farinières » ; sept Bouches dans la mer inconnue : au total dix portes ou Bouches dangereuses. Spectateur placé aux rives d'Ionie, le poète aperçoit *dix* Bouches depuis l'île de Kythère, qui borne la Grande Mer des Ioniens, l'Archipel, au pied du Péloponnèse, jusqu'à cette île de la Cachette, Kalypso, qui borne le monde au pied du Pilier occidental. Ces *dix* Bouches de l'*Odyssée*, comme plus haut les *sept* Bouches du *Nostos*, ne sauraient être qu'un nombre rituel ou proverbial. Dans la mer sémitique, le poète assurément ne pouvait connaître que les *sept* Bouches dont les Sémites lui fournissaient le portulan. Mais, dans les mers achéennes, entre l'Ionie et le bout des mers farinières, sur le seul pourtour de l'Hellade et du Péloponnèse, il aurait pu nous décrire d'autres Bouches : telles, sur la route qui de Pylos avait amené en Ionie les Néléides, ces Bouches de la Sapienza, célèbres parmi nos récits de voyage, — le détroit entre la côte messénienne du Sud-Ouest et les petites îles Oinoussai des Anciens, Sapienza des Modernes.

Nous savons comment, à la Méditerranée des *Sept*-Iles, les Hellènes firent succéder la Méditerranée des *Dix*-Iles : je renvoie le lecteur au chapitre *Rythmes et Nombres* du premier volume (p. 461 et suiv.). Nous avons vu comment Hérodote substituait dans les mesures de la Libye le nombre *dix* des Hellènes au nombre *sept* des Sémites, et comment il substituait *cinq* jours de marche à

1. M. Croiset, *Hist. Litt. Grecque*, I, p. 274.

2. Il est bien entendu que, dans la *Télémakheia* telle que nous l'avons aujourd'hui, des interpolations ont pu se glisser, de même que dans le *Nostos* : les *Catalogues* de l'Enfer sont interpolés dans le *Nostos*; le conte égyptien de Proteus, le *nostos* de Ménélas, peut bien avoir été surajouté à la primitive *Télémakheia*, tout en étant de la même époque et de la même école.

travers l'isthme de l'Asie Mineure, aux *sept* jours que les proverbes et dictons primitifs mettaient entre la mer de Chypre et le Pont Euxin, et comment encore il faisait du Nil aux *sept* embouchures un fleuve à *quintuple* estuaire. Tout pareillement, entre les mains de notre auteur grec, les *sept* Bouches du périple ou poème sémitique devinrent les *dix* Bouches de l'*Odyssée*.

*
* *

Je crois à l'œuvre d'un grand poète, travaillant sur des modèles et construisant artistement, savamment, le chef-d'œuvre des *nostoi*, — non pas de toutes pièces (il n'est pas de création humaine qui soit de toutes pièces), mais en prenant son bien partout où il le rencontra. Avant lui, un long travail presque inconscient de la foule, puis un travail très conscient des précurseurs avait préparé les moyens d'expression (langue, vers, rythme, péripéties et scènes), les types (le Malin, le Vieillard très sage, mais un peu radoteur, l'Épouse, le Fils, le Bon Serviteur, etc.), et les conventions du genre : je ne vois pas qu'un chef-d'œuvre ait jamais paru sans ce travail préliminaire, sans ces tâtonnements, ces demi-succès et ces « ratés » de la foule et des précurseurs. L'artisan d'un chef-d'œuvre a besoin que d'autres, avant lui, aient préparé les instruments et la matière. Il exécute alors en pleine liberté de génie. Dès le début de cet ouvrage, je disais combien les théories wolfiennes me satisfaisaient peu. Depuis, M. Michel Bréal écrivait en février 1905 :

Si l'on en croyait les continuateurs de Wolf, l'épopée homérique se présenterait en des conditions bien extraordinaires. « Ce n'est pas une œuvre qui ait été conçue et exécutée : elle a pris naissance, elle a grandi naturellement. » Ainsi s'exprime Frédéric Schlegel. Chacun des mots de cette phrase est clair en lui-même; mais dans l'ensemble, la pensée est difficile à saisir. Jacob Grimm va plus loin : « La véritable épopée est celle qui se compose elle-même; elle ne doit être écrite par aucun poète ». Nous voyons ici érigé en maxime ce qui était précédemment donné comme un fait une fois arrivé. Vient ensuite le grand mot qui ne manque jamais quand l'idée cesse d'être claire. « L'épopée grecque est une production *organique*. » Et enfin (ceci est du philosophe Steinthal) : « Elle est *dynamique* », c'est-à-dire sans doute qu'elle ne doit rien au dehors, elle a sa force de développement en elle-même.

L'allemand se prête merveilleusement à ces formules qui, en leur obscurité, ont quelque chose d'impérieux. Les livres de Lachmann en sont pleins. L'histoire littéraire les a accueillies chez nous, depuis cinquante ans, et s'en est servie largement. Après qu'elles eurent étonné nos pères, la génération suivante les a répétées sans trop y penser. Les longues discussions qu'elles avaient soulevées se sont éteintes peu à peu en laissant les esprits à moitié convaincus[1].

Les plus récents disciples de Wolf ont inventé une formation plus merveilleuse encore et que M. Michel Bréal ne mentionne pas. Après la genèse organique et la

1. *Revue de Paris*, 15 février 1905.

production dynamique, voici l' « agglutination » chimique. Voulez-vous comprendre l'*Iliade* et l'*Odyssée*? imaginez un bol de lait caillé :

L'*Iliade*, en résumé, s'est formée de la façon la plus naturelle. Chez tous les peuples il a existé des *thèmes littéraires* qui se sont perpétués à travers les âges, comme se sont perpétuées, à travers les modifications du langage, les racines verbales. Un de ces thèmes, chez les Hellènes, était la querelle épique entre deux héros. Telle est la source d'où a jailli l'*Iliade*. Elle en est sortie, non sous sa forme actuelle, mais sous une forme antérieure, impossible à reconstituer, le jour où un poète, blasé sur le sujet de la querelle d'Achille et d'Agamemnon, imagina d'en exposer les suites. Cela ne pouvait se produire qu'à une époque où l'ancienne conception de l'épopée avait fait place à une conception nouvelle, qui demandait, dans la peinture des prouesses héroïques, une continuité dont s'était passée l'épopée primitive. Cela ne pouvait non plus se produire que dans un temps où circulaient d'innombrables poèmes épiques et où, pour raconter les conséquences de la querelle, il s'agissait moins d'inventer que de grouper des traditions éparses, déjà élaborées par la poésie. Le premier qui satisfit à ces nouvelles exigences et qui se livra à ce travail de rapprochement fut, inconsciemment, l'instigateur de l'œuvre immense qu'est l'*Iliade* qui nous est parvenue.

Si c'est ainsi que les choses se sont passées, il n'est pas nécessaire, du moins à ces débuts, de faire intervenir le génie. L'*Iliade* fut le résultat du développement spontané de la pensée et de la civilisation helléniques, et son éclosion n'a pas plus lieu de nous surprendre que tel phénomène de l'ordre naturel qui se manifeste au moment précis où se trouvent réalisées les conditions qui le rendaient possible.... Voilà pourquoi je serais tenté de croire que, si le thème de la querelle ne fut pas l'unique cause des premiers groupements épiques, il en fut une des causes les plus actives et les plus efficaces; pour employer une comparaison homérique, il fut, plus que d'autres thèmes, le « suc de figuier » dont quelques gouttes suffisent à faire coaguler le lait[1].

*
* *

Je voudrais, avec M. Michel Bréal, que l'on remît l'*Odyssée* dans la série des œuvres humaines et des chefs-d'œuvres de l'art, non dans quelque musée plus ou moins secret de monstres, de « tératologies », comme dit Strabon, d'enfants sans père et de créations spontanées. Œuvre humaine, chef-d'œuvre artistique, l'*Odyssée* rentre dans la condition de toutes les productions humaines. Ici encore, M. Michel Bréal a cent fois raison :

Il est des théories littéraires dont nous avons été nourris, particulièrement la théorie d'une épopée composée par le peuple, d'une *Volksepik*....

Wolf n'est pas le premier qui l'ait jetée dans la circulation. Avant lui, l'Italien Vico et le Danois Zoega l'avaient déjà présentée au monde, non sans une certaine éloquence : « En ces âges lointains, disaient-ils, la culture était à peu près la même pour tous : ce que l'un savait, les autres le savaient. En chacun, vivaient les forces réunies de toute la nation. Aussi le même chant s'élevait ici et là. Il en était de la poésie comme du langage : ce fut le travail commun de tous. Il y avait des peuples entiers d'Homères. Les œuvres particulières se fondaient ensuite pour former un ensemble. Finalement un assembleur, un Homère réunissait le tout. »

1. Paul Girard, *Revue des Études Grecques*, octobre 1902, p. 285-285. 250.

Ce sont les mêmes idées que Herder anima de son enthousiasme et que Wolf confirma par l'autorité de son érudition. Il y a — je le répète — quelque chose de séduisant dans ces vues. Mais nous savons aujourd'hui un peu mieux qu'au temps de Zoega et de Vico quels sont les vrais caractères de la poésie populaire.

Avant tout, elle est brève. Attribuer à la poésie populaire une composition en vingt-quatre chants, quelle folie! Et même supposer une série de petits poèmes indépendants dépasse encore la mesure de la muse populaire. Lisez les vrais chants sortis du peuple, lisez-les même légèrement retouchés, comme dans les recueils de Percy ou de Brentano. Le langage de la poésie populaire est heurté, obscur, point narratif, encore moins descriptif, mais semé de courts dialogues et de détails nullement amenés. La poésie populaire trouve, sans les avoir cherchés, des mots émouvants; mais elle n'est point capable de mettre sous les yeux une scène qui se prolonge et qui se suive. En général, la suite est ce qui lui manque le plus : il suffit d'un mot, d'une allusion, d'une assonance pour la détourner de sa route. La poésie d'Homère est tout juste l'opposé.

* * *

L'*Odyssée* est l'œuvre d'un homme, d'un auteur, d'un artiste. Or, voyez ce que suppose une statue de Phidias : existerait-elle si durant quatre, cinq ou six siècles peut-être, les Hellènes n'avaient appris auparavant à tailler le bois, puis le tuf, puis le marbre, à exécuter des bonshommes, puis des hommes, puis des dieux, à dégager enfin le type d'Apollon, d'Athèna, de Zeus? Les « wolfiens » les plus résolus sont obligés d'en convenir :

Le génie, d'ordinaire, est préparé par quelque chose; on ne le voit guère surgir inopinément de l'ignorance ou de la médiocrité : il y avait soixante ans qu'on faisait des tragédies à Athènes quand Eschyle écrivit ses *Perses*, et l'intervalle est plus considérable encore entre la frise du Parthénon, si justement admirée, et celle du trésor des Cnidiens à Delphes, avec laquelle certaines parties de la frise du Parthénon présentent une si sensible analogie.

S'il était nécessaire de recourir à l'hypothèse d'un poète de génie, je le placerais plutôt vers la fin de l'évolution qui aboutit à l'état actuel de l'*Iliade*. Je le concevrais profitant de tous les efforts des poètes antérieurs, s'appropriant le fruit de leurs peines et y mettant sa marque, le sceau de sa personnalité, puissante si l'on veut, mais créatrice surtout dans le détail, habile à adapter les vieux récits héroïques aux goûts d'un public raffiné. Je crois peu, pour ma part, à l'existence d'un pareil poète, mais, s'il a jamais existé, il faut le faire contemporain de l'achèvement de l'édifice. Telle est, du moins, la marche que suivent en général les œuvres humaines; le plus souvent, elles procèdent comme la nature, où tout se fait sans secousse; c'est insensiblement que le fruit arrive à ce point de maturité en deçà duquel il est acerbe encore, au delà duquel il perd sa saveur[1].

Dans le marbre que ses maîtres lui avaient fourni, avec les instruments qu'il savait manier grâce à leurs leçons, Phidias réalisa définitivement leurs conceptions et leurs rêves; il fixa quelques types que la race tout entière voyait

1. Paul Girard, *Revue des Études Grecques*, octobre 1902, p. 230.

flotter devant ses yeux : il fut le sculpteur des dieux. Le poète de l'*Odyssée*, Homère pour lui donner un nom, m'apparaît comme le Phidias du *nostos*.

*
* *

Ayant étudié les œuvres de Chateaubriand, les poèmes en prose que sont *le Voyage en Amérique, le Génie du Christianisme, Atala, les Mémoires d'Outre-Tombe*, etc., M. Joseph Bédier a pu démontrer que ces poèmes avaient pour sources premières quelques récits de voyageurs, quelques périples (si je puis ainsi dire) terrestres ou fluviaux du Nouveau Monde[1]. Il est probable que jamais Chateaubriand n'a vu les contrées, les peuples et les monstres qu'il nous décrit. Il est presque certain qu'il a transposé dans une langue admirable l'humble prose des Charlevoix, Bartram, le Page du Pratz, Bonnet, etc. :

Rien n'égale en splendeur — dans l'œuvre de Chateaubriand lui-même — la peinture du Meschacebé : « Quand tous les fleuves [tributaires de Meschacebé] se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent et les plantes y prenant racine de toutes parts achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé; le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalles, il élève sa voix en passant sous les monts et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter le long des rivages des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.... »

On a vivement contesté la réalité pittoresque de ce tableau. Tous les géographes décrivent l'action des contre-courants du Mississipi, et quant aux blocs de terres que charrient ses ondes, Chateaubriand avait pu retenir ce passage de Bartram : « Des portions de ses rives, toujours minées à leur base par la force ininterrompue du courant, finissent par tomber dans le fleuve; son cours impétueux les entraîne, les divise, et va les déposer sur quelque autre rive ». Mais on s'est fort égayé — Mersenne surtout — de ces îles flottantes de pistia et nénuphar où s'embarqueraient, passagers, des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses et de jeunes crocodiles.

C'était faute, pour les critiques, d'avoir lu Bartram. Chateaubriand n'a fait que transporter au Meschacebé un phénomène observé par Bartram à trois lieues seulement du Mississipi, sur la rivière Saint-Jean, dans la Floride orientale : « Je remis de bonne heure à la voile sur la rivière Saint-Jean et je vis ce jour-là de grandes quantités de *pistia stratiotes*, plante aquatique très singulière. Elle forme des îles flottantes dont quelques-unes ont une grande étendue et qui voguent au gré des vents et des eaux. Ces groupes commencent pour l'ordinaire ou sur la côte ou près du rivage, dans les eaux tran-

1 J. Bédier, *Études critiques*, p. 127 et suiv.

quilles; de là, ils s'étendent par degrés vers la rivière, formant des prairies mobiles, d'un vert charmant, qui ont plusieurs milles de long et quelquefois un quart de mille de large.... Quand les grosses pluies, les grands vents font subitement élever les eaux de la rivière, il se détache de la côte de grandes portions de ces îles flottantes. Ces îlots mobiles offrent le plus aimable spectacle : ils ne sont qu'un amas des plus humbles productions de la nature, et pourtant ils troublent et déçoivent l'imagination. L'illusion est d'autant plus complète qu'au milieu de ces plantes en fleurs, on voit des groupes d'arbrisseaux, de vieux troncs d'arbres abattus par les vents et couverts encore de la longue mousse qui pend entre leurs débris. Ils sont même habités et peuplés de crocodiles, de serpents, de grenouilles, de loutres, de corbeaux, de hérons, de courlis, de choucas. »

Confrontez les remaniements du poète avec leurs indignes modèles. C'est parfois traduction littérale ou simple transcription : une humble retouche de syntaxe, ellipse ou inversion; un mot mis en sa place; un membre de phrase élagué; et la sèche matière amorphe s'organise et palpite; un mot puissant, une image créée y projettent comme un afflux de sève; la lumière s'y insinue, et les nombres, et la vie. Ce n'est qu'une ébauche encore : le poète la reprend à deux, à trois reprises; elle passe du *Voyage en Amérique* au *Génie du Christianisme*, puis aux *Mémoires d'Outre-Tombe* : procédé de peintre; et chaque transposition est création. A l'origine, ce n'est qu'un ingénieux agrégat de passages de Bartram, traduits en toute rigueur; mais parfois y brillent de grandes images tristes; une harmonieuse mélancolie y respire, et quelque chose de l'âme de René. Puis, à vingt-cinq ans de distance, le poète revient à ces mêmes pages pour les transporter dans ses *Mémoires* : çà et là on touche encore le tuf, on retrouve des phrases telles quelles de Bartram; mais les Sylvaines floridiennes animent le paysage, y répandent les parfums émanés d'elles, l'égayent (et parfois peut-être le rapetissent) par leurs chants et leurs jeux; le soleil couchant y verse des rivières de lave, des flots de diamants et de saphirs, et voici que resplendit cet hymne à la lumière qu'achève et couronne, comme la clausule radieuse d'une strophe, une rare idée de poète : « La terre en adoration semblait encenser le ciel, et l'ambre exhalé de son sein retombait sur elle en rosée, comme la prière descend sur celui qui prie. »

Chateaubriand, pour avoir copié Bartram, est-il un moins grand poète? Et Corneille n'a-t-il pas fait un chef-d'œuvre tout en imitant Guilhem de Castro?

*
* *

Une pareille conception de l'*Odyssée* risque fort de déplaire à deux classes de lecteurs : les philogues et les artistes.

Les disciples de Wolf, la troupe germanisante des philologues, ne voudront pas renoncer à leurs merveilles d' « épopée populaire », de « formation spontanée ». Pour citer encore M. Michel Bréal : « Les esprits enclins au mystère regretteront peut-être cette poésie qui émerge de la conscience populaire comme le lotus d'un étang de l'Inde; mais ceux qui aiment les idées claires ne goûteront pas moins les poèmes homériques quand ils sauront qu'ils ont été composés en un temps qui était déjà un temps de culture et d'art. »

D'autre part, ces « plagiats » homériques vont scandaliser peut-être nos artistes actuels, tous nos grands artistes du pinceau, de la plume et de la voix.

A leurs yeux, la « création », comme ils disent, est le premier devoir de l'artiste. Le moindre d'entre eux, au long de sa carrière, pense faire dix ou douze « créations ». Tous se croiraient déshonorés de ne produire que des imitations, adaptations ou copies.... Les Hellènes, qui se connaissaient en œuvres d'art, pensaient que la création n'est pas le don primordial ni le premier devoir du grand artiste. Ils mettaient dans l'arrangement, dans la combinaison, dans la logique et l'harmonie, le premier mérite d'une œuvre d'art. Ils ne « créaient » pas chaque matin une nouvelle forme de temple ou de nouveaux personnages de tragédie. Ils n'avaient aucune honte à reprendre les idées, les types, les plans de quelque devancier, pour les amener à une perfection plus grande, pour les fixer en une forme définitive, pour les dresser enfin devant l'admiration des siècles dans une impeccable attitude de force et de beauté.

CHAPITRE III

ÂGE ET PATRIE DU POÈME

Ὅμηρον ἡλικίην τετρακοσίοισι ἔτεσι δοκέω μευ πρεσβυτέρο[ν] γενέσθαι καὶ οὐ πλέοσι.

Hérod., II, 53.

Si l'on admet pour le poème odysséen un pareil mode de formation, il faut bien admettre aussi qu'il ne remonte pas à cette antiquité insondable, dont on nous parle d'habitude. L'*Odyssée* n'a rien de primitif, de barbare, de sauvage.

Au début de cet ouvrage (voir le tome premier, p. 144), j'insistais déjà sur cette idée. Comme le redit fort bien M. Michel Bréal au sujet de l'*Iliade*, l'épopée homérique appartient « à un âge de l'humanité qui est déjà loin de l'enfance; elle représente une civilisation nullement commençante.... Quand Mme Dacier, traduisant l'*Iliade*, voyait partout des nobles et des princes, elle était moins loin de la vérité, elle méconnaissait moins l'esprit de cette société que nos interprètes modernes, quand ils font de ces guerriers grecs et troyens les contemporains d'un âge de sang, les types grossiers d'une époque de barbarie et de meurtre. »

Il faut renoncer à la date fabuleuse qui ferait d'Homère et des poèmes homériques les précurseurs de toute civilisation grecque. Il faut revenir aux conceptions d'Hérodote, qui, là-dessus, pouvait être mieux renseigné que Wolf, Lachmann ou Zoega : « Je crois que le poète était mon aîné de quatre siècles seulement ». Faut-il cependant exagérer cette tendance nouvelle et faire descendre nos poèmes à une date plus basse encore? En ce point, je crois que le zèle réformateur a entraîné M. Michel Bréal un peu trop loin.

Dans l'*Iliade*, M. Michel Bréal a vainement cherché quelque indice de temps et de patrie. Il croit cependant que l'Asie Mineure et le VIIe siècle av. J.-C. furent le pays et l'âge du poète :

Une chose qui déconcerte le lecteur d'Homère, c'est l'absolu silence sur tout ce qui concerne le poète, sa patrie, son temps. Ce silence n'est pas une raison pour mettre la personnalité d'Homère hors de son temps et de son milieu. Les poèmes homériques ne peuvent pas être beaucoup antérieurs au temps où Thalès inaugure la philosophie ionienne, où Hécatée compose le premier livre d'histoire, où Alcman et Mimnerme

créent la poésie lyrique. On a voulu placer Homère un ou deux siècles avant cet âge de grande production littéraire. Mais un tel intervalle est peu vraisemblable. Nous savons aujourd'hui que la transmission orale n'améliore pas les œuvres, mais les gâte et les déforme. Si l'*Iliade* avait dû subir deux siècles de transmission orale par des rhapsodes tous plus ou moins versificateurs, elle présenterait plus de remplissage, plus de répétitions, plus d'épithètes hors de leur place; elle offrirait plus d'épisodes suspects et de parties manifestement interpolées.

Un renseignement — il est vrai, très contesté — place sous Pisistrate (561-528) l'époque où les deux épopées furent recueillies à Athènes et fixées par écrit. Quelle que soit la valeur de ce renseignement, si nous admettons à peu près cette date et si nous supposons cent cinquante ans de transmission orale, ce qui est énorme, nous sommes conduits vers le temps où les colonies grecques d'Asie étaient en pleine prospérité et jouissaient encore de leur indépendance. C'est donc au commencement du VIIe siècle qu'on peut avec vraisemblance placer l'âge d'Homère.

A la différence de l'*Iliade*, je crois que l'*Odyssée* nous peut fournir quelques indices certains de temps et de lieu.

I

Pour la date, j'ai peu de confiance dans les arguments invoqués par M. Michel Bréal. La tradition sur le rôle de Pisistrate est douteuse. En admettant encore que Pisistrate ait fait, au milieu ou à la fin du VIe siècle, la première édition *athénienne* des poèmes homériques, nous savons que l'antiquité connut, posséda et nous a transmis par fragments trois ou quatre éditions différentes de ces poèmes, qui toutes remontaient à des temps fort anciens. Qui nous peut assurer que la première édition *athénienne* fut vraiment aussi la première édition *hellénique*?

En admettant même cette seconde hypothèse : « La transmission orale, dit M. Bréal, n'améliore pas les œuvres, mais les gâte et les déforme. » Je crois qu'il faut renoncer à cette légende de la composition et de la transmission orales. Le poète de l'*Odyssée* nous est apparu comme un *écrivain*. Il n'a pu travailler que sur des documents *écrits*. Sans l'écriture, il est impossible de comprendre la connaissance qu'il eut de documents ou de modèles sémitiques, et l'imitation ou l'adaptation grecques qu'il en fit. Par les trouvailles de Crète et d'Orchomène, nous savons que l'écriture n'est pas d'invention ou d'importation récentes dans les pays helléniques. Les poèmes homériques sont postérieurs à cette civilisation crétoise, dont les tablettes inscrites nous sont maintenant révélées. — Mais l'écriture, dira-t-on, n'est jamais mentionnée dans le poème odysséen. — M. Michel Bréal, lui-même, a trouvé la réponse décisive à cette vieille objection :

> Il y a un certain nombre d'objets, produits plus ou moins précieux de la civilisation, dont il n'est jamais parlé et auxquels le narrateur évite de faire allusion. Ce n'est pas

à dire que ces objets n'aient point existé : non. Ils sont de longtemps antérieurs à la date la plus reculée qu'on puisse assigner à l'épopée grecque; ils ne peuvent avoir été ignorés des auteurs de cette épopée.

En premier lieu, ces auteurs ont soin de ne jamais mentionner l'art de l'écriture. Pourtant il y avait beau temps que le monde en faisait usage. Non loin de la côte d'Asie Mineure, les murs des palais d'Égypte et d'Assyrie étaient couverts d'inscriptions. Dira-t-on que cela ne prouve rien pour le monde grec? Mais les fouilles de Crète ont mis au jour des milliers de briques couvertes d'écriture et ont révélé, non pas un, mais deux systèmes graphiques, non pas des écritures monumentales destinées à perpétuer quelques noms propres, mais des écritures courantes, servant aux usages ordinaires de la vie.

Je prie le lecteur de ne pas se méprendre sur ma pensée. Je ne veux pas dire que l'*Iliade* ait été fixée par l'écriture : je crois, au contraire, qu'elle a été transmise pendant un long temps par la tradition orale. Mais l'écriture existait, elle s'étalait sous les yeux des aèdes, ils ne pouvaient en ignorer l'existence, l'occasion s'est offerte maintes fois d'en parler, et cependant ils n'en disent rien, ils évitent d'en prononcer le nom.

Pas plus que de l'écriture, il n'est fait mention de statues, ni de peintures. Faut-il croire que la Grèce, que les colonies d'Asie Mineure, n'en avaient pas encore? Mais en Crète, à Cnossos, dans cet édifice qu'on est convenu d'appeler le palais du roi Minos, on retrouve des débris de statues et de peintures remontant à une époque qu'il faut placer au moins six siècles avant Homère. Lorsqu'au début de l'*Iliade*, le grand-prêtre Chrysès invoque Apollon, sur l'autel duquel il a mainte fois offert en sacrifice les cuisses des taureaux et des chèvres, comment ne pas croire qu'il désigne en ces lieux et sur ces autels un dieu présent et visible, qu'il fût en bois, en pierre ou en marbre? Quand Andromaque monte à la citadelle, se fait ouvrir le temple d'Athéna et va étendre un voile précieux sur les genoux de la déesse, comment ne pas comprendre, malgré le vague du texte, qu'il s'agit d'une statue? Tout le monde se rappelle les descriptions enthousiastes de bijoux, d'armes, d'ornements de toute sorte, répandues dans les poèmes. Il serait singulier que l'art décoratif eût existé à l'exclusion de l'art religieux : ceux qui sculptaient si bien les boucliers ne se seraient pas essayés aux images des dieux? Cependant, en ces quarante-huit chants, on ne rencontre pas une seule mention explicite de quelque représentation de divinité.

Il est un troisième et dernier objet dont nous voulons signaler la systématique prétérition : c'est la monnaie; l'*Iliade* compte par têtes de bétail. Un chaudron bien conditionné et de taille usuelle, vaut un bœuf; un grand trépied d'airain en vaut douze. La monnaie métallique, la drachme et la mine d'argent semblent ignorées du poète, quoiqu'elles soient bien anciennes dans le monde, puisqu'on les trouve déjà, trois mille ans avant l'ère chrétienne, dans le Code babylonien d'Hammourabi. Qui se douterait qu'on est dans le plus proche voisinage du pays même où les Anciens placent l'invention de l'argent monnayé, à savoir le royaume de Lydie célèbre par ses richesses? Ce royaume, précisément vers le même temps, est au plus haut point d'opulence sous les rois Candaule, Gygès et Crésus. Par une inconséquence bizarre, les poèmes homériques, qui affectent d'ignorer la monnaie d'argent et de cuivre, parlent à plusieurs reprises du talent d'or, mais en laissant dans le doute s'il est compté comme numéraire ou comme poids.

En ce qui touche la monnaie, je n'accepterais pas entièrement peut-être le raisonnement de M. Michel Bréal : les poèmes homériques me semblent fort antérieurs aux temps de Candaule, Gygès et Crésus, et ces longs catalogues, où

le poète odysséen nous énumère les six trépieds, les douze chaudrons, les sept amphores, etc., qu'Ulysse reçoit ou donne en présent, nous reportent tout droit aux tablettes crétoises. Telles de ces tablettes ne semblent être, en effet, que des catalogues tout pareils : le premier signe de la ligne représente soit un homme (un esclave, sans doute), soit un trépied ou un chaudron, etc., et les autres signes semblent bien, par centaines, dizaines et unités, représenter le chiffre total de ces objets emmagasinés, vendus, reçus ou donnés.

Mais en ce qui touche l'écriture, je ne vois pas que l'on puisse opposer une objection valable aux raisonnements de notre auteur. Je ne fais toujours qu'une réserve : si la composition et la transmission de l'*Iliade* se peuvent expliquer en dehors de l'écriture, comme le veut M. Michel Bréal, je suis bien certain que pour l'*Odyssée*, il faut renoncer à l'hypothèse d'une composition et d'une transmission orales : le fond et la forme du poème odysséen impliquent l'usage d'une écriture.

*
* *

L'*Odyssée* nous peut fournir, je crois, deux dates *minima* et *maxima*, entre lesquelles le poème a dû prendre naissance.

Date *minima*. Nous savons de source certaine que les premières colonies grecques dans la mer Occidentale sont les colonies siciliennes, dont la fondation remonte au VIIIe siècle av. J.-C. Pour l'une de ces colonies, nous avons une date presque certaine : Syracuse dut être fondée en l'an 735 ou 734. Les historiens anciens sont formels là-dessus et nous pouvons les croire : une ville comme Syracuse devait connaître son histoire, en conserver des souvenirs, des monuments, des archives, et tel de ces monuments écrits, liste de magistrats ou de prêtres, pouvait fournir aux premiers historiens la date exacte de la fondation. Nous savons, d'ailleurs, que ces villes de Sicile avaient eu de très bonne heure leurs historiens : Hippys de Rhégium, contemporain des guerres médiques, avait composé un ouvrage sur la colonisation de l'Italie et cinq livres de *Sikelika*, dont il ne nous reste rien, mais dont Thucydide dut faire usage. Thucydide nous apprend qu'avant Syracuse, d'autres points de la côte sicilienne avaient été occupés par les Hellènes. Naxos, le premier de ces établissements, avait été fondée un an environ avant Syracuse[1]. C'est donc vers 735 ou 736 av. J.-C. que les Hellènes arrivèrent au détroit de Sicile pour s'y établir. Je crois que l'*Odyssée* est sûrement antérieure à cette date.

Du jour, en effet, où les Hellènes eurent, de leurs yeux, vu Charybde et Skylla, il me semble impossible qu'un poète ait pu leur raconter les effroyables périls de la mer Occidentale. Si le *Nostos* est bien la peinture tendancieuse, mais non pas imaginaire, de régions exploitées par les thalassocrates sémitiques, il ne

1. Voir Brunet de Presle, *Les Établissements des Grecs*, p. 72.

peut être qu'antérieur à la thalassocratie grecque en ces mêmes régions. Après la fondation de Naxos, les navigateurs grecs auraient été en situation et en disposition de ne plus accepter les légendes et contes phéniciens qui leur seraient arrivés par l'intermédiaire du poète homérique. Ils auraient déjà tenu à ce conteur le langage que Thucydide tiendra plus tard aux rabâcheurs de ces légendes : « Kyklopes et Lestrygons, les plus vieux habitants, dit-on, d'un canton de cette terre! Je n'en puis dire ni la race ni le pays d'où ils vinrent, ni celui où ils disparurent. Je renvoie le lecteur aux poètes et à la connaissance que chacun peut avoir de ces gens-là[1] ».

L'*Odyssée* ne peut pas être postérieure à 736. Mais ce n'est pas d'un bond que les Hellènes sautèrent de leurs villes et mères patries à ces colonies occidentales. Avant de se fixer aux rives du détroit sicilien, ils durent employer un temps assez long, de nombreuses années, un siècle peut-être, à frayer, explorer et occuper les routes de l'Occident. L'*Odyssée* est encore antérieure à ces explorations : elle implique une mer hellénique s'arrêtant au canal d'Ithaque. Je doute, en conséquence, que notre poème ait pu être composé après le milieu ou la fin du IXe siècle, après 850 ou 800 av. J.-C.

Date *maxima*. Notre poème nous apprend qu'Hypérie a déjà été fondée et ruinée. Si Kumè de Campanie, Kumè des Opiques, est bien l'Hypérie des Kyklopes, nous possédons encore une date, sinon certaine et précise, du moins approximative et vraisemblable. Cette première fondation de Kumè devait remonter au XIe siècle finissant. Helbig, en appendice de son *Épopée homérique* (trad. Trawinski), a longuement discuté la date de 1049 av. J.-C., qui nous a été transmise par les Anciens pour cet événement. Il a très nettement établi que jamais les Hellènes n'ont pu fonder au XIe siècle une pareille colonie sur cette rive campanienne.

Il n'est pas douteux, en effet, que la Kumè des Hellènes ne put être fondée qu'après Naxos et les villes siciliennes. Les Hellènes fréquentèrent le détroit de Messine et s'y établirent, avant d'arriver au pays campanien et de s'y fixer. Mais cette nouvelle Kumè des Hellènes succédait, je crois, à l'Hypérie de notre *Nostos*. Avant les Hellènes, d'autres peuples de la mer avaient occupé déjà cette haute guette : ici comme à Naxos et Syracuse, les Hellènes ne firent que prendre la succession de ces devanciers. Phéaciens, Leucadiens ou Leuternes (voir le premier volume, p. 579 et suiv.), ces premiers fondateurs avaient été expulsés ou soumis par les indigènes, par les Opiques, ainsi qu'il arriva plus tard pour la seconde Hypérie, pour la Kumè des Grecs (voir le tome II de cet ouvrage, p. 128).

La seconde fois, malgré l'intrusion et l'implantation des Barbares, Kumè conserva quelques traces de son hellénisme et quelques descendants de ses colons étrangers. Ce bourg campanien, vivant désormais à la mode des Osques, suivait encore les lois et parlait ou comprenait la langue des Grecs, σώζεται

1 Thucyd., VI, 2.

πολλὰ ἴχνη τοῦ Ἑλληνικοῦ κόσμου καὶ τῶν νομίμων[1]. La première Hypérie, je pense, avait dû conserver pareillement, après l'invasion des Kyklopes, quelques souvenirs, indices ou témoins de son origine sémitique. Les Hellènes ne survinrent qu'à la fin du VIIIe siècle; mais ils purent apprendre des Kuméens eux-mêmes que la première fondation de leur ville remontait à dix générations environ, soit trois siècles, avant eux[2]: de là, cette date de 1049 dont la précision est peut-être fantaisiste, mais dont peut-être il ne faut pas tout rejeter. Encore serais-je disposé à prendre ce chiffre même de 1049 : puisque l'écriture existait, qui nous dit que les Kuméens n'avaient pas conservé quelque document chronologique, quelque liste de rois ou d'éponymes, qui leur fournissait une date certaine?

C'est donc entre ces deux dates *minima* et *maxima*, entre la fondation sémitique de Kumè et la fondation grecque de Naxos, entre la fin du XIe et la fin du VIIIe siècle, — entre 1049 et 736 pour donner des chiffres — que l'on peut enfermer l'apparition de l'*Odyssée*. J'ai dit les raisons qui me faisaient remonter un peu plus haut que le VIIIe siècle. Il en est d'autres qui nous forcent à descendre un peu plus bas que le XIe. Car le poème odysséen nous dit lui-même qu'il est postérieur d'assez nombreuses années à la première fondation d'Hypérie. Cette ville étrangère, fondée sur la plage campanienne, a dû subsister quelque temps. Puis les Opiques l'ont occupée. Les Phéaciens alors, de cap en cap, sont venus à Schérie, à Corfou. Ils s'y sont définitivement installés. Le fondateur de la ville nouvelle, Nausithoos, est mort. Aux temps odysséens, c'est déjà son fils, Alkinoos, qui règne sur les Phéaciens. Tous ces événements exigent un assez long espace de temps, un siècle peut-être et davantage.

Si donc il me fallait fixer une date précise, je reviendrais purement et simplement à l'opinion d'Hérodote : « Homère est mon aîné de quatre siècles, pas plus ». Mettez Hérodote au milieu du Ve siècle, vers 450 : Homère fleurira vers le milieu du IXe, en 850 environ.

*
* *

Cette chronologie homérique concorde avec les documents grecs les plus dignes de foi. La *Chronique de Paros* ne mérite pas une entière créance sur les événements de l'histoire primitive. Sa date relativement ancienne devrait pourtant lui conserver quelque place dans les calculs chronologiques des érudits. Cette inscription semble avoir été gravée vers l'année 264-263 av. J.-C. : bien que cette date ne soit pas très haute dans l'histoire ancienne, encore est-il intéressant de voir quelle idée les Hellènes alexandrins se pouvaient faire de leurs origines.

1. Strab., V, 243; Diod. Sic., XII, 76.
2. Cf. Strab., VI, p. 267 : φήσι δὲ ταύτας Ἔφορος πρώτας κτισθῆναι πόλεις Ἑλληνίδας ἐν Σικελίᾳ δεκάτῃ γενεᾷ μετὰ τὰ Τρωικά· τοὺς γὰρ πρότερον δεδιέναι τὰ λῃστήρια τῶν Τυρρηνῶν καὶ τὴν ὠμότητα τῶν ταύτῃ Βαρβάρων ὥστε μηδὲ κατ' ἐμπορίαν πλεῖν.

Dans cette *Chronique de Paros*[1], l'histoire grecque commence avec Kékrops, au début du XVIe siècle av. J.-C., vers 1580.

Kadmos et Danaos surviennent à la fin du XVIe siècle, vers 1520 et 1500. Avec Danaos et ses cinquante filles, apparaît le vaisseau à cinquante rameurs. Vers la même époque, apparaît aussi le char attelé.

Le premier Minos règne sur la Crète dans le dernier tiers du XVe siècle, vers 1430.

Les mystères d'Éleusis remontent à 1400.

Les cultes et les jeux du Lycée datent d'un siècle plus tard, de 1320.

Le second Minos et Thésée règnent, et les *Sept* marchent contre Thèbes vers 1250.

La guerre de Troie survient en 1220.

La colonisation grecque en Asie Mineure prend place cent trente ou cent quarante ans plus tard : Nélée fonde Milet et les villes ioniennes vers 1080.

Hésiode apparaît vers 940, Homère vers 900.

Toutes ces dates de la *Chronique de Paros* sont en avance de trente ou quarante ans sur les dates que les fragments d'Ératosthène nous fournissent. Pour Ératosthène, la prise de Troie est de 1180, et la colonisation ionienne de 1044[2]. Ces dates très précises peuvent sembler fantaisistes quand on s'en tient encore aux vieux préjugés sur l'âge de l'écriture. Si l'on n'admet pas l'ancienneté de l'écriture en Grèce, il faut ne pas attacher le moindre crédit à ces renseignements. Mais nous savons aujourd'hui que les Crétois et les gens d'Orchomène écrivaient aux temps « mycéniens » : pourquoi ne pas admettre les conséquences de cette découverte? Les villes grecques purent et durent avoir des listes de prêtres ou de magistrats qui remontaient fort haut. Milet, dès sa fondation, avait pu et dû inscrire les noms et l'âge de ses rois; il ne faut donc pas nous étonner que les Anciens aient connu jusqu'à l'année précise où la ville se fonda. Pareillement, les prêtres d'Éleusis et les gardiens du Lycée pouvaient et devaient avoir une liste de leurs fonctionnaires éponymes ou de leurs vainqueurs.

On doit noter que toutes les dates, fournies par la *Chronique* pour les temps très anciens, nous reportent à des contrées, Arcadie, Attique, Crète, Ionie, etc., que l'invasion des Doriens épargna. Dans la Grèce dorienne, il est possible que cette descente de Barbares ait fait disparaître tous les monuments écrits de la civilisation antérieure. Mais dans le reste de l'Hellade, avec cette civilisation même, durent subsister les documents précis et les dates exactes de son histoire.

***

Les dates fournies par cette tradition des Hellènes concordent fort bien avec

1. Je cite d'après l'édition J. Flach.
2. Cf. Mueller, *Herod.*, *éd. Didot*, supplément, p. 105.

tout ce que nous apprennent les monuments. En tête de ses « Mystères d'Éleusis[1] », M. P. Foucart établissait le parallélisme de cette première histoire grecque avec l'histoire d'Égypte, dont nous avons des documents certains :

Les auteurs grecs et les annalistes de l'époque des Ptolémées font remonter à la plus haute antiquité les établissements des Égyptiens en Grèce. Ce qui a empêché les historiens modernes de tenir compte de ce témoignage, c'est la croyance que les Égyptiens avaient horreur de la mer, considérée par eux comme l'élément de Typhon, l'ennemi d'Osiris[2], et [nos historiens] en ont conclu que [les Égyptiens] n'ont pas pu avoir sur les Grecs une influence directe, puisqu'ils n'osaient pas se risquer sur la Méditerranée. C'est une erreur enracinée qu'il est temps de faire disparaître. Les documents et les faits montrent de la manière la plus évidente que, dès les temps les plus anciens, les Pharaons eurent des vaisseaux sur la Méditerranée; des rapports entre l'Égypte et le monde grec ont pu exister, et ont existé en effet, plusieurs siècles avant la guerre de Troie.

Le témoignage le plus ancien remonte à la 6e dynastie. Le roi Pépi Ier transporta par mer un corps de troupes qu'il débarqua en un point situé probablement entre El-Arich et Gaza. Un roman conservé au musée de Berlin, et qui est censé se passer sous la 12e dynastie, mentionne des relations avec les peuples du nord, Hàinibou, *ceux qui sont au delà*, terme qui servit plus tard à désigner les Ioniens. Il est possible que le romancier ait cherché à vieillir la date de son récit; mais l'écriture du papyrus ne permet pas de la faire descendre plus bas que la 18e dynastie. A partir de celle-ci et du règne de Thoutmès III, le grand conquérant, il est certain que les Égyptiens ont été en rapport avec les populations de la mer Égée, et même qu'ils les ont soumises à leur domination. Une stèle trouvée dans le temple d'Ammon à Karnak, maintenant au musée du Caire, nous a conservé un poème composé pour célébrer les victoires de Thoutmès III[3]. Le roi est représenté adorant le dieu, qui lui répond :

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser la terre d'Orient; la Phénicie et Cypre sont sous la terreur; je leur fais voir Ta Majesté couverte de ta parure de guerre, quand tu saisis tes armes sur le char.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs ports, et les côtes de la Cilicie tremblent sous la terreur; je leur fais voir Ta Majesté, etc.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs iles; ceux qui vivent au sein de la mer sont sous tes rugissements; je leur fais voir Ta Majesté, etc.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les Libyens (Tahennou); les îles des Danaens sont au pouvoir de ta volonté; je leur fais voir Ta Majesté, etc.

« Je suis venu, je t'accorde d'écraser les contrées maritimes; tout le pourtour de la grande zone des eaux est lié à ton poing; je leur fais voir Ta Majesté, etc. »

D'autres monuments montrent que les Égyptiens soumirent les îles de la mer Égée sous Thoutmès III. Dans le tombeau de Rekhmara, préfet de Thèbes, une série de tableaux représentent l'apport des tributs par les nations vassales de l'empire. L'un d'eux est accompagné de la mention suivante : « Viennent et sont les bienvenus les Princes de Phénicie et des îles qui sont au milieu de la Très-Verte[4] ».

Il est probable que les îles de la mer Égée avaient été soumises par les Phéniciens et qu'elles passèrent, en même temps qu'eux, sous l'empire des Pharaons. Ceux-ci exer-

1. *Mémoires de l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres*, XXXV, p. 5 et suiv.
2. Chæremon, cité par Porphyre, *De abstin.*, IV, 8. — Plutarch., *De Iside et Osir.*, 32.
3. Ph. Virey, *Notice des principaux monuments exposés au musée de Gizeh*, n° 213. Le Caire, 1893.
4. Ph. Virey, *Tombeau de Rekhmara*, dans les Mémoires de la mission du Caire, t. V.

cèrent dans l'Archipel une domination réelle; ils envoyaient des délégués, analogues aux *missi dominici* de Charlemagne, qui allaient en leur nom visiter les pays soumis, surveiller les princes vassaux et faire expédier le tribut. Nous connaissons l'un des envoyés de Thoutmès III, nommé Thoutii. Sur une patère d'or que possède le musée du Louvre, il est appelé « délégué du roi en tout pays étranger et dans les îles qui sont au milieu de la Très-Verte ». La domination égyptienne se maintint, pendant la 18e dynastie, sur les Phéniciens et, par suite, sur les îles de l'Archipel où les Phéniciens s'étaient établis. Les expéditions de Ramsès II étendirent encore l'empire des Pharaons dans le bassin de la Méditerranée. Sous Ramsès III (20e dynastie), les peuples de la mer formèrent une coalition pour s'emparer de l'Égypte. Leur défaite est racontée dans la grande inscription de Médinet-Abou. Parmi les envahisseurs, figure une tribu appelée Achaious, qui paraissent bien être les mêmes que les Achéens; ils sont déjà nommés dans les monuments de Ramsès II et de Menephtah.

Les témoignages matériels sur ces rapports de l'Égypte et de la Grèce ne font même plus défaut. Des découvertes imprévues ont remis sous nos yeux la preuve des échanges qui avaient lieu entre les deux peuples. Je laisse de côté les nombreux objets sur lesquels les archéologues ne se sont pas encore mis d'accord, comme les statuettes de bronze trouvées à Mycènes, que les uns revendiquent pour la Phénicie et les autres pour l'Égypte.

Mais il n'y a pas de discussion pour le plafond de la tombe d'Orchomène, connue sous le nom de Trésor de Minyas et qui est certainement antérieure à la guerre de Troie. Dans les détails (les enroulements en spirale, les lacis, la fleur de lotus légèrement déformée, les rosettes, etc.) aussi bien que dans la disposition générale de ses ornements, la décoration [de ce plafond] offre la ressemblance la plus frappante avec la décoration de tombes égyptiennes de la 18e et de la 19e dynastie[1]. Si l'on ne peut affirmer qu'elle a été exécutée par des artistes égyptiens, on est certain du moins qu'elle a été faite sur un modèle égyptien.

D'autre part, on a remarqué que plusieurs des vases représentés dans le tombeau de Rekhmara, comme apportés par les tributaires de la Phénicie et des îles de la Méditerranée, sont de même forme et de même style que les poteries dites de la mer Égée et les vases mycéniens. M. Flinders Petrie a découvert des poteries du même type à Kahun (12e dynastie) et à Gurob (18e dynastie). La botanique même fournit un rapprochement assez curieux. On a trouvé dans les tombeaux de Deir-el-Bahari des fleurs et des plantes desséchées qu'a étudiées Schweinfurth, le célèbre explorateur de l'Afrique. Il y a signalé un certain lichen, ayant des propriétés médicales, qui n'a jamais poussé en Égypte et qui ne peut y pousser à cause des conditions de température, mais qu'on trouve en Crète et dans les îles de l'Archipel[2]. C'est donc de là qu'il a été apporté en Égypte. Encore aujourd'hui, ce lichen se vend dans les bazars du Caire, et c'est de Crète qu'on le fait venir, comme au temps de la 18e dynastie.

Les preuves décisives ont été fournies par les fouilles que la Société archéologique d'Athènes a poursuivies dans les tombeaux de Mycènes et qui se sont succédé dans ces dernières années. Il suffira d'énumérer ces preuves :

En 1887, scarabée portant le nom de la reine Tii, femme d'Aménophis III[3];

En 1888, plusieurs fragments de vases de faïence égyptienne; sur l'un d'eux, le bas du cartouche d'Aménophis[4];

1. Perrot, *Histoire de l'art*, t. VI, p. 545, fig. 220.
2. Schweinfurth, *Ueber Pflanzenreste aus altægyptischen Græbern*, dans les *Berichte der Deutschen botanischen Gesellschaft*, 1884, p. 371, n° 45.
3. Ἐφημερὶς ἀρχαιολ., 1887, pl. 13, n° 21.
4. *Ibid.*, 1888, p. 156.

En 1891, deux fragments d'une plaque en terre, avec le haut et le bas du cartouche d'Aménophis III[1].

Il faut faire un certain effort pour se persuader que peut-être, dès le temps de la XII[e] dynastie, certainement à partir de la XVIII[e], les peuples établis dans le bassin oriental de la Méditerranée furent unis par de fréquentes communications. Mais, lorsqu'une fois on s'est familiarisé avec l'idée d'un empire égyptien établi dans le bassin de la mer Égée et sur une partie des côtes, et ayant duré du xvii[e] au xviii[e] siècle avant notre ère, on est amené à chercher quelque trace de ce fait dans les parties légendaires de l'histoire grecque. Telle est, par exemple, la tradition des Danaïdes....

Tel encore est ce personnage de Minos, qui paraît si étrange à l'époque où l'on a placé son règne. La sage législation que les traditions lui attribuent et ses actions auxquelles Thucydide lui-même reconnaît une réalité historique, l'établissement d'un empire maritime et la répression de la piraterie[2], n'ont rien qui réponde à l'état des tribus turbulentes et à demi barbares qui occupaient alors l'Hellade; elles accusent plutôt l'influence d'un peuple bien policé et voulant assurer la sécurité des mers. Les monuments égyptiens prouvent que, à cette époque, les îles de la Grande Mer étaient soumises plus ou moins directement aux Pharaons, qu'ils y envoyaient des délégués et qu'ils en recevaient les tributs. N'est-ce pas une hypothèse, sans preuve jusqu'ici, mais n'ayant rien de choquant, que Minos a été un prince vassal de l'Égypte?

* * *

Les dernières découvertes orientales et crétoises ont clairement établi le synchronisme des histoires égyptienne et grecque à partir du xvi[e] siècle jusqu'aux x[e] ou ix[e] siècles av. J.-C.

Ce synchronisme commence avec Thoutmès III. C'est dans le dernier tiers du xvi[e] siècle av. J.-C., vers 1530, que les historiens de l'Égypte[3] placent le règne de Thoutmès III, dont les conquêtes, débordant de toutes parts la vallée du Nil, installent la suzeraineté de Pharaon sur la Palestine, la Phénicie, la Syrie, la Cilicie et les îles de la Très-Verte[4]. A partir de Thoutmès III, du xvi[e] au xii[e] siècle, directement ou indirectement, par ses propres vaisseaux et fonctionnaires ou par l'intermédiaire et les flottes des villes phéniciennes, ses vassales, Pharaon intervient dans toutes les affaires, politiques et commerciales, de la mer Égée. Du xii[e] au ix[e] siècle, la suprématie politique de l'Égypte s'amoindrit, puis disparaît; mais l'influence commerciale de la Phénicie se maintient: la Méditerranée levantine passe à l'obéissance d'autres thalassocrates; elle reste longtemps encore dans la clientèle de Tyr ou de Sidon. Il faut avoir présentes à l'esprit les grandes lignes de cette histoire primitive pour bien mesurer l'influence directe, impérieuse, prolongée, constante, que l'Égypte et la Phénicie purent exercer sur la civilisation grecque.

Le long règne de Thoutmès III (vers 1530) avait débuté, semble-t-il, par une

1. Ἐφημερὶς ἀρχαιολ., 1891, p. 18 et pl. 13.
2. Thucyd., I, 4. Cf. Hérod., III, 122.
3. Cf. E. A. Wallis Budge, *Books on Egypt and Chaldea*, XII, p. 29 et suiv.
4. Cf. sur tout ce qui va suivre, G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 210 et suiv.

régence de la reine Haitshopsitou. Nous connaissons les expéditions de cette reine vers le Pouanit, grâce au périple et aux peintures de Deir-el-Bahari. C'est dans ces peintures de Deir-el-Bahari que nous avons trouvé le véritable modèle de nos vaisseaux odysséens : cette galère égyptienne est bien notre « vaisseau creux », à double château d'avant et d'arrière, tout différent de la galère pontée, du vaisseau à plusieurs étages, dont les Hellènes useront à l'époque classique, Durant les quatre ou cinq siècles qui suivent Thoutmès III, cette galère égyptienne pourra subir quelques modifications de détail, dans le gréement, l'armement et les formes secondaires. Elle gardera toujours son caractère essentiel de « vaisseau creux ». Ce n'est qu'au IXe siècle, parmi les flottes assyriennes, que nous trouverons les premiers modèles de galères pontées, de « vaisseaux couverts » (voir le premier volume de cet ouvrage, p. 163 et suiv.). La *Chronique de Paros* nous dit que Danaos, vers 1520, aurait amené en Grèce le vaisseau à cinquante rames : le vaisseau phéacien d'Ulysse a cinquante-deux hommes d'équipage. La *Chronique* reporte au même temps l'introduction des chars : c'est aussi à partir de Thoutmès III que le char de guerre, — tel que les guerriers homériques le connaissent encore, — va régner sur tous les champs de bataille de l'Asie :

La vieille armée [égyptienne], celle qui avait conquis la Nubie pour les Papi ou les Ousertasen, n'avait connu jadis que trois variétés de [soldats]. L'armée nouvelle s'était adjoint, depuis l'invasion des Pasteurs, une troupe nouvelle : la charrerie.... Les chars étaient, à l'origine, de provenance étrangère. Mais les ouvriers égyptiens avaient appris bientôt à les fabriquer plus élégants, sinon plus solides, que leurs modèles. La légèreté en était la qualité maîtresse : chaque homme devait pouvoir emporter le sien sur ses épaules, sans se fatiguer.... Les Asiatiques s'installaient trois sur un même char : les Égyptiens n'y montaient jamais que deux, le gendarme, *sinni*, qui combattait, et l'écuyer, *gazana*, qui maniait le bouclier pendant l'action.... La charrerie était, comme chez nous la cavalerie, l'arme aristocratique où les princes de la famille royale s'engageaient, ainsi que les nobles et leurs enfants. On ne s'aventurait pas volontiers sur le dos même du cheval, et ce n'était guère qu'au milieu d'un combat, lorsque le char était brisé, que l'on se décidait à enfourcher l'une des bêtes pour se tirer de la mêlée [1].

Est-ce de guerriers homériques ou de guerriers égyptiens que G. Maspero nous parle ainsi?

Par ses chars de guerre, Thoutmès III étendit son pouvoir sur le monde sémitique de l'Asie antérieure. Par ses vaisseaux creux ou par les flottes toutes semblables des Phéniciens, ses feudataires, il étendit sa suzeraineté sur la Très-Verte. Les grandes villes phéniciennes, Tyr, Berout, Gebal, Sidon, etc., existaient déjà [2]. Nous rencontrerons leurs noms dans les tablettes de Tell-el-Amarna. Si l'on voulait discuter la race de leurs habitants à cette époque, il suffirait des noms de leurs rois pour nous renseigner : Abd-Asrat règne à Amaourou; Abi-

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 215-218.
2. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 111 et suiv.

melek règne à Tyr, etc. Si ce ne sont pas là des noms sémitiques, je ne sais pas où nous en trouverons.

Durant un siècle et demi environ (1530-1400), la suprématie égyptienne se maintint sur terre et sur mer. Dans cet intervalle de cent cinquante ans, parmi les successeurs de Thoutmès III, figure cet Amen-hetep ou Aménophis III, dont les tombes de Mycènes nous ont livré quelques cartouches et dont la fameuse Tii fut l'épouse royale. Ce règne prend place vers 1450 et dure près de quarante ans[1]. Il compte parmi les plus prospères qu'ait vus l'Égypte thébaine. La guerre y occupa fort peu de place. Aménophis III entreprit seulement au Sud les razzias ordinaires contre les Nègres (ce sont nos Éthiopiens homériques du Levant). Les rares expéditions qu'il mena en Asie eurent pour effet, non d'ajouter des provinces nouvelles, mais d'empêcher les anciennes de remuer. L'Égypte prospéra sous ce régime pacifique. Elle n'était pas seulement le plus puissant des royaumes qu'il y eût au monde; elle en était le plus heureux et le plus riche. La capitale, Thèbes, retira naturellement le plus gros du profit. Ses rois, devenus maîtres du monde, y conservaient leur résidence ordinaire. Ils y venaient célébrer leurs triomphes; ils y expédiaient leurs prisonniers et leur butin.

Aménophis III aima, dès le début de son règne, une Égyptienne qui n'était pas du sang des Pharaons, Tii. Les Égyptiennes de rang inférieur, introduites dans le harem royal, demeuraient reléguées au dernier rang : Aménophis épousa Tii, lui donna pour domaine la ville de Zâlou et fit d'elle une reine, malgré la bassesse de son extraction. Elle s'occupa des affaires de l'État, prit le pas sur les princesses de la famille solaire, figura à côté de son mari dans les cérémonies et sur les monuments.... Son fils Aménophis IV succéda. Tii, accoutumée de longue date au maniement des affaires, exerça sur lui une influence plus forte encore : sans assumer officiellement le rang de régente, elle posséda la réalité du pouvoir.

Les civilisations crétoise et mycénienne sont ou contemporaines de cette reine égyptienne ou postérieures. Car les fouilles de Mycènes nous avaient fourni un cartouche de cette reine Tii, et voici que les dernières fouilles crétoises ont eu en 1903 le même résultat. Non loin de Phaistos, au lieu dit Hagia-Triada (ancien casal Santa Trinita des Vénitiens), dans les ruines d'un tombeau à coupole, parmi des objets d'or ayant fait partie d'un collier (dont deux petits lions accroupis, identiques à ceux de la tombe VI de Mycènes, formaient les fermoirs ou les pendants), M. Halbherr a trouvé un cartouche égyptien dont il a bien voulu me donner une empreinte (avril 1903). Ayant communiqué cette empreinte à mon collègue M. A. Moret, voici la réponse que j'en reçus :

L'empreinte donne le nom de la *femme royale Tii*, *souton himit Tii*. Le nom est écrit

1. Tout ce qui va suivre est copié ou résumé de G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 296 et suiv.

très lisiblement, très correctement. On le retrouve, sous une forme identique, sur les nombreux scarabées gravés au nom de cette reine, qui était la femme d'Aménophis III, huitième roi de la 18e dynastie (vers 1430 av. J.-C.). Nous savons par un scarabée, gravé au moment du mariage d'Aménophis III, que Tii n'était pas de lignée royale. Le roi, qui l'a épousée par amour, a prodigué son nom sur des scarabées que l'on a retrouvés en grand nombre (cf. Wiedemann, *Ægypt. Gesch.*, p. 390 et 393) et dont plusieurs sont au Louvre; deux sont reproduits par G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 298 et 315. Un autre de ces scarabées, trouvé à Mycènes, est reproduit dans l'*Éphémèris Archaiologikè* de 1887, pl. XIII, nos 21 et 21 a.

Trouvés à la fois en Crète et à Mycènes, dans les mêmes monuments, avec les mêmes objets, ces cartouches de la reine Tii me semblent fournir une date certaine : les civilisations mycénienne et crétoise ne sont pas antérieures de mille ou quinze cents ans, comme on nous le disait, aux XVe ou XIVe siècles av. J.-C.; la *Chronique de Paros* a raison de les placer vers 1400.

Dans les mêmes fouilles, parmi les ruines d'un petit palais tout proche, au fond d'une cave servant de magasin, M. Halbherr découvrait en même temps dix-huit masses de cuivre ou de bronze, remarquables par leur poids et par leur forme. Rongées ou boursouflées par l'humidité, ces masses n'avaient pas toutes gardé le même poids exactement; mais toutes approchaient du talent babylonien, et leur place même, ainsi que leur alignement soigneux au fond de cette cachette, montrait clairement que ces talents de bronze avaient été déposés en ce trésor, comme une réserve de richesse, une épargne, un capital (cf. la cachette du prêtre Maron dans l'*Odyssée*; voir le tome II de cet ouvrage, p. 16 et suiv.). Quant à leur forme, ces masses présentent la silhouette d'un rectangle aux faces bombées, aux lignes incurvées et concaves. Grâce à cette découverte, nous pouvons comprendre aujourd'hui la signification de certains accessoires dans telle peinture égyptienne, qui nous représente les tributaires de Pharaon. Au tombeau de Rekhmara, un tributaire à la moustache rasée, à la barbe pointue (les Achéens homériques portent aussi la barbe et rasent la moustache), offre d'une main un vase et, de l'autre, tient sur son épaule un objet rectangulaire, qu'à première vue on prendrait pour un coussin : c'est, en réalité, l'un de ces talents de bronze ou de quelque autre métal[1]. Les tablettes de Tell-el-Amarna font mention des talents de cuivre envoyés par les tributaires[2].

Je croirais donc volontiers que le début de la période « minoenne », — la *Chronique de Paros* place les deux Minos entre le XVe et le XIIIe siècles, — correspond au règne d'Aménophis III ou à la régence de Tii.

Aménophis IV et ses successeurs maintiennent d'abord, puis laissent s'énerver la suzeraineté égyptienne sur les pays asiatiques, sur la Phénicie et ses dépendances de la Très-Verte. Les tablettes de Tell-el-Amarna nous ont livré la correspondance diplomatique de ce Pharaon. Elles nous font exactement connaître

1. Cf. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 285.
2. Lettres du roi d'Alasia (Chypre?), H. Winckler, *die Thontafeln*, p. 81.

ses relations avec les villes de Syrie. Azirou, fils d'Abdashirti, chef du pays d'Amaourou, était déjà du vivant d'Aménophis III le plus turbulent des vassaux : il désolait les petits États de l'Oronte et du littoral. Il avait pris et pillé vingt villes. Il menaçait Byblos, Bérite et Sidon. Beaucoup d'autres essayaient de l'imiter. La Syrie entière n'était qu'un vaste champ clos où l'on se querellait sans relâche. Tyr contre Sidon, Sidon contre Byblos, Jérusalem contre Lakisch, etc. Tous s'adressaient au Pharaon. Leurs dépêches arrivaient par centaines et l'on dirait à les lire aujourd'hui que la suprématie de l'Égypte était sur le point de disparaître[1].

La dix-huitième dynastie finit obscurément (vers 1400 av. J.-C.). La dix-neuvième relève le prestige égyptien. Ses armées reprennent le chemin de l'Asie, mais elles se buttent aux conquérants Khati ou Hittites, et sur mer apparaissent les peuples pirates, Loukou, Danaouna, Shardanes, Aqaiousha. C'est à cette époque (xiv[e] siècle) que G. Maspero[2] rapporte les débuts de la Troie homérique : la *Chronique de Paros* est toujours concordante.

Les campagnes de Séti I[er] (vers 1360) rétablissent la suzeraineté égyptienne sur la Phénicie, dont tous les intérêts commerciaux font, d'ailleurs, une dépendance de l'Égypte. Les pirates sont vaincus dans le Delta et, captifs, ils sont enrôlés pour la garde royale. On recommence l'exploitation des mines d'or voisines de l'Égypte : on en lève les cartes et plans sur papyrus[3]. Thèbes reprend une vie et une splendeur dont témoigne encore aujourd'hui l'énorme beauté de ses temples. Ramsès II (vers 1330) entre en lutte ouverte avec les Khati et leurs vassaux confédérés, « Dardaniens, Myséens, Troyens, gens de Pédasos et de Girgasha, Lyciens », etc.[4]; il s'avance jusqu'à l'Oronte où il met les Khati en déroute. A son retour, il voulut qu'on retraçât sur les pylones ou sur les murs des temples les épisodes caractéristiques de la campagne. Un poème en strophes rythmées accompagne partout ces tableaux. Si le poète n'avait pas assisté au combat, il en avait recueilli la description de la bouche du souverain : « mais son œuvre, dit G. Maspero, n'a rien de la froideur officielle; un souffle puissant la traverse d'un bout à l'autre et la vivifie encore à plus de trente siècles d'intervalle ».

Ce *Passage de l'Oronte*, ce poème de Pentaouirit (nom du scribe qui le copia), est une *Iliade* et non pas un *Passage du Rhin*.... Il fallut une seconde campagne pour amener les Khati à la résignation. Encore le traité de paix leur abandonna-t-il l'Asie continentale du Nord; l'Égypte ne gardait que la côte phénicienne proprement dite, le Kharou, la Palestine, le Sinaï et l'Arabie. Le demi-siècle (1350-1300) qui suivit fut une époque de prospérité pour le monde. La Syrie respira. Elle se remit au commerce sous la garantie combinée des deux puissances égyptienne et hittite. Les caravanes et les voyageurs isolés purent la

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 329-330.
2. Cf. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 363 et suiv.
3. Cf. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 374-375.
4. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, 389.

parcourir. Ce devint une sorte de lieu commun dans les écoles thébaines que de décrire les tournées, le *nostos*, d'un soldat ou d'un fonctionnaire égyptien. Nous possédons encore un de ces récits où le scribe mène son héros dans les cités phéniciennes, à Byblos, à Bérite, à Sidon, à Tyr, « dont les poissons sont plus nombreux que les grains de sable ». Les galères égyptiennes affluaient dans les ports de Phénicie, les galères phéniciennes dans les eaux de l'Égypte. Ces vaisseaux creux tiraient si peu d'eau qu'ils n'avaient aucune peine à descendre ou remonter le fleuve. Les peintures d'un tombeau nous montrent les Phéniciens arrivant à Thèbes[1].

C'est l'apogée de Thèbes, sinon de la puissance thébaine, du moins de cette richesse, de cette civilisation et de cette littérature thébaines, dont nous avons tracé le tableau (voir le tome II de cet ouvrage, p. 49 et suiv.). Mais déjà le successeur de Ramsès II, Minephtah, est obligé (vers 1300) de défendre l'Égypte contre les pillards et corsaires méditerranéens : nous avons aussi raconté les guerres heureuses de Minephtah (tome II, p. 35 et suiv.). Cette victoire de Pharaon ne peut arrêter la décadence égyptienne, l'invasion violente ou pacifique des Peuples de la Mer, l'installation de leurs colonies ou de leurs comptoirs tout le long du fleuve.

Thèbes reste toujours la capitale, la ville la plus riche du monde; mais elle est peuplée de fonctionnaires sémites, libyens, barbares. Elle se console dans le récit de ses gloires anciennes, dans l'admiration de ses œuvres d'art, dans la lecture de ses romans, de ses poésies amoureuses, de ses contes fabuleux : Prouti et les magiciens charment sa décadence.

Les guerres de Ramsès III (vers 1200) donnent un dernier rayon de gloire à la vingtième dynastie et à cette chute de l'empire thébain. La suzeraineté égyptienne, restaurée sur les villes phéniciennes, est cependant plus nominale que réelle. Les Libyens sont chassés du Delta. Mais par la côte asiatique et par la mer, survient une nouvelle attaque des Peuples de la Très-Verte : « Les Égéens, à force d'examiner les galères phéniciennes, s'étaient instruits à l'art des constructions navales. Ils en avaient copié les lignes, imité le gréement, appris la manœuvre de vogue ou de combat. Ils pouvaient maintenant opposer aux vieux navigateurs de l'Orient une marine outillée presque aussi bien que la leur et conduite par des capitaines presque aussi expérimentés[2] ». Ils s'avancèrent au long de la côte asiatique jusqu'aux parages phéniciens. Mais là, ils furent défaits par l'armée et la flotte de Ramsès III : « Que la femme sorte maintenant à son gré, s'écrie-t-il, dans le récit de cette campagne : avec sa parure sur elle, qu'elle dirige ses pas où il lui plaira. »

Huit ou neuf Ramsès obscurs défilent alors sur le trône. Ils ne sortent guère du pays thébain et leur pouvoir réel, même en Égypte, est intermittent. La trente et unième dynastie (vers 1100) ouvre ensuite l'irrémédiable déchéance de

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 407.
2. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 465.

la Grande Égypte et du pouvoir pharaonique : les prêtres de Tanis et de Thèbes usurpent et partagent la royauté. L'empire égyptien sur l'Asie n'est plus.

La domination de l'Égypte ne s'évanouit pas sans laisser des traces profondes sur les mœurs et la constitution [des États[1]. Tandis que les nobles et les bourgeois de Thèbes affectaient d'adorer les Astartés ou les Baals et d'agrémenter leur langage écrit ou parlé de termes empruntés aux langages sémitiques, les Syriens n'étaient pas demeurés en reste vis-à-vis de leurs vainqueurs. Ils en avaient étudié les arts majeurs, l'industrie, les cultes, et ils leur avaient emprunté au moins autant de choses qu'ils leur en avaient prêté. Le vieux fond babylonien de leur civilisation n'en subit pas de modifications trop sensibles ; mais il se recouvrit comme d'un vernis [égyptien]. La Phénicie se montra plus que toute autre région disposée à le recevoir. Les marchands phéniciens, installés à demeure dans la plupart des grandes principautés du Nil, s'y imbuaient de coutumes et de religions locales, puis, de retour dans leur patrie après des années, ils y transportaient les habitudes étrangères et les propageaient autour d'eux. Il leur fallait la même vaisselle qu'ils avaient eue là-bas, le même mobilier, les mêmes bijoux, et les dieux n'échappèrent pas à cette rage d'imitation....

Thot l'ibis est, après Osiris, le plus considérable de ceux qui émigrèrent en [Phénicie]. Il conserva dans sa patrie nouvelle toute la puissance de sa voix et toute la subtilité de son esprit. Il y occupa le même poste de scribe et d'enchanteur.... On le considéra comme l'inventeur des lettres. De fait, [sa naturalisation] phénicienne coïncida avec l'une des révolutions les plus profondes de l'art d'écrire. Tyr, Sidon, Byblos, Arad avaient pratiqué jusqu'alors le plus compliqué [des systèmes d'écriture]. Comme la plupart des nations policées de l'Asie occidentale, elles avaient rédigé leur correspondance diplomatique ou commerciale en caractères cunéiformes, sur tablettes d'argile, et voici que nous les retrouvons brusquement en possession d'une notation brève et commode : [l'alphabet], en tout vingt-deux petits signes au lieu des centaines ou des milliers qu'on exigeait auparavant. L'inscription [alphabétique] de la coupe dédiée à Baal Liban remonte probablement au temps de Hirom Ier, soit au xe siècle. Les raisons pour lesquelles Winckler place ce monument sous Hirom II n'ont point paru convaincantes jusqu'à présent. En plaçant l'introduction de l'alphabet entre Aménothès IV au xve siècle et Hirom Ier au xe, et en prenant le terme moyen, soit l'avènement de la XXIe dynastie, vers 1100, comme date possible de l'invention ou de l'adoption de cet alphabet, on ne doit pas se tromper beaucoup dans un sens ou dans l'autre[1].

A mesure que la « paix égyptienne » disparaît de la Très-Verte, les pirates pullulent et s'enhardissent. Les marines de l'Archipel s'affranchissent de la suzeraineté égyptienne et du monopole phénicien. Les flottes de Tyr et de Sidon doivent peu à peu céder la Méditerranée orientale aux premières thalassocraties grecques. Les Phéniciens s'en vont quérir des marchés plus rémunérateurs. Les Hellènes, avec leur camelote à bas prix, leur font dans les eaux levantines une insoutenable concurrence. Fabricants de coupes en or, les Phéniciens ont besoin d'une clientèle riche, de roitelets exploitant leurs peuples, de caciques ou de petits sultans vivant dans le luxe et l'apparat. Fabricants de poteries peintes, les Hellènes trouvent au Levant une clientèle démocratique à servir. C'est alors,

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 569-575.

pense G. Maspero, que les Phéniciens s'aventurent dans les régions de l'Hespérie : « Je ne crois pas être trop hardi en supposant que les enfants perdus et peut-être les escales régulières de Tyr et de Sidon s'étaient déjà élancées dans l'Océan et que les cités du Liban avaient noué des relations avec les caciques de la Bétique aux débuts du XII[e] siècle avant notre ère, vers le temps où la puissance thébaine achevait de s'évanouir[1]. »

C'est alors que se développe autour de l'Archipel cette première civilisation grecque, dont l'*Iliade* et l'*Odyssée* nous fournissent la description. Les débuts de cette civilisation furent, sans aucun doute, antérieurs — et de beaucoup — aux poèmes homériques. Il est visible que l'*Odyssée* du moins (l'*Iliade* n'est pas l'objet de cette étude) décrit une société déjà fort ancienne, avec ses classes et castes bien établies, ses traditions lointaines, sa littérature perfectionnée, ses mœurs transmises et sa longue histoire. En plaçant — comme le veut la *Chronique de Paros* — la formation de cette société au début du XI[e] siècle (émigration néléide en Ionie), puis son développement et sa floraison épanouie au cours du XI[e] et du X[e] siècle, nous arrivons au début ou au milieu du IX[e], aux alentours de l'an 900 ou 850, pour l'âge de notre peinture homérique. C'est bien à peu près la date que nous fournissent encore Hérodote et la *Chronique de Paros*.

II

Après la date du poème, il en faut chercher la patrie. Mais si l'on admet la date proposée, les seules côtes d'Asie Mineure, l'Ionie et les colonies voisines, peuvent à cette époque avoir été le siège de cette civilisation. C'est à la Grèce d'Asie qu'il faut reporter l'apparition de notre poème. On est conduit à cette hypothèse tant par la tradition unanime des Anciens que par l'étude même du texte homérique. Je n'insisterai pas sur la tradition. Elle est présente à toutes les mémoires : sept villes asiatiques se disputaient la naissance du poète.

***

La langue du poème nous peut fournir un plus sûr argument.

La langue d'Homère n'est pas moins faite pour provoquer l'étonnement. Depuis que des trouvailles faites un peu partout ont multiplié les spécimens des divers dialectes grecs, on n'a encore découvert nulle part le dialecte homérique. Participant tantôt de l'ionien, tantôt de l'éolien ou du cypriote et même de l'attique, il déroute le linguiste par l'inconstance de sa phonétique et par la bigarrure de ses formes grammaticales. Différents systèmes ont été proposés pour expliquer cette irrégularité. En dernier lieu, on a supposé que le rhapsode changeait de dialecte selon la population devant laquelle il produisait ses vers, et que, dans la rédaction finale, il est resté quelque chose de

1. G. Maspero, *Hist. Anc.*, II, p. 586 et 588.

cette perpétuelle transposition. L'explication n'est pas sans vraisemblance. Mais il faut ajouter que l'habitude de la transposition devait être fort ancienne et qu'elle avait fait naître un langage mixte où les rhapsodes avaient permission de puiser les formes à leur convenance. On composait en ce dialecte mêlé qui était la langue de l'épopée. C'est ainsi que, pendant deux siècles, nos troubadours ont composé leurs poésies en un limousin, où se rencontrent des formes catalanes, provençales et italiennes[1].

Ce « dialecte mêlé », cette « langue mixte de l'épopée » n'a pu naître et gagner l'oreille du public que dans une région où les différents dialectes de l'Hellade, ionien, éolien, etc., voisinaient et cousinaient. Avant de s'amalgamer en cette langue des poètes, il a fallu que, longtemps, quotidiennement, ces dialectes se mêlassent dans le parler même du peuple ou dans les conversations du port et de l'agora. Sur les côtes d'Asie Mineure, avec la proximité des villes et des tribus différentes, avec le mélange d'idiomes produit par le commerce maritime, cet amalgame de dialectes se comprend aisément. Mais nulle part ailleurs je ne vois une région grecque où cette langue mixte, triomphant des résistances particularistes, serait parvenue à se faire entendre et accepter.

*
* *

En quelques rencontres, il nous a semblé que le texte odysséen, ses expressions géographiques et certaines de ses orientations nous pouvaient donner un précieux indice.

L'Eubée, dans le poème, est située tout à l'extrémité de la mer; c'est, dit-on, la plus lointaine des îles :

.... τήν περ τηλοτάτω φάσ' ἔμμεναι[2].

Ce ne peut être là qu'un langage d'Asiatiques, d'Anatoliens, pour qui l'Eubée est, en effet, la dernière, la plus lointaine pile du pont insulaire. Quand elles veulent passer des rivages ioniens ou éoliens aux ports de l'Hellade, les flottes anatoliennes cabotent d'île en île, de Chios ou de Samos vers Amorgos, Naxos, Paros, Délos, Andros et Tinos, jusqu'à l'Eubée, ou bien elles « coupent » tout droit à travers la pleine mer jusqu'à ces Bouches de l'Eubée, à ce détroit de Géraistos dont Nestor parle à Télémaque. Ce détroit eubéen devait être célèbre, lui aussi, dans le cycle des *retours*, avec son temple de Poseidon, où les marins venaient rendre grâce d'une si longue traversée :

. . . . . . πέλαγος μέσον εἰς Εὔβοιαν
τέμνειν, ὄφρα τάχιστα ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν.
. . . . ἐς δὲ Γέραιστον
ἐννύχιαι κατάγοντο· Ποσειδάωνι δὲ ταύρων
πόλλ' ἐπὶ μῆρ' ἔθεμεν, πέλαγος μέγα μετρήσαντες[3].

1. Michel Bréal, *Revue de Paris*, 15 février 1903.
2. *Odyss.*, VII, 322.
3. *Odyss.*, III, 174-179.

De même, nous avons vu que Syra était « au delà » d'Ortygie-Délos, vers le Couchant :

Ὀρτυγίης καθύπερθεν, ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο[1].

C'est encore là une expression d'Asiatiques, d'Anatoliens, qui, dans leurs navigations vers le Couchant, rencontrent d'abord Ortygie, puis, au delà, Syra. Pour les Hellènes de la Grèce propre, c'est Délos qui serait au delà de Syra, et c'est Chios ou Samos qui serait à l'extrémité de la mer, la plus lointaine des îles. Quand, après la victoire de Salamine, les Grecs d'Asie viennent conseiller aux Grecs d'Europe de traverser l'Archipel et de poursuivre les flottes du Grand Roi sur la côte asiatique, les Hellènes européens ne veulent s'avancer que jusqu'à Délos, οἳ προήγαγον αὐτοὺς μόγις μέχρι Δήλου : au delà, ces marins inexpérimentés n'imaginent qu'épouvantes, τὸ γὰρ προσωτέρω πᾶν δεινὸν ἦν τοῖσι Ἕλλησι, et Samos leur semble le bout du monde, aussi lointaine que les Colonnes d'Hercule, τὴν δὲ Σάμον ἐπιστέατο δόξῃ καὶ Ἡρακλέας Στήλας ἴσον ἀπέχειν[2].

*
* *

Dans la pauvre et misérable Grèce d'Europe, que ravagent à cette époque les invasions doriennes, en cette sorte de Moyen Âge violent et sans culture, que traînent à leur suite ces invasions, je ne vois pas où les poètes auraient trouvé leur place, ni les poèmes leur auditoire. Ces Doriens, qui apparaissent alors sous les traits d'Albanais féroces et ignares, ne ressemblent en rien aux gentilshommes, protecteurs des arts, que les poèmes homériques nous révèlent :

On a appelé l'*Odyssée* le poème des marins et l'*Iliade* celui des soldats. Je ne crois pas que l'expression soit juste, au moins ne convient-elle pas pour expliquer l'origine de ces compositions. Avant de descendre dans les couches profondes, il a fallu que ces œuvres fussent d'abord acceptées et goûtées d'un auditoire assez différent. Le peuple est absent de ces vers, ou, s'il en est fait mention, c'est pour dire en un hémistiche « que les peuples périssaient », ὀλέκοντο δὲ λαοί. L'auditoire auquel s'adressent ces longues tirades est avant tout un auditoire qui n'est pas pressé : il a le temps d'écouter, non seulement la généalogie des personnages, non seulement les discours des orateurs de la place publique ou du conseil, mais l'histoire d'un sceptre qui a passé de main en main, ou celle d'un casque qui a appartenu à plusieurs générations de héros. C'est un auditoire qui veut être amusé et distrait. Quel pouvait-il bien être?

Si nous voulons nous faire une idée de cet auditoire, la chose est facile, car nous en trouvons le portrait jusqu'à trois fois chez Homère. Le poète s'y arrête chaque fois avec complaisance, car la scène lui est bien connue, et c'est lui-même qu'il fait paraître sous les traits de Démodokos ou de Phémios. Il ne ménage pas les louanges à son public : à l'en croire, ce ne sont pas moins que des rois porte-sceptre qui l'écoutent. La sage reine Arètè, ou bien la vertueuse épouse du roi Alkinoos, ou bien encore la reine de Sparte, la divine Hélène elle-même préside l'assemblée. Car il n'y a pas de plus

1. *Odyss.*, XV, 404.
2. Hérod., VIII, 132.

grand plaisir au monde que d'être assis par longues files à une table chargée de mets, pendant qu'un chantre inspiré du ciel raconte les aventures des dieux et des héros.

C'est un auditoire instruit (si l'on peut employer ce terme) : les allusions à d'anciennes histoires sont aussitôt comprises; il suffit de lui nommer les personnages. C'est un auditoire d'un esprit assez libre : s'il se délecte aux récits de l'Olympe, c'est sans y croire beaucoup, car on permet au poète d'en imaginer de nouveaux. Même on lui permet de s'égayer doucement aux dépens des dieux immortels

Le ton est libre, mais il n'est jamais vulgaire ni bas. Un air de courtoisie est répandu sur l'ensemble. La guerre n'a pas suspendu les rapports que se doivent entre eux des hommes bien nés. Les relations avec l'ennemi sont réglées par un code de politesse et de loyauté.... Ce n'est sans doute pas un simple hasard qui fait qu'Hector a obtenu une place au nombre des figures typiques du Moyen Âge. Je suppose que, par les traductions et les imitations, un souvenir de ces beaux endroits de l'*Iliade* a filtré jusqu'à nos romans de chevalerie. Le sentiment qui revient le plus souvent dans l'*Iliade* est l'amour de la gloire. Tous ces guerriers sont assurés que la postérité s'occupera d'eux. On a prétendu que le sentiment de l'honneur était moderne; mais c'est là une erreur. Ce qui est vrai, c'est qu'alors l'expression pour nommer le sentiment de l'honneur n'est pas encore trouvée et que la langue est à sa recherche. « O mes amis, dit Ajax, soyez hommes, et *ayez honte* les uns pour les autres dans la bataille. » — « Tout cela m'est à cœur, répond Hector aux supplications d'Andromaque; mais *j'ai honte* des Troyens et des Troyennes aux longs voiles. » Sont-ce là les idées et les sentiments d'un peuple sans culture? En ces guerriers empanachés qui s'envoient d'orgueilleux défis et qui des deux parts mettent par-dessus tout les lois de l'honneur, je vois plutôt comme une première apparition de la chevalerie. Sauf le sentiment de l'amour, qui est l'élément nouveau ajouté par les temps modernes, on pourrait songer à des personnages du Tasse.

Mais, s'il faut dire où réside pour moi le côté le plus curieux de ces poèmes, je n'hésite pas à proclamer que c'est dans les portraits de femmes. D'abord Pénélope : ainsi que le dit un critique anglais, le romancier contemporain le plus habile n'aurait pas plus délicatement dessiné ce caractère. Andromaque ne paraît qu'en deux endroits, mais sa figure est inoubliable; les mots qu'elle adresse à son mari sont les plus touchants qu'une épouse ait jamais tirés de son cœur. Enfin ce merveilleux caractère d'Hélène, dont l'auteur de *Faust* a été si frappé qu'il l'a fait entrer dans ses visions de l'éternel féminin. On doit commencer à se figurer pour quel public l'aède compose ses chants. Il ne peut être question d'un auditoire réuni au hasard, d'un simple attroupement de passants : jamais, en ces conditions, les vers du chanteur n'auraient survécu. Il s'adresse en réalité à un auditoire d'élite, à ceux que lui-même il appelle les *aristéés*. Si nous mettons la scène à Smyrne ou à Milet, ce seront les descendants des vieilles familles, ceux qui, en tête de leur généalogie, inscrivent quelque nom de héros ou de divinité. Et, à côté d'eux, comme il est naturel en ces républiques enrichies, nous pouvons supposer les chefs de guerre et du négoce. Public mêlé, mais actif, intelligent, curieux, ami des arts. Et, pour rester dans la ressemblance des auditoires dépeints par le poète, on peut supposer, à la place de la reine Arètè, quelque Milésienne ou Smyrniote déjà familière avec le charme des vieilles légendes. Auditoire privilégié entre tous, qui eut ce rare et unique plaisir d'entendre d'abord, de la bouche du poète, le chant de la colère d'Achille ou celui des courses errantes d'Odysseus[1] !

Dans les villes d'Asie, régies par des dynastes et des aristocrates « héroïques »,

1. Michel Bréal, *Revue de Paris*, 15 février 1903.

munies d'une cour royale et de « megara », de palais (plus exactement encore : de grand'salles, de salons) féodaux, enrichies par la course et la caravane, civilisées par le traditionnel contact des thalassocraties ou des commerces phéniciens et égyptiens, j'imagine facilement que nos poèmes aient pu trouver l'auditoire cultivé, courtois, qui leur était nécessaire.

*
* *

Entre les villes asiatiques, l'étude de la *Télémakheia* (voir le premier tome de cet ouvrage, p. 143 et suiv.) nous a conduits à faire quelque choix. Les cités ioniennes d'Asie Mineure avaient pris leurs familles royales, nous dit Hérodote, les unes parmi les Lyciens descendants de Glaukos, d'autres parmi les Kaukones pyliens, d'autres enfin parmi les uns et les autres[1]. Hellanikos, traçant la généalogie de ces Kaukones pyliens, remontait à Salmoneus, à Nélée et à Nestor, dont le descendant Mélanthos était le fondateur des dynasties ioniennes. En comparant l'histoire traditionnelle de ce Mélanthos et les épisodes de la *Télémakheia*, nous sommes arrivés à de curieuses ressemblances : la *Télémakheia* nous est apparue comme l'œuvre d'un courtisan de ces royautés néléides.

C'est à l'une des cours néléides que je reporterais la patrie de notre poème odysséen. Prenez Milet ou l'une de ces villes ioniennes et vous expliquerez, je crois, le mélange de *nostos* grec et de périple ou poème sémitique qu'est l'*Odyssée*.

*
* *

Le genre littéraire du *nostos* devait être fort ancien. Rien n'empêche qu'en débarquant à la côte et aux îles asiatiques, les Ioniens aient eu déjà quelques germes, quelques modèles peut-être, de ces *retours* d'où l'*Odyssée* devait sortir, comme ils avaient aussi quelques germes, quelques modèles des *disputes* et *colères*, d'où sortit l'*Iliade* :

L'*Iliade*, dit M. Maurice Croiset[2], unit les traditions achéennes d'Argos à celle de la Phthiotide thessalienne. Elle est donc comme la poésie naturelle de ces Achéens, qui se sont réunis pour fonder les colonies éoliennes d'Asie Mineure.... Kymè, qui nous est représentée comme la patrie de Krèthéis, mère du poète, peut être considérée avec vraisemblance comme le premier foyer de poésie héroïque dans la Grèce d'Asie. C'est là sans doute que, dans l'âge immédiatement antérieur à l'*Iliade*, les premiers chants épiques relatifs à la guerre de Troie, au roi de Mycènes, Agamemnon, au héros achéen Achille, se sont formés et répandus. C'est en ce pays éolien qu'Homère a été conçu... : le nom de sa mère fictive, Krèthéis, rappelle celui de Krètheus, un des fils d'Éole, l'un des ancêtres des tribus éoliennes. Kymè fut longtemps la position avancée de l'Éolide avant d'en être la capitale (Strab., XIII, 3, 2) : elle tint tête aux Pélasges de Larissa; elle bâtit contre eux la forte place de Néon Teichos qui finit par les réduire. Au milieu

1. Hérod., I, 147.
2. *Hist. Littérat. Grecque*, I, p. 400.

de ces populations guerrières, naquirent les chants rudes et belliqueux, qui furent la source prochaine des grandes inspirations de l'*Iliade*.

Si les *disputes* et *colères* ont pu fournir à l'Éolide les germes de l'*Iliade*, c'est en Ionie, je crois, que les *retours* devinrent une *Odyssée*. Les relations historiques entre Pylos et l'Ionie nous expliqueraient l'exactitude des descriptions de la *Télémakheia* et la naissance des *Ulysséides*.

Dans les villes ioniennes, parmi les émigrés pyliens, les souvenirs et la gloire de la mère patrie subsistaient. Des récits, des périples ou des *retours*, apportés d'outre-mer, fixaient, dans la mémoire des hommes et dans les œuvres des poètes, la topographie pylienne, les vues de Pylos et de ses alentours, son site, son mouillage et ses légendes. Aux auteurs de *nostoi*, Pylos et ses rois étaient une matière poétique, une donnée aussi familière que le seront plus tard Thèbes ou Mycènes et leurs familles royales aux auteurs de tragédies.

Cette gloire de Pylos entraînait avec elle la renommée des deux Bouches de l'Occident : Bouches de Zante et Bouches d'Ithaque. C'étaient elles qui, jadis, conduisaient les marines pyliennes jusqu'aux extrémités de la mer « farinière ». C'était par les Bouches des Iles Pointues, que les Pyliens allaient jadis à la dernière porte du zophos. Au delà d'Ithaque, les Pyliens connaissaient déjà de réputation — peut-être — un rivage thesprote, puis une grande île, aux deux ports de laquelle on arrivait, après avoir longé l'embouchure d'un fleuve en cascade et reconnu la silhouette d'une montagne en demi-cercle. Au delà de cette île, ils avaient entendu raconter — peut-être — que les vaisseaux se changeaient en pierres, telle la Roche du Croiseur Noir. Aussi les Pyliens ne se lançaient pas encore vers ces parages redoutés. Le seul héros d'Ithaque, le Malin, en était jamais revenu.

Dans la tradition de Pylos, on comprend la place éminente que dut avoir ce Malin. Derniers Achéens au seuil de l'Océan mystérieux, les seules gens d'Ithaque pouvaient fournir aux Pyliens quelques renseignements sur ces épouvantes; seuls, ils osaient se risquer parmi ces monstres et ces dangers. Les périples pyliens devaient attribuer à Ithaque une juste prééminence sur toutes les îles du Couchant. Les chants et poèmes pyliens devaient accorder aux héros et héroïnes d'Ithaque, Ulysse, Laerte, Télémaque et Pénélope, etc., la première place auprès de leurs Nélée, Nestor, Pisistrate, etc. Les *retours* pyliens devenaient ainsi des Ulysséides. Quand notre poète entreprit son *Odyssée*, la tradition pylienne de Milet lui pouvait donc fournir tous les sites et personnages grecs, qu'il allait mettre en jeu. Reste le périple ou le poème phénicien, qu'il intégra dans les Ulysséides pyliennes.

*
* *

Hérodote nous dit que Thalès de Milet, le premier philosophe ionien, descendait d'une famille originairement phénicienne, Θάλεω ἀνδρὸς Μιλησίου τὸ

ἀνέκαθεν γένος ἐόντος Φοίνικος, ce qui signifie que Thalès appartenait, non pas à une famille émigrée directement de Phénicie en Asie Mineure, mais à l'une de ces familles kadméennes célèbres parmi les villes d'Asie. Le même Hérodote, en effet, nous apprend que des Kadméens — c'est-à-dire des Phéniciens hellénisés déjà par un long séjour en Boétie — avaient pris part à l'émigration des Ioniens. Ces Kadméens se répartirent dans les villes néléides. Leurs descendants y semblent avoir tenu une place importante[1]. A Priène, que la présence de ces Kadméens fit appeler aussi Kadmé, un autre des Sept Sages, Bias, était pareillement issu d'une famille kadméenne. A Milet, ce fut un Kadmos qui, le premier, écrivit des livres d'histoire; sa *Fondation de Milet* passait pour le premier livre en prose des Grecs. Diogène Laerce nous dit avoir copié dans Hérodote, Douris et Démocrite que le père de Thalès, un certain Examias ou Examyoulos, appartenait au *genos* des Thèlides, « qui sont les Phéniciens les plus nobles parmi les descendants de Kadmos et d'Agénor », οἵ εἰσι Φοίνικες εὐγενέστατοι τῶν ἀπὸ Κάδμου καὶ Ἀγήνορος[2]. Quelques auteurs racontaient pourtant que, né hors de Milet, Thalès y était venu avec un exilé de Phénicie, Neileus, σὺν Νειλέῳ ἐκπεσόντι Φοινίκης. Thalès n'avait pas eu de maître; mais il avait, dit-on, vécu en Égypte parmi les prêtres[3].

On a voulu parfois retrouver un vocable sémitique sous la transcription grecque *Examias*, *Examyas* ou *Examyoulos*, que les Anciens nous transmettent pour le nom du père de Thalès[4]. Je crois inutile de recourir à cette hypothèse. Il me suffit que ces Kadméens aient conservé le souvenir de leur origine phénicienne : entre la Phénicie et leurs nouvelles patries ioniennes, ils ont pu jouer le même rôle que les Néléides entre ces mêmes villes et Pylos.

*
* *

Grand bazar de l'Anatolie, où venaient converger toutes les routes de terre et de mer, Milet vit certainement les vaisseaux levantins accourir dans son port et les marchands ciliciens, phéniciens, égyptiens, etc., installer chez elle des comptoirs ou même un quartier — on disait alors : un « camp » — étranger. Comme la Memphis d'Hérodote, Milet eut alors son Camp des Sidoniens ou des Tyriens. Ces Phéniciens, qui ne régnaient plus en maîtres absolus sur la mer ni sur le commerce, conservaient pourtant une grande part des échanges. Ils habitaient à demeure dans ce Camp de Milet, autour de quelque sanctuaire national, περιοικέουσι δὲ τὸ τέμενος τοῦτο Φοίνικες Τύριοι· καλέεται δὲ ὁ χῶρος οὗτος ὁ συνάπας Τυρίων Στρατόπεδον[5]. Ils y conservaient leurs mœurs et leurs cultes, usaient entre eux de la langue maternelle, lisaient ou chantaient

1. Hérod., I, 146 et 170; Strab., XIV, p. 633 et 636.
2. Diog. Laert., I, 22.
3. Diog. Laert., I, 22 et 37.
4. Decker, *de Thal.*, 9.
5. Hérod., II, 112.

les écrits et poèmes nationaux[1]. Entre ces Phéniciens du Camp et les Hellènes de la ville ou du voisinage, les Kadméens étaient tout désignés pour servir d'intermédiaires. Ces Kadméens, qui se vantaient de leur descendance phénicienne, durent mettre à la mode les produits, les usages, les sciences et les arts de la race supérieure, « divine », dont ils se proclamaient les fils : peut-être usaient-ils eux-mêmes de la langue des « dieux », comme dit le poète odysséen; ils instruisaient peut-être leurs enfants et se délectaient eux-mêmes à la lecture des écrits phéniciens.

*
* *

A la cour de ces rois néléides, dans l'entourage de ces aristocraties kadméennes, voilà comment j'imagine, vers 900 ou 850 av. J.-C., l'apparition de cet admirable poème, œuvre d'un grand artiste, d'un habile et savant écrivain que les siècles ont salué du nom d'Homère.

1. Cf. les *foudachi* des villes levantines au Moyen Âge. « Les concessions, accordées dans les villes aux colonies des républiques commerçantes de l'Occident, se composaient soit d'un terrain à bâtir, soit d'un certain nombre de maisons, d'une rue entière ou d'une partie considérable de la ville. L'ensemble des propriétés d'une nation commerçante était désigné sous le nom de *ruga* ou *vicus* de telle ou telle nation. On y avait un vaste entrepôt, *fundicum*, *fundicium*. Les besoins religieux n'étaient jamais négligés : on dédiait les églises au saint patron de la mère patrie. Nous trouvons pour les Vénitiens des églises de Saint-Marc à Tyr, à Acre et à Béryte. » W. Heyd, *Commerce au Levant*, trad. Raynaud, I, p. 152-155.

FIN

INDEX SOMMAIRE

DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES ET COMMUNS

Dans les *Index sommaires* qui vont suivre, le lecteur ne trouvera ni tous les noms propres ou communs ni tous les mots grecs, cités au cours de l'ouvrage, mais seulement les principaux des uns et des autres. Il ne trouvera pas, non plus, les renvois à toutes les pages où ces noms et mots principaux se peuvent rencontrer, mais le renvoi aux seules pages qui vraiment les expliquent, les commentent ou leur donnent une place importante dans l'argumentation, surtout dans l'argumentation géographique.

Le lecteur admettra sans peine que, dressés autrement, ces *Index* eussent été encombrants et moins utiles : comprenant tous les noms et mots et tous les renvois à chacun, ils auraient, à eux seuls, rempli un gros volume, et l'abondance de renvois inutiles fût devenue une gêne, bien plutôt qu'une commodité. J'ai tâché seulement que ces *Index*, volontairement incomplets, n'aient pas en réalité de lacune essentielle.

Les chiffres arabes, non précédés de chiffres romains (Ex. : Abydos, 79), renvoient au premier volume. Les chiffres arabes, précédés de chiffres romains (Ex. : Abdère, II, 20; Alexandrie, II, 29, 75), renvoient au second volume.

INDEX SOMMAIRE

DES PRINCIPAUX MOTS GRECS CITÉS

INDEX DES CITATIONS

TABLE DES CARTES ET GRAVURES

TOME PREMIER

TOME II

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

TOME II

V. Bérard. — Les Phénic[ie] Armand Colin, Paris.

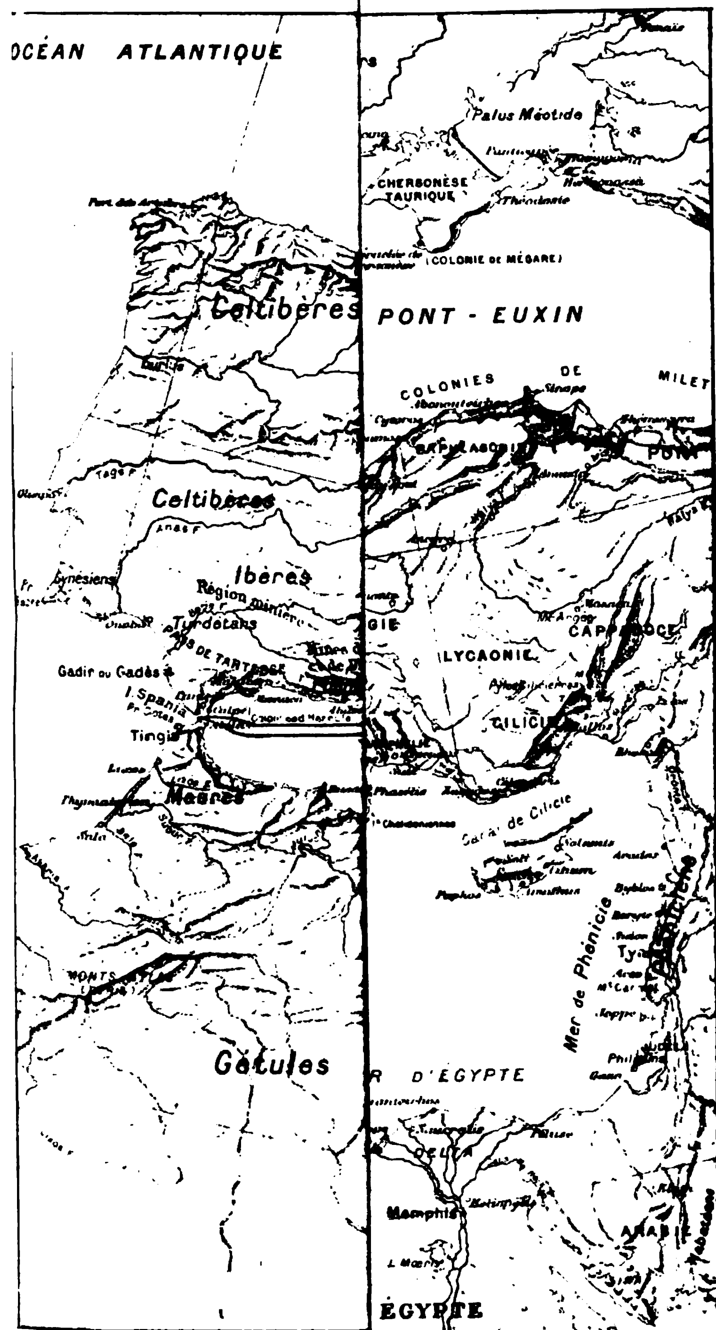


FIG. 144. — ITINÉRAIRE D'ULYSSE

D'après la carte de l'*Atlas Vidal-Lablache*, pages 8-9.

49 670. — PARIS, IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

